

F. JOLLIVET CASTELOT
Président de la Société Alchimique de France

le
DES TIR
ou les
Fils d'Hermès

ROMAN

ÉSOTÉRIQUE



LA ROUE DE FORTUNE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

11, Quai Saint-Michel, 11

1920

« A la mémoire des trois mages :
Stanislas de Guaita, Saint-Yves
d'Alceydre, Papus. »

Leur Frère d'Armes,
F. J. C.

LE DESTIN OU LES FILS D'HERMÈS

« Il lui ordonna de contem-
pler les cieux et de lever ses
yeux vers les astres. »

... Cælumque tueri
« Jussit, et erectos ad sidera
tollere vultus. »

PREMIÈRE PARTIE

L'INITIATION

I

LE RECIPIENDAIRE

On était au mois d'Octobre.

L'Automne se manifestait dans sa beauté mûre et pleine encore, quoique ce fussent les derniers feux de sa vitalité, les dernières ardeurs de sa puissance adoucie, feux ardents, mais dont les fauves radiations annonçaient la prochaine agonie.

Qu'ils sont caressants, langoureux, ces éclats et ces effluves de la Nature au déclin de l'épanouissement, qui trahissent la voluptueuse tendresse de la vie prête à défaillir ; ces regards, à la fois quiets et anxieux, qui enveloppent toute chose d'un regret, d'un désir, s'attachent et voudraient se fixer, comme ceux d'une femme rousse et sensuelle, séduisante et passionnée dont l'étreinte se resserre autour de ce qu'elle a aimé, se refusant au suprême abandon de l'amant, s'ingéniant, pour qu'il ne la quitte point, à de souveraines coquetteries.

La violence des sens, à peine atténuée, s'est affinée jusqu'au diletantisme de la jouissance accrue. La vibration est plus délicate, plus profonde, mieux goûtée. Elle se prolonge, plus

aigüe, car l'âme la perçoit davantage, l'analyse mieux que dans la fièvre consumante, brutale, de l'été fulgurant, sauvagement impulsif.

L'âme est plus gourmande, égoïste avec science.

Elle savoure en artiste les impressions du corps exigeant et expérimenté, goûte, se délecte avec une angoisse secrète qui se mélange à la volupté comme un péché et la centuple.

L'œil a plus de velouté, il est implorant et humide ; il se donne mais il prend surtout.

Les fanures du visage ont leur grâce un peu blette comme les stries prometteuses d'un fruit juteux, les traits sont amenuisés, les chairs exhalent un parfum subtil, âcre et d'une rare essence.

Ainsi de l'Automne.

Octobre est l'ultime splendeur de la Terre mûrie.

L'atmosphère, tantôt brumeuse, tantôt diaphane, piquée de tâches d'ouate sur un ciel bleu ou mauve, irradie les lumières d'un Soleil qui se cuivre et rutilé de flammes de rouille.

Les feuillages sont couleur d'ocre, de fer oxydé, de terre calcinée, en un paysage de sanguine.

Les fleurs lourdes, paresseuses, inclinent des têtes lasses aux chevelures adoucies, sur des tiges cendrées qui s'infléchissent.

Le sol est fauve. Les odeurs s'épandent en nappe d'aromes exquis, puissantes, suaves ou fortes.

Des relents intimes sortent des flancs assourvis, mais toujours avides... *Stabat Terra...*

Octobre enveloppait Douai de ses voiles char-

meurs, auréolait les maisons de ses chatoiemens rouges.

Les rues offraient ces reflets longs, infinis, qui sont l'apanage exclusif de l'Automne, proviennent d'une lumière auguste, se marient aux ombres mortuaires et plongent dans le ravissement les esprits qu'atouchent les ailes d'or de la Beauté angélique.

Le ciel était d'azur foncé, strié de nuages d'albâtre ; les fils de la Vierge glissaient lentement, tels les fins, les minuscules cordages d'un gréement invisible et féérique.

Il faisait chaud — une chaleur un peu moite comme la sueur d'une blonde charnue.

Gaston de Lambert, assis sur l'un des nombreux bancs de la Place Saint-Jacques, contemplait amoureusement les grâces de cette magnifique journée de mi-octobre, puis il reportait lentement les yeux sur le livre assez grand qu'il tenait, semblant confronter entre eux le texte et le spectacle environnant.

Le volume s'intitulait *Uranie*. C'était l'édition si joliment illustrée du « Figaro » de l'œuvre immortelle de Camille Flammarion.

A l'aspect de son visage recueilli, il était aisé de voir que le jeune homme — il comptait seize ans environ — était absorbé dans de profondes méditations que lui suggéraient, à la fois, la lecture de l'ouvrage et la contemplation de la Nature.

Il se transportait par l'imagination, à la suite de l'astronome-poète et philosophe, sur les autres terres de l'Espace. Il évoquait le monde de Mars, plat, entrecoupé d'innombrables canaux tracés par le génie des habitants, couvert d'a-

bondantes moissons rougeâtres ; celui de Vénus, orné de hautes montagnes, au zéphyr chaud et voluptueux, parsemé de vastes forêts étranges, de fleurs énormes et grisantes au milieu desquelles s'étendaient nonchalamment les gracieuses Vénusiennes, nues, semblables à des nymphes qui folâtraient au bord des mares et des lacs où flottent des nénuphars jaunes et blancs, de larges iris bleus, où se dressent des roseaux frémissants et chanteurs ; puis il apercevait Jupiter, colosse des planètes de notre système, envahi par les immenses et épaisses nuées jaunes, brunes, marron, sombres, s'entr'ouvrant parfois sur un noyau qui formait une tâche rougeâtre d'une étendue extraordinaire, monde éclairé par plusieurs lunes durant ses nuits courtes de dix heures, planète qui jouit d'un éternel printemps et au sein des splendeurs duquel volent, ravis et beaux d'une inexprimable harmonie de formes, les heureux indigènes...

Et voici Saturne, si lointain, si bizarre, troublant et apocalyptique, avec la couronne flamboyante, la triple ceinture de ses anneaux magiques, et dont les habitants, types d'archanges à l'éclat de gemmes, mirent leurs faces étincelantes sur des lacs sans fin couleur d'acier fondu, irisés de teintes d'arc-en-ciel, de métaux coulants...

Le songe, peu à peu, s'estompait.

Gaston, reportant autour de lui son œil doux, d'un gris azuré de septembre, soupira en se disant : « Non, la place Saint-Jacques ne vaut certes pas les sites que je viens d'entrevoir par la pensée ! Et pourtant, ces marronniers sont jolis, avec leurs feuilles presque sèches déjà et

qui tombent en formant un tapis craquant ; cette place tranquille offre un charme pénétrant ; la petite ville cuivrée par ce soleil d'un soir d'octobre est pleine de choses exquisés pour qui sait les regarder, douces en leur engourdissement, tapies dans une enceinte de vieux murs flamands ».

Se levant avec une brusquerie subite, le jeune homme glissa *Uranie* sous son bras, mû par le désir de se promener, de flâner en rêvant aux idées qu'il aimait à caresser.

Il longea la rue déserte, face aux remparts encore debout à cette époque (en 1892), mais dont la démolition commencerait le mois suivant — au bout de la Place Saint-Jacques, parallèlement à la rue Cuvelle, s'arrêta un peu pour regarder le groupe d'arbres touffus aux pieds desquels poussait une herbe haute et drue et qui formaient là comme une oasis vert-sombre devant les maisons bâties sur un seul rang opposé au rempart, songeant avec regret qu'ils disparaîtraient bientôt sous la hache dévastatrice de même que les vieilles fortifications de la cité flamande, et gagna la porte de Valenciennes qu'il franchit par le pont-levis pour atteindre les glacis.

Rien ne le charmait plus que ces promenades solitaires, soit à travers les rues silencieuses, soit à travers les jardins et les squares de Douai, soit hors de la ville, dans les faubourgs gris ou par les chemins écartés, campagnards.

Il se rappelait, en déambulant le dos voûté, ses lectures favorites de science, de philosophie, méditait sur les systèmes de Descartes, de Spi-

noza, de Rousseau, sur les mystères de la Nature qu'il adorait avec une ferveur panthéistique.

Il s'arrêtait devant une fleurette, restait immobile, en extase, devant un coquelicot, un coucou, une marguerite, un brin d'herbe, un insecte ou une pierre quelconque, y découvrant des splendeurs, constatant des affinités, des correspondances imprévues ; il contemplait ardemment, le matin, la rosée scintillante comme des diamants sur les corolles embaumées et les tiges fraîches, le soir les couchers de soleil entrevus parmi les branches d'arbres somnolents au milieu des marais de Cuincy, de Planques ou de Sin-le-Noble.

Il frissonnait d'amour, s'émouvait jusqu'aux larmes, que ce fut la Nature de printemps, d'été, d'automne ou d'hiver qu'il enveloppât de ses bras avides et langoureux.

Chaque saison l'enthousiasmait, mais le printemps et l'automne le rendaient ivre d'un bonheur paradisiaque.

Le cœur lui battait à grands coups lorsqu'il respirait une rose, une branche de lilas, un œillet. Il balbutiait des mots passionnés, défaillait de soulerie. Il priait, titubait, sentait Dieu lui-même.

Sa bouche collée sur les pétales odorants, il humait la senteur délicieuse, mordait le cœur de la rose charnue, buvait l'ambrosie de la subtile liqueur, soulevait le calice, écartait les minces feuilletés avec le tremblement fébrile et érotique de l'amant qui dévêt et touche sa maîtresse.

Des pensées sensuelles l'assaillaient alors, se mêlaient à ses extases jusqu'à s'identifier avec elles.

La fleur devenait une femme. Il voyait, désirait, baisait une jeune fille, une dame élégante, coquette et sentant bon. *La Femme, la Jeune Fille*, mais aussi telle jeune fille connue, amie de sa sœur Térésè, telle dame devant qui il avait rougi en passant, en la rencontrant dans le salon de sa mère, en ressentant un trouble délicieux et total qui le rendait téméraire et honteux à la fois.

Gaston de Lambert, dès qu'il se trouva sur les glacis des fortifications, ressentit l'impression de sérénité que procure la liberté conquise.

Pas de maisons, point de passants, nul regard curieux ou moqueur qui puisse épier les gestes et scruter la physionomie.

Des arbres, de la verdure, du gazon, des chemins d'herbe bordés de fleurs des champs attardées, de la lumière et de l'air.

Une merveilleuse fin de journée, le Soleil pourpre, des nuances chaudes et douces partout.

Le jeune homme cueillit à la palissade d'un jardin un dahlia qui se penchait à portée de la main, l'examina d'abord à l'œil nu, puis à la loupe.

Sous l'effet du verre grossissant, les fleurs lui apparaissaient comme des palais de contes de fées.

On voyait des gouttelettes sautiller en cascades multicolores d'un pétale à l'autre.

Les nectars formaient des lacs de liqueurs aromatisées.

La corolle se partageait en vastes chambres roses, bleutées, opales, émeraudes, blanches, tapissées de soieries, parées de satin et de bijoux. Des pénombres enchanteresses, des recoins mys-

térieux sculptés en forme de conques, une richesse divine devant laquelle pâlissaient les trésors des satrapes de la Perse, des hiérophantes d’Égypte ou de Chaldée, des rajahs de l’Inde, des rois de Golconde.

Quel ruissellement de cristal aux mille teintes ! Un moucheron, blotti tout au fond de la corolle, pompait un suc délectable.

Gaston enviait le sort de cet être minuscule qui vivait ainsi, maître sans rival, au sein de splendeurs inouïes dignes de l’Olympe.

— S’il pense, et pourquoi ne penserait-il point ? se dit l’adolescent, il doit être plus heureux que les hommes. Ceci me prouve, une fois encore, la relativité de nos connaissances et de nos joies. Que sommes-nous vis-à-vis de la Nature immense, infinie et qui peut tout ?

Il regarda l’insecte boire, se glisser entre les parois humides et grasses. Une volupté l’envahit ; il s’identifia avec le moucheron, il s’unit un temps, c’est-à-dire hors du temps, avec Dieu, avec l’éternelle Substance du monde et des êtres. Il toucha le Centre des Choses, la Racine, le point où il n’y a plus Rien et où Tout est Tout, Tout dans l’Infini du Rien ! Les formes disparurent dans la Force sans nom, sans aspect, sans manifestation, qui est en Soi et où règne le Repos qui n’est ni n’est pas, qui n’est ni la Vie, ni la Mort...

Et du coup qu’il revint à la perception extérieure et normale, un tremblement bref le secoua, tandis que le désir fou de la femme le brûlait jusqu’aux moëlles.

Gaston était alors en pleine crise de la puber-

té, à la période de la transformation du corps et de l'esprit.

Cet état volcanique, cause de la profonde expansion de l'individu, exacerbait ses sens, sa pensée, faisait exploser la chaudière.

Illuminé par le principe de Vie, l'adolescent, à cette heure unique de l'existence où tout est neuf, splendide et visionnaire, prophétique, infini et fulgurant, confinait au génie qui est le fait de l'intuition, de la fraîcheur et de l'innocence du cerveau.

L'être s'unit à l'Univers sans restrictions, sans analyse, sous la puissance synthétique de la Subconscience clairvoyante, somnambulique.

La luxure le tenaillait, car la luxure est la loi de l'être qui s'éveille à l'activité, à la destinée du cycle sans commencement ni fin ; de tout être ardent qui veut, désire, aime, s'enthousiasme, adore, attire et se donne d'un seul élan et en même temps.

La soif et la faim du corps et du cœur de la femme, torturaient Gaston. Il ardaït et son imagination vive, artistique, son tempérament impressionnable, accentuaient cet afflux génésique.

Dans ses pérégrinations, ses randonnées, l'un des buts qu'il poursuivait était l'espoir de rencontrer une femme, de la boire comme il buvait une fleur, de humer le parfum de son haleine comme celui de la rose ; mais, soit excès de jeunesse, soit excès de timidité — il était extrêmement timide — il n'avait encore point trouvé l'occasion rêvée. Sentimental il voulait envelopper de poésie une réalité qu'il n'entrevoyait que sous un jour surhumain. En dépit de la liberté

assez grande dont il jouissait, il n'avait pas fait ses premières armes et la Femme s'auroit de la magie des mystères insondés.

Les glacis, vastes emplacements, marécageux par endroits, boisés et touffus au milieu desquels couraient des sentiers, s'étendaient aux pieds des remparts.

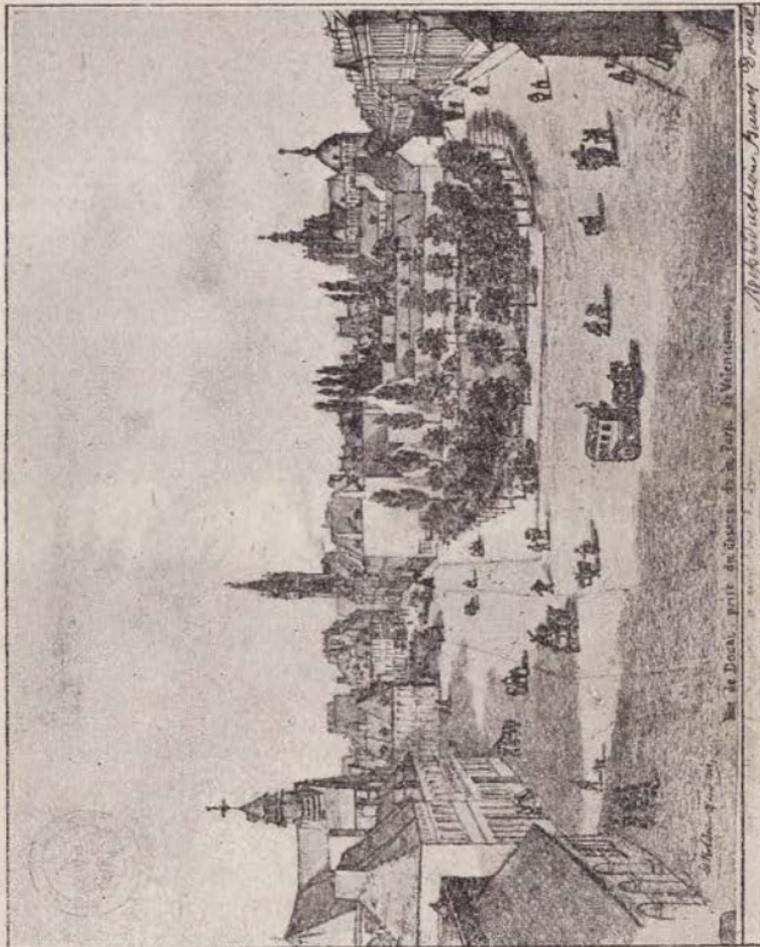
Ils faisaient le tour de la ville, mais de façon irrégulière, coupés par les six Portes de Valenciennes, de Paris, d'Arras, d'Esquerchin, d'Ocre et de Lille, interrompus par la Scarpe, des bastions ou des casemates.

Ceux que Gaston parcourait étaient situés entre la porte de Valenciennes et la porte de Paris.

Il hésita un moment à poursuivre sa route du côté de la Porte d'Arras où l'attiraient des chemins déserts qu'il affectionnait. Mais le soir venait ; il consulta sa montre : six heures bientôt. Il fallait rentrer car sa mère dont il craignait la sévérité ne tenait point à ce qu'il prolongeât tardivement ses sorties.

A regret il prit la rue de Paris, longue, dénuée de cachet, traversa la rue de Bellaing, la plus mouvementée et bruyante de la petite ville provinciale, la rue de la Madeleine, Saint-Jacques, commerçantes, aux magasins très achalandés, plus étroites, et pénétra dans la rue des Carmes où Madame de Lambert habitait, à l'instant même qu'elle quittait, accompagnée de sa fille, la demeure familiale sise en face de la Sous-préfecture.

— Nous nous rendons au Salut, Gaston, dit la comtesse à son fils qui la saluait avec un mélange de respect et de visible affection. Tu devrais venir avec nous.



Vue de Douai, prise du quai de la mer, à Valenciennes.

A. Beckmann delin.

M. de Valenciennes, Anvers, 1794.

— J'ai à travailler, mère, répondit-il d'un ton quelque peu contraint, désireux d'échapper à l'office.

— Toujours plongé dans les livres ! protesta Madame de Lambert. Tu ferais mieux de prier que de te farcir et de te fausser l'esprit avec tes pernicious volumes, ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil hostile à l'ouvrage que tenait Gaston.

Et tandis qu'elle s'éloignait dans l'ombre croissante, Gaston rentra chez lui.

La vieille maison, ancienne Prévôté de Douai au XVIII^e siècle, appartenant aux de Lambert depuis une centaine d'années, était très chère au jeune homme.

Il aimait cette rue des Carmes, aristocratique, retirée où ne s'élevaient que des maisons de maîtres entourées de jardins et de hauts murs ; une affinité naturelle le liait aux façades âgées de leur hôtel ancestral ; à ses appartements nombreux, tous communicants et qui rappelaient encore l'origine de la maison, jadis couvent des Brigittines ; au jardin grand, ombreux, qui allait jusqu'à la Place Saint-Jacques.

En cette heure de crépuscule, il le parcourait à petits pas, bercé par la sonnerie des cloches d'église dont les tintements lui parvenaient assoupis, mystiques et familiers.

Une lune lilacée saupoudrait les toitures, le gazon, les murs, les feuillages endormis, de pointillages irréguliers, d'une poussière de pastel. L'odeur nocturne de la Terre montait.

Gaston, l'âme remplie de tendresse poétique et d'angoisse très douloureuse causée par la solitude du cœur épris de l'amour passionnel, se rendit dans sa chambre d'études.

Accoudé à sa fenêtre, il feuilleta *Uranie*, cherchant l'image d'un site lunaire.

Puis il tira d'une armoire dans laquelle il rangeait ses volumes préférés et ses objets personnels, une modeste longue-vue et contempla longuement la surface de la Lune alors à son apogée, la mer de la Sérénité, le mont Tycho, éblouissant sous la clarté du Soleil.



En cette tranquille maison de monacale origine, Gaston de Lambert avait vu le jour le 19 juillet 1876, deux ans après sa sœur Térése.

Il ne connut guère son père mort alors qu'il était encore un tout jeune enfant de quelques années.

Madame de Lambert, femme d'une solide piété, dévote, énergique et autoritaire, se consacra tout entière à l'éducation de ses deux enfants qu'elle chérissait profondément et tendrement.

Térése et Gaston sucèrent avec le lait maternel les croyances du catholicisme renforcées par une longue hérédité.

Ils apprirent à prier, à aimer Dieu, à le craindre, en même temps qu'ils obéissaient à leurs parents, faisaient leurs premiers pas, balbutiaient les premiers mots, s'éveillaient aux vives et ineffaçables impressions de la vie initiale.

Une atmosphère mystique les enveloppait.

Dieu était toujours présent, juge inflexible, Jésus, la Sainte-Vierge aussi, miséricordieux, mais exigeants ; le diable rôdait sans cesse autour d'eux, soit pour les tenter, soit pour les ef-

frayer quand ils avaient commis une faute. Le diable leur faisait grand peur.

Térèse, quoique sujette aux émotions soudaines et vives, même anormales, était plus robuste que son frère.

Celui-ci, à partir de cinq ou six ans, sans être ce que l'on appelle délicat, chétif, apparaissait frêle, mignon, d'aspect peu vigoureux.

De visage fin, distingué, on le devinait très nerveux, de nature plutôt féminine, d'une rare impressionnabilité, sensitif à l'excès.

Son organisme ne se trouvait pas en équilibre parfait. Le système nerveux prédominait sur le système musculaire et sanguin, provoquait des réactions exagérées qui se traduisaient par de la crainte, de l'anxiété, de la neurasthénie générale.

Bref, le tempérament le classait dans la série des types nervoso-bilieux lymphatiques.

L'intelligence, par conséquent, se montrait vive, primesautière, précoce et curieuse.

L'imagination primait les autres facultés. La volonté semblait normale, capricieuse pourtant, peut-être irrégulière, un peu faible.

Gaston avait une âme d'artiste et de poète.

La mémoire était remarquable, celle surtout des couleurs, des parfums et des sites.

Un jeu de lumière, les raies du soleil, les miroitements, les reflets, l'immobilisaient, au milieu de ses amusements d'enfant ; la vue d'un paysage le fixait en des songeries profondes, interminables ; les jardins touffus, fleuris, mystérieux d'ombre fraîche le plongeaient en une extase édénique.

La musique l'alanguissait jusqu'aux larmes.

Elle éveillait en son âme comme des souvenirs d'âges lointains, évoquait comme un étrange passé exquis et mélancolique, identifiait le présent, l'avenir à cet autrefois troublant, en une actualité de rêve éternel.

Le bruit l'effrayait, de même que les ténèbres et la foule.

Le corps réagissait donc avec une subtilité particulière. Sous l'influence des images, des motifs, Gaston variait d'un moment à l'autre. Il s'adaptait vite au milieu, pourvu qu'on ne le brusquât point.

Il changeait de jeux, d'objectifs, de projets. Mais l'inconstance n'était que superficielle. Au fond de son âme résidait une ténacité inébranlable, la persévérance des êtres nés sous le signe zodiacal du Cancer.

Jamais caractère ne fut plus immuable sous d'apparentes fluctuations, que le sien.

L'Amour ardent de la Beauté, de la Nature, de la Femme, la tendresse envers tous les êtres, en constituaient l'essence éternelle.

Gaston de Lambert était ceci de façon innée : l'*Amant*, j'entends par là : *celui qui aime*. Rien ne pouvait modifier cet état substantiel de son individualité. Telle était sa volonté à lui, sa spécificité, en comprenant le terme volonté dans le sens schopenhauerien ; telle était son âme au sens spinoziste.

Si le corps se ressentait de l'influence immédiate des images, il va de soi qu'il s'affectait rapidement aussi des contacts extérieurs.

Gaston se repliait sur lui-même. Il se montrait parfois taciturne, trop réservé. Enfant sauvage, disait-on,

Le moindre choc le troublait profondément, le rétractait ; les obstacles le rebutaient, les personnes étrangères lui causaient une impression pénible de gêne insurmontable. D'où timidité, froideur par honte, susceptibilité aigüe, exagération des difficultés, pudeur excessive, regrets et scrupules.

Les ambiances l'affectaient, indistinctement.

Il se rébellait, réagissait, n'échappait pas néanmoins à leur emprise, totalement.

Il était souvent malade, par suite de cette sensibilité, gagnait toutes les affections contagieuses, s'enrhumait facilement.

La scarlatine, la rougeole, la rubéole, la coqueluche, les oreillons, la dysenterie, les maux de gorge, une coxalgie nerveuse guérie par la suggestion des prières et de l'eau de Lourdes, le frappèrent assez gravement entre six et quatorze ans.

Ainsi sa jeunesse fut fertile en souffrances, tant morales que physiques.

La santé de son père déclinait ; sa mère était triste, préoccupée, d'humeur changeante.

On se rendit aux eaux dans l'Auvergne, puis en Bretagne chez des parents, enfin à Hyères où le comte de Lambert s'éteignit, miné par la consommation.

Gaston ressentit avec une exceptionnelle acuité les successives impressions occasionnées par ces événements. Il fut marqué d'ineffaçables empreintes.

Les montagnes sauvages, les gorges, les pics dénudés et farouches, les ravins, puis les grandes landes parfumées de l'Armorique, les sombres bois de sapins, les manoirs familiaux de

Kéran, Locqueltas, Langatte isolés au milieu de ces arbres noirs, les dolmens et les men'hirs alignés, les côtes mélancoliques et enchanteresses du Morbihan druidique, la couleur inlassablement bleue de la Méditerranée sur laquelle se profilaient de maigres oliviers poussiéreux, les champs de citronniers et d'orangers embaumés tout fleuris de blanc rosé, imprimèrent tour à tour sur son âme neuve la gravure de leurs traits.

Il vit son père revêtu du solennel habit de soirée, sur son lit de mort, cadavre distingué d'ancien diplomate élégant.

Il éprouva un durable chagrin.

Sa sœur Térése lui parlait avec émotion de leur père, de sa comparution devant Dieu, du Ciel où il devait jouir d'un bonheur éternel parmi les anges et les Saints.

Grave, convaincue, d'une naturelle éloquence de chrétienne assurée, la fillette de sept ans tenait Gaston sous son ascendant.

Il subissait l'influence religieuse de sa sœur. Lui-même avait des croyances enracinées et déjà développées. Elles s'accrurent, mais, peut-être d'instinct prirent-elles une autre direction que celles de Térése, dès cette époque. Nous ignorons tout des origines psychiques, de leur orientation, de leur diversité, de leur développement chez les enfants. Les causes nous échappent.

Gaston ressentait l'idée de la mort et de l'au-Delà selon des intuitions qui, bien qu'encadrées par les préceptes du catholicisme s'en écartaient pourtant.

La présence de son père s'imposait à lui, impalpable, légère, semi-visible, presque humaine encore.

Le ciel était à ses yeux la continuation, plus heureuse, de l'existence terrestre. Dieu devait être cette lumière resplendissante, et Jésus, la Vierge, s'auréolaient des rayons de ce Soleil féérique dont ils répandaient la chaleur et l'éclat sur les nouveaux habitants du Paradis.

*
**

Une tendance naturelle se manifestait en Gaston vers l'Occulte.

Le mystère l'appelait comme un gouffre sans que le vertige ressenti le précipitât dans l'abîme, car la pureté de l'enfance est le guide qui permet de franchir les précipices et de traverser les immensités de l'Espace. L'âme de l'enfant est translucide. Elle reflète Dieu.

A neuf ou dix ans, Gaston — qui avait quitté les bancs de la « Sainte-Union » pour entrer au Collège Saint-Jean — éprouvait pour certaines études un attrait irrésistible.

L'histoire ancienne de l'Égypte, de la Chaldée, de la Perse réveillait en lui comme d'étranges, de sublimes réminiscences, délicieuses.

Des spectacles superbes se déroulaient devant ses regards intérieurs.

Il *revoyait* les Temples majestueux gardés par les sphinx de pierre, énigmatiques, temples, cryptes, aux murailles ciselées d'hiéroglyphes. Des ibis déployaient leurs ailes, des scarabées bizarres étiraient leurs flexibles attaches.

Il *revoyait* les rives brûlantes du Nil, les palais des Pharaons muets, les jardins suspendus de Babylone, de Sérapis, d'Hiéropolis ou de Memphis. Ces lieux, ces monarques lui étaient

connus. Il s'imaginait, se sentait vivre en ces contrées splendides, somptueuses, parmi les mages sévères et savants qui possédaient les secrets de l'Astrologie, de l'Alchimie, des arts sacrés.

Visions d'or, de soleil et de pourpre.

La religion des hiérophantes de Thèbes lui semblait véridique, les dieux symboliques de l'Égypte grandioses, malgré que les condamnaient les ouvrages élémentaires et expurgés qu'il avait entre les mains.

L'Astrologie le captivait, s'identifiant à l'Astronomie, ainsi que l'Alchimie, mère de la Chimie ; il s'assimilait, à l'aide de volumes disparates rencontrés dans la bibliothèque de son père, les principes de ces connaissances, les alliant à une sorte de poésie naturaliste, à la surprise de ses professeurs qui vantaient son goût précoce et original pour les études avancées.

Les songes le préoccupaient. Il rêvait beaucoup — même éveillé — et confondait parfois la réalité et ses rêves de la nuit.

Il eut voulu connaître la signification de ces scènes merveilleuses, au cachet de décor, d'une irréalité, idéalisées par un brouillard de couleurs et de musiques, qui lui causaient une sensation intraduisible de bonheur extra-terrestre, de *sérénité éternelle* et que savaient interpréter les mages et les prophètes inspirés d'Égypte, de Perse, de Judée.

L'antiquité de toutes ces choses troublantes l'imprégnait de charme sacerdotal.

Ah ! comme il souhaitait vivre *actuellement* en ces temps écoulés et solennels, à l'ombre d'un sanctuaire majestueux où prêtre tout puissant il eut été initié à ces austères révélations !

Et lorsqu'il apercevait, à la devanture d'une librairie, les titres de certains livres tels que : « La Clé des Songes », « La Cartomancie dévoilée », « L'Avenir révélé par les Astres » ou « Les Arts Divinatoires », il brûlait du désir de les posséder, cherchait les moyens de se les procurer sans que l'on en sut rien chez lui.

Térèse, avec qui il s'entretenait quelquefois de ces préoccupations constantes, le dissuadait de s'y abandonner ou bien les ramenait à l'ordre du catholicisme.

Elle mettait son frère en garde contre les séductions des fausses religions inventées par le démon pour égarer les hommes.

— Tiens t'en à l'Histoire Sainte et au Catéchisme, disait-elle.

Mais Gaston avait des appétits de savoir qu'il ne trouvait point à satisfaire en ces ouvrages secs, autoritaires et ennuyeux.

Il aspirait à de plus larges horizons où soufflerait un air vivifiant.

Ses tendances morales l'écartaient des affirmations dogmatiques du catholicisme.

Certes il y croyait, étant trop jeune pour discuter ses idées intimes, mais une certaine répulsion se mêlait à la foi qu'on lui inculquait.

L'enseignement chrétien l'effrayait. Il le jugeait dur, étroit, sombre.

L'Enfer lui semblait un inutile, un affreux cauchemar qui empoisonnait la vie.

Un Dieu, celui qu'on le faisait nommer le Père de tous les hommes : « Notre Père qui es aux Cieux », Jésus — Dieu qu'on l'assurait être si doux et si bon — et qui brûle les pécheurs,

fait souffrir sans arrêt ni fin dans des supplices de feu inextinguible !

Gaston, on l'a dit, était très sensible. Il était bon, prompt à la pitié. Il ne comprenait pas le Dieu du mal et de la haine.

Comment Jésus pouvait-il accomplir une horrible vengeance, maudire ses créatures, alors qu'il ordonnait d'aimer ses ennemis et de rendre le bien pour le mal ? Comment alliait-il cette férocité à la mansuétude, à l'indulgence sans bornes dont on le disait rempli. Le Sacré-Cœur de Jésus !...

Lui, Gaston, simple âme pécheresse, aurait voulu ne jamais faire souffrir, même involontairement, aucun être. L'idée que quelqu'un put être peiné par sa faute le contristait profondément.

Il était en proie aux scrupules et aux remords pour le moindre écart à la règle de conscience, sans se rendre compte que cette excessive délicatesse était dûe sans doute pour une part à la crainte de l'enfer, si d'autre part elle tenait à l'essence de son caractère indéniablement honnête et pur.

Ses viscères se contractaient douloureusement à la pensée d'avoir pu chagriner, froisser quiconque. Il se représentait la tristesse, l'angoisse, le mal des autres et les ressentait avec force et netteté.

Par cette compassion spontanée, il touchait au fondement le plus pur de l'Éthique, il s'assimilait la moëlle du noyau de la seule vraie Morale.

Dès lors il ne pouvait point s'accommoder de

l'inflexible cruauté gisant au centre de la religion dans laquelle il était né.

Toutes ces impressions innées de Gaston, renforcées par des lectures précoces faites d'abord en cachette, se développèrent au contact des grands penseurs et de la Nature amoureusement contemplée.

Un sens électif le portait à rechercher exclusivement les maîtres de la philosophie, de la science et de la poésie. Il les découvrait par une sorte d'instinct, au milieu de la foule des auteurs médiocres — ces derniers fussent-ils célèbres — qu'il dédaignait sans jamais une erreur de son goût assuré.

Le prestige du nom ne le touchait point. Le criterium infaillible, c'était le contenu, l'ampleur de la forme, l'harmonie de la phrase, la hauteur de la pensée.

Avait-il quelque argent de poche ? Vite il se rendait chez un libraire, furetait dans les rayons, s'emparait d'un livre dont il connaissait la valeur par des conversations entendues ou des renseignements puisés aux dictionnaires, dont il devinait l'intérêt, *sentait l'influence* rien qu'au titre parfois, évocateur d'idées — et le dévorait à la dérobée.

Grâce aux éditions à bon marché, il pouvait se procurer trois ou quatre volumes désirés pour une pièce de deux francs.

Redoutant l'œil inquisiteur de Madame de Lambert peu favorable aux écrivains hétérodoxes ou profanes, il enfermait sa trouvaille au fond d'une armoire, glissait l'une des brochures dans sa poche au moment de sortir, et, dès qu'il se trouvait seul quelques instants, lisait avidement.

Cette volupté s'accroissait du voisinage des plantes, des fleurs, des champs. L'isolement au sein de la Nature était un besoin essentiel.

Sitôt qu'il obtint l'autorisation de sortir seul de temps à autre, vers quatorze ans, il rechercha toutes les occasions possibles de s'éloigner durant une heure ou deux. La maison, le jardin ne lui convenaient réellement que lorsque personne de sa famille n'était là. Il fallait qu'il se concentrât dans l'unicité.

Il prétextait une course, des maux de tête. A peine dehors, fuyant les rues à grands pas, il cherchait les coins retirés : le Jardin des Plantes au bout de la rue d'Arras, obscur et calme comme le parc d'un monastère, le square Jemmapes, les talus des remparts surtout, les chemins perdus et verdoyants des glacis aux alentours de la Porte de Lille, de la Berce-Gayant qui dessinaient d'inextricables lacets.

Là, de nombreux arbres, des arbustes, formaient des bosquets et des taillis; de grandes herbes entremêlées de fleurs sauvages, des roseaux, des marécages, des vallons mamelonnés, des bas-fonds et des fondrières chevelues s'offraient à la vue.

Nul promeneur ne s'aventurait dans ces terrains difficiles. De rares vagabonds, un gamin par-ci par-là, un couple d'amoureux. Des immenses intervalles de paix absolue.

On apercevait le clocher du beffroi surmonté du lion d'or, le dôme de l'Eglise Saint-Pierre rond comme celui d'une mosquée.

Le silence, coupé à intervalles réguliers, par le roulement sourd des trains sur les ponts de fer.

La ville se cachait derrière les fortifications. Les murs crénelés l'enveloppaient de leur ceinture brune rehaussée de la verdure des arbres couronnant le front de la citadelle flamande.

Gaston de Lambert communiait en cette Nature sans apprêt, livrée à l'abandon, luxuriante et fantasque.

Il passait un temps illimité à délecter son âme au spectacle de ces choses.

Les innombrables teintes changeantes formaient une royale palette de roses, de jaunes, de bleus, de lilas, de mauves, de gris, de blancs, de verts, de nuances combinées en gammes d'une harmonie infiniment riche, fantasmagorie incessante du ciel, du sol, de l'eau, des plantes, fils et filles de la Terre vivante, émanations de sa Force formidable, organismes de sa pensée.

Certaines journées étaient opalines et douces comme du miel, onctueuses, parfumées, alanguissantes à la chair en pamoison. D'autres étaient de turquoise, de saphir encerclé de topaze. Des soirs étaient d'améthyste, de rubis ou de grenat pâle, avec des irisations de nacre, des chatoyements d'émeraude et de cornaline.

Gaston se grisait de ces mirages, aspirait avec une charnelle ivresse l'haleine suave et capiteuse de la Nature, buvait à cette bouche fondante un souffle d'aromes exquis.

La Nature le sâoulait comme une femme ardente, versait en son être mille sucs plus volatils que les vins et les liqueurs de feu.

Il l'adorait, tremblait de ferveur en son impériale et divine présence.

Le Soleil et la Lune étaient ses yeux de flamme et de caresse.

Les Prairies étaient ses flancs augustes et vénérés, les Fleurs ses lèvres de satin humide, les Arbres, sa chevelure onctueuse,

La Rosée, ses perles descendant le long de ses épaules, les larmes d'arc-en-ciel qui glissaient de ses prunelles de velours,

Les Etoiles, la parure éthérée de ses cheveux, les bijoux de son front immense, l'éclat de ses phosphorescences magnétiques.

L'Orage était sa voix,

L'Eclair, son étreinte flamboyante, qui la fécondait, Androgyne superbe, Gynandre insatiable, qui l'engrossait des millions de germes, des mille insectes, des fruits, des fleurs, des bêtes et des hommes, des pierres et des métaux.

Les Eaux étaient sa salive rafraîchissante, les Mers son sang rapide, les Volcans ses entrailles.

Pour calmer la fièvre consumante qui brûlait son cerveau, son cœur épris d'amour, son corps jeune, afin de fixer ses visions, d'atteindre aux mystères entrevus dans l'extase, de dépeindre les richesses fabuleuses de la Reine des Reines, Gaston de Lambert, dominé par l'inspiration irrésistible, au retour de ses colloques avec la Vierge Isis, Mère Immaculée, sur des feuillets épars, tel qu'on prie, composait.

II

LE SANCTUAIRE

Il existe des cerveaux qui cultivent le savoir d'une façon purement abstraite et rationnelle. Ils apprennent avec prudence, ne s'écartent jamais de la méthode rigide, considèrent la Nature avec une froide curiosité comme un objet d'investigation ou de simple expérimentation.

Mathématiciens, chimistes, physiciens, naturalistes, historiens, tenaces, éminents, circonspects, nulle poésie n'intervient dans leurs recherches. Ils scrutent, analysent, induisent, déduisent, synthétisent même — sans enthousiasme, patiemment, dans un but de science et souvent aussi d'intérêt personnel.

Gaston de Lambert n'était point de ces cerveaux d'une impassible puissance.

Il en est d'autres qui s'adonnent à la Science avec une passion délirante. Ils ressentent pour la Nature une sorte de tendresse surhumaine. Ils l'adorent, telle un Dieu, telle une maîtresse idéale et capricieuse.

Ils n'approchent qu'en tremblant d'émotion de son Sanctuaire au fond des cryptes mysté-

rieuses duquel frémit la Vie sous ses milliers de formes.

L'harmonie des sphères, des courbes, des Nombres, des êtres et des choses, de leurs rapports et de leurs couleurs, la musique mélodieuse de ces infinies vibrations des forces universelles, les transporte et les enchante. Ils sont ravis par le chant d'un chœur ineffable, par la mélopée d'un orchestre sybillin.

Ils traversent des espaces inaccessibles aux mortels, déchiffrent les signes empreints sur chaque modification de l'Unique Substance, voient l'Invisible, devinent, constatent les attractions, les sympathies, les affinités, de même que les répulsions, les antipathies et les haines.

La Matière est vivante, consciente, à leurs yeux, dans la multiplicité infinie de ses tourbillons d'atomes qui gravitent les uns autour des autres comme les étoiles du Ciel. Ils la respectent, ne la manipulent qu'avec une délicate attention.

Tout leur est sujet de vénération et d'enthousiasme sacré. Les diverses sciences ne constituent à leur jugement que les outils à l'aide de quoi on parvient à déblayer la route abrupte qui conduit au Centre même de l'Eternel Sanctuaire de la Nature, tabernacle du Macrocosme et du Microcosme, ces miroirs de la lumière incréée.

La Beauté et la Vérité sont identiques pour ces esprits ardents, pour ces âmes ignées qui embrassent d'une seule étreinte la Connaissance tout entière, pénètrent jusqu'à son essence, l'épousent et la possèdent en se perdant en elle.

Ils ne sont plus des individualités limitées.

Leur moi s'est évanoui dans le sein de la Déesse.

Leurs travaux sont une prière, leurs prières des recherches, des découvertes ; la Science est une religion et la religion une science étroitement enlacées pour gravir les sommets de la Pensée.

Ils sont les prêtres de l'Infini, ignorent toute vanité, tout orgueil, tout intérêt matériel. La Gloire, ce noble attrait, perd sa séduction et se confond dans la fulgurance des gloires extra-terrestres, seules illuminées.

Ceux-ci ne cherchent point le suffrage des contemporains, les honneurs, les récompenses, ils ne veulent être rien, d'aucune académie, d'aucune Faculté. Ils ne comprennent même pas cette science mercantile qui bat monnaie des trésors de la Nature.

Ils se donnent à la Nature, se vouent au *Deo Ignoto* incarné dans chaque particule du Monde, méprisent les contingences ; la pauvreté ne les rebute pas, ni l'indifférence, ni l'oubli, ni la trahison, ni la mort obscure — car ils aiment, car ils sont Inspirés.

Ce sont les Génies.

Gaston de Lambert était de cette race.

Une femme éthérée, resplendissante, angélique, l'avait pris par la main, entraîné dans le sillage de sa robe déployée comme les ailes d'un Cygne, comme la queue aux plumes de neige d'un Paon immaculé.

Elle lui avait montré le chemin qui mène vers le Seigneur.

Le Seigneur était apparu dans un ruisselle-

ment de Soleils et de Comètes, recouvert d'un manteau de Nébuleuses et son ordre fut une grâce d'élection : *Coelumque tueri jussit et erectos ad sidera tellere vultus.*

« Il lui ordonna de contempler les Cieux et de lever ses regards vers les Astres ».

Quand, à quel instant du temps, l'Éthérée et le Seigneur lui intimèrent-ils cet ordre ?

Il ne le sut ; mais ces paroles vibraient en son âme depuis qu'il avait jeté les regards vers les Etoiles, et Gaston marchait vers sa destinée avec une allégresse croissante.

Tout jeune, il avait senti l'appel. Son enfance appartient à la prescience et au Rêve. Il contempla la Beauté, elle fut en lui et il fut en elle. Ce baiser ne pouvait plus finir.

Maintenant, bien qu'âgé de seize ans à peine, il était très libre de son temps.

L'état général de sa santé, des maux de tête incessants, avaient contraint Gaston à interrompre le cours régulier de ses études classiques.

Le docteur avait conseillé à Madame de Lambert de le retirer du collège, de le faire travailler le moins possible. Il fallait à cet adolescent névrosé, pensif, sérieux, de l'air et de l'exercice.

Gaston fut très heureux de cette solution, non par paresse, on le sait, mais parce qu'il pouvait ainsi disposer de lui-même, songer, méditer.

Toujours il avait eu la classe en horreur ; les devoirs réguliers et monotones, les leçons insipides, l'enseignement mécanique, les livres traditionnels et ennuyeux, la discipline tyrannique et sotte, l'horripilaient, lui causaient un dégoût insurmontable.

La promiscuité des camarades, les mauvaises

odeurs des corps, lui faisaient physiquement mal.

Les obligations religieuses : retraites, messes, confessions, imposées par la règle du collège, où cependant il n'allait que comme externe, lui étaient à charge.

Délivré de ces entraves, ne cotôyant plus le domaine classique que par des répétitions assez courtes données en leur domicile par deux professeurs laïques, Gaston goûtait la jouissance intellectuelle qu'il avait souhaitée.

Il se promenait, travaillait au gré de ses désirs, avec une véritable frénésie, augmentait peu à peu sa bibliothèque, y introduisant, sous prétexte d'études indispensables, des volumes dont les titres seuls auraient fait reculer d'effroi la comtesse de Lambert.

Mais Gaston fermait à clé son armoire. Et sa mère, bien qu'elle se doutât des tendances, devenues plus hardies, de son fils déjà intellectuellement émancipé en dépit de ses soins craintifs, préférait peut-être demeurer dans une certaine ignorance qui adoucissait son réel chagrin.

Puis Gaston avait trouvé, sinon un appui, du moins, pour une part, un protecteur, en la personne d'un père jésuite, le Révérend Père Latillon, ami de sa famille, homme d'esprit large et qui avait conseillé — il y a de ces Jésuites qui ont du flair — à la comtesse de laisser au jeune homme une indépendance relative.

Gaston sut la mettre à profit.

Elève médiocre, rebuté par les thèmes, les versions, inapte à la routine des devoirs, il ne parvenait guère à composer correctement des vers

latins, à écrire selon les règles artificielles, un discours français ou grec.

La perspective du baccalauréat l'effrayait. Il ne pouvait travailler en vue d'examens ou de concours.

L'idée d'accomplir une tâche à heure fixe, d'être questionné, réprimandé, paralysait ses moyens.

Il ne s'attachait — mais alors avec quelle fièvre ! — qu'au labeur personnel, dans l'ordre de ses aspirations.

La chance lui advint, dès sa quinzième année, de développer son intelligence en dehors de toute contrainte, de tout programme, juste à l'époque féconde et fougueuse de la puberté.

Le feu qu'il portait en lui éclata librement dans toute sa violence et dans sa chaleur naturelle.

Il se jeta éperdûment contre le sein de la Science, puisa en cette Génitrice ineffable les aliments de son esprit affamé, s'allaita à ses mamelles inépuisables.

L'originalité de sa pensée s'affirma. Le vol à travers les espaces immenses le fortifiait.

Gaston de Lambert sentit croître sa passion pour la Nature dont la splendeur se révéla mieux encore à son âme. Elle lui apparut divine, épouse de Dieu, Dieu elle-même. Il identifia sans effort, par l'intuition spontanée, la Matière et la Force, unifia le réalisme et l'idéalisme en une vérité supérieure et mystique, transcendente et immanente au Monde.

Les côtés invisibles et occultes de l'Univers dont la partie visible, accessible à nos sens, n'est qu'une sphère minime, constituaient très

simplement à ses regards la suite nécessaire du domaine imparti à l'homme.

Le panthéisme et le transformisme évolutionnistes, qui étaient en germe dans son intellect depuis qu'il existait, s'épanouirent normalement.

La magie, l'occultisme, sans qu'il en analysât peut-être bien le sens exact, s'emparèrent totalement de lui.

Les Etoiles l'appelaient. Elles marquaient les heures des mondes au céleste cadran, elles projetaient leurs influences par un dynamisme semblable à celui de leurs actions mécaniques. L'Astrologie et l'Astronomie ne se séparaient point aux yeux de Gaston.

Les Atomes, ces astres microcosmiques, par leurs mouvements, leurs directions et leurs mutations, constituaient les systèmes de corps ou d'éléments chimiques : la Matière.

Ils se déplaçaient selon des lois, provoquaient la genèse de telle ou telle molécule ; obéissant à l'attraction comme les étoiles, ils amenaient les transformations substantielles, édifiaient les architectures diverses des êtres et des choses.

La Chimie et l'Alchimie ne faisaient donc qu'une seule et même Science.

Unité de Dieu — Unité de la Nature — Unité de la Science, fondues en une même Pensée, telle était la doctrine, à la fois religieuse et positive, mystique et naturaliste, à laquelle adhérait Gaston de Lambert.

Il croyait fermement que l'esprit pouvait, par une succession d'efforts ou par le génie spécial octroyé par la Force divine de l'Univers, atteindre le centre de cette Unité, s'y absorber et

posséder ainsi la Connaissance immédiate, absolue.

C'était là ce Savoir surhumain acquis par certains adeptes de la Philosophie unitaire, mystique, occulte, et qui séduisait Gaston par sa grandeur merveilleuse.

Mysticisme identique au fond à celui de sa sœur Térése, qui, dans leurs conversations, parlait de l'union intime avec Dieu par l'Oraison et l'Extase. Il n'en différait que par l'expression scientifique, la forme naturaliste. Il réunissait Dieu et la Nature, tandis que Térése les considérait comme séparés, hostiles même — antagonisme manichéen venu de Perse — mais cela provenait de l'ascétisme inclus dans la doctrine catholique.

Le monde n'était diabolique qu'en raison de sa malice, proportionnellement à la méchanceté des créatures. Les hommes régénérés par le sacrifice et la souffrance, le monde sauvé par Jésus-Christ devaient à jamais s'unir à Dieu.

La fin apparaissait donc semblable.

L'adversaire Satan, c'était, somme toute, le vice et l'orgueil de l'ignorance envisagés sous un angle obtus par les chrétiens qui méconnaissaient la nécessité de toutes les actions universelles, qui voulaient, au moyen d'un procédé trop violent de discipline spirituelle et corporelle, détruire l'équilibre des facultés de l'âme et des forces du corps humain.

L'ascétisme catholique était contre-nature, impraticable en tout cas pour les neuf-dixièmes des individus.

Gaston devait-il, par exemple, ignorer jusqu'à sa mort, les fascinantes beautés de la femme, re-

noncer sans y avoir jamais mordu, au fruit de toute joie sensuelle ?

Devait-il, pour trouver Dieu — un Dieu problématique en tant que personne — mutiler la puissance sexuelle de son être ? Mépriser les charmes du corps féminin ? Le voudrait-il même, serait-ce possible ? L'instinct décisif de la chair ne renverserait-il point tout obstacle, tout impératif religieux ou moral — à supposer qu'ils fussent justifiés — et ce désir impétueux n'était-il pas le témoignage divin de la jeunesse ?

Il s'éclaira par l'étude. Il s'échappa des liens étroits de la religion catholique qui l'enserraient encore, par la lecture et la méditation des penseurs et des philosophes.

Avant quinze ans, il avait lu et relu avec un intérêt passionné. Descartes, Jean-Jacques Rousseau, Voltaire, Diderot, d'Alembert.

Il étendit aussitôt le champ de ses explorations : les ouvrages de Camille Flammarion : *La Pluralité des Mondes Habités*, *Les Terres du Ciel*, *l'Astronomie Populaire*, *les Mondes Imaginaires et les Mondes réels*, *Dieu dans la Nature*, entre autres, lui ouvrirent les horizons intuitivement entrevus, mais désormais fixés d'irrévocable manière.

Une doctrine grandiose déroulait enfin devant son esprit, l'enchaînement de ses anneaux.

Basée sur les principes scientifiques les plus positifs, elle s'élançait d'un bond dans l'Infini, montrait l'évolution de l'âme indissolublement attachée à l'évolution organique. Double face de la transformation perpétuelle de la Vie dont la mort n'est qu'une phase nécessaire au progrès des atomes et de la Pensée.

Pluralité des Mondes — Pluralité des Vies.

Le problème se résolvait. La Philosophie antique et la Philosophie moderne se rejoignaient dans l'unanimité d'une même réponse, des Védas à Darwin.

La Science et la Nature étaient la vraie religion du Passé et du Présent comme elles devaient, de plus en plus universellement être celle de l'Avenir. Les Temps Futurs substitueraient à l'ésotérisme des dogmes, apanage d'une seule élite, la foule demeurant enténébrée de superstitions, la claire vision de la Certitude.

Flammariion confirma Gaston de Lambert dans sa croyance à l'Occultisme.

La transmigration des âmes, les vies successives à travers les planètes, devinrent une réalité pour son esprit.

Il pénétra davantage encore dans l'Eglise Occulte qui domine et renferme toutes les autres, traductrices infidèles et partielles de la Gnose Intégrale. Immense, Altière Cathédrale, les diverses églises de la Terre se groupaient comme des chapelles, sous sa Coupole étoilée, depuis les origines des religions.

Gaston, rêvant à l'Egypte, à l'Inde, à la Chine, à la Perse et à la Chaldée, hiératiques naguère, aujourd'hui momifiées, jadis civilisatrices et superbes, à présent enfouies dans les vestiges de l'Histoire, constata de suite, avec une extrême satisfaction apaisante, l'unité des religions et des cultes sous les divers symboles analogues de ces fois défuntes et des fois actuelles qui en étaient dérivées.

Il se sentit plus que jamais un disciple avéré du Verbe immuable, un prêtre zélé de cette Egli-

se Occulte, Epouse de l'Unité, Réceptrice conjugale de la Volonté Cosmique, terme binaire de la Duade Suprême.

*
* *

En ce mois d'octobre, Gaston qui n'allait plus au Collège Saint-Jean, reprit le cours de sa vie indépendante, spontanément réglée, pensive et studieuse, après un séjour au bord de la mer avec ses parents.

Le matin il étudiait dès huit heures. Il se rendait à sa répétition de sciences, chez un ancien professeur de lycée qui lui faisait suivre le programme approximatif du baccalauréat ès-sciences, car de Lambert, malgré l'opposition rencontrée, avait abandonné les humanités, désireux de se consacrer aux sciences, ne trouvant d'intérêt que dans leur culture intensive.

La lecture des auteurs préférés compensait largement à ses yeux n'importe quel enseignement littéraire plat et artificiel.

Rentré à la maison, il rédigeait les devoirs donnés, puis après le déjeuner, travaillait dans sa chambre, s'absorbait en ses méditations favorites, aidé des philosophes qu'il aimait, examinait des fleurs, des insectes au microscope, inventoriait ses collections de géologie, de minéralogie, de paléontologie.

Ensuite il sortait, quelquefois en compagnie de Madame de Lambert ou de sa sœur, le plus souvent possible seul.

Il ne voyait aucun camarade, préférant la solitude absolue. Converser avec son âme lui suffisait.

Comme on l'a vu, il recherchait les quartiers retirés, les lieux champêtres.

Le démantèlement de Douai étant décidé, Gaston, chaque jour, se rendait sur les remparts afin de remplir sa mémoire des sites que les vandales contemporains allaient faire disparaître à jamais.

Un amer regret poignait son cœur. Il ressentait la blessure prochaine aux flancs de sa ville. Douai serait poignardée. Elle perdrait son sang, se fanerait. On la tonifierait au moyen d'une sève étrangère qui changerait l'aspect de son visage.

Ne choisissant que les rues sans bruit, la rue des Carmes, la rue Saint-Jean si distinguée, la rue Cuvelle, ou bien la rue du Bloc, muette et grise, les rues d'Arras, des Chartreux, Jean de Bologne, des Flageolets, de l'Arbre-Sec, d'Albergotti où l'herbe pousse entre les pavés pointus, ainsi que dans des cours de manoirs abandonnés, il se dirigeait vers les talus, faisait le tour des fortifications, son tour d'adieu, s'arrêtant de longues minutes à contempler les jardins des vieilles maisons qui donnaient sur les remparts, s'étendaient en touffes épaisses, jardins de repos délicieux, demeures aux volets mi-clos, aux persiennes blanches, silencieuses comme des palais de la Belle-au-Bois-dormant.

Le Soleil automnal prêtait à ces vrais parcs de la ville somnolente une teinte de mélancolie intraduisible, la *mélancolie panoramique* des rêves. On n'était plus sur *cette* terre, mais dans des jardins de songe, aux feuillages mordorés, aux branches argileuses.

Les fleurs mouraient — ou dormaient — en soupirant des parfums d'amantes.

Les gazons étaient d'émeraude sombre. Les mouches, excitées par l'orage qui alourdissait l'atmosphère presque mauve, tournoyaient autour de fruits pourrissant sur une terre molle et brune.

Les nuages violets et noirs dessinaient d'énormes champignons.

Gaston, atangué par la température de serre chaude, le sang électrisé, s'imprégnait du magnétisme que la Terre dégageait.

Très sensible aux variations de température, le vent le crispait, la pluie l'agaçait, le rendait triste et maussade, le brouillard le pressait dans un étau de glace l'hiver, le déprimait l'été ; mars et avril avec leur giboulées cinglantes lui causaient des malaises vifs et continuels.

L'orage lui plaisait. Son approche, au lieu de lui peser, l'allégeait.

L'oppression ne lui était point lourde. Elle ne faisait qu'accélérer les battements de son cœur. Le cerveau se grisait. Des images abondaient, des idées se pressaient. Puis les sens s'aiguisaient sous une fièvre agréable ; mais la femme, la bien-aimée n'était point là pour étancher la soif inextinguible ! Abominable souffrance qui se mariait au désir agressif.

La splendeur de l'orage consolait seule l'âme torturée et extasiée du jeune homme.

Le feu du Ciel consumait toute impureté, tout regret, en consommant les Noces de la Planète elle-même.

L'éclair zébra le Ciel. Il fit flamboyer dans un océan rose et violet, rapide comme le reflet d'un

glaive de l'Archange, insoutenable à l'œil aveuglé, le Couvent des Carmélites assoupi dans le Grand Silence quotidien, au pied des remparts et que fixait alors Gaston de Lambert.

Le jeune homme pâle tressaillit. Des aigrettes lui pointèrent des doigts.

La décharge électro-magnétique qui fécondait mystérieusement le vaste ctéis de l'organisme terrestre, l'avait enveloppé de ses effluves, et dans un embrasement de l'esprit, il avait entrevu l'Autre Côté des Choses, la Face Interne du Monde.



Les idées directrices sur lesquelles la vie entière de Gaston devait tisser ses fils prirent corps, achevèrent de se modeler, fructifièrent, pendant les deux années qui suivirent.

Le canevas était définitivement tracé. Il ne s'agissait plus que d'en garnir les jours, de réaliser les dessins, de les nourrir, grâce à l'influence des circonstances et des motifs successifs.

L'enchaînement des mailles — c'est-à-dire des actions — restait l'affaire du temps, mais aucun apport étranger ne se produisait réellement plus. Le fonds de l'esprit, immuable comme le contenu de l'Océan, ne subissait que les modifications superficielles du vent, du mouvement qui agitent la surface, la soulèvent en vagues, l'orientent selon des courants divers, sans affecter la masse profonde.

Le comte de Lambert portait en lui, dès ce moment, son œuvre. Il s'y était consacré, en entrevoyait les successives étapes. Il poursuivait un but qui dominait les incertitudes, les possibi-

lités, les vicissitudes terrestres comme un phare projette au loin le dardement de ses feux : la recherche de la Connaissance pure, la conquête du Savoir.

Il n'en dévierait point, sous aucun prétexte.

La vocation de la Science — ou plutôt l'adoration extatique de la Nature — s'était emparée de lui totalement et il ne pouvait pas plus y résister d'ailleurs que l'âme qui se sent appelée par son Dieu ne résiste à l'attrait du Cloître.

Nul objectif ne le tentait en dehors de la recherche passionnée de la Vérité, belle de la Beauté de l'Art, vivante de la Vie somptueuse de la Nature.

Nulle difficulté à vaincre, afin de l'acquérir, ne lui semblait excessive.

Il eût accepté sans murmure la souffrance physique, les disgrâces du corps, la misère, l'abandon de sa famille, plutôt que de renier sa foi en la Science idéale ou si telles avaient été les conditions offertes pour suivre librement la Voie.

A défaut de ces épreuves précises, les souffrances morales, le martyre des nerfs, ne lui firent point défaut.

Seuls ceux qui les ont subies, savent ce que sont les tortures et les combats intérieurs du penseur loyal, face à face avec les ennemis qui, sans répit, l'attaquent, l'entourent, le harcèlent de blessures.

Gaston avait à se débattre contre les doutes religieux les plus atroces, contre les retours insidieux de la croyance.

La rupture avec une foi d'enfance est un arrachement terrible qui laisse des cicatrices saignantes chez les hommes supérieurs.

Les traditions héréditaires et les idées rationnelles se livraient un duel à mort dans une âme d'une impressionnabilité morbide.

Il eut à subir aussi des luttes très pénibles avec sa mère désespérée de le voir s'éloigner de la religion à laquelle elle croyait pieusement.

Madame de Lambert chercha à ramener Gaston par tous les moyens dont un cœur maternel sait disposer : supplications, remontrances, pleurs, sainte colère, tendresse exquise qui amollit le cœur d'un fils, intervention des prêtres.

Gaston éprouvait un intense chagrin à contrister cette mère parfaite qu'il aimait avec des grâces de jeune fille, à ne pouvoir panser cette plaie qu'il avait ouverte ; mais il tint bon, opposant une douce fermeté aux exigences de la comtesse, aux instances de Térèse, aux apologies des jésuites ou des dominicains qu'il fréquentait.

Il pratiqua encore, par égards pour sa mère, palliant ses idées sans les abandonner en quoi que ce fut dans son for intérieur, interprétant les dogmes d'après ses croyances personnelles, accomplissant les rites sacramentels « en esprit », selon le concept de Jésus, mais sans adhérer aux formes ecclésiastiques.

Les jésuites qu'il voyait assez souvent à leur résidence de la rue de Paris l'encourageaient dans cette voie mixte qui répugnait à la franchise du jeune homme.

Un conflit perpétuel existait entre son cœur et son cerveau. Il aurait voulu rompre radicalement avec le catholicisme, mais la crainte de heurter Madame de Lambert l'arrêtait et retardait l'abandon nécessaire à la paix intime.

Sa voie pourtant était tracée. Il savait que la

vraie religion n'existe qu'en dehors et au-dessus des religions particulières. Il savait qu'il lui fallait se libérer.

Il appartenait à la phalange des penseurs solitaires, isolés et perdus sur les cîmes des glaciers.

Le parfum multiple de l'Eglise de la Nature le grisait d'aromes infiniment plus capiteux que l'encens des églises humaines, et, au parfum spécial, à l'odeur pénétrante du missel ou du livre de messe, au goût de froment de l'hostie, il préférait la senteur édénique des fleurs, le goût fade et persistant des pétales de rose rouge.

A ses angoisses il ne trouvait de remède que dans la méditation incessante des maîtres intellectuels. Il ne quittait point Spinoza, Schopenhauer, Novalis, Kant. Il s'enfonçait voluptueusement dans les profondeurs insondables de ces espaces métaphysiques, suivait le vol vertigineux de Hegel, de Fichte, de Schelling, perçant, à leur exemple, les nuées étincelantes du Sanctuaire.

Il ne les laissait que pour s'adonner à l'Astronomie, sa grande préférée, à l'étude du symbolisme des anciens alchimistes, des principaux mystiques et voyants tels que Swedenborg, Jacob Boehm, ou pour se livrer à l'histoire des religions.

Ainsi il retrouvait sa vraie patrie, au-delà de cette terre où il avait été jeté et qui lui paraissait grossière, au delà de cette planète inférieure et méchante que l'Art seul, l'Art de la Nature, embellissait par instants.

Les mondes multicolores lui révélaient leurs

inépuisables richesses, le trésor de leurs magnificences.

Il se sentait, parvenu à ces hautes sphères, léger, libre, dégagé de toute bestialité, de désirs charnels.

Ici, c'étaient des soleils verts et bleus, des lunes de rubis et de turquoise, des atmosphères de saphir et de diamant irisé, des paysages de lumière blonde et nacrée.

Les femmes ressemblaient à des fleurs vivantes, gainées de soies et de mousselines diaphanes.

Leurs corps flexibles enveloppaient mieux qu'une caresse, leur haleine embaumait, leurs baisers suaves faisaient défaillir d'une jouissance inouïe, et cet amour délirant, parfait, était d'une pureté divine. Les désirs se satisfaisaient dans des voluptés angéliques, infinies, qui brûlaient le cœur en l'apaisant, qui rafraîchissaient par des ardeurs inconnues.

Immobile, l'œil fixe, les traits du visage empreints d'une sérénité de mort, Gaston de Lambert, illuminé par les feux de la vision intérieure, avait franchi le seuil que garde jalousement le Dragon aux triples ailes.

*
**

Il ne reprenait pied sur la terre qu'avec une sorte d'épouvante. Une nausée le secouait, de dégoût.

Aussitôt il était ressaisi par les chaînes de la matière.

La vérité, maintenant, était impénétrable, en-

tourée d'obscurités, presque inaccessible, dédaigneuse et farouche.

Elle ne rayonnait plus comme *là-bas*.

L'amour de la femme qui l'obsédait était trouble, incertain, difficile à maîtriser. Il envahissait, agissait en tyran, corrodait les veines de son acide, mêlait aux parfums des miasmes vénéneux.

Gaston aimait, il désirait la femme et il était seul, le cœur débordant, sans savoir où écouler l'excès de tendresse folle qui le faisait pleurer.

Oh ! des lèvres à savourer ! Une bouche mouillée à respirer ! Un sein à pétrir ! Des yeux où mirer les siens ! Ah ! pitié ! Maudites soient les nuits énervantes lorsque tout l'être n'aspire qu'à prendre, à posséder et à se donner.

O rêves de la jeunesse ! extases de la puberté ! O pureté de l'amour qui voudrait être charnel et qui, dans l'isolement forcé, demeure un élan de flamme sans scories !

Que de fois, dans ces horribles nuits de viduité, triste d'une mortelle tristesse, il eût voulu prendre son cœur et l'arracher de sa poitrine, tant il avait mal d'aimer en vain.

De gracieuses figures, embellies par l'imagination, lui tenaient compagnie.

Mince visages de jeunes filles, silhouettes élégantes.

Une blonde, chair délicate, aux longs yeux narrons : Clotilde de Gêrimy ; sa sœur Suzanne dont la chevelure châtain foncé dessinait un casque lourd sous lequel des prunelles d'acier luisaient pour s'adoucir tout à coup en implorantes expressions ; une brune encore, Marguerite Valmar, la meilleure amie de Térésè de

Lambert, grande et forte, un peu dure de traits en raison de son profit espagnol, les hanches bien sculptées, la croupe pleine et prometteuse, la démarche semillante et langoureuse d'une Castellane transplantée dans les Flandres. C'était elle, peut-être, qu'épousait Gaston parmi les compagnes de sa sœur.

Mais il les aimait et les désirait toutes trois, de même qu'il chérissait chaque femme, à tour de rôle ou simultanément.

Certes il eût souhaité les dévêtir, se repaître de leurs corps, en palper les secrets intimes, humer ces chairs odorantes qui l'affolaient.

Néanmoins si la débauche le hantait aux heures de rut aveugle, le plus souvent il frissonnait à la seule idée d'une possession presque spirituelle.

Caresser doucement une de ces jolies créatures qu'il idolâtrait à l'instar des fées irréelles, lui confier son angoisse amoureuse en suçant ses lèvres délicieuses, se serrer contre sa poitrine et prendre dans le baiser interminable l'âme de la bien-aimée, telle était la volupté suprême dont la réalisation l'eût, croyait-il, fait mourir de bonheur et qu'il suppliait un ciel impassible et sourd de lui accorder.

Pour adoucir le désespoir qui le précipitait en des gouffres de navrance, le jeune comte de Lambert recourait à de longues promenades. Le contact de la Nature calmait toujours ses peines exacerbées par le raffinement de sa conscience.

Il faisait de grandes marches à pied ou à cheval, l'équitation étant l'unique exercice physique qu'il supportât et qui lui plut.

Monté sur un demi-sang assez vif, il allait à

Lewarde, Roucourt, Cantin, vers les marais d'Arleux et de Palhuel, sur les routes boisées de Planque, Cuincy, Flers-en-Escrebieux, Roost-Warendin et Frais-Marais.

Il songeait. Son esprit touchait au ciel, son corps, rivé au sol boueux, enlisé dans le limon terrestre où l'on enfonce d'autant plus qu'on se débat, réclamait ses droits.

L'âme voulait planer dans l'azur, l'ange disait à la chérubine des mots séraphiques, la bête quêtait l'étreinte brutale, anonyme, cherchait le spasme cynique.

Un jour d'hiver triste et pluvieux, dans la maison écartée d'un de ces villages où Gaston s'était arrêté pour faire une halte, il connut le brusque plaisir grossier qui surprend les sens sans les apaiser, qui exonère et répugne de suite. Il revint l'âme ulcérée, déçu, mécontent, insatisfait. Une envie de vomir lui soulevait le cœur. La fille, pourtant gentille, l'acte physique, se confondaient dans une même laideur.

*
**

Bien qu'il eût une profonde affection pour sa mère et sa sœur, Gaston ne les voyait guère en dehors des heures de repas.

Madame de Lambert s'occupait beaucoup de son intérieur, surveillait les domestiques, puis se rendait à ses œuvres pieuses, aux conférences de Saint-Vincent de Paul, aux divers offices.

Térèse accompagnait la comtesse, se livrait aux exercices religieux, menant l'existence sévère et réglée d'une nonne.

Gaston passait les matinées et les journées au

milieu de ses livres ou dans le petit laboratoire de chimie qu'il avait aménagé au fond du jardin, dans l'une des dépendances de l'hôtel.

Afin d'être tout à fait à l'écart, il avait choisi comme cabinet de travail un des vastes greniers de la maison, juste sous les toits très élevés.

Les murs en pente de cette longue chambre mansardée étaient revêtus de sapin verni.

La salle avait douze mètres sur quatre de large.

Traversée de grosses poutres elle ressemblait à la cabine d'un vaisseau.

Les livres encombraient de nombreux rayons à découvert.

Des cartes de la Lune, de Mars, des gravures artistiques représentant les symboles astronomiques ou occultes : Les Etoiles Doubles, La Comète, Le Zodiaque, sous forme de femmes nues, le Sabbat, Faust et le Pentagramme, tapissaient les murailles jaunes.

Quelques objets précieux ou familiers, de droite et de gauche, sur des étagères habillées d'étoffes orientales : vases anciens, verrerie de couleur, cristaux de Bohême, statuettes indoues, des portraits et des armes de Damas.

Le Buddha, assis sur un lotus, dans son attitude sereine, nimbé d'or, trônait en haut de la dernière plate-forme.

Dans un coin, une lunette astronomique avec son pied à roulettes.

Des manuscrits accumulés ou épars, d'autres rangés en pile dans une armoire entr'ouverte : Essais sur les sciences, Etudes philosophiques, Esquisses hermétiques, la matière de plusieurs volumes importants.

Le comte de Lambert vivait là, en son grenier, par la pensée, épris de toutes les sciences, avide d'acquérir tout savoir par une synthèse grandiose, insoucieux des contingences.

Connaître. Cela seul importait.

L'Astronomie et la Chimie dont les lois régissent l'Espace et la constitution de la Matière, embrassent le Cycle de l'infiniment grand et de l'infiniment petit identiques en essence, le passionnaient surtout, mais il aimait la Physique, l'Histoire Naturelle, les hautes Mathématiques, la Philosophie, aussi bien que la Mystique, l'Histoire, l'Exégèse, l'Art, parties inséparables de la Méthode Organique.

Lorsqu'il avait parcouru les dédales de la connaissance rationnelle, quand il avait expérimenté au laboratoire, confronté les hypothèses, essayé de vêtir ses idées des formes adéquates de la substance, une autre ivresse le saoulait, celle des sons et des couleurs.

La Musique, ce langage rythmé, sans mots, abmatériel, tout en frémissements, le transportait jusqu'aux sphères du mystérieux Incréé.

Une mer étrangement cadencée noyait son enveloppe physique. Un bercement alternait sa béatitude parfaite.

Les idées glissaient avec une rapidité surprenante, précises néanmoins dans leur succession vertigineuse.

La pensée s'étendait sans efforts, non plus au moyen des concepts de l'entendement, mais d'une façon spontanée ; elle était intuitive, échappait aux formes habituelles de la représentation humaine.

Sous l'influence des vibrations musicales, l'es-

prit se dégageait des empreintes, s'extériorisait hors du temps et de l'espace.

Et cet extérieur à son monde normal était son intérieur à lui.

La Pensée et l'Idée fusionnaient, plongeaient au Centre, touchaient le Noyau des Choses.

Plus d'étendue, ni de dimensions spatiales, ni de successions.

Point de passé ni d'avenir. Le présent sans comparaison. L'Eternel Maintenant. La mobilité dans le Fixe.

Une légèreté singulière soulevait l'esprit, en un vol sans but ni durée.

Les antinomies n'existaient plus. D'où la Satisfaction de l'Extase, la Joie de la Contemplation.

La sensation était hyperphysique. L'amour, le désir, l'émotion, la peur s'incarnaient en l'âme, mais sans que ces passions fussent en rien comparables à ce qu'elles sont lorsqu'elles agitent le corps à l'état normal.

Dans le domaine de la Musique, le corps n'est plus. Il n'y a que la Force, le dynamisme de l'âme, la puissance de l'être.

Et cet être frémit, soupire, pleure, s'élance, adore, attire, se fond en une Conscience absolue, irréelle et vraie, s'abîme en une auguste Révélation de la Nature divine.

Mais on ne nomme plus personne ni rien.

Les termes, les mots, les limitations, les comparaisons sont absents, la Terre n'est plus, on vit dans l'infini de cet Inconnu qui devient vous-même, que vous êtes, qui vous absorbe et qui est le Dieu unique s'irradiant en myriades de modalités.

Tout est symbole lumineux, essences et quintessences translucides ; nous jaillissons du fond de nous-mêmes, ou mieux c'est la Source universelle qui surgit, brise les obstacles de la personnalité, réunit en une seule et identique Volonté, en un seul et même Etre, les volontés cachées derrière les masques vains.

Nous nous reconnaissons en toute chose, et nous savons alors que nous sommes la racine de toute chose.

Le Monde Occulte est accessible par la musique, immédiatement. La connaissance médiate est supprimée.

Les barrières sont renversées.

La digue rompue, l'Invisible envahit et submerge le monde matériel illusoire qui disparaît sous un voile impénétrable, sous un flot de vagues.

Le Monde s'évanouit comme un mauvais songe.

C'est pourquoi la puissance de nos intuitions est centuplée par la musique. Les possibilités infinies deviennent des réalités. Les contingences du Hasard se succèdent, enchaînées par le Destin. C'est l'Univers qui défile en nous, selon les modes de son essence.

Crimes, vertus, erreurs, héroïsmes, génie, religions, royaumes, splendeurs, misères, se déroulent en un Songe véridique, en une atmosphère de terreur, de beauté, de couleurs, d'ondulations. La Nécessité suprême, l'Ananké supérieur aux dieux, la Fatalité, montre sa Face, gouverne la Tragédie, le Drame, subsume en une Epopée formidable et sereine tout ce qui

a été, ce qui est et sera, unifié dans l'absoluité de l'Infini omniprésent.

Les Océans et les Ciels, les Golfes et les Forêts, les Prairies et les Châteaux, les Cités et les Cathédrales, les Foules et les Martyrs, les Genèses et les Fins planétaires et stellaires, accourent et galopent en une cavalcade circulaire.

Evocation des évolutions, des guerres, des violences, des paix et des décadences, des voluptés et des douleurs, des espoirs et des efforts, Kaléidoscopie de l'Histoire de tous les Mondes, magies de la Vie, se manifestent dans le Destin Apocalyptique, Maître de la Grande Roue des naissances, des morts et des transmigrations qu'il tourne d'un mouvement sans fin.

Le monde des sons, le monde impalpable ouvert par la Musique est le reflet de celui qui *n'a pas d'existence*, qui git au sein de l'Ineffable, hors du Retour Eternel.

Nirwâna-Repos.

Paradis où l'on accède, toute illusion étant morte, quand on a compris ces paroles de la Sagesse indoue : « Le Monde est — le Monde n'est pas — le Monde est et n'est pas — le Monde n'est ni n'est pas ».

....Le chant du violon rivalise avec la voix humaine. Il sanglote, se pâme, supplie, râle, exprime la désespérance, l'agonie des abandons, puis aspire après Dieu, le sent approcher plus léger qu'un zéphyr, balbutie, soupire, sourit, tremble et se livre en holocauste, s'illumine d'un bonheur indicible.

C'est le colloque subit du Bien-Aimé et de la Bien-Aimée, le Cantique des Cantiques vocalisé par les Archanges,

— Voici, le Seigneur est venu. Il a révélé ses grâces à la Colombe et la Colombe s'est réfugiée sur le cœur palpitant du Bien-Aimé.

— O ! Que tu es belle ! dit-il.

— O ! Que ta poitrine est ardente ! dit-elle.

— O ! Que tes parfums sont suaves !

— O ! Que ton haleine est rafraîchissante !

— Tes yeux sont comme deux escarboucles de lumière, reprend le Bien-Aimé.

— Tu es plus rayonnant que le Soleil, répond la Bien-Aimée.

Et les Noces Spirituelles se consomment, et le Seigneur emporte son Epouse dans le Palais merveilleux où les boiseries sont de cèdre et d'ébène, les meubles de santal, les tapis d'Orient, les tentures de pourpre, les murs ornés de pierres.

Le lit est couvert de somptueuses peaux de tigres et de lions.

Les canapés sont profonds comme des boudoirs.

Une source chuchote au loin, une fontaine de parfums coule tout près.

Le musc, la rose, le jasmin, l'œillet, le lilas, le seringat répandent leurs effluves qui se combinent.

...Sous les attouchements de l'archet, Gaston de Lambert faisait dépasser à son Stradivarius les limites ordinaires de l'expression instrumentale. Il lui communiquait un délire orgiaque, le vivifiait de son génie afin qu'il rendit les effusions sacrées d'Eleusis qui le pressaient de leur fol enthousiasme.

Schumann, Schubert, Bach, Beethoven, Wagner fournissaient à ses aspirations, les

principaux thèmes. Il exprimait le suc de leur pensée créatrice.

La splendide Tétralogie wagnérienne de Parsifal, Lohengrin, La Walkyrie, le Tanhauser, opéras symboliques de la Vie qui s'élève de la sensualité au renoncement, l'enlaçait de ses perpétuels enchantements.

L'œuvre de Wagner était la révélation par l'Art de la Philosophie Hermétique, de la Haute Magie.

Esotérique, elle constituait l'Initiation aux Mystères du Sphinx.

Elle déchirait le voile de la Maya.

Etonné, craintif, surpris par l'orchestration des symphonies, le néophyte entraît en tremblant dans le Sanctuaire.

Les décors solennels le fascinaient. Il était enlevé sur des cîmes, contemplait des parages vaporeux, participait au vol des grands oiseaux.

Des cavaleries surhumaines accouraient. L'ombre. Puis la Nuit. Puis une Aurore. Le silence après des cris et des hurlements stridents. Des silences. La Croix et la Prière, au pied de la Croix.

La Femme souffre. Elle est prosternée.

Ensuite, l'Homme — qui a résisté — se prosterne, car il a consommé le sacrifice.

Et le Jour vient. Des chœurs célestes. Une aube rose et bleutée. Un concert qui enveloppe des couleurs.

Le Soleil enfin, chassant les dernières nuées du Sanctuaire, la victoire et la volupté divine de l'Amour uni à la Connaissance &...

La musique évoque des tableaux, des scènes d'un coloris superbe. Le décor des grands Opé-

ras n'est-il point idéalisé par le jeu de l'Orchestre ?

Les sons et les couleurs se complètent les uns par les autres, se marient à jamais, et l'on ne saurait concevoir sans cette union l'intégrale volupté artistique.

Les sons ont une nuance. Les nuances ont leur tonalité.

Gaston de Lambert s'essayait à traduire sa vision par le pastel et la peinture à l'huile.

Il improvisait avec le regret de ne point s'adonner entièrement à l'Art. Mais il s'était consacré à la Science, jalouse. L'amateurisme lui répugnait. L'Art ne devait être pour lui qu'une joie passagère, un délassément furtif.

Aussi se bornait-il à fixer sur le papier ou la toile les coloris, pour son intime satisfaction.

C'étaient de grands lacs bleus, violets, ou vert-paon dans une atmosphère de brumes violettes et mauves qui confondait l'eau et le ciel immobiles en un même brouillard de gaze moirée.

Des cygnes blancs, d'une matité d'albâtre, des cygnes noirs plus lisses que du satin, glissant à la surface unie de l'onde, hiératiques et sans bruit, orgueilleux et discrètement hautains, entre des îles de roseaux aux nuances roses et vert-pâle, s'élevant sur de minces tiges jaunes et rousses.

Des balustrades à colonnes dentelées qu'enlaçaient en festonnant des plantes fleuries de rouge éteint.

Des escaliers qui finissaient dans l'eau muette. Au loin, à peine visible, la façade presque

vaporeuse d'un château, la vague silhouette de tourelles fines et hautes.

Puis, sur des gazons tâchés de pourpre et d'or vif, que baignent les pourtours du lac, dissimulées entre des feuillages, sous des dômes accueillants, trois jeunes filles couchées, blonde, fauve et brune, la gorge découverte, laissant percer les seins pareils à des pêches de velours, jaillis d'un flot de dentelles, hors des corsages de mousseline blanche ou lilas, les bras nus, et qui murmurent des mots imprécis en souriant de leurs lèvres de corail.

Des gondoles à panache de satin, des barques longues liées au bord des lacs.

Des papillons bleus et orange, rouges et soufrés, des libellules aux grandes ailes de gaze, posés sur les fleurs qui livrent au baiser leur bouche nourricière.

Les iris et les nénuphars formaient de vastes tapis mouillés où venaient se reposer les cygnes fiers.

La lumière, tantôt était celle de l'aube innocente, tantôt celle des matins tièdes, ou bien le crépuscule qu'éclaire une lune énigmatique.

Et dans le Palais de ce Parc dormant, à l'intérieur du mystérieux château, Gaston de Lambert devinait la présence de la Femme voilée couronnée d'une tiare, tenant entre ses mains de madone le livre de la Science que recouvre un peu son manteau aux reflets d'arc-en-ciel.

III

L'INCUBATION

Un changement se produisit à cette époque dans la vie familiale des de Lambert.

Térèse qui atteignait sa vingtième année, obtint de la Comtesse l'autorisation sollicitée depuis longtemps déjà d'entrer comme novice au Carmel (1).

Ce fut au début d'un mois d'octobre maussade et brumeux cette année-là, que la jeune fille informa Gaston de l'événement prochain.

Il travaillait dans son vaste bureau, le cœur étreint de cette vague angoisse qui précède les faits importants et les laisse pressentir.

Térèse ne venait qu'à de rares intervalles en cet endroit qu'elle considérait peut-être à la façon d'un temple païen ou d'une loge maçonnique. Elle heurta la porte d'un léger coup de ses doigts effilés.

— Entrez, fit machinalement Gaston.

Ah ! c'est toi, s'exclama-t-il. Veux-tu t'asseoir ?

Il avança un fauteuil de paille.

Térèse avait une attitude plus grave que de coutume.

(1) Se reporter au livre intitulé : *Au Carmel* où l'on retrouvera les personnages principaux de celui-ci.

— Quel bon vent t'amène ? questionna le comte en fermant à demi le livre qu'il consultait.

— Je voulais te faire part de mon entrée au couvent, dit simplement la jeune fille.

Dans quelques jours je serai postulante au Carmel de Douai.

Gaston pâlit.

— Ta décision ne me surprend pas, répondit-il. Je savais ton désir d'être religieuse, mais je pensais que maman n'aurait pas accordé si vite son consentement. Tu es bien jeune encore.

— La chose était convenue, répliqua Tère'se. L'année d'attente qu'elle m'avait imposée est accomplie.

— Quel vide tu laisseras dans la maison ! reprit Gaston après un moment de silence, car les larmes le gênaient. Ce sera très triste ici, sans toi, pour maman et pour moi.

— Il ne faut pas s'arrêter aux considérations humaines, assura Tère'se, sans se départir d'un calme parfait, quoiqu'elle parût plus blanche qu'à l'ordinaire.

— Si tu avais la foi, Gaston, tu serais heureux que je me consacre au service de Dieu, mais tu ne crois pas à ce que je crois, tu doutes, tu es libre-penseur, que sais-je ? Aussi es-tu affligé. Il ne faut pas s'affliger.

— C'est impossible ! Nous avons toujours vécu ensemble, Tère'sette, s'écria le jeune homme avec émotion. J'ai une grande affection pour toi. J'ai beaucoup de chagrin de ton départ. N'en as-tu donc aucun ? Souviens-toi de notre enfance, de nos jeux, de notre intimité !

— Je n'oublie rien, répliqua la jeune fille.

Mais l'amour de Dieu me soutient, rend léger les sacrifices, et devant sa force, la terre s'efface à mes yeux.

— Et tu penses que l'amour de Dieu exige l'abandon de la famille, le renoncement absolu à toutes les joies du monde.

— Les joies du monde, fit Tèreise en souriant et d'une voix surprise.

Qu'est-ce que les joies de ce pauvre monde, Gaston ? Peu de chose, rien même en comparaison des béatitudes divines.

— Le mariage, les enfants, l'existence normale, le spectacle de la Nature, les voyages, tout cela n'est donc rien à tes regards ?

— Non ! Je vis en Dieu. Sa beauté éclipe totalement celle des créatures et de l'Univers, dit Tèreise les yeux extasiés par une vision intérieure.

Gaston la regarda avec tendresse comme elle se levait pour partir.

Il détailla les traits fins, le visage mince, allongé, mate, illuminé d'admirables yeux bruns, couronné d'une opulente chevelure foncée.

Le corps était souple, svelte, de formes agréables. Tout respirait la grâce et l'intelligence, la vertu spontanée chez cette vierge distinguée, d'allure aristocratique.

Le Carmel allait donc emprisonner cette vie rayonnante, jeune, ignorante des multiples sensations du dehors, entre ses murailles infranchissables, derrière ses grilles de bagne, à perpétuité, à la suite de tant d'autres !

Le Cloître allait murer dans un tombeau cette âme ardente et ce corps chaste, détruire la pensée, annihiler jusqu'aux instincts primor-

diaux, refusant la moindre satisfaction aux désirs les plus légitimes. Il allait supprimer la famille, rompre tous les liens, interdire l'amitié et, à jamais, le moindre contact avec l'extérieur.

Le Cloître, c'était la réclusion éternelle.

Il fanerait les charmes de cette jolie figure, jaunirait le teint pur, riderait précocement le front lisse et les paupières de satin, anéantirait sous un cilice et la robe de bure les contours sculpturaux.

Dieu, si on ne le conçoit pas comme un tyran à la manière des croyants, peut-il vouloir une réconciliation aussi inhumaine ?

Gaston de Lambert, sa sœur s'étant retirée, demeura longtemps à méditer ce problème du sacrifice, de l'abandon total, de la volupté de la souffrance.

Il concevait qu'on eût la vocation du Cloître. Quelques âmes exceptionnelles, éprises de la solitude et de la contemplation pure, détachées de tout par douleur, dégoût ou sagesse et d'ailleurs inaptes à toute existence pratique, éprouvent l'irrésistible besoin du silence, de l'isolement. Elles se retirèrent du tumulte afin de se consacrer à l'Idéal.

Ces âmes sont rares et surtout peu d'entre celles qui se sentent ou se croient appelées, persévéreront jusqu'à la mort.

Aussi le couvent ne devrait jamais engager par des vœux perpétuels, songeait le jeune homme, non plus que les ordres religieux.

Le Cloître, soit, mais le Cloître libre, la Thébaidé, refuge des grands blessés ou des grands rêveurs !

On y entre, on en sort, à son gré.

Ceci admis, ne fallait-il point juger excessives les contraintes mêmes de la discipline ascétique ?

Surmonter les passions, se dominer, constitue une règle de conduite logique. Mépriser les jouissances grossières, bestiales, indique une nature délicate et supérieure.

Mais anéantir toute fonction organique, renoncer à toute satisfaction sensuelle, ignorer ou bafouer l'Art, ne rechercher que privations et maux, cela a-t-il une raison d'être, surtout en admettant un Dieu créateur et une autre vie, éternelle, où le saint jouira d'un bonheur auprès duquel les voluptés terrestres ne sont rien, et qu'il aura acquis par le sacrifice de cette vaine joie humaine ? Marché, en somme, pensa Gaston, et avantageux tout bien considéré. L'intention morale disparaît sous le troc.

Par contre la question envisagée hors du cercle des confessions religieuses, du point de vue métaphysique, laissait perplexe de Lambert.

L'ascétisme — les dogmes qui l'accompagnent écartés — se confondait en principe avec le buddhisme, l'ésotérisme de la plupart des sectes, la philosophie pessimiste.

Si le monde est mauvais, y renoncer constitue la suprême sagesse.

Mais le Monde, c'est-à-dire la Nature, est-il radicalement et irrémédiablement mauvais. La Vie est-elle une erreur ? se demandait Gaston.

Les génies religieux tels que le Buddha, Jésus, qui apparaissent comme les plus vastes, les penseurs tels que Schopenhauer et Spinoza en certains points — quoique ce dernier échappe au pessimisme — n'ont-ils pas été arrêtés par les barrières de notre propre monde ? Celui-ci

est mauvais, médiocre pour le moins, c'est indéniable.

Mais l'Astronomie, mais la Science, mais l'évolutionnisme nous montrent la relativité de notre planète et celle des idées de notre cerveau, nous proclament l'immensité de la Vie inconnue, nous apprennent que notre terre n'est qu'une parcelle insignifiante, une simple cellule, un modeste atome du Grand Tout et que seul ce Tout Incognoscible peut être appelé Dieu. Dieu est le centre de la Vie et des Forces.

Au lieu donc de nier le monde phénoménal en tant que valeur potentielle, de renoncer à ce monde, ne serait-il point préférable de l'améliorer par l'équilibre, et à cette fin, d'améliorer le cœur et l'esprit humains en équilibrant les facultés et les passions ?

Ce but n'était-il point justement celui que se propose l'Hermétisme ?

La Magie ne préconise-t-elle pas l'harmonie par l'équilibre analogique des contraires ?

Ainsi, il y aurait une part de vérité dans le concept ascétique, une également dans le concept épicurien. Et ces deux points de vue opposés se concilieraient dans une idée supérieure qui serait celle de la domination des forces internes et externes.

Alors l'homme serait maître de lui, de son âme et de la Nature dont il coordonnerait et réglerait les énergies.

La puissance humaine, la Conscience volitive universelle, la Force substantielle que Schopenhauer nomme la Volonté, ne serait donc point dans l'obligation de nier toute son action pour parvenir à la Connaissance parfaite.

Il serait nécessaire qu'elle s'affine, dépasse le champ de ses représentations égoïstes, violentes, passionnelles, atteigne par l'Éthique et le Savoir, l'état d'équilibre symbolisé dans les religions par le Nirwâna, le Paradis, auxquels sont opposés le Tartare, les noires profondeurs de l'Abîme infernal qui est la Vie animale compliquée de malice.

En conséquence, si le Cloître est une manière d'envisager l'effort vers la perfection, cet effort est désespéré. Admissible sous le rapport ascétique de la substitution d'une nature dépouillée de tout élément bestial à la nature orgueilleuse et malpropre, il ne l'est point sous le rapport dogmatique.

Les dogmes dont s'habille la discipline ascétique dans les différentes religions ne sont que des symboles plus ou moins élevés, des allégories poétiques inconciliables avec les faits de la Science positive.

Interprétés à la lettre, ce sont des erreurs, des produits de l'imagination. Il n'y a point accord entre l'Éthique et la Connaissance. De là provient la cause des troubles et des déviations du sentiment religieux.

Rattacher la morale à des concepts dogmatiques tels que la Sainte-Trinité, l'Incarnation, la Rédemption par Jésus-Christ, l'Immaculée Conception, à des rites sacramentels comme l'Eucharistie, la Confession, le Baptême, etc., c'est en réalité la compromettre, la surcharger tout au moins de dangereux *impedimenta* qui risquent de l'entraîner dans leur chute fatale.

Quiconque arrive à penser librement aperçoit la précarité des dogmes dénués de réalité posi-

tive, de vérité historique et en antagonisme respectif au sein des religions hostiles les unes aux autres. Les légendes se diversifient et s'opposent. Seul un esprit averti est capable de remonter à leur source commune et de constater leur unité foncière, mais purement subjective à travers les méandres de la Symbolique.

Envisagés sous la forme d'images intellectuelles, les dogmes sont susceptibles de multiples explications, et quant à leur fond essentiel masquent les concepts philosophiques de la Transcendance et de l'Immanence divine, du Ternaire, de l'Involution et de l'Evolution, de la Régénération par l'effort, le travail, la souffrance, agents de la puissance formidable incluse dans l'Univers.

Il faut donc ramener le problème de l'Ethique et du Monde sur le terrain philosophique et scientifique, s'affirmait de Lambert.

Et dès lors il est loisible de l'envisager froidement sans parti-pris comme sans illusion, de chercher à le résoudre sans pourtant prétendre trouver une solution absolue et définitive.

Des motifs d'hésitation existent.

Notre esprit qui, s'il est soumis passivement aux croyances confessionnelles, n'ose ou ne peut soulever d'objections, au contraire, libéré des dogmes, aperçoit la difficulté et l'immensité de la question.

Que savons-nous touchant la Suprême Essence, Dieu, les mystères de la Nature, la vie et la mort ?

Connaissions-nous les transformations de la Substance Infinie, Incréée, Eternelle, les évolu-

tions, les possibilités, les modifications phénoménales de ses modalités ?

Savons-nous quelle est l'origine et la fin de notre destinée et de quelle façon nous obtiendrons la béatitude et le savoir permanents ?

On doit avouer que non. Les réponses données, imposées par les fois, offertes par les philosophies, les affirmations des églises, les certitudes des mystiques, les assurances des doctrines, ne sont que des hypothèses systématiques.

Dieu est conçu de diverses manières, soit comme un Etre personnel, soit comme la Substance ou la Chose en Soi, comme la Volonté universelle, la Force intégrale.

Il est affirmé ou nié avec la même certitude, sans qu'en soit affectées la vraie morale ni la Science.

Le buddhisme qui atteint le plus haut degré d'élevation morale et de profondeur métaphysique, repose sur l'athéisme.

Le panthéisme, synthèse de l'athéisme idéaliste et du théisme, possède une logique extrêmement forte si l'on a un esprit assez vigoureux pour en accepter toutes les conséquences.

Le théisme n'est pas sans arguments.

Ne convient-il donc point de chercher, comme l'a tenté et le fait la Gnose hermétique, à concilier en une synthèse ultime, ces diverses formes de la Pensée et de l'Intuition, et ne serait-ce point le *Deus Ignotus* mais Présent, Puissance infinie du Cosmos éternel sous ses mutations, Face interne et externe de la Nature, qui serait le Pivot, la Racine de la Vie ?

Ce Dieu, Origine et Fin des Choses s'écoulant en son sein comme l'Eau et le Rêve, sub-

sumerait en son Essence toutes les antinomies qu'Il dépasserait et anéantirait par son Unité, parce qu'elles sont vaines à son égard, qu'elles ne sont que les divers aspects nécessaires des successions phénoménales ?

Un tel Dieu serait le Destin au sens exact du terme méconnu par la plupart, le *Fatum* indifférent à la Causalité, au Temps et à l'Espace, c'est-à-dire le Principe Abyssal d'où toute chose découle et qui déroule la trame des mondes selon des cycles innombrables qui ne sont que les rotations *successives* de sa propre existence parabolique, considérée comme représentation plurale de l'Unité, et à travers lesquels se réfracte le Noumène qui prend ainsi conscience en quelque sorte de sa grandeur incommensurable.

Les phases suivies par les êtres — et il faut entendre par êtres *tout ce qui est*, se dit de Lambert, les forces aussi bien que les atomes, car l'énergie et la Matière sont des aspects, des polarités de l'Être — qui sont les agents et les cellules de cet Organisme divin que constitue la Représentation objective liée au sujet, s'enchaîneraient selon la Nécessité inéluctable.

Elles réaliseraient toutes les possibilités de l'Intuition divine avant de se résorber au sein de l'Incréé.

Jaillies du Volcan divin, étincelles de la Vive Flamme, les individualités retomberaient en Lui, leur trajectoire achevée, tandis que d'autres s'élanceraient, le Jaillissement étant sans commencement ni fin et le Temps, comme l'Espace où ils se succèdent et coexistent, n'étant que des formes de la connaissance, ainsi que l'a démon-

tré Kant en Europe à la suite de la philosophie indoue.

Issus de Dieu, étant Dieu Lui-Même objectif, limité et fragmenté par l'illusion de la Matière qui réfracte la Puissance à la manière d'un miroir réfléchissant les rayons de la Lumière à travers des facettes prismatiques, et qui n'est en somme qu'un arrêt de la Force, les êtres participeraient toujours des attributs de la Substance Unique. C'est ainsi qu'ils contiendraient en eux l'Amour, le Désir, l'Intuition, l'Intelligence qui sont les expressions de la Volonté Universelle et se dégagent peu à peu de la gangue enveloppant l'humanité et de l'écorce de toute chose.

Les incarnations individuelles ne seraient ainsi que les formes brisées de la Pensée de Dieu — si tant est qu'on puisse employer ces concepts en parlant de l'Être sans nom et sans qualités.

Et cela expliquerait l'antagonisme apparent des individus, des caractères et des doctrines.

Mais sous l'influence du Mouvement, du Changement, du transformisme évolutif, les manifestations de l'Idée Absolue tendraient vers la Connaissance pure, c'est-à-dire dépouillée de la représentation matérielle ou objective mensongère.

Pourquoi ? On ne saurait le concevoir. Il n'y a point de pourquoi. Les expressions que l'on emploierait seraient impropres à traduire cette vue de l'esprit.

Simplement on se rend compte que c'est l'Infini qui se meut dans le Monde, dans la Nature qu'il ramène sans cesse à lui, de même que sans

cesse il s'épand dans le Cosmos, par un flux et un reflux simultanés.

Comment ?

La Philosophie, la Mystique, les Religions, la Science, nous l'enseignent à l'aide de vocables identiques : par la Grâce, le Génie, le sacrifice, l'effort, l'épreuve, le travail, la lutte, l'étude, la contemplation désintéressée, la victoire sur le mal, par l'harmonie reconquise, l'équilibre retrouvé.

C'est là l'œuvre du Destin.

Destin providentiel mais non pas Providence, car il n'existe aucun dessein particulier, il ne se prodigue nulle faveur. La Nécessité suit son cours et l'on ne fléchit pas un Dieu capricieux ou incertain par des prières égoïstes.

Le Destin meut la Roue de la Causalité.

Nous, les êtres, agissons selon nos natures, en ayant la conscience de nos actions.

C'est cette conscience qui nous donne l'illusion de la liberté.

Dans le tourbillon insondable de la Vie, les uns sont grands, d'autres petits, les uns violents, les autres pacifiques ; certains sont généreux ou intelligents, montés sur des trônes ou élevés au faite de la fortune, et certains sont égoïstes, lâches ou sots, fous ou idiots, jetés à la misère, à la boue, à l'ignominie. Il en est de beaux, il en est de laids, d'après nos jugements d'ailleurs relatifs au milieu qui nous étreint.

Des individualités incarnent les tendances ascétiques. Elles renoncent aux voluptés, même à l'existence normale.

Par contre des êtres recherchent le plaisir raffiné, l'art, la jouissance des sens et de l'es-

prit. Ils affirment, convoitent, s'emparent et savourent.

Antagonisme des antinomies de la conscience !
Les deux pôles peuvent s'intervertir : des jouisseurs se font moines et des filles carmélites, tandis que des moines reviennent au monde et des sœurs à l'amour charnel.

Conversions réciproques imposées par un mécanisme psychologique extrêmement délicat, presque insaisissable dans son jeu complexe.

Poussés par leur caractère essentiel, les êtres sont déterminés par les motifs qui les font agir respectivement en tel ou tel sens.

Néanmoins la directive de chacun est immuable. Le tempérament fondamental, typique, s'il se modifie sous de fortes circonstances, apparaît immuable en son essence, de la naissance à la mort.

On naît ce qu'on est, et l'on est ce qu'on naît.

Les motifs qui déterminent la conduite et impriment la réaction de chacun des êtres dans les différentes circonstances qui surgissent, s'enchaînent selon la loi du principe de causalité. Ils ne peuvent jamais y échapper. Une cause étant donnée, l'effet s'en suit nécessairement.

Le libre-arbitre est donc un mirage.

Le Destin nous conduit ; nous tissons la toile dont il nous fournit les fils et le dessin ; nous suivons l'engrenage qu'il meut.

Mais la conscience s'illumine durant cette marche inflexible. Elle s'éclaire, s'épanouit et rejoint Dieu. Car nous prenons connaissance de plus en plus ample des états que nous subissons. Et ainsi pouvons-nous juger, à un mo-

ment donné, du degré de vérité atteint par notre essence et que reflètent nos idées.

Une sorte de grâce divine — l'éclair de la Connaissance — est octroyée, qui dissipe le mystère de notre âme et fait rayonner l'Esprit.

La Sérénité apparaît. Elle est acquise et l'on s'unit par elle au Principe régulateur de l'équilibre des forces et des facultés.

Et cet équilibre réside dans l'harmonie des volontés qui nous constituent et constituent la Nature.

L'équilibre des forces conscientes ne peut donc résulter de la destruction de l'une d'entre elles, mais bien de leur coopération, de leur jeu normalement cadencé.

Si nous envisageons, par conséquent, l'homme tel qu'il doit être durant sa vie terrestre, aux obligations de laquelle il ne peut échapper, puisqu'il faut qu'il se nourrisse, se vête, dorme, marche, excrète, pense, quelle devra être l'attitude, en face des nécessités de notre nature, de ceux qui veulent parvenir aux plus hauts sommets de la vertu et de la sagesse ?

Fuiront-ils l'existence ? Se retireront-ils dans un désert ou au fond d'un monastère, cherchant au moyen des austérités et des macérations à détruire en eux tout désir corporel, tout souci extérieur — à se suicider ? ou à se mutiler ?

Non, se disait Gaston.

La majorité des êtres, incapable de songer aux idées supérieures, accomplit la tâche quotidienne, oscille entre le travail, la souffrance et l'assouvissement occasionnel de passions instinctives. Elle traduit naïvement le sens de la vie terrestre.

Un certain nombre de personnes se dressent au-dessus de la foule. Elles savent se dominer, et quoique mêlées au combat elles regardent déjà le spectacle, découvrent l'harmonie dans le chaos.

Elles œuvrent tout en goûtant la part de satisfaction inhérente au plaisir qui accompagne les manifestations de l'existence.

Ce sont les artistes, les poètes, les savants, les philosophes et les gens supérieurs par l'esprit ou par l'âme, à un titre quelconque. Ils éclairent la masse des reflets de la lumière qu'ils projettent. Ils lui sont utiles.

Pourquoi ces hommes et ces femmes « distingués » iraient-ils couper brutalement les liens qui les rattachent encore à la terre ?

En voulant supprimer leurs désirs, ils iraient à l'encontre de leur caractère même et n'arriveraient pas à faire disparaître l'amour de la vie normale qui réside en leur sein. Ce martyre serait inutile. C'est celui de beaucoup de moines et de religieuses qui regrettent, à une heure donnée, l'épouse, le mari, la famille, les enfants, le labeur du cerveau.

Non, se répétait Gaston. L'idéal n'est point dans l'inertie, la totale abnégation, l'obéissance absolue. Il faut vivre et se tremper aux combats de la destinée, en s'efforçant de réaliser l'accord entre l'Éthique et la Connaissance.

Seuls ceux, exceptionnellement rares qui n'éprouvent plus le désir de revenir à l'existence objective, en qui est réellement et définitivement mort tout appétit, ont le droit et la possibilité de renoncer à toute activité.

La chasteté alors, les délivrant du commerce

sexuel, les place hors de l'aire balayée par la roue des réincarnations dont le germe réside dans l'attract érotique.

*
**

Gaston souffrait beaucoup de l'absence de Térése. La maison respirait une grande tristesse.

Madame de Lambert, malgré sa piété, ne s'accoutumait pas au départ de sa fille. Elle devint mélancolique, irritable, se rejeta tout entière sur son fils qui formait désormais son unique compagnie.

Elle n'eut plus qu'un objectif : le garder auprès d'elle.

Aussi s'efforçait-elle d'écarter de l'esprit du jeune homme toute idée de carrière qui put l'éloigner.

Gaston, d'ailleurs, ne se sentait de goût pour aucune.

La marine l'avait séduit dans son enfance. Il se sentait attiré par la Mer plus que par l'envie de courir les aventures. L'immensité de l'Océan, le chatoiement de ses couleurs, l'ondulation de ses flots, la pensée de rester de longs mois entre le ciel et l'eau, le hantaient.

La comtesse de Lambert ne voulut pas qu'il donnât suite à ce projet. La marine l'effrayait. Déjà veuve, elle craignait de perdre son fils.

Gaston conçut un vif chagrin de ce refus. Puis, à douze ans il rêva de devenir franciscain. Les profondeurs l'attiraient. La Science s'emparant de son esprit, se substitua aux visions pas-

sagères du Dieu traditionnel et le jeune de Lambert ne l'associa point à des fins pratiques.

La situation de fortune de sa mère, l'état capricieux de sa santé contribuèrent aussi à l'éloigner des préoccupations d'avenir. Et maintenant que la comtesse avait perdu Tère'se, il semblait à Gaston que son devoir était de ne pas l'abandonner à son tour.

Il s'habitua donc à l'idée de ne point quitter Douai, bien qu'il eût préféré l'indépendance, désormais compromise, car Madame de Lambert était autoritaire.

Il se concentra dans la pensée, se réfugia en haut des sommets où la neige aveuglante ne reflète que la pureté du ciel bleu et l'éclat du Soleil.

Le but de son existence se précisait, en même temps que se développaient la force et l'originalité de ses idées.

Il se consacrerait entièrement à la méditation, à l'étude approfondie et désintéressée de la Nature. Il chanterait en son honneur l'hymne perpétuel d'actions de grâce, avec la ferveur du prêtre devant son idole.

Il rassemblerait les théories et les faits en une vaste Synthèse, afin de connaître, non point par parties isolées, comme les spécialistes, mais systématiquement. Il s'enfoncerait hardiment dans les contrées encore inexplorées par la Science, franchirait les frontières de la Zone-limite entre ce monde-ci et l'autre, que l'Occultisme entr'ouvre aux téméraires.

Il élargirait les horizons de ses concepts pour savoir plus et mieux que ce qu'enseignent les sens actuels, pour faire bénéficier de son labeur

obstiné les membres de la collectivité humaine.

Il écrirait donc. Il affronterait le public, sans autre pensée que de servir la Vérité qui, peut-être, le couronnerait de la gloire, mais d'une gloire pure et sereine.

Il sentait sourdre en lui une puissante énergie psychique qui voulait se précipiter et dont les effets pourraient contribuer à la grande œuvre de la régénération humaine.

Celle-ci s'opérerait par l'amour uni à la science.

Le spectacle de la Société où le pauvre est asservi par le riche, l'ouvrier exploité par le patron, l'examen des diverses solutions proposées par les économistes, un sentiment inné de sympathie universelle, avaient conduit Gaston à adopter les principes d'un socialisme qui ne paralysait point la liberté individuelle, car toute contrainte répugnait à de Lambert, hostile au joug et au commandement.

Il était anarchiste, non moins que socialiste, estimant que chacun doit développer au maximum son indépendance, son caractère typique, ses facultés et que la coopération sociale, pour être sincère, féconde et effective, doit être volontaire.

Il croyait, à cette époque, dans l'ardente jувénilité de ses dix-huit ans, pouvoir concilier une telle sociologie avec la monarchie libérale. Il concevait une hiérarchie naturelle reposant sur l'intelligence et la valeur, un souverain incarnant, par hérédité, l'idée essentielle et traditionnelle de la Nation, mais ami du progrès, animé du désir, armé des moyens nécessaires pour diriger le transformisme social, réaliser

les réformes urgentes, hâter l'accession des ouvriers et des paysans à la richesse industrielle et agricole.

Ce roi idéal serait le trait d'union entre le Passé et l'Avenir, éviterait les heurts sanglants, les guerres, assurerait, par sa stabilité, la continuation de l'effort d'où sortirait l'évolution continue au lieu de la révolution brutale que Gaston accusait la troisième République de fomenter.

Le duc d'Orléans était le représentant de la monarchie française.

Lambert voulait le supposer — en raison des rapports amicaux qu'il entretenait avec ce Prince et sous l'influence de l'attachement atavique à la royauté — libéral, détaché du cléricalisme et du militarisme, capable de favoriser le triomphe d'une religion réellement ésotérique qui rendrait au catholicisme la clé de son symbolisme ignoré aujourd'hui des prêtres et du Pape.

Car le grand rêve de Gaston de Lambert consistait dans sa foi en la venue d'une Gnose unissant la Religion et la Science, scellant l'accord entre la morale et la connaissance positive — grâce à laquelle l'Humanité se dégagerait des erreurs où la laissaient croupir : la Superstition d'une part, le Matérialisme d'autre part.

Un Pape ne surgirait-il pas, conscient de l'impasse où était acculé depuis des siècles, par la Science toujours grandissante, le Catholicisme, dont aujourd'hui elle était victorieuse après tant de luttes meurtrières ?

Le Pape ne tendrait-il pas enfin la dextre à la foi et la senestre à la science pour les réconcilier et les unir sous la même bénédiction ?

Elaguant les ronces qui étouffaient le christianisme, ne donnerait-il point son essor à l'Évangile frémissant de Jésus, source claire et inépuisable de l'amour, du bonheur, de l'individualisme religieux et de la fraternité sociale ?

Léon XIII, nonobstant son intelligence pénétrante et son habileté, apparaissait trop âgé et trop astucieux diplomate pour favoriser réellement l'émancipation du christianisme.

Son successeur aurait peut-être le génie nécessaire à la réalisation de cette œuvre hardie mais attendue par tous les hommes de bonne volonté qui souffraient du conflit aigu entre l'Église et la Société moderne.

Il ramènerait ainsi la concorde au sein des diverses fractions de la famille séparée, rallierait les brebis dispersées sous l'égide de sa haute autorité traditionnelle, guiderait les protestants aussi bien que les juifs, et les schismatiques comme les libres-penseurs, car il aurait édifié la Cathédrale immense, à la vaste nef aux multiples chapelles, où tous seraient invités à entrer, que tous respecteraient au moins, puisque, sous le Symbole des Mystères universels, chacun, suivant son degré d'élévation, de culture, découvrirait les principes directeurs de la Vie.

De Lambert se représentait la figure d'un tel Pontife, digne successeur du Grand Hiérophante qui, peut-être jadis, aux temps millénaires de l'Atlantide engloutie, de la Chine, de l'Égypte, avait inspiré les merveilleuses civilisations disparues à jamais.

Il le voyait, impassible, le visage noble, pensif mais serein, la bouche indulgente, prête aux paroles de consolation et d'espoir, non de ma-

lédiction et de terreur, le bras levé pour attirer la force céleste, non le feu du ciel, sur les pauvres humains.

Le Pontife suprême ordonnait aux prêtres de savoir, non d'ignorer, d'admettre, même de devancer, les révélations de la Science, Verbe de Dieu, parce que le prêtre doit pénétrer, grâce à la puissance de son esprit et à la lumineuse bonté de son âme, au plus profond des domaines occultes de la Nature.

Le Symbole n'était aux yeux de ce Pontife lucide que le voile transparent des grands et immuables Principes, que le manteau diaphane des Idées, soulevé par les audacieux, indispensable à la Foule et sur lequel les artistes sacrés tracent les images allégoriques dont le sens est diversement interprété par les croyants, en raison de la force ou de la tendance de leur intellect.

N'était-il point possible d'espérer l'avènement, dans notre Europe désorbitée et prête aux pires catastrophes, d'un Pape maître des arcanes, et sous la puissance spirituelle de qui l'Humanité se viriliserait, tandis qu'elle s'épanouirait heureuse sous le règne temporel d'un Roi pacifique et socialiste ?

L'internationalisme religieux et politique ne serait-il qu'une vaine chimère ?

Ne pouvait-on travailler à la réalisation progressive de ce Rêve magnifique, le plus noble des buts ?

Et à défaut d'une Eglise réellement catholique, c'est-à-dire universelle, instaurée dans sa splendeur chrétienne, l'effort des penseurs ne devait-il pas tendre à édifier le Temple de la Na-

fure où viendraient se recueillir les âmes éprises de vérité et de liberté ?

L'Hermétisme n'offrait-il pas les ressources indispensables à cette tâche grandiose ?

Son rôle n'avait-il pas été de conserver intacts en son sein, par l'intermédiaire obligé des sociétés secrètes, les symboles, la tradition religieuse fécondée par la réalité, illuminée par la Raison ?

Malgré les persécutions, les bûchers, ses adeptes n'avaient-ils pas traversé les siècles avec leur mysticisme naturaliste, traducteur de la Correspondance Universelle des Choses, et aujourd'hui ne se levaient-ils point, aussi ardents, plus fiers et libres que jadis ?

Gaston de Lambert se sentait des leurs. Il éprouvait la vocation irrésistible d'un apôtre d'Hermès.

Oui, ce qu'il voulait, au prix d'une persévérante lutte intérieure et extérieure, c'était parvenir lui-même aux sommets de l'Initiation, c'était contribuer à la construction de l'Eglise Occulte, du Temple d'Isis dont la gracieuse architecture s'embellissait des teintes de mille fleurs embaumées.

Un apostolat fructueux s'imposait : s'emparer du double courant qui circule dans l'humanité, de la Science à la Foi, de la Foi à la Science, amener la Science à la Religion et la Religion à la Science en leur prouvant que leurs pôles contraires donnent naissance à l'étincelle de la Pensée parfaite : au connaître.

La Science perce peu à peu le mystère des Choses. Mais elle méconnaît le plus souvent la puissance du domaine occulte qu'elle conquiert

et rend positif, c'est-à-dire phénoménal, à notre entendement.

L'Occulte est le champ inépuisable de l'Intuition, du Mystère. Mais il craint ou méprise, trop souvent aussi, la lumière de l'Analyse et tend à se dérober aux sévères et froides investigations, en demeurant nouménel, donc incompréhensible.

Or, il faut, afin que s'accomplisse le règne de l'Esprit, effectuer la Synthèse de ces deux Facets du Visage de Dieu.

Janus bifrons, c'est la lutte éternelle.

L'équilibre du binaire est réalisé par le ternaire.

Il convient donc, se disait de Lambert, d'orienter l'Occultisme vers la Science, de faire passer dans le monde phénoménal de notre expérience, les énergies du milieu psychique et astral, de répandre la religion nouvelle et antique du Dieu-Nature, de l'Idée Immanente et Transcendante, jusque dans la foule elle-même, afin de lui implanter les germes de sa future croissance.

Le monde actuel tâtonne, doute, hésite entre les voies d'un passé qui lui semble désuet, pué-
ril, et celles d'un avenir incertain, sans poésie et sans grandeur.

Il rit des dieux morts, mais se rebiffe devant le néant.

Le Monde sent que la Vie est éternelle, mais il exige d'autres réponses aux questions posées à l'impassible Sphinx accroupi devant le Sanctuaire.

L'Enfer et le Paradis font sourire l'homme sain.

Le Sépulcre sans issue le fait trembler.

La misère lui répugne, la pauvreté l'humilie, quand il voit un luxe insolent le souffleter au passage.

Le Travail est son ange tutélaire, mais il exige un travail dont il profitera.

Lambert estimait que dans les arcanes de l'Hermétisme, se trouvait renfermée, sinon la panacée universelle, du moins l'Eau de Jouvence grâce à laquelle le Monde serait toujours vigoureux et beau, de la beauté que la Nature octroie; mais cet Elixir il fallait savoir le distribuer aux humains.

Les forces étaient en eux.

Montrons leur la puissance de ces forces et apprenons leur à les diriger, songeait Gaston.

Des forces étaient dans les Astres qui constituaient notre système planétaire.

Enseignons quelle est l'action, quelle est l'influence de ce dynamisme.

Des forces étaient dans les Plantes, dans les Minéraux, dans la Matière.

Il s'agissait de les capter, de les manipuler, d'obtenir des quintessences, puis de les utiliser.

Ainsi la Magie, l'Astrologie, l'Alchimie, apporteraient-elles, tant dans le domaine mental que moral et physique, la contribution décisive de leurs énergies, génitrices des destinées de la Terre et de l'Homme qu'elles feraient connaître.

Entre les diverses branches de l'Hermétisme, le comte de Lambert était particulièrement attiré par l'Alchimie.

Toute la philosophie de la Nature s'y trouvait enclose. L'analogie des harmonies universelles

révèle en effet l'Unité du Tout dans chacune de ses parties où il est entièrement.

La transmutation reposait sur le jeu des forces inhérentes aux atomes. La synthèse métallique, base de la philosophie chimique, manifestait l'évolution, du chaos matériel à l'état radiant et spirituel.

L'Or symbolisait le triomphe de la matière minérale comme l'Ange celui de l'humanité.

Et dans la vie de la Matière, de ses atomes et de ses molécules, Lambert décelait l'âme de cette Nébuleuse microcosmique dont les volontés particulières formaient les agrégats.

Les individualités apparaissaient, objectivations de ces volontés particulières issues de la Volonté, universelle mais unique dans son essence, atomes des corps prétendus simples, de l'Hydrogène, de l'Oxygène, du Carbone, de l'Azote, des métaux, des minéraux, qui constituaient la matière, à la fois générale et spécifique, dont était formé le Corps infini de Dieu.

L'Alchimie scrutait l'intime mécanisme de cette Physiologie cosmique, fouillait dans les entrailles de l'Organisme minéral, remontait à la genèse des éléments, des molécules et des atomes dérivés de l'Ether protoplasmique par condensations progressives de particules électriques mâles et femelles, positives et négatives, véritables spermatozoïdes et ovules, suivait leurs filiations, leurs cycles, puis constatait le retour de la Matière évoluée, à l'état d'Ether, par les désagrégations d'atomes qui mouraient pour renaître ailleurs.

La transmutation des éléments les uns en les autres, leurs manifestations vitales et conscien-

tes, étaient les conséquences de l'Hylozoïsme, de la Sensibilité de la Matière proclamés par l'Alchimie qui dépassait ainsi la Chimie ordinaire, apparaissait une Hyperchimie donnant la clé de l'Architecture du monde des Atomes dont les édifices étaient construits avec les mêmes matériaux mais variaient d'aspect, de structure et de propriétés selon le poids et le nombre mis en valeur.

Les alchimistes, depuis les temps les plus reculés, prétendaient posséder le secret de la transmutation métallique qu'ils se communiquaient et transmettaient par des symboles sous lesquels ils exprimaient analogiquement le triomphe moral et intellectuel de l'initié sur la matière en général et sur sa propre nature animale.

La Pierre Philosophale signifiait à la fois la régénération de la Matière par l'harmonie des mixtes, la purification des métaux inférieurs et la régénération de l'homme, sa victoire sur les appétits grossiers, les penchants terrestres mauvais.

L'Unité de la Nature s'affirmait sous l'identité de la loi. Le destin des changements, des évolutions, était signé sur toutes les choses, sur tous les êtres de l'Univers reliés entre eux par la Correspondance analogique que déchiffrait le voyant.

L'étude des principaux alchimistes confirmait de Lambert dans ses projets de recherches expérimentales sur la transmutation des corps, déjà mis partiellement à exécution, mais qu'il comptait réaliser dans leur ensemble méthodique.

Il ne désespérait point de retrouver les procédés que cachaient aux profanes, les obscurités

voulues des textes, de résoudre ce grand problème chimique à son tour, soit en déchiffrant le sens exact et positif des recettes anciennes, soit en découvrant le secret de la synthèse par ses moyens personnels.

Il lut, prit et reprit Nicolas Flamel, Raymond Lulle, Le Trévisan, d'Espagnet, Le Philalèthe, Sendivogius, la collection des Philosophes Chimiques, les traductions des Traités d'Alchimie d'Albert Poisson, de Rouëlle et Berthelot, les brochures de T. Tiffereau et de Le Brun de Virloy, la Chimie Nouvelle de Louis Lucas.

Pour se perfectionner dans la pratique des manipulations, il suivit à Lille les leçons particulières d'un habile préparateur de l'Université, acquit le savoir-faire du chimiste, le tour de main, par les analyses les plus diverses.

Chez lui il s'adonnait à des essais longs et délicats, ne quittant son laboratoire que pour sa bibliothèque. Il améliorait l'installation de l'un, augmentait la richesse de l'autre. Il se procurait les volumes rares et anciens d'astrologie, d'alchimie, de magie, de mystique, les livres sacrés de tous les peuples, les ouvrages de philosophie, de haute littérature.

Les Védas, le Lalita Vistara, le Zend'Avesta, les Kings, la Bible, le Coran voisinaient avec l'Imitation de Jésus-Christ, l'Imitation du Buddha, les œuvres de Saint-Jean de la Croix, de Jacob Boehm, de Vanini, de L. Cl. de Saint-Martin.

Junctin et Paracelse, Swedenborg et Ossian, Berthelot et Fabre d'Olivet, Kant, Hegel et Renan, Darwin, Edgard Poë, Baudelaire, Loti,

Villiers de l'Isle-Adam et cent autres, se pressaient au hasard des rencontres.

Lambert possédait également un petit nombre de fort beaux manuscrits enluminés, d'ouvrages sur l'Hermétisme, des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, acquis non sans peine avec l'argent de la pension, assez modeste pour son rang, que lui servait sa mère.

Il collectionnait aussi des exemplaires du Tarot, ce livre des Arcanes,

Sur sa table de travail s'étaient les lames, tantôt du tarot de Marseille, tantôt du tarot égyptien, ou bien les cartes étrangement symboliques d'un tarot alchimique ou astrologique ancien, peintes à la main pour quelque initié de naguère.

Malgré qu'il travaillât sans cesse, par suite vraisemblablement de la sensibilité anormale qui l'affectait, de la tension mentale, du contraste entre ses rêves et la réalité, Gaston de Lambert était en proie à la tristesse et à l'ennui.

Depuis l'âge de seize ans, l'ennui rongait et dissolvait son être, l'angoisse ne le quittait que rarement. Elle laissait place à des périodes d'extase, d'ivresse spirituelle, d'amour consumant pour Dieu, la Nature, la beauté de l'Art et de la femme.

Mais les crises de mélancolie reprenaient ensuite, sourdes ou aiguës, accompagnées de regrets envers la patrie céleste d'où il se sentait exilé sur cette terre, de souffrance mortelle, d'obsessions qu'il ne chassait que par des sursauts d'énergie, la lecture ou la contemplation de la Nature qui calmait seule réellement les tortures de son cerveau.

Un chagrin lancinant le martyrisait, causé par sa solitude sentimentale, par le priapisme du rut inassouvi et le vain désir d'une compagne qui fut son égale et dont la grâce enveloppât l'érotisme.

L'ennui provenait de l'impossibilité d'atteindre l'idéal, de surmonter le poids de la matière, de libérer l'esprit en l'unissant à la pure Vérité.

Combats entre la lumière et l'obscurité pour parvenir à un équilibre harmonieux. Luttés d'une âme fière, orgueilleuse peut-être en dépit de l'humilité pourtant certaine de sa volonté, contre les obstacles de l'incarnation, contre les maux et les faiblesses d'un corps peu vigoureux.

L'ennui, l'angoisse menaient Gaston jusqu'au dégoût de la vie. Il toucha le fond de la douleur morale, du désespoir lourd et sombre comme la poix, hallucinant comme l'Enfer.

Le doute lui venait de l'œuvre entrevue, du songe à réaliser par la création de lui-même.

L'à quoi bon le dissolvait. Son cerveau lui semblait prêt à se rompre sous la pression tourbillonnante des pensées et, peut-être, l'aile vertigineuse de la folie le frôla-t-elle au passage.

Il demeura pourtant, à son insu, ferme sous la tourmente, dès cette époque. La résignation, le stoïcisme, une foi intime le soutinrent dans ses agonies.

Personne ne sut rien. Il gardait une parfaite égalité d'humeur, il était toujours très doux, bon et simple.

L'Éthérée ne l'avait point abandonné. Elle guidait ses pas chancelants dans la nuit froide comme un suaire, pesante comme une chappe, suppliciente comme un cilice.

Et par instants, quand l'extase le sortait de la nuit et de la boue, il voyait la Fée, aux traits divers sous la même expression de ses regards étoilés.

Elle était ailée, assise sur un trône ciselé, couronnée d'or ; elle tenait au bout de son sceptre le globe du monde et le croissant argenté de la lune s'incurvait à ses pieds. Sa main gauche soutenait un bouclier de vermeil portant un aigle aux ailes éployées.

L'Impératrice altière, vêtue de pourpre et d'or, reflet direct de la mystérieuse Papesse du Sanctuaire, fixait Gaston de son œil fascinateur.

Et sans qu'il s'en rendit compte elle insufflait sa force, le contraignait à forger son âme, à tremper le métal impur dans le feu du creuset.

Elle lui communiquait sa puissance suprême, au degré choisi de plénitude et de fécondité, afin qu'il parvînt à équilibrer l'activité de l'intelligence par la sagesse de l'inspiration.

Ce fut l'*enthousiasme* de la Pensée, la magnificence de l'Idée qui le sauva.

Lambert, amant de la Nature, ne sombra point dans le pessimisme. Il s'en évada, grâce à la magie de l'Art et par une lutte constante, soutenue avec l'ardeur, dont il ne devait jamais se départir, d'un illuminé.

IV

LA PIERRE CUBIQUE

A demi étendu sur un canapé de paille recouvert d'une cretonne écrue parsemée de dessins rouges et verts, adossé à un coussin de laine bronze, le comte de Lambert fumait du tabac d'Orient mélangé de *Tree Castles* blond comme une douce chevelure de jeune fille, dans des cigarettes qu'il roulait distraitement.

Des flocons épais, blancs, au parfum de miel, glissaient à travers la grande chambre basse, voilaient un court instant certains rayons de la bibliothèque, caressaient d'un brouillard mobile les cadres, les vases, les objets, se divisaient en anneaux flottants, contournaient les choses avec des subtilités de fantômes.

Gaston, les yeux bleu d'ardoise vagues et lointains, semblait presque assoupi.

La figure, froide, était d'une pâleur marmoréenne. Les longs cils blonds des paupières mi-closes jetaient une ombre légère sur les pommettes imperceptiblement jaunes.

Le jeune homme venait de traverser une crise très pénible de cette angoisse aux morsures de

sangsue, allant jusqu'à la terreur et au désespoir.

Le *taedium vitae* fut si intense que Gaston avait été assailli par des idées de suicide.

Il avait haleté, les viscères étreints, la gorge contractée, durant des jours sans repos, sans appétit et des nuits atroces sans sommeil, contre les assauts des décharges nerveuses, vraies hémorragies de fluide vital, qui faisaient tout à coup tourbillonner en son cerveau en désarroi et autour de lui, ses pensées et les choses extérieures.

Il s'était repris comme de coutume par une sorte de volonté religieuse, au moyen de la concentration méditative, et maintenant il éprouvait, en réaction du mal, un bien-être de convalescent.

Après avoir écrit plusieurs pages d'un ouvrage en cours il s'était grisé de musique et le violon, abandonné au bout du canapé, l'avait amené aux portes du monde de l'Idée.

Peu à peu les traits de Lambert prirent une expression de langoureuse sérénité. Il jeta sa cigarette fumante dans un verre de Bohême grenat à moitié rempli d'eau où elle grésilla quelques secondes, s'étendit davantage, poussa deux ou trois soupirs et demeura immobile, figé dans une mort apparente, puis ses yeux se rouvrirent tout grands, mais le regard était fixe, les gestes du corps rares et saccadés.

Sans volonté personnelle, sans désirs, il s'était réuni à la pure objectivation du Monde et son esprit, sujet presque pur, dégagé des préoccupations et des actes matériels, absorbé, perdu, englouti dans la Contemplation, recevait une

connaissance supérieure, voyait se dérouler les spectacles que comportent les états extatiques provoqués par le sommeil magnétique, le somnambulisme lucide qui accompagnent certains degrés de la contemplation.

Cette lucidité mettait l'homme intérieur en contact avec le royaume de lumière.

Enivré de mysticisme naturaliste, ivre du Dieu vivant partout et en tout, fervent d'ésotérisme, Gaston, doué de voyance, s'entraînait à développer ce qu'il considérait comme le dégagement de son corps astral, selon les termes de l'Occultisme.

La méditation, la prière désintéressée, la splendeur de la Nature et de l'Art, la souffrance noblement supportée, les parfums, le tabac, un peu de vin alcoolisé, puis la suppression aussi complète que possible de tout égoïsme, c'est-à-dire de la personnalité, favorisaient la sortie de l'âme et son accession aux sphères subtiles des paradis astraux.

Gaston puisait dans le milieu moins dense, moins matériel, occulte, où il entrait par rupture entre le corps physique et l'esprit rattaché à l'enveloppe éthérée intermédiaire, des énergies nouvelles, des idées particulières et plus hautes, participait à l'existence du plan supérieur au nôtre, celui de la quatrième dimension de l'Espace, et jouissait alors des facultés et des propriétés inhérentes à cette forme *autre* de la connaissance, qui n'est plus enveloppée par *notre espace et notre temps*, mais où il y a identité, plus ou moins complète suivant les degrés atteints, entre l'objet et le sujet, ce dernier étant affranchi de toute volonté individuelle.

Cette ascension n'a rien d'absolu.

Elle comprend des échelons que les uns franchissent en une fois, que les autres gravissent avec peine.

Les transitions du milieu terrestre au milieu abmatériel pur sont innombrables, et nul ne les saurait déterminer, puisque règne dans ce domaine, la Subconscience ou l'Inconscient ou le Conscient divin, pour parler le jargon de la Philosophie moderne.

Lambert, identifié à la Substance Universelle, quelles que soient les explications que l'on tente de fournir sur ces points mystérieux, n'ayant plus aucune sollicitation des sens externes, perdu dans les Choses, ravi par le Spectacle, associé à la force et à la pensée immanentes et transcendantes, contemplait les Idées qui s'épanchaient en splendeurs, en immédiates connaissances des êtres et des choses.

Il voyait des mers indescriptibles, des nappes d'onde multicolores et aromales sur lesquelles glissaient des yoles élancées, des gondoles somptueuses où des anges d'une beauté radieuse se posaient comme des fleurs de feu.

Il voyait des ruissellements de pierreries, des scintillements de joyaux, des coulées de pourpre et d'or, des jardins frais, bleutés et émeraude, des étangs d'eau cristalline où se reflétaient les nuages roses et jaunes, gorge de pigeon, en nuances féériques, dans des sites stellaires, il percevait des couleurs inconnues sur notre monde mais qui l'encharmaient sans l'étonner — et il était toutes ces choses, il se sentait en elles, elles ne faisaient qu'un avec lui-même. Il vivait dans l'yole flexible comme un cygne, dans les

anges et dans les longues fleurs animées, il était la plante et l'arbre des jardins, l'herbe, la mousse, le rubis, le saphir, l'eau calme et le nuage paresseux, l'arome léger et la couleur vibrante.

Nul obstacle ne se dressait entre sa pensée seraine et les objets accueillants. Il n'existait plus d'objets ni de sujet. La fusion s'opérait entre la représentation et sa conscience clairvoyante.

Il voyait aussi à travers ce qu'il reconnaissait être la matière terrestre, sorte de brume foncée constituée par les vortex d'atomes, et les humains lui semblaient des vapeurs lumineuses, rouges et violettes, plus ou moins claires et brillantes, dont il *savait* les volontés, les pensées par une intime et soudaine connaissance.

La béatitude l'emplissait. Il avait la révélation des vérités éternelles ; les contradictions n'existaient plus.

Une activité inouïe, mais d'un calme exquis le mouvait — cette expression est impropre pour qualifier la mutation d'un être percevant son unité sous les modalités changeantes ; tous les mots de la langue humaine ne le sont-ils point d'ailleurs en cette circonstance, puisqu'il faut les appliquer à des idées étrangères à notre existence matérielle — hors du temps, de l'espace et de la causalité tels qu'ils nous affectent sur terre ?

Ces formes de l'intuition étaient *autres*, les enchaînements de phénomènes — car il faut encore employer les mots du langage courant — étaient différents, et la conscience s'effectuait en l'être de l'unité qui existait entre le phénomène transitoire, d'essence immortelle pourtant, et le

noumène permanent, substratum de la succession des choses, entre la Matière et l'En Soi.

Dieu et l'Univers, tout en ne faisant qu'une seule et même Chose, livraient leurs essences à l'Esprit en une Clarté aveuglante et magnifique sous laquelle l'être se dissolvait en une Adoration infinie.

« La Nature est l'Idée en Acte », s'exclama de Lambert, tiré de son état extatique par un coup de sonnette qui venait de retentir à la porte cochère de la maison ; sans transition, il reprit l'usage de ses sens normaux, se passa la main sur le front, murmurant :

— Oui, la Nature est l'Idée en Acte. Tout est Pensée, Vie et Mouvement. Je ne puis, hélas, que traduire par des mots une certitude qui m'était. *là-bas*, réalité.

Il alluma une cigarette et tout en suivant les volutes de l'odorante fumée, s'efforça de rappeler les images qui l'avaient ravi.

A peine en gardait-il comme le souvenir d'un rêve. Elles surgissaient par fragments, faisaient irruption de la subconscience, éblouissantes et fugaces comme un éclair, douces et mélancoliques ainsi qu'une effusion lunaire, mais le fil conducteur qui les reliait était brisé en de multiples endroits et Gaston éprouvait l'impression douloureuse d'une existence ou d'un songe interrompus, car il n'aurait su distinguer nettement ce qui appartenait à cette vie présente de ce qui faisait partie de la vie ou du songe soit antérieurs, soit simultanés.

Sa double personnalité persistait, confuse, d'une façon à peu près constante.

Il s'attristait de l'impuissance à conserver la

mémoire pleine des visions sublimes, de l'impossibilité où il se trouvait de fixer les révélations panoramiques.

De ces rapports avec le monde éthéré, il ne subsistait guère que l'Inspiration, cette force intuitive du génie, dérivée des idées créées.

— Le cerveau ne peut concevoir les réalités du milieu extra-terrestre, s'avouait de Lambert en arpentant son grenier, tête basse et une main dans la poche de son pantalon où il faisait machinalement sonner les clés de son trousseau — puisqu'il ne participe pas, ou si peu, à l'exploration qui en est tentée par la partie fluide, subtile et nerveuse de notre être, celle que les hermétistes nomment poétiquement le corps astral, double du corps physique et médiateur plastique tissé de particules d'Ether.

En se séparant partiellement de l'organisme matériel, il pénètre dans le plan de la Nature occulte à nos sens habituels, et ce sont dès lors les sens intérieurs qui reçoivent et emmagasinent les impressions de l'ambiance nouvelle. Les rêves profonds sont les premiers pas sur la frontière de l'Au-Delà. Le sommeil est le frère de la mort et ses réminiscences nous prouvent la persistance de l'âme dans des états successifs.

Quand elle réintègre le corps, l'âme, ressaisie par les organes contractiles, oublie donc nécessairement, car elle ne possède plus les moyens de comprendre, de se transporter par ubiquité, de saisir en elle-même l'unité, de vibrer au diapason harmonique, emprisonnée qu'elle est à nouveau dans une enveloppe lourde, bornée par une poitrine, un cerveau, un front, emmaillottée de tis-

sus, de chair, qui constituent sa représentation objective terrestre.

C'est ce qui explique l'incapacité des mystiques, des illuminés et des somnambules à décrire leurs visions ou à rapporter les révélations qu'ils ont eues.

Comment, à l'aide de quoi les exprimeraient-ils ?

Nos sens, notre entendement, notre langage sont humains, limités à l'emploi de nos conceptions, appropriés à nos perceptions coutumières.

Tout ce qui était évident, naturel, normal pour le corps astral est donc obscur et douteux, surnaturel, pour l'esprit réincarné.

Seules certaines idées sont conservées, parce que notre conscience s'est élargie durant sa contemplation objective, et parce qu'il n'y a point opposition absolue entre les sphères de l'Univers, mais degrés, transitions, états successifs de l'Esprit.

Nonobstant cette gradation, les idées empruntées à l'existence aromale ne sont plus que des symboles pour les sens terrestres et extérieurs. Il faut les interpréter — puisque notre réalité n'est point la réalité de l'au-Delà — et encore le souvenir n'en est-il que bien pâle et incertain, le prolongement de ce milieu-ci dans l'autre rendant anormales la plupart des conceptions réciproques qui se heurtent et se brisent.

On retombe dans les antinomies fatales de la pensée, dans les contradictions de la thèse et de l'anti-thèse, dans les oppositions de la raison, sources de la souffrance et du doute perpétuels que la synthèse pourrait seule calmer.

Tandis que, lorsque notre esprit est dégagé de

la matière, affranchi des passions et des désirs personnels qui le rivent à l'agrégat centripète, il s'étend par la contemplation au sein d'un espace infini et peut même atteindre l'union parfaite avec l'Essence du Monde dont parlent, avec plus ou moins de vérité et de connaissance tous les mystiques et que la *Yogha* indoue expose dans sa plus grande pureté.

Une force centrifuge emporte l'Esprit aux confins du Monde qu'il dépasse en une courbe parabolique.

Cette union, fruit de la Contemplation, peut s'obtenir dès ici-bas, réfléchit Gaston, quelle que soit la condition dans laquelle on se trouve placé par le destin : sur un trône comme au fond d'un cloître ou d'une forêt solitaire. Le moine comme l'humble travailleur manuel en sont favorisés aussi bien que le philosophe : Saint-Jean de la Croix, Postel, Jacob Boehm le savetier, Spinoza, jouirent tous quatre de la béatitude spirituelle, et si Schopenhauer ne la savoura peut-être point pratiquement, du moins en traçait-il à merveille la voie théorique et abstraite.

Elle s'opère par une extase, une admiration sublime, sans sommeil — ce en quoi elle diffère de la simple lucidité magnétique qui ne constitue que la phase élémentaire de la Contemplation et résulte du tempérament, non point de l'ascèse individuelle. Les âmes les plus médiocres y sont sujettes autant que les plus évoluées.

Le dégagement spontané du corps astral, c'est-à-dire obtenu sans recourir à des procédés artificiels, représente déjà un stade plus élevé de la Contemplation. Mais il est entâché également d'impuretés si l'être qui s'y abandonne n'est

point parvenu mentalement et moralement aux sommets de l'Éthique, si le cœur et l'intellect ne sont point fermes et hauts.

Celui qui n'est point épuré rencontre le Gardien du Seuil qui arrête et repousse les téméraires, les curieux et les imprudents, par la terreur et les visions effrayantes.

Pour franchir heureusement les barrières du Palais Enchanté, il importe que l'on soit maître des forces de son individualité, donc de ses passions, que l'on sache se dominer, que l'on ait, sinon renoncé aux voluptés terrestres, du moins équilibré les contraires, le jeu des énergies, sous peine de devenir la proie des courants violents qui enveloppent notre sphère normale et de la folie résultant de leur afflux désordonné.

L'Astral, enseignent les hermétistes, l'une des premières chambres du Château Intérieur dont parle si bien par expérience Sainte-Térèse d'Avila, est la matrice du Rêve.

Toutes les virtualités y grouillent, tous les désirs, toutes les pensées, le bien et le mal, les innombrables larves de la perversité et les aspirations du sacrifice, s'y rencontrent, s'y alimentent, puisque l'Astral est le milieu de la vie spirituelle et que c'est en lui que notre monde puise des forces tout en lui restituant le produit de ces mêmes puissances tamisées par la Matière, suivant un double mouvement, un échange continu. Il faut par conséquent se méfier des mirages de l'Astral qui fait miroiter les illusions des Mille et Une Nuits.

Un guide sûr est nécessaire pour se hasarder sans péril sur cet Océan de brouillard derrière lequel se dérobe le Soleil et où se jouent les sirènes.

nes séduisantes et traîtresses, dont les appels troublent et égarent le voyageur imprudent.

Il n'est point d'autre guide que la conscience éclairée par l'intelligence et la Sagesse.

Il fait, hélas, maintes fois défaut et c'est pourquoi la plupart des sujets lucides, des somnambules, des voyants, des mystiques, ne sont que d'infortunés malades, plus ou moins détraqués, et pour lesquels le dégagement nerveux ou odique constitue plus une infirmité qu'un avantage.

Ils versent dans les erreurs du spiritisme, grave écueil qu'il m'est arrivé de côtoyer, s'avoua Lambert, car l'homme tend instinctivement à anthropomorphiser la Nature, à la ramener à sa propre taille si médiocre, à la modeler sur ses croyances et ses préjugés, oubliant qu'il n'est qu'une cellule de l'immense organisme universel et non point son Prototype.

Les spirites, les faux mystiques, les illuminés dévoyés, les visionnaires moyens, les demi-prophètes et les quarts de saints des diverses religions sont ceux dont l'âme ou l'esprit, non encore assez évolué ou éclairé par la Grâce Universelle, cette Lumière révélatrice, se dégage mal, entraîne de la boue terrestre après lui.

Leur vue intérieure et spirituelle est obscurcie. Ils mettent des binocles et ne voient point juste.

Le chemin de la Connaissance et de la Sérénité est ardu, je ne le sais que trop, se dit Gaston.

Rares furent, sont et seront les élus qui reçurent et obtiendront la couronne triomphale du Mage ou du Saint, apanage de celui qui est parvenu par le Savoir et de celui qui est arrivé par la Vertu.

Plus rares encore ceux qui réalisent en eux la fusion des deux qualités : Savoir et Sainteté, sceaux indissolubles pourtant d'un vrai Régénéré.

Le Régénéré seul, baptisé de feu et d'esprit atteint à l'Union divine, en une Contemplation absolue et sera définitivement délivré du Retour aux phénomènes de la Roue sans commencement ni fin.

Mais quelle est la voie de cet état d'Union parfaite avec Dieu ? Qu'est-ce que le Savoir, qu'est-ce que la véritable Sainteté ? se demanda Gaston une fois de plus.

Et à quel degré me trouvè-je sur l'échelle de Jacob qui se dresse jusqu'au Ciel et sur les échelons de laquelle montent les Anges et descendent les Hommes ?

Je ne suis qu'un néophyte. J'aborde le seuil du Mystère, je frappe à la deuxième porte du sanctuaire d'Isis, tremblant en face des clartés qui m'aveuglent.

Serai-je jamais un Initié, un Adepté impavide ? Oserai-je franchir un jour le parvis du Temple et soutiendrai-je sans mourir le regard d'Adonai ?

Enfoncé dans ces réflexions, supputant les moyens de conquérir la science nécessaire à l'édification et au polissage de la Pierre Cubique fondamentale, Gaston de Lambert descendit, appela ses chiens qui réclamaient par des aboiements leur promenade quotidienne et sortit de son pas un peu nonchalant, balancé, les yeux dans le vague, ne saluant et ne voyant personne, l'air distrait et mélancolique.

On le regardait à Douai comme un original et

on le jugeait fier et hautain parce qu'il était timide, donc réservé et froid, et parce qu'il ne rendait point les saluts ce qui provenait de sa distraction et d'une vue défectueuse.

Il passait pour taciturne, car on le rencontrait toujours pensif, accompagné de ses deux chiens de berger, l'un semblable à un renard, roux, ardent et sournois, l'autre à longs poils, panachés gris et blancs, pareil à un ours pacifique.

Les remparts n'existant plus, il cherchait assez loin des routes campagnardes et peu fréquentées où bercer le cours de sa pensée.

Les boulevards quelconques qui contournaient maintenant la ville lui déplaisaient par leur vulgarité.

Le Jardin Public, dessiné sur le modèle banal de tous les parcs, était artificiel. Il occupait la place d'une partie des anciens glacis, dont on avait abattu tous les arbres et qu'il avait fallu replanter entièrement. Ce souvenir d'antan et la pauvreté de l'endroit en écartaient Lambert.

Le jeune homme allait du côté du Raquet, coupait ensuite par la route de Cambrai, à travers les champs de betteraves et de blé pour rentrer en ville par Sin-le-Noble.

Ou bien il parcourait les marais de Waziers et de Sin qui offraient l'aspect de cités lacustres, avec leurs petites maisons bâties sur pilotis ; les cultures maraîchères en été et à l'automne, formaient des oasis de légumes.

Cuincy, Flers-en-Escrebieux et sa jolie fontaine cachée dans les arbres, Esquerchin, Wagnonville, servaient aussi de but à ses longues marches quotidiennes.

Lorsque le soir s'annonçait, Gaston aimait

alors à rejoindre Douai et à flâner dans certains de ses quartiers muets.

L'hiver il choisissait les rues écartées du centre : la rue Jean-de-Bologne, la rue du Bloc, la rue d'Arras, la rue de la Comédie, le Barlet, la rue Merlin-de-Douai, obscures, silencieuses, qui le faisaient rêver aux pittoresques et farouches époques du Moyen-Age.

Il passait souvent rue de l'Arbre-Sec, devant la porte du Couvent des Carmélites et il évoquait derrière la sombre muraille la silhouette de sa sœur, se la représentait enveloppée de bure, la chair délicate froissée par le gros linge, prosternée devant Dieu sur les dalles de la chapelle ou sur le plancher de sa cellule nue.

Au printemps et à l'automne, il se sentait attiré par la Place Saint-Jacques, la Place Saint-Amé qu'assombrissait une épaisse chevelure de marronniers, le square Jemmapes, élégant et discret avec ses pelouses soignées, ses massifs et ses corbeilles de fleurs.

Certains jours et à certaines heures surtout, ces lieux calmes se revêtaient de teintes indicibles, imprécises, aurorales ou crépusculaires, qui lui rappelaient des scènes fugitives d'un passé lointain qu'il aurait vécu en ces mêmes parages, sous Louis XV, Louis XVI, la Révolution et le Premier Empire, peut-être...

Des figures de jeunes filles, de femmes, aimées alors, sortaient de la nuit, mièvres et délicates, sculptées comme des figures de cire et se précisaient dans sa mémoire.

Quelques secondes, il revivait un fragment de l'existence antérieure ; sa conscience frémissait aux impressions troublantes de cet autrefois re-

venues à la surface d'une manière aigüe et fulgurante, et Lambert *confrontait le Présent avec ce Passé mystérieux, d'une intense mélancolie. Il vivait en même temps jadis et maintenant*, ressuscitait dans le passé sans perdre le sens de l'actuel, et cela causait une étrange, délicieuse sensation composée de charme et de navrance que nul mot ne saurait exprimer.

Traversant la place Saint-Jacques, en cette fin d'après-midi où il venait de sortir de chez lui comme on l'a dit plus haut, Gaston, frappé par un jeu de la lumière aestivale sur les arbres et le sol avait été l'objet d'une de ces réminiscences soudaines.

Il se revoyait assis au milieu des herbes et de fleurs champêtres, sur un talus des remparts anciens, auprès d'une blonde émaciée, au profil de madone, qui riait en cachant le bas de son visage derrière un bouquet de paquerettes et de coucous qu'il lui avait cueilli.

Il enlaçait la jeune fille, plongeait ses regards amoureux dans les grands yeux bleus mutins, cherchait la bouche humide qu'elle dérobaît par coquetterie.

Et il baisait tout à coup les lèvres entr'ouvertes, sentant avec une extraordinaire précision, le parfum mélangé de l'haleine et des fleurs qui se confondaient sous son baiser.

Quand cette scène se passait-elle ? Lambert ne s'en rendait pas compte. Le temps importait peu d'ailleurs. Il n'existait plus dans la résurrection de ces choses sous la forme de phénomènes supra-normaux. Une telle subtilité enveloppait cet état d'âme qu'il n'était point possible de les analyser. Gaston les savourait, ne sachant

les traduire que par des mots imparfaits, d'une imprécision embrouillée : « *une impression de réalité dans un songe et de songe dans la réalité* ».

Le Passé, le Présent et peut-être l'Avenir, pensait-il, s'identifient, à l'instant même de ces singulières réminiscences, se concentrent en un seul point intuitivement saisi par mon être.

Vies successives, existences antérieures, actuelles, futures, simples séries de phénomènes coordonnés par les formes relatives de connaissance que mon cerveau embrasse, se confondent en une seule et même représentation de phénomène positif et de songe, de fait transcendant, *au sein de l'Eternité*.

Je sens alors, je connais, mais en dehors de toute volonté personnelle, c'est-à-dire de toute subjectivité égoïste, que l'esprit est immortel et éternel, qu'il a toujours été, qu'il sera, *qu'il est*, à travers les innombrables migrations possibles.

Le contingent ne l'affecte point. L'esprit est le fil qui relie les perles du collier, l'eau qui circule de vase en vase.

Et la pensée de Spinoza lui revint, et il murmura : « *Mens aeterna est quatenus res sub aeternitatis specie concipit* ».

« L'esprit est éternel lorsqu'il conçoit les choses sous le sens de l'éternité ».

Qu'importe que ces choses soient de l'ordre de la matière apparente ou du rêve somptuaire et solennel qui semble unir à Dieu le Néant !

Qu'est-ce que la réalité des corps et qu'est-ce que le rêve, d'ailleurs, s'interrogea Gaston ?

La vie et les songes ne font qu'un. L'existence physique et le rêve sont les phases simulta-

nées d'un acte unique, alterné de réveils et de sommeils...

Les rêves de la nuit ou les songes de la contemplation astrale ne m'offrent-ils point, en somme, autant de *réalité* — quoique sur un autre plan — que les spectacles de la veille ?

Ne sont-ils pas plus beaux, plus enveloppés de magnificences, de couleurs merveilleuses, de séductions, en leur explosion d'idées et d'images, en leur déroulement magique de décors et de figures de cire étranges et essentiels qui se transmutent les uns en les autres, que les enchaînement grossiers, médiocres, restrictifs, de l'existence terrestre si banale ?

Sais-je délimiter au juste la frontière de ces deux mondes de l'apparence et de la réalité ? Quel est le criterium infaillible de ce jugement ? L'existence de la Matière ? la Matière n'est qu'une agrégation de molécules et d'atomes qui se ramènent à de l'énergie. La Matière est de la force compactée.

Son degré de compaction alors ?

Mais en ce cas l'Univers n'est autre chose qu'une Idée, une Pensée si l'on veut, et un Mouvement dont les condensations successives constituent la Nature et ses diverses sphères.

Or ceci me ramène au principe même de la doctrine occulte. La science d'Hermès se dresse dans sa splendeur infinie.

Là où la simple règle expérimentale se contente d'étudier empiriquement, d'analyser, d'observer, les phénomènes matériels, puis d'échafauder une synthèse rudimentaire et provisoire — à la manière d'Auguste Comte et de Spencer — toute récente d'ailleurs puisqu'elle date du

XIX^e siècle, l'Hermétisme embrasse le Savoir, sinon absolu, du moins presque intégral, étant considéré qu'il atteint la Connaissance non pas seulement de la Nature objective planétaire, mais de la Nature naturante, intelligible, principiante, d'où dérivent les manifestations psychiques et physiques.

La Haute Magie, telle est la clé de voûte de la Philosophie hermétique de la Nature, s'élevant comme une pyramide sur la Pierre Cubique dont les arêtes limitent l'étendue spatiale indispensable aux assises de notre conceptualité formelle.

La Magie, considérée comme Puissance, Algèbre et Géométrie de la Vie, domine l'incessante hésitation et la contradiction des sciences humaines.

Elle est à la fois l'Art, la Poésie, la Science, la Philosophie et la Religion sublimes, car sa méthode comprend tout l'effort de l'Esprit, l'unifie par une synthèse immense, mais simple, que la loi de l'Analogie universelle régit.

Son domaine, c'est le Cosmos entier appréhendé par la Théurgie, la Magie, l'Astrologie, l'Alchimie, les Arts divinatoires, c'est la Nature spirituelle, idéale, autant que matérielle, la Haute Magie révélant la face double du Monde, la Polarité de la Force et de la Matière, de l'esprit et du corps, de l'énergie et de la forme se réconquant par la conjonction des contraires, du positif et du négatif, d'où naît l'équilibre approximatif, mais instable de la Vie sans cesse en mouvement.

La Haute Magie constitue donc la Mystique de la Nature, car elle manie le plérôme des Idées issues du sein de Dieu et qui se subdivisent à

l'infini dans l'illusion du Monde par le déroulement, la spirale, les courbes des sphères, tonalités harmoniques vibrant sur les différents plans. Ainsi naissent les espaces et les temps, les innombrables modalités, attributs de la Substance.

La Haute Magie est le Savoir.

Elle implique la réalisation de l'être. Elle scrute donc les profondeurs de ce que nous nommons tour à tour : L'Inconscient, le Subconscient, le Supranormal, le Subliminal, car elle ne se limite point à notre propre cerveau, modeste instrument adapté au milieu humain.

Elle connaît la pure relativité du champ qu'il embrasse, renverse dès lors les bornes arbitraires posées par les formes de notre connaissance imparfaite, fait appel à l'intuition dont elle se sert comme truchement pour marcher plus avant, s'élançer plus loin et puiser dans l'Océan sans fond d'autres idées qui féconderont de nouveaux concepts.

La Magie est la science des essences.

Elle dépouille le faisceau des forces protectrices, brise les gangues, pénètre à l'intérieur des Choses, dans leur noyau, au fond intime de la Nature, jusqu'en son En-Deça, différente en ceci des autres sciences qui ne peuvent, par leurs procédés, dépasser le dehors, l'écorce, la phénoménalité matérielle, l'Au-Delà de la Nature.

Elle leur est supérieure, puisqu'elle les comprend dans son cycle ; elle apparaît transcendante alors que la science ordinaire, empirique, est simplement immanente.

A la fois métaphysique et physique, étant donné qu'elle synthétise, résume en un Principe les forces de l'Univers, qu'elle les subsume, la

Haute Magie est la Fille ou l'Épouse de Dieu, et c'est en ce sens qu'on peut l'appeler avec les mages qui, par la Tradition sacrée nous en ont conservé les symboles, la Science de l'Absolu, la Mathématique de l'Infini.

Idéal surhumain d'Union parfaite à l'Être des Êtres, que certains génies seuls peut-être ont réussi à atteindre par la plénitude intellectuelle et morale qu'ils avaient acquise ou reçue, et qui se traduisait en une Voyance sereine grâce à laquelle ils essayèrent d'exposer, à l'aide du langage et des idées normales, donc d'une façon très tangentielle, l'objet de leur révélation.

Pour comprendre la Haute Magie, en pratiquer les Arcanes, il faut être devenu un Adepté, avoir brisé le moule des impressions et des conceptions terrestres pour s'enfoncer dans les Abîmes de l'Extase, de la Contemplation où la Lumière les inonde !

Alors le spectacle du Monde apparaît à l'Esprit qui *sait* l'essence et la forme des Choses, qui comprend leurs correspondances, lit leurs signatures, assiste aux décisions du Destin qui tourne sans arrêt la roue sans commencement ni fin possibles des Migrations, des Incarnations, des Mutations successives.

Et l'Esprit voit cette action permanente, d'endans. Il a conscience du Rêve et de la Réalité et il connaît que la Réalité est le Rêve et le Rêve la vraie Réalité, que ce que nous appelons Illusion est la Vérité et que ce que nous appelons Vérité est l'Illusion — car il voit que tout passe comme un Songe, que rien n'est, que la Matière n'est qu'un nuage, que tout naît, meurt et renaît, sauf l'Esprit qui, impassible et serein, contem-

ple l'éternelle Illusion derrière laquelle il a découvert et fixé l'immuable Essence.

Ce que l'Esprit perçoit ainsi d'un seul coup, en une illumination divine, la Science humaine a pour rôle de s'en approcher le plus possible afin d'amener l'évolution de l'Intelligence vers la Source éternelle, et c'est sous cet angle que l'on doit envisager la Science comme la religion unique et positive, se dit Lambert.

La Science doit sans cesse élargir ses horizons, s'efforcer de fouiller le champ de la Nature occulte, faire rentrer dans l'ordre connu et expérimental des faits, peu à peu, la série des phénomènes nouveaux et subtils que l'intuition provoque et qu'une conception synthétique relie.

Elle doit s'unir à l'Inconnu, à l'Invisible, étudier les formes différentes de la connaissance, constituer la Philosophie ultime par la démonstration de l'Unité vivante et en s'appuyant sur les Principes absolus, les Grandes Idées qui sont les Archétypes éternels.

Ces Idées-Forces représentent les différents degrés, les états de l'objectivation de la Nature naturée, fille de la Nature naturante ou créatrice.

Elles sont toutes vivantes et suivent une progression, du moins par rapport à notre entendement.

Les Idées primitives, élémentaires, ressortissent à la Matière ; elles sont cohésion, pesantueur, affinité. L'atome est leur support et la causalité leur loi.

Puis viennent les Idées des Végétaux, des Plantes, des Fleurs ; ensuite apparaissent celles des Animaux. Les plus basses, les plus infé-

rieures de ces Forces primordiales sont les Élémentaux de la Magie.

Dans l'Homme surgissent les Idées supérieures, avec la Pensée, la Raison, et elles s'épanouissent dans les êtres inconnus de nous qui sont les Surhommes, les Sages, les Adeptes, enfin elles éclatent dans les Anges, esprits purs, sujets connaissants et réintégrés dans l'Unité.

C'est par cette voie ascendante que la Science rejoint le Savoir transcendant, la Haute Magie et que se fera la Mystique naturelle qui est l'Amphithéâtre de la Sapience Eternelle, le Miroir et l'Œil de Dieu où se reflète sa Nature.

Elle nous démontrera l'action des Principes aboutissant aux lois parmi lesquelles l'Evolution universelle est la plus manifeste, observa de Lambert.

L'Evolution est le signe fondamental de l'Œuvre de la Nature considérée au moyen de notre cerveau où elle se représente dans sa divisibilité et sa succession régulière.

La gradation des Idées-Forces représentatives des Espèces minérales et organiques seules éternelles au point de vue de l'entendement, et l'indéfinie, l'inépuisable fragmentation, subdivision, des Espèces en individualités qui naissent, meurent, sans que l'Espèce soit atteinte en quoi que ce soit par les apparitions et les disparitions, puisqu'elle les soutient et les supporte, cette gradation nous permet de constater *in acto* la mutabilité et la progression des diverses formes de la Vie ou de l'Etre qui se succèdent, se modifient, se transforment par l'incarnation de la Force consciente dans la Matière, c'est-à-dire par le choc momentané et le rebondissement de l'âme

et de l'esprit contre la limite objective du corps.

La mort, en rompant ces liens de polarités opposées, permet à la force de reprendre une autre et nouvelle orientation, et ce phénomène s'effectue au moyen de la naissance.

Mort et naissance sont donc les deux phases analogues du même fait : l'évolution de l'être.

C'est entre les incarnations que l'être change partiellement le sens de sa destinée, qu'il la modifie.

Les incarnations dépendent de ce qu'il *veut*, de ce qu'il *est*, et ainsi sont-elles le signe extérieur et fatal de son caractère, sa réaction typique, la conséquence nécessaire de sa volition.

Elles s'enchaînent selon la norme intime de l'être qui nous est inconnue et elles constituent son *Karman* inéluctable, son destin.

L'être — j'entends par là chacun des êtres de la Nature — appartenant à la Substance Unique dont il est une composante au sens figuratif, puisque la Substance est simple, est immortel et éternel en essence, non point comme individualité.

Mais cette essence s'enveloppe d'apparences qui ne sont que le revêtement de sa volonté adéquate au milieu qui lui convient et l'attire, d'après la loi : « Les attractions sont proportionnelles aux destinées ».

Et elle traverse les formes innombrables de la Représentation plus ou moins matérielle selon l'intensité de ses appétits, sous la contrainte des incarnations et réincarnations dans les vies successives à travers les sphères de l'Espace, jusqu'à ce qu'elle en ait reconnu la vanité foncière, en soit lasse, les rejette, puis ayant réalisé

l'équilibre, renonce à l'existence individuelle et phénoménale telle qu'elle apparaît sur les plans inférieurs de la Vie.

Eclairée alors par la Connaissance et l'Amour, elle se réunit à l'Essence Infinie, à la Source Paternelle et jouit d'une quiétude supérieure à toutes les ivresses planétaires.

La Pluralité des existences est liée à la Pluralité des Mondes et c'est grâce à l'évolution que chacun de nous, sorti du Chaos primitif, du tourbillon aveugle et torrentiel de la vie brutale, inconsciente, monte lentement — plus ou moins vite — s'éduque par l'intermédiaire des diverses incarnations fertiles en chûtes, en crimes, en vertus, en bien et en maux, stimulé par l'aiguillon de la douleur et du plaisir.

Tout ceci n'est point théorie abstraite, remarqua Gaston de Lambert.

La roue de Fortune ne tourne-t-elle point visiblement sous nos yeux, les situations ne se transforment-elles point à tout instant, les chagrins, les deuils, les accidents, les effets de l'intelligence et de la haine sournoise ou brutale ne se produisent-ils pas partout, insondables dirait-on, dans leur origine, mais en somme aisément déchiffrables pour qui interroge naïvement la Nature et sait qu'elle considère l'Idée, non pas les individualités qui la matérialisent.

Le Destin — nommé Hasard par le plus grand nombre — ne travaille-t-il point en vue de l'Évolution, c'est-à-dire de la coordination et de l'harmonie transcendantes des Forces ?

Et l'incessante mutation des naissances et des morts, le va-et-vient perpétuel de l'au-Delà à l'En-Deça, d'une régularité de balancier, d'un

rythme de pulsation, d'aspir et d'expir d'une bouche invisible, n'offrent-ils pas la signature de la transformation des individus au sein de l'Éternité d'où ils émanent et où ils retournent, *puisqu'ils y sont toujours*, malgré les apparences trompeuses du temps et de l'espace ?

Bien plus, n'a-t-on pas conscience de ces choses dans les rêves profonds, dans les états somnambuliques où l'on voit et revit des existences antérieures, enfouies dans le mystère d'une mémoire vertigineuse ?

N'en ai-je pas reçu le témoignage tout récemment encore, remarqua Gaston ?

L'impression laissée, quoiqu'indéfinissable, est de certitude. L'âme sait alors d'intuition que les formes du temps ne sont rien. Elle plonge dans le Passé comme dans l'Àvenir et le songe prémonitoire la met en rapport avec un futur qui était actuel puisque vécu déjà et réalisé ensuite selon la succession normale de l'écoulement du temps.

Oui, souvent j'ai rêvé des événements qui sont arrivés tels que je les avais vécu en songe ; j'ai reconnu, pour les avoir vues dans des existences passées, des personnes et des sites.

Réminiscence de ce qui fut, prémonition de ce qui sera, se lient et se complètent pour montrer l'inanité de ces illusions et la seule réalité d'un Maintenant qui est le support de la conscience.

Lorsque mon âme se dépouille du corps, qu'elle plonge dans le milieu astral, magnétique, je suis ferme dans ce Présent stable, support des changements, pivot et racine des formes, j'aperçois sur un même plan les phases successives d'un événement, le mouvement du Cosmos qui enchaîne tous les rouages et ne laisse place à

aucun vide, comme on pourrait constater la croissance spontanée, le développement d'un organisme, sans la moindre solution de continuité entre les moments et les parties.

Mais cela est d'ordre trop transcendant pour que je puisse même le concevoir sous forme de réalité approximative. *Je parle en symboles* ».

Le comte de Lambert prolongea sa promenade très avant dans la soirée et rentra quand la Lune projetait sur les maisons, les jardins et les pavés de rues, aux aspects de pastel, la phosphorescence laiteuse de sa face languide.

Il aimait la Lune, astre blême, davantage encore que le Soleil avec ses fulgurances pharaoniques.

La lumière pâle, la lueur cendrée qui émanait de la vierge froide et solitaire, était un poème, une cantilène, un cantique de grâce, une douce musique céleste qui le ramenaient au centre de l'universalité.

Lunarien et saturnien, rêveur mélancolique, d'une sensibilité aigüe, à l'imagination réalisatrice, il chérissait l'eau, les étangs boisés, les fleurs de marais, les teintes pâles et la solitude ; il avait le goût de ce qui est ancien et passé, des vieilles choses et des antiques demeures, des manoirs sauvages, des légendes, des époques écoulées et des temples écroulés.

Parmi les pierres précieuses, le saphir, l'opale, la perle, l'émeraude étaient les seules qu'il portât, en épingles à cravate, en boutons de manchettes et en châtons de bagues.

Elles s'harmonisaient avec ses impressions les plus intimes, intraduisibles d'ailleurs.

Après le dîner, ayant laissé sa mère qui ne

prolongeait point en général les soirées, Gaston retiré dans sa chambre, contemplant les nuances lunaires sur les arbres, les allées, la pelouse du jardin endormi, leur ruissellement sur les toits qui luisaient.

On eût dit de la nacre où le bleu dominait, un bleu transparent et apâli, marié à du mauve dans lequel eussent couru quelques fils verts.

La Lune caressait le visage ascétique du jeune initié, s'infiltrait dans ses yeux gris aux profondeurs de mer automnale, baignait sa chevelure qu'elle couvrait d'un feu glacé.

Lambert se dirigea vers sa table chargée de livres où une feuille de papier jaune montrait un enchevêtrement de figures et de calculs astrologiques tracés à l'encre rouge.

Il se remit au travail, cherchant à interpréter le thème qu'il avait établi.

L'Astrologie de Morin de Villefranche était ouverte à son côté et, à la seule lueur de la Lune le comte supputait le sens de direction et la signification des influx planétaires.

La vue intérieure de l'intuition, large et immédiate, lui permettait de préciser l'examen minutieux des positions par rapport aux centres zodiacaux diffusant l'énergie cosmique.

Il possédait le don de la voyance mentale et l'appliquait à la recherche de la correspondance occulte existant entre le monde des astres et celui des atomes constitutifs de la matière minérale qu'il voulait transformer dans son laboratoire.

L'influence du Soleil, de la Lune, manifeste à la surface de notre globe, ne pouvait être négligeable sur la genèse et la formation des métalloïdes et des métaux dans les entrailles de la

Terre, en raison des modifications du potentiel électro-magnétique de leur champ.

Il devait en être de même quant aux planètes de notre système : Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune, qui, par leurs mouvements modifiaient l'action des courants de forces, amenaient des variations de température, provoquaient, changeaient, transformaient ou perturbaient les radiations inconnues productrices des propriétés diverses des éléments chimiques — et susceptibles même d'agir sur leur genèse, le milieu interne de la Terre étant une masse liquide et gazeuse soumise au flux et au reflux comme une marée bouillante et radioactive.

Chaque astre étant producteur d'un influx spécial dû à sa constitution spécifique, à sa masse, à son mouvement, à sa distance, à son type magnétique propre, l'Astrologie consistait en l'élucidation — par l'étude des signatures et de la correspondance intime des Choses et par le calcul des positions successives et cycliques — de ces rapports occultes, complexes, dont l'alphabet était à établir, l'algèbre subtile à déchiffrer. Il fallait construire les formules de cette langue divine, en saisir la clef.

Le Plomb, l'Étain, le Zinc, le Cuivre, le Fer, l'Argent, l'Or, par exemple, dans la série des métaux usuels, proviendraient, résulteraient de la combinaison de métalloïdes, tels que l'Hydrogène, l'Oxygène, le Carbone, l'Azote condensés en proportions diverses, selon la pression, la température, l'influence des radiations émises des planètes, et dériveraient l'un de l'autre par une évolution de leurs éléments constitutifs et de

leur forme particulière, analogue au transformisme zoologique.

Toute la série des éléments et des composés chimiques, du Proto-Hydrogène, des métalloïdes, des métaux, jusqu'aux constructions organiques les plus élevées, rentrerait sous cette loi de progression des atomes, des molécules, dont le sens d'orientation, la polarité, seraient modifiables au moyen des opérations chimiques reproduisant l'œuvre de la Nature.

Et l'Alchimie recevrait de l'Astrologie un concours indispensable, en effectuant les combinaisons de la matière disjointe par la fermentation minérale, purifiée par les distillations, d'après le schème de la position correspondante des planètes, ces accumulatrices d'énergies radiantes variables selon les interférences, par conséquent suivant les jours et les heures.

Le comte de Lambert, entouré des documents fournis par les hermétistes anciens, les utilisait sans s'y asservir. Il dégageait l'esprit de la lettre, s'inspirait des textes approximatifs pour développer son intellect, acquérir des notions plus étendues, sublimer ses idées par des méditations constantes qui lui permettaient de recevoir la grâce de l'illumination, ce sourire du génie révélateur.

Il travaillait avec une ardeur toujours soutenue à asseoir sur une base solide, carrée, le monument futur dont il traçait les contours.

Ainsi devenait-il l'époux de l'Impératrice douze fois constellée — l'Empereur à qui est révolu le commandement et dont la mâle action réalise.

V

LA QUINTESSENCE

Pour la seconde fois depuis l'entrée de Térésè au Couvent, vers la fin de son noviciat, Gaston de Lambert se rendit au Carmel avec sa mère.

Celle-ci, malgré son immense désir de revoir le plus fréquemment possible sa fille, se heurtait à la volonté de la jeune professe qui, par esprit de sacrifice et de renoncement total conforme à l'enseignement de la Maison, se refusait à rencontrer sa famille.

Elle ne cédaît que sur l'ordre de la Prieure, auprès de laquelle la comtesse insistait, parfois sans succès. Les entretiens profanes devaient être très espacés.

C'était déjà une grâce excessive que Térésè fût à Douai et il ne convenait point que des liens quelconques la rattachassent à l'extérieur, quels que légitimes qu'ils soient. La vraie mère désormais, c'était la Prieure elle-même, la Révérende Mère Isabelle du Saint-Esprit...

La sœur Portière, préposée au Tour introduisit les visiteurs au Parloir.

Son grand voile était entièrement baissé afin

que l'on n'aperçut rien de son visage. Elle répondait par monosyllabes.

Le Parloir, pauvre et nu, donnait une impression de froid glacial au cœur.

Au mur, un crucifix dominait la grille fermée, hostile, avec ses barreaux étroits comme un guichet de baigne.

Quatre chaises de paille, sur le carrelage rouge.

Oppressés par l'émotion, Gaston et sa mère gardèrent le silence. Quelles paroles d'ailleurs eussent-ils pu échanger ? Il semblait que toute phrase serait tombée sans écho, vaine et lourde en ce lieu misérable et angoissant, dans cette atmosphère étrange de calme absolu, de mutisme, qui enveloppait le monastère.

Lambert, comme la précédente fois, se sentait imprégné du mysticisme ambiant. Il percevait l'odeur spéciale que dégage le cloître, insaisissable presque tant elle est subtile, composée des émanations corporelles et spirituelles, des arômes exhalés par les élans de l'âme, les oraisons jaculatoires, les transports extatiques et les regrets étouffés sous les mortifications — arômes qui sont les véhicules du désir et de l'effort.

Il songeait aux vestales ensevelies à jamais derrière la clôture, mortes au monde que la plupart ignoraient, disparues de la terre, volontairement sevrées de toute satisfaction normale, privées de famille, d'enfants, de mari, d'air extérieur, de nourriture, de jouissances artistiques et littéraires, d'exercice physique, vouées à l'éternelle continence, à l'exclusive et monotone prière, promises peut-être aux béatitudes de la Contemplation, épouses de Dieu, amantes de

Jésus, mais recluses, inconnues, pauvres, sales, bacchantes de la perpétuelle souffrance du corps méprisé.

Il évoquait les luttes intérieures terribles que certaines nonnes devaient livrer dans l'isolement de la cellule, contre les dégoûts, le découragement, les regrets, l'aridité spirituelle et morale, les souvenirs lancinants de l'existence antérieure, contre les assauts de l'instinct que, seule, une longue contrainte assoupit sans le tuer.

Il se demandait ce que pouvait être le fond intime de l'âme, chez beaucoup d'entre ces femmes cloîtrées qui n'ont point d'aptitude réelle pour l'oraison et la vie contemplative dont les images remplissent l'esprit des privilégiées en créant un monde intérieur riche et séduisant, un paradis de bonheurs abstraits.

Le vide ? Quel gouffre affreux alors et comment ces malheureuses le comblaient-elles ? Par de simples tâches quotidiennes, dures, humbles, routinières, par les offices où l'on prie mécaniquement, par le chapelet, la couture ?

Il ne pouvait s'empêcher de frissonner d'émoi à l'idée de la viduité de ces âmes médiocres plongées à perpétuité dans le cachot du cloître. A celles-là la vie ordinaire eût mieux valu, certes, le travail quotidien, le verbiage des visites et du monde, le mari, l'amant, le théâtre, le lupanar même qui secoue, saoule, abrutit, mais peut vous rejeter de l'ornière dans le chemin de l'effort — n'importe quoi, plutôt que ce rien d'une cervelle végétative !

Un léger bruit le tira de ses réflexions.

Le rideau de la grille glissait sur la tringle de fer, tiré de l'intérieur par une main invisible.

Puis, d'un coup sec, la trappe s'ouvrit, une voix lente et basse murmura :

« Loué soit Notre-Seigneur Jésus-Christ ! »

Et Tèreſe, frêle et menue dans sa robe de grosse bure apparut derrière les barreaux.

Elle consentit à lever son voile, bien qu'elle eût préféré ne pas user de l'autorisation accordée par la règle de l'ordre, d'ouvrir la grille et de lever son voile devant les père, mère, frères et sœurs.

Madame de Lambert tendit les bras comme pour étreindre son enfant. Elle éclata en sanglots.

— Tèreſe, Tèreſe, répétait-elle.

Donne ta main, je t'en prie, fit-elle, oublieuse du réglemeſt formel.

Tèreſe hocha la tête en signe de négation.

— C'est vrai, balbutia la comtesse. Il est défendu aux religieuses de toucher la main, même de leur mère ! Mais c'est dur, bien dur !

Gaston s'approcha. A peine obtint-il un demi-sourire de sa sœur.

Tèreſe ne manifestait aucune joie à revoir les siens. Sa parole, douce, lente, rare, consistait en un chuchotement, et cette voix, comme sortie du sépulcre, produisait d'abord un malaise, un trouble, qui s'évanouissaient peu à peu pour laisser place à une sérénité apaisant le cœur, résigné d'abord, puis le remplissant de quiétude.

Madame de Lambert s'entretenait maintenant avec sa fille avec une sorte d'allégresse. Elle caressait du regard le visage émacié sans remarquer la pâleur de la chair, la blancheur des lè-

vres, la cernure bleue des yeux à l'éclat trop vif.

Gaston observait ces signes de fatigue nerveuse, d'anémie et de fièvre.

Il y voyait la preuve des austérités excessives, du surmenage et de la tension morale, le stigmate de l'ascétisme qui néglige l'équilibre entre les fonctions du corps et de l'esprit, causant ainsi des ravages irréparables.

N'en savait-il point quelque chose, lui qui était en proie aux affres de l'inquiétude, aux tortures de la pensée prépondérante sur l'organisme dès lors détraqué, aux morbidesses consécutives à ses délivrances contemplatives ? La bête ne réagissait-elle point brutalement, jusqu'à ce qu'il l'ait assouvie ?

Tout en admirant donc la sainteté, l'abnégation de ces filles qui lui étaient sympathiques parce qu'elles renonçaient héroïquement à tout ce qui n'était point l'objet pur de leur idéal, il déplorait la tyrannie du dogme auquel elles se soumettaient au détriment de la pensée, l'esclavage physique et mental dans lequel on les tenait et la voie outrancière qu'il leur fallait gravir sans un profit égal à leur labeur.

Les Carmélites sont les disciples empiriques, non tant de Jésus que de Schopenhauer ou des yoghis, constatait-il.

Elles vivent, détachées du corps, selon l'idée de renoncement total préconisé par les philosophes pessimistes, mais le dogme les étreint, entrave l'essor de leur esprit et les arrête à mi-chemin de la Connaissance.

Quelques-unes d'entre ces contemplatives parviennent-elles, en dépassant les symboles, à l'obtention de la lumière intérieure réellement

divine ? Y a-t-il des Carmélites illuminées, sœurs initiées du christianisme, vraies adeptes et monacales Rose + Croix ?

Sans doute, mais par quels détours atteignent-elles le faite de l'ésotérisme et n'ignorent-elles point qu'elles ont alors brisé l'écorce de la croyance ?

La contemplation parfaite, quand elle les ravit, efface toute particularité en les faisant participer à l'Identique, mais en reprenant pied sur la terre, comment les grandes Voyantes du Cloître envisagent-elles la réalité du dogme ?

Et il se rappela les hardiesses de Sainte-Térèse d'Avila dont les confesseurs corrigeaient, hélas, les écrits qu'elle devait leur soumettre...

Songeant à la belle intelligence de sa sœur, Gaston se demandait si elle recevrait un jour l'initiation par cette ascèse dans la contemplation chrétienne et claustrale.

Il aurait souhaité obtenir d'elle quelques éclaircissements sur la vie qu'elle menait au Carmel, pour les comparer à ses vues et à ses propres tentatives, mais Térèse se refusait obstinément à toute révélation.

— Il nous est interdit de causer des choses de l'Ordre, disait-elle simplement. Que t'importent ces détails, du reste ? Sois en union de prières avec moi, Gaston et ne t'occupe point de nos chétives personnes.

— Notre existence est toute d'oraison, d'effusions en Dieu miséricordieux et de travail.

Elle est beaucoup trop douce quand on songe à ce que l'on devrait souffrir pour honorer notre-Seigneur Jésus-Christ qui a subi la Passion ignominieuse et est mort pour nous sur la Croix

— répondait-elle encore à sa mère qui s'inquiétait des rigueurs de la Maison et de la sévérité du régime alimentaire.

Après trois petits quarts d'heure de parloir, l'entrevue prit fin.

— Je me retire, déclara Térésè sans manifester l'envie d'une prochaine visite.

« Loué soit Notre Seigneur Jésus-Christ », fit-elle en s'inclinant.

Elle s'effaça ainsi qu'une ombre et la grille se referma avec le même claquement sec.

*
**

— Nous ne saurons jamais rien par ta sœur, observa la comtesse en quittant le couvent.

La Mère Prieure, non plus, n'aime point qu'on l'interroge. Ma fille est perdue pour moi, s'écria-t-elle en retenant des larmes.

Térésè n'a pas bonne mine. Tu devrais le dire à l'abbé de Mouchy.

— Je veux bien, mais cela ne servira à rien, répliqua Gaston. Que peut l'aumônier à ce sujet ?

Je puis toujours aller chez lui, ajouta-t-il en voyant la mine douloureuse de sa mère. Il y a déjà quelque temps d'ailleurs que je ne lui ai rendu visite ».

Il laissa Madame de Lambert, prit la rue Jean de Bologne et s'arrêta devant la dernière maison, à l'angle de la rue des Chartreux, qui était celle de l'ecclésiastique.

Une femme de ménage, assez âgée, vint ouvrir.

— M. l'Aumônier est-il là ? demanda le jeune homme.

— M. l'Aumônier n'est pas encore rentré. Mais il ne tardera pas. Entrez, Monsieur le comte, répondit la servante qui connaissait bien Gaston. Vous l'attendrez.

Lambert entra dans un petit salon très modeste, mais meublé avec goût.

La table et les chaises étaient en palissandre. Une carpeite rouge-foncé couvrait le parquet soigneusement ciré alentour.

La tapisserie grenat, à lignes verticales noires, supportait quelques vieilles estampes.

Sur la cheminée, une pendule de style Louis XV surmontée d'un panier gracieusement ciselé, orné de pampres, était encadré par deux candélabres à trois branches, également en or.

Cette garniture consistait la seule richesse et le seul luxe de la petite demeure ; elle dénotait le goût affiné de son hôte.

Gaston, en attendant l'abbé, examinait la pendule.

— C'est une véritable œuvre d'art. On voit que son propriétaire sait apprécier les belles choses, ce qui est rare chez les modernes hommes d'église. Il est certain que M. de Mouchy est « ancien régime » et que c'est un homme exceptionnel quant à la distinction des manières et à la hauteur de l'intelligence.

Et Gaston se félicita d'avoir fait sa connaissance en se remémorant le plaisir délicat, les bienfaits spirituels qu'il retirait de ses relations avec ce prêtre aristocratique et savant, fin comme un diplomate des vieilles cours et solitaire comme un moine de thébaïde.

Il venait le voir assez fréquemment depuis que Térèse était entrée au Carmel dont l'abbé Stanislas de Mouchy était l'aumônier.

Le jeune homme avait confié à M. de Mouchy qui l'interrogeait avec insistance sur ses occupations, ses goûts, la vocation qu'il avait pour l'occultisme et l'Aumônier avait montré par ses réponses qu'il connaissait très bien ce sujet et qu'il s'y intéressait lui-même. Sa mystique avait des points de contact avec l'illuminisme.

Séduit par l'affabilité, l'érudition, la grande courtoisie de l'abbé, Gaston lui avait ouvert son âme sans aucune réticence, heureux de rencontrer un ami dans cet interlocuteur aussi éclairé que pénétrant et qui avait l'habitude de manier et de scruter la profondeur des consciences mystiques et contemplatives ; de son côté, l'abbé de Mouchy ressentait une réelle affection à l'égard de ce jeune homme loyal, délicat, aux aspirations élevées, si différent de la plupart des autres jeunes gens. Il cherchait à calmer les angoisses parfois intolérables de cette âme inquiète, à modérer le torrent de cet esprit fougueux, à retenir sur le seuil du domaine mystérieux où il s'aventurait le téméraire voyageur, sans peser pourtant sur la liberté de sa pensée, car il avait le respect des autres croyances et du doute sincère.

Lui-même, prêtre honnête et fidèle à l'Eglise, n'avait-il point des doutes et ne cherchait-il point à concilier la raison et la foi dans un savoir supérieur à la philosophie, à la science et au culte, que l'occultisme justement lui avait fait entrevoir ?

Aussi se plaisait-il à converser avec le comte

de Lambert et tous deux échangeaient librement, en même temps que leurs idées, les ouvrages de leur bibliothèque.

Puis l'Aumônier, grâce à Gaston, se documentait sur Térése dont il avait deviné les éminentes qualités spirituelles et à laquelle il s'intéressait particulièrement, ayant trouvé en cette jeune novice l'étoffe d'une sainte, si l'on peut ainsi dire, d'une nouvelle Sainte-Térése gratifiée de visions divines et de dons remarquables.

Le frère lui contait l'enfance, l'adolescence de Térése, exposait les tendances, l'état d'esprit de sa sœur.

L'abbé remontait ainsi aux antécédents, connaissait la famille de Lambert, constatait les apports de la race, de l'hérédité, l'influence du milieu et du caractère acquis, les motifs de la vocation religieuse de la jeune fille, certaines causes des manifestations surnaturelles ou tout au moins mystiques et occultes — analogues sinon identiques à celles qu'offrait Gaston — telles que : visions, apparitions, prémonitions, extases, qu'elle présentait.

Il tenait entre les mains deux cas suggestifs, deux sujets précieux dont il observait et étudiait les phénomènes en s'efforçant d'éviter toute idée préconçue, le moindre dogmatisme.

L'indépendance de son esprit rompu aux méthodes critiques, la perspicacité de son jugement, l'écartaient parfois des conclusions théologiques et il lui arrivait d'expliquer les faits d'une manière hétérodoxe, selon les doctrines de l'hermétisme, de la théosophie et du psychisme et non point conformément aux vues de l'Eglise catholique.

Mais cela n'effarouchait guère sa conscience éclairée qui, bien que retenue encore et sollicitée par les dogmes imposés à la foi, n'hésitait pas à les interpréter et ainsi à les dépasser.

Vivant solitaire, obscur, renfermé dans les devoirs de son ministère très limité, il gardait secrètes ses idées — comme tant de prêtres — ne se confiait qu'à un très petit cercle d'intimes.

Il revenait du Carmel lorsqu'il trouva chez lui Gaston qui l'attendait.

— Montons à la bibliothèque, voulez-vous, mon ami ? proposa-t-il à Lambert.

Nous causerons plus à l'aise. Vous connaissez le chemin.

La chambre où ils pénétrèrent, assez spacieuse, donnait sur le petit jardin où poussaient tant bien que mal, par la grâce du bon Dieu plutôt que par les soins d'un homme, quelques arbres fruitiers, des légumes et des fleurs mélangés au hasard.

Les murs de la chambre étaient tapissés de livres. Les rayons de bois blanc craquaient sous leur nombre et leur poids. Il y en avait sur les chaises, les tables, par terre, entassés ou pêle-mêle.

Gaston en saisit quelques-uns, fort épais, dont il regarda les titres avant d'en faire une pile destinée à lui servir de siège.

— J'élève la Pierre cubique, dit-il en riant.

La *Somme* de Saint-Thomas, les *Opera Omnia* de Paracelse — tiens ! vous avez la même édition que moi — l'*Astrologie* de Junctin de Florence, l'*Amphithéâtre* de Khunrath, constituent la base. Je complète l'édifice avec Postel,

La Mission des Juifs du marquis de Saint-Yves d'Alvendre.

Et je m'assieds !

— Venez tout d'abord examiner ma dernière acquisition, invita l'aumônier.

Il présenta à Gaston une plaque d'émail vert sur laquelle était gravée en latin la Table d'Émeraude, ce bréviaire de l'alchimie.

Les mots : *Tabula Smaragdina* ressortaient en rouge. Le reste du texte s'alignait en caractères noirs et or.

— Belle trouvaille, mon Père ! s'exclama le jeune homme. Où l'avez-vous faite ?

— Chez un antiquaire de Cambrai qui n'y prêtait point grande attention et me l'a cédée pour presque rien. Somme toute, cette pièce n'a de valeur que pour les disciples d'Hermès, ajouta en souriant M. de Mouchy, et ils ne sont pas si nombreux que cela, jeune adepte.

— Il paraît, Maître, riposta Lambert avec une déférence volontairement exagérée, que l'Occultisme gagne du terrain. La Science s'en préoccupe. Les théories spirites et hermétiques sont même à la mode.

Des écrivains de valeur se trouvent à la tête d'un vaste mouvement de vulgarisation et de propagande, le Docteur Papus, Stanislas de Guaita, le sâr Péladan, Léon Denis, Paul Adam, Saint-Yves d'Alvendre, le comte de Rochas, tiennent les guides.

— Je sais, fit l'abbé. J'ai lu leurs derniers livres. En voici trois ou quatre. Vous les connaissez ?

— Il n'y a que celui-ci que je ne possède point, déclara le jeune homme en indiquant

P'Extériorisation de la Sensibilité du colonel de Rochas.

— Emportez-le. Il est très curieux.

Tout en causant, Gaston, comme il avait coutume, inspectait les rayons de la bibliothèque où se trouvaient avec les œuvres des Pères de l'Église, des théologiens, des principaux exégètes catholiques, protestants et libres-penseurs, les ouvrages de Luther, de Calvin, les Livres Saints des divers peuples ; de ci, de là, Van Helmont, Fludd, Trithème, Sinistrari d'Ameno, Bodin, les textes des procès intentés par les inquisiteurs célèbres, de rares éditions latines d'auteurs mystiques et hermétiques du XIII^e au XVIII^e siècle, Saint-Martin le Philosophe Inconnu, Madame Guyon, de Puysegur, Cahagnet, Eliphaz Lévi, Fabre d'Olivet, Papus, Guaita, Saint-Yves, Péladan, de Rochas, puis les philosophes anciens et modernes, d'Aristote, Platon. Plotin, à Descartes, Malebranche, Spinoza et Nietzsche en passant par Novalis, Hegel, Schelling, Fichte, Comte, Strada et Spencer.

D'autres rayons comprenaient les mystiques chrétiens : Saint-Jean de la Croix, Sainte-Térèse, Tauler, les illuminés comme Jacob Boehm, les mystiques du brahmanisme, du buddhisme, de Perse et du Nouveau Monde.

Lambert retrouvait la plupart des auteurs qu'il avait également rassemblés ou qu'il se proposait d'acquérir. Il dénichait encore des bouquins de géologie, de botanique, Lamarck, Darwin, Flammarion, des livres d'histoire, Taine, Mommsen, les romans de Huysmans, de Péladan, de Balzac, les livrets des opéras de Wagner, des traités d'astrologie, le *Théâtrum*

Chemicum, des manuscrits de vieux écrivains, hermétistes ou rose + croix, du même genre que ceux qu'il possédait aussi.

— Je serais curieux de connaître l'opinion qu'aurait de vous, mon Père, un de vos confrères de Douai ou bien encore l'archevêque du diocèse, s'il jetait un coup d'œil sur votre bibliothèque ?

— Oh ! personne n'entre ici sauf vous et mon ami l'abbé Eustache, répondit sans s'émouvoir M. de Mouchy. Je tiens à ma tranquillité et n'ignore point quel est l'esprit du clergé en général. Il est très différent de celui qui règne dans les ordres religieux.

— Vous regrettez toujours la Chartreuse ?

— Certes, assura l'abbé. On y travaille librement, sans espionnage, dans l'isolement propice à la méditation. Les Bénédictins jouissent de même, de puissantes ressources intellectuelles.

L'abbé ou Père Stanislas de Mouchy avait, en effet, appartenu à l'Ordre des Chartreux, mais de graves raisons de santé le contraignirent à solliciter sa sécularisation. Ses familiers continuaient à le nommer « mon Père », ce qui lui faisait plaisir.

Il professa ensuite quelques années à l'Institut Catholique de Paris et ne devint aumônier du Carmel de Douai que pour échapper à la contrainte morale imposée à l'indépendance relative de son enseignement.

Issu d'une famille noble et fortunée, il jouissait d'un certain revenu et sa charge si modeste d'aumônier le contentait à tous les points de vue. Sans ambition aucune, il méditait, vivait en mystique, guidait des femmes mystiques, délica-

tes et singulières, approfondissant, grâce à la pratique de son office, les dédales du surnaturel.

On reconnaissait dans ses allures spéciales, l'homme du monde, l'ancien moine et l'ancien officier, car avant d'entrer dans les ordres, il avait appartenu à la marine.

Gaston l'observait et il constatait les signes de race, les façons de gentilhomme, que présentait le Père dans toute sa personne.

Agé de cinquante ans environ, à cette époque, il était élancé, portant avec élégance, une grâce XVIII^e siècle, sa soutane de bonne coupe et qui fleurait toujours l'encens.

De manières douces et distinguées, on le sentait bon, raffiné, mais timide et distant.

Sa tête fine, était osseuse ; les pommettes saillaient, le menton était carré comme chez la plupart des Bretons. Les yeux gris d'acier regardaient souvent un peu vers « le haut », selon la coutume des mystiques qui voient un monde invisible, au-dessus du nôtre.

La peau jaune, ivoirine, indiquait le tempérament ascétique. La voix était agréable et prenante, le geste sobre, la main longue et extrêmement soignée, la bouche, moyennement charnue, laissait entrevoir les dents saines et blanches.

La conversation s'engagea sur l'existence monacale, les divers ordres religieux.

Lambert obtint du Père Stanislas des renseignements sur les habitudes, la vie intérieure des Chartreux, qui avaient une saveur réservée aux souvenirs entretenus et caressés. L'ancien ascète parlait avec émotion de sa cellule nette, garnie de livres, veuve, disait-il, de toute la bondieuse-

rie cléricale, un simple crucifix étant suspendu à la muraille, au-dessus d'un prie-Dieu haut et droit en chêne sculpté, de fière allure, semblable à une artistique stalle de chœur comme on en voit dans les vieilles cathédrales.

Devant l'unique fenêtre, se trouvait le jardinet, plein de fleurs et de légumes qu'il cultivait.

Cellule et carré de terre formaient le bien séparé de chacun des moines qui ne se parlaient guère, n'entraient que rarement l'un chez l'autre et se livraient, en dehors des heures de prière et d'étude, au travail manuel qu'ils avaient choisi.

Gaston parla du Carmel, de sa sœur.

L'ordre des Carmélites déchaussées de la Réforme de Sainte-Térèse d'Avila est très rigoureux, certifie l'aumônier.

Pour résister à ses pratiques, il faut une vocation ardente, soutenue, et une force de caractère, qui se rencontrent chez les jeunes filles les plus frêles en apparence, chez les femmes les plus douillettement habituées. Effet de la foi, de la volonté, de la grâce.

Votre sœur, malgré sa santé moyenne, sa jeunesse, le confortable de sa vie antérieure, me paraît devoir supporter les austérités et les fatigues, en raison de l'intensité de son zèle. Evidemment cela ne suffit point toujours, constaté-il avec une certaine amertume — j'en suis un exemple — mais pourtant cela constitue la raison dirimante.

Quant à vous dire ce qui se passe dans l'intérieur des couvents de Carmélites, à évoquer des scènes précises, je ne le puis — car je ne sais rien de ces choses.

L'aumônier n'a point de contact avec les religieuses ; en dehors de la confession et parfois du Parloir, derrière la grille et en présence de la Tierce voilée de même que l'interlocutrice.

Aucun homme, vous le savez, n'approche réellement une Carmélite.

La Prieure et la Maîtresse des Novices seules, dirigent, ordonnent. Le Supérieur n'a qu'une autorité fictive, l'Evêque lui-même, en fait, n'agit qu'en des circonstances exceptionnelles. Les cloîtres, à vrai dire, relèvent du Pape, mais le Pontife s'en remet aux chefs de l'Ordre. Vous voyez le cercle vicieux.

L'Aumônier assura Gaston qu'il parlerait de Tèreſe à la Mère Prieure, pour donner satisfaction au vœu de Madame de Lambert, mais il ne cacha point que ce serait de nul effet.

— Les dispenses comme les prescriptions sont du ressort unique de la Prieure. C'est elle qui ordonne les mortifications, distribue les pénitences.

Et je vous prie de croire qu'elles sont nombreuses, variées et très dures, affirma le Père de Mouchy.

— Tenez, prenez ces petits livres, à côté des Œuvres de Sainte-Tèreſe et parcourez-les.

Le comte de Lambert se leva de la pile de livres sur laquelle il demeurait assis en écoutant l'aumônier et chercha trois brochures de mince format qui étaient les Manuels de l'Ordre :

« Usages Réguliers des Religieuses Carmélites déchaussées »,

« Règle et Constitution des Religieuses déchaussées de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel de la Congrégation de Saint-Eloi ».

« Règle Primitive et Constitution des Religieuses de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel selon la Réformation de Sainte-Térèse, pour les monastères de son Ordre en France ».

Les mortifications sont très pénibles, beaucoup d'entre elles excessives et quelques-unes terribles, remarqua Lambert après avoir feuilleté et lu quelques instants : abstinence continue, silence, coupes, flagellation, telles peuvent se résumer les pratiques quotidiennes des Carmélites, en dehors des exercices religieux.

— Le but de l'Ordre est d'amener les sœurs, par les sacrifices, la souffrance, la solitude, la prière, les divers degrés d'Oraison, le silence presque absolu, à l'anéantissement total de la volonté personnelle, donc à l'abnégation et au détachement parfaits, d'où doivent dériver les bienfaits de la vie exclusivement intérieure : la quiétude, la sérénité de la contemplation, l'ivresse de l'extase enfin.

— Combien y arrivent ? interrogea Gaston.

— On ne saurait rien préciser à cet égard, car ces choses sont très complexes et d'une subtilité déconcertante, déclara l'aumônier en bourrant lentement une pipe, le regard tourné vers le haut et comme voilé de brume.

— Fumez ! dit-il à Lambert qui roula une cigarette.

Évidemment, reprit-il, entre deux bouffées, les élues sont rares au Carmel comme ailleurs, mais le chemin de la perfection est ardu et il n'est point surprenant que peu atteignent les cimes où règne la paix.

Spinoza nous le dit à la fin de son *Ethique*.

— Les ordres contemplatifs sont les centres,

les sanctuaires vénérables de la haute mystique religieuse, poursuit M. de Mouchy qui réalluma sa pipe avec peine, car elle était si tassée que l'air faisait défaut. La religion...

— Laquelle ? interrompit le comte. Il y en a tant !

— Il y en a plusieurs formes, voulez-vous dire. Car le fonds est identique. Les symboles, les dogmes, les allégories sont le Vêtement de l'Idée Éternelle.

— C'est exact, mon Père. Mais les moines et les religieuses se dépouillent-ils de ces enveloppes qui dérobent la nudité splendide de la Vérité ?

— Quelques-uns, je le crois, fit l'ancien Chartreux en retirant brusquement sa pipe de la bouche et en scandant ses paroles.

Seulement, persuadez-vous bien que la Vérité nue éblouit la plupart des âmes tremblantes que nous sommes. Elles ne peuvent la contempler que revêtue de voiles. Il faut à l'esprit une vigueur exceptionnelle pour les écarter et *oser* comprendre ce qu'il voit.

De là la nécessité, l'utilité et l'efficacité des symboles religieux qui rendent accessibles, à une quantité infinie d'humains, les Principes, les Nombres actifs de l'Unité Universelle...

— Soit, mais les symboles ne se bornent point à représenter ces Principes par des images. Ils ne se contentent pas d'en appeler à l'intuition. Leur défaut essentiel consiste à personifier les Forces et les Idées.

Ainsi dans la religion chrétienne, l'incarnation du principe divin dans le Monde, du Logos, est considérée comme un fait particulier,

d'ordre historique, comme une aventure qui serait survenue à une famille juive, dans l'un de ses membres : Jésus le Christ.

— Remarquez, objecta le Père Stanislas, que sous l'anthropomorphisme des mystiques et des mystères chrétiens, on découvre l'esprit de la doctrine unitaire.

— Qui n'est autre, somme toute, que le panthéisme transcendantal, dit Lambert à mi-voix.

— Jésus, poursuivit le prêtre sans relever la phrase de Gaston, est le représentant de l'Humanité régénérée, par opposition à Adam, type de l'Humanité pécheresse.

Ce mythe — si vous voulez — signifie que c'est l'homme lui-même qui est la cause de sa chute et de son relèvement, que c'est en l'homme et par la volonté propre de l'homme que s'effectue l'identification à Dieu, que ce sont les forces qui sont en nous qui amènent le changement radical grâce auquel, conscients de la vanité de la vie sensuelle, nous rétablissons, par notre effort héroïque, l'équilibre ou l'harmonie, en confondant l'essence de notre volonté, de notre être, avec la volonté divine, la Substance que l'Eglise, à la suite de Jésus, nomme : le Père.

— On pourrait dire avec Plotin que nous devons ramener le Dieu qui est en nous au Dieu qui est l'âme du Monde.

— La pensée de Plotin est aussi juste que belle, acquiesça l'Aumônier et elle expose, quoique sous forme païenne, la fin que poursuivent les institutions religieuses qui s'adressent à la masse des âmes et dont vous méconnaissiez l'opportunisme.

— Je ne nie point les services qu'elles ont rendues, protesta Lambert, mais il est avéré que les Eglises, par leur violente intransigeance, ont pesé lourdement et cruellement sur l'esprit humain.

Pourriez-vous affirmer que la liberté n'est point encore sans cesse étouffée dans les cloîtres, que la souffrance endurée par ceux qui s'y trouvent, est toujours volontairement consentie ?

— La seule chose, à mon avis, qui soit mauvaise dans la discipline religieuse, je vous le concède, c'est de contraindre la volonté d'autrui qui doit rester libre d'agir selon ses désirs ou ses fins propres.

L'obligation supprime tout mérite. Et le *devoir* est la négation de la vraie vertu.

Ainsi la chasteté, par exemple, ne doit pas être imposée, sous peine d'en ruiner la valeur que, pour ma part, je lui accorde ; l'individu qui la pratique de son plein gré, sans motif particulier, mais seulement parce qu'il veut dépasser le champ de l'existence phénoménale qui se perpétue par la génération et d'où découlent la maladie, la vieillesse et la mort, cet individu s'est élevé à la connaissance pure et n'obéit qu'à sa volonté, transformée et épurée.

Mais s'il reste continent par force ou pour un intérêt quelconque il perd le bénéfice de cette vertu, il manque à la tâche humaine qui lui est impartie sous le besoin génésique.

Bref il est aussi légitime de vouloir vivre que de ne plus vouloir vivre.

— Vous êtes un brahmine, mon Père, et Scho-

penhauer qui comprit et exposa si merveilleusement la métaphysique indoue, doit vous agréer.

— Je goûte, en effet, la profondeur de ses analyses et l'originalité de son style sans partager cependant son pessimisme excessif. Il a mis en relief l'idée capitale de la religion aryenne qui est la plus vieille de toutes les religions et l'une des plus respectables, car les sages de tous les temps ont adhéré à l'intuition et au concept divin qu'elle nous apporte — idée capitale que l'on peut résumer en ces mots : le Salut consiste dans la connaissance de l'identité universelle jointe à l'amour effectif de tous les êtres.

Le sujet pur et l'objet pur se réunissent dans la Contemplation de l'esprit et la quiétude en résulte avec l'immédiate perception spirituelle.

Eh bien ! C'est cette fin que poursuivent les mystiques, à quelque religion ou à quelque doctrine qu'ils se rattachent. Si la forme du phénomène varie, sa substance est permanente.

Les phases de l'ascèse sont partout les mêmes, mon ami, et ce que nos théologiens appellent les Grâces d'Oraison ressemble à s'y méprendre — et les théologiens s'y méprennent, appuya le Père Stanislas, puisqu'ils n'ont d'autre ressource que d'attribuer au démon les effets de la mystique indépendante des dogmes de l'Eglise — aux pouvoirs de l'illuminisme.

Les théologiens, de même que les théoriciens de l'illuminisme, admettent que la Contemplation parfaite est accompagnée de ravissements, puis dans son plus haut degré, de visions, d'apparitions, de révélations et d'extases.

— Je sais, dit Lambert. Les hermétistes, les théosophes, sont d'accord sur ce point qu'il y a

plusieurs degrés, sept en général, dans l'ascension de l'esprit vers l'objet de son amour, de son désir et de sa contemplation. Ils les formulent de façon un peu arbitraire et artificielle, mais plus rationnellement, il me semble, que les mystiques chrétiens.

— Peut-être, répondit le Père, car ils n'admettent point le surnaturel et réduisent donc à de simples symboles les manifestations mystérieuses que les chrétiens estiment miraculeuses. Mais cela ne change guère les choses.

Ainsi Sainte-Irèse qui fut une mystique éminente expose dans ses ouvrages, avec une sincérité qu'on ne saurait mettre en doute et un art remarquable, la marche progressive de ses expériences surnaturelles, qui concordent avec celles — subconscientes, magiques, extra-naturelles, comme on voudra les qualifier — des contemplatifs, des occultistes, de toute époque et de toute école.

Vous qui êtes mage... s'exclama Monsieur de Mouchy avec une légère ironie solennelle, et dans le but, en réalité, de provoquer les confidences de Gaston qui, aussitôt, protestait :

— Hélas ; j'en suis loin encore, Père ; je ne me considère que comme un néophyte de l'initiation. Néanmoins, je puis parler aussi en connaissance de cause, car — je vous l'ai déjà conté — il m'arrive assez souvent d'échapper aux sensations du corps physique et de laisser mon esprit dépouillé des formes habituelles de l'objectivation, pénétrer dans ce milieu astral, magnétique, qui n'est que l'antichambre...

— Des appartements du Château-Intérieur ; je termine votre pensée en me servant des termes

qu'emploie justement Sainte-Térèse dans son livre : *Le Château Intérieur*, complément du *Chemain de la Perfection* et où elle décrit les sept appartements de l'âme.

L'Aumônier chercha le volume de la célèbre Carmélite, et tout en le feuilletant :

— L'âme, selon Sainte-Térèse, est comparable à un château dont la prière est la porte.

Ce château comprend sept appartements ou demeures, enveloppés l'un dans l'autre...

— Les hermétistes disent — pardon de vous interrompre, fit Gaston — que notre être se compose de sept coques successives, emboîtées, qui sont les revêtements de l'esprit et que ce dernier doit dépouiller pour atteindre à la lumière divine.

— C'est ce que Sainte-Térèse affirme également, répliqua l'Aumônier : « au centre des sept appartements ou de l'âme, brille la lumière divine qui chauffe l'être qu'elle constitue ». Dieu est l'essence de l'âme. Le trésor caché qu'il s'agit de découvrir est en dedans de nous-même.

L'âme le possède lorsqu'elle est pure ; mais pour se purifier, elle doit traverser les sept demeures.

Elle arrivera alors à l'union avec Dieu.

Les quatre premières demeures n'offrent rien que des états naturels ; par la prière, la mortification, les pénitences, le recueillement, l'âme se rapproche de Dieu. Les passions, symbolisées par des reptiles, des serpents...

— L'Ouroboros, le Serpent ou Dragon astral qui enveloppe notre monde du Désir, ceinture de feu odique, dit Gaston.

— L'encerclent et la mordent moins cruellement que jadis, continua le Père.

Dans la quatrième demeure — ou dans le quatrième état contemplatif — commencent à se manifester les degrés supérieurs d'Oraison. On parvient à l'Oraison de quiétude qui fait sentir à l'âme que par l'union avec Dieu elle serait une même chose avec lui. Ce n'est pas la contemplation parfaite ; cependant on éprouve un bien-être délicieux du corps avec une grande satisfaction de l'âme. L'entendement et la mémoire subsistent dans cet état. La volonté est captive en Dieu.

Pendant la durée de cette Oraison, un torrent de délices inonde l'âme, l'enivre et l'absorbe.

— C'est très exact, assura Lambert. J'éprouve ces ravissements exquis, sans pourtant être un saint, ajouta-t-il avec quelque raillerie.

— Vous êtes humble, fit le Père, puisque vous reconnaissez votre imperfection. Ce n'est donc point le démon, c'est-à-dire l'esprit de curiosité, d'erreur et de vanité, qui vous possède et vous trompe. Car on discerne les visions — d'après les théologiens — divines et les visions sataniques par l'humilité qu'inspirent les premières et l'orgueil qu'insufflent les secondes.

La sainteté d'ailleurs n'offre point de criterium absolu — non plus que quoi que ce soit.

Tout être sincère qui prie et s'efforce est sur le chemin de la sainteté.

— Ou de l'adeptat conduisant à la Connaissance.

— Oui. Le but est le même. Mais je poursuis. Ce torrent de délices que Madame Guyon a pour sa part ressenties, et ce n'était point une

sainte au sens catholique du mot, qu'elle a épanchées dans son ouvrage intitulé : *Les Torrents*, est caractéristique de tout état contemplatif un peu avancé. C'est la faveur qui découle de la Source éternelle, car aucun effort ne peut faire acquérir ces délices. Dieu les accorde à qui il lui plaît.

En cette quatrième demeure, nous apprend Sainte-Térèse, l'âme subit une *dilatation*, entrevoit au-delà de ses capacités normales. Elle est pourtant assoupie et sommeille. Ce qui signifie qu'elle connaît par intuition et sans activité extérieure.

— En effet, dans les états d'hypnose, d'ivresse, et d'enthousiasme ou d'inspiration, il y a de même extension des facultés et comme inertie de l'esprit pendant actif, mais d'une hyperactivité inconsciente, supra-normale.

— Arrivée à la cinquième demeure, reprit le Père, l'âme atteint l'Union. Elle ne vit qu'en Dieu. Le corps respire à peine. Il est sans mouvement et la défaillance peut être assez profonde pour que l'on croie la personne morte.

L'âme conserve la certitude d'avoir été unie à Dieu. Elle sent que Dieu est en nous et en toutes choses, par présence, puissance et essence.

— C'est la constatation de l'Unité Universelle, dit Lambert. On sait alors — sans se l'expliquer, que tous les êtres ne sont que les éphémères et illusoirs limitations individuelles de l'Être. Le mirage se dissipe et on perçoit l'identité de tout. *Tat twam asi* : Tu es cela.

— Sainte-Térèse pense comme vous. Ecoutez, Gaston : L'âme est alors libérée de tout attache-

ment aux parents, aux amis, aux biens de la terre.

Ne vous étonnez donc point, cher ami, que votre sœur, en fidèle Carmélite, brise les derniers liens qui la rattachent à sa famille, à ses anciennes affections.

Cette rupture totale ne se fait pas sans déchirements. Les souffrances endurées par les personnes arrivées à ce degré, sont extrêmes, avoue Sainte-Térèse. Cette phase est la plus terrible ; l'âme est assaillie par les maladies du corps, les lutttes intérieures, les doutes, les persécutions, les démons aux mille formes.

— Les larves de l'Astral, les idées-forces, remarqua Lambert.

— Vous voyez que le symbole et la réalité se recouvrent, dit l'Aumônier.

Quand elle parvient à la sixième demeure ou au sixième appartement, l'âme accomplit ses fiançailles avec Dieu.

Elle jouit alors de ravissements, même sans être en oraison. Le ravissement de l'esprit, dit Sainte-Térèse, consiste en un vol impétueux. L'âme est peut-être, à ce moment, séparée du corps. Elle est hors d'elle-même et Dieu, dans le monde nouveau où il la transporte lui découvre des choses admirables par des visions intérieures, appelées imaginaires et intellectuelles par la sainte.

— Ce mode de connaissance des choses divines n'est autre que l'intuition ou le savoir immédiat appréhendé par l'esprit qui contemple, observa le comte.

— Les personnes qui subissent le vol de l'esprit ressentent un vif effroi du phénomène de la

séparation. Leur corps est parfois entraîné dans ce mouvement et s'élève de terre. Les occultistes nomment lévitation ce phénomène qu'ils constatent également lors des états de trance profonds. L'accord reste donc parfait ?

— Parfait, opina Gaston.

— Des transports de joie causent à l'âme, en cet état, une jubilation spirituelle inouïe. L'âme est alors comme quelqu'un qui a beaucoup bu ou dont l'imagination est possédée par une idée fixe indéracinable. L'âme n'éprouve plus la peur de l'enfer ni des châtiments.

— C'est-à-dire qu'elle a échappé au monde et à ses maux.

— Oui, oui, murmura le prêtre. Comme enfer la terre suffit. Il n'y a point de supplices, ni de tortures qu'elle ne réserve à chacun de nous... *Infera* : les lieux inférieurs...

Nous arrivons à la contemplation parfaite, conclut la Sainte, dans le septième appartement où Dieu introduit alors l'âme dans sa propre demeure. L'âme, dit Sainte-Térèse, possède alors la vue habituelle des trois divines Personnes de la Sainte-Trinité, autrement exprimé, elle a la conscience de Dieu dans son unité et sa multiplicité. Le mystère de la Trinité, mon ami, se ramène à la Triade pythagoricienne que l'on a hypostasiée... Le mariage spirituel, symbole de cette union parfaite de l'âme avec le Principe Incréé, s'accomplit dans cette demeure.

Jésus apparaît au centre de l'âme. Dieu lui révèle alors la gloire du Ciel et *l'esprit de l'âme devient la même chose avec Dieu*, suivant l'expression de Sainte-Térèse, comme l'eau d'un ruisseau entrant dans la mer se confond avec

elle. Ce sont les véritables liens du mariage. Jésus est comme l'époux qui se plaît avec son épouse. Ils jouissent l'un de l'autre.

— Sous ce mariage symbolique, exagérément anthropomorphisé et qui peut prêter à confusion — de l'Esprit avec la Chose en Soi, la Sainte veut exprimer sans nul doute, la régénération parfaite de la Volonté qui se résorbe, s'engloutit en elle-même à l'état pur. C'est le Panthéisme idéaliste auquel nul mystique n'échappe, et Sainte-Térèse en épousant Jésus, consomme les noces avec Dieu.

Le Grand-Œuvre est accompli. Dieu et la Nature ne font qu'un. L'essence de toutes choses est identique.

En réalité, Père Stanislas, toute religion, depuis les origines, aboutit au Panthéisme, à l'Unité absolue, même la religion catholique, apostolique et romaine qui combattit le plus violemment cette doctrine si lumineuse dans les Védas.

Le sacrement fondamental, le rite à la fois païen dans son interprétation concrète, magique et d'une transparente clarté au point de vue ésotérique, du culte chrétien : l'Eucharistie, constitue le dogme panthéistique intégral, puisque Dieu corporifié en Jésus se conjoint au *communiant*, que la créature s'assimile le Créateur incarné, s'unit à son corps physique, mange sa chair et boit son sang, devient Dieu en Jésus comme Jésus pénètre en cette âme dont il s'empare pour l'êtreindre d'un amour et d'une possession infinis...

— Vous admettez donc avec moi, cher ami, que le sens ultime du symbolisme, du mythe

religieux, est la décalque de la Vérité, malgré les superfétations dont cette vérité se trouve parfois alourdie ou faussée ?

Hélas ! l'humanité se déchire elle-même en de criminels et absurdes attentats, sans se rendre compte qu'au fond elle n'aspire qu'à l'équilibre de ses forces. Toujours les églises, les races, les croyances se sont persécutées et haïes l'une l'autre, ont répandu un océan de sang, se refusant à voir, dans leur aveuglement insensé, que toutes cherchaient l'Union.

L'Union avec Dieu ou le Principe de l'Univers, c'est-à-dire le Salut par la connaissance et l'amour, tel est le but de la Religion, de la Science, de l'Art, de la Philosophie qui se confondent dans la racine de leurs principes.

— Si tous les prêtres concevaient la religion de cette manière, dit Gaston, l'hostilité entre la science et la foi cesserait.

Malheureusement, rares sont ceux qui interprètent les symboles avec cette haute clairvoyance, et lorsque quelques ecclésiastiques se risquent à faire connaître leur pensée, Rome, le Sanhédrin, les Synodes ou les Consoitoires les réduisent au silence, les condamnent, les forcent à rétracter ou les chassent honteusement de leur église

— Hélas ! soupira Monsieur de Mouchy.

— Les religions, dans la réalité, sont intolérantes, continua Lambert.

Ce ne sont point, je le reconnais, leurs symboles, ni même leurs dogmes, qui sont nuisibles. C'est la façon dont elles les imposent par leur puissance despotique, spirituelle et temporelle.

Les Eglises, me direz-vous, Père, canalisent

et dirigent le sentiment religieux, souvent désordonné et confus quand il reste individuel.

Ceci serait bien si la discipline n'était en fait remplacée par la tyrannie et le servage mental.

Les grands mystiques, les voyants de génie, furent toujours persécutés — et le seront dans l'avenir par la religion à laquelle ils appartenaient et qui les contraignait, bon gré, mal gré, à la servir.

Du reste, les religions ne reconnaissent comme prophète ou comme saint que celui dont les révélations confirment l'enseignement traditionnel. Pour peu que les mystiques s'écartent de la ligne tracée, on les renie ou bien on les rappelle à l'ordre sévèrement. *On leur fait dire ce qu'ils n'ont pas dit.* Ce procédé n'a été que trop employé.

Sainte-Térèse — puisque c'est de son œuvre que nous nous sommes occupés, citons-la en exemple — a été persécutée à maintes reprises, par ses supérieurs. Elle-même, vous le savez, le rapporte dans sa *Vie*.

Elle devait soumettre la moindre ligne qu'elle écrivait, à ses confesseurs choisis exprès, lesquels, par ordre, corrigeaient, raturaient, remaniaient ses manuscrits ou intimaient à la sainte de se conformer à leurs indications, jusqu'à ce que le texte fut rigoureusement orthodoxe.

Plus d'une fois, la pensée hardie, indépendante et originale de Sainte-Térèse prit un vol audacieux et plana librement à des hauteurs vertigineuses. La plume traduisit, paraît-il, les révélations qu'elle en rapporta.

Mais les correcteurs inquisitionnaient. Ils veil-

laient et coupaient les ailes de l'oiseau téméraire.

Sans doute le côté le plus profond des contemplations extatiques de l'illustre fondatrice du Carmel, est-il demeuré inconnu à jamais. On ne peut que le regretter par la lecture de ce qu'elle a publié et dont ce que vous m'avez cité montre les sommets qu'elle a, en vérité, atteints, car on entrevoit la lumière éclatante du Soleil sur les pics couverts de neige immaculée où ne flotte qu'une brume qui, pourtant, intercepte les rayons les plus vifs.

Le dogme en est la cause.

Sainte-Térèse n'a pas l'essor définitif et splendide des aigles de l'illumination, libres de parcourir en tous sens les sphères infinies.

Ceux-là, les Plotin, les Jamblique, les Boehm, à la suite des maîtres inégalés du brahmanisme et du buddhisme, ont porté leur investigation dans le véritable domaine de Dieu, ne niant point la Science, la raison et l'expérience, sources primordiales de la Connaissance, mais les dépassant par l'intuition conjointe au savoir.

Rien, me semble-t-il, fit Lambert avec un enthousiasme concentré, n'est comparable à la haute mystique indoue, ne surpasse en tout cas la *Bhagavad-Gita*, « le Chant du Bienheureux » qui nous indique, dans sa beauté et sa douceur, le chemin de l'admirable *Yogha*, l'Union telle que la développe la philosophie brahmanique.

— J'admire avec vous cette magnifique expression de l'esprit divin, d'une sérénité céleste, hymne d'amour et de science dont je savoure

sans cesse la moëlle fortifiante, proclama l'Aumônier.

Ce trésor des trésors, *thesaurus thesaurorum*, pour parler comme les alchimistes, est toujours à portée de ma main, dit-il encore, tendant à Gaston, après avoir caressé la couverture, un petit livre usagé.

— L'uni, le yoghi est le parfait illuminé, dit le comte en tournant les feuillets avec lenteur, l'amant bienheureux de la Divinité enclose en lui-même et dans la Nature, divinité qui sort radieuse, éclatante plus qu'un diamant, douce et parfumée plus qu'une fleur aux aromes apaisants, de l'Œuf du Monde.

Aucun livre religieux n'égale à mon sens la Bhagavad. Les dialogues entre Krishna et Ardjourna, laissent loin derrière eux les colloques de l'âme et du Christ de l'*Imitation de Jésus*, les *Pensées* de Marc-Aurèle, les *Conseils* d'Epicure.

La morale apparaît dans toute sa pureté, l'amour de tous les êtres dans sa perfection, morale et altruisme supérieurs à ceux que préconise l'Évangile, parce qu'ils sont entièrement désintéressés, en dehors de toute obligation.

Le réintégré s'anéantit dans l'essence de l'Univers qui est le Principe de Tout, essence de l'amour et du savoir d'où naît la Connaissance.

Il possède la quiétude définitive, la sérénité, la paix, parce qu'il *sait* et *aime*, mais d'une science et d'un amour purs, sources de ravissements qui dépassent les effets des Grâces d'Oraison et identifient l'Esprit rénové à Dieu plus complètement que ne le fait le mariage anthropomorphique des mystiques chrétiens.

Je veux bien que la substance de l'acte d'union

soit la même, mais combien elle est plus limpide dans la Yogha du Bhagavad.

Point de fausses visions, de pratiques étranges d'ascétisme ou d'érotisme spirituel dont le corps doit se ressentir chez les mystiques qui personnifient l'objet divin de leur adoration ; point de Dieu qui s'incarne en un homme et que l'âme éprise embrasse avec une passion trop brûlante, en un transport immodéré.

Nul dogme. Toute construction humaine, artificielle est absente.

L'esprit a dépouillé les dernières formes de la représentation. Il a brisé l'âme elle-même. Il est abîmé sans retour dans la contemplation, synthétique en quelque sorte, de la Nature, du Cosmos, qui se reflète en lui comme dans un miroir sans tâche, car l'esprit ne se distingue plus de l'Être qui n'est ni n'est pas et pour lequel le Monde se détache comme une vision d'Art et de Science béatifiques.

Le Père de Mouchy se leva de son fauteuil, prit une autre pipe dans le tiroir de sa table et tout en la remplissant de tabac :

— Tous les hommes ne peuvent point atteindre le Savoir par l'Union totale, tel que la Bhagavad nous le propose admirablement, Savoir qui résulte de l'accord entre le subjectif et l'objectif et dont l'effet immédiat est le bonheur extatique.

Il faut aux hommes qui s'élèvent peu à peu, qui cherchent et tâtonnent aux carrefours de la vie, à ces êtres moyens qui sont légion, mais déjà s'écartent de l'animalité, il faut une foi, puisque la foi est une adhésion, une conviction subjective, imparfaite quant à l'objectif.

Or l'idéal de la Religion est d'inculquer la Foi aux hommes, c'est-à-dire de les élever jusqu'aux Principes Universels symboliquement révélés. Et j'entends ce mot sous son sens étymologique : *revelare*, recouvrir, appuya l'ancien moine.

Cette croyance sera universelle et non particulière alors comme l'est *une* foi, *une* religion, *une* croyance à laquelle s'en opposent d'autres.

Je parle ici de la religion pure, telle qu'elle devrait être, conforme aux enseignements des grands Messies de l'Histoire religieuse : Zoroastre, Orphée, Buddha, Jésus, le plus pur de tous, basés sur les vérités éternelles transparentes sous les symboles et les paraboles, et non des religions utilisées par les clergés fanatiques, rusés et ignorants, pour asservir et opprimer l'humanité.

La médiocrité de la religion tient, pour une part, à ce qu'elle reflète la mentalité barbare et puérile des races dont elle émane, et pour une autre part à l'insuffisance du Pontife.

Les anciennes initiations sacerdotales avaient leur valeur. Et le tort ou le malheur fut de les supprimer ou que leurs excès mêmes les aient anéanties.

Il est certain que le Pape ou Grand Hiérophante, représentant visible de la Foi, du Mystère, dépositaire de la Clé des Symboles, devrait conférer l'*initiation* aux ministres, aux serviteurs du culte, puisque l'humanité n'est point encore digne d'adorer Dieu simplement en esprit et en vérité, ainsi que Jésus l'enseigna, initiation consistant en la connaissance de l'ésotérisme qui, seule, permettrait aux prêtres d'inter-

prêter les symboles et de distribuer la lumière selon la hiérarchie des intelligences.

Tout esprit n'est pas apte à recevoir l'essence de la Vérité, ni à percevoir les choses de manière identique. Les Idées cachées derrière les Principes et les Symboles sont incommunicables ; mais chacun peut arriver à les entrevoir, suivant la tournure de son cerveau, le degré de force et de clairvoyance dont il est susceptible.

L'Eglise et le Pape, en réinstaurant l'initiation aux mystères, scelleraient l'union entre la science et la croyance, la raison et la foi, la liberté et la discipline, grâce à la hiérarchisation intellectuelle et spirituelle.

C'est ce qu'avaient fait les Grands Hiérophantes de l'Antiquité. Et c'est cela qui édifia la puissance de certaines religions, maîtresses des forces de la Nature, qui causa la splendeur de quelques civilisations merveilleuses dont les vestiges nous confondent.

C'est cette réforme, issue de la Sagesse et de la Justice, qui relèverait aujourd'hui, peut-être, les ruines du Catholicisme, car la foi raisonnable règle les manifestations de l'Etre — sa volonté — dans la Substance éternelle, les compare, les assemble et les dirige vers la Source Unique de la Vie, de la vraie Vie.

La Foi est la Quintessence de la Force Universelle. Car elle sublime le corps et l'âme qui aspirent à pénétrer dans les sphères supérieures du Cosmos ».

Non loin du bréviaire de l'Aumônier déposé sur le coin de la table, se trouvait un Tarot de Marseille, dont les cartes un peu fanées et je-

tées pêle-mêle, trahissaient l'usage assez fréquent.

Le Père de Mouchy s'en empara, les fit glisser une à une jusqu'à ce qu'il eût rencontré l'image bariolée d'un Pontife marquée du chiffre V.

— Les hiéroglyphes du Tarot, ce vieil et vénérable Livre de la Nature, cette Bible d'Hermès, correspondent, vous le savez aussi bien que moi, à un Nombre, signe actif et universel d'une Idée.

Le Nombre V que représente cette lame est celui de la Religion, de la Foi, donc de l'inspiration, de la loi et du symbolisme. Il indique l'ordre dans les sentiments, l'équilibre dans la pensée, la rectitude de l'imagination, la sagesse unie à l'amour, la vérité jointe à la poésie.

Regardez la figure de cette lame révélatrice, nonobstant l'apparente naïveté de son dessin primitif... Mais le Tarot offre le cachet suprême de l'Art qui est la simplicité.

Le Pape ou le Grand Hiérophante est assis entre les deux colonnes d'Hermès et de Salomon, appelées Jakin et Bohas, c'est-à-dire qu'il puise son autorité dans la Volonté et l'Amour, qu'il s'appuie sur le binaire positif et négatif, masculin et féminin, fondement du Monde.

Le Pontife fait le signe de l'ésotérisme.

En effet, deux des doigts de la main droite, l'index et le médius sont réunis, en un geste de bénédiction et de *distribution*.

De la main gauche, il s'appuie sur la houlette pastorale, constituée par un bâton haut surmonté d'une croix de forme triangulaire.

Les trois traverses indiquent le Ternaire, la

Trinité, générateur des combinaisons de la Nature entière.

Devant le Grand Hiérophante, deux ministres inférieurs, deux prêtres sont agenouillés. Ils reçoivent l'initiation aux symboles que leur transmet oralement le Souverain Magister et leur esprit obtiendra peut-être l'illumination intérieure que nul ne peut communiquer parce qu'elle est le fruit de la Grâce transformatrice, ou le don de la Connaissance désormais acquise et contemplée dans sa splendeur éternelle.

Mais elle ne pourra se perdre, cette illumination spirituelle, dans les abîmes de l'erreur, de l'illusion et du mensonge, elle ne s'éteindra point dans la folie, parce qu'elle a reçu sa flamme d'un combustible sans mélange, qu'elle s'alimente à la source pure du feu divin :

A la Foi, *quinta essentia Spiritus et Mundi*, prononça solennellement le moine en traçant le signe de la Croix.

— Amen, répondit Gaston de Lambert, le front incliné.

VI

L'ÉPREUVE

Sed dum abest quod ave-
mus, id exsuperare videtur
Caetera ; post aliud, quum
contigit illud, avemus ;
Et sitis aqua tenet vitai
semper hiantes.

Lucrece.

« Tant que l'objet de nos
désirs est loin il nous sem-
ble au-dessus de tout ; l'at-
teignons-nous c'est un autre
objet que nous souhaitons.
et la soif de vivre qui nous
tient bouche béante est tou-
jours égale à elle-même ».

Lucr.

Incorporé à vingt ans — il avait devancé l'appel — dans un régiment d'artillerie qui tenait à cette époque garnison à Douai, le comte de Lambert, à peine convalescent d'une fièvre typhoïde sans gravité d'ailleurs contractée à Mers durant la saison d'août 1896, fut réformé quelques semaines après son arrivée à la caserne.

Il manquait de résistance physique et se trouvait dans l'incapacité de suivre les exercices fatigants de l'apprentissage militaire.

La réforme le restituait définitivement à la vie civile, à ses travaux, au cours de ses méditations et de ses recherches hermétiques, qu'il avait dû interrompre de façon aussi subite que désagréable.

Il éprouva une profonde satisfaction à se sen-

tir libre, un soulagement indicible à retrouver l'indépendance aliénée depuis si peu de temps, néanmoins déjà regrettée.

Mais Gaston ressentait avant toute chose la joie de n'être point contraint au « devoir » militaire, d'échapper à la lourde servitude de la caserne dont il avait souffert plus que quiconque en raison de ses idées philosophiques et de l'originalité de son caractère sauvage.

Lambert, partisan convaincu de la fédération ou tout au moins, en attendant la réalisation de cet objectif, de l'union internationale des Peuples, royaliste parce qu'il croyait assurer, au moyen de l'ordre héréditaire, l'évolution générale vers la Paix permanente et l'Arbitrage obligatoire en cas de conflits, répugnait au militarisme absurde, barbare et abrutissant en temps normal, criminel si une guerre venait à se déclarer, conséquence fatale, à plus ou moins brève échéance, de l'état volcanique qu'était le régime incohérent de « paix armée ».

Le fameux dicton : *Si vis pacem, para bellum* l'exaspérait par sa bêtise.

Si vis pacem, para pacem, avait-il coutume de répondre, plus logiquement, à ses contradicteurs occasionnels.

Etant donné les idées religieuses et sociales qu'il cultivait avec ferveur en son esprit et dans son âme, il ne pouvait se soumettre à la conscription odieuse que contraint par la loi, mais non point adhérer *motu proprio*, de bonne volonté proche ou lointaine, à un ordre réalisateur d'une forme dégradante de l'esclavage moderne.

La solution à son égard survenue le délivrait

donc de ses ennuis comme de ses scrupules. Le destin lui avait souri.

Lambert se concentra avec délices dans ses cogitations, se plongea voluptueusement dans l'Océan de la Pensée, donnant cours à des projets qu'il lui était désormais loisible de mettre à exécution, rien d'extérieur ne devant plus, dans l'avenir, s'opposer à l'existence calme et retirée qu'il se proposait d'être sienne.

Disposant, aujourd'hui qu'il était presque majeur, de sommes plus importantes, il accrut le nombre de ses volumes, tripla en peu de temps la richesse de sa bibliothèque, acquit une grande quantité d'œuvres anciennes et modernes, compléta sa collection de traités et de manuscrits d'alchimie, d'astrologie et d'hermétisme.

Il rechercha les vieilles gravures, les estampes, les enluminures se rapportant à l'Occulte, rassembla les auteurs, les papiers maçonniques, les pièces rares ou curieuses ayant trait aux sociétés secrètes, à l'illuminisme.

Le laboratoire fut également l'objet de sa sollicitude.

Lambert le disposa à l'usage exclusif de l'Alchimie. Il fit aménager des fours spéciaux, des appareils de cohobation et de distillation, un athanor en terre réfractaire, construit sur le modèle des anciens athanors, mais modifié et perfectionné par lui et se chauffant au gaz.

Tout à ses desseins, peu enclin aux voyages — il ne faisait que de courtes absences, se rendant à Bruxelles auprès du duc d'Orléans, à Paris pour des courses concernant ses travaux — car il était casanier et contemplatif, puis la comtesse de Lambert souffrait de le voir s'éloigner

d'elle, même pour peu de jours, Gaston ne songeait, en dehors du labeur intellectuel et mental auquel il se livrait en vue de l'Œuvre à accomplir, qu'à réaliser son autre rêve ardent, toujours déçu, qui était de rencontrer l'Amour.

Il subissait sans répit la torture de la solitude sentimentale et physique à laquelle il était voué, souffrant davantage encore par le cœur vide que par les sens en colère.

Il ne pouvait parvenir à croiser une femme qui répondit à sa tendresse cachée, à la passion érotique qui le consumait.

On eût dit qu'un génie malfaisant, un être malicieux, taquin et cruel se plaisait à écarter de sa route l'adorée dont il entrevoyait le visage ou suivait la silhouette élégante et provocatrice.

C'est *elle* que j'aimerais, se disait le jeune homme. Mais les yeux s'étaient déjà détournés, le sourire avait fui les lèvres. Elle était loin, distante, enveloppée par la brume qui la soustrayait à ses regards.

La chance du hasard ne le favorisait point et la persévérance de ses désirs, l'obstination de ses tentatives n'étaient couronnées d'aucun succès. Il se faisait de l'amour sentimental et charnel partagé, un idéal réellement divin.

En songe il évoquait la bien-aimée, se l'imaginait contre sa poitrine, entre ses bras impatients, il respirait son haleine au parfum de bonbons, de fruit, de fleurs et de canelle, il buvait son âme avec sa bouche, possédait son corps souple comme une liane et tiède comme une biche — et il se disait que si un tel bonheur se

réalisait, il mourrait dans l'ivresse exultante, de l'intensité des voluptés obtenues...

Mais en place de l'idole aux contours fermes et délicats, à l'âme et aux sens raffinés, artiste, poète et faunesse peut-être quelque peu perverse au milieu de ses grâces, de ses attraits et de la curiosité de son amour félin — il devait se contenter de matérialiser le rêve divin, l'extase olympienne, de la personnifier en des cocottes quelconques, gentilles sans plus, rencontrées à Lille en général, et ainsi de l'avilir, de le vulgariser dans la laideur, par le contact avec les marchandes du spasme vénusien.

Un chagrin intime, aigu, minait, en conséquence de ces déceptions, Gaston, de qui la sensibilité était sans doute excessive. Les très délicats, les tendres, seuls peuvent être atteints de cette douleur que l'on porte toute la vie et qui donne un aspect particulier de gravité mélancolique, de suprême détachement et de noblesse à celui que le sort a frappé.

L'ennui, chassé par les uniques jouissances de l'esprit, revenait à la charge, tenace, indéracinable, emplissait tout son être, l'alourdisait étrangement ou le désespérait, d'un désespoir terne et nauséeux.

Rien ne distrayait le comte de Lambert, car en dehors de l'amour, en dehors d'une femme qui fût une compagne et une maîtresse prévenantes, la vie telle qu'elle apparaît dans sa routine quotidienne ne valait vraiment pas la peine d'être vécue.

L'esprit, s'il devait rester seul à jamais dans l'éternité de l'au-delà, gagnerait à être libéré de suite de ses chaînes par la mort. Car l'incar-

nation dans la chair, qu'était-ce sinon l'attrait du désir sexuel, l'affinité des corps, la conjonction voluptueuse des âmes inversement polarisées et qui cherchaient à échanger, en le neutralisant, leur magnétisme réciproque.

Gaston se demandait naïvement d'où lui venait cette infortune de ne point rencontrer, à défaut de l'épouse — il était encore si jeune et le parfum de tant de fleurs de chair le grisait — la maîtresse, l'amante, de même que la plupart de ses camarades.

Etait-il laid ? Non pas.

Déplaisant ? Il ne le pensait point.

Maladroit ? Pas trop.

La timidité ; c'était là son défaut principal sans doute.

Il ne savait, par pudeur, par délicatesse exagérée, extérioriser les sentiments ardents qu'il ruminait au fond de lui-même, qui s'y cachaient et qu'il eût tant souhaité oser traduire par ses paroles et par ses actes.

Loin des femmes il avait du courage, même de la témérité. Il se jurait d'être entreprenant, léger et désinvolte.

Auprès d'elles, il était glacé, se guindait et semblait fier, cassant, tantôt sottement tendre, tantôt incapable d'élan. La contrainte le serrait dans son étau. Les instants propices lui échappaient. Il manquait d'à-propos et dans les furtives occasions ils n'avait point ce qu'on appelle l'esprit de l'escalier.

Gaston aimait certaines femmes de son milieu social, élégantes en leur simplicité de bon goût, distinguées et mondaines, bougeoises de vieilles familles, dames de la noblesse provinciale, qu'il

voyait assez fréquemment lors d'intimes réceptions, de dîners, de soirées où il accompagnait sa mère.

Mais il n'osait se déclarer. Il avait la crainte d'être incompris, repoussé, de ne savoir exprimer avec chaleur son désir et son amour, d paraître ridicule ou incorrect. Il lui semblait qu' aucune femme ne dut l'aimer et cette croyance paralysait sa volonté d'agir. D'autre part, il lui semblait aussi que les femmes auraient dû deviner sa souffrance, avoir pitié de sa détresse, comprendre son trouble et sa réserve, et venir à lui, s'offrir en quelque sorte d'elles-mêmes.

La compréhension de la psychologie féminine, de l'attitude généralement passive et hypocrite de la femme vis-à-vis du mâle, lui échappait, à cause de sa loyauté excessive, de sa réserve même, de ses scrupules, et il attendait en vain celle dont l'intuition conduirait les pas vers le calvaire atroce où l'amour crucifiait son cœur.

L'âme de Gaston était faite pour être prise, non pour prendre...

N'osant affronter les personnes de son rang, Lambert se rejeta donc vers les demoiselles moins intimidantes, du demi-monde ou de la galanterie.

Il les aborda dans les mêmes dispositions d'ingénuité et de courtoisie, car on ne change point — à peine modifie-t-on à la longue — la nature de son caractère.

Aussi surprit-il, plus qu'il ne séduisit les joveuses courtisanes lilloises chez lesquelles il fréquentait de temps à autre et qu'il lui arrivait d'emmener déjeuner au restaurant Divoire ou souper à la Taverne de Strasbourg.

Ces passades causaient au jeune homme un malaise insurmontable. Une brève étreinte le satisfaisait amplement et il trouvait fade le goût de ces lèvres vénales.

Il ne savait que dire à une fille sans réparties, écervelée, rieuse sans motif, superficielle et sottement bavarde, dont il se sentait si éloigné, si différent. Elle le fatiguait ; les heures pesaient lourdement ; il les écourtait le plus possible, estimant qu'il perdait son temps à faire la fête, une drôle de fête où il s'ennuyait et ennuyait sa compagne. Il n'aimait point à faire la noce, même pour s'étourdir. Le champagne lui donnait mal au cœur. Une bouteille de vieux bourgogne se dégustait mieux quand on était tranquille.

L'ineptie de ces parties avec des mannequins au visage peinturluré, lui soulevait le cœur davantage encore que l'extra-dry.

Une courtisane intelligente et avisée, sachant donner la réplique, comme il y en avait à Lesbos, à Thèbes, à Alexandrie autrefois où les femmes savaient enguirlander et manier en artistes le luth de Vénus, aurait su le captiver en l'amenant à savourer la vivante ivresse de sa chair mêlée à celle du vin.

Mais les hétaires de l'époque actuelle manquaient décidément de cran, d'habileté professionnelle, ou bien lui-même ne vibrait point à l'unisson du XX^e siècle : le siècle du pratique.

Il chercha alors, comme dérivatif, la petite amie. Trop honnête pour circonvenir une ouvrière non déniaisée, il se contenta du menu fretin représenté par les couturières ou les modistes en rupture de ban et tant bien que mal en-

tretenues par les messieurs mûrs, les hommes mariés de Douai.

Il fréquenta successivement deux ou trois de ces jeunes personnes, gentilles, sans méchanceté foncière comme sans qualités positives, assez jolies, médiocrement habillées, mais vaniteuses de leurs toilettes, dénuées de scrupules à la suite de déceptions précoces, donc peu sincères et que la situation, le rang du comte de Lambert attirait plus que sa personne cependant agréable.

Auprès de ces femmes, d'ailleurs, Gaston avait également peu de succès. Son air froid, sa timidité perpétuelle qu'il dissimulait sous des dehors impassibles, les déconcertaient.

Elles le jugeaient hautain, et ce n'était qu'après une intimité assez prolongée qu'elles s'apercevaient de sa parfaite simplicité, de son inaltérable douceur, de la tendresse spontanée qui le portait à s'attacher fortement.

Alors ses maîtresses, tour à tour, l'enveloppèrent de leurs filets.

Comme il était rempli d'attention vis-à-vis d'elles, qu'il se montrait d'une délicatesse raffinée d'homme du monde, qu'il leur faisait la cour et se maintenait déférent à l'opposé de leurs amants qui les avaient habituées à la hardiesse, à l'exigence et aux insolences de leur tempérament, elles abusèrent de sa bonté, prirent pour de la candeur sa galanterie, pour de la naïveté les égards qu'il leur prodiguait, se plurent à le faire souffrir dans son amour, trop sentimental et trop subtil pour qu'elles l'appréussent.

Elles ne s'attachèrent guère, car elles le devinaient distant, compliqué, supérieur et d'un idéalisme qui leur échappait. L'intellectualité de

Gaston les rebutait. Leur vulgarité native se heurtait à l'aristocratique nature du jeune homme.

Lui s'attachait, bien que voyant l'abîme qui le séparait de ces personnes médiocres — plus par l'âme du reste que par les sens, *car il avait ce mauvais destin de s'unir à des femmes qui lui étaient sexuellement peu agréables et de ne pouvoir obtenir les faveurs de celles vers qui il se sentait violemment attiré.*

Le désaccord survenait vite, par suite d'incompatibilité d'humeur et de goûts.

Gaston ne désirait que le recueillement à deux, les soupers dans la petite chambre chaude ou l'appartement coquet, les excursions à la campagne, le tête-à-tête amoureux.

Ses partenaires voulaient, par contre, s'amuser, aller au théâtre, au café-concert, aux bals masqués, aux ducasses des environs.

Des disputes surgissaient, des ruptures. Puis des reprises, mais Lambert se rendait compte que ses diverses compagnes n'avaient pour lui aucune affection réelle, qu'elles le trompaient, plus ou moins discrètement, avec un imbécile quelconque, un officier hâbleur, faquin, pommadé qui les menait là où l'on « s'amuse ».

Il ne pouvait se résoudre à traîner dans les cafés de la ville, à se lier avec les amies communes et noceuses de ses maîtresses, avec la bande des jeunes fêtards douaisiens. Il restait à part, et ces dames se morfondaient et elles le lui faisaient bien voir.

Ses liaisons ne lui laissaient donc, en fin de compte, que des regrets, accompagnés de quelques rares souvenirs jolis. Celle qu'il eut avec

Albertine et qui dura environ dix-huit mois, lui procura des impressions plus fortes, s'enveloppa d'images vives et poétiques.

Albertine — son nom de famille importe peu — était du même âge que lui. Elle avait une physionomie candide, à première vue, un visage de madone émaciée, mais les traits dissimulaient une âme désabusée, flétrie par son destin, lasse d'avoir connu toutes les formes du stupre, triste et rouée, s'étourdissant dans les plaisirs avec une fiévreuse ardeur de névropathe.

Les yeux gris pâle, aux reflets glauques, piquetés de mauve, s'emplissaient d'une brume de rêve lointain. Langoureux, incertains, ils traduisaient les expressions les plus variées avec charme et talent.

Un nez plutôt long et droit. La main étroite, aux doigts minces et allongés.

Le corps maigre, svelte, étroit, prêtait à Albertine un aspect d'adolescent ou mieux d'androgyne.

C'était une fille intelligente, vive d'esprit, adroite, capable de développer ses qualités, que des parents sans frein moral avaient lancé dans la galanterie, par intérêt. On l'avait cédée à un homme riche de la ville, déjà âgé et libidineux qui l'entretenait grassement avec sa famille et l'éduquait à la façon de l'Arétin.

Tôt déçue, Albertine portait la mélancolie sur la figure. Et pour se venger de son « vieux », elle prit des amants de cœur, afin de se distraire, elle but et fit la fête — ce qui accentua son nervosisme hystérique.

Gaston lui plut. Elle le lui fit savoir. Il ne

connaissait personne alors, s'ennuyait, la rencontra et la trouvant singulière, la revit.

Indifférent au début, il ne tarda point à goûter le piment que savait ajouter à l'amour banal cette jeune femme dont il pénétra de suite l'âme douloureuse et meurtrie.

Taquine, habile, caressante et traîtresse comme une chatte de luxe, Albertine n'eut pas de peine à retenir le comte de Lambert. Certes, il l'aima, d'un amour vif et jaloux, exaspéré par les roueries de sa maîtresse.

De son côté, elle eut pour Gaston un sentiment véritable, sinon profond. —

Mais elle se refusa obstinément, malgré les prières de son ami, à quitter le « vieux » qui la payait mieux que n'aurait pu le faire le jeune homme.

Cette liaison marcha cahin-caha durant des mois. Gaston avait des sensations neuves qui le ravissaient. Puis la malice, la finesse, les câlineries d'Albertine le captivaient ainsi que le petit intérieur gracieux où elle habitait, dans une maison de la rue de Paris, du côté de la place L'Hérillier.

L'appartement, situé à l'étage, se composait d'une salle à manger en noyer, d'un salon très vaste, éclairé par deux grandes fenêtres et rempli de poufs, de fauteuils, de bibelots disparates comme c'était la mode il y a 20 ans, puis de deux chambres, dont l'une servait de chambre à coucher, tendue de soieries bleu-pâle, et l'autre de cabinet de toilette.

Gaston se rendait chaque jour chez son amie. Elle pratiquait l'art des mille gentilleses, des bouderies et des agaceries. Elle était luxurieuse.

L'hiver, à la nuit, tous deux, bras dessus, bras dessous, parcouraient les boulevards déserts, longeaient les quais de la Scarpe, allaient jusqu'à l'Esplanade, revenaient, soit par les rues de l'Abbaye-des-Près, Saint-Albin, du Bloc, d'Esquerchin, d'Arras, soit en sens inverse, par la rue de Lille, la place Carnot, anciennement place Saint-Jacques, la rue Cuvelle, de la Cuve d'Or, et le Barlet.

L'été, ils se rendaient dans les villages environnants, à Cuincy, Lambres, Loffre, goûtaient sur l'herbe.

Lorsque Gaston pouvait se faire libre tout un jour, il emmenait Albertine déjeuner à Arleux dans une auberge où ils mangeaient une omelette au jambon et des brochets frits, pêchés dans les marais de l'endroit.

Le soir, ils assistaient au coucher du Soleil qui couvrait de pourpre, de carmin et d'or les étangs embarrassés de roseaux.

Malheureusement Albertine était frivole. Lambert ne jouissait que par intermittences d'un bonheur en somme très relatif, car il redoutait l'infidélité de sa maîtresse qui cherchait les occasions d'exciter sa jalousie et exigeait qu'il la conduisit en des lieux de plaisir qu'il exécrait.

Il prévoyait donc une rupture plus ou moins prochaine et envisageait avec angoisse une nouvelle période de solitude.

D'autre part, il estimait que sa liaison l'empêchait de se consacrer tout entier aux travaux qu'il avait entrepris et qui nécessitaient une constante application de la pensée et de la volonté.

La Femme, par son emprise, ses caprices,

s'opposait à l'effort qu'il produisait pour se rapprocher du génie de la Nature et le conquérir ensuite de haute lutte.

Lambert constatait qu'il fallait choisir entre les séductions de l'amour et celles de la Science. Le conflit éternel des forces mentales et des forces de la matière se déroulait en son être où la Pensée veillait et dominait.

Une union stable aurait seule été la sauvegarde de l'esprit, au milieu des périls de la dissipation et de la volupté, des affres du sentiment qui bouleversaient sans cesse l'âme.

Le vrai danger des femmes, se disait-il, c'est qu'elles font perdre du temps, attachent de l'importance aux niaiseries et dispersent l'attention de l'homme appelé à une œuvre.

De plus, Lambert n'était jamais satisfait de la jouissance féminine, car l'idéal qu'il se faisait de la possession s'évanouissait dès l'acte consommé, même parfois aux premières caresses.

Il était cruellement déçu à chaque expérience et s'imaginait qu'une autre femme, un autre corps lui auraient procuré des voluptés plus enivrantes.

Il n'en était rien. Les nouvelles étreintes lui apportaient un identique désenchantement. Et quand il avait cédé à l'illusion du désir, il éprouvait de suite le dégoût de la chair, un écoëurement qu'il n'arrivait point à vaincre et qu'il dissimulait avec peine à sa compagne occasionnelle. Il ne savait plus la flatter. Les baisers, le contact lui répugnaient. Il devait prendre sur lui pour dire des mots de gratitude ou de gentillesse qui n'étaient que mensonge.

Il ne ressentait plus qu'une envie : se lever, quitter la femme et il se promettait de ne plus s'abandonner désormais à l'acte sexuel.

Le voile du mirage s'était déchiré, pour quelque temps. Gaston restait chaque fois surpris que l'amour tant désiré, ce ne fut que *cela*.

Et *cela* ne valait point les soucis que l'on prenait, les émois, la fièvre, l'impatience, les poursuites, les rendez-vous, les heures perdues.

Aussi redoutait-il la rupture avec Albertine, qui allait le rejeter dans les rencontres fortuites provoquées par le seul désir renaissant, par l'instinct animal qui porte au rut, malgré la défense de l'esprit.

Au moins, dans une liaison, on pouvait réduire au minimum le rôle de la bestialité dont l'assouvissement brutal était la cause principale de la déception et de la tristesse ; l'habitude modérait et tempérant les désirs, provoquait cette sorte d'équilibre que le penseur recherche entre les fonctions et les facultés.

Néanmoins Albertine entravait cette tranquillité intérieure par ses incartades, ses exigences de distractions, ses bizarreries de courtisane.

Lambert songeait qu'il lui faudrait, afin de se livrer en paix aux investigations de la connaissance, une compagne d'âme plus simple, de goûts plus recueillis et plus discrets.

Puis, s'il était un disciple de l'atticisme, porté vers tous les raffinements de l'épicurisme, il n'en restait pas moins en proie aux remords d'origine chrétienne, fruit de l'éducation religieuse reçue et de la longue hérédité catholique de sa famille.

Le péché de la chair, idée sucée avec le lait

maternel, renforcée par les prêtres, entretenue par l'examen de conscience et le confessionnal, troublait encore le jeune homme, quoiqu'il comprit très bien la fausseté de la chose et que la continence n'a point pour but d'éviter une faute imaginaire, la sexualité étant naturelle et normale, mais de lutter contre l'appétit aveugle pour faire surmonter à l'homme qui veut atteindre la sérénité, les degrés ordinaires de la vie synthétisés en quelque sorte dans l'acte vénusien qui est l'affirmation éternelle des sens, de la matière, du Monde inférieur.

Gaston luttait donc contre les excès opposés de la pure volupté physique et de l'ascétisme absolu. Il tâchait de découvrir le point où s'effectue l'équilibre de la chair et de l'esprit dont l'antagonisme le tourmentait.

La solution proviendrait de l'expérience, la grande initiatrice, serait fournie par l'épreuve de la science du bien et du mal, c'est-à-dire par la connaissance grâce à laquelle se résoudrait l'antinomie perpétuelle, l'opposition balancée, qui existe entre la liberté et la nécessité, la vertu et le vice, le choix des motifs et la contrainte, la beauté et l'attraction matérielle, l'amour et la débauche, l'épouse et la courtisane aux rets qui enchaînent à la terre inharmonique.

Au sage, à l'initié vigilant, qui aspire à dépasser le monde des représentations troublées, équivoques qui l'enlacent comme les tentacules de l'Hydre aux mille têtes, et à en triompher, de suivre l'ascèse magique, laquelle enseigne à se dominer, à vaincre les sollicitations désordonnées du désir qui, déçu par sa réalisation, renaît de lui-même, sans jamais s'éteindre, se revêt de

nouvelles formes, à moins que l'Esprit n'en détruise le germe même, après d'innombrables et pénibles essais d'où l'illumination surgit, éclairant le sens des épreuves qui ont pour effet de purifier l'être volontaire de ses scories, comme la fusion éprouve le métal et le débarrasse de ses gangues.

L'ascèse magique, le comté de Lambert ne l'ignorait point, affine l'initié, le met en mesure de soumettre définitivement la Matière à l'Esprit, d'harmoniser les mixtes, autrement dit de ramener à l'unité centrale les perceptions intuitives, les impressions qui se partagent le champ de la conscience, de même que les concepts de l'entendement.

L'Adepté apparaît alors. Il est ferme. Il s'avance calme et rayonnant car il domine le spectacle du Monde sans s'y mêler. Il se tient sur les sommets où règne la paix. Il possède la force et la sérénité. Il est le maître de sa volonté en toutes choses. Mais cette volonté sans désir n'est plus la volonté commune.

L'Adepté vit dans le monde, non selon le monde.

Et Lambert se remémorait, aux heures de découragement, de lassitude morale, ces lignes de Paracelse dont le sens symbolique s'accordait avec ses propres idées suggérées par les visions astrales : « La mesure de notre sagesse dans ce monde est de vivre comme les anges dans le ciel, car nous sommes des anges ».

Or, il s'agit de savoir ce que peuvent les anges.

Ils peuvent tout, car c'est en eux qu'habite

toute la sagesse de Dieu, toute la science de Dieu.

Les anges possèdent donc toutes les connaissances de Dieu.

Ils sont purs et innocents dans le Ciel comme sur la Terre ; ils ne dorment jamais ; ils n'ont donc pas besoin d'être réveillés.

L'Homme dort parce qu'il est corporel. Aussi faut-il l'exciter et le réveiller pour la science des anges, c'est-à-dire pour la science et la sagesse de Dieu.

Les sciences de Dieu sont : la médecine, la géomancie, l'astronomie, la pyromancie, la chiromancie, la magie, la nécromancie, l'alchimie, la transmutation, la réduction, la fixation et la teinture.

Toutes ces sciences se trouvent dans la Nature.

Les anges sont des médecins.

Ils peuvent voler, marcher sur les eaux, traverser les mers, se rendre invisibles, guérir toutes les maladies, ensorceler, etc...

Si les anges ont toutes ces facultés, il est nécessaire que ces facultés existent également dans les plantes, dans les semences, dans les racines, dans les pierres, dans les graines.

C'est donc là qu'il faudra les chercher.

Les Anges les possèdent renfermées en eux-mêmes. L'Homme ne les rencontre que hors de lui, dans la Nature. C'est là qu'il doit se les approprier ».

VII

LE TRIOMPHE

γαλεπα τα καλα

« Les belles choses sont difficiles ».

L'Athantor chauffait doucement depuis quatre mois, sans interruption ni jour ni nuit. Il se composait d'une vaste enveloppe cylindrique en terre réfractaire, surmontée d'un dôme et sous laquelle se trouvaient les brûleurs à gaz.

A l'intérieur de l'appareil, de la cloche, un bain de sable suspendu supportait le matras scellé qui renfermait la matière de la Pierre Philosophale. On pouvait suivre la marche des opérations par une ouverture vitrée d'assez large dimension.

Non loin de l'Athantor, sur une grande table de manipulations recouverte de carreaux céramiques, s'élevait la hotte où s'effectuaient les évaporations nocives, puis un four à coupeller.

A droite était le four destiné aux fusions métalliques et dont la température atteignait 1600°.

Plus loin, un alambic en cuivre de grande dimension pour distiller les plantes.

Çà et là, aux murs noircis par la fumée, mangés par les acides, pendaient les cornues de verre et de fonte, les ballons à tubulures, les allonges et pièces de rechange.

Les produits chimiques contenus dans des flacons étiquetés de rouge, s'alignaient sur plusieurs rayons.

Le comte de Lambert s'approcha de l'Athanol.

Un Soleil d'après-midi le dorait de ses rayons, miroitait sur le matras au sein duquel une substance jaune-rougeâtre apparaissait entre les vapeurs qui se sublimaient en jaune orange sur les parois du vase.

Le jeune homme tortillant sa moustache fauve, fixait d'un œil interrogateur et anxieux l'Athanol.

Obtiendrait-il cette fois un résultat satisfaisant ?

Il avait cru, après maints essais, en confrontant les divers textes des meilleurs alchimistes, découvrir le procédé véritable qu'ils dissimulaient sous de contradictoires recettes que la plupart reproduisaient sans les avoir même expérimentées ou en les tronquant.

Et il avait tenté de réaliser la fabrication de l'Elixir Parfait, de la Pierre transmutatoire, à son tour, selon la formule traditionnelle, tout en poursuivant conjointement des travaux de synthèse métallique au moyen des méthodes de la chimie classique.

La Poudre de projection devait résulter de la maturation lente de la substance chauffée dans l'Athanol sans discontinuité et progressivement.

La théorie, l'hypothèse, n'offrait rien d'illogi-

que, et Lambert s'étonnait que l'Alchimie fut tournée en dérision par un grand nombre de savants modernes — excepté peut-être Marcelin Berthelot — dont les travaux sur la Constitution de la Matière, tels ceux de Crookes, de Mendelceff, de Lothar-Meyer, par exemple, contribuaient à affermir la doctrine de la transmutation, c'est-à-dire de l'évolution progressive et régressive des corps.

En effet, les avantages restaient à l'Alchimie, car la barrière fictive dressée entre la chimie minérale et la chimie organique jadis, ainsi que celle élevée entre les corps simples et les corps composés, tombaient aujourd'hui, grâce aux découvertes effectuées sur les espèces chimiques, les molécules et les atomes.

L'on reconnaissait l'Unité de la Matière, donc l'Unité de la Chimie. L'illusion des corps simples s'évanouissait devant cet axiome : « Il n'y a pas de corps simples — la Matière est une — elle vit, elle évolue et se transforme ».

Or, la synthèse qui avait été victorieusement réalisée dans le domaine organique devait et pouvait l'être dans le domaine minéral et métallique.

Les corps chimiques étant soumis à la loi de l'évolution, leurs combinaisons constituant les composés plus complexes, il était possible d'appliquer aux métaux les procédés de synthèse analogues à ceux de la synthèse organique et de constituer une chimie des combinaisons de l'Oxygène, de l'Hydrogène ou de l'Azote, comme on en avait constitué une des composés du Carbone.

Il s'agissait de trouver ou de retrouver les

moyens d'y parvenir, d'établir la quiddité et la quantité proportionnelle des composants métalliques et minéraux.

Or les Alchimistes assuraient les avoir connues.

La Pierre Philosophale, envisagée au point de vue chimique — application matérielle des principes de l'alchimie mystique — consistait en une combinaison minérale extrêmement condensée par la chaleur lente appliquée durant des mois au mixte, et qui, à l'abri de tout air extérieur, était ainsi transformée en un ferment métallique comparable à la diastase. Rien de surprenant alors qu'une très minime quantité de cette poudre transformât, par action de présence surtout, les métaux impurs, imparfaits, en sa propre substance aurique, comme une parcelle infinitésimale de diastase change en sucre une masse considérable d'amidon.

Les métaux, selon les vues très clairvoyantes des alchimistes, étaient des composés formés des mêmes éléments constitutifs en proportion variable. Bref, la Matière unique se présentait sous des états divers de condensation.

Il suffisait de provoquer la variation de ces éléments, de disjoindre les formes, pour produire à volonté tel ou tel métal, et suivre de ce fait leur filiation, aux métaux, leur dérivation d'un type original et commun.

Les chimistes, en somme, aboutissaient aux mêmes conclusions, en général, mais ils se refusaient à admettre la possibilité de la transmutation et la réalité positive de l'Alchimie, ne prenant même point la peine, ou mieux le plaisir, de rechercher le bien-fondé tout au moins éven-

tuel des expériences faites par les Alchimistes sérieux.

Lambert, éclairé par les lumières de l'Hermétisme, initié aux Arcanes de l'Alchimie philosophique et mystique, idéaliste, si l'on préfère, s'était proposé de retrouver la formule des adeptes, de la confronter aux doctrines actuelles, d'en soumettre l'essence intuitive aux contrôles probatifs, indiscutables de la science expérimentale.

Après plusieurs tâtonnements infructueux, il s'était arrêté à l'essai suivant :

Il avait amalgamé étroitement de l'or, de l'argent pur et du mercure, en proportions qui lui parurent justes, puis y avait conjoint du soufre, tamisé à travers une peau de chamois, en fines gouttelettes, et à chaud.

Il avait enfermé le magma dans un ballon de verre scellé à la lampe, puis le soumettait, depuis quatre mois à une température régulièrement croissante, allant de 60° au début à 450° vers la fin.

Les couleurs indiquées par les auteurs alchimiques s'étaient manifestées dans l'ordre voulu.

La substance avait noirci lentement d'abord ; c'était la putréfaction, la fermentation cadavérique, appelée *tête de corbeau* ; ensuite elle avait blanchi : phase de la *déalbation* ou de la Lune. Enfin, à la suite de teintes variées, irisées, queue de paon, orangées, brunes, elle avait pris une couleur rouge citrine, ce qui indiquait la dernière phase : solaire, de l'opération.

Encore peu de temps, et si nul accident ne se produisait comme tant de fois déjà, Lambert

ouvrirait le matras et tenterait à nouveau la transmutation du plomb ou du mercure en or.

Il ouvrit légèrement le robinet pour augmenter l'entrée du gaz et gagner quelques degrés de chaleur.

Il surveillait sans cesse la cuisson de la matière, venant vingt fois par jour dans son laboratoire et se relevant la nuit pour régler la température.

Bientôt il toucherait au terme.

Laisant l'athanor, il ceignit un tablier de grosse toile écrue et avant que de se mettre au travail, récita, comme il en avait coutume, à l'instar des anciens adeptes, l'invocation à Dieu-Nature, que le *Divin Pymandre* d'Hermès Trismégiste a léguée aux disciples du Maître symbolique, et qui semblait à Gaston le prélude de tout effort alchimique. Il murmurait à mi-voix l'hymne mystique :

« Univers, sois attentif à ma prière. Terre, ouvre-toi ; que la masse des eaux s'ouvre à moi. Arbres, ne tremblez pas ; je veux louer le Seigneur de la Création, le Tout et l'Un : το παν και το εν. Que les Cieux s'ouvrent et que les vents se taisent ! Que toutes les facultés qui sont en moi célèbrent le Tout et l'Un ! »

Ayant dit, il jeta un regard circulaire sur son laboratoire, car il lui plaisait de s'imprégner du charme artistique, de la douce poésie, répandus par les choses.

Le four à fusion, chargé de coke et de charbon de cornue commençait à ronfler.

Sa gueule rougeoyait.

Les flacons multicolores jetaient leurs lumières, déroulaient la gamme des teintes.

Il y avait les sulfures métalliques bleus, verts, rouges, pourpres, jaunes, noirs : la pyrite jaune d'or, le cinabre rouge, le sulfure de cadmium jaune, la galène d'un gris métallique, le sulfure de zinc, blanc ou jaune brun, le minium écarlate, qui contrastaient, s'harmonisaient, tels des seigneurs, disparates dans leurs vêtements de gala.

Les sulfates, les azotates, le sulfate de cuivre azuré comme le collet de soie d'une gentille dame, le sulfate de cuivre vert émeraude, brillaient à côté des chlorures : d'argent immaculé et lunaire ; de chrome, fleur de pêcher, vert ou bleu violet ; de fer, vert-bleu ou rouge foncé, des carbonates et des chlorates neigeux.

Les divers métaux purs, réduits en limaille : l'or rutilant ou marron velouté, l'argent pailleté, le cuivre fauve, le plomb terne, le fer grisâtre, les acides emprisonnés dans de larges bouteilles à l'aspect inquiétant et sournois, plaquaient çà et là des notes plus graves.

Dans des fioles, on voyait des liquides couleur d'émeraude, de saphir, de rubis, d'améthyste, d'opale et de turquoise, des précipités aux nuances merveilleuses, aux reflets enchanteurs où l'œil se perdait en des espaces magiques, résultats des réactions d'atomes et de molécules qui faisaient apparaître sous un jour de féerie étincelante le vaste monde chimique, l'Univers insondable du Microcosme.

Que d'allures, que de formes, revêtait la Matière, toujours identique et unique en son essence, mais douée de caractères et de propriétés si divers, assemblée en édifices d'architecture variée, rayonnante de toutes les teintes — et ce-

la par le simple jeu des attractions et des répulsions atomiques qui traduisaient les amours, les passions et les haines, fonctions des affinités de ces petits êtres invisibles que sont les atomes, trame de la Matière objectivée.

Lambert constatait dans ces phénomènes de cohésion et de divorce, de sympathie et d'antipathie parfois hostile, de prédominance, d'échanges, de neutralisations, la vie même de la Matière dont les organismes composants, les éléments constitutifs s'assemblaient en collectivités socialistes ou se heurtaient en de véritables guerres, en d'anarchiques conflits.

La Volonté une du Monde se manifestait ainsi dans les atomes aussi bien que dans les Etoiles ou dans les végétaux, les animaux et les hommes.

La même envie d'être, de persister, de jouir, de dominer, de satisfaire l'égoïsme insatiable, la même loi fondamentale, Nécessité aveugle, régissait l'Univers, et l'Analogie s'apercevait en toute chose.

Les atomes et les molécules constituaient les éléments objectifs de la Matière minérale, comme les cellules composaient les tissus, et par l'évolution ils croissaient, se compliquaient indéfiniment, de même que les tissus faisaient peu à peu les organes, les feuilles, les fleurs, les veines, les muscles, l'ossature, les mains, les jambes, le corps, le cerveau, la chair délicate.

Et si les cellules se reproduisaient, puis mouraient, pareillement les atomes, les molécules, après avoir engendré leurs semblables, se disjoignaient, se dissociaient, mouraient, c'est-à-dire que, par une mutation perpétuelle, les ger-

mes immortels parcouraient le Cosmos, se croisant, se groupant, se désirant, se cherchant, s'aimant ou se haïssant pour se disjoindre et se rejoindre à nouveau, en un processus et un regressus infini, suivant la modalité subjective de l'Esprit incarné qui se contemple lui-même dans les représentations objectives de son vouloir extériorisé, de sa puissance immédiatement posée.

— La Chimie est l'observation de la vie, successive quant aux formes, éternelle quant à l'être, des atomes, songea de nouveau Lambert.

Le chimiste, se dit-il, a le pouvoir — véritable Dieu par rapport aux atomes et aux molécules — de provoquer les changements des groupes de la matière, de hâter en quelque sorte, l'évolution des cellules minérales.

Démiurge, il les divise, les sépare, les assemble, les transforme en leur faisant parcourir d'innombrables étapes, en les tuant pour les rappeler à une existence plus haute ou différente. Il les conduit, du plan matériel au plan presque abmatériel lorsqu'il amène un corps solide à l'état liquide, puis gazeux.

L'atome est alors jeté dans la sphère subtile, occulte, puis il peut devenir électrique, magnétique, pénétrer dans l'univers éthérique et astral.

Et qu'il soit ici ou là, toujours il est et toujours il est le même, parcelle de l'Unité Eternelle.

Le feu change l'état des molécules d'un édifice chimique, d'une individualité chimique, absolument comme la mort et l'incinération suppriment le corps, libèrent l'être organisé, la personne humaine, de son enveloppe physique, du

corps, lui permettent d'en revêtir un autre, de vivre dans un autre milieu de l'espace.

Le feu élève et purifie ».

Lambert jeta dans un creuset le mélange qu'il venait de broyer et de malaxer, d'arsenic, de sulfure d'argent et de cuivre.

Il ajouta un peu de carbonate de soude, de litharge, de crème de tartre, puis à l'aide d'une longue pince d'acier, posa le creuset recouvert de son couvercle, au milieu du brasier incandescent qu'était maintenant le four.

Il entourra le creuset de morceaux de charbon pour le caler, puis fermant l'entrée du four, activa encore le tirage.

Durant une heure, il soumit le creuset à cette haute température et le plongea ensuite brusquement dans un seau d'eau froide afin d'amener une violente réaction interne de la masse.

Une gerbe d'eau bouillante fut projetée.

Le comte laissa refroidir le creuset, le brisa au marteau, cassa soigneusement la gangue qui habillait le culot métallique obtenu. Il brossa ce dernier, le polit et l'examina. Il était jaunâtre.

Broyé au pilon, dans un mortier de fer, il offrait également une teinte jaune visible sur les moindres fragments. L'arsenic et l'argent, selon les idées de Lambert, devaient, par l'intermédiaire du soufre et du cuivre, amener la formation d'or.

La difficulté était de trouver le procédé de synthèse, de combiner les corps en proportion requise, de livrer la substance à une température suffisamment élevée et constante pour modifier la juxtaposition des atomes.

Lambert enferma une petite quantité du culot pulvérisé dans une feuille de plomb pauvre, s'assura que le four à coupeller était au point à son tour, chauffa légèrement la coupelle, puis y plaça le lingot.

Le plomb fondit peu à peu, les sulfures métalliques bavèrent, tels de minuscules cratères de lave embrasée, une perle incandescente se boursoufla, s'arrondit, éblouissante comme un diamant de feu, au milieu de la coupelle.

Gaston suivait le cours de l'essai avec un soin extrême, tout en pensant aux modifications internes qui se produisaient sous ses yeux.

Il contemplait avec extase les métallisations fulgurantes, l'œuvre de purification et de sublimation de la matière qu'il abandonnait au feu terrible, mais régénérateur.

La gangue, les impuretés, les scories, avaient jailli entièrement, sur les bords de la coupelle.

Au centre se montrait, globule vibrant, le métal noble, l'argent, l'or peut-être.

L'irisation commença à se produire, splendide, en frissonnements d'éventail nacré, coupée tout à coup par l'éclair rapide, puis elle reprit, s'adoucissant, se chatoyant des couleurs de la queue de paon avant de ternir.

C'était signe que la coupellation s'achevait.

Lambert rapprocha la coupelle de l'entrée du four et la sortit au bout de quelques minutes.

Une perle de métal argenté, à reflets d'or apparut dans sa simple beauté.

Gaston la détacha avec une brucelle, l'examina longuement. Elle était la conclusion de tout ce travail éliminatoire effectué par la chaleur. Elle était comme l'âme resplendissante,

l'esprit pur de la matière tout à l'heure obscure, épaisse, incertaine.

Et il se remémora aussitôt les paroles de la Table d'Emeraude, bréviaire de tout l'œuvre alchimique et chimique :

« Ce qui est en Bas est comme ce qui est en Haut, ce qui est en Haut est comme ce qui est en Bas, pour l'accomplissement des merveilles de la Chose Unique, de l'Être Unique. Toutes les choses proviennent de la médiation d'un seul être.

Le Soleil est le Père, la Lune est la Mère, et la Terre est la Nourrice.

Tu sépareras avec soin la terre du feu, ce qui est léger de ce qui est lourd ; tu conduiras l'opération doucement et avec beaucoup de précaution : le produit s'élèvera de la Terre vers le Ciel et liera la puissance du Monde supérieur avec celle du Monde inférieur. C'est là que se trouve la science et la gloire de l'Univers ; c'est de là que dérivent les belles harmonies du Monde.

Aussi m'appelè-je Hérmès Trismégiste, initié aux trois parties de la Philosophie Universelle.

Voilà ce que j'ai à dire sur l'Œuvre du Soleil ».

Oui, l'Œuvre du Soleil, de la Puissance incommensurable de la Nature.

Comme ils touchaient le fond de la Nature même, d'où s'épandaient les Principes — ces hermétistes d'Égypte, ces vieux maîtres de l'Alchimie sacrée et flamboyante !

Ils proclamaient l'unité, l'identité de la Force, de la Substance, de l'Être, dont le Monde est le simple reflet : Ce qui est en Bas est comme ce qui est en Haut, Ce qui est en Haut... pour

accomplir le prodige permanent de l'Univers vivant, source intarissable d'énergie et d'existence.

L'Esprit fécondateur est le Père, l'Unité, le Soleil ; la Matière féconde est la Mère, le Binaire, la Lune qui reflète.

Et la Pensée est la nourrice, la Terre toujours en friche et toujours fertile, des deux termes précédents dont elle est le trait d'union.

Et analogiquement les Principes agissent sur toutes les sphères de la Nature pour accomplir l'œuvre du Soleil qui résulte, en ce qui concerne la Matière atomique, de l'emprise du Feu, grâce auquel le monde inférieur des corps et le monde supérieur des éléments chimiques sont reliés par l'évolution perpétuelle, en un mouvement créateur des harmonies du Monde.

L'Œuvre du Soleil, qui était de détruire les ténèbres, d'illuminer les profondeurs de la caverne et de la Nuit, d'aspirer l'eau stagnante pour la changer en nuages gracieux et colorés s'essaimant autour du Roi Soleil !

L'Œuvre du Soleil, Œuvre de Beauté, Splendeur du Vrai, rayonnement d'Adonaï l'Eternel, Centre du Monde, Racine de l'Être, Pivot des Choses, Esprit de la Vie !

Et là, à quelques pas, couchée au milieu de l'Athanos qui chauffait doucement, dans l'œuf philosophique, rougeoyante, purpurine et citrine, sommeillait la Pierre, l'Elixir, la prochaine Poudre de projection qui n'attendait que l'Ange de lumière pour se réveiller aux sons de la trompette divine, triomphante, et communiquer sa propre nature fécondatrice aux corps encore inférieurs qu'elle attoucherait !

Le comte de Lambert, afin d'identifier la perle d'argent doré qu'il avait recueillie il y a peu d'instant sur la coupelle, la traita dans une capsule par de l'acide azotique à 36°. Presque toute la substance se dissolut, à l'exception de quelques parcelles brunes et lourdes qui donnèrent les réactions caractéristiques de l'or : dissolution dans l'eau régale, précipité métallique par l'ammoniaque, l'acide oxalique, etc...

Il était donc avéré que, par synthèse chimique, il obtenait la production d'une petite quantité de métal aurique, en partant de corps chimiquement purs, analysés préalablement et qui n'en contenaient pas trace.

Il fallait chercher à accroître le rendement, mais il tenait, sans aucun doute, la solution du problème.

Le résoudre-t-il ce problème, dans toute son ampleur ? Et cette voie moderne de synthèse se raccorderait-elle à la voie des alchimistes traditionnels dont il espérait aussi avoir retrouvé la piste ?

Quelques jours de patience encore et il ouvrirait le mystérieux matras.

Il saurait s'il avait bien interprété le langage des adeptes, s'il tenait enfin la clé de leurs arcanes symboliques.

L'Or ! Non point l'Or qu'on monnaie.

Lambert méprisait le gain — tout gain.

Il connaissait que l'adepte de l'Art sacré ne doit point utiliser à son propre usage, la richesse qu'il réalise en principe, mais qu'il abandonne en acte, sous peine de n'être qu'un vil profanateur de l'autel, car on n'achète point le plai-

sir, le luxe, la volupté ou le vice avec l'or hermétique.

L'Or ! Mais l'Or, symbole vivant de la divine Magie, symbole et réalité du Savoir, de la Gnose et de la Réintégration !

*
**

Ce fut un dimanche, jour du Soleil, Sônntag, que le comte de Lambert, qui avait calculé astrologiquement les phases de l'Œuvre, brisa le matras de verre au sein duquel il recueillit une quarantaine de grammes d'une substance homogène presque citrine entourée de cinabre spécial.

L'amalgame formait un corps assez friable, sans nulle trace de mercure métallique. Il était lourd et ressemblait à de l'or rouge, sous la lumière.

Exposé à l'action du feu, il ne se modifia point, fondit à 1000° et donna par refroidissement un petit culot d'or.

Lambert constata qu'il s'était produit, dans cette expérience alchimique, un accroissement aurique de 5 %.

Une partie du mercure s'était volatilisée sur les parois du ballon, une autre s'était unie à une partie du soufre en donnant un cinabre particulier. L'opération n'avait donc que partiellement réussi.

Puis il fit la projection avec quelques grammes de la matière initiale, sur du plomb et du mercure qui prirent une teinte jaune, mais ne la fixèrent point définitivement. Leurs caractères ne parurent pas sérieusement modifiés. La trans-

mutation proprement dite n'avait, en conséquence, pas eu lieu.

Lambert avait abouti à un demi-succès. Il obtenait l'accroissement de l'or par transformation du mercure, de l'argent et du soufre incorporés et partiellement changés en la propre nature de l'or, mais non la transmutation par projection ultérieure de quelques parcelles de ce ferment sur les métaux inférieurs, comme l'exigeait la théorie de l'Alchimie.

Néanmoins, un résultat important était acquis. L'idée alchimique s'était réalisée matériellement. La preuve de la fermentation métallique était palpable, évidente. Elle sortait de l'Athamor, s'offrait au contrôle rigoureux de l'expérience.

Les Alchimistes triomphaient.

Lambert possédait l'essence de leur secret, si jalousement et vigilement caché par eux sous les symboles et les allégories, que les prétendus savants ne l'avaient jamais découvert, dédaigneux qu'ils étaient de la vieille science d'Hermès, railleurs et pressés, tout absorbés par un travail hâtif qui tuait les cellules de la Matière, par l'intérêt, l'ambition et la gloire.

Et cependant, à travers les siècles, rien qu'en se bornant à notre civilisation médiocre, à partir du Moyen-Age chaotique, au milieu de la foule des souffleurs, des vulgaires compilateurs qui déformaient plus ou moins les augustes enseignements d'Hermès, ou parmi la horde croissante des charlatans, un Roger Bacon, un Raymond Lulle, un Nicolas Flamel, un Albert le Grand, un Géber, un Paracelse, un Sindivogius, un Lascaris, un Philalèthe, entre bien d'autres,

avaient surgi, apôtres de l'Alchimie, Adeptes de génie, qui avaient garanti la réalité de la transmutation, dont certains avaient remis quelques grains de leur fameuse poudre à des chimistes comme Van Helmont par exemple, lequel avait pu ainsi fabriquer de l'or artificiel, certifier après deux ou trois essais de l'étrange substance, l'exactitude du fait accompli dans les conditions scientifiques les plus indiscutables.

Lambert, désormais, suivrait, se disait-il, un chemin assuré. Il perfectionnerait son effort, parachèverait le Grand-Œuvre dont il entrevoyait nettement les différentes parties, maintenant qu'il en avait édifié la base.

Ces recherches exigeaient une grande patience, une persévérante ardeur, un inlassable enthousiasme d'artiste, de penseur et de mystique entretenant le feu sacré au foyer de l'intuition où s'alimente et se renouvelle la conscience qui puisse ainsi à même dans les forces vives de la Nature — une tenace attention enfin.

Mener une expérience, simplement alchimique, jusqu'au bout, n'était déjà point chose aisée, car les ballons éclataient souvent, par suite des pressions gazeuses intérieures, la température des brûleurs variait, ou bien les combinaisons de l'amalgame s'effectuaient mal, les couleurs ne se succédaient point, et tout était à reprendre.

Il en était de cela comme de l'œuvre mystique, intellectuelle et morale : il fallait sans cesse veiller, lutter contre soi-même, renouveler, après échecs, les tentatives sans se décourager — et attendre l'illumination de l'esprit.

Entre temps, Gaston de Lambert écrivait et

publiait ses livres. Le premier, sur la Vie des Atomes et l'Hylozoïsme, fit une certaine sensation dans le monde scientifique et philosophique. Deux autres sur l'Alchimie, attirèrent l'attention des maîtres de l'Occultisme et mirent le comte en rapports avec les chefs d'écoles.

Il composait dans son laboratoire, tandis que s'évaporaient des liqueurs au bain-marie, que filtraient lentement des solutions, ou distillaient dans l'alambic en répandant un léger parfum, des essences végétales, de verveine, de digitale, de menthe, qui lui servaient à composer des élixirs thérapeutiques dont certains médecins spagyristes, à l'étranger surtout, se fournissaient auprès de lui.

Il préparait des quintessences très actives par la méthode hermétique, sortes de dissolutions colloïdales de métaux et de métalloïdes dynamisés, qu'il unissait parfois aux élixirs.

Le mercure, le fer, l'arsenic, l'antimoine, le zinc, le soufre, le phosphore, l'argent, l'or, acquéraient, grâce à ces manipulations complexes, une puissance extrême sur l'organisme que Lambert considérait avec Paracelse comme un composé chimique.

Les maladies étaient dûes à l'altération de ce composé et il fallait, en conséquence, pour rétablir l'équilibre compromis entre les principes, des médicaments concentrés, d'ordre chimique.

L'Or Potable n'était nullement négligeable, non plus que les autres métaux dissous selon certaines conditions et rendus ainsi parfaitement assimilables. Ils pouvaient enrayer un grand nombre des maladies virulentes et infectieuses, toujours graves sinon mortelles.

L'Elixir de Longue Vie, aussi bien que la Pierre Philosophale — ces deux termes étaient corrélatifs — offrait un sens réel, abstraction faite des légendes et des mythes, des exagérations puériles. Les Alchimistes affirmaient que la Poudre Rouge, le Ferment métallique longuement cohobé, constituait un merveilleux tonique. Cette substance, vraie condensation vitale, qu'ils produisaient en faisant fructifier des germes intenses, devait, en effet, jouir de propriétés énergiques, tant sur le corps humain que sur les organismes minéraux qu'il transformait.

Analogiquement le même principe agissait sur tous les plans de la Nature, en raison de l'Unité universelle.

Dès lors le symbole ultime consistant dans l'accession au monde divin, grâce à l'emploi de l'Elixir des Sages qui permettait de communiquer avec les êtres supra-humains et de comprendre les secrets de l'Au-Delà, n'apparaissait-il point très lumineux, très profond, puisqu'il signifiait que l'Adepté possède la Science, la Vertu et la Puissance ?

Adepti Roscae-Crucis sunt angelos !

A défaut d'être l'Ange, l'Adepté bienheureux de la Rose cruciale, le comte de Lambert se tenait droit, l'air tranquille et déjà plus serein, sur le char cubique traîné par les deux sphinx assouplis.

Il se maîtrisait. L'œuvre intérieur, spirituel, dessinait les contours du temple. L'architecte parvenait à réaliser la soumission des éléments et de la matière à l'intelligence.

L'initié commande à la Nature parce qu'il la

comprend et obéit à ses lois supérieures qui sont les modalités les plus pures de l'Etre, les formes élevées de la Substance et de la Volonté détachées de l'Egoïsme.

L'initié ne cède à la volupté, quelle qu'elle soit, que lorsqu'il le juge opportun.

Il doit savoir user des choses et savoir également s'en passer.

Le besoin seul est son maître, mais il n'a guère de besoins et il a percé à jour les illusions des passions.

L'équilibre des forces est le but qu'il se propose à tout instant et pour lequel il provoque la prédominance de tel et tel motif sur d'autres.

Le plaisir des sens n'est pour lui qu'une détente, un simple délassement.

L'initié est inaccessible à la crainte comme aux remords. Il est au-dessus des préjugés et des erreurs du monde.

Il est stoïque, car il sait que toutes choses, heureuses ou malheureuses, bonnes ou mauvaises selon le jugement humain, se succèdent comme les anneaux d'une chaîne et passent. Il n'attend, de la Roue de Fortune, ni bonheur stable, ni faveurs, et les calamités qu'elle entraîne dans sa course sans fin, il les envisage avec le même calme que les joies.

Le dédain du comte de Lambert était complet, par rapport à l'opinion hypocrite d'autrui à son égard.

Il ne la bravait point. Il l'ignorait.

On le voyait sortir le soir, avec sa maîtresse ou des amies passagères, toujours accompagné de ses deux chiens-loups sauvages et farouches.

On ne le voyait point à l'église.

Il paraissait songeur, indifférent, pas comme les autres.

Et cela irritait la pudibonderie provinciale.

Et Douai regardait sans indulgence l'étrange jeune homme pâle, aux allures bizarres, qui, disait-on avec une ironie un peu inquiète, s'occupait des sciences maudites.

DEUXIÈME PARTIE

LES FILS D'HERMÈS

L'ASCÈSE

« La montagne où Moïse parlait était
gardée, de peur que quelqu'un ne venant
à y toucher, ne mourut. »

(Ex. XIX ; 12, 13, 21, 22, 23).

VIII

L'EQUILIBRE

Vers la fin de l'année 1897, Gaston de Lambert séjournait à Paris. Il logeait hôtel d'Orléans, rue de Richelieu où il avait l'habitude de descendre lorsqu'il venait avec sa mère dans la capitale qu'il exécrait.

Cette fois il était seul. Il se sentait mal à l'aise, angoissé, en cette ville immense, assourdissante et tapageuse. Il éprouvait l'horreur du bruit, de la foule, du mouvement, car cela exaspérait ses nerfs, dispersait sa pensée, entravait tout travail intellectuel.

Les boulevards le fatiguaient. Il les fuyait ainsi que le Centre de Paris, pour se détendre aux Tuileries, dans le jardin du Luxembourg, cherchant les squares, les rues moins animées, les quartiers provinciaux, lorsque ses affaires ne l'appelaient point au cœur de la Cité.

Il s'était décidé à abandonner quelque temps sa tranquille demeure, ses habitudes casanières et méthodiquement réglées suivant ses goûts, pour rendre visite à quelques occultistes en renom à cette époque, qui l'avaient invité à venir les voir et à participer à l'œuvre d'édification et

de propagande qu'ils réalisaient et dont il convenait qu'il devint l'une des colonnes.

Dès son arrivée à Paris, Lambert se rendait chez Paul Sédir, avec lequel il avait particulièrement correspondu depuis un an et qui se trouvait en relations suivies et intimes avec la plupart des hermétistes, des théosophes et des spirites notoires ou éminents, connus ou cachés, de la Grande Ville.

Sédir, secrétaire général de la rédaction de la Revue *L'Initiation*, rédacteur en chef du *Voile d'Isis* les deux organes fondés par Papus, membre influent des Sociétés secrètes qui centralisaient le mouvement spiritualiste et bras droit de Papus, habitait alors avenue de l'Opéra.

Lambert monta cinq étages, s'égara dans un couloir à bifurcations où s'alignaient des portes identiques, heurta à deux ou trois d'entre elles avant de se trouver chez Sédir.

Une jeune femme ouvrit, qui s'effaça pour laisser pénétrer Gaston dans une petite pièce mansardée, plus longue que large et dont l'unique lanterneau prenait jour sur le toit.

Un rapide examen du lieu permit à Lambert de se rendre compte que le locataire, s'il n'était point fortuné, savait en artiste tirer partie des choses, simples, mais disposées avec goût.

Cet étroit cabinet de travail était meublé d'un bureau aux coins de cuivre ciselés, d'un sofa, de trois chaises en cuir genre de Cordoue, et d'un fauteuil américain, large, au dossier bas, commode à l'homme d'étude.

Aux murs, des tentures, quelques belles affiches de Mucha représentant des évocations magiques ; sur le parquet, un tapis oriental. Des

fleurs sur le bureau, sortant d'une gaine de verre mauve craquelé.

Beaucoup de livres d'occultisme, aux couvertures usagées.

La portière de perles multicolores qui séparait la chambre voisine de celle-ci bruissa en s'écartant et Lambert vit s'avancer, la main tendue, la jambe gauche raide et traînante, un grand jeune homme imberbe, de 27 à 28 ans, sans teint, aux yeux étonnamment clairs et vagues, marron brûlé.

Les gestes étaient sobres, la voix grave et très lente, la tenue soignée. Correction anglaise. Col de chemise haut, à double cassure, manchettes reluisantes.

Sédir portait un complet veston gris foncé, de coupe élégante ; il avait une cravate bleu-marine et des bottines vernies.

Il parlait peu, se montrant affable, mais réservé. Lambert le jugea sympathique, d'une sincérité absolue et doué de connaissances étendues en occultisme, mais spécialement en mystique.

Disciple de Jacob Boehme, de Jeanne Leade, dont il traduisait des ouvrages peu connus, et de Cl. de Saint-Martin, Sédir pratiquait leurs enseignements théosophiques et kabbalistiques, abdiquait, disait-il, sa propre volonté pour accomplir celle d'autrui et obéir ainsi à la loi d'amour et de soumission christique, telle qu'il la concevait.

Il s'efforçait aussi de parvenir aux états supérieurs de la conscience par l'absorption de son être dans la vie intérieure de la Nature, au moyen de la vision astrale obtenue par le miroir

magique et qui permet d'atteindre le noyau, la racine même des choses, de concevoir leurs correspondances.

La magie constituait à cette époque, le fond de la doctrine exposée par les centres occultistes, à la tête desquels se distinguaient Papus, Guaita, Sédir, pour ne citer que les noms révélés au public, c'est-à-dire ceux des personnalités déléguées à la tâche en quelque sorte exotérique.

Lambert et Sédir se lièrent de suite, réunis par des idées communes et une réelle affinité.

Ils se virent les jours suivants, dînèrent ensemble, parcoururent les brasseries du quartier Latin où Sédir connaissait des types curieux d'artistes, de poètes, de philosophes et d'illuminés qu'il fit rencontrer à son camarade, puis il lui offrit de le présenter à Papus, le chef incontesté de l'Occultisme, que Gaston désirait vivement connaître et questionner.

Le mage habitait Auteuil, avenue des Peupliers, villa Montmorency, en ces temps-là.

Il faisait un temps beau et doux, souriant de soleil léger, lorsque le comte sonna dans la matinée, vers les onze heures, à la porte de la gentille villa entourée d'arbres - encore verts, en compagnie de Sédir.

Les deux jeunes gens étaient de même taille, élevée, mince et élancée. Tous deux se voûtaient par suite de l'habitude du travail et d'une vue défectueuse.

Leur démarche était saturnienne, leur regard lunarien, mais Lambert avait l'œil plus vif que son compagnon ; quoique rêveur et mélancolique son regard, traversé des éclairs de Mars,

montrait plus de combativité mentale. Le bleu des prunelles, pailleté de vert et d'or, durcissait et devenait alors souvent gris, quand des élans de passion soulevaient son âme.

La moustache fauve, retroussée, accusait les contours du visage pâle et ascétique, sous le nez incurvé légèrement en bas, et la teinte de cette moustache féline faisait contraste avec la chevelure châtain foncé coupée ras.

Le comte portait son costume habituel en tissu anglais gris foncé moucheté de marron et de violet ; la cravate La Vallière, de soie noire unie, formait un grand nœud négligé. Comme chapeau, un feutre noir également, souple et léger. Il tenait à la main dont la peau fort blanche trahissait à elle seule la race, des gants de Suède gris fer.

Sa toilette ne variait d'ailleurs guère. Lorsqu'il ne mettait point de complet, il revêtait un pantalon marengo ou gris, un veston noir. Ses pardessus étaient uniformément noirs.

Parfois on le voyait en complets de velours côtelé noir ou gris, rarement en redingote, sauf pour un déjeuner, des visites de cérémonie. En ce cas il affectionnait la redingote en drap dit « grain de poudre » serrée à la taille, noire ou bleu-marine à revers de soie, et le pantalon gris clair. Il détestait l'habit et le chapeau haut de forme.

Même à Paris, il restait d'une élégance extrêmement simple et ne s'astreignait point aux modes du jour.

Quand il fut en présence de Papus qui, tout en causant, classait des papiers, assis à sa table de travail, et prenait des notes, Lambert s'é-

tonna de sa jeunesse et de son aspect dépourvu de tout apparat.

A 42 ans, Papus, de son vrai nom le Docteur Gérard Encausse, avait accompli une tâche importante.

Il était célèbre dans le monde entier comme occultiste et même ses ennemis — car il en avait dans les milieux scientifiques et religieux — le reconnaissaient pour une intelligence avertie et pour le chef incontesté du vaste mouvement ésotérique qui croissait, sous sa gouverne, depuis 1885 et que quelques autres écrivains de valeur tels que Guaita, Joséphin Péladan, Saint-Yves d'Alveydre, Paul Adam, Barlet et Sédir, appuyaient de leur plume, de leur vaillant apostolat.

Papus était jovial, aimable, d'un accueil cordial et franc, avec des manières rondes de bon garçon qui est à l'aise partout et qui met de suite les gens à l'aise.

Lambert l'observait. Il sentait une force sous l'enveloppe en somme vulgaire et même d'allure débraillée.

La voix douce, musicale, nuancée sortant de lèvres épaisses un peu cachées par la moustache noire et la barbe assyrienne, enveloppait agréablement ; l'élocution était aisée, brillante, sans afféterie.

Des yeux très beaux, marrons, caressants et qui, doucement, magnétisaient, en ce sens qu'ils provoquaient un lien de sympathie entre Papus et l'interlocuteur charmé.

Papus accompagnait souvent ses paroles d'un sourire malicieux de la bouche et des yeux bridés, même lorsqu'il dissertait des choses les plus

élevées de la magie et de l'hermétisme, un sourire à peine en dessous, qui eut pu sembler à tort railleur ou sceptique comme le regard pétillant qui tâtait l'adversaire ou le partenaire. C'était le croisement de fer du duelliste, et Papus dodelinait parfois sa grosse tête ronde et chevelue — mal peignée — qui surmontait un corps robuste, épais et même plutôt obèse, inélégant à tout point de vue.

Certes il n'offrait rien d'un grand seigneur. Gaston fut même un peu offusqué en le voyant tirer pour se moucher, un mouchoir à carreaux de couleurs qui était sale.

L'habit ne fait pas le moine, songea le comte et le sourire dissimule sans doute une conviction sincère quant à la doctrine spiritualiste, très éclectique d'ailleurs, que le Maître prônait en l'enjolivant de récits occultes sensationnels, mais maintes fois vraiment gasconiens.

Lambert apprit du reste de la bouche même de Papus qu'il était né de père méridional et de mère espagnole. Il était donc plus que du Midi. Il était du Midi et quart. Cet ascendant pouvait expliquer les tendances de Papus à la galéjade ainsi qu'aux affabulations qu'il exposait par ailleurs avec l'humour impassible d'un britannique.

Mais ce défaut peut-être devenait une qualité car il contribuait au succès que Papus obtenait comme conférencier et dans ses écrits ou ses travaux de propagande. Une certaine fantaisie, le conte joliment brodé, plaisaient à ses auditeurs mélangés, à beaucoup de grands enfants qui l'écoutaient bouche bée, à ses fidèles auditrices

surtout, public qui se ralliait ainsi au fonds des idées présentées avec un art incomparable.

Au vrai, Lambert constata, dès cette entrevue pleine d'agréments, le rôle principal que Papus jouait dans l'occultisme : celui d'apôtre, de vulgarisateur éminent, de réalisateur pratique, d'écrivain clair et facile, accessible à la masse sinon toujours irréprochablement scrupuleux quant aux faits, ainsi qu'il apparaissait dans ses ouvrages célèbres : *Traité Méthodique de Science Occulte*, *Traité Élémentaire de Science Occulte*, *La Magie et l'Hypnose*, grâce auxquels des milliers de personnes connurent les principes, les textes et les lois générales de l'hermétisme enseveli jusqu'alors dans l'ombre de quelques cénacles.

Nul, au surplus, ne connaissait mieux que Papus les diverses écoles qui se partageaient la faveur des disciples de l'Invisible, les dessous, les à côtés, les coulisses de ce monde étrange autant que nombreux, les histoires et les événements qui s'y rattachaient.

Il documenta Lambert — qu'il estimait devoir collaborer à l'œuvre entreprise et en qui il avait salué un frère d'armes — sur le passé et le présent des sociétés initiatiques dérivées des grands centres secrets de l'Illuminisme : sur la Kabbale d'origine judaïque, mais qui se reliait au christianisme par l'ésotérisme oriental, sur la Théosophie issue de l'Inde anglaise où la fantastique Blavatsky avait amalgamé, en un pot pourri, une mixture de toutes les religions et de toutes les philosophies, syncrétisme répandu ensuite par l'intermédiaire de Madame Annie Besant, de Sinnett, de Leadbeater, sur le spiri-

tisme, ce couloir sombre, véritable antichambre mal éclairée de l'Occultisme.

Il communiqua quantité de pièces curieuses, importantes le cas échéant, à Lambert, lui assigna sa place et son rôle dans le cénacle occulte, confirmant sa priorité et son autorité reconnues d'alchimiste, et l'on convint que, avant son départ de Paris, il serait affilié aux grades supérieurs du martinisme, investi des fonctions que l'on comptait lui déléguer, en une tenue de loge générale.

Le lendemain de sa visite à Papus, Gaston de Lambert fut reçu par le marquis Stanislas de Guaita, dans le confortable appartement qu'il occupait au rez-de-chaussée, avenue Trudaine, à l'entrée du pittoresque quartier de Montmartre.

Au deuxième coup de sonnette, Catherine, la vieille bonne à demi sourde, coiffée d'un bonnet ruché comme dans l'ancien temps, vint ouvrir en trotinant. Elle jouissait d'une certaine notoriété dans le monde occultiste et iittéraire dûe à ses affirmations convaincues que son maître retenait enfermé dans un placard de sa chambre un esprit, un génie, qui était aux ordres de M. le Marquis.

Elle aimait à conter son émotion de l'avoir vu.

Le marquis Stanislas de Guaita avait de l'allure et de la race.

Lambert se reconnut en face d'un homme du monde qui l'accueillit en gentilhomme — et d'un caractère.

Guaita, grand maître de l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix rénové selon les principes

traditionnels qui régirent jadis cette fraternité mystérieuse et fameuse, cette assemblée secrète et puissante des cardinaux de l'Eglise Occulte, Guaita, issu d'une vieille famille noble de Lorraine, comptait 37 à 38 ans.

Petit, court, trapu, il avait la tête forte et carrée, le poil roux, dru et ras d'un germain, la mâchoire volontaire, l'œil bleu d'acier, dur, perçant et fixe. Une encolure de taureau. Des façons brèves, mais d'une courtoisie innée. Un vêtement bleu-marine tout simple moulait son torse trop large et dissimulait la musculature de jambes solides, trop petites proportionnellement au corps.

On sentait en Guaita un tempérament passionné et volontaire. Il dirigeait l'Ordre de la Rose-Croix, de son propre aveu à Lambert, avec une poigne de fer, à la prussienne. Il aimait la discipline inflexible. Il exigeait. Il fallait lui obéir sans réticences ; seulement comme il savait ce qu'il demandait, qu'il poursuivait un but inchangé et qu'il était fait pour commander, on pliait volontiers.

C'était un mage, un réalisateur hardi, même téméraire. Il osait. La mort devait être le résultat de ses efforts.

Il franchit les portes de l'Inaccessible Cité, mais elles se refermèrent sur lui définitivement et le Sphinx continua à veiller devant le gouffre qui attire la proie.

Guaita, artiste délicat, rare et difficile, penseur vertigineux, pionnier solitaire de l'Horrible qu'il fouilla jusque dans ses hallucinations de folie, fit une grande impression sur Lambert.

Il possédait une magnifique bibliothèque, une

collection de manuscrits alchimiques et hermétiques enluminés à la main, de valeur inestimable, de toute beauté, qu'il feuilleta devant Gaston, et qui lui servirent à orner et illustrer le texte sobre et vigoureux de ses ouvrages dominateurs : *Au Seuil du Mystère, Le Temple de Satan, La Clé de la Magie Noire*, qu'on ne peut mettre en balance, idées et forme littéraire, qu'avec les livres impérissables d'Eliphas Lévi.

Aristocrate, Stanislas de Guaita se tenait à l'écart des groupes. On ne le rencontrait point dans les réunions ni les loges. Tel le Pontife invisible au fond du Vatican, il maniait de sa retraite les fils de l'Ordre Suprême. Sa présence soupçonnée n'en acquerrait que plus de force et de prestige.

Lambert ressentit de la fierté à savoir qu'à la première vacance, Stanislas de Guaita le proposerait comme membre de la fraternité rosi-crucienne. Nulle élection ne pouvait lui être plus sensible que celle du Grand-Hiérophante actuel dont les choix ne se prodiguaient point et qui n'appréciait que l'exceptionnel.

Guaita dédaignait le public. Il demeurait solitaire dans sa tour d'émeraude, ne frayant qu'avec de rarissimes compagnons d'esprit, tour précieuse d'où il cherchait à sonder les espaces sans fin, et dont il ne s'évadait plus qu'à l'aide des drogues maudites, pour d'artificiels paradis peut-être...

Un autre après-midi, Lambert se rendit à Versailles pour se présenter chez le marquis de Saint-Yves d'Alveydre, l'Eminence Grise de l'Hermétisme, l'énigmatique Ermite, qui vivait plus retiré encore que Guaita, en son luxueux

appartement de la rue Colbert, au rez-de-chaussée aussi.

On ne l'approchait que très difficilement, après avoir passé par l'intermédiaire d'amis et posé une ou plusieurs demandes d'audience.

Il craignait les curieux en général et les importuns, se méfiait, à juste titre, de la *turba stulta* de l'Occultisme, des aliénés qui pullulent dans les bas-fonds de ce milieu hétérogène.

La délicatesse morale, la haute intellectualité de Saint-Yves lui faisaient redouter le contact, même passager, des imbéciles ou des fous. Ce n'est point lui qui eût su affronter la masse diverse des gens singuliers que Papus coudoyait sans cesse pour les besoins de la cause !

N'est pas dompteur qui veut. Il faut une grande robustesse, une absence presque complète de nerfs, un sang-froid particulier pour tenir ce rôle. Le relent des bêtes fauves ou des bêtes tout court, la contagion de leur atmosphère, suffoquent ceux qui n'ont point d'insouciance.

Semblable aux légendaires mahatmas de la théosophie moderne, le marquis de Saint-Yves d'Alveydre se dérobaît aux regards profanes ou indiscrets, restait enveloppé de brouillard protecteur.

Les sages ont horreur de la foule qui leur cause un insupportable malaise pouvant aller jusqu'à la souffrance intolérable. Les Adeptes écartent de leur ambiance aromale les esprits et les âmes médiocres. Ils laissent à d'autres, moins raffinés ou plus héroïques peut-être, l'ingrat labeur et les gloires bruyantes de l'apostolat et de la popularité. Eux ne veulent, ne cherchent, ne demandent qu'une seule chose : la

paix intérieure, la solitude. Ils passent inconnus.

Les diverses pièces de l'appartement, élevées, aux boiseries blanches agrémentées de sculptures Louis XV que l'on retrouve dans tous les vieux hôtels confortables de Versailles, ville du Roi, offraient une extrême élégance, laissaient voir une richesse qui ne s'affichait point, mais ne se dissimulait pas. Le marquis, veuf d'une cousine éloignée de Napoléon III, possédait depuis son mariage une considérable fortune.

Les tapis étaient feutrés sous les pas, les tentures étaient lourdes, les fauteuils profonds, les poufs rebondis, de soie fine. Chaque meuble, tout objet indiquait un luxe raffiné et de grand ton.

Le silence régnait ; un calme mystique et extra-humain, léger, délicieux et odorant enveloppait, dès qu'il avait franchi la porte d'entrée du vestibule, le visiteur, qu'à voix basse interrogeait une gouvernante amène, mûre et distinguée.

Saint-Yves d'Alveydre fit avancer le comte de Lambert dans son petit salon particulier attenant au grand salon où il avait patienté un bon moment. On n'avait point accès dans le cabinet de travail que le maître tenait pour le sanctuaire inviolable de sa pensée intime et qui, disait Saint-Yves, communiquait avec un oratoire.

Il s'assit à contre-jour et suivant son habitude pria Gaston de prendre place en face de lui, le visage en pleine lumière. Ainsi dominait-il sans tarder ses hôtes qu'il conservait sous son regard.

La conversation fut plutôt un monologue.

Saint-Yves causait admirablement, parlait une langue châtiée, maniait les mots avec un art consommé qui produisait des effets de musique exquise — et il aimait qu'on l'écoutât avec recueillement.

L'interruption le coupait à contre-temps, la contradiction lui était désagréable, car il espérait convaincre tout interlocuteur par la supériorité de son discours, à la rhétorique argumentée.

Il convenait de le laisser émettre, dans toute l'ampleur des tirades, ses idées coutumières qui, belles, harmonieuses, se drapaient d'une métaphysique aux profondeurs si mélodieuses et si divinement cadencées qu'à peine l'esprit parvenait à les fixer au milieu du chatolement des phrases, de l'abondance des adjectifs, de la plénitude des formes étincelantes.

La doctrine gnostique de Saint-Yves, vaste et féconde comme la nature universelle qu'elle prétendait traduire, ne pouvait s'épancher d'un seul trait.

Le Maître, orateur d'une suave éloquence, à la diction parfaite, conduite en sourdine, parfois chuchotante et qui s'éteignait aux moments voulus, mourait aux endroits propices — avec des gestes onctueux de prédicateur éminent, amenait sans hâte, les diverses périodes, arrondissait, sculptait, polissait les successives parties de la conférence, s'aidant de ses mains fines, blanches et soignées de prélat, du mouvement varié de ses magnifiques yeux doux et longs, expressifs autant que ceux d'une femme qui est belle, séduisante, et ne l'ignore point.

Le corps serré dans son haut fauteuil droit, épiscopal, de velours violet, la poitrine un peu bombée sous la redingote très chic, à la boutonnière de laquelle le mince ruban de la Légion d'Honneur tranchait comme le pétale sanglant d'une rose rouge, une perpétuelle cigarette à bout ambré fumant entre les doigts baguetés plus qu'aux lèvres occupées à dire, les jambes croisées qui laissaient entrevoir des chaussettes de soie violet foncé entre le bas du pantalon à damiers blancs et noirs et l'échancrure de légers souliers vernis lacés d'un large ruban, le marquis de Saint-Yves d'Alveydre, captivant par tout son être de charme seigneurial, vieillard de cour, si l'on ose donner ce nom de vieillard à une figure de noble prélat romain ou de diplomate impeccable qui frise à peine la soixantaine, mais dont la chevelure bouclée, la jolie moustache soyeuse et retroussée sont d'une blancheur de lait, le marquis ne s'arrêtait de commenter la théorie du Verbe Incarné, la réalité universelle immanente et transcendante de la Rédemption christique, l'unité fondamentale des religions qui dérivent toutes d'un catholicisme originel dont le christianisme constitue la synthèse absolue, l'origine des langues et du symbolisme à triple sens de leurs alphabets, hiéroglyphes des cultes, des philosophies, des sociétés, des sciences et des arts, dont lui Saint-Yves avait réussi à reconstituer la racine au moyen de cet instrument de Grand Art : *Arx Magna* : L'Archéomètre, auquel il mettait la dernière main après vingt années d'études et les révélations secrètes d'un brahmane initié aux ultimes Mystères divins, Archéomètre grâ-

ce auquel les chercheurs possèderaient enfin la clé souveraine de toute la Nature, de toutes les religions, de tout savoir, Archéomètre qui livrerait sans ambages les arcanes suprêmes de la Gnose, de l'Hermétisme, de l'Alchimie comme de l'Astrologie et de la Magie — le marquis ne s'arrêtait que pour rallumer une autre cigarette en affirmant qu'il avait réalisé à merveille la transmutation des métaux, ou pour tremper ses lèvres infatigables dans une coupe de champagne de marque, en invitant le jeune homme à l'imiter, avec une sollicitude tout à la fois paternelle et mondaine.

Il versait le champagne qui était excellent, assez sec, offrait une cigarette, passait les biscuits roses et reprenait la parole.

A six heures du soir, Lambert était encore là. Il revint le surlendemain et resta aussi longuement sous le charme prestigieux, sous l'influence annoblissante de la dialectique chaude, moëlleuse, prenante de cet incomparable mystique intellectuel qui émerveillait par la grâce et l'habileté de ses constructions métaphysiques, qui ne concluait en somme point, montrait des horizons immenses, esquissait une critique générale des divers systèmes modernes, puis une synthèse formidable comme le Cosmos, prêtait l'éclat de son art, de son intelligence, de sa conviction ardente aux splendides et impalpables Idées, vraies fantasmagories alexandrines, qu'il déroulait sans lassitude apparente, qu'il combinait en un amalgame irradiant, mais qui s'étalerait, telle une mer chantante aux flots azurés sur des rivages invisibles et des plages enchanteresses.

Lambert constata, au cours de ses entretiens avec celui que les chefs de l'Hermétisme considéraient comme un être presque sur-humain, un thaumaturge et un inspiré dont on recueillait avec dévotion les avis, que Saint-Yves prisait fort peu la propagande occultiste et le mouvement ésotérique et que ses idées sur l'initiation, les sociétés secrètes, la magie, différaient sensiblement des opinions qu'avaient sur ces points, Papus, Guaita et d'autres.

Saint-Yves faisait peu de cas des systèmes occultistes, de même que de la plupart des occultistes. Il estimait arbitraires leurs classifications extra-terrestres, dangereuses leurs pratiques et il identifiait la Magie avec la Religion pure, avec le Savoir absolu que seul l'homme uni au Christ atteint car il vit alors en Dieu.

Lambert, quelque vif que fut son désir de s'imprégner des effluves bénéfiques et de la force morale puissante qui émanaient de Saint-Yves — de qui les ouvrages, se disait-il, la *Mission des Juifs*, par exemple, son chef-d'œuvre, ne donnaient pas la véritable caractéristique : il fallait, non lire, mais *entendre* et voir Saint-Yves d'Alveydre — Lambert prit congé du marquis sur l'invitation cordiale de ce dernier à venir le revoir car il éprouvait de son côté une immédiate estime et de l'affection pour le jeune homme loyal, sincère, chercheur sans intérêts matériels qui lui avait soumis sa mentalité et son âme nues, demandant en échange les conseils éclairés du Grand Ami.

Lambert ressentait une vive admiration pour Saint-Yves. L'occultisme de cet adepte était évidemment moins précis, moins scientifique et

expérimental que celui de Guaita. Peut-être aussi était-il moins absolutiste. Dans sa quintessence, assez difficile à dégager, cachée comme le cristal sous la roche aux apparences trompeuses, elle lui apparaissait en accord avec les propres révélations de son esprit empruntées à la lucidité astrale qui est l'extase de la Contemplation.

Néanmoins il lui semblait que chez Saint-Yves, le sentiment religieux, l'imagination et la poésie l'emportaient sur d'autres facultés.

Guaita s'appuyait sur la Science, soudait la Tradition à cette colonne de fer. L'Adepté, selon lui, devait savoir plutôt que croire.

Les idées transcendentes du maître de Versailles planaient par contre tellement dans l'Infini qu'elles se perdaient dans le Principe des Choses hypostasié sous la forme du Christ Eternel !

Le symbolisme chrétien servait d'assises, constata Lambert, aux syncrétisations des principaux hermétistes qu'il avait rencontrés jusqu'ici.

Tous se réclamaient du Christ, à l'instar de leurs devanciers et se déclaraient catholiques, au sens ésotérique du mot, faisant du Logos, successeur des Fils de Dieu des mystères païens, le centre de la Kabbale judéo-chrétienne ; ils concentraient dans le ritualisme catholique le dogme de la Haute-Magie. Le prêtre et l'initié se confondaient.

Gaston se remémorait alors les entretiens qu'il avait eus avec l'aumônier du Carmel, le Père Stanislas, hermétiste également, quoique sacerdote romain et qui se serait accordé, pour l'en-

semble, sinon le détail, avec les disciples parisiens d'Hermès.

Nonobstant cette adhésion quasi-unanime des occultistes occidentaux — car les sectes orientales et théosophiques relevaient du brahmanisme et du buddhisme ésotériques — aux mythes essentiels du catholicisme, Gaston de Lambert, pour sa part, faisait des réserves.

L'Hermétisme, d'origine égyptienne et nullement juive (les Juifs avaient emprunté au naturalisme des sages de l'Égypte leurs symboles religieux), ne devait-il point tenter aujourd'hui, de briser le noyau allégorique dans lequel on l'avait enserré tout au long des siècles, de s'épanouir librement, de s'étancher, comme jadis, aux sources même de la Vie, de rejoindre la Science afin de lui fournir le thème de ses investigations, pour unir à l'expérience phénoménale, seule forme réelle de notre connaissance humaine, le substratum intuitif dans toute sa pureté, c'est-à-dire dégagé du parasitisme idéologique et verbal ? Fusion d'où sortirait le *Fait* dans sa réalité, promoteur des concepts nouveaux, plus étendus, supérieurs aux seules données du monde matériel et grâce auxquels il serait permis à notre esprit de pénétrer davantage dans le Monde invisible, au sein de la nature intime des Choses, de contempler la face interne du Monde, d'acquérir une connaissance adéquate à l'Unité essentielle, par fusion de l'*intrà* et de l'*extrà*, de l'introspection inconsciente ou subconsciente et de l'analyse physique et mathématique ?

*
**

Il était neuf heures du soir lorsque Gaston de Lambert, accompagné de Papus chez qui il avait dîné, tourna ce samedi le coin du quai des Grands-Augustins pour atteindre la petite rue de Savoie courte, étroite, obscure, dans laquelle les deux hommes s'engagèrent.

Après l'avoir remontée sur toute sa longueur, ils s'arrêtèrent devant une vieille maison de triste apparence qui portait le n° 4 et où avaient lieu les réunions occultistes.

Calme le jour, resserrée et comme perdue dans un quartier non passager, formant une sorte d'impasse où ne circulent guère les voitures ni les gens pressés, habitée par de paisibles employés, des travailleurs en chambre et des étudiants modestes, la rue de Savoie point commerçante — il n'y avait qu'un magasin : la librairie d'hermétisme tenue au n° 3 par Chamuel, l'éditeur et l'ami de Papus et de Sédir — est déserte à la nuit. On s'y croirait en plein Paris bizarre et curieux du XVI^e siècle, dans l'un de ces dédales d'antiques ruelles propices aux faiseurs d'or, aux astrologues et aux nécromants, peuplées de juifs adonnés aux sciences kabbalistiques.

L'Hôtel de Savoie, de très médiocre apparence, auberge d'étudiants pauvres, « hostellerie » pittoresque, s'élevait au milieu de la rue et seule la lumière sans grand éclat de sa lanterne, trouait les ténèbres environnantes que ne dissipaient point deux pâles réverbères placés en sentinelles à chaque extrémité de l'artère.

Papus et le comte montèrent un escalier mes-

quin qu'une lampe fumeuse ne rendait pas d'un accès facile et débouchèrent, au premier étage, en face d'une petite porte bien humble où se lisaient ces mots gravés sur une plaquette de cuivre : *Ordre Martiniste. Bureaux de l' « Initiation »*.

Le martinisme, remis en action par Papus principalement — qui en était le Grand-Maître — aux alentours de 1885, remontait à Martinès de Pasqually, son fondateur, puis à Louis-Clau-de de Saint-Martin, « le Philosophe Inconnu », mystique et hermétiste notoire, de noble famille et d'intelligence très distinguée sinon remarquable, épris de Kabbale, d'alchimie, d'illumination honnête mais un peu vague et touffu, qu'il délaya dans une vingtaine de livres de style filandreux et à l'eau de rose.

Il continua l'œuvre de Pasqually.

Spiritualiste fervent, imbu de la tradition régulière, il eut des disciples nombreux et de valeur, parmi lesquels Cazotte, qui répandirent sa doctrine.

Au moment de la scission qui se fit dans l'Illuminisme, quelques années avant la Révolution de 1789, les martinistes restèrent hiérarchistes et hostiles à l'anarchie morale et politique de la Franc-Maçonnerie. Ils s'opposèrent à la profanation des symboles, au galvaudisme de l'initiation, à Cagliostro et à toute la clique de charlatans doublés d'espions qui préparaient le cataclysme sanglant de la Terreur.

Les loges de l'école martiniste tombèrent en sommeil à la Révolution française. Les idées de Pasqually et de Saint-Martin ne se transmirent plus que par des adeptes isolés qui travaillaient

dans le silence sans chercher à faire des prosélytes.

Papus ayant eu connaissance des archives primitives de l'Association martinésiste et martiniste, résolut de reconstituer sur ses véritables bases l'intéressante confrérie et d'en faire une vigoureuse société initiatique reposant sur les principes traditionnels de l'hermétisme, de l'éсотérisme et du spiritualisme, et dont le rôle consisterait pour une grande part, selon les vues personnelles de Papus, à lutter contre l'athéisme, l'ignorance formidable, le politicisme mercantile et le chaos de la Franc-Maçonnerie, oubliée de ses symboles autant que de son origine occultiste. Car elle est la fille dégénérée de l'Illuminisme, la dépositaire infidèle des mystères d'Isis.

Papus, grâce à son talent d'organisateur, parvint rapidement à créer un nombre respectable de loges, non seulement en France, mais à l'étranger.

En dehors de ces cercles, des initiés indépendants furent recrutés dans les divers milieux intellectuels et sociaux, car il n'était point nécessaire d'appartenir à une loge, et ainsi en quelques années, l'Ordre Martiniste compta plusieurs centaines d'affiliés.

L'initiation comportait trois degrés, conformément à la tradition hermétique. Possesseur du dernier grade, l'initié était alors dit · S · I · Il restait ignoré du public, inconnu supérieur, d'autant plus fécond, actif et libre qu'il passait couvert du manteau de l'ermite, invisible sous le capuchon.

Le martinisme, à l'époque où Lambert fut re-

çu en loge, était à son apogée. Il possédait en son sein des esprits d'élite, des penseurs originaux, des artistes, des écrivains, qui accomplirent une tâche que l'avenir connaîtra, car les germes ne se développent que sous l'effet du temps et la moisson précoce est moins riche, moins abondante que la moisson tardive.

On se serrait autour de Papus qui dirigeait l'Ordre avec une rare dextérité, de façon étroite, spontanée et fraternelle.

*
**

Papus qui précédait Gaston dans l'escalier, frappa trois coups légers à la petite porte que Sédir ouvrit aussitôt. En smoking noir, il fumait une longue pipe de terre blanche dont il tirait de lentes bouffées.

Il serra la main aux arrivants et conduisit, en boitillant, le comte dans une chambre garnie de bouquins et de registres, qui servait de bureau de rédaction, et où se trouvaient déjà réunis quelques messieurs en redingote, auxquels il le présenta. On lui nomma Sisera, Oswald Wirth, l'ami et le secrétaire de Guaita, le Docteur Rozier, Marius Decrespe.

Le Docteur Rozier l'entretint de médecine occulte et spagyrique, de cures étonnantes par des procédés magiques et théurgiques. Il racontait des choses extraordinaires et merveilleuses avec du bon sens, une assurance naïve. Mais il était fort bien documenté et Lambert obtint de lui des indications qu'il se promit d'utiliser, sans pour cela croire à l'intervention des fées,

des lutins, des saints et des saintes que le Docteur Rozier évoquait ou invoquait pêle-mêle.

Oswald Wirth, concentré, méditatif et grave, ne prononça, ce premier soir de rencontre, que des paroles de bienveillant accueil. Marius Descrespe se montra original, érudit, d'une cordialité de camarade.

À l'écart, souriant et l'air débonnaire, un vieillard craintif semblait vouloir s'effacer.

On eut dit un rabbin d'autrefois avec son visage d'ivoire jaune, sa barbe blanche, ses yeux profonds et doux qui éclairaient un front lisse et bombé, séparés par l'arête recourbée du nez mince rejoignant la moustache soyeuse. Les dents étaient superbes.

— Un de nos maîtres les plus savants et les plus modestes, l'un des Adeptes — déclara Sédir à Lambert qui s'inclina devant celui qui n'était autre que F. Ch. Barlet, philosophe pythagoricien de la Compagnie, membre influent du Suprême Conseil de l'Ordre de la Rose-Croix, de même que Sédir.

Le vieillard à face de rabbin devint rose de confusion et protesta de son ignorance, en tendant à Lambert ses doigts longs et coniques d'idéaliste et d'homme candide, désarmé devant les embûches de la vie, qui ne sait rien de la malice humaine et dont on abuse à souhait car le mensonge, l'hypocrisie lui sont étrangers.

— Je ne suis qu'un simple étudiant, assura-t-il. Je ne sais rien et j'apprends tous les jours.

Il s'occupait spécialement d'astrologie à ce moment là, mais était supérieur dans toutes les sciences de l'Occultisme, venait de publier un *Essai de Chimie Synthétique* et possédait une

connaissance étendue, coordonnée en système colossal, effarant par sa complexité indéfinie.

La bonne foi, l'érudition tranquille de Barlet, faisaient de lui un des piliers de l'École. Il appartenait à une société secrète très occulte d'Orient et parut à Lambert en possession d'idées extrêmement vastes quoique mélangées de croyances singulièrement archaïques, pour un cerveau puissant comme le sien. C'était un ensemble de théurgie alexandrine et de science, de loyauté et de foi ardente. Le génie a de ces mélanges.

Lambert se promet de poursuivre les relations ébauchées avec Barlet qui, réfugié dans l'ombre, théoricien pur, contrastait avec les autres maîtres par sa bonhomie provinciale, sa bourgeoise attitude. Il n'avait rien de parisien ni d'imposant, se montrait gêné d'allures, et sauf la sculpture noble de sa tête pour qui en détaillait les lignes, il ressemblait à un honnête fonctionnaire.

La chambre se vidait. Il ne restait plus que Barlet et le jeune homme.

— Je viens interrompre votre conversation, s'excusa Sédir. Mais on vous attend, Barlet ; nous entrons en loge.

Veillez rester ici, pria-t-il Lambert. On viendra vous chercher tout à l'heure.

Quelques instants plus tard, le comte vit arriver un homme masqué qui l'invita à le suivre et le fit pénétrer dans une chambre éclairée aux bougies placées dans des candélabres à trois branches, où se tenaient debout, rangées en cercle une douzaine de personnes, le visage masqué d'un loup de satin noir et le corps couvert d'une

ample robe de lin blanche. Les dignitaires portaient en sautoir le large cordon de soie blanche avec les insignes de leur fonction brodés en or, et le bijou de l'ordre agrafé sur le côté.

Devant une table couverte d'un tapis également blanc et sur laquelle était posé le Rituel et le Manuel de l'Ordre, le Président de la Loge et ses deux assesseurs se dressaient immobiles.

Ils s'assirent.

Lambert, sur leur invitation, s'approcha d'eux.

Et l'initiation, très simple et brève, dépourvue de la fantasmagorie ridicule de la maçonnerie, s'accomplit.

Il n'y avait point d'épreuves. On ne prêtait aucun serment, ne se livrait à aucune profession de foi spéciale, la liberté morale étant considérée comme sacrée.

Papus que Lambert reconnaissait aisément à sa corpulence, à sa barbe fourchue et à sa voix, lui conféra personnellement, avec le troisième grade les fonctions et les titres réguliers de Délégué Général du Suprême Conseil et de Membre du Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste, en raison des lumières qu'il possédait et des services qu'il avait rendus à la cause de l'Hermétisme.

L'un des assesseurs lui tendit une robe de lin dont il s'entoura, ainsi que les insignes de ses grades, puis Papus prononça le discours de réception. Il parlait sans recherche, ne visait point à l'effet. L'intonation, agréable, était un peu chantante, la phrase imagée, aux accents parfois impératifs qu'atténuait la plus exquise courtoisie :

— Te voici notre frère.

Tu es lié à nous, non par un pacte quelconque, non par obligation, mais par la communauté d'idées, de pensées et de sentiments qu'inculque le plus pur Idéal.

Tu es venu à nous librement. Tu peux nous quitter de même. Mais n'oublie jamais les devoirs de l'amitié et de la discrétion.

Nous t'avons reçu avec joie, car nous savons que ton esprit est éclairé par le rayon hyperphysique de la lumière intérieure, et que ton âme est juste. La paix de la bonne volonté est en ton cœur.

Nous t'accueillons comme initié, nous initiés. Mais, tu ne l'ignores point, nous ne t'avons point conféré, à vrai dire, l'initiation.

L'initiation est personnelle. Elle ne se communique point, pas plus que le génie, le sens de la Beauté ou le talent. Chacun, à l'heure voulue, la trouve au plus profond de sa conscience illuminée par l'Être Éternel.

Tu étais initié, malgré ta jeunesse, grâce à ta propre connaissance, et déjà tu as parcouru un chemin étendu dans le domaine mystérieux de l'Occulte.

L'Homme est son maître à lui-même, puisqu'il est un effet de sa volonté harmonieuse, mais c'est l'Invisible qui le guide et le dirige.

Et c'est l'Invisible aussi qui t'a amené parmi nous, pour collaborer à l'édifice que nous construisons : la Pierre Cubique du Temple d'Hiram.

Ici, nous ne faisons que confirmer, entre compagnons assemblés et qui ont résolu de t'accueillir, la lumière divine que tu as obtenue et

que tu entretiendras en toi avec amour et fidélité, sans défaillir, nous en sommes garants.

Tu étais un appelé, dès longtemps, mon frère et te voici maintenant élu au Sanctuaire d'Hermès où tu prends place comme l'un des fils particulièrement affectionnés du trois fois grand : Trismégiste...

...Tu sais pourquoi nous enfermons dans le secret de l'Ordre, les majestueuses vérités, à la diffusion opportune desquelles nous travaillons d'autre part, avec enthousiasme et prudence.

La raison de notre obscurité apparente, tu la connais. Elle réside dans la circonspection du mage. Et je n'ai point besoin de t'intimer le commandement d'être supérieur et de rester inconnu. Les symboles te sont familiers, ô mon frère, et le masque qui nous dissimule le visage t'indiquerait, à lui seul, le danger, la folie et la vanité des révélations téméraires et des gloires du monde. L'Initié se recueille, cache sa vie et ne montre que ses actes. L'humilité sert sa puissance et l'orgueil ou l'égoïsme la détruisent.

Nous devons être ignorés, afin de conserver l'indépendance de notre esprit et de notre âme. Nous ne sommes que des ombres pour la foule, car il nous est interdit de jeter les perles aux profanes, de l'avis même du plus parfait des Fils de Dieu : Jésus le Christ, notre Maître Suprême ; et pour que l'on ne nous ravisse point les trésors dont nos mains sont pleines, il nous faut passer inaperçus.

Ces trésors d'ailleurs offriraient le plus grand danger à ceux dont le cœur n'est point épuré.

C'est pourquoi on écarte les imparfaits du jardin de la Science du Bien et du Mal.

Nous éloignons les indiscrets, les curieux, les sceptiques, qui, s'ils maniaient imprudemment les forces magiques dont nous disposons, périraient. La noblesse de l'âme est indispensable à qui prétend affronter, sans péril, les contrées invisibles.

Le gardien est là, incorruptible et farouche, armé du glaive, sur la montagne sacrée d'où l'Éternel fait entendre sa Voix.

Il ne laisse franchir le seuil du mystère qu'à celui qui sait, qui veut, qui ose et qui se tait.

Rappelle-toi toujours, initié, en quelques circonstances du destin que ce soit, tes obligations morales imprescriptibles.

Choisi par l'Invisible pour consacrer ton intelligence et tes énergies à l'élucidation de la nature intime des corps, de leurs combinaisons et de leurs luttes, à l'Alchimie dont les regards pénètrent jusqu'au fond de la Matière vivante, conserve donc intact le patrimoine de sa tradition millénaire, conforme tes actes à l'Idéal sur-humain que tu portes religieusement en toi-même... N'emploie jamais l'or à une fin personnelle ou indigne.

Souviens-toi, Initié, notre frère de dilection, que l'Or est le symbole de l'Absolu, de l'Unité à jamais reconquise et que l'Or, fruit de l'Œuvre du Soleil, ne brille de tout son éclat que lorsque nulle poussière ne souille plus son essence ».

Alors, tous les initiés de la Loge, d'un même geste, enlevèrent leurs masques, puisque tous, ici, étaient frères et féaux.

*
**

Avant de quitter Paris, Lambert réalisa le projet qu'il avait formé dès longtemps, d'instituer une association alchimique. Papus, Guaita, Barlet, Sédir lui prêtèrent leur concours et firent partie du Conseil de la Société.

L'objectif poursuivi consistait à grouper les chercheurs compétents afin de synthétiser tous les efforts, de rassembler les documents et les expériences susceptibles de rénover l'Alchimie, cette sublime Philosophie de la Nature en résolvant scientifiquement le problème de la transmutation des corps inclus dans les doctrines hylozoïques. Il s'agissait donc d'une œuvre d'élu- cidation, de démonstration et de propagation.

« La Matière est Une. Elle vit, elle évolue et se transforme. Il n'y a pas de corps simples ».

Ceci était axiomatique pour Lambert qui avait pénétré dans la partie intérieure du Monde, dont l'esprit connaissait intuitivement que la Matière est le substratum inséparable de la Vie, que tout atome, toute molécule, tout composé minéral et métallique est un agglomérat de particules ani- mées, objectivement, et subjectivement un être, conscient en proportion du degré d'évolution qu'il atteint, un être qui incarne en lui la Vo- lonté universelle.

Il n'y a que Vie dans le Cosmos. La Matière pure se confond absolument avec ce Principe éternel et infini, Être en Soi dont les premiers phénomènes sont la Volonté expansive, le Désir et la Conscience élémentaire.

Par transformisme indéfini, par mutations au sein de sa propre substance, source de l'exis-

tence, la Vie se développe, prend, de plus en plus, connaissance de ses actes, de ses phénomènes, de ses extériorisations — et c'est la Pensée qui naît et qui s'étend.

Ces choses étaient des vérités évidentes pour Gaston comme pour tous les illuminés, mais les savants modernes, aveuglés par le matérialisme ou le scepticisme agnostique, butés sur le mécanisme, ne voient point ces certitudes.

Lambert créait un centre alchimique dans l'intention de conserver la Tradition hermétique, puis d'amener le plus grand nombre d'esprits indépendants à l'idéalisme sans lequel la Science n'est que cadavre.

En même temps, il organisa les services d'une revue mensuelle qui serait administrée par le bon Chamuel et dont lui-même prenait la direction et la rédaction.

Il obtint la collaboration de ses maîtres et compagnons d'occultisme et prépara le lancement du premier numéro de la *Rosa Alchemica*.

Les journées s'écoulaient vite, remplies par les visites, les courses chez l'imprimeur et chez l'éditeur.

Tantôt Gaston dinait avec Sédir et Decrespe dans un restaurant du Palais-Royal, tantôt chez des personnes amies du premier, des dames, vestales gracieuses de la théosophie et de l'occultisme, très parisiennes et fort spirituelles, chez qui se réunissaient de bien curieux types d'occultistes, les uns sérieux, les autres baroques et timbrés, que Lambert étudiait avec un plaisir non dénué de dilettantisme. Il observait un mélange de croyances en général élevées, de con-

naissances parfois étendues et de superstitions étranges.

Après le dîner, on questionnait le tarot sur les choses de la science, mais davantage sur les destinées individuelles, avec le même air convaincu, pénétré, et pourtant allégé par l'atmosphère railleuse de la capitale, que la consultation de l'oracle se rapportât à l'amour ou à l'origine et à la fin transcendente des Astres !

On racontait des histoires magiqués à l'Edgard Poë ou à la Gilbert-Augustin Thierry, sans sourciller.

Fantômes, esprits des morts, fées, gnômes, élémentaux, tour à tour étaient les héros des récits vécus et qui ne manquaient point d'une certaine saveur. Des thaumaturges avaient ressuscité des personnes défuntes depuis deux jours, des médiums obtenaient des matérialisations d'entités du 7^e Plan de l'Espace, des apports merveilleux...

Enfin l'on disait la bonne aventure, au moyen des horoscopes hâtivement dressés, du marc de café et de la chiromancie.

Il résultait de ces multiples opérations superficielles quelques phénomènes à retenir, manifestations de la psychologie occulte, des facultés lucides, quelques évocations approximativement exactes du passé individuel ou de vagues pressentiments de l'avenir — des coïncidences aussi et peut-être surtout.

Car Lambert constatait que la plupart de ces amateurs du mystère n'apportaient pas plus de suite ni de méthode dans cet ordre d'idées supérieures que dans l'ordre courant de l'existence.

On effleurait ; on ^obaguenaudait avec l'Au-Delà. On flirtait avec les morts.

C'est pourquoi il ne se produisait qu'un ensemble de choses assez décousues, voilées de brume, simples reflets proportionnés à la quantité et à la qualité spirituelles mises en jeu. L'action et la réaction, l'attention et la réflexion sont toujours égales. Telle dose, tel effet.

La veille de son départ, Gaston de Lambert se proposa de consulter la célèbre Madame de Thèbes, la chiromancienne réputée dans le monde politique, financier, mondain, aristocratique et même royal, Egérie du Faubourg Saint-Germain depuis qu'elle avait prédit leur sort au marquis de Morès, à l'Impératrice d'Autriche et que la Reine d'Italie l'avait fait mander à Rome.

La sybille moderne avait établi son temple et dressé ses dieux lares 29, avenue de Wagram, à deux pas de l'Arc-de-Triomphe, quartier distingué, large et aéré propice aux souffles inspireurs du Ciel.

L'appartement, à l'entresol, respirait l'aisance. La dame de céans aimait ses aises et possédait de quoi se les accorder. Elle exerçait son art depuis vingt-cinq ans et la consultation coûtait un louis. Alexandre Dumas qui l'avait lancée dans cette voie fructueuse, fut son père temporel, en la circonstance.

Meubles cossus, bibelots de prix ; des éléphants en bronze, en porcelaine, en cuivre, de toutes tailles emplissaient les chambres. « Je ne trompe pas, j'avertis », disaient-ils. Leur devise était celle de Madame de Thèbes qui avait placé

dans ses armoires un petit éléphant blanc porteur de cette bonne nouvelle.

Sur la cheminée, autour des glaces, beaucoup de photographies d'actrices appartenant à l'Opéra, à la Comédie-Française, au Vaudeville, avec quelques mots de remerciements et de félicitations pour les pronostics réalisés ; et sur la table du salon d'attente, des albums remplis de portraits autographiés de notabilités reconnaissantes et qui avaient daigné envoyer leurs traits et leur signature, sinon en guise d'honoraires, du moins en témoignage de sympathie.

Madame de Thèbes reçut Gaston de Lambert dans son petit cabinet oraculaire, non point en visiteur banal, mais un peu comme une pythonisse accueillait un mage, fils d'Hermès à la ceinture flamboyante. Tout au moins le considérait-elle ainsi qu'un collègue ès-sciences secrètes qui vient pour causer et accroître ses lumières.

Elle le retint une heure, le charma par sa simplicité, sa loyauté et l'extrême bonté de son cœur.

Elle jouait en somme un rôle utile en tant que conseillère vis-à-vis des gens, désarmés souvent ou aux abois, qui venaient la consulter. Elle encourageait toujours, ne contristait guère, affermissait les bonnes volontés, adoucissait les haines, détournait les mauvais projets et se gardait bien d'émettre quelqu'avis qui eût pu causer des désastres moraux.

Madame de Thèbes était une fée, une bonne fée, qui répandait le bien, qui observait à merveille, utilisait finement ses remarques et se documentait, par les lignes de la main, certes, sur

l'état des consultants, mais tout autant par sa féminine subtilité et une sorte de discrète police faite par des détectives mondains, des compagnes ou des amies.

Portant agréablement ses cinquante ans, Mme de Thèbes, plutôt corpulente, offrait un visage d'hépatique, au dessin un peu dur et même masculin. Les yeux avaient une douceur triste, au milieu du masque large et empâté.

Le nez fort épais, indiquait la mansuétude et l'affectivité, la bouche charnue une sensualité combattue par l'énergie des lignes et d'un menton volontaire. Les mains paraissaient trop grandes et les doigts lourds.

Vêtue de satin noir, le cou décolleté et encerclé d'un collier de perles d'or, un riche bracelet massif au bras gauche et peu de bagues, Mme de Thèbes, qui s'exprimait avec facilité, sans aucun maniérisme féminin, en véritable parisienne douée de tact et de bonnes façons, mais affligée d'une voix d'homme enroué, produisait le meilleur effet ; elle en imposait suffisamment, mais n'était ni pédante, ni théâtrale. A l'aide d'une loupe, elle examina attentivement les mains de Gaston et lui prédit le triomphe moral en Occultisme, le succès intellectuel, après des luttes vives et pénibles.

— Vous parviendrez par vos efforts, car la chance ne vous favorise point. Vous n'avez rien à attendre du monde, ni célébrité, ni honneurs. Mais vous atteindrez le calme mental auquel vous aspirez, une haute élévation en occultisme.

Puis elle fit allusion aux préoccupations politiques actuelles du jeune homme, lui annonça qu'auprès du duc d'Orléans il devait jouer un

rôle prochain et l'aiderait dans une tentative de restauration.

Sans préciser davantage ces choses, elle décrivit avec exactitude son tempérament, mélange des types saturnien, martien et lunarien, révéla les maladies qu'il avait subies, mais en ce qui concernait l'avenir ne se hasarda point à des détails matériels.

Elle avoua du reste au comte que son art consistait surtout en des combinaisons d'ordre à la fois intuitif et expérimental, par rapport aux sujets qu'elle voyait, mais prétendit aussi s'aider de l'Astrologie. A vrai dire il ne sembla point au jeune homme que sur ce chapitre elle possédât de bien grands éclaircissements.

Ils se quittèrent amis. Lambert devait venir revoir Madame de Thèbes lors de son prochain voyage. Elle l'invitait à déjeuner et ils causeraient divination.

*
**

Durant le cours des années 1898 et 1899, Gaston de Lambert se rendit très fréquemment à Paris. Il avait noué des relations intimes et suivies avec les Fils d'Hermès.

Papus le chargea de professer l'Alchimie et la Médecine Spagyrique à la Faculté des Sciences Hermétiques qu'il venait d'organiser et qui compta rapidement un nombre respectable d'étudiants. Les cours comprenaient la Magie, la Thérapeutique hermétique, l'Astrologie, l'Alchimie; l'Histoire de l'Occultisme, la Mystique, les Arts divinatoires.

Lambert venait chaque mois faire sa confé-

rence. Il restait en général quarante-huit heures à Paris et descendait maintenant Hôtel des Saints-Pères, dans la vieille rue des Saints-Pères.

Il assistait ainsi à une réunion de loge martiniste, prenait part aux travaux pratiques qui s'y effectuaient entre initiés des grades supérieurs, sous la direction de Papus.

La Magie cérémonielle n'était que rarement abordée. On la considérait aujourd'hui comme contraire aux enseignements de l'école martiniste, continuatrice de la tradition kabbalistique et ésotérique chrétienne.

La voie « cardiaque » et mystique l'emportait déjà sur la voie mentale et au détriment de l'expérience scientifique et positive.

On craignait les embûches de l'Orgueil, on se méfiait de plus en plus des « pouvoirs ». L'attitude active laissait place à l'attitude passive, la prière remplaçait le geste. Néanmoins les théories magiques servaient de point d'appui aux efforts et aux actes initiatiques.

On s'occupait spécialement d'exorciser les personnes qui se croyaient possédées à la suite d'essais spirites et dont les communications avec l'Astral désorbitaient le système nerveux et cérébral.

Lambert assista au spectacle de ces perturbations morbides, signes d'aliénation mentale plus fréquents qu'on ne le suppose, en notre siècle — d'ailleurs pareil à tous les siècles — et participa aux opérations tentées pour en conjurer les effets.

Tantôt les infortunés qui venaient se faire traiter par la prière et la chaîne occulte, étaient

obsédés par des larves, tantôt par de mauvais esprits ou des élémentaux, ces être psychiques intermédiaires entre l'homme et les animaux, aux dires des hermétistes qui, conformément à l'idée de la vie universelle analogique, personnifient et intellectualisent toutes les forces de la Nature.

Une fois ce fut, par exemple, un homme déjà âgé, aux traits tourmentés et antipathiques, aux yeux inquiets, fixes et mauvais, qui fut soumis à la cure mystique.

Papus, Sédir, Sisera, Lambert, s'enfermèrent avec lui dans le petit oratoire décoré de pantalacs attenant à la salle où se faisaient les cours, rue de Savoie.

Le patient, très agité, déclara qu'il était le jouet d'un être occulte qui le tourmentait, le harcelait, le frappait (il portait des ecchymoses à la face), entité que Papus certifia appartenir à l'espèce des Elémentaux, au genre féminin des Sylphes, esprits de l'Air.

Pour combattre son influence néfaste et la chasser si possible, on fit la chaîne magique. Le possédé se trouvait à une extrémité, Papus à l'autre.

Levant le bras droit, avec quelque emphase, afin d'attirer la force bénéfique qu'il cherchait à capter dans le milieu invisible, Papus récita le *Pater Noster* ésotérique, en compagnie de ses thaumaturges dociles, puis imposa la main sur le malade en prononçant, d'un ton de commandement, certaines paroles imprécatoires.

Sous l'effet de l'influx magnétique et de la suggestion, l'homme se calma et parut retrouver l'usage de ses facultés rationnelles.

Lambert constata la puissance indéniable de Papus qui se donnait du mal d'ailleurs et suait après l'exercice des passes, mais il ressentait un trouble physique et psychique à participer à des opérations de ce genre.

Le contact des aliénés lui était très pénible. Sa sensibilité nerveuse se révoltait contre la contagion possible de l'idée fixe du malade déséquilibré, qui se propageait par l'ambiance, le courant établi et devait être vaincue par la force presque agressive d'une volonté tenace.

Puis il estimait qu'accepter, sans aucune preuve sérieuse, l'existence concrète des Symboliques Élémentaux, était aller fort vite en besogne.

Leur accorder l'individualité, même éphémère, c'était donner corps à une hypothèse des plus osées.

Le fait de la Vie universelle, des Idées-Forces, des hiérarchies d'êtres extra-terrestres ou invisibles à nos yeux matériels, n'impliquait nullement la réalité des Salamandres, des Sylphes, des Oadins et des Gnômes !

Notre cerveau retombait toujours dans la même faute qui était d'anthropomorphiser les manifestations de la Vie auxquelles il prêtait les formes de ses représentations subjectives.

Lambert se proposait de réagir contre la prépondérance envahissante du mysticisme aveugle dans l'Occultisme. Il voulait que la Science ne fut point négligée, mais que l'on soumit, en dernier ressort, les hypothèses à son inflexible tribunal.

L'intuition, dès qu'elle amenait dans notre monde les idées en faisait des choses dont les propriétés relevaient des seules lois perceptibles :

les lois positives. Si l'intuition échappait au contrôle de la Science, de par son essence, ses effets, par contre, lui appartenaient.

Selon Lambert, l'Occultisme, outil de travail, tradition complexe et confuse de vérités et d'erreurs, devait être passé au crible. Il apparaissait composé de principes immuables et de croyances diverses, modifiées ou même détruites aujourd'hui, dans les esprits cultivés, par suite de l'évolution des concepts.

Il fallait donc allier la foi raisonnable dans les hypothèses provisoirement les plus probables -- en l'absence d'une certitude universelle que nous ne pouvons acquérir -- à la raison, ce grand juge ; la mystique, c'est-à-dire l'intuition des forces inconnues, invisibles, à la connaissance scientifique et expérimentale qui les étudie, les observe et les classe. Les données, souvent géniales, mais imprécises et internes, de l'Intuition devaient, pour être objet de notre savoir, se plier à l'investigation scrupuleuse de l'Intelligence, l'unique traductrice des signes idéaux immédiats, puisque nous sommes astreints aux représentations cérébrales humaines dont dépend la connaissance formelle et médiatée.

C'était ce travail double, d'aller et de retour, d'involution dans la matière et d'évolution vers l'Idée, identique en toute la Nature, que s'efforçait, en Alchimie, de réaliser Lambert.

La Chimie et l'Alchimie devaient se confondre et s'approuver — Philosophie et Histoire de l'Atome, de la Molécule, de la Matière vivante et Philosophie et Histoire analogue de l'Homme, de l'Univers, de leurs transformations cycliques et de leur réintégration finale en l'Unité

— aux lumières de l'Intuition et du fait expérimental, d'où naîtrait le Fait scientifique, en quelque sorte absolu et unique.

Eh bien oui ! Son rôle lui apparaissait, à Gaston, avec netteté maintenant. Il était appelé, désigné par l'Invisible, par le Destin, selon les termes de Papus ou le concept de Nécessité que lui-même préférerait, pour représenter, dans le cénacle hermétique où il était entré, l'esprit à la fois mystique et scientifique, critique non moins que croyant, pour travailler à la constitution positive de l'Occultisme, et cela en certain antagonisme avec les autres promoteurs du mouvement actuel si considérable par son importance encore insoupçonnée.

Cet antagonisme, du reste, était nécessaire à l'équilibre occulte. Il était juste. L'harmonie ne se produisait que par réaction, dans l'analogie des contraires.

Or les tempéraments des diverses personnalités qui se trouvaient à la tête de l'Ecole Martiniste, différents et opposés, se complétaient et s'harmonisaient dans l'équilibre du courant hermétique ainsi formé.

Papus était l'agent actif, aux idées nombreuses, apte à diriger, canaliser, adapter les doctrines successives, davantage que pour les analyser ou les éclaircir par une étude originale et soutenue.

Il organisait et produisait. Son œuvre matérielle et intellectuelle le démontrait : ses livres avaient propagé l'occultisme partout, comme ses fondations l'avaient groupé, discipliné et rendu actif. Papus était le Balzac de l'Occultisme. Il avait le génie des affaires immenses.

Guaita — qui venait de mourir à 37 ans — avait été et resterait le penseur vigoureux qui, personnellement, s'adonnait à la Magie et osait poursuivre, dans la pratique, ses projets. Il demeurerait le grand seigneur de l'Hermétisme, raffiné jusqu'à la morbidesse, le Mage puissant, isolé et volontaire.

Saint-Yves d'Alveydre, grand mystique aristocrate, s'opposait à l'œuvre de magie. Il attendait la lumière et la sagesse de la prière, du sacrifice et du renoncement intérieur, la vérité, du jeu subtil de son Archéomètre et l'ordre social de la Synarchie. Il conseillait volontiers d'aller à l'Eglise et de garder la foi aux symboles.

Elégant et disert, obscur et éloquent, pareil à un Soleil que l'on devine radiéux derrière des nuages charmants, il s'effaçait dans une pénombre voulue et nuancée. Le public l'ignorait ; quelques disciples le vénéraient à l'égal d'un demi-dieu.

Sédir, attaché aussi au mysticisme, mais éclectique à cette époque, adepte du brahmanisme autant que du christianisme ésotériques, discret et compilateur fidèle, nature compréhensive mais portée vers les cimes du Mystère, cherchait en dehors de la Science, à l'instar de Saint-Yves dont il était l'ami, la vision béatifique de l'Infini.

Barlet seul, (et Marius Decrespe, ce dernier, beau brun ténébreux disparu prématurément à 35 ans), apportait des tendances rationnelles. Il s'appuyait sur le chiffre, le nombre, l'atome, la force connue, pour édifier sa philosophie de l'Inconnu.

Lui, Lambert, venait renforcer le parti de la Science, plus foncièrement positiviste, malgré le

mysticisme de son esprit, que n'importe lequel des adeptes d'Hermès.

Tous se contrebalançaient donc dans l'Ordre Martiniste, et de cette divergence naissait la justice équilibrante.

La prédominance de la Magie avait eu ses inconvénients. Elle est séductrice, mais ses dangers sont véridiques et sa force de répulsion projette dans le vide de la folie quiconque ne séjourne point dans les sphères de la vie supérieure, quiconque ne possède pas une énergie mentale indomptable. Les forces magiques détruisent celui qui ne sait les maîtriser sans répit.

Les images astrales flottent et trompent l'imprudent navigateur par leurs illusions délicieuses et leurs mirages. Elles provoquent une ivresse dissolvante de la conscience normale.

La justice est nécessaire pour amener et maintenir l'équilibre. Elle établit le niveau exact des choses, grâce à la rigidité de son fléau.

Elle juge et l'initié oscille, soit du côté de la vie sereine, soit du côté de la frayeur et de l'angoisse.

La menace et la promesse, tels sont les pôles de la magie, les plateaux de la balance occulte. Mort ou Puissance, Ignorance ou Savoir. Tel est le lot imparti à celui qui, dès ici bas, se saisit du levier des mondes.

La Mystique triomphant sans contre-poids, c'eut été d'autre part, la passivité sans frein, l'immersion totale de l'être dans l'inconscience, le rêve et la subjectivité.

Il n'y aurait plus d'Hermétisme ni de sociétés initiatiques sur cette terre si tous les adeptes n'épousaient que l'Intuition.

La Science exclusive ferait aboutir à la sécheresse, conduirait à la stérilité d'une analyse perpétuelle, en entendant la science selon le sens des scientifiques contemporains.

Il faut donc féconder l'une par l'autre ces diverses aptitudes de l'esprit qui ne se rencontrent guère réunies chez le même individu, et tâcher de réaliser en soi l'équilibre entre la foi, source des Idées intuitives et des images éternellement jeunes et fraîches, la métaphysique, source des concepts et l'expérience, source des phénomènes, dont la trilogie embrasse le Fait en sa synthèse, en son absoluité.

En dehors des principaux hermétistes, ses compagnons intellectuels, Lambert avait l'occasion, à Paris, de rencontrer des occultistes indépendants ou qui appartenaient à d'autres écoles.

La plupart étaient des originaux sans grande valeur mentale, très imbus de leur personnalité, se targuant de pouvoirs imaginaires qui s'évanouissaient dès qu'on se disposait à les mettre à l'épreuve.

Ils prétendaient s'entretenir avec des esprits, être favorisés de visions et de révélations saugrenues, posséder la clé des arcanes mystérieux et de la Pierre Philosophale — mais leur conversation était baroque, décousue, leur tenue négligée, leur intérieur mesquin sinon minable.

La Bohême de l'Occultisme !

Employés, fonctionnaires subalternes, pauvres diables vivant d'expédients ou d'un modeste traitement, ils consacraient leurs loisirs à des lectures d'auteurs qu'ils interprétaient gauchement car leur esprit était trop faible pour en assimiler le suc.

Spirites, théosophes, alchimistes, astrologues, devins, quelques-uns manifestaient des tendances sérieuses, mais qui s'alliaient à de la bizarrerie, à de la vantardise et de la hâblerie. Le vrai et le faux se mélangeaient à tel point en leur cérébralité dérangée qu'on n'arrivait plus à les discerner l'un de l'autre.

Lambert se lassa vite de ces parasites de l'Occultisme qu'éblouissait, de ses feux multicolores, la Faculté des Sciences hermétiques et qui en encombraient les parois.

La propagande de Papus n'était point sans inconvénients ; elle attirait quantité de médiocrités dans l'orbe préalablement tracée par les Maîtres.

*
**

Ce fut à cette époque fertile en occasions spirituelles, que Lambert fit la connaissance d'August Strindberg, de Marcellin Berthelot et du colonel de Rochas.

Strindberg, le noble et illustre écrivain suédois, s'occupait d'alchimie, de synthèse minérale depuis quelques années et correspondait à ce sujet avec Gaston depuis la parution du premier livre du comte sur lequel Strindberg avait écrit un article, trépidant suivant son habitude, dans le *Figaro*.

Etant venu se fixer à Paris — sa vie errante le portait de ci de là au gré de sa nostalgie et de ses caprices — il écrivit à son jeune correspondant de venir le voir.

Un soir brumeux d'hiver, Lambert se rendit à l'hôtel de pauvre apparence, pension archaï-

que d'étudiants, où logeait l'extraordinaire dramaturge, rue Orfila.

La bonne avait l'ordre formel de ne recevoir personne, car Strindberg, misanthrope plus que misogyne, se refusait aux visiteurs.

Le comte fit passer sa carte. Aussitôt on l'introduisit.

Le grand penseur scandinave, génie intermittent et farouchement amer, occupait une toute petite chambre nue et sans feu de cet hôtel de troisième ordre.

Il était assis à une table de bois blanc sur laquelle étaient épars ses manuscrits, les reliefs d'un souper et des verres de montre dans lesquels il procédait à ses opérations chimiques. Une chandelle éclairait de sa flamme vacillante ce tableau inoubliable.

Tout le mobilier consistait en un lit de fer, une table de nuit, deux chaises en paille, une malle plate et un lavabo sommaire.

Un Titan de l'esprit vivait là misérablement. L'homme exceptionnel campait partout en nomade. Vingt années il fut un juif-errant.

Il se leva et tendit la main osseuse et tiède à Lambert.

Très haut et très droit, sanglé dans un costume en cheviotte grise épaisse, le type du Nordmann sauvage et fier, cheveux gris en brosse sur un front immense et droit, Strindberg avait de la prestance, une stature de colosse qui serait timide.

Des yeux bleu pâle, froids comme les fiords, limpides comme ceux d'un enfant, aux reflets d'acier et de nickel, une moustache hirsute, courte, ébouriffée, de chat en colère.

Il parlait un détestable français, d'une voix gutturale et râclante, en fixant Lambert qui ne comprenait pas un mot, de ses regards de voyant illuminé par le génie.

Gaston savait passablement l'allemand. Il put ainsi converser avec Strindberg, non sans peine car la prononciation différait beaucoup.

August Strindberg était swédenborgien. Ses doctrines s'apparentaient étroitement à celles de l'Occultisme par conséquent. En alchimie il partageait les idées de Gaston. Tous deux proclamaient la vie de la matière, l'observaient et la décelaient, s'efforçant de démontrer l'hylozoïsme et l'unité de la substance par la synthèse de l'or et des métaux.

Strindberg montra à son ami le résultat d'essais très curieux qu'il venait d'effectuer en partant du sulfate de fer, de l'ammoniaque et de l'acide oxalique.

Il offrit un exemplaire de son cahier d'échantillons de teinture aurique, intitulé : *Livre d'Or*, au comte.

Les relations devinrent étroites entre Strindberg et Lambert. Ils échangèrent des recettes, une correspondance régulière et le philosophe scandinave devint l'un des conseillers influents de l'Association alchimique, un collaborateur assidu de *Rosa Alchemica*.

Le comte tâcha de l'amener entièrement à l'hermétisme ; il le mit en rapports avec Papus et Sédir, mais il se produisit des malentendus. La méfiance, la brusquerie, la susceptibilité de Strindberg se heurtèrent au parisianisme, à son gré, trop peu déférent, des deux chefs martinistes. Le projet fut abandonné. Et l'orgueilleux

voyant suédois demeura solitaire dans sa puissance concentrée.

Chez Marcellin Berthelot, le père de la Chimie organique, dont l'œuvre est une des plus importantes que les siècles aient vues, l'accueil fut aussi extrêmement affable.

Le créateur de la véritable synthèse chimique, philosophe en même temps que savant, esprit ouvert à toutes les connaissances humaines, s'intéressait à l'Alchimie sur laquelle il avait écrit des livres considérables : *L'Origine de l'Alchimie ; La Chimie au Moyen-Age*. Il avait, en collaboration avec Rouelle traduit la collection des principaux textes et manuscrits alchimiques.

Il admettait la possibilité de transmuter les métaux et de parvenir à la synthèse des éléments.

Les recherches de Lambert lui étaient sympathiques ; il lui accorda rendez-vous dans l'appartement sombre et retiré, digne retraite de penseur, qu'il occupait au Collège de France, sur la cour muette et ombragée de l'Institut, en sa qualité de Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences.

Il se tenait dans son cabinet de travail en compagnie de Madame Berthelot, vieille dame douce et souriante, dont la figure s'encadrait de bandeaux blancs, lorsque le comte arriva.

Berthelot, petit, menu, fluet, souleva de sa belle tête expressive et forte, la calotte de velours noir qu'il portait sans cesse.

Lambert remarqua les grands yeux très bleus, empreints de douceur, qui riaient souvent et étaient malicieux.

L'illustre académicien était très simple et très

bon. Rien de cette morgue, de l'attitude hautaine, pédante et distante qu'affectent les grands hommes de province. Les gloires de France, à Paris, pour la plupart, ne bluffent point.

Berthelot questionna amicalement Lambert sur ses travaux, les procédés qu'il usait, lui indiqua des références ainsi que des méthodes de manipulations concernant la préparation du sulfure de mercure à l'abri de l'air et l'étude de l'action éventuelle de l'azote sur sa constitution moléculaire.

L'ancien ami de Renan parlait agréablement, d'une voix bien timbrée, à peine chevrotante malgré ses 77 ans. Il évitait toute apparence d'érudition et, autant que possible, les mots techniques. Ses démonstrations étaient brèves et précises. Il prononçait azôte, carbone, ôzone, avec quelque excès.

Les jambes assez courtes, croisées tantôt l'une sur l'autre, il les balançait volontiers en regardant la pointe de ses pantoufles noires et tout en jouant de la main droite avec un coupe-papier.

Lambert resta sous le charme de sa bienveillance et de sa courtoisie, sous l'influence de son génie positif qui faisait songer aux grands encyclopédistes du XVIII^e siècle.

Le lieutenant-colonel, comte de Rochas d'Aiglun, d'une très ancienne famille de l'Isère, administrateur de l'École Polytechnique, était installé dans cette archaïque Institution Nationale étranglée parmi les dédales étroits et moyenâgeux de la rue Sainte-Geneviève.

Il jouissait alors d'une vogue singulière, faisait autorité dans le monde du Merveilleux et

passait pour l'expérimentateur le plus hardi et le plus habile en occultisme.

Sa théorie des états profonds de l'hypnose, de l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité, ouvrait le domaine de la magie, légitimait le commerce avec l'Au-Delà, l'apparition des fantômes, l'action des sens intérieurs, la réalité de l'envoûtement, l'influence magnétique.

Lambert constata de suite, avant même que Rochas le lui eût confié, que ce dernier était un fervent adepte de la théosophie, de l'occultisme et même du spiritisme qu'il combinait entre eux de façon un peu diffuse, arbitraire et méridionale.

Il ne se tenait sur la réserve qu'en raison de sa situation officielle et de traditions familiales.

On le considérait déjà d'un assez mauvais œil dans les milieux scientifiques et militaires — plus d'une fois on l'avait mis en demeure de choisir entre l'Ecole Polytechnique et la magie ! — et comme un demi-suppôt de Satan, malgré ses amitiés avec des évêques, dans les sphères conservatrices et religieuses.

Rochas, très expressif, très animé, bavard et gesticulant, conta à Lambert des histoires extraordinaires de lévitation, de double vue, de voyages en astral.

Il lui dit qu'il était parvenu récemment à condenser le corps astral extériorisé par ses manœuvres magnéto-hypnotiques chez certains de ses sujets, dans de la gaze et qu'il le transportait ainsi renfermé, invisible, mais distinct du corps physique, d'un bout de la chambre à l'autre, même d'une chambre dans une autre, pendant que le patient, en léthargie, restait, pour ainsi dire, mort, cadavre vidé de son âme !

Certes, nul mage ni, sorcier, n'allait plus loin que de Rochas dans les gouffres de l'après-vie, Rochas, ce petit homme trapu, fiévreux, au rictus sardonique et au visage de faune et de Méphisto, magnétiseur émérite et galant si l'on en croit la légende, nécromant sans peur et magicien sans reproche, que Lambert devait revoir également par la suite.

Ces personnages gravitaient autour du même idéal que le sien. Ils édifiaient, chacun à sa manière et dans la mesure de ses capacités, le Temple de la Nature Eternelle que l'homme, depuis les temps insondables de la Race Atlantique, des races Rouge, Jaune, Noire, n'est jamais las d'abattre et de rebâtir.

*
* *

Ajoutons ici en passant que ce fut en 1899, que le comte de Lambert qui adhéra au royalisme, fut mêlé au procès de la Haute-Cour intenté aux chefs du complot contre la République.

Gaston était en relations, on l'a dit, avec le Duc d'Orléans, intelligence vive et chaude mais primesautière, et ses principaux amis : le duc de Luynes, un parfait gentilhomme « florentin », le duc de Lorge, le comte de Sabran-Pontevès, le baron de Fonscolombes, le baron Louis de la Grange, le comte Arnauld de Grammont qui s'occupait de psychisme et de photographies spirites, André Buffet, de Monicourt, Eugène Godfroy, André de Fouquières le dandy.

Ayant joué un rôle dans la tentative de Restauration qui échoua piteusement, Lambert fut cité comme témoin.

Après cette affaire, le parti royaliste privé de ses chefs, atteint dans ses œuvres vives, s'effrita.

Le comte ne voulut plus s'occuper de politique. Ses opinions libérales l'éloignaient de plus en plus d'un clan réactionnaire et clérical reposant sur l'aristocratie oisive, riche et fêtarde.

Il avait essayé de faire de la propagande en faveur des idées de Fourier, auprès du duc d'Orléans et des royalistes du Nord dont il était l'un des chefs, mais il n'avait réussi qu'à se rendre suspect d'anarchisme et peut-être même de trahison.

Il était d'ailleurs impropre à la politique, à ses compromissions et aux roueries qu'elle exige, comme il l'était à toute occupation pratique qui nécessite une volonté rigide, le sens de l'intérêt et de l'habileté.

Incapable d'agir pour une fin utile, son intelligence toute spéculative se montrait inférieure dans la conduite ordinaire de la vie et des affaires. Bénéfices, sollicitations, savoir-faire, le laissaient froid. Il ne savait se pousser en avant, se faire valoir. Maladroit, il laissait échapper les circonstances dont d'autres profitaient.

Il avait pourtant fréquenté les salons princiers. Il avait connu la Comtesse de Paris, mère auguste et altière du Prétendant, la Duchesse d'Orléans, une fine et douce Autrichienne trop idéaliste pour son époux, et, outre les divers membres de la famille de France, le duc de Connaught, frère d'Edouard VII, la Princesse de Galles, depuis reine d'Angleterre, si hiératique, le Prince Valdemar de Danemark, la Duchesse d'Aoste, le Prince Henri d'Orléans, mais à l'exception de deux ou trois figures ciselées, tous

ces illustres seigneurs et ces nobles dames lui semblaient des bourgeois endimanchés, des bâtards issus de croisements aussi vulgaires que dissimulés par la généalogie complaisante, d'esprit quelconque et qui gagneraient à partager l'existence commune des mortels.

Lambert se persuada que la politique, jeu des prétendants égoïstes et des ambitieux, n'apportait que maux et révolutions au pays, que trouble dans la vie individuelle des laborieux et perte de temps dans leurs études.

Aux agités, le pouvoir, l'illusion de l'autorité que des coteries accordent et reprennent, tandis que le peuple souffre et sue.

Aux penseurs épris des seules Idées, le silence de la solitude, la paix de l'esprit, le travail libre dont le peuple, peu à peu, recueillera les fruits, d'autant plus savoureux et nourrissants qu'ils auront été produits dans le jardin spirituel où ne se cultivent ni la gloire, ni l'orgueil, ni l'ambition, ni l'intérêt.

A chacun son bien.

La Justice amène l'harmonie par l'équilibre des contraires.

IX

L'HERMITE

Noli me tangere...

Lambert ne songeait guère à faire des prosélytes dans sa bonne ville de Douai. Ses relations y étaient rares et appartenaient à des milieux mondains et religieux peu enclins aux coups de grâce de l'Occultisme.

Mais l'affinité se produit entre les âmes et les intelligences comme entre les particules de la Matière, et bientôt quelques jeunes gens très cultivés et d'une haute curiosité mentale se groupèrent autour de Gaston dont les idées et les travaux étaient connus, quoiqu'on n'en parlât point pour le louer.

Le premier qui se mit en rapport avec lui fut un étudiant en droit de vingt ans, fils d'industriels, Jules Lassus qui, dès le début, s'intéressa spécialement à l'Alchimie qu'il envisageait, d'après la tournure positive de son esprit, plutôt sous l'angle expérimental.

Il ne tarda point à travailler, de façon assez suivie, avec le comte qui prisait sa vivacité intellectuelle, la solidité de son amitié et son grand sens pratique.

Ensuite survinrent d'autres chercheurs désireux d'approfondir les sciences secrètes et de connaître Lambert dont ils avaient lu des ouvrages et des articles. L'élite des Ecoles venait à l'Occultisme, par réaction contre le matérialisme. Le mouvement spiritualiste devenait familier au public d'ailleurs, car journaux et revues de Paris entretenaient fréquemment leurs lecteurs de magie, d'alchimie, de spiritisme, consacraient des chroniques à ces graves sujets rendus attrayants par leur apparente similitude avec la sorcellerie.

Edouard Deroge, amené par Lassus, Achille Declève, Henri Delimes, camarades de régiment à Amiens, Marcel Ginoux, se joignirent tour à tour à leur devancier et Lambert constitua ainsi un petit cénacle provincial d'amis éprouvés et de néophytes auxquels il communiqua ses conceptions, en échange de leurs propres vues, et qu'il initia au martinisme. Une loge régulière fut fondée, sous le vocable d'*Isis*.

Mais les réunions à date fixe, préparées d'avance, offraient un caractère de sécheresse. Puis Delimes et Declève n'habitaient point Douai.

On ne tarda point à négliger les formalités rituelles de la loge. Les travaux s'effectuaient au gré des rencontres, tantôt entre les uns, tantôt entre les autres, en réunions de camarades et les entretiens n'en présentaient que plus d'agrément et d'originalité.

On discourait, un peu au hasard, sur les divers chapitres de l'Occultisme et de la Philosophie, avec l'ardeur de la jeunesse et l'enthousiasme qui transporte et convainc les esprits élevés, car si la vérité, contrairement au dicton, ne

se trouve point toujours dans le vin, elle habite au sein du feu sacré de l'inspiration.

La bibliothèque de Lambert était mise à contribution. Les problèmes soulevés par les grands penseurs de l'Hermétisme, traités dans leurs ouvrages, étaient successivement soumis à la discussion.

Dans la vaste pièce du grenier transformé en cabinet de travail, une fois par semaine, au moins, les compagnons de Lambert s'assemblaient.

On s'asseyait d'abord. Lambert offrait des cigares et des cigarettes. La conversation s'anima presque toujours très vite, sans avoir passé par ces mille riens qu'on s'interdisait d'un commun accord.

Edouard Deroge, de tempérament fort nerveux, même instable, se levait, arpentait la salle en se dandinant, ne jetant un cigare que pour en rallumer un nouveau.

Il s'exprimait de façon subtile, profonde, avec une remarquable facilité, mais s'égarait dans des parenthèses compliquées et entrecoupait sans cesse les phrases de « hem, hem » qui empâtaient son langage châtié et exact.

Philosophe d'une rare finesse et poète véritable, extraordinairement doué, mais paresseux, dilettante et superficiel, il avait un esprit très critique, découvrait la faiblesse de chaque système, en mettait à nu les imperfections. Aussi avait-il plutôt des opinions que des convictions.

Il conservait un calme imperturbable dans les controverses, accordant le plus d'avantages possibles à son partenaire, par politesse et par indifférence. Puis, avec des mouvements de sa

grosse tête ronde et pâle, les doigts dans sa barbe broussailleuse, il montrait peu à peu les lacunes de la doctrine exposée.

Lambert demeurait assis le plus souvent, ou bien il se tenait debout sans bouger, les mains dans les poches de son pantalon. Ensuite il s'accotait à la table. Il mettait de la passion contenue, dans ses paroles froides et d'une correction sans recherche.

Jules Lassus, lui, se dressait d'un bond, comme un félin, le doigt dirigé vers l'interlocuteur et avec des feintes d'escrimeur — c'était une fine lame à la salle d'armes — il cherchait le défaut de la cuirasse, attaquait brièvement, se repliait, se dérobaît même parfois, s'attachant à convaincre au moyen d'arguments tranchants toujours adoucis par une extrême courtoisie.

Il savait aussi insinuer avec adresse.

Ses yeux noirs dardaient un regard subit et court d'hypnotiseur et il retroussait la lèvre en un sourire un peu voulu. Prêt à mordre, il se contenait. Le chat rentrait les griffes car il était bien élevé.

Lassus était aussi mince de figure, svelte de taille, soigné de sa personne souple que Deroge était large, gros et négligé.

Henri Delimes ne bougeait guère de son siège. Il exposait ses idées sans hâte, avec douceur, méthodiquement — il avait l'habitude des tableaux synoptiques — et de façon très modeste se retranchait derrière l'autorité de ses maîtres intellectuels : Saint-Yves d'Alveudre qu'il avait été voir avec Lambert, et Barlet dont les aperçus sociologiques le ravissaient.

Il dépassait tous les autres par sa taille exces-

sive, semblait âgé malgré qu'il n'eût que 24 ans, à cause de ses cheveux tout blancs. Sa corpulence lui donnait également un air de maturité.

Achille Declève écoutait, apprenait, se contentant d'émettre son avis quand on l'interrogeait, avec la réserve d'une intelligence vigoureuse d'autodidacte encore incertain de sa capacité.

Naturellement, la question de l'existence de Dieu était abordée, directement ou médiatement, à maintes reprises, dans les entretiens des hermétistes de la loge « Isis », car le système respectif de chaque initié dépend de la façon de concevoir le Principe des Choses.

Lambert se rattachait au panthéisme, Delibes croyait à l'action du Verbe Universel dans le sens gnostique et en faisait un principe con-substantiel à l'Être Suprême, mais cependant distinct. Declève partageait en somme les idées de Lambert. Deroge et Lassus étaient agnostiques.

— Je ne nie pas Dieu, disait Deroge, mais j'estime qu'on ne saurait prouver son existence. Savoir appartient à la philosophie ; croire, au mysticisme. Il se peut qu'il y ait un Dieu, il se peut qu'il n'y en ait point. Nous ne pouvons mesurer l'infini. Le Monde existe peut-être, tel quel, par lui-même et sans lendemain.

— Le spectacle des choses n'est pas en faveur de l'existence de Dieu, il faut l'avouer, disait Lassus. Le monde fonctionne comme si nulle puissance morale n'existait.

— Il y a un Dieu, ou plutôt il y a Dieu, mais je vous concède que tout semble se passer comme s'il n'y en avait point, disait Lambert.

— Ne serait-ce point contradictoire ? risquait Deroge. Si vous admettez la nécessité absolue des lois, le déterminisme des phénomènes, qu'importe un Dieu qui ne veut ou ne peut intervenir dans leur action !

— C'est le Verbe qui s'incarne et a pour mission de ramener tout être et toute chose au Père par ce sacrifice éternel, s'exclamait Delimes.

— Ceci me paraît bien spéculatif, répondait Lambert, et vous hypostasiez une Idée platonicienne.

Le panthéisme idéaliste auquel je me range me paraît, sinon résoudre, car l'homme ne peut avoir la folle prétention de définir Dieu, du moins concilier, mieux que les autres théories, les termes du problème qui s'opposent plus en apparence qu'en réalité parce qu'ils résultent de l'antinomie propre à la forme de connaissance de notre cerveau.

Les contradictions sont d'ordre cérébral et humain. Le panthéisme est la vie. La Vie ne connaît point d'antinomies. Elle est unificatrice, synthétique. Elle subsume.

L'enseignement de l'Hermétisme, tel du moins qu'on peut le conjecturer d'après les textes des principaux auteurs, me semble se confondre avec le panthéisme transcendantal.

— Je serais curieux de connaître votre point de départ, demandait Deroge. D'où l'occultisme tire-t-il l'idée de Dieu ?

— De la Nature qui est le revêtement toujours mobile de la Vie en elle-même éternelle et immuable, ripostait Lambert.

Je ne crois pas avoir besoin de vous assurer

que, par Dieu, ni la plupart des occultistes, ni moi-même, n'entendons un être particulier et personnel comme l'homme. Cette enfantine conception ne résiste pas à l'évidence des faits rassemblés en faisceau par un esprit doué de raisonnement, et j'imagine que Saint-Yves et Papus en affirmant que le Christ-Jésus est Dieu venu en chair, ne nous livrent leur pensée intime que drapée dans un ultime symbole.

Dieu incarné en une personne humaine exclusivement, ce serait comme si l'on prétendait incarner dans un atome déterminé d'Oxygène toute la force intra-atomique universelle, ou dans une cellule hépatique par exemple, dans un globe sanguin, toute l'Humanité.

— Certes, acquiescèrent les compagnons.

— La question est donc de savoir, reprit Lambert, quel serait le rapport entre la Nature et l'Être Eternel...

— Qui est la Substance, ainsi que Spinoza le pose, n'est-ce pas ? fit Deroge.

— Parfaitement, dit Lambert. Dieu est la Substance hors de laquelle rien ne peut être. Il est donc la Chose en Soi...

— de Kant, glissa Lassus.

— Si vous désirez, acquiesça le comte. Kant n'a rien inventé. On n'échappe point à un *Prius*.

Schopenhauer, que je considère comme le plus profond des occultistes avec Eliphas Lévi, considère le Noumène parfait comme la racine du Monde, l'Être Unique, et il le nomme : la Volonté.

— Ce qui revient en somme au même, constata Declève. La diversité des noms s'applique

au même Principe, que ce soit en métaphysique ou en religion.

— Oui, mais Schopenhauer athée, continua Lambert, refuse de trouver Dieu dans la Chose en Soi, bien qu'il fasse dépendre de ce Principe Inconnaissable et différent de la Vie naturelle, la Volonté de vivre dont il fait le premier phénomène de l'Être en soi.

Eh bien, c'est ce mystérieux Être Absolu, Néant par rapport à notre Monde, Vie adorable en Lui-Même, Neutre et Brahman, que j'appelle Dieu — avec les hermétistes. Il est Tout et il n'est Rien. Il est la source de la Vie et de la Nature et il n'est ni Vie ni Nature. Il est le Père.

Remarquez que tous les hommes qui pensent ou qui croient, qui raisonnent ou qui adorent, qui admettent, proclament, postulent, sentent Dieu ou l'Essence, philosophes, savants, mystiques, saints, aboutissent à ce Principe Inconnu qui est en Tout, qui est Tout, en qui Tout est, de qui toute chose provient et à qui toute chose retourne par une Involution et une Evolution indéniables.

Le Panthéisme est la forme universelle de la divinité.

Brahmanistes, bouddhistes, yoghis, ascètes, illuminés, chrétiens, catholiques... considèrent l'Union à l'Être Parfait comme une fusion totale qui n'est autre que la Réintégration dans l'Un si magnifiquement enseignée par les adeptes de l'Hermétisme.

La Nature, l'Humanité ne sont, en conséquence, que les manifestations secondaires en quelque sorte, imparfaites à cause de leur appré-

hension médiate et partielle par notre cerveau, ne sont que les représentations de l'Idée Pure.

Les hermétistes conçoivent la Nature, l'Univers, le Monde, comme le corps de Dieu, comme son miroir.

Schopenhauer a employé la même comparaison, à plusieurs reprises et il fait du Monde le reflet de la Volonté. Cette Volonté, c'est l'Être agissant émané de la Substance, qui s'objective, se corporifie, c'est l'Esprit de Dieu qui s'incarne aussi bien dans le Microcosme que dans le Macrocosme qui se pénètrent, se renferment et s'identifient.

Telle m'apparaît la signification du Verbe symbolique que notre ami Delimes vénère : *In Principio erat Verbum*. Le Verbe c'est le Fait.

— Je me range presque complètement à votre thèse, opina Delimes. Toutes les façons de voir finissent par converger, de même que tous les chemins conduisent à Rome...

— Dieu et la Nature ne font donc qu'Un, reprit Lambert, de même que notre être et notre corps, le corps étant notre volonté sous l'aspect matériel.

— Evidemment la matière et la force peuvent et doivent se ramener au même principe, polarisé en positif et négatif, stipula Lassus.

— Qu'est-ce que la Nature ?

Le comte tendit sa boîte d'allumettes à Dero-ge dont le cigare était éteint. Puis : « La Nature est une hiérarchie de forces, dit-il. Dieu est l'Être en son intégralité, qui capte, rayonne, dirige le jeu de ces forces constitutives de sa Substance extériorisée et qui forment le Monde externe, tout au moins au regard des lois de no-

tre connaissance cérébrale, par une véritable concrétion énergétique : La Matière, éternelle comme Dieu dont elle est l'expansion de l'intériorité. Elle ne peut, pas plus que lui, avoir d'origine ou de fin. Elle est le support de la hiérarchie des forces, qui vont, de la pesanteur, de la cohésion, de l'attraction, au son, à la lumière, à l'électricité, au magnétisme, aux X indéfinis...

Dieu est l'Idée Eternelle, sans bornes — puisqu'elle est hors du Temps et de l'Espace — indéterminée, au sens habituel du mot, puisqu'elle est non soumise aux lois de la Causalité, Dieu est, dis-je, l'Idée Sereine de la Nature, se réalisant par la Nature naturante ; il est la Face impersonnelle et nouménale du Cosmos.

Mais le Phénomène est nécessairement lié au noumène — ainsi constitué, ce rapport indissoluble répond au Fait de Strada — car nous ne pouvons concevoir l'un sans l'autre, l'accident, la forme, le muable, sans la substance, l'essence, l'immuable.

Le symbole de l'Incarnation divine, commun à tous les mythes de la Terre, exprime cette éternelle Involution de l'Etre en Soi considéré sous son aspect Vie, dans les empreintes de sa représentation.

C'est la fragmentation de l'Unité par rapport à notre connaissance incapable d'échapper à l'illusion de la multiplicité des individus, êtres finis qui résultent du brisement initial, s'opposent, se heurtent et se limitent. D'où le mal et la souffrance. Voilà le sens de la Chûte mythologique, analogiquement comparable à la réfraction au travers du prisme de la lumière qui se divise en rayons.

L'Identique se brise et se disperse dans les formes éphémères de la Matière, afin de se connaître lui-même, comme notre esprit s'apparaît sous la forme du corps physique, aspect de sa propre volonté de vivre et formé de cellules.

Le symbole de la Chûte exige son pendant : le symbole du Salut, de la Régénération, par la souffrance, le savoir conquis, le bien accompli, le redressement ou l'évolution qui ramènera à la quiétude de l'Unité, le multiple n'étant qu'illusion et erreur perçues par les expériences mille fois renouvelées de la vie inférieure. Le Nirwana, le Paradis consiste dans le triomphe définitif grâce auquel on échappe au Cycle des Incarnations, au Retour éternel ».

Edouard Deroge interrompit sa promenade dans le grenier, prit un cigare nouveau, le coupa entre ses dents et le mâchonnant tandis qu'il l'embrasait au feu du cigare de Lassus, demanda :

— L'action de Dieu sur l'Univers ne dépasserait point selon cette doctrine, l'action de notre volonté sur notre organisme ? Vous accordez à Dieu une puissance limitée par les possibilités de sa Nature. Hein ?

— La puissance de Dieu s'arrête aux lois qui l'enveloppent, de même que notre volonté s'arrête aux conditions de nos organes. Le caprice ou le miracle sont des absurdités, puisqu'ils supposent la négation des conséquences nécessairement impliquées dans les volitions de l'être lui-même. La loi de causalité n'a jamais été mise en défaut. Elle est d'ordre intuitif. La mettre en doute c'est ouvrir toutes grandes les portes à la folie... ou à la sottise. Il n'y a d'ordre et de suc-

cession possibles que par la causalité indéfectible.

— Sans nul doute, répondit Deroge. Pourtant, si Dieu est infini, ses expressions doivent être infinies. On ne peut arrêter le chiffre des lois, ces arrangements de notre intelligence, provisoires et relatifs, et rien alors ne borne Dieu.

— Infini n'est qu'un mot, dit Lambert. Nous considérons comme infinis le Temps et l'Espace perçus au moyen de l'intuition et qui ne sont que les formes de notre connaissance, les formes où vient s'engloutir le Monde représenté par elles. Le Temps et l'Espace, à ce titre, mais à ce titre seul, sont le sein de Dieu. On ne peut pas plus limiter Dieu que ces propriétés subjectives de la Substance. Mais, d'autre part, l'Infini ne signifie nullement l'absence de nécessité dans les objectivations de l'Idée Première. Nécessité et causalité sont deux.

— Dieu, selon vous, ne serait pas libre alors, objecta Deroge. Vous vous séparez ici des philosophes les plus nettement déterministes, tels que Spinoza et Schopenhauer qui accordent la liberté à l'*esse*. Les occultistes également sont convaincus de la liberté de l'Être Premier. Vous êtes fataliste.

— On joue sur les mots, fit Lambert qui alla s'asseoir sur un coin de la table. Il souffla plusieurs bouffées de sa cigarette par le nez.

Au vrai on ne peut rien affirmer sur des points aussi obscurs et qui dépassent notre entendement.

Evidemment, Dieu n'est pas déterminé par le Principe de Raison, la raison étant encore une simple faculté humaine et l'Être pur ne pouvant

être conçu comme motivé, ce qui ne servirait qu'à reculer la difficulté. Mais d'autre part, j'avoue ne pas comprendre ce que les mystiques, les théologiens et les philosophes — surtout ceux de la taille de Spinoza et de Schopenhauer que je considère comme les colosses de la Pensée — entendent par ce mystère de la liberté de l'*esse*.

En philosophie tout mystère avoué est un *deus ex machina*, autrement dit un mur contre lequel on se bute, un obstacle infranchissable. Tranchons dans le vif : c'est un faux-fuyant s'il sert à pallier un aveu d'ignorance.

Déclarer que Dieu ou la Volonté en soi ou l'Être en Soi, ou la Substance, etc... est libre, n'a aucun sens, ne résoud aucune énigme, puisque le concept de liberté est issu de notre cerveau qu'il est déterminé comme tous les concepts par notre façon antinomique d'envisager les choses, qui consiste, en le cas présent, à opposer la liberté à la nécessité.

Or, nous ne pouvons absolument pas savoir ce que serait un Être *causa sui*, agissant *motu proprio*, étant à lui-même sa propre Raison suffisante et, noyau interne des phénomènes, les conditionnant en dehors de toute volonté.

Nonobstant cette impossibilité radicale de pénétrer le sens, même superficiel, du mystère de la liberté, nous sommes obligés de considérer Dieu en dehors de la causalité, du déterminisme, quant à son Essence, pour échapper à la série sans fin des conséquents et des antécédents, et c'est cette exigence formelle de notre forme de connaissance intellectuelle qui fait aboutir les philosophes à la solution, tout à fait relative en

vérité, de la liberté en l'être qu'ils refusent aux *actes* de ce même être objectivé.

Mais en réalité, quand nous disons que Dieu est sa propre cause, qu'il est immuable, sans action, sans volonté, générateur cependant du mouvement, du vouloir, de la vie naturelle, des concepts et des motifs qui ne peuvent en effet provenir d'autre chose que de sa Substance — c'est simplement parce qu'il nous est impossible de supposer une causalité conditionnelle dans l'En Soi. Cela n'explique en rien le libre-arbitre, insoluble et inconciliable avec la *Nécessité* inhérente à la Substance manifestée, même à la Substance pure, de l'aveu de tous les philosophes et de tous les théologiens — car les théologiens reconnaissent que Dieu ne peut pas ne pas être, donc qu'il est *nécessairement*, puisqu'il ne peut modifier ce qui a été. Le Passé échappe à sa puissance. Or, ce Passé fut un Présent conditionné par un autre Passé et géniteur de l'Avenir. Donc Dieu n'aurait aucune action sur le cours du temps, ce soutien des êtres et des choses...

Dieu, à vrai dire, est l'Être Spontané, oserai-je affirmer, fit Lambert en s'animant, quoique ce soit là une expression bien bergsonienne. Or, la spontanéité de la Substance ou de l'Être en Soi, n'implique *aucun choix*, donc point de liberté !

Dieu, oui Dieu existe spontanément et agit nécessairement. Mais cette spontanéité n'apparaît-elle point elle-même fatale, ne s'impose-t-elle point à notre esprit comme ne pouvant pas ne pas être ? En effet, peut-on concevoir que Dieu, l'Essence absolument pure du Monde, n'existe

point ? Non. Cette Essence, nous l'avons constaté il y a un instant, est *nécessaire*, par conséquent pas libre en tant qu'origine — et c'est au fond ce qu'avouent Spinoza et Schopenhauer, commentateurs géniaux du brahmanisme et du buddhisme, puisqu'ils posent : Spinoza, que la Substance, Schopenhauer, que la Volonté en soi, sont *nécessairement*.

Il y a contradiction dans l'exposé de cette idée, trouvez-vous. Je le reconnais. La contradiction qui réside dans toute énonciation de Dieu est inévitable. Il faut concilier le fini et l'infini, le muable et l'immuable, le mal et le bien, la spontanéité et la nécessité.

Considérons avec Kant que ces antinomies n'existent qu'en notre cerveau, avec l'Hermétisme que l'équilibre résulte de l'analogie des contraires et que Dieu est le point fixe des oppositions.

Serait-ce échapper aux difficultés, du reste, que de concevoir la Nature comme un jeu de phénomènes sans substratum, comme une succession de rêves sans quelqu'un qui les rêve, comme une ombre sans soleil, un reflet sans miroir ? Autant vouloir qu'un équilibriste se tienne en l'air sans fil sous les pieds ! qu'un collier de perles soit sans le support de la chaîne !

La face externe du Cosmos, concluait Lambert, nous prouve, à défaut de tout autre éclaircissement apporté par la méditation et la vue directe de l'intuition, nous certifie la face interne du Monde. Le dehors d'une chose en recouvre « l'en-dedans ».

Il n'y a point de fruit sans noyau, ni de plante sans racines. Le corps manifeste la vie, de mê-

me que la vie s'entoure d'un corps — car les deux faits n'en sont qu'un ».

*
**

Des hauteurs divines, on descendait aux régions inférieures, envisageant le cours régulier des choses, la liberté et le déterminisme.

— Le Destin est supérieur aux dieux, affirmait Lambert.

Il est le Monarque Suprême, distributeur du sort, non point par un effet de sa grâce, mais de la Nécessité.

Il constitue la Norme de l'Etre, régit la vie inconnaissable de cette Unité infinie et éternelle — vie qui est néant à nos yeux matériels, de même que notre vie n'est que néant ou songe tout au plus au regard de cette Essence au sein de laquelle toute passion, toute appétence, tout désir sont éteints — d'où dérivent néanmoins les manifestations de forces, d'Idées, qui produisent la Nature proprement dite, Epouse et Fille du Destin.

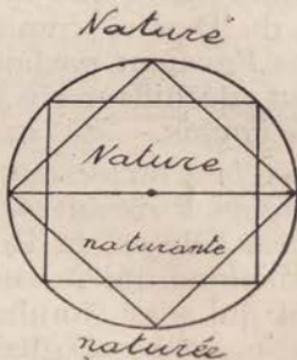
C'est à ce double titre que la Nature est l'Oracle, le Livre du Destin, comme les antiques initiés égyptiens l'avaient parfaitement exprimé, et que l'on peut déchiffrer en elle le sens du Verbe inscrit à jamais.

La Nature est le Cercle sans commencement ni fin tracé par les Puissances, par les Principes, les Nombres. Elle est la Roue des naissances et des destructions qui se succèdent sans arrêt — ou plutôt qui sont simultanées — et sous lesquelles passe et repasse, glisse et se main-

tient, affectée par des formes innombrables et progressives, l'identique Volonté de vivre.

La Nature est la Chaîne, aux anneaux indissolubles et solidaires, de toutes les Choses qui se nécessitent les unes les autres, se correspondent par analogie, se pénètrent les unes les autres, s'assimilent du moindre au plus, et se meuvent les unes par les autres, en une suite ininterrompue, car l'enchaînement de toutes choses n'est autre que l'existence d'un seul et même Etre qui est Tout, Microcosme et Macrocosme, Télésmé, reflet Unique de Dieu, brisé par les individualités, enveloppe indéfiniment extensible du point central qui est le Pivot du Cosmos.

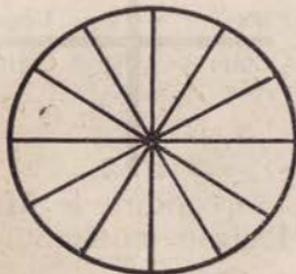
Et Lambert traçait sur le tableau noir que supportait un chevalet, quelques-uns de ces pentacles symboliques de l'Hermétisme par quoi les initiés représentaient le cycle de la Nature comparable au serpent enroulé sur lui-même, et l'identité du Monde et de Dieu, analogiquement opposés comme l'image reflétée par le miroir, Dieu étant, quoiqu'en toute chose, distinct de toute chose ainsi que le point l'est du cercle et des triangles.



— Ce pentacle, appelé par les Kabbalistes pentacle de Salomon est le résumé de la Haute Magie ou de l'Occultisme, car il schématise ce que l'on pourrait appeler avec les pythagoriciens, la géométrie de l'Univers — remarquait Lassus.

— Géométrie étrangement révélatrice dans sa simplicité qui est la simplicité naïve de la Nature — assurait Lambert, car elle nous démontre par ses théorèmes du cercle, du triangle et du point, la construction du Monde, de l'atome à l'étoile, de la cellule à l'homme et aux hiérarchies d'êtres, car elle nous exprime visiblement l'expansion de l'Être, de la Substance, par sa propre volonté essentielle, son déroulement sans origine ni fin, de la Nature naturante intérieure à la Nature naturée extérieure, car elle nous place sous le regard le sceau de la Fatalité.

Fatum apparaît sous la figure de ce point fixe et pourtant générateur de la courbe du Cosmos. Le point correspond à la face interne et le cercle à la face externe de la Nature. Le point s'involute dans la multiplicité par les rayons, l'unité devient pluralité, le principe engendre la loi phénoménale, les faits, et les êtres évoluent réciproquement vers le centre par ces mêmes rayons qui sont à la fois les formateurs et les *échappatoires* du cercle.



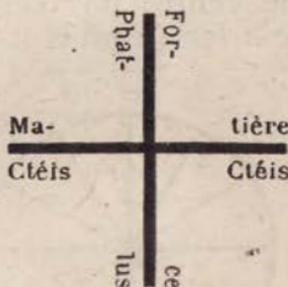
Nous assistons à l'Incarnation divine et à sa conséquence, la Rédemption ou Régénération qui fait réintégrer à l'esprit le noyau de sa sphère, lorsque lassé du vortex éternel il a réussi à s'en libérer.

La sphère est le corps de Dieu, toujours changeant sous la vibration des cellules constitutives et toujours renouvelé par l'incessant va et vient des nouvelles formes qui remplacent les anciennes, sous le jeu de cette involution et de cette évolution parallèles, sans commencement ni fin.

L'illusion de la liberté se dissipe à l'examen ingénu de ces pentacles hautement révélateurs, sceaux de la Fatalité ou du Destin de la Nature issue de la spontanéité de l'Être et désormais vouée au déterminisme inexorable des lois corrélatives au Temps, à l'Espace et à la Causalité, du fait que son existence se limite par la Matière, support antagonique de la Force, en apparence, matrice du Phallus éternellement fécondateur.

Voyez, fit Lambert, la Croix est le symbole de ce double courant, comparable,

sensu allegorico,
et à l'ombre plus
encore que le
fidèle serviteur,
conde est la ré-
première.



à la lumière
inséparables
maître et son
puisque la se-
plique de la

Le déterminisme conduit le Monde par l'effet de la loi de la Raison suffisante et nécessaire :

enchaînement des causes et des conséquences, et parce que le Monde est le reflet de la Volonté, l'objectivation, la représentation de ses potentialités et de ses désirs réalisés. Le Monde est à la Volonté ce que l'Ombre est à la Lumière. L'une pose l'autre.

Dieu est nécessairement, ai-je précédemment établi, de la façon la plus formelle et d'après l'enseignement religieux et métaphysique renforcé par les visions extatiques des illuminés qui *expérimentent* et *sentent* l'existence immanente de Dieu se confondant avec celle de leur propre essence vitale qui, purifiée, est divine.

En conséquence de cette nécessité primordiale, tout ce qui existe est l'effet d'une nécessité, d'une détermination, d'une volition, qui s'effectue par l'intermédiaire de la conscience mûe par des motifs, les uns d'ordre dynamique, les autres d'ordre moral, intellectuel et spirituel, suivant les diverses espèces et catégories d'êtres ou selon les fonctions de l'organisme.

« Tout ce qui arrive, les plus petites choses comme les plus grandes, arrive nécessairement ».

Quidquid fit, necessario fit.

Les faits et les actes s'enchaînent, continua Lambert, à la manière des roues d'un engrenage, quelle qu'en soit la nature, physique, morale ou mentale.

L'ordre des phénomènes est invariable. C'est cette constance du monde qui, seule, en permet la continuité et l'harmonie, sur la garantie desquelles la Science repose.

Les Astres ne dévient point de leurs orbites. Les Atomes suivent invariablement la direction de leurs affinités. Le monde matériel s'appuie

sur le déterminisme et le monde moral également, puisque les deux n'en font qu'un en réalité et que les motifs sont les forces directives de l'être qui pense.

De même que le mouvement de la Terre s'effectue avec une régularité absolue et que le lever et le coucher du Soleil, le jour et la nuit, se reproduisent nécessairement, au point que nous sommes aussi sûrs de leur répétition alternée que de notre propre identité à travers la veille et le sommeil successifs ; de même que nous pouvons dire avec certitude : demain sera — et il ne sera que la continuation de ce jour-ci — le demain compris dans le sens de futur avec tout ce qu'il comporte de phénomènes et d'événements, n'est pas moins certain. Demain arrivera nécessairement, fatalement, l'avenir sera.

Or demain est conditionné par aujourd'hui, l'avenir par le présent dont il est le développement.

Et aujourd'hui l'est par hier, le présent par le passé.

Le contenu intégral de demain est la conséquence inéluctable du contenu d'aujourd'hui qui l'était de celui d'hier. Il est déterminé par le contenu non moins nécessaire d'aujourd'hui — du présent — qui le fut par celui d'hier — le passé — lequel est à son tour le conséquent d'un autre antécédent, et ainsi de suite à l'infini puisque nous ne pouvons mettre un terme à la série successive des phénomènes dans le temps.

Donc l'avenir est fatal, où si l'on veut, nécessaire.

Le présent, gros de cet avenir et conditionné par le passé, est fatal ainsi que le passé.

Et le temps étant simple fonction de notre cérébralité, il est permis de considérer comme illusoires ses modalités d'antériorité et d'ultériorité. Seul le Présent est, le Présent Eternel de la Vie, le Maintenant de l'Être et de tout être, dont le Cosmos, organisme immense, se déroule, telle une Chaîne où tous les maillons sont engrenés.

Si les individualités dépendent de la Nécessité quant à leur corps, ce qui est indéniable, elles en dépendent non moins quant à leur caractère moral et psychique.

L'invariabilité foncière du caractère de chacun en est la preuve.

Tout homme reste ce qu'il est, d'un bout à l'autre de son existence et ne peut être que ce qu'il est, de même qu'un bossu reste bossu, un aveugle, aveugle — à moins d'opération exceptionnelle — un blond, blond, un brun, brun ; un individu possède une petite taille, un autre une taille élevée. Rien n'y fera contre. Un sot ne devient pas un génie et quoiqu'il tente, un homme de talent ne pourra jamais être un imbécile.

On est ce que l'on naît, et l'on naît ce que l'on est.

Venu au monde avec son type, ses aptitudes, ses tendances, sa volonté propre, l'individu les manifeste au fur et à mesure du cours de la vie, sous l'impulsion des motifs dont le choix supposé n'est que la prépondérance du plus énergique sur le plus faible.

Il n'y a, en effet, qu'un jugement fondamental de soi-même et des autres, qu'un témoignage irrécusable de la nature intime et véritable, de l'*arrière-fond*, c'est la manière dont on a réagi aux diverses circonstances, dans une situation

ou pour un fait donné, en présence d'un événement quelconque — car philosophiquement parlant un événement n'est pas plus important qu'un autre et tel qui trichera au jeu ou prendra une image qui appartient à autrui, traduit le vice, la malhonnêteté de son âme au même degré que le monarque ou le conquérant qui trompe sur ses desseins, qui s'empare d'une contrée étrangère, que le voleur ou le brigand qui détrouse coffres-forts et voyageurs nocturnes.

La manière de réagir, d'obéir aux motifs, voilà la pierre de touche de ce que *l'on est* ; c'est la réalisation de soi-même qui, jusqu'à l'exécution du fait, était virtuelle.

Les désirs se sont égaillés devant la victoire du *motif unique* qui a décidé de telle ou telle action.

L'hésitation a pris fin, la balance a oscillé. Cette loi inexorable se formule par ces mots : *Operari sequitur esse*. Chaque être agit conformément à son essence.

De même que le chimiste soumet les corps qu'il expérimente à des réactifs, et constate comment ils se comportent, comment ils réagissent, quel est leur caractère spécifique, de même le philosophe observe et constate comment, en présence des épreuves de la vie, réagissent les individus, et ainsi quelle est leur âme, leur essence. *L'acte est la signature de la personne*, sa traduction, l'empreinte visible de sa volonté invisible.

L'acte est irrémédiable, indestructible. Nulle puissance ne peut faire que ce qui est ou ce qui a été ne soit plus — et l'acte génère impitoyablement l'avenir. Nulle puissance ne peut faire

que ce qui doit être ne soit, que ce qui sera puisse ne pas être.

Le libre-arbitre n'offre par conséquent aucune réalité.

Il est une absurdité du raisonnement mal conduit, aveuglé par le préjugé à courte vue.

Nous ne connaissons pas la liberté, mais nous connaissons bien, par expérience quotidienne, l'esclavage de notre destinée.

La liberté d'indifférence, la liberté du choix des motifs, apparaît illusoire pour peu que l'on réfléchisse à la conduite que l'on mène à tout instant, aux décisions que l'on prend et qui résultent inévitablement du déclenchement du motif prépondérant.

« Je peux ce que je veux », répète naïvement l'homme ordinaire, qui se croit libre.

Mais peut-on tout ce que l'on veut, ou ce que l'on croit vouloir, et ne veut-on point justement, en fin de compte, ce que l'on peut — et cela seul, c'est-à-dire ce que l'on a fait ? Car il ne faut pas confondre volonté avec désir.

Et peut-on vouloir deux choses à la fois, c'est-à-dire faire simultanément deux actions différentes et opposées, ou contradictoires, dans leur essence ?

La volonté, tout penseur capable d'une analyse sévère et minutieuse de son mécanisme s'en rend compte, n'implique nullement la liberté *indifferentiae* ; la conscience que l'on a des volitions et des actes pas davantage.

La conscience n'est que la lanterne de la Volonté.

Le Destin est le maître de l'Univers, disait une autre fois Lambert, et c'est lui qui trace le cycle de la Vie : la Roue qui, en tournant au sein de l'Éternité du Temps et de l'Infinité de l'Espace, produit ces myriades de mouvements que les Kabbalistes nomment la Révolution des Ames, les brahmanistes et les bouddhistes, le mirage de la Maya, c'est-à-dire la Métempsychose ou, pour les initiés, le Retour des Incarnations, la Transmigration de l'Esprit.

Cette doctrine est la plus ancienne et la plus vénérable de toutes celles qui tentent de nous expliquer, sinon le pourquoi ultime, du moins le comment de notre destinée et de notre existence, et elle est aussi la plus morale.

Elle remonte aux origines mêmes de l'Humanité pensante, repose sur la Nature dont nos premiers ancêtres étaient plus proches que nous, car ils en sortaient immédiatement et communiquaient de façon directe avec les grandes Forces génitrices. Ils étaient familiers avec la loi universelle des recommencements et des perpétuelles mutations, qui fut à la base de la religion inégalable des Indous, des Chinois, des Égyptiens et des Celtes, d'où provinrent les croyances déjà déformées des Grecs et des Romains, mères de notre christianisme mi-partie indou par l'Évangile de l'Incarnation divine, mi-partie juif par la Bible.

Le judaïsme avec sa foi en un Dieu extérieur au Monde et à l'Homme, constitue l'erreur radicale qui est la cause de notre dégénérescence intellectuelle et spirituelle, car il s'écarte complètement de la Nature notre unique révélatrice et il méconnaît l'immanence de Dieu.

La vie et la mort ne se montrent à nous sous leur vrai jour, sans apprêt factice, que dans la marche des choses toutes semblables les unes aux autres et d'essence identique.

La progression, l'évolution qui s'accomplit du minéral à la plante, du végétal à l'animal, de l'animal à l'homme, nous montre l'ascension continue des forces et l'identité fondamentale, substantielle, de leur essence.

Il faut être prévenu ou aveuglé par les préjugés religieux modernes pour ne pas voir avec tous les penseurs à la fois les plus profonds et les plus naïfs — simples comme les enfants, seule condition pour trouver la vérité — la fraternité étroite qui relie les uns aux autres tous les êtres du Monde, pour ignorer ce cycle de la Vie passant d'espèce en espèce, de race en race, puis de famille en famille comme l'eau coule de vase en vase ; les mêmes étapes les attendent tour à tour, en une ronde perpétuelle : naissance, enfance, jeunesse, maturité, vieillesse et trépas avec décomposition de l'enveloppe organique qui provoque l'éclosion de nouveaux germes appelés à féconder les nouvelles générations amoureuses.

N'assistons-nous point au déroulement des saisons : printemps, été, automne et hiver, cycle de la vie exubérante de la Planète ?

Les métamorphoses n'apparaissent-elles point innombrables et incessantes ? Les insectes se transforment, sortent transfigurés de la chrysalide qui fut leur provisoire tombeau, les papillons aux ailes brillantes proviennent de la chenille rampante, clouée au sol. Les œufs de tous les êtres donnent naissance à des milliards d'in-

dividus qui ne sont que la continuation des parents.

Les cellules minérales et cristallines, végétales et animales, naissent, évoluent, meurent et se renouvellent toutes de même.

L'Unité de l'Être, son Identité ne sont nullement atteintes par ces successives modifications extérieures des êtres et des choses et nous constatons objectivement, que la vie et la mort sont les deux faces d'un seul et même phénomène, qu'en réalité il n'y a que la Vie, vie visible et vie latente ou occulte, effectuant son œuvre de fécondation et de conservation sur tous les plans de l'Univers, puisque partout, dans le ciel et sur la terre, nous observons l'effet de la même métamorphose d'une Force Unique.

Déjà nous pouvons en inférer, de ce point de vue exclusivement naturaliste que la mort n'est donc qu'un phénomène qui attaque la forme mais n'atteint point l'essence éternelle des êtres.

Les doctrines de la transmigration et de l'évolution des âmes reçoivent un solide point d'appui de ce fait objectif et quasi-matériel, mais elles puisent encore dans notre conscience intuitive, clairvoyante, et dans la connaissance de certains phénomènes occultes, une vraisemblance que j'oserais dire voisine de la certitude, si tant est que l'on ait le droit de se montrer aussi affirmatif dans l'ordre des choses le plus mystérieux et, individuellement parlant, le plus grave et le plus inconnaissable.

— Oui, il faut considérer que toute explication de l'au-delà de la mort n'est qu'une addition philosophique à l'analogie universelle que vous

venez d'exposer, un commentaire à accepter sous bénéfice d'inventaire, intercalait Deroge.

— Jusqu'à un certain point, certes, acquiesçait Lambert. Cependant, nous rencontrons de telles probabilités dans l'hypothèse des vies successives qu'elles doivent, semble-t-il, nous incliner à adopter de préférence aux autres cette révélation simple, logique, instinctive, et qui transpire à travers tous les actes de la Nature.

La Physique, la Chimie, la Mécanique, reposent sur l'indestructibilité et la conservation, sur la transformation de la Force. Notre propre force vitale ne peut faire exception à la règle commune. La force qui est en notre corps, que nous y condensons, à la mort est restituée au milieu universel d'où elle est issue. Elle repasse dans de nouvelles formes, enveloppes adéquates à son genre, à sa spécificité, à son désir de vivre persistant, à ce que nous nommerons avec Schopenhauer : la Volonté, cette volonté aveugle et impétueuse, torrentielle, qui veut exister, agir et non être seulement, et qui se rue sans cesse au dehors d'elle-même vers les germes.

La mort n'est qu'une mutation des formes, sous l'impulsion de cette volonté insatiable qui est le véhicule de l'esprit et que je considère, avec les hermétistes, comme le corps astral cosmique, par une de ses parties, celle qui donne justement la forme au corps physique et qui conserve en elle l'empreinte des actes de la vie matérielle.

Etant donnée l'évolution universelle, la Volonté ou le corps sidéral de l'esprit, modalité de la Substance ou de l'Être en soi, passe des états originels — ceci du point de vue de notre enten-

dement humain, car en vérité, *tout est toujours*, a toujours été et sera toujours, sans origine ni fin — inférieurs aux états supérieurs, lentement, progressivement, par l'effort de ses énergies, de ses actions, de ses pensées.

La mort est, chaque fois, une halte dans le grand chemin de l'Éternité, un repos que le Destin accorde.

Elle est un sommeil, pour la plupart des êtres — un rêve préparatoire à l'existence abmatérielle pour quelques-uns — analogue à celui qui se manifeste dans le magnétisme et le somnambulisme lucide. Nous ne saurions nier l'existence et le développement des sens intérieurs dans ces états anormaux, et dont certaines personnes jouissent par expérience, prématurément, au moyen du dégagement de leur corps odique ou astral qui apprend déjà bien des choses sur le monde invisible, sur les facultés occultes et qui peut conduire jusqu'à l'extase où l'être s'unit à l'Être Universel, se confond en ce Principe.

Le corps astral serait, à ce titre, comparable au papillon sorti de la chrysalide, à l'insecte issu de la nymphe.

N'ayant en partage qu'une vie passagère, en mourant il se réunit à un germe matériel : spermatozoïde, d'où naissance, renaissance physiques, qui sont la mort de l'être astral comme la mort physique est la naissance du corps astral. Un accouchement terrestre correspond à un trépas extra-terrestre et un décès terrestre à un accouchement dans le plan de la quatrième dimension de l'Espace.

— Analogie certes curieuse, originale, dit De-

roge et qui me paraît très plausible. Puisque nous avons toute raison de supposer que le corps et l'âme sont le même être conçu sous ses deux attributs différents, positif et négatif, c'est à-dire : Pensée et Etendue, il n'y a pas lieu de s'étonner que la naissance et la mort soient des phénomènes connexes et semblables qui affectent la représentation de la Volonté de vivre sans affecter, en quoi que ce soit, le substratum de cette représentation.

La mort serait le développement normal d'une vie, sa floraison, son éclosion, et ce phénomène se passerait en somme à l'intérieur de la partie spirituelle des individus, quant à ses conséquences.

— Parfaitement. C'est la Volonté seule, sous l'influence de l'esprit, qui agit par delà la mort, de même qu'ici bas. Elle oriente la nouvelle incarnation consécutive à l'état astral qui constitue la période de retour plus ou moins conscient et parfait à la vie intérieure, occulte, de la Nature, mais où ne se maintient point la généralité des êtres avides de reprendre contact avec le monde passionnel, sensuel et matériel qui est celui des illusions et des douleurs, mais qui attire et agrippe en raison de l'affinité naturelle des individus à l'égard des voluptés qu'il fait miroiter à leurs regards.

Natura non facit saltus. On va là où l'on veut aller, parce que l'effet est la conséquence de la cause, le Monde la résultante de la Volonté qui est tout entière dans chaque microcosme comme dans le Macrocosme.

Et suivant sa volonté propre, c'est-à-dire selon le degré d'évolution atteint — volonté égoïste,

hostile et opposée en tant que personnelle à la Substance pure dépourvue de toute volonté individuelle et particulière — l'on est ceci ou cela, ou plante, ou animal, ou homme ou surhomme, etc., dans le Cosmos, dont chaque individu, chaque être est une manifestation.

On renaît selon le caractère de *sa volonté* qui s'objective, se représente, en raison de ses désirs et des actions antérieures qui constituent le *Karman*, de ses efforts évolutifs, sous l'empire général du Destin. Car chacun dans le Monde est une des marionnettes du Grand Théâtre dramatique et comique de la Vie, chacun tient son rôle, de monarque, de paria, de bourreau, de victime, de traître, de héros, ou de bouffon, dans la scène qui se joue sans arrêt pour le spectateur inconnu. Le rideau ne tombe jamais, les Actes se renouvellent toujours pareils et il n'y a point d'autre entr'acte que la mort frappant successivement les acteurs qui sont immédiatement remplacés.

Les formes corporelles des êtres et leurs passions correspondent donc à leur propre volonté dont elles sont la signature, et les classent dans telle ou telle espèce, telle ou telle race, telle ou telle famille, par le jeu des innombrables réincarnations à travers les mondes, jusqu'à ce que, par l'anéantissement de la Volonté individuelle dans ce qu'elle a d'inférieur, d'exclusif, l'être renonce à la vie matérielle et égoïste, à ses voluptés brutales et à ses maux, et s'absorbe en l'Unité.

— Mais si le Destin nous conduit, est-il juste que nous expions des fautes qui ne nous sont point imputables, objectait Declève.

— Elles nous sont imputables en ce sens que la Volonté Unique, c'est chacun de nous, reposait Lambert. La Vie est son œuvre, telle qu'elle est, avec ses beautés et ses monstruosité, ses vertus, ses vices et ses tares. La Volonté *souffre de ce qu'elle fait* et c'est ainsi qu'elle apprend à se connaître et à juger l'objectivation de ses désirs. Toute erreur se paie, toute faute s'expie. Il n'existe point d'autre morale.

Le Karman est justement la réaction des vies antérieures, des actes de chaque être, de chaque forme de la Volonté, réaction imprimée dans son astral. Il est la personnalité, mortelle d'ailleurs, périssable — d'où l'oubli des vies antérieures chez presque tous — constituée par l'enchaînement fatal des actions dont on subit l'effet. Justice immanente. Mais on peut contracter des dettes que l'on soldera plus tard, car le déterminisme suit des routes parfois circulaires ou tortueuses avant d'arriver au but.

La personnalité disparue objectivement avec le corps physique à la mort, avec le corps astral subjectivement, *post mortem*, ou à la seconde mort, laisse à l'esprit immortel une sorte de germe en lequel est condensée sa quintessence et qui devient le *noyau* de l'être nouveau qui surgit à chaque renaissance, noyau qui est le Karman l'inclinant vers son destin car il accompagne l'esprit, principe seul immortel et constitue le nouveau corps astral. Mais son état est modifié, altéré, par les apports des parents, l'influence du milieu, les circonstances nouvelles et les nouvelles actions de l'individu — tous facteurs de progrès.

— Nous ne serions ainsi que les demi-enfants de nos parents, disait Lassus. Ils nous donne-

raient certaines de leurs facultés qui s'ajouteraient aux nôtres ou les modifieraient. Mais quelle puissance nous pousserait vers tels ou tels géniteurs plutôt que vers d'autres ?

— Ce qui nous conduit ici plutôt que là ? les renaissances s'accomplissent selon la loi des affinités : attraction proportionnelle aux destinées et destinées réciproquement proportionnelles aux attractions.

L'individu, la personne meurt, c'est la rançon de l'égoïsme ; l'essence subsiste et se transforme par les migrations, grâce au germe karmique, virtualité potentielle du nouveau corps astral qui se formera, et vestige de l'ancien dont j'ai parlé tout à l'heure et qui a communiqué son caractère, synthèse en quelque sorte de l'acquis antérieur.

— Notre constitution serait triple, en résumé, disait Delimes, d'après la théorie hermétique : corps matériel, corps ou double astral, semi-spirituel et semi-matériel, médiateur plastique ; enfin esprit.

— Cette division n'est à mon sens qu'une classification subjective, symbolique, répondait Lambert. Nous séparons une unité dont nous ne percevons point l'essence et qui se revêt à travers le prisme de notre connaissance d'aspects différents.

Adoptons néanmoins cette hypothèse pour sa commodité philosophique. Le corps physique, enveloppe de la représentation terrestre périt le premier et naît le dernier.

L'astral est cette partie de la Volonté Universelle qui cherche à s'individualiser et provoque la forme du corps matériel qu'elle construit. Elle

se condense, organiquement, dans le plexus solaire, s'apparente au cœur et aux poumons et se libère par leur intermédiaire. L'intellect disparaît avec le cerveau, le corps astral avec le rythme de la respiration et les battements du cœur.

L'esprit ou volonté pure, en soi, nous apparaît comme se mirant dans l'intellect ou la connaissance, qui est son œuvre, et se manifeste par le cerveau qui subit la mort physique.

Autant d'existences nouvelles, de réincarnations, autant donc de consciences nouvelles, de miroirs.

— Toutes ces considérations seraient comparables à des fenêtres ouvrant sur les côtés les plus mystérieux de la Nature et nous laissant entrevoir des perspectives insondables, constatait Derogé.

— Aussi ne peut-on prétendre à des explications rigoureuses.

Ces choses sont du domaine de la vie occulte, intérieure, presque mystique, de la Nature et de l'Homme, observait Lambert.

Il restera toujours un fonds inexplicable dans le Monde, par n'importe quelle philosophie et le fin mot de l'énigme ne peut être connu.

Il faut être dans des conditions spéciales pour saisir la signification du langage et de l'écriture que nous percevons en pénétrant dans la profondeur intime de l'universelle Matrice.

Les procédés propres aux sciences expérimentales sont insuffisants ici, car ils ne portent que sur les rapports extérieurs des choses, sur les liaisons objectives, tandis qu'au sein de la Nature naturante ce sont les Idées, les Principes qui agissent, et voyant les Choses par l'inté-

rieur, l'en-dedans, l'esprit **d**élivré des limitations de l'individualité, contemple le jeu immédiat des forces et des intelligences d'où provient l'architecture matérielle du Cosmos. Il saisit alors sur le vif la manière d'opérer de la Nature, la façon dont elle met sur les différentes espèces d'êtres, de formes, son cachet et son empreinte. L'esprit surprend la Nature *flagrante delicto*, la main dans le sac.

Les rapports, les correspondances, la Signature des Choses qui est le coup de pouce de l'Artiste caché, se révèle en un coup d'œil lucide à l'esprit qui en reste ébloui et fasciné. Il voit, il sait, il éprouve comment, et pourquoi dans une certaine mesure, l'Analogie embrasse tous les règnes, rapproche le minéral de la plante et de l'homme, la fleur de l'insecte et de l'animal, l'étoile de la corolle et du feu des regards, l'atome de la cellule et des soleils, l'eau de la Lune miroitante et ondoyante. Il se rend compte des motifs de l'influence du Soleil sur l'Or et le cœur, sur le tournesol et le lion, de la Lune sur l'argent, la perle, le cerveau, le lys et le poisson.

Parfums, sons, couleurs, lumières, instincts, formes s'unissent, se répondent et s'aimantent, en un magnétisme vivant. Tout brille, s'illumine, s'aime, s'attire, se pénètre, se reflète, se complète, s'assimile, se déroule, s'élève, redescend, circule en un immense déploiement de courbe hélicoïdale qui est le schéma de l'Unité et de l'Identité de l'Être dispersant à travers les myriades infinies de sphéroïdes de l'espace ses puissances éternelles et divines.

De la vision de ces splendeurs de la Vie, de ses infinités, de ses amours et de ses luttes for-

midables, de l'incapacité de les comprendre comme on comprend la Science dite positive, par le cerveau, la Religion est née avec ses symboles universels qui renferment la Clef des Grands Arcanes, des Eternels Principes, accessibles sous couleur d'Images idéales à l'Humanité, Images qui sont l'enveloppe du Nombre pour l'Initié capable de lever le voile de la chaste Déesse.

La Religion constitue l'expression de la Voix de Dieu dont chaque mot est un acte, et c'est pourquoi, en son essence, elle ne fait qu'une avec la Science pure (alors qu'elles semblent opposées dans l'intellect comme les deux contraires qui s'équilibrent analogiquement, telles les deux colonnes maîtresses du Temple Maçonnique) puisqu'elle est la Connaissance parfaite et que les faits de la Vie sont des phénomènes que le savoir a pour tâche de saisir, de grouper, d'analyser et de comprendre.

L'antiquité avait si bien réalisé cette haute alliance de la Religion scientifique et de la Science religieuse, que les mages de l'Égypte, fils des mages de la Lémurie et de l'Atlantide, ont édifié un monument impérissable qui est à la fois la synthèse des forces divines et la synthèse des forces naturelles d'où l'Univers tire son existence — et ce monument c'est leur Bible hiéroglyphique, leur Genèse : le Livre de Thoth, lequel nous est parvenu sous l'espèce évidemment incomplète et abrégée du Tarot. Le Tarot est le livre de la Nature et par là du Destin, comme la Nature est le livre de Dieu, l'Oracle du Fatum.

Ses XXII arcanes majeurs condensent les puissances du Nombre, Unité qui se multiplie

d'elle-même, qui devient apparente pluralité pour ramener à elle-même les séries développées par sa fécondité inépuisable.

Dieu ou la Nature agissent par la Géométrie, l'Être se manifeste par le nombre, et la Gloire de l'Univers tient en ses X émanations auxquelles tout se ramène et que les kabbalistes nomment les Séphiroths.

Les mystères des Nombres et de leurs combinaisons, qui sont ceux des Principes immuables du Macrocosme et du Microcosme, ont été de tout temps, dès l'origine, appliqué par les génies de l'Humanité, aux choses sacrées, à la Religion, à la Foi, car ils sont l'expression de l'Éternelle Idée, Mère de la Science, de la Philosophie et de l'Art qui révèlent le sens interne de la Nature et de la Vie. Il n'y a point de vérité, de beauté, d'harmonie, en dehors des Nombres, facteurs de l'équilibre, du rythme, de la justice, de l'intelligence et de la sagesse.

Le Un c'est l'Être sorti de lui-même, Dieu en son Unité fondamentale, la Volonté constitutive de la Nature naturante.

Deux c'est le reflet de Dieu, Isis, la Nature, la Fille et la Mère, la Science qui naît de la Volonté. L'amour est la manifestation du nombre binaire posé par l'Unité qui se réplique et se résoud ensuite dans le ternaire.

Trois c'est la force animatrice universelle, la fécondité de la Nature, le Monde et l'Action.

Quatre c'est la Pierre cubique, le Pouvoir de réalisation dont dispose l'âme de l'Univers.

Cinq c'est l'Intelligence, l'autorité de la loi cosmique, source de la Vie universelle, de la raison d'être des choses, c'est l'Inspiration.

Six c'est la Beauté, l'Amour, l'Attraction universelle visant à l'équilibre et se traduisant par l'antagonisme des forces, de la volonté et de l'intelligence, du choix des motifs et de la nécessité déterminante.

Sept, c'est la réalisation supérieure de la Volonté universelle dominant, par l'esprit, la Nature ; c'est l'Astral lumineux qui triomphe des ténèbres de l'inconscience originelle.

Huit, c'est la Justice, l'équilibre de l'existence encore élémentaire.

Neuf, c'est la concentration de la Volonté universelle dans l'amour humain, la prudence et la force conservatrice naturelle octroyée par l'énergie astrale.

Dix, c'est la Nécessité avec son Karman, la roue de Fortune, la puissance magique des retours, des fins et des recommencements perpétuels ; c'est la Force en puissance de manifestation, grosse de toutes les possibilités. Tous les nombres supérieurs aux dix premiers ne font que reproduire le dénaire et s'y ramènent.

Onze, c'est la Force, le Courage qui donne cette stabilité morale que l'on appelle improprement liberté.

Douze, c'est la Force équilibrante de l'enseignement par l'exemple personnel, la douleur, le sacrifice. Le Monde entier souffre.

Treize, c'est la Mort, le Principe transformateur universel, la Force plastique.

Quatorze, c'est l'Involution, la Vie individuelle et corporelle, l'initiative, l'incarnation incessante de Dieu.

Quinze, c'est la Fatalité résultant de l'involution, le Dragon du Seuil, le Destin révélé par

l'occultisme et les sciences magiques, destin dont le sens est inconnu aux ignorants qui l'appellent hasard.

Seize, c'est la faiblesse, le péché, la Chûte, les changements des choses, des êtres, le déroulement des faits, les catastrophes et les ruines, les maux, de la Vie qui produit et détruit sans cesse.

Dix-sept, c'est l'Espérance, l'immortalité de la Force, de la Volonté qui remonte vers son point de départ, riche des acquisitions de l'expérience, éclairée par les lumières de la connaissance.

Dix-huit, c'est la Matière, le Tohu-Bohu, le monde visible avec ses passions et son égoïsme, constitué par les Eléments.

Ce sont les Abîmes de l'Infini que cherche à combler le Cosmos.

Dix-neuf c'est le règne minéral.

Vingt c'est le règne végétal.

Vingt-et-un, c'est le règne animal.

Vingt-deux, c'est le Monde dans son absoluité, la Synthèse Universelle représentée par le Grand-Œuvre. Et c'est le triomphe de l'Adepté parvenu à la réintégration finale en l'Unité où Tout est Tout et où Tout est Harmonie.

Ces arcanes expriment la fécondité de la Vie universelle, produite éternellement par l'Unité se divisant à l'infini et donnant sa propre substance au Monde, sans se diminuer en quoi que ce soit, car le Macrocosme est tout entier dans le Microcosme, le Macroprosope est égal au Microprosope et Dieu, l'Être qui est en tout reste distinct de tout, car IL EST CELUI QUI EST.

Toute force, toute énergie, toute pensée trouve sa raison d'être dans le Nombre et il serait im-

possible d'exposer cette Mathématique : Géométrie et Algèbre de la Substance en quelques phrases de conversation.

Je vous rappellerai simplement que les XXII arcanes majeurs du Tarot, formant les trois septénaires de Dieu ou de la Nature naturante (les Principes); de la Volonté ou des lois universelles ; de la Nature naturée ou des faits et phénomènes — représentent les Idées, les Types, les Forces issues de l'Être en soi, préexistantes au Temps et à l'Espace dans lesquels elles s'engouffrent, identifiées à la Matière pure, ce support du Cosmos.

Ces arcanes symbolisent les Puissances agissant au centre de la sphère du Monde, à l'intérieur du noyau, et allant de ce centre à la périphérie.

Les 56 arcanes mineurs, complémentaires du Tarot, ont trait spécialement aux phénomènes, c'est-à-dire à la Nature naturée, à la partie extérieure, objective — cérébrale pour l'Homme et les animaux — de la Sphère, au côté qui appartient à la science expérimentale.

Le Tarot condense donc bien, en ses 78 lames hermétiques, la Vie Universelle, tant de la Chose ou de l'Être en Soi, pivot du Mouvement sans commencement ni fin, axe de la Roue du Destin, que de son rayonnement, de son extériorisation, de son expansion ou de sa représentation, figurés par les rayons de la Sphère.

La Religion-mère est par conséquent unique et seule vraie au sens propre du mot. Les religions ne sont que les traductions, les interprétations plus ou moins justes — les trahisons ! — et les adaptations de cette Suprême Géométrie

qui situe la position des figures génératrices des Symboles d'où les diverses croyances et leurs cultes respectifs, ont tiré leurs dogmes.

Le dogme est un enseignement. Cet enseignement ne peut changer quant à l'essence de ce qu'il expose et commente. Le dogme est un axiome ou un théorème. La Religion, c'est la Gnose.

Partant de l'Un, elle revient à l'Un.



L'Identité de la Substance ou de Dieu est son axiome. L'Incarnation de Dieu dans le Monde crée en quelque sorte la divisibilité d'où naissent les analogies à travers lesquelles l'identité de l'Être se perçoit, et ces lois analogiques sont les théorèmes de la Religion. C'est par là qu'elle entre dans le savoir.

Analogie des Astres, de l'Homme, de l'Animal, du Végétal, du Minéral, de la Cellule, de l'Atome, des forces élémentaires.

La Religion est donc solaire. Le Soleil est l'image analogique de Dieu, du Messie — son Verbe, son Messager — du Principe actif, comme la Lune l'est de la Mère, de la Vierge, du principe passif ou négatif, et la marche du Ciel représente la suite des événements symboliques d'une religion et les aventures de son fondateur allé-

gorique. C'est ce qu'a très bien vu Dupuis dans *l'Origine de tous les Cultes*, dit Lambert en indiquant du doigt les 14 ou 15 tomes de cet ouvrage alignés sur l'un des rayons de la bibliothèque.

L'Astrologie est la base de la Religion Universelle accédant au cerveau humain ».

*
**

A ces colloques d'hermétistes se joignait parfois le Père Stanislas qui se rencontrait par hasard avec les amis de Gaston ; ou bien le comte se rendait chez l'aumônier avec l'un de ses compagnons, et là, dans cette retraite idéale du travailleur intellectuel, en cette petite demeure tranquille et silencieuse de la rue Jean-de-Bologne, propice aux ermites, abri du rêve surnaturel, entourée des jardins fleuris et calmes d'alentour, qui joignaient leurs couleurs et leurs parfums à ceux du jardin de la maison, s'achevaient ou reprenaient les longues causeries sur les hautes questions abordées.

Les tarots de l'aumônier étaient mis à contribution. On en confrontait ou combinait les figures. Il en possédait un, de caractère astrologique, dont les emblèmes planétaires, solaires et zodiacaux servaient à illustrer les systèmes édifiés par Lambert.

Le Père Stanislas professait également pour l'Astrologie une réelle estime. Il la tenait en grande considération, à l'instar de quelques-uns de ces savants moines et ecclésiastiques de jadis — tel Jean d'Ailly — qui, du fond de la cellule de leur studieuse abbaye, approfondissaient le langage des étoiles.

Il pensait que les correspondances minérales numériques du Tarot s'appliquaient spécialement au dynamisme des astres, ces accumulateurs et ces diffuseurs de la Force astrale ou éthérique universelle qu'ils rayonnaient ensuite et distribuaient dans toutes les directions après lui avoir communiqué une influence spécifique.

Le sage ou l'adepte, confiait-il à Lambert, qui sait manier et lire le sens des arcanes astrologiques du Tarot peut ensuite l'appliquer aisément aux autres branches de l'Hermétisme, à la Magie, à l'Alchimie, à la Divination, comme à la philosophie de la Nature.

Mais l'Astrologie constitue le fondement de la Haute Magie car elle démontre par ses lois, au moyen de ses calculs, l'action de la Providence sur les plus grandes comme sur les plus petites choses.

L'Astrologie est aujourd'hui absolument incomprise. Vous n'ignorez point, disait-il, que les astrologues des premiers siècles de notre ère, puis ceux du Moyen-Age et de la Renaissance, se bornaient à dresser des horoscopes, en partant de données arbitraires et conventionnelles qui n'ont guère de valeur et qu'ils se contentaient de suivre servilement. Les astrologues modernes ne font point autre chose. On chercherait vainement un ouvrage qui traite des principes généraux et des applications scientifiques ou philosophiques de l'Astrologie.

Pourtant les vestiges qui nous sont parvenus de l'antique science des Astres cultivée par les prêtres de l'Égypte et de la Chaldée, consignée en des livres détruits sans doute avec la Bibliothèque de l'École d'Alexandrie, sinon antérieu-

rement, ces lambeaux suffisent à nous laisser entrevoir que l'Astrologie était une magnifique synthèse des principes et des forces de la Nature directement émanés de Dieu.

Les Astres sont l'Horloge du Ciel. Ils marquent les heures de Dieu ».

— Ils sonnent les arrêts du Destin. Ils représentent les minutes et les secondes du Temps indéfini qui s'écoule dans l'Espace et que soulignent les événements amenés sans interruption par l'inexorable Ananké, insinuait Lambert.

— Providence, Destin, Nécessité. Ne chicanons point sur des mots, reprochait M. de Mouchy. Il y a un Ordre des Choses.

C'est tout ce que nous pouvons affirmer. Les uns y voient l'action, aveugle ou non, de la Fatalité ou de la Nécessité, les autres celle de la Providence qui n'est après tout qu'une Nécessité supérieure et bienfaisante dans sa fin.

Quoiqu'il en soit, l'Astrologie, rectrice des mouvements célestes, comprend l'étude des influences dynamiques des Astres et nous apprend à distinguer ces effets, à les calculer, à les prédire, en raison de la position des luminaires et de leurs rapports mutuels d'attraction et de répulsion.

Le mouvement des mondes, soleils et planètes, est la vie de l'Horloge et, selon leurs emplacements, les astres indiquent les moments des heures au Cadran de l'Infini.

— Ces instants sont les événements, précisait le comte.

Et c'est en les ramenant à leur cadence de périodicité que l'on parvient à en pronostiquer le retour, à en calculer les cycles.

— Sans doute, approuvait le Père Stanislas. Tout se suit et se répète sans être identique, car la forme est essentiellement muable. Il n'existe point deux choses ni deux êtres absolument pareils, ni deux événements identiques dans l'histoire du Monde ou des hommes. La superposabilité des figures géométriques n'est admissible qu'en théorie. En pratique, elle est approximative.

Néanmoins, les mêmes causes amènent les mêmes effets et le retour périodique des astres produit un cours semblable de faits.

— C'est en partant de cette règle que les astrologues s'efforcent d'appliquer aux actes de la vie humaine et à ses accidents la loi de correspondance planétaire, mais les prédictions restent presque toujours en défaut.

— Parce que les influences astrales combinées aux influences des individus et à celles des ascendants, puis du milieu, sont bien trop complexes pour que l'on arrive à les déterminer sans erreurs. Que de facteurs interviennent ! Et l'individu est si peu de chose par rapport aux forces entre lesquelles il se débat, ballotté comme un morceau de liège dans l'Océan !

L'astrologie judiciaire n'est qu'une application hasardeuse et bâtarde de l'astrologie universelle. Aussi ressemble-t-elle au jeu de pile ou face. Il y a une chance sur deux de gagner ou de perdre, car les événements peuvent être interprétés au gré de chacun, avec un peu de bonne volonté et de suggestion et l'échec ne sera complet que si le fait est absolument contraire à la prédiction. Encore un habile astrologue s'en tirera-t-il !

L'astrologue tombe juste en proportion inverse du nombre des facteurs qui peuvent intervenir dans un événements, et directe de son ingéniosité à donner « le coup de pouce ».

Non, l'Astrologie ne consiste point en ce jeu illégitime.

Les Etoiles n'ont point l'Humanité, ni tel homme, ni telle nation, comme objectif dans leur course éternelle.

Elles tracent le dessin de la Nature sur la courbe rythmique parfaite, à laquelle n'échappent ni les paraboles, ni les hyperboles, car le Cercle sans commencement ni fin enveloppe tous les mouvements partiels de l'Univers ».

Lambert intervenait : « En conséquence l'Astrologie implique la Nécessité.

Astra inclinant, non necessitant, disaient les astrologues chrétiens afin de concilier la rigueur des lois célestes avec la flexibilité du libre-arbitre.

C'est : *Astra inclinant quia necessitant* qu'il convient d'assurer, au contraire. Car les Astres déterminent l'enchaînement des grandes périodes cosmiques, des grandes révolutions planétaires, géologiques, des cataclysmes, des bouleversements terrestres. Ils déterminent par là même, en une certaine mesure, les actes individuels dépendants de la constitution astrale, magnétique et physique. Ils déterminent l'Ordre du Destin qui s'étend comme une nappe d'huile, se propage comme les ondulations hertziennes, par les Correspondances Universelles.

Fatum s'énonce par la marche régulière des Etoiles, des Planètes et des Comètes, issues de la Nébuleuse amorphe.

— Certes, l'influence astrale est indéniable. Elle est prépondérante, soulignait le Père Stanislas.

C'est le Soleil qui fait tout germer sur terre ; c'est de lui que proviennent tous les mondes de notre système. Il pénètre le sein de la planète, la baigne de ses effluves ; il crée le magnétisme, l'électricité, les radiations ultra-violettes, X et autres. Il fertilise les masses gazeuses internes d'où dérivent les minéraux et les métaux.

Tout est en relation avec le Soleil. Ses tâches agitent notre atmosphère, nos cerveaux, son activité cause des révoltes et des guerres ici-bas. Nous sommes suspendus à son âme de lumière et de chaleur.

Il règle le cours de la Mer, avec l'aide de la Lune, et le cours des marées atmosphériques. Il régenté les Vents et les cyclones, il produit les éruptions volcaniques et les tremblements du sol. Il fait fleurir les rosiers et les lilas, épanouir les corolles, s'arrondir les fruits, briller de convoitise les yeux humains.

Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune irradient respectivement les potentialités afférentes à leur nature. Chaque globe est un aimant et une dynamo magnétique dont les charges se condensent à l'équateur et se propagent par les pôles qui les dissolvent.

Une couronne étincelante enveloppe notre système planétaire : le Zodiaque se déroule, tel un serpent de feu et le Soleil semble le parcourir tout entier au cours des douze mois de l'année.

Ces XII signes zodiacaux, les 12 stations principales, les 12 grandes heures de notre cadran sidéral, sont les centres d'absorption, puis

de distribution de la force astrale universelle qu'ils filtrent, tamisent en quelque sorte, à des degrés divers, après lui avoir fait acquérir des propriétés différentes, résultant de leur structure, de leur intime constitution.

— Oui, trois d'entre ces centres sont ignés, le Bélier, le Lion, le Sagittaire ; trois sont aériens : les Gémeaux, la Balance, le Verseau ; trois aqueux : le Cancer, le Scorpion, les Poissons, et trois terriens : le Taureau, la Vierge, le Capricorne, énumérait Lambert.

Ils sont la cause, ou plutôt l'une des causes de la différenciation des espèces, des races, des genres, des familles et des individualités humaines, animales, végétales, minérales, qui reçoivent le signe, l'empreinte de l'un ou l'autre de ces caractères particuliers, quoique les qualités de tous les centres interviennent, se combinent ou s'opposent.

Ces XII centres zodiacaux sont des prismes, si l'on veut établir une comparaison analogique, qui réfléchissent sous des angles variés la lumière céleste, astrale ou éthérique.

Je les comparerais volontiers aux degrés du feu de l'Athanor, également, grâce auxquels la matière de la Pierre passe par des couleurs successives et différentes avant d'avoir parachevé son évolution.

*
**

Cette voie aboutissait au sujet préféré du comte de Lambert, à l'Alchimie, en qui il découvrait une grandiose explication de l'Œuvre d'évolution et de régénération cosmique et humaine. Il ne prisait guère les alchimistes posté-

rieurs à l'ère chrétienne, qui avaient pullulé au Moyen-Age, puis avaient inondé l'Europe de leurs écrits alambiqués, en général sans valeur, où ils mélangeaient quelques parcelles de vérité à beaucoup de mensonges et d'impostures, confondant en une même obscurité l'alchimie mystique et l'alchimie expérimentale. Tous ces auteurs, si l'on en exceptait Géber, Roger Bacon, Raymond Lulle, Nicolas Flamel, Basile Valentin, Paracelse, le Cosmopolite, Le Philalèthe, s'étaient copiés les uns les autres, n'avaient aucune originalité de style ou d'idées, n'offraient point d'intérêt véritable, indiquant des recettes aussi incompréhensibles et puérides que leurs élucubrations théoriques.

Cette Alchimie des alchimistes européens, en dépit de son rôle utile et opportun qui avait consisté à défendre, soutenir et propager un illuminisme naturaliste en opposition avec le surnaturalisme catholique, n'était qu'un tronçon « camouflé » de l'Art Sacré connu des mages égyptiens et disparu avec eux, comme l'Astrologie et la Divination, lors de la lutte formidable entre le paganisme mourant et le christianisme finalement victorieux.

L'Alchimie de l'École d'Alexandrie dépositaire de la tradition déjà pervertie, ne présentait plus qu'une importance de second ordre. Une bizarre théosophie l'étouffait sous l'abondance d'une végétation désordonnée.

Dans son intégralité première, l'Alchimie était le travail de purification, d'épuration de la Nature, de la Volonté universelle qui, sortant de l'inconscience originelle, des ténèbres du Chaos, parvenait par les transformations successives et

douloureuses de ses modalités, par les mutations de la Matière, à l'harmonie, à l'Unité parfaite, à la splendeur du Soleil éternel.

Elle constituait ainsi le Grand-Œuvre du Soleil, la Synthèse de l'Absolu, ce que signifiait la XXII^e lame du Tarot.

L'Alchimie mystique symbolisait donc les étapes de l'initiation conduisant de la vie inférieure propulsée par l'intelligence et la sagesse naissantes, à l'Adeptat ou vie supérieure en union avec le Principe divin.

Analogiquement elle entraînait la similitude de l'Alchimie minérale, scientifique, qui était l'œuvre de purification de la matière proprement dite qu'elle amenait, au moyen des transmutations chimiques à son état le plus élevé figuré par l'Or métallique, soleil des métaux.

Les procédés d'épuration, du Monde, des êtres, de l'homme et de la matière étaient analogues. De même que l'adepte évolue par la renonciation, la souffrance, le sacrifice, sous l'aiguillon du Destin impénétrable, de même que le Monde s'achemine éternellement vers la Lumière par la lutte universelle incessante, de même les corps chimiques progressent par les effets, les réactions que causent à leur structure intime le feu et les forces de la Nature.

L'alchimiste aide la Matière à se perfectionner comme des êtres supérieurs à l'homme — des anges — l'aident à gravir les échelons de la vie qui aboutissent à la délivrance.

Tout est, sinon identique, du moins semblable dans le Cosmos et une seule Loi régit toute chose en dernier ressort.

La Synthèse, jamais achevée, est la fin idéale

de l'Univers, puisque l'Univers forme une symphonie provisoire, une symphonie d'une puissance formidable dans le Temps et l'Espace illimités ; elle est la fin idéale de chaque être, car la Vie aspire à se dépasser en quelque sorte afin de retrouver son équilibre rompu — et la Vie est identique en Tout, par son essence, car Tout vit, la Matière est vivante au même titre que les autres représentations de l'Essence, *puisqu'elle est la source unique de toute représentation du Monde et qu'en un sens la Matière, éternelle et infinie, se confond avec la Substance.*

Hylozoïsme ; tel est l'axiome alchimique fondamental. Gaston de Lambert réunissait conséquemment les deux faces similaires de l'Alchimie sans les confondre l'une avec l'autre comme les alchimistes de l'époque chrétienne.

Il savait bien que si l'œuvre moral s'accomplit par et sur la Volonté qui nous constitue, au moyen d'une magie intérieure, l'œuvre matériel de transmutation s'effectue par les forces agissant sur les molécules de la Matière pour en modifier l'arrangement et non point par des opérations magiques sans effet sur la constitution des corps chimiques.

Il ne croyait point fabriquer de l'Or en magnétisant ni en incantant du mercure ou du plomb, ou bien les ferments métalliques de la Pierre Philosophale. Il ne faisait point appel à l'aide des esprits, des entités fantastiques de l'Astral.

A chaque ordre de choses son régime.

Il pratiquait dans le laboratoire la méthode positive, scientifique et professait que tout alchimiste qui prétend être arrivé à la transmutation

doit le prouver, non par des paroles, mais par des faits et des actes.

L'Or physique est produit physiquement. Il ne sort pas de l'Astral, mais bien des formes élémentaires de la Matière amenées à l'état atomique et moléculaire spécifique de l'Or.

L'Alchimie, pour Lambert, c'était la Chimie mentale, spirituelle, morale et matérielle, la Connaissance de la constitution et des transformations intérieures.

Elle était la Philosophie de la Nature, embrassait les sommets, laissait découvrir les majestueux horizons illuminés par le Soleil immortel.

La Synthèse, tel était le but de l'Alchimie, envisagée comme révélation du transformisme cosmique et procurant, par le maniement de ses arcanes — analogues à ceux des autres connaissances — la Clef de la Nature elle-même.

La Synthèse des facultés mentales, c'est-à-dire, l'obtention, la jouissance du Savoir dans la sérénité de l'Esprit délivré de l'égoïsme et par là de l'illusion ; la synthèse des métaux, c'est-à-dire la conquête des lois de la condensation, des transformations de l'Idée Unique à la fois Force et Matière, d'où dérivent toutes les formes ; la connaissance de la genèse, de l'évolution et du cycle des atomes — ces divers principes du Savoir essentiel, interne autant qu'externe, magique autant que scientifique, religieux autant que positif, constituaient, unis sans se confondre, au regard de Lambert, le domaine de l'*Al-Chimie* qui sonde et calcule la courbe des orbes que forment en leur course rythmique, les étoiles et

les planètes du Microcosme en qui le Macrocosme est contenu.

L'Alchimie, haute branche de l'Hermétisme, s'accordait, de même que l'Astrologie sa sœur, avec les hiéroglyphes symboliques du Tarot, ce livre qui révélait le sens, diversement adaptable, des arcanes condensés en ses feuillets coloriés.

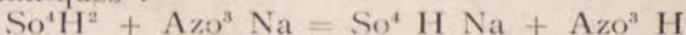
Lambert les commentait au Père Stanislas ou à ses compagnons d'étude. Il en déduisait l'action des forces de la Nature, leur évolution, les changements, les modifications qu'elles imprimant aux apparences successives et transitoires de la Substance, les aspects divers de l'Énergie, les mutations incessantes de la Matière dont chacune constitue un équilibre, une harmonie relatifs — de l'ion et de l'électron à l'édifice organique le plus complexe — et qui toutes manifestent la tendance de la Volonté vers un Équilibre et une Harmonie synthétiques, stables, de plus en plus vastes et intégraux, tour à tour dépassés sur le Cercle de la Roue de Fortune où il n'y a point de but définitif, de repos absolu.

Il faisait constater à ses amis intellectuels la manifestation des trois grands septénaires qui gravent leur signature sur toute chose et déterminent ainsi la Correspondance Universelle : septenaire des Principes ou de l'Esprit, septenaire des Lois ou de l'Âme, septenaire des Faits ou du Corps, se combinant dans la Réalisation parfaite, effet de l'Unité essentielle qui se subdivise sans se diminuer et se totalise sans s'augmenter.

A la lumière de ces hiéroglyphes résumant la doctrine des vieux mages, il leur faisait saisir le mécanisme des puissances intra-atomiques et

moléculaires, comprendre le magnétisme des combinaisons et des affinités, des valences, qui sont le mariage des atomes entre eux, leurs attractions, leurs amours. Il en dérivait les répulsions qui sont les antipathies, les haines d'autres atomes dont les polarités sont identiques, donc en antagonisme astral. Lambert exprimait ces phénomènes chimiques d'une façon curieuse.

Dans la réaction entre un acide et une base, disait-il, $SO^4, H^2 + Azo^3 Na$, par exemple, So^4 attiré par Na s'élançe vers elle en se séparant de H^2 dans l'ardeur de son désir. Il forme alors le couple amoureux $So^4 H, Na$, tandis que Azo^3 , en sa viduité, appelle H solitaire et se l'adjoit. D'ou résulte la formule suivante de ces noces chimiques :



— Vous avez beau faire, Père Stanislas, assurait Lambert en taquinant l'aumônier. Malgré les menaces de l'Eglise, ses anathèmes contre le désir et la chair, en dépit des cloîtres, plus inaccessibles aux bruits de l'extérieur, aux séductions de la volupté, que les geôles et les bagnes — c'est l'Amour qui conduit le Monde !

— Peut-être est-ce pour cela qu'il va si mal, murmura le Père d'une voix imperceptible...

— L'Amour est l'arcane suprême de la Magie, jetait avec force, en un sonore éclat, sur le seuil de la porte qu'il avait ouverte sans bruit, un ecclésiastique court et gros, rond d'allures et de langage, à la figure expressive, rougeaude, mais assez commune. Il avait entendu la fin de la conversation. C'était un prêtre « libre » desservant l'une des paroisses de la ville, original, pauvre et sur lequel ses confrères se déchargeaient de la

corvée des enterrements de dernière classe, des baptêmes d'indigents et des mariages sans éclat ni bénéfiques.

Il était un des rares commensaux de l'ancien moine qui estimait son caractère franc, son intelligence solide et son bon sens droit, socratique, renforcé par une abondante érudition.

— Voilà bien vos paradoxes, l'abbé, remarqua l'aumônier, tandis que Gaston riait de bon cœur. L'amour, l'amour.... D'abord, y entendez-vous goutte en magie ?

L'abbé Eustache levait l'index et, comme s'il prêchait :

« La magie, l'art des enchantements, des prestiges et des sortilèges, des philtres mystérieux qui troublaient la raison, le cœur et les sens... »

Il coupait court :

« Heu, heu... Je m'y connais sans doute moins bien que vous, messeigneurs — il s'inclinait en serrant son chapeau sur son ventre — qui comptez parmi les hiérophantes de ce siècle d'incrédulité, au demeurant fort honnête et mieux pensant qu'il ne le suppose.

Mais je prétends, *per Jove*, que la racine de la Magie c'est cette attraction de l'esprit pour la Sagesse et de l'âme pour son Principe, qui se traduit par les effusions de l'amour le plus ardent, malgré les prétextes de science, de religion, de mysticisme sous lesquels on le dissimule à soi-même et aux autres. Derrière Dieu, on trouve l'aspiration du Vide par le Plein et l'Être cherche à combler les Abîmes de l'Infini en s'y précipitant avec passion comme dans un sein qui l'enivrerait jusqu'à la Folie, cet extrê-

me de la Sagesse... Et les deux extrêmes se touchent... Je suis de l'avis de M. de Lambert : l'Amour mène l'Univers. Il est l'Enchanteur indéfectible et la déesse de la Magie, c'est Vénus.

— Soit, concéda froidement l'aumônier. L'Amour est une attraction, peut-être irrésistible en son principe, et l'amour physique est l'image grossière, pour ne point dire la contrefaçon, de ce que doit être l'amour dans sa pureté, de ce qu'il aurait dû rester — l'amour divin. Ce dernier se confond avec la perfection de l'Etre réuni à son Essence éternelle, et en ce sens vous avez raison — mais cet Amour sublime c'est le feu sacré et immortel de la Connaissance et par conséquent aussi du Savoir. Eros s'est amendé.

— L'Amour ne sait rien. Il adore. Il est aveugle, ripostait aussitôt l'abbé Eustache, tout en se frottant les mains. Considérez le chiffre colossal des dieux qui ont existé : les dévots les idolâtrèrent sans même chercher à les comprendre ni à condamner ou à blâmer l'horreur des cruautés qu'ils étaient censés vouloir, semblables en cela aux amants qui croient les yeux fermés les sonnettes que leur content leurs maîtresses.

— Les dieux ne sont que les caricatures de Dieu, rectifia doucement l'aumônier. Ils sont l'œuvre de la Théurgie, non de la Haute Magie.

La Théurgie est la création d'une divinité avec son cortège obligé de rites anthropomorphiques, de cérémonies, d'institutions ecclésiastiques. Les théurges donnent l'existence aux Egrégores.

— La transsubstantiation, par exemple, proposa Lambert. La théophagie est d'ordre théurgique, et tous les dieux, évoqués par le théurges prennent corps et sang, doivent être ensuite as-

similés, manduqués par les croyants qui participent ainsi à la force collective — ce qui montre l'origine toute humaine de ces déités matérialisées.

Le théurge en outre se double d'un thaumaturge. Il guérit les maladies — provoquées par la colère divine — au moyen de procédés rituels.

— Nous autres prêtres sommes donc tous des théurges, prononça l'abbé Eustache. Il tira de sa poche une grosse tabatière en bois noir, aux coins incrustés de nacre, et après avoir aspiré une bonne prise :

— Après tout c'est possible, et je me l'étais déjà confié à moi-même, dans le plus grand secret... Le sacerdoce est une magie. Dieu obtempère à nos formules rituelles. Nous employons des pentacles auxquels se soumettent docilement le créateur et ses hiérarchies célestes. Lorsque le prêtre prononce les paroles de la consécration, Dieu ne peut pas ne point se trouver dans l'hostie, le prêtre fut-il le pire mécréant, et si une seule parole a été omise, même par erreur, Dieu ne vient point, le prêtre fut-il un saint...

— Oui, reconnu le Père Stanislas. Mais cette magie dérive de la Haute Magie, car elle n'est point dépouillée des derniers enchantements auxquels vous faisiez allusion, l'abbé.

Trop de sentiments purement humains, passionnels, sont encore attachés à la conception de Dieu, même dans le catholicisme le plus élevé. Les âmes les plus hautes qu'il m'ait été donné de rencontrer et de fouiller au Carmel n'arrivent point à s'unir à Dieu dans le sacrement de la sainte Eucharistie, en dehors de la voie du vrai corps et du vrai sang.

— L'Amour ! que vous disais-je, trancha l'abbé Eustache.

Il passa sa tabatière ouverte au Père Stanislas qui plongea les doigts dans la boîte et machinalement bourra sa pipe avec la pincée de tabac.

— Tandis que la Haute Magie, continua l'aumônier sans relever la remarque de l'abbé et sans s'apercevoir de sa méprise qui faisait sourire, tandis que la Haute Magie constitue la vraie Religion, composée de savoir et de foi, basée sur une certitude qu'elle dépasse sans cesse pour se plonger dans l'Infini.

La Haute Magie, c'est le Savoir suprême identifiant le sujet et l'objet, savoir néanmoins toujours relatif et dont découlent toutes les croyances et toutes les philosophies de l'Humanité. Son action sur le Monde est continue, immense, parce que rien n'existe qui ne soit au fond une émanation ou une ressouvenance de cette Sagesse radicale, racinale et universelle...

— Elle embrasse, rassemble et coordonne l'Astrologie, l'Alchimie, la Théurgie, la Divination, la Thérapeutique, l'Art même, l'Art qui n'est qu'un reflet de sa clarté merveilleuse entrevue dans la Contemplation — disait Lambert, car le mouvement des soleils et des planètes, leurs attractions et leurs fécondations, l'orbe suivie par les atomes et les molécules, ces soleils et planètes du microcosme, l'œuvre de genèse, d'évolution, de maturation et de destruction des Astres comme des atomes, l'appel et le manie- ment des Forces physiques et spirituelles, mentales et psychiques, la pronostication de leurs combinaisons, donc de leurs effets, l'usage des

propriétés minérales, végétales, organiques, le jeu splendide des couleurs qui sont l'âme des Choses ; tout cela résulte de l'action des Principes, des Idées, qui sont l'expression même des Nombres, incommensurables, mais simplement développés de l'Unité immuable au milieu des infinis changements — et que le Livre d'Hermès résume en ses hiéroglyphes qui s'adaptent analogiquement à toutes les séries d'êtres et de choses de la Nature.

— La Magie serait à la fois la science du Visible et de l'Invisible, proposait l'abbé Eustache.

Si j'ai bien compris, vous la considérez comme la Synthèse, la Gnose.

— C'est exact, approuvait le comte. La Science a pour but de comprendre le monde extérieur, d'en utiliser les énergies et la matière, d'en déterminer les potentialités et de parvenir ainsi à découvrir des forces nouvelles.

La magie aide la science dans cette tâche en lui ouvrant les perspectives du monde intérieur et invisible. Mais, au sein de la Nature naturelle tout à coup embrassée, c'est la Haute Magie qui guide notre esprit maître de sens particuliers, car elle est la connaissance directe, la science immédiate du cœur, du centre de l'Univers. Elle fait pénétrer dans la sphère des forces intérieures de la Nature, de son Âme vibrante. Elle nous fait ressentir les battements des artères et des veines, les pulsations causées par l'aspir et l'expir de l'Akasa, cet Ether subtil et astral. Elle nous met en rapport intime, nous identifie avec l'âme et la vie des choses.

La Haute Magie est la science de la Mystique,

La Mystique est basée sur l'intuition, sur la vue directe, immédiate et inconsciente des choses et des êtres. Elle entre dans le noyau sans le comprendre. Elle n'observe ni ne contrôle ; *elle vit avec innocence.*

La magie, elle, est basée sur la Connaissance. Elle est donc à la fois médiate et immédiate, parce qu'elle est mentale et pénètre dans le centre intérieur le plus caché par l'intellect uni à l'intuition dont il précise et emploie objectivement et rationnellement les données. C'est pourquoi on peut appeler la Magie la *science immédiate*, malgré l'apparente contradiction des deux termes.

Les rêves, le somnambulisme, le magnétisme, nous indiquent ce qu'est cette vie profonde, intime, subtile, dépersonnalisée, où les sens occultes se manifestent en étendant la puissance de notre esprit qui voit alors l'unité de tout, le lien et la signification des choses.

L'esprit parvenu à cet état, suit l'enchaînement des faits et les prévoit, car le futur est sur le même plan que le présent. *Tout est actuel.*

La divination véritable et non charlatanesque est l'œuvre de cette connaissance magique.

Les arts divinatoires : chiromancie, physiognomonie, cartomancie, visions dans le miroir, résultent de la *clairvoyance* du devin qui se met en relation avec le milieu lucide par l'examen des traits du visage, des lignes de la main, derrière lesquels il découvre le caractère du corps astral ; ou par l'observation des rapports et des combinaisons entre les cartes et les images, qui lui révèlent certains côtés insoupçonnés de la marche des événements.

Le devin voit et lit dans l'Astral, dans l'Aour ou Lumière odique.

Tous les phénomènes magiques tirent leur existence du réservoir inépuisable de l'Ame de la Nature.

Ils sont la traduction extérieure des puissances cachées du Monde, du cœur de la Matière, de son secret noyau qui résulte d'une condensation de forces, car l'impénétrabilité, la cohésion de la Matière ne sont que des illusions.

— Admettriez-vous les prodiges du Spiritisme, demandait l'abbé Eustache, les merveilles de l'extatisme et de l'illumination ?

Le Père Stanislas prit la parole avec quelque vivacité :

— Je crois être d'accord avec Gaston, dit-il, quant à l'essentiel, en voyant dans les évocations, les matérialisations d'esprits, dans les phénomènes d'apports, l'objectivation momentanée et quasi-fluidique de la pensée du médium ou des assistants qui s'extériorise et affecte des apparences presque matérielles.

— Toute idée étant une force, complétait Lambert, il semble bien qu'un être capable de condenser très intensément une image mentale ou psychique nourrie de ses croyances, arrive à la rendre visible dans certaines conditions, à lui-même — comme située en dehors de son corps — et à d'autres personnes prédisposées à cette contagion.

Cet être, appelé médium, ne ferait que donner une forme éphémère à des représentations correspondantes à ses idées. Ce serait là une deuxième édition du phénomène de « la Volonté comme principe du Monde et de ses objectivations » un

peu fatiguée et déteinte par le nouveau tirage, une deuxième épreuve adoucie d'un cliché.

Les dématérialisations de médiums, d'objets matériels, sont du même ordre de faits. Etant en hypnose profonde ou en extase, l'être passe à l'état astral ou X, ou bien sur le plan supérieur au nôtre. Là, enivrée d'effluves magnétiques, sa Volonté agit sur les modes de condensation de la force plastique.

C'est ce que, nous autres occultistes, nommons la force magique dont on dispose grâce à l'agent astral : *Coagula, Solve*.

— Mais il n'y a que les âmes pures, sciates, convient-il de souligner, faisait le Père Stanislas, qui peuvent sans péril pénétrer dans ces demeures mystérieuses de Dieu — et c'est cette vertu morale qui distingue les Saints et les Adeptes, héros du sacrifice et de la pensée, des magiciens et des médiums. Les premiers sont les élus de Dieu, appelés par Lui aux plus hautes grâces ou qui parviennent par la méditation, les efforts et l'ascèse au savoir véritable auprès duquel la science humaine n'est même point un balbutiement.

Les autres sont des malades ou des orgueilleux, détraqués et téméraires qui risquent — passez-moi l'expression — la culbute.

— La Kabbale, tradition vénérable des anciennes sciences hermétiques, disait Lambert, nous enseigne, par l'arcane de la Révolution des Ames, la cause de cette différence entre les ignorants et les illuminés, les fous et les sages, les faux mystiques et les saints, les sorciers et les mages.

A force de traverser les formes innombrables

qu'offre tour à tour la destinée, l'esprit s'affine, la Volonté se trempe, les yeux de l'âme s'ouvrent à la vraie lumière, sous les coups de l'épreuve, sous la lassitude qu'apportent en cadeaux de bienvenue, dès le berceau, la vie et ses vains plaisirs.

Certains demeurent indéfiniment — le temps n'est rien — plongés dans les ténèbres de l'égoïsme, de la sensualité et des désirs intarissables, sans cesse renaissants de leur propre cendre. Entourés d'une écorce épaisse, ils n'arrivent pas à se dégager de l'attrait du mal et du vice. La roue de fortune les emporte et les ramène dans son tournoiement perpétuel, les replace dans des états corrélatifs à leur vouloir intime, à leur besoin de jouissance, tantôt satisfaits, tantôt déçus — toujours vains et menteurs. Leurs aspirations non équilibrées les entraînent au hasard des circonstances et ils se livrent à la violence de leurs goûts, de leurs appétits, s'abandonnent à l'impétuosité de leurs sentiments. L'instinct les pousse et les domine, leur passé les mène, et dans l'indéfinie combinaison des choses, ils sont ceci ou cela, oscillent de l'ignorance à la folie, de l'athéisme au fanatisme religieux, du bas matérialisme à la sottise superstition. Manquant de frein, ils dévient.

D'autres, ayant entrevu le Soleil, le fixent et marchent vers lui. Et le Soleil les capte dans son filet de rayons enflammés, brûle leurs scories, les dépouille des enveloppes, les rend nus et brillants comme un métal pur.

Génies, adeptes, saints, illuminés par la Connaissance ou l'Amour, ils sont tangents à la circonférence tracée par la Grande Roue du Destin,

se rapprochent de la libération définitive qui les restituera en vérité au Centre de la Sphère où convergent les dix Séphinoths qui répandent dans l'Univers la grâce harmonieuse de leur pouvoir équilibrant.

Heureux ceux qui allient la sagesse à l'intelligence, la miséricorde à la beauté, qui réalisent le triomphe de l'esprit sur la matière, dont la vie est victorieuse de la mort ! Ceux-là possèdent le Royaume que les Messies ont annoncé à l'homme. Ils sont maîtres de l'Univers, œuvre et miroir de Dieu.

Qu'ils renaissent sur cette terre, ailleurs, ou qu'ils ne renaissent plus, la sérénité leur appartient et la gloire, car ils ne convoitent ni ne craignent plus rien.

Empereurs ou esclaves, papes ou humbles moines, riches ou pauvres, favorisés de la chance qui n'est qu'un aspect du destin particulier, ou voués à l'opprobre, ils ont détruit en eux toute idole et toute vaine espérance. *Ils n'attendent plus rien du monde.* Au-dessus du bien et du mal, en dehors du cercle des phénomènes, ils se dressent, inaccessibles aux remous du flot écumant à leurs pieds... »

Le Père de Mouchy jouait avec les lames d'un Tarot. Il tendit à Lambert l'hiéroglyphe de l'image réflexe des trois mondes, la neuvième carte, et mit un doigt sur ses lèvres.

L'abbé Eustache se pencha.

— L'Hermite, fit-il.

— Sagesse et Prudence, murmura l'ancien moine.

L'initiation se réfugie sous le toit protecteur de la véritable et unique Eglise Catholique, et

ce toit est le symbole de la circonspection et le symbole du Temple.

— Oui, dit Lambert. L'Hermite s'éloigne de la foule. Il se recueille. Il sait la nécessité de s'isoler et de se taire. Il est enveloppé tout entier de son manteau qui le dissimule aux yeux des profanes ; il cache sa vie et montre ses œuvres, mais encore ne les prodigue-t-il point, car le Soleil éblouit les yeux faibles.

Appuyé sur son bâton de voyageur — la vérité, toujours traquée, ne se repose longuement nulle part — il porte devant lui une lanterne à travers laquelle filtre une lumière modeste.

— A quoi servirait de révéler le Grand Arcane, soupira l'aumônier. L'Humanité le porte en son propre sein, mais elle ne le comprend point et ne le découvrira que peu à peu.

— γινεαι σεαυτου... rappela Lambert. Le Principe intérieur est l'Alpha et l'Oméga.

Ce précepte renferme le mystère le plus profond et le plus incommunicable. Il faut vivre en ermite pour le concevoir et qu'il se révèle dans son auguste naïveté, car le Saint des Saints demeure ignoré de la foule qui le profanerait et qui rôde autour du Sanctuaire sans parvenir à en trouver l'entrée.

— Le Grand Arcane est inviolable. Sa simplicité même le protège contre les assauts de la Bête. Il ne cède qu'aux baisers de l'innocence...

Nous sommes des dieux qui s'ignorent, risqua l'abbé Eustache. « Mon Père et moi nous ne faisons qu'un ensemble », a dit le Christ Jésus.

— Chut, fit le Père Stanislas.

X

LA ROUE DE FORTUNE

Et semper rota rotabal

L'Hermétisme est venu jusqu'à nous par le canal d'une tradition ininterrompue dont les origines se perdent dans la nuit des Temps.

Science mystérieuse et secrète des initiés qui conservèrent jalousement l'ésotérisme de leurs hiéroglyphes pour ne présenter au public que l'exotérisme des symboles et des lois, l'Hermétisme se confond avec la Haute Magie et comprend donc toute la Kabbale qui signifie au sens propre du mot : La Tradition.

La Tradition cachée.

Cette science occulte, mais non moins occultée, réunit la philosophie et la religion, concilie la raison et la foi, le savoir et la croyance, l'autorité et la liberté, ces deux pôles opposés, unifiant en une gnose supérieure, en une synthèse hardie, les apparentes antinomies de l'intelligence humaine.

L'Occultisme est appelé l'Art sacerdotal et royal parce qu'il incarne la puissance immuable du Monde, préside aux mutations incessantes,

mais régulières et rythmiques, des formes, des êtres, des choses, des sphères, des états, des cultes, des institutions, et parce qu'il confère à ses vrais adeptes le privilège de la sagesse et du pouvoir suprême, le monopole d'une souveraineté sans égale.

Il repose tout entier sur la connaissance et le maniement de la Force Universelle appelée Force Astrale, principe de la lumière magnétique, pivot du Destin et du Karman.

La source de toute vie réside en cette force directement émanée de l'Être Absolu dont elle manifeste l'éternelle Volonté. Elle imprègne tout, elle est en tout, tout est en elle.

L'Hermétisme possède et transmet, communiqué à ses disciples le sens de la Nécessité de la Nature ; il connaît la domination magique du Vouloir et en révèle les arcanes à l'humanité, à travers le voile des religions et des philosophies imparfaites comme leurs fidèles, voile qu'il soulève pour les initiés.

Il enseigne que le Grand Arcane de la Nature c'est l'Être et que cet Être *qui est ce qu'il est*, est Dieu, le Père aimant, Harmonie parfaite que nous percevons sous ses aspects de Vérité, de Beauté et d'Amour, mais que le mirage de l'existence extérieure nous empêche de concevoir dans l'Unité et d'atteindre. Et ce mirage c'est le désaccord.

Il montre que le Destin, maître de tous les dieux, est l'action incessante du Karman qui règle le cours des révolutions et des migrations de la Volonté une et identique ; Karman qui est la Force en puissance de manifestation, laquelle, ici ou là, tôt ou tard — car le temps ne comp-

te point — se traduira, s'épanouira dans ses conséquences totales.

La Roue de Fortune, tel est l'emblème de ce Destin cosmique, cycle infini dessiné par le Grand Agent et qui enveloppe le domaine du Seigneur des Soleils.

Sur cette roue de la Nature, les uns montent et les autres descendent. On grimpe et l'on tombe. Au fond, cela n'a point d'importance, car il n'y a ni haut ni bas dans l'espace sans bornes.

La Roue tourne, tourne, tourne sans arrêt, entraînant les globes de feu, les nébuleuses et les comètes, les mondes visibles et invisibles, les êtres et les choses de l'Univers, en une ronde sans fin où tout change et se succède, mais où néanmoins tout reste identique... Les acteurs, les danseurs dans la coulisse troquent leurs vêtements et viennent remplacer ceux qui les avaient eux-mêmes remplacés et qui repartent à leur tour.

Au sommet de la Roue un sphinx couronné demeure en équilibre, tenant le glaive entre ses griffes de lion. Impassible, muet et insondable, il représente le Destin aveugle parce qu'il ne regarde point à ses pieds, dédaigneux parce qu'il est au-dessus du flux et du reflux, du perpétuel mouvement, inexorable car il est le Fléau de la balance, la Raison dernière et incompréhensible de l'Impénétré, ou mieux l'Irraison.

Le Royaume de Dieu s'accomplit dans l'Ordre absolu des Choses, manifesté au sein de la Nature, son Epouse et sa Fille, par un enchaînement de faits d'où découlent pour les êtres, la bonne ou la mauvaise fortune, la situation et

l'état, sur la spirale des manifestations de la Volonté qui vit, se représente et s'objective sous des millions de phénomènes en rapport avec son essence et qui tissent les fils de la Fatalité.

Le Principe actif, le Père, gouverne le Monde au moyen du Destin, de la Nécessité amenant la rencontre entre les êtres individuels et collectifs et les conditions extérieures qu'ils doivent subir et qui résultent du développement et des effets de la nature intrinsèque de ces êtres incarnant la Volonté.

Le Destin, ce sont les lois, les raisons d'être, les conditions suffisantes de la Volonté Universelle, qui englobent les volontés particulières et les soumettent.

La Nécessité, en définitive, est le principe de l'évolution cosmique et représente l'Autorité transcendente.

Aussi correspond-elle au nombre 10, universel et absolu selon la Kabbale, car il contient tous les autres et la suite indéfinie des chiffres ne sera jamais que la combinaison de la décade.

X est le nombre de l'Être : 1 et du non être : 0. Il marque l'union de Dieu avec le Monde illusoire produit par l'Agent astral accompagné de son reflet : la Matière.

Dix est le chiffre du Destin, du Cycle de la Vie, de la Magie d'où vient la connaissance du jeu de la Roue Eternelle, des arcanes de la Nature, apanage des Adeptes maîtres des énergies psychiques et des forces physiques synchroniques, d'autant plus puissantes qu'elles restent le monopole d'une caste et que la foule obéit passivement à leur redoutable et troublante influence.

L'Hermétisme dérive de l'Égypte et de ce continent antérieur, disparu et englouti : l'Atlantide.

En Égypte son représentant légendaire fut Hermès ; en Assyrie et en Chaldée, Zoroastre ; dans l'Inde, Krishna, Ram et Buddha se partagent le sceptre.

Moïse, personnage fabuleux également, exporta d'Égypte en Judée, à l'usage d'Israël, les principes de la tradition hermétique.

En Grèce, la légende s'étaye sur Orphée et Cadmus avec les allégories de la Toison d'Or et de Jason.

De cette source découlent l'école de Pythagore, puis de Platon et ensuite d'Alexandrie.

L'Orient, l'Égypte, déclinèrent par l'effet d'une loi constante de l'ethnographie. Les Romains triomphèrent avec leur force brutale. Numa est le représentant typique de l'Occultisme romain légendaire et plagiaire.

Les vestiges de la science hermétique furent recueillis par les cénacles d'initiés, les derniers disciples et prêtres d'Isis en Italie et en Gaule. Le paganisme, greffe dégénérée de la Magie, mourut peu à peu sous l'étreinte du christianisme.

Vers la fin du paganisme, il convient de rappeler Apollonius de Tyane et l'empereur Julien comme deux nobles et belles figures de l'hermétisme. Apulée, auteur de *l'Ane d'Or*, demeure l'adroit et ironique anecdotier des vieux Mystères.

Les débuts du christianisme, issu de Jésus, le Maître bien incompris de la haute Initiation,

furent accueillants aux essais, d'ailleurs médiocres, de conciliation philosophique.

L'Eglise primitive compta des ésotéristes ; non de premier ordre, tels que Synésius, Clément d'Alexandrie, les gnostiques vrais et de valeur — d'où dérivèrent les hallucinés — comme Valentin, Marcos, Montan, dualistes se rattachant au manichéisme d'un faux Zoroastre et opposés à la tradition des quelques prophètes illuminés : Ezéchiël, Isaïe, l'auteur inconnu de l'Apocalypse, que l'on peut considérer comme des initiés en esprit.

L'Ecole d'Alexandrie, émanée du platonisme et florissante durant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne, fut spécialement représentée par Ammonius Saccas, Plotin qui laissa ses admirables *Ennéades*, Porphyre, Proclus, Hypathie, massacrée par les chrétiens, Synésius de Cirène.

En Gaule, les Druides enseignèrent jusqu'au IV^e siècle après Jésus-Christ, une philosophie religieuse empruntée à l'hermétisme et assise sur la doctrine de la transmigration. Teutatès était leur Thot, Velléda leur prophétesse mythologique.

Jusqu'au XI^e siècle, l'Europe ne semble pas avoir généré de représentants marquants de l'Hermétisme qui, submergé par l'ignorance, la sauvagerie et le fanatisme, se perpétuait dans l'ombre de groupes obscurs.

Mais, à partir du XI^e siècle, on distingue de très nombreux adeptes de la Tradition hermétique : Albert le Grand, Roger Bacon, Raymond Lulle, Arnould de Vileneuve, Géber, Nicolas Flamel, Bernard le Trévisan, Basile Valentin,

qui appartiennent au courant alchimique intense du XI^e au XV^e siècle.

Tauler, Eckhart sont, au XII^e siècle, des mystiques d'une belle élévation occultiste et théosophique.

Puis apparurent : Jean Trithème, Cornélius Agrippa, Postel, Paracelse, tous du XV^e siècle et rénovateurs des sciences sacrées.

Ensuite vinrent : Henri Khunrath auteur d'un ouvrage synthétique sur l'hermétisme : *Amphithéâtre de la Sagesse Eternelle*, Oswald Crollius, alchimiste et spagyriste.

Au XVII^e siècle, on voit : Philippe Muller, Jean Torneburg, Michel Mayer, Samuel Northon, le baron de Beausoleil, Jean Duchesne, Robert Fludd, le président d'Espagnet, le Cosmopolite, de Nuisement son traducteur, Van-Helmont, Jordano Bruno, victime de l'Inquisition, Irénée Philalèthe, Rodolphe Glauber, dom Pernety, Jacob Boehm, alchimistes et mystiques notoires.

La Confrérie de la Rose + Croix date de 1623 environ et fut fondée en Allemagne, semble-t-il. Elle eut une influence considérable sur la propagation de l'illuminisme et des théories occultistes.

La Franc-Maçonnerie, constituée aussi vers cette époque par R. Fludd peut-être, délégué de la Rose-Croix, ne servit guère en somme que de contre-poids à l'Eglise catholique. Le fameux Ordre des Templiers joua un rôle plus important au XIII^e siècle, quant à la transmission de la doctrine d'Hermès, quoi qu'il la défigurât après l'avoir recueillie en Orient.

C'est au XVIII^e siècle que le Martinisme

surgit avec son fondateur Martinès de Pasqually, disciple de Swedenborg et initiateur de L. Cl. de Saint-Martin.

Il rassembla une élite.

L'illuminisme se transmet dans ses grandes lignes, se perpétua de société secrète en société secrète, d'adepte à adepte, avec le comte de Saint-Germain, Lascaris, alchimistes, Mesmer, Cazotte, jusqu'à la Révolution qui fit triompher la secte maçonnique et jacobine combattue par l'hermétisme basé sur la hiérarchie de l'intelligence et de la vertu, l'ordre social et moral, la tolérance.

Au XIX^e siècle, la tradition subit comme une éclipse. Elle dégénéra sous l'influence d'un charlatanisme regrettable, du progrès excessif de l'industrie et du commerce. Wronski, Fabre d'Olivet, Ch. Fourier et le baron du Potet le magnétiseur célèbre, retrouvèrent quelques-unes des clés égarées de l'hermétisme. L'épidémie spirite se mit à sévir et à bouleverser les cerveaux.

Mais quelqu'un s'éleva : Eliphas Lévi à qui il appartenait de restituer dans son ensemble l'antique et majestueux Occultisme.

Eliphas Lévi (Ad. Constant de son vrai nom), publia ses immortels ouvrages : *Dogme et Rituel de la Haute Magie*, *La Clé des Grands Mystères*, *Histoire de la Magie*, *Fables et Symboles*, *La Science des Esprits*, entre 1845 et 1865.

Ecrits dans un style simple mais riche et d'une belle allure, ils exposent les diverses parties de la Science des mages et constituent le monument le plus imposant élevé à la gloire et à la justification de l'Hermétisme. On chercherait en vain leurs pareils. Ils sont une *Somme*.

Ils présentent une sublime philosophie, une magnifique religion, celle des Adeptes, et s'ils n'entrent point dans le détail des chapitres, ils tracent une vaste synthèse de la Tradition respectée jusque dans ses erreurs ou ses puérités, et de ses merveilleuses idées directrices qui sont éternelles : la Correspondance des Nombres, des Etres et des Choses, la hiérarchisation du Savoir conduisant à ce sommet de la Connaissance qui est la Haute Magie, si l'on entend par là la possession du champ illimité des forces dont l'homme évolué, c'est-à-dire moral et d'une volonté puissante, entraînée et soutenue — même héroïque — acquiert la jouissance.

Avant Eliphas Lévi, un seul philosophe occidental parvint aussi haut et pénétra plus profondément et plus subtilement encore dans les dédales de l'Occultisme : Arthur Schopenhauer, le plus remarquable des penseurs de l'Esotérisme avec Eliphas Lévi.

Schopenhauer, nourri de l'esprit et de la pure moëlle du brahmanisme, du buddhisme et du christianisme, a développé dans ses volumes : *Le Monde comme Volonté et comme Représentation ; Parerga et Paralipomena ; la Volonté dans la Nature*, les points les plus délicats, compliqués et difficiles touchant l'Idéalisme, l'Unité de l'Etre, l'Identité de la Conscience Universelle, la Palingénésie, l'illusion des sens, les mystères de l'amour, de la naissance, de la mort, de la réintégration au sein du Nirwana, d'une façon absolument originale et géniale.

Nul illuminé, nul Adeptes, n'a été plus loin, plus avant que Schopenhauer, dans l'exploration des terres inconnues, dans le commentaire des

secrets, l'inventaire des beautés, de la Nature intérieure.

Il établit dans un langage philosophique, scientifique et dépourvu des obscurités coutumières et des contradictions, le fond même de la théosophie, de la magie, de l'ascétisme, il analyse avec une exceptionnelle finesse, les phénomènes de l'extase, du somnambulisme, des visions, les facultés spéciales aux Saints et aux Initiés suprêmes.

Eliphas Lévi, pas plus que Schopenhauer, ne créa de véritable école. C'étaient des indépendants que l'on comprenait mal — ou trop bien ! — que l'on affectait d'ignorer parce qu'ils protestaient et réagissaient contre les Idoles aux pieds d'argile et les systèmes absurdes en vogue à leur époque.

Mais l'un des derniers disciples d'Eliphas, doué des qualités organisatrices indispensables au rôle d'apôtre, le Docteur Gérard Encausse, jeune médecin très actif, prit, sous le pseudonyme de Papus — le génie de la médecine en Kabbale — la tête du courant occultiste vers 1885 et donna un essor énorme à ces idées traditionnelles que l'Invisible voulait alors faire fructifier aux yeux de la masse.

Lorsque le comte Gaston de Lambert entra en rapports avec les chefs du mouvement : Papus, Guaita, Sédir (Yvon Le Loup), Barlet (A. Faucheux), de Rochas, l'Occultisme était en plein épanouissement. Il jouissait d'une extrême faveur, non seulement auprès de l'élite intellectuelle, mais du grand public qu'il attirait par ses relents magiques et sa réputation de science maudite. Il avait un peu, en certains milieux,

le succès de don Juan à qui les femmes vertueuses ne résistent point, par curiosité et, se disent-elles, pour tenter de le convertir.

Bref, le fluide circulait. Toute réclame était superflue. Un frisson nouveau traversait l'épiderme : on sentait le contact vaporeux des fantômes, on attendait la communication avec l'au-Delà ; une soif d'immortalité certaine séchait les bouches — et puis l'on voyait l'Or, l'Or fatal, rayonnant comme un ostensor, l'Or fils de la lumière et prometteur de toutes les voluptés, rutiler au fond des creusets. Etre puissant, être immortel, être riche !

Les livres d'occultisme, de théosophie, de spiritisme, qui garnissaient les nombreuses librairies spéciales, se vendaient avec rapidité. Les éditions se succédaient. Les périodiques, les revues comptaient des centaines d'abonnés ; les sociétés et les groupes une quantité d'adhérents des deux sexes.

Les journaux de Paris et de l'étranger s'occupaient du mouvement, consacraient des articles, de fréquentes chroniques aux promoteurs les plus connus, les mettaient en vedette. On ne parlait que d'enquêtes sur les apparitions d'esprits matérialisés, sur la médiumnité, le psychisme, l'astrologie, l'alchimie.

Les savants s'agitaient, sentant s'effondrer, avec le sol coutumier, leurs théories surannées et matérialistes qui résistaient mal aux coups droits du spiritualisme renaissant et rajeuni.

La littérature, l'art étaient idéalistes, symboliques, décadents, mystiques. Un moyen-âge ardent, mais averti, remontait aux cerveaux. On se plaisait parmi les vitraux, les figures ivoiri-

nes, les corps diaphanes, les parfums rares, les bijoux lourds, les missels, les vieux grimoires enluminés.

L'influence des sociétés secrètes n'était point étrangère à cette rénovation d'un hermétisme en quelque sorte exotérique. Leur tâche, à ce moment, était de propager l'occultisme, d'en répandre les principes, de semer le grain, un peu au hasard et mélangé, en prévision des grandes catastrophes prochaines, des bouleversements mondiaux attendus.

L'Ordre Martiniste, reconstitué par Papus, poursuivait son but fécond, de concert avec l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix sous la direction énergique de Guaita.

Ils luttèrent contre l'athéisme désespéré, contre le plat matérialisme générateur de brutes et de soldats, et non moins contre le cléricalisme qui aboutirait également à l'abêtissement, à la barbarie et au meurtre.

La Franc-Maçonnerie et l'Eglise jésuitique étaient les ennemies, irréconciliables, mais communes, que l'on devait combattre sans trêve, en opposant à leurs dogmes étroits les splendides révélations de l'Hermétisme et de l'Illuminisme qui montrent l'esprit de Dieu s'étendant sur toute l'Humanité sans distinction de sectes, de peuples, de nations, d'églises.

Les sociétés secrètes rassemblaient les meilleurs ouvriers, les sélectionnaient d'entre la foule, sculptaient et façonnaient les caractères, afin de mettre à jour des initiés, c'est-à-dire des hommes supérieurs dans le domaine de la pensée et de l'action.

Le martinisme, plus accessible que d'autres

groupes, favorisait l'œuvre de liaison par les initiés libres et indépendants qu'il multipliait.

La Rose + Croix, très fermée, aréopage souverain, continuait, selon sa tradition ancienne, à élaborer les plans du travail, à diriger les phases du mouvement en cours. Cette confrérie comprenait les Adeptes qui savaient, voulaient, osaient et se taisaient. Elle était le Sphinx.

Sa filiation ininterrompue remontait au symbolique Elie Ashmole, Elias Artiste. Elle constituait le cénacle mystérieux de l'Hermétisme, dont les membres restaient inconnus, cachés, invisibles à volonté, disparaissaient à certains moments et reparaissaient, toujours aussi jeunes, énigmatiques et souriants, à d'autres époques de l'histoire du monde. Ils étaient les tenants de la Tradition, les purs illuminés de l'Unique Science et de l'Unique Religion, réunissant, dans le symbole de leur ordre, la Rose emblème de la Vie radieuse, féconde, harmonieuse comme l'indique la forme et l'arrangement géométriques des pétales, et la Croix, figure des Eléments d'où naît l'équilibre de la Nature, par l'effort, le labeur, la souffrance, le sacrifice, qui sont les agents de l'Evolution Universelle.

La Rose, c'est l'efflorescence joyeuse de l'Unité, l'expansion du Désir, de la Volonté, la Couronne lumineuse et parfumée de Dieu qui s'incarne dans son Œuvre, qui l'étreint et la domine par la quadrature de son crucifiement, et la sublime en la ramenant au Centre mystérieux de son Etre incréé qui est Amour.

En 1896-1897, lorsque Lambert apporta sa collaboration aux maîtres, l'occultisme allait toucher à son apogée.

Albert Poisson, un ami de Papus, était mort en 1894 après avoir donné à l'alchimie une certaine impulsion et laissé trois volumes de valeur: *Théories et Symboles des Alchimistes*, *Cinq Traités d'Alchimie*, *Nicolas Flamel*.

Lambert, nous l'avons dit, se consacra à son tour, particulièrement, à l'extension et à la restauration tant scientifique que philosophique de l'Alchimie, qui, par le fait visible de la transmutation, prouverait le principe de l'Unité universelle.

Il devint l'un des chefs du mouvement hermétiste. Vers 1904, à vingt-huit ans, il avait perfectionné ses moyens de recherche et dans son laboratoire il recueillit cette fois, de petites quantités d'or.

Après que la substance métallique constituant la matière de la Pierre eût atteint la couleur rouge, le comte la reprit, la mélangea à une nouvelle proportion des ferments primitifs connus des alchimistes sous le nom symbolique de Soufre et Mercure, et cohoba le tout durant deux mois encore, en vase scellé.

La multiplication de la Pierre lui permit d'aboutir à un résultat meilleur que le précédent. Il vit que la voie qu'il suivait était bonne.

Au point de vue synthétique, il travailla sur l'argent et le cuivre, complétant les essais de Théodore Tiffereau, le chimiste américain, inventeur de l'argentaurum, avec lesquels il était en relation.

L'objectif de Lambert demeurait uniquement

la découverte positive des principes et des lois de la transmutation et de la synthèse des éléments chimiques. Le côté métaphysique et technique seul l'intéressait, nullement les conséquences industrielles qu'il méprisait.

Toute son activité était intérieure et spirituelle. Il par faisait obstinément sa purification alchimique mentale.

Il appartenait aujourd'hui, en qualité de frère illuminé rose + croix à l'Ordre souverainement occulte dont Barlet, Guaita mort, était le Grand-Maître alors.

Son esprit sortait des ténèbres. Il considérait à ses pieds le chaos noir du Monde qu'il fallait transmuier en lune blanche puis en soleil pourpre, et transporté sur la Montagne par l'Ange du feu, Lucifer, il apercevait les royaumes de la Terre et entendait le Démon lui dire :

« Adore-moi et tu possèderas toutes ces richesses ».

Mais comme Jésus tenté, il répondait :

« Arrière, Satan. Il est dit : Tu n'adoreras que le Dieu vivant, le Père qui est aux Cieux. Si je le lui demandais, il m'enverrait ses anges pour me servir. Le Royaume que je convoite est en moi et il est plus merveilleux que tous les royaumes de la Terre qui passeront et périront, tandis que le royaume intérieur est éternel ».

Il se confortait en embrassant l'Œuvre, le Grand-Œuvre d'un regard recueilli et il repassait alors en son esprit les significations alchimiques des hiéroglyphes du Tarot condensant dans ses vingt-deux premières lames la mathématique des combinaisons et décompositions de la Matière qui, sous la propulsion de la Roue,

opère les changements de sa propre nature, dont la partie inférieure monte vers la supérieure, dont le fixe s'élève vers le volatil, tandis que le volatil descend vers le fixe, pour accomplir les miracles de la Chose Unique.

I : C'est le Principe fécondateur, Père du Visible et de l'Invisible qu'il relie à son sein intarissable.

II : C'est la Substance réceptrice, la Mère féconde, la Vierge immaculée.

III : la Nature, source des générations, fruit des deux antécédents.

IV : la Forme, issue du feu interne ou de l'âme de chaque atome appelé à constituer les corps ou éléments par l'union ou la répartition des quatre Éléments : Feu, Air, Eau, Terre.

V : l'attraction des magnétismes, l'union des êtres.

VI : l'antagonisme des forces naturelles.

VII : l'équilibre des contraires résultant de ces mariages, de ces unions de polarité positive et négative.

VIII : correspond à la répartition des atomes selon la justice de l'équilibre universel ou de l'harmonie des formes minérales et organiques.

IX : au travail lent et minutieux de cette sériation perceptible dans les efforts de la Matière, ses luttes, ses tâtonnements prudents.

X : c'est le cycle formé par l'ordre incessant des évolutions et des involutions atomiques, de leur ségrégation et de leur désintégration.

XI : représente la volonté et la force individuelles des atomes qui combattent, se heurtent, souffrent d'un sacrifice physique.

XII : c'est leur transformation.

XIII : leur mort, les changements continuels qui les mènent à une vie supérieure, à des états de plus en plus conscients, à des renaissances dûes à la transmutation des forces et à l'harmonie des mixtes, symbolisée par la lame XIV.

Le troisième septenaire décèle l'action progressive propulsée par les quatorze premiers signes : XV, c'est la vie physique résultant de tout ce pandoménium microcosmique ; XVI, l'antagonisme des individualités, des ions, des électrons, des diverses familles ou groupes métalliques et organiques, qui amène les destructions des édifices par suite de l'équilibre matériel momentanément rompu. C'est la guerre, la lutte pour la vie, nécessaire, malgré ses maux, résultant de l'égoïsme, du bien personnel aveuglément poursuivi ; mais les forces divines naturelles interviennent toujours ; XVII, l'étoile brille, le but est entrevu par les instincts de la Matière vibrante ; les forces occultes symbolisées par la Lune XVIII, agissant dans les ennemis mêmes et à leur insu pour ainsi dire, afin de laisser place au Soleil radieux figuré par le nombre XIX, générateur de l'Or Philosophique, des constructions fécondes, des corps innombrables dont la situation implique une vraie renaissance opposée vigoureusement à la Matière chaotique personnifiée par le 0 de l'arcane vingt-et-unième qui montre, sous l'image du Fou, l'aveuglement moral et le désordre physique.

Enfin, l'Absolu, la réalisation du Grand-Œuvre clôt la série des Arcanes chimiques, résu-mant le Monde harmonieux, la Synthèse parfaite, le Triomphe de l'Univers — de la Force ou

de l'Esprit — parvenu au summum de la Connaissance incarnée : XXII.

A travers ces allégories se révélait le problème de la Philosophie de la Nature, du Destin, de l'Alchimie minérale, religieuse et mystique: la Régénération du Cosmos et de l'Etre par la maîtrise de l'Arcane suprême, de l'Agent Magique grâce auquel l'Initié s'identifie avec la Puissance infinie et éternelle du Monde.

*
**

Bien qu'il ne professât plus de façon régulière à la Faculté des Sciences Hermétiques dont le public un peu mélangé ne rendait point ce qu'il en avait tout d'abord attendu, Lambert se rendait assez fréquemment à Paris où il avait noué une intrigue amoureuse, point très absorbante il est vrai, mais qui l'attirait à intervalles non fixes par sa fiévreuse et bizarre violence sensuelle pimentée d'une cérébralité particulière.

Dans ses pérégrinations diverses à travers les milieux aussi étranges que variés de la grande ville, il s'était croisé avec une théosophe intelligente, d'origine irlandaise, momentanément campée au quatrième étage d'une maison sévère du boulevard Pereire où elle vivait de quelques rentes sans doute et de leçons de pastel, seule, sans connaissances, divorcée depuis peu.

Son nom : Claudia, son allure : fine, d'une certaine élégance à peine provocante, avec ce je ne sais quoi qui grise morbidement en révélant des appétits cachés.

Artiste elle savait s'habiller avec une jolie simplicité et varier les combinaisons des nuances de

ses toilettes peu nombreuses mais qui accentuaient ses grâces.

Rousse, avec un teint d'une pâleur liliacée que doraient çà et là quelques tâches minuscules, et des yeux mauves, Claudia portait des vêtements noirs, violet éteint ou blancs. Son parfum préféré était le musc. Cette odeur forte s'alliait à la senteur pénétrante de son corps plein et charnu plus qu'il ne semblait. Fausse maigre, elle réservait des surprises.

Et ces surprises ne manquaient point d'agréments ni de diversité. Elles en offraient même de tous genres et de très vifs.

Détraquée par l'usage de la morphine et d'excitants dont les effets se surajoutaient à une névrose naturelle qui la jetait en proie à des idées de luxure, de hantise et de possession, Claudia recherchait les artifices du vice.

Son imagination inquiète, salace et féconde, prêtait à son corps anxieux une variété de désirs qu'il satisfaisait sans réserves.

Lambert se plut à ce jeu pervers. Délicat, émotif, sensible à la volupté féminine et privé depuis assez longtemps de toute liaison, même de tout commerce, il avait vécu dans la continence, plutôt malgré lui.

L'occasion de se dédommager s'était soudainement présentée et elle était belle.

Claudia l'enlaçait de ses savantes caresses, d'autant plus recherchées qu'elles étaient forcément rares, elle le séduisait par ses manières distinguées, l'originalité de son esprit à la fois halluciné et compréhensif — et puis par réaction fatale, la chair l'avait repris.

Il oubliait dans les bras satinés de la femme

avertie et solidement éduquée de trente cinq ans, les résolutions de pureté sexuelle. Le charme de la vie matérielle, sentimentale et passionnée, l'attirait morbide des dépravations, l'enchaînaient à une idole avec laquelle il pratiquait un culte érotique.

Les inventions du vice sont trop restreintes eu égard à l'inassouvissement de la Volonté. On les recommence sans cesse, l'on tourne dans le même cercle du Paradis d'abord, puis de l'Enfer. Et à force de raffiner, on subit l'écoeurement du plaisir. La satiété survient, le dégoût de soi-même.

Le comte se serait lassé plus vite de sa maîtresse, non seulement complaisante, mais ingénieuse et experte s'il avait pu la voir à son gré. L'éloignement, par contre, causait des réveils farouches accompagnés de chaleurs brûlantes, au désir exaspéré du jeune homme qui n'aspirait alors qu'à transformer en nouvelles réalités ses inquiètes rêveries.

Et il se pâmait frénétiquement sur le corps frémissant, serpentifère et impudique de Claudia qui vibrerait à l'excès.

En dehors des heures qu'il consacrait à son amie durant le court passage dans la capitale, Lambert furetait dans les bibliothèques, compulsait les ouvrages rares ou inconnus, se livrait à des emplettes chez les bouquinistes et les antiquaires. Il se procura une belle édition ancienne des livres hermétiques et kabbalistiques : Le Pimandre, Le Zohar, Le Talmud.

Il profitait de son séjour rapide pour visiter Papus, Sédir, Barlet, et à deux reprises il fit ses dévotions scientifiques auprès du demi-dieu de

son adolescence auquel il se disait redevable de son émancipation mentale : Camille Flammarion qui le recevait avec cette camaraderie dont le souvenir reste si doux aux jeunes gens accessibles aux nuances de l'accueil que leur réservent les grands hommes dont ils ont rêvé.

Avenue de l'Observatoire, au cinquième et dernier étage d'une maison claire, le plus près possible du ciel, Flammarion planait comme un poète de l'Astronomie, un philosophe désintéressé des mesquineries humaines, toujours jeune, lyrique, enthousiaste, optimiste, en dépit de ses soixante années allègrement portées.

Avec sa barbe en éventail, grisonnante, ses cheveux en broussaille, son regard flambant, son aspect « cométaire » on lui eut accordé cinquante ans tout au plus.

Il arrivait en blouse écrue, un crayon sur l'oreille, des pantoufles aux pieds, dans le salon où le comte l'attendait en regardant la pendule célèbre agrémentée de la statuette d'Uranie, décrite par Flammarion aux premières pages d'*Uranie*.

Il l'emmenait dans son cabinet de travail, lui montrait les cartes de Mars ou de Vénus, de Jupiter et de la Lune, s'enquérail des travaux récents de Lambert, prenait dans sa bibliothèque des livres vieux d'alchimie, en discourait avec feu, discutait les expériences qu'il venait de tenter avec le médium Eusapia Paladino, tandis qu'en prenant une part discrète à la conversation, Madame Flammarion, haute, forte et brune, au profil romain, versait le café et passait la boîte de cigarettes égyptiennes.

Lorsqu'il avait ainsi retrouvé le Ciel, les as-

tres, abordé les immenses problèmes psychiques et universels, de concert avec Flammarion, ce génie des espaces habités, Gaston de Lambert éprouvait une répulsion plus vive encore pour les amusements excessifs auxquels Claudia l'associait. Le dévergondage secret de cette femme troublait la quiétude intérieure du comte. Il la quitta au bout de quelques mois par lassitude et envie de calme intellectuel et physique.

Il ne vint plus à Paris. Il se confina chez lui, absorbé par ses pensées qui se faisaient tristes et graves.

La nuit, à plusieurs reprises, il eut des songes extraordinairement lucides, d'une coloration précise, vive et riche, qui l'impressionnèrent extrêmement. Il voyait des tableaux saisissants de guerre, d'une guerre qui se passait dans sa ville ; il participait à des scènes d'une vie étrangement évocatrice. Les Allemands étaient à Douai, traversaient le jardin de sa maison, casqués, le fusil en main, nombreux, nombreux. Ils parcouraient les appartements, s'installaient là en maîtres.

Il était mêlé à cette guerre, en souffrait. Il se voyait sur le pont-levis d'une forteresse enveloppée d'arbres et noyée dans les rayons fauves d'un magique soleil d'automne, accompagné de camarades inconnus, se rendant à un conseil de révision, s'attendant à devenir soldat.

Puis il errait dans des gares diverses, souterraines, à la recherche de sa mère, de sa sœur, d'autres personnes chères. Il ressentait l'atroce angoisse d'être séparé définitivement et brutalement de sa famille éparpillée.

Il cherchait, en courant de droite et de gau-

che, ses aimés. Ils étaient perdus. Lui aussi se perdait... Les trains se succédaient, les gens ; puis c'était le silence poignant des gares vides, la solitude absolue des salles d'attente désertes, des quais, des abords de la gare.

Il se trouvait transporté au sein des villes inconnues, sur des plages rougies par les feux du soleil couchant ou verdies par les phosphorescences de la lune ; à Paris. Et toujours, il frémissait de l'angoisse inexprimable des ruptures, des arrachements, des deuils ; il avait le pressentiment des catastrophes où l'on est enlevé aux siens...

Il vivait des vies imprévues, autres, terribles, et néanmoins drapées de couleurs magnifiques, offrant des contours artistiques, et lumineuses d'une poésie triste, intense et tragique.

Réveillé il se demandait quel pouvait être le sens de ces rêves, symboliques par certains côtés, qui le brisaient en s'imposant.

Songes prémonitoires ? Avertissements répétés de quelque malheur mystérieux ?

Il chercha à s'éclairer au moyen de la lucidité artificielle, en fixant le miroir de cristal. Il n'obtint aucune satisfaction.

Le dégagement extatique ne le mit point davantage en contact avec ces clichés astraux surgis de l'inconscience universelle — ou de la surconscience — du Destin.

A Lille où il travaillait chaque semaine avec le docteur Joire, médecin qui s'adonnait au psychisme, et réunissait à son domicile, rue Léon-Gambetta, un petit nombre de sujets et de chercheurs, Lambert renouvela en vain ses essais de voyance, aidé par Joire, haut, sec, solennel au-

tant qu'un quaker, froid et compassé, en habit noir mal ficelé, et dont les passes magnétiques auraient instantanément glacé le champagne dans les coupes...

Le Destin gardait ses oracles.

Le Sphinx de la Roue de Fortune veillait sur les Arcanes.

Le voile de l'Avenir ne se déchirait point.

Ah ! ces rêves ! Visions annonciatrices combien émouvantes !...

Ces rêves étaient plus nets, plus vrais, que la réalité de la vie !...

XI

LA FORCE

Vires acquirit cundo

Les années qui s'écoulèrent furent pour Lambert de lentes étapes vers l'initiation par le labeur opiniâtre, les efforts personnels, les recommencements de toute sorte. Le tran-tran de l'existence ordinaire servait quand même à polir et à aiguiser la lame de l'épée dont le fourreau dissimulait l'éclat de pur acier.

Les jours, les semaines, les mois se succédaient semblables en apparence, sans surprises ni incidents remarquables — monotones, mais remplis et, en fin de compte, aussi heureux que le comporte la vie.

Le bonheur est tissé de calme ; il craint les aventures, il ne peut affronter la violence, il s'évanouit devant les émotions trop vives. Les hommes comme les peuples heureux n'ont pas d'histoire.

Le comte se levait à huit heures et demie, car il se couchait tard, rarement avant minuit.

Aussitôt il passait dans la salle de bains, s'épongeait à l'anglaise, se douchait, déjeunait

d'un œuf cru et de thé ou de café noir coupé de chocolat, faisait une minutieuse toilette, puis expédiait son courrier assez volumineux en raison de sa revue et de ses ouvrages qui lui valaient de nombreux correspondants. On le consultait de partout sur l'alchimie.

Il lisait ensuite, prenait des notes pour ses travaux en cours, sortait de onze heures à midi, rentrait pour se mettre à table avec sa mère à laquelle il tenait compagnie jusque vers deux heures.

Alors il se rendait au laboratoire ; sinon il montait à sa bibliothèque, manipulant ou composant selon les circonstances et les inspirations. Sur le coup de six heures du soir, il sifflait ses chiens et quelque fut le temps, accomplissait une longue marche en général hors de la ville.

A huit heures il dînait. Rarement y avait-il des convives. Madame de Lambert recevait peu, parfois deux ou trois personnes très amies ou le doyen de sa paroisse l'église Saint-Pierre. Gaston demeurait auprès d'elle fidèlement, s'entretenait des faits quelconques de la journée, de sa sœur Tèreèse, fumait un cigare. Puis il ouvrait un livre de science ou de philosophie, s'asseyait près de la comtesse qui se retirait à dix heures dans sa chambre.

Lorsqu'il avait une fredaine en perspective, Gaston partait mais ne revenait jamais passé minuit, minuit et demi, parce qu'il ne voulait point contrister sa mère que des retours à l'aube eussent fort contrariée.

En dehors de Jules Lassus et de Deroge, Lambert ne fréquentait personne. L'esprit provincial, mesquin et soupçonneux, lui déplaisait.

Il n'allait point dans le monde, ce qui le faisait mal voir. Myope et distrait, il ne saluait guère ou tardivement. On le taxait de fierté et d'impolitesse.

On ne l'apercevait point dans les églises, d'où une réputation d'athée farouche, de libertin endurci ; ses escapades étaient considérées dès lors comme de la débauche. Pour être absous de ces « fautes » il convient, au sortir du lupanar, de tenir le flambeau, aux processions, derrière le Saint-Sacrement ainsi que font les grands coureurs des milieux comme il faut.

Peu de personnes parlaient à Madame de Lambert de son fils que l'on affectait d'ignorer. Elle s'en attristait, sentant le dédain, la méprisante pitié, dans cette abstention voulue.

Quelques initiés à l'hermétisme, disciples ou pairs, venaient le visiter de temps à autre.

C'étaient Delimes, Achille Declève ; c'était Emile Dobel, étudiant en médecine de quatrième année à cette époque, à l'Université Catholique de Lille, esprit sincère et original, croyant émancipé jusqu'à un certain point par l'ésotérisme des symboles, et qui, ayant lu les ouvrages de Lambert, avait désiré le connaître.

Timide, il s'était présenté un après-midi après s'être annoncé par lettre.

Très grand, mince, gauche, il avait figure de carabin ou d'étudiant des vieilles universités flamandes du XVI^e siècle.

Les yeux gris clignotaient derrière le binocle. Il portait la barbe blonde en pointe qui emplissait les joues pâles du bûcheur qu'il était.

Il roulait entre les mains un feutre noir à larges bords et s'exprimait avec gêne.

Lambert l'avait mis à l'aise. Une demi-heure après la présentation ils fumaient des pipes ensemble et leurs relations devaient se poursuivre de façon intime à dater de ce jour.

Dobel, en effet, spécialisé dans l'Alchimie, approfondissait doctement ses arcanes. Il commentait les auteurs avec sagacité. Il venait d'achever une étude solide et curieuse sur le cycle métallique, d'autres chapitres étaient sur le chantier que Lambert insérerait également dans sa revue.

Dobel possédait des connaissances réelles en chimie, indiquait des expériences à tenter.

Lambert l'accueillit donc en initié.

Le groupe s'accrut encore d'un nouveau membre, astrologue et hermétiste de valeur : le commandant du génie E. Lancast qui tenait alors garnison à Arras.

Il vint souvent à Douai causer des journées entières avec le comte. On traçait des thèmes généthliques, on dressait des horoscopes, établissait les directives de l'Avenir. On s'élançait dans le monde occulte, jusqu'aux sphères élevées où parvenait le commandant dont le savoir ingénieux construisait des systèmes rigoureux quoique non toujours dépourvus d'arbitraire.

Il était sans cesse en quête de sujets car il s'occupait aussi de magnétisme, de voyance, aiguillant ses médiums sur des chemins magiques de l'Astral où se manifestaient, pensait-il, les esprits des autres plans.

Lambert n'était point sans émettre des doutes ou des critiques, au nom du positivisme sévère de l'expérience scientifique. Mais Lancast n'ad-

mettait guère l'incrédulité, sa conviction méthodique ne laissant nulle fissure à l'édifice un peu gothique de ses idées. Il soutenait ses thèses plutôt absolues avec une sincérité d'ailleurs parfaite et une logique de mathématicien formé à l'Ecole Polytechnique. Aussi Lambert, plus éclectique, se plaisait-il à discuter longuement les opinions de son confrère en magie.

Lancast, à l'opposé du comte, maintenait fortement ses croyances — je dis croyances parce que dans la vie on croit toujours plus qu'on ne sait — Lambert, nonchalant, enclin au dilettantisme et sceptique d'esprit bien que mystique de cœur et de nature, céda plus volontiers ou se rangea à d'autres avis, à des hypothèses différentes des siennes, s'il les jugeait exacts. Il n'avait point d'entêtement intellectuel à cause de sa rare probité morale qui l'attachait avant tout à la vérité abstraite. Il était du reste si courtois qu'il acquiesçait par politesse, sur les points secondaires, aux idées que ses interlocuteurs exprimaient.

Son œil gris suivait, derrière les volutes d'une éternelle cigarette, sa propre pensée, et sous sa moustache fauve en crocs, ses lèvres laissaient deviner qu'il se disait : « Après tout... »

Lancast, très noir de cheveux, les yeux bruns très bistrés et pénétrants, même inquisiteurs et gênants, de magnétiseur volontaire et tenace, avait de la mâchoire. Il ne céda point ou se déroba pas à pas. Et comme il était documenté raisonneur, mathématicien et perspicace, les joutes oratoires se prolongeaient. Lambert, par exemple, soutenant la fatalité de l'influence as-

trale, le commandant arguant de la liberté morale invincible ; ou bien Lancast détaillait par le menu les communications qu'il avait reçues d'esprits désincarnés, tandis que le comte s'efforçait d'en démontrer la fragilité possible.

Lambert réunissait environ chaque mois ses amis et les invitait à déjeuner. Ils arrivaient tôt le matin, on faisait cercle dans la bibliothèque du grenier, furetant parmi les ouvrages, se racontant les petits faits de l'occultisme, les nouvelles du métier, ou bien l'on déambulait à travers les jardins de Douai en devisant de choses transcendentes.

Le repas se prenait dans la grande salle à manger que Madame de Lambert mettait ce jour-là à la disposition de son fils, se tenant, elle, le plus souvent, à l'écart pour ne point gêner les convives dont elle n'appréciait guère les idées, on le devine.

Le service de table était assuré par le vieux valet de chambre Victor qui appartenait depuis vingt-cinq ans à la domesticité de la maison.

Très correct, la lèvre rasée, de courts favoris blancs aux joues, chauve, il ressemblait assez exactement à un sacristain, le dos arrondi, les pas feutrés, l'allure cléricale sous sa livrée marron gancée d'un liseré jaune. Il affectionnait Gaston qu'il avait vu tout enfant et ce dernier le traitait avec une douce familiarité.

La table ovale en acajou massif, dressée de façon élégante sur une nappe aux armoiries de la famille, supportait un milieu de fleurs coupées aux massifs du jardin. La vaisselle, l'argenterie, les cristaux provenaient des ancêtres,

Le menu était soigné, les vins vieux et abondants. On déjeunait d'huîtres ou de plusieurs hors-d'œuvres, de poisson fin : soles, truite, saumon ou barbue, d'un rôti, d'une viande froide ou de pâté en croute, avec salade. L'entremets, le plus souvent, avait été confectionné par la cuisinière.

Lambert appréciait la bonne chère, la comtesse ne la dédaignait point. Et puis l'on respectait les traditions même sans invités. Déjeuner et dîner se faisaient toujours selon les règles.

Après le déjeuner on prenait les liqueurs et le café dans la véranda qui s'étendait en galerie tout le long de l'hôtel et ouvrait sur le jardin. Chauffée au calorifère de cave, remplie de plantes rares et délicates, elle constituait un jardin d'hiver luxueux où Mme de Lambert séjournait une partie de la journée.

La conversation entre le comte et ses amis se prolongeait, soit au laboratoire où il les menait parfois, soit à la bibliothèque, jusqu'aux trains du soir qui emmenaient le plus tardivement possible. Delimes à Amiens, Dobel à Lille, Lancast à Arras. Il leur arrivait de manquer l'heure et de rester à dîner.

Le colonel de Rochas s'annonça un jour par une lettre qui le précédait de peu. Il désirait entretenir Lambert de certaines questions alchimiques et connaître son laboratoire.

Aussitôt le comte prévint Lassus et Deroge afin qu'ils assistassent à l'entrevue.

Le colonel arriva vers les dix heures du matin par l'express de Paris. Il manifesta d'abord le désir de voir les curiosités de la ville. Lambert

et ses compagnons conduisirent l'illustre magicien à l'hôtel-de-ville, dans les églises, au musée, au parc.

A midi et demi le tour de visite était achevé, le colonel aimait que l'on marchât rondement et il regardait en voyageur habitué au tourisme, sans négliger les mille et une histoires d'occultisme et de sorcellerie qu'il déroulait au hasard de ses souvenirs, sans grande suite et sans bienveillance — car il égratignait les confrères, les rivaux en arts maudits... ou sacrés !

La comtesse de Lambert se trouvait au salon. Elle faisait exception à sa coutume en faveur du comte de Rochas d'Aiglun et tenait à lui rendre les honneurs de son toit et du repas. Car il était de « son monde » et cela crée des obligations, un lien.

Elle se sentait rassurée, le reçut avec grâce et en grande dame. Il se montra du reste très bien pensant, par accoutumance de milieu, vanta le dévouement des sœurs de charité, loua l'abnégation des ordres religieux, vilipenda la république, ses ministres et leurs œuvres, établit un long parallèle entre les dons miraculeux des saints et les facultés magiques des occultistes, soutint d'in vraisemblables légendes avec l'aplomb méridional qui lui était habituel. Il conta des exemples de lévitation extraordinaires rapportées par les annalistes pieux de jadis, de visions, de faits extra-naturels, auxquels il ajoutait foi, une foi robuste, entière et superficielle — et qu'il entremêlait du récit de ses propres expériences non moins fantastiques.

La comtesse ne s'effarouchait point, car le co-

lonel citait des références ecclésiastiques, parlait de ses amitiés avec les évêques, rappelait des prélats, des sœurs contemplatives, des médecins spagyristes dans le temps, des gloires militaires et des diplomates. Il félicita Madame de Lambert d'avoir une fille douée des vertus ascétiques qui font les Carmélites et souligna que Gaston rejoindrait sa sœur, par une autre route à la vérité, parce que les deux chemins bifurquaient à un moment donné et qu'après tout le sein de Dieu est assez vaste pour accueillir et recueillir la totalité de ses créatures.

Le brio de l'amphytrion masquait aux oreilles profanes l'insuffisance et le décousu de sa philosophie. Ingénieux et hardi expérimentateur sans doute, bien que facilement égaré par l'imagination, il manquait d'assurance intellectuelle, entendons par là qu'il ne semblait point fixer solidement ses idées sur une base immobile ni les dominer par l'équilibre stable de sa pensée. Il flottait au gré de la théosophie, de l'occultisme et du spiritisme dont il amalgamait les doctrines et les théories sans les soumettre à un examen rigoureux, à un classement méthodique.

Lambert le jugea un magnétiseur habile, un occultiste documenté, crédule, mais un piètre philosophe.

En alchimie, il n'avait point de connaissances précises. L'argentaurum d'Emmens l'intriguait et comme il était curieux de tout ce qui touche à l'hermétisme, il cherchait à en découvrir la composition tenue secrète par l'inventeur, et qu'il estimait frauduleuse. Il tenait à savoir l'o-

pinion de Lambert et s'il avait analysé les échantillons du métal américain, de même qu'à se renseigner sur ses recherches de transmutation, car il se proposait d'écrire pour la revue *Le Cosmos* une étude sur l'alchimie et sur les travaux de Gaston. L'attention était, à cette époque, tournée vers lui et sa Société Alchimique.

De grands journaux, le *Matin*, le *Temps*, le *Journal*, le *Goulois*, en France, leurs équivalents à l'étranger, des périodiques importants, *Je Sais Tout*, *Les Lectures pour Tous*, des revues telles que la *Revue Scientifique*, par exemple, publiaient des articles sur Lambert et son œuvre.

D'autre part, il subissait de violentes attaques de la part de la presse catholique.

La Croix faisait campagne contre la Société Alchimique et la loge Isis ; le clergé du Nord ne pardonnait point au comte de s'être institué le défenseur de l'Occultisme, de la Magie, et d'apparaître comme un écrivain de talent, un fondateur actif de groupes hérétiques, dangereux pour la religion d'autorité.

Les articles de *La Croix* furent nombreux, acerbes, venimeux à leur ordinaire et inspirés dans le but d'intimider le comte en le représentant comme franc-maçon.

Lambert protesta en quelques lignes dignes, sèches, affirmant que l'illuminisme n'avait rien de commun avec la maçonnerie actuelle et mettant au défi les auteurs de la campagne menée contre sa personne de citer la page de l'Annuaire maçonnique où son nom se serait trouvé marqué, sa loge citée.

La fureur de *La Croix* s'accrut de l'impossibilité de poursuivre son nouveau mensonge dé-

masqué. Elle dut abandonner l'accusation; mais les dévots et surtout les bigotes de la région et de Douai ne désarmèrent point. On blâma ouvertement la comtesse de laisser son fils suivre une telle voie pernicieuse. On plaça en quelque sorte Gaston à l'index de la société bien pensante et comme il faut. On sait ce que cela signifie dans les localités inintelligentes, calomniatrices de province. Les méchants et les sots s'en donnent à cœur joie de papoter, de mépriser et de nuire. Les salons vous abiment.

D'excellentes punaises de sacristie, aussi sottes que tardivement érudites allèrent jusqu'à accuser Lambert auprès de leur doyen, de fabriquer des monceaux d'or et des homuncules, à l'instar de Paracelse !

Alchimiste, créateur de vie, décidément le comte était un affreux sorcier, en plein XIX^e siècle, à l'aube du XX^e. Qu'on ne rie pas. L'esprit humain, en masse, demeure identique. Il ne progresse point. Ce qu'il fut, il l'est — il le sera demain encore. L'humanité, quoi qu'elle pense, n'est pas sortie de la barbarie. La civilisation n'est qu'un mot, à peine un vernis. La suite de ce livre montrera à quel degré de monstruosité devait retomber l'Europe d'abord, le monde ensuite...

Le côté comique des pieuses haines que déchaînait l'action persévérante de Lambert, en atténua la causticité. Mais les haines cléricales ne s'éteignent jamais.

Le comte en fit, à maintes reprises, la cruelle expérience. Sourd aux avis qui lui avaient été donnés depuis des années, aux avertissements réitérés, il assistait à l'éclosion des rancunes. Il

regrettait pour sa mère ces lancinantes méchancetés qui, personnellement, le laissaient indifférent, l'amusaient même.

Il avait renoncé, dès longtemps, à profiter des avantages de sa situation de famille, des prérogatives inhérentes à son rang social.

L'ambition, le désir de la considération extérieure, les joies de la vanité, l'orgueil de la noblesse, ne le troublaient plus. Il ne voulait que la paix intérieure, l'égalité des classes et l'indépendance absolue qui assure le travail libre et joyeux.

Blâmé par les personnes alliées à sa famille, amis ou haut placées dans la ville, incompris par la plupart et par sa mère — ce qui lui était la seule chose réellement douloureuse — il marchait droit devant lui, sans dévier, fidèle à ses idées qu'il tenait pour justes, utiles, nécessaires à répandre dans de sages limites.

Sa force morale se développait chaque jour, dans l'isolement où il vivait, au milieu des ennuis sans cesse renouvelés, à l'aide desquels on l'asticotait sans parvenir à le fatiguer ni à le sortir de son calme.

Il souffrit cependant beaucoup et profondément, dut sacrifier l'un après l'autre, cent projets, mais malgré sa solitude morale et intellectuelle, en dépit de dépressions peu à peu surmontées, d'une lutte morale angoissante, il combattait sans défaillance et se répétait à peu près ces mots :

« Marche toujours, toi qui es engagé sur le chemin de la connaissance. Si les ennemis t'accablent, si les doutes te torturent, si les soucis te hantent, si personne ne te soutient ni

vient te dire que tu es sur la bonne voie, avance quand même, fixe tes regards sur la lumière éternelle et un jour viendra où les génies des douze sphères poseront sur ta tête la couronne étoilée des adeptes de la rose-croix ».

La force calme, la force bienfaisante de l'initié, qui donne le courage passif, souriant et supérieur, qui rend l'âme inaccessible aux coups du sort, aux caprices de la destinée, aux vicissitudes de l'existence trompeuse, il l'acquerrait, non sans luttes épuisantes, mystérieuses et cachées, car son cœur était extraordinairement sensible aux moindres chocs et son esprit d'une impressionnabilité excessive. Le repliement sur soi-même, alors qu'il eût eu besoin de se confier, la viduité sentimentale alors qu'il brûlait d'épancher la richesse de son amour inconnu, lui causaient un supplice inimaginable et permanent, comparable aux morsures du cancer, et auquel il eut préféré les violences physiques les plus atroces. L'agonie spirituelle est l'un des enfers dantesques.

Le comte de Lambert atteignait trente ans.

Quoique de santé normale — sa névrose le protégeait contre les maladies courantes, ainsi qu'il a été constaté maintes fois — il ne possédait point un tempérament vigoureux et il devait à la régularité de ses habitudes l'équilibre d'un organisme sain, mais délicat. Il ne supportait aucune fatigue. Aussi son aversion pour les exercices physiques demeurait-elle complète. Il ne montait plus guère à cheval, négligeait la bicyclette, dédaignait l'automobile, préférant à tout ses chères promenades méditatives qu'il prolongeait plusieurs heures de suite.

Il ne voyageait pas au loin. Mais Madame de Lambert avait conservé la coutume de passer hors de Douai la période des vacances. Elle s'installait, du 15 juillet au 1^{er} octobre, tantôt à Wimereux, tantôt à Paris-Plage, Mers ou Ostende, dans de vastes et confortables châlets situés au bord de la mer même.

Gaston aimait ce déplacement annuel. Ostende, trop mouvementée, station de jeux et de fête, le lassait rapidement, tandis qu'il goûtait une quiétude mentale apaisante sur les plages pittoresques ou jolies du Pas-de-Calais et de la Somme.

Il se retirait dans les endroits les plus sauvages, écartés, errait sur les falaises d'où il assistait à d'inoubliables couchers de Soleil dans les nappes bleues, vertes, dorées de l'Océan, cheminait par les campagnes boisées qui lui rappelaient à l'occasion certains coins du Morbihan dont le charme, jadis, s'était infiltré en lui comme un irrésistible effluve d'envoûtement magique.

Il se reposait des travaux d'esprit et de laboratoire, en contemplant la Nature dont il était l'Amant éperdu et toujours idolâtre, puisait de nouvelles inspirations à la vue des flots écumeux, multicolores, de la mer changeante, capricieuse, fiévreusement agitée ou lisse comme un ruban de satin moiré, à la vue des arbres hauts ou contournés en spirales étranges et tentaculaires, des végétaux, des fleurs et des mousses, dont les haleines le tonifiaient, dont les teintes lui causaient un sublime ravissement. Il se plongeait avec bonheur au sein des taillis épais, s'égarait à travers les forêts, se perdait dans les

lieux sombres, humides où s'épanouit la vie luxurieuse, s'arrêtait avec ivresse derrière les fermes ou les châteaux enfouis dans la verdure mystérieuse qui formait d'inextricables lacets. Il restait indéfiniment assis au bord d'un petit cours d'eau embarrassé de plantes qui traînaient, rampaient, se baignaient et qui glissait entre des prairies aux grasses herbes d'émeraude, goûtant une joie éthérée, divine, à se sentir uni au principe éternellement animateur, fécondateur et transformateur de cet Univers sans bornes dont il était à cette minute le spectateur extasié, sans désirs, sans volonté, délivré de tous les maux terrestres, identique à l'Être qu'il contenait en lui-même à l'état d'absolu et d'infini, c'est-à-dire tout entier et sans cesse plus profond, plus insondable dans sa substance immuable dont il éprouvait l'unité essentielle sous les consciences illimitées du Cosmos.

La fusion entre Dieu et lui se consommait en présence des choses merveilleuses de la Nature qu'un simple jet de Soleil immobilisait *sub specie aeternitatis*.

A Douai, au retour automnal, il reprenait ses occupations qui consistaient en vérité à scruter perpétuellement, sous toutes ses faces, le mystère du Monde, à réaliser le Grand-Œuvre de la Force — et Lambert s'isolait de plus en plus, devenait un solitaire, un ermite, rêveur, concentré et laborieux.

Le mouvement occultiste diminuait d'intensité. Et il descendait la pente aussi vite qu'il l'avait gravie, vingt ans auparavant. La chute brutale succédait à l'apogée, sans transition.

Les groupes allaient à la dérive, de droite et

de gauche, sans ligne de conduite, oscillaient de la magie au catholicisme gnostique, d'un néo-judaïsme kabbalistique et matérialiste (représenté par l'école dite « cosmique ») à un christianisme outrancier et fabuleux.

Papus ne tenait plus la main. Guaita et Saint-Yves étaient morts. Sédir s'écartait, en silence. Des schismes s'affirmaient, des divisions, des rivalités, des mécontentements. Un vent de tempête soufflait qui jetait le désarroi dans les troupes séparées de leurs chefs. On ne se retrouvait plus. Les revues anciennes végétaient, les abonnés faisaient défaut. De nouvelles publications, trop nombreuses, mal rédigées, avides de réclame malsaine, surgissaient, jetaient la mauvaise lueur de quelques fascicules médiocres sinon grotesques et disparaissaient tandis que d'autres, à leur tour, naissaient pour mourir.

Chacun tirait de son côté. On ne produisait plus rien d'intéressant ni qui eût quelque valeur scientifique ou littéraire. C'était l'éparpillement, l'effritement en moins de deux années.

En 1906 le centre hermétiste auquel Lambert avait adhéré, duquel il s'était éloigné ensuite, n'existait plus.

Il serait difficile de remonter aux causes directes de cette débâcle. Elles ont des origines occultes.

L'approche des grandes catastrophes sociales ou ethniques bouleverse, longtemps à l'avance, les cénacles mystiques et religieux, de même que l'aiguille aimantée de la boussole s'agite et s'affole bien avant que l'orage électrique n'éclate. Les sensitifs ressentent le courant qui traverse le

diélectrique et dont la décharge ne s'effectuera qu'aux poles ensuite.

Toujours est-il qu'une des raisons, que l'un des motifs plausibles et positifs de l'éparpillement des sociétés initiatiques consiste dans l'état d'esprit des principaux conducteurs de l'hermétisme à cette époque. Ce qui a été néfaste aux occultistes, se répétait Lambert, c'est leur insuffisance au point de vue scientifique, leur dédain des réalités expérimentales et visibles. Ils furent trop éclectiques, manquèrent de discipline intellectuelle, de culture positive, de sérieux même, flottèrent au hasard de leurs impressions bonnes ou mauvaises, vraies ou fausses. Il eût fallu une intelligence puissante, un cerveau viril, une volonté forte pour imprimer une orientation fixe, pour tracer une ligne directrice rigoureuse à la troupe des affiliés disparates qui vibraient aux ondes invisibles sans en concevoir le mécanisme, en médiums plus qu'en initiés.

Le Grand Hiérophante ne vint point. Le Pontife de génie, ou simplement de caractère manqua à l'Hermétisme. Il n'y eut que des cardinaux.

Lambert avait essayé de s'opposer au mysticisme aveugle dont les dangers l'avaient frappé, de prêter l'appui de la science et de la critique à l'occultisme imbu de ses succès. Pour diriger le monde il faut en connaître tous les rouages.

Le comte avait échoué, n'ayant réussi qu'à hâter peut-être la dislocation de l'édifice.

Maintenant il ne participait plus aux réunions irrégulières des groupes et des sociétés. Il n'allait plus à Paris, n'entretenait que des relations

espacées avec Papus et Sédir. Les Rose + Croix devaient rentrer dans l'ombre.

Il vivait seul dans son laboratoire, au milieu de ses appareils et des livres sans cesse croissants de sa riche bibliothèque, non découragé, mais certain que la crise de l'hermétisme était décisive, la fin proche et fatale.

Il poursuivait dans sa revue les efforts de sa pensée, voulant, s'il était temps encore, vivifier les restes d'une doctrine qui devait revêtir de nouvelles formes, mais sa voix demeurait sans échos, car les folies du spiritisme, des évocations, de la médiumnité morbide gagnaient, davantage chaque jour, les milieux bizarres, détraqués qui prétendaient étudier les manifestations occultes et psychiques.

Des hommes tels que le professeur Ch. Richet, membre de l'Académie de médecine, le Docteur Dariex, le Docteur Joire, et d'autres, couvraient de leur autorité — usurpée en la circonstance — les histoires les plus ridicules et les plus fantastiques.

Les aventures comiques du savant Ch. R... à la villa Carmen d'Alger où il fut berné comme un enfant par Mademoiselle Marthe Béraud, excitèrent la verve caustique, mais aussi l'indignation de Lambert dont la probité intellectuelle ne pouvait admettre qu'un honnête homme ne reconnut point ses erreurs. R... s'obstinait contre l'évidence, transformait ses étourderies d'amoureux âgé en mensonges ; le comte se livra dès lors à une campagne de presse qui fit quelque bruit. Il s'éleva, dans sa revue, contre ces supercheries, puis traqua successivement d'autres charlatans de l'Occultisme. Il fut sans pitié.

Cette courageuse attitude lui valut de fortes inimitiés.

Toutes les circonstances l'induisaient à ne plus se mêler aux diverses sociétés dont les membres s'illusionnaient, n'ayant pour objectif que la production de phénomènes plus corsés que ceux obtenus par leurs concurrents et s'abandonnant aux extravagances spirites, astrologiques, magiques et alchimiques.

Lambert se retira donc dans sa tour d'ivoire, dédaigneux du forum, s'attachant à percer jusqu'à l'intimité de la Nature opérante qui ne révèle ses secrètes beautés et n'abandonne son corps et son âme riches de trésors insoupçonnés, qu'aux silencieux, aux humbles et aux isolés.

Le visage, la tournure de Gaston se modifièrent sous l'effet de cette concentration excessive, des aspirations immenses de son esprit et des angoisses de son cœur aimant et tendre à se briser.

Il pâlit, se courba davantage ; sa physionomie ascétique se creusa et une teinte de mélancolie se répandit sur toute sa personne en même temps que ses yeux semblaient ne plus regarder qu'à l'intérieur du Monde.

La comtesse songeait à le marier. Elle vieillissait, était triste et s'apercevait que l'existence de son fils, rivée à la sienne propre, manquait d'activité pratique. Le tête à tête perpétuel devait assombrir Gaston, déjà trop enclin, selon elle, à la rêverie. Une jeune fille apporterait dans la vieille demeure monotone, un renouveau de vitalité, de joie et de gaieté. Il semblerait que Térésè fut revenue.

Madame de Lambert ne se consolait point du

départ de sa fille. Ses causeries avaient sans cesse trait à la Carmélite, à ses austérités, aux souffrances qu'elle endurait. La comtesse ne la voyait que rarement, mais connaissait par autrui l'auréole de sainteté qui l'entourait au couvent et elle se désolait de la persistance de la jeune sœur à espacer les visites au parloir par esprit d'abnégation et de sacrifice absolu.

Madame de Lambert s'ouvrit à Gaston de ses projets matrimoniaux, insista pour qu'il s'y soumit par affection pour elle, par déférence tout au moins pour le nom de la famille qu'il avait la charge de perpétuer. Le comte ne montrait guère d'empressement, car il n'aimait aucune jeune fille de son entourage et le mariage le tentait moins que jadis.

Il eut à la vérité épousé volontiers quelqu'un qui le comprit, qui s'associât, sinon à ses travaux, au cours général de ses idées essentielles. Mais il redoutait l'esclavage et l'influence d'une femme pieuse, telle que sa mère la souhaitait, qui chercherait à le « convertir », à entraver son indépendance morale et s'effraierait de ses hardiesses de pensée.

La comtesse se disait, en effet, que l'emprise d'une épouse, jolie, aimée, jointe à ses tentatives maternelles, ramèneraient au bercail commun la brebis égarée.

Gaston flairait le piège et se méfiait. Il repoussa d'emblée deux ou trois partis en raison du cléricisme notoire des familles.

Quelques autres lui sourirent mieux. Il se promettait, en usant de fermeté, de conserver sa règle de conduite et d'imposer l'éducation libé-

rale et laïque aux enfants qui pourraient naître de son mariage.

Mais dès qu'il se déclara, par l'intermédiaire de tierces personnes, aux premiers pourparlers, il se heurta à des refus très nets. Il avait la réputation d'être franc-maçon et athée ; on le savait absorbé par des études singulières. Cela suffisait. On écartait sa candidature.

Madame de Lambert conçut un amer chagrin de ces défaites qui l'humiliaient. Elle cherchait pour son fils une union où les dots et la situation de famille fussent égales. Elle était déçue et se rendait compte de la difficulté qu'elle aurait à « caser » Gaston de manière satisfaisante.

Les prêtres qu'elle appelait à la rescousse, ne lui prêtaient point l'aide qu'elle en attendait. Ils se méfiaient de Lambert.

Le moins affecté ce fut lui. Dépourvu d'orgueil et de vanité, il ne ressentit aucun dépit, ne souffrit point dans sa dignité comme sa mère, mais s'il éprouva un soulagement à se sentir libre, il n'en constata pas moins qu'il était destiné vraisemblablement à ne pas connaître les douceurs d'un mariage d'inclination, les charmes d'un amour assorti, réciproque et harmonieux, les joies communes du foyer et de la famille. Non pas qu'il aimât les enfants. Cependant la perspective d'une existence ballottée entre des maîtresses médiocres et plus ou moins intéressées, lui paraissait regrettable. Il se disait, qu'à défaut d'autres avantages, la parité du rang et de l'éducation devait jouer un rôle important dans les relations sexuelles en les rendant plus raffinées et plus distinguées, d'une volupté choisie et savoureuse. La manière de goûter le bon-

heur n'en prolonge-t-elle point la durée et le bonheur est-il autre chose, en fin de compte, que l'accord entre nos facultés, nos désirs et le miroir adéquat où ils se reflètent, se prolongent et se donnent la réplique ?

*
**

Pour faire diversion à ses soucis, afin de changer le cours de ses pensées mélancoliques, Madame de Lambert résolut de séjourner un été en Bretagne où l'attiraient d'ailleurs des souvenirs et des affaires de famille.

Elle se fixa avec son fils sur la côte d'Arradon que baignent les flots paresseux du joli golfe du Morbihan et où quelques années auparavant elle était venue déjà en la compagnie de Térèse et de Gaston.

Le comte ressentait une affinité très vive pour cette contrée originale, totalement différente des autres provinces par ses mœurs, ses coutumes et son aspect.

Il était en étroite communauté de sentiments et d'esprit avec le pays morbihannais, avec ses indigènes renfermés, taciturnes, songeurs, uniquement préoccupés de leur mystique vision qui se détachait sur un fond de naturalisme et de paganisme, presque indifférents aux contingences et aux nécessités ennuyeuses de la vie, aux intérêts mesquins, race de navigateurs, d'illuminés, de poètes, de bardes et d'adorateurs obstinés de la Nature.

Lambert se retrempait l'âme dans la patrie, si peu modifiée par les siècles, des druides, ces initiés fiers et durs.

Il en humait l'odeur ; il s'asseyait longuement sous les men'hirs branlants, à l'ombre des dolmens qui se dressaient sur la lande rousse et courte piquée de bruyères et de genêts.

Là, étranger à l'horripilante actualité, il évoquait l'image des antiques armoricains issus de croisements entre des autochtones inconnus et des Asiatiques émigrés. Les types bretons d'aujourd'hui accusaient encore la marque indélébile de l'Extrême-Orient sur leurs visages cuivrés, aux pommettes saillantes, au front bas et têtue, au nez court et large, aux yeux lourds et noyés de mystère, dans leurs vêtements bigarrés et enluminés de dessins symboliques, de signes solaires, astraux et hermétiques.

Il évoquait les druides, mages hautains, farouches comme le sol qu'ils foulaient, les robustes prêtresses de l'île de Sein, d'Arz, de Locmaria, de Gavr'inis et de Larmor, vaticinant dans les forêts insondables, sur les grèves sinueuses propices aux mirages et aux reflets de l'Astral, aux manifestations de l'Occulte qui se rend visible à ses adeptes.

Les Korrigans mutins, les farfadets, les gnômes biscornus défilaient devant ses regards rêveurs qui comprenaient et scrutaient tous les secrets de la Celtide immobile, qui sympathisaient à toutes ses vieilles légendes sous lesquelles les forces inépuisables de l'Univers s'abritaient en s'imposant.

Lambert aurait voulu demeurer à jamais dans ce Morbihan enchanteur, s'y fixer en fils passionné, réacquérir ce manoir de Kéran, isolé derrière Arradon, dans un bois de sapins noirs, et

qui avait appartenu, jadis, aux parents de son père.

Mais Madame de Lambert ne quitterait point Douai et lui-même ne la laisserait point seule.

Souvent il rôdait aux alentours du château de Kéran, une grande gentilhommière du XV^e siècle, basse ainsi que les manoirs, aux fenêtres massives et dont la blanche façade tranchait sur le décor d'arbres, s'estompait sous la brume grise ou réverbérait de façon éblouissante le soleil brûlant et pesant d'août, ou bien rougeoyait sous les baisers plus doux de l'astre, à l'automne métallique.

Ah ! qu'il eut été tranquille, Gaston, dans ce coin perdu, éloigné de la civilisation banale et bourgeoise, de tout bruit discordant, adonné en paix à ses études ! cloîtré comme un moine qui serait épris de la Beauté et dont le dieu se confondrait avec la Nature, la Forme et la Connaissance...

Ou bien encore il aurait souhaité habiter au sein de l'une de ces petites îles vertes, touffues, qui apparaissaient ainsi que des oasis dans le golfe chatoyant du Morbihan : l'île d'Irus, l'île des Souris — bien moins étendues que l'île aux Moines — longues de quelques kilomètres à peine.

Vivre là, en ermite, en solitaire, en sauvage qui aurait ses aises, voué sans restrictions à l'Idée, abandonné à la méditation, à la Contemplation, à l'Extase, entre le Ciel et la Mer, parmi les plantes, les fleurs, les coquillages, délivré des hommes — sinon des femmes, qui sait ? — des cités laides, de la foule grouillante, méchan-

te, bête et puante... Quelle délectation de parfums, de lumières et de chants !

Des landes maigres parsemées de genêts et de jaunes bruyères odorantes qui communiquent à la terre bretonne sa senteur spéciale ; des prairies où s'alignent des pommiers un peu grêles et où paissent quelques vaches petites et douces, à l'ombre des châtaigniers bizarrement tordus dont les branches retombent jusque dans la mer que, par endroits, bordent les prés; le clapotis des vagues rares et brèves mourant sur le sable de la grève, s'essaimant sur les rochers pointus et verts de mousse gluante, d'algues, de varechs ; un Soleil, tiède lorsque souffle la brise, torride dans sa royauté estivale, mordoré à son déclin.

Le calme sur toutes choses et le demi-silence magique du songe sans réveil.

Il eût duré ainsi, hors du temps terrestre, oublieux des inutiles charges sociales, contribuant par une œuvre lente à l'éducation et à l'exhaussement de l'Humanité si barbare encore qu'elle éloigne d'elle les sages, dans l'éternité bienheureuse de la Nature quiète et comme assoupie, en spectateur que l'activité dévorante et vaine du Monde ennuie, que l'agitation des peuples laisse froid, qui connaît l'inutilité des espérances, la monotonie des recommencements, la futilité du pouvoir, la folie de l'orgueil, et dont l'idéal n'est que de savoir et d'admirer, le but que d'acquiescer la vraie, l'unique Force qui n'est point la force brutale, avide, violente, des potentats ni des ambitieux ou des arrivistes, mais la Force intérieure, intime, égale et toujours harmonieuse.

ÊTRE SOI-MÊME.

XII

LE PENDU

« *Eli, eli, lama sabactani* ».

Une nouvelle affliction vint atteindre la comtesse de Lambert et accentuer sa morosité.

Le Couvent des Carmélites de Douai fut désaffecté par ordre épiscopal, peu après la Séparation des Eglises et de l'Etat et les religieuses quittèrent hâtivement et presque furtivement le vieux cloître, dans des voitures fermées, de grand matin, pour être transférées en différents monastères.

Bien qu'elle n'entrevît que de loin en loin sa fille, cette rupture brusque et définitive frappa comme un deuil Madame de Lambert en détruisant d'un seul coup la sécurité qu'elle éprouvait à savoir que son enfant bien-aimée priait, se mortifiait, vaquait à ses pieuses occupations non loin d'elle.

Térèse était dans *sa ville*, respirait le même air, apercevait le même ciel, communiquait encore avec la comtesse par ces mille liens invisibles, mais puissants, de l'affection jalouse et de la tendresse maternelles.

Puis Madame de Lambert, chaque jour, allait faire ses dévotions dans l'humble chapelle du Carmel.

Là elle ressentait la présence de Tèreſe qui, derrière la clôture grillée, mêlait sa voix à celle de ses compagnes durant les offices psalmodiés sur un ton si uniforme.

Il semblait à la comtesse qu'elle percevait, entre les chants, la voix même de sa fille. Cette illusion la charmait et la consolait.

Elle se représentait Tèreſe au milieu des autres sœurs, vêtue de bure, drapée dans son manteau de chœur, le voile noir relevé laissant contempler aux anges de Dieu un mince visage ascétique, exquis de grâce et de distinction, sculpté à même la cire eût-on-dit.

Quels regards d'amour elle devait élever vers son Créateur à qui elle s'était donnée tout entière ! Que d'effusions passionnées — dont Madame de Lambert était à jamais privée — après en avoir goûté la délicatesse et l'ardeur — elle devait adresser à la Sainte-Vierge, son unique mère maintenant, à Jésus, l'Époux de son âme si pure, et dont la comtesse, parfois, se sentait une rivale envieuse !

Elle s'imaginait aussi Thérèse dans son existence misérable, seule dans sa pauvre cellule exigüe, glaciale l'hiver, torride l'été, lisant, méditant, ou étendue sur son lit de sangle, Tèreſe au réfectoire, mal et peu nourrie, Tèreſe prosternée, Tèreſe se zébrant le corps à coups de discipline, Tèreſe se promenant à travers le jardin rempli de fleurs pendant les courtes récréations de la journée uniforme.

Maintenant toutes ces visions nettes et proches mouraient ; tout cela, qui faisait sa joie, était fini.

Le sacrifice total était consommé, le calice bu jusqu'à la lie. Térése n'était plus. Le Carmel restait, lugubre, vide, désert, sans cloches — abandonné.

Une lettre brève, chaque mois au plus, apporterait, froide et identique, le témoignage que, physiquement, sœur Térése de Saint-Jean de la Croix, demeurait encore sur cette terre.

Mais le véritable trépas était accompli. Douai, avec la vue du Carmel désaffecté, pesa sur Madame de Lambert ainsi qu'une chappe de plomb. Les murs du couvent l'attiraient et lui faisaient horreur. Elle rôdait autour et n'aspirait qu'à fuir.

Un silence sépulcral étreignait la maison des vestales disparues du Seigneur qui avaient imprégné les pierres mystérieuses du parfum de leur sainteté. Et l'odeur du cloître, fine et pénétrante, s'infiltrait dans les narines de la comtesse qui humait cet indéfinissable et mystique relent.

Gaston ressentit de son côté le déchirement de la séparation et des derniers adieux.

Quand la trappe du parloir se referma, la comtesse et son fils se rendirent compte que le couvercle du cercueil venait de s'abattre sur la sublime fille du Carmel qui disparaissait, joyeuse du sacrifice offert à Dieu, telle un séraphin qui s'envole au Ciel après avoir effleuré la créature pleurante qu'il laisse ici-bas, d'un battement léger de son aile blanche.

Le Père Stanislas partit quelques jours plus tard. Désigné comme aumônier d'un autre mo-

nastère de Carmélites, la Providence le ramènerait peut-être, disait-il, au Couvent où se trouverait Tèreèe.

Avec le Père Stanislas, Gaston de Lambert perdait son plus vieil et son meilleur ami. Il avait pour l'ancien moine un attachement sérieux, profond, car l'âme et l'esprit de ce prêtre vénérable, imprégnés de cette gravité sereine qui n'appartient qu'aux ermites de l'Eglise : chartreux, trappistes, carmes, bénédictins, étaient exempts de toute étroitesse, de tout cléricalisme. Ce prêtre sans reproches n'avait rien de l'ecclésiastique méfiant, sournois par nécessité, hypocrite par contrainte, faux et lascif, sinon en fait, du moins en désir.

Le Père Stanislas n'était en réalité point prêtre, de manières ni de langage. Il était moine.

Habitué à la contemplation lente et libre, ses yeux reflétaient l'infini qu'il scrutait sans crainte et sans servilité.

Le Dieu que le moine servait était, somme toute, le même Dieu que Lambert adorait.

L'Amour et la Vérité, la Beauté et la Bonté constituaient ses principaux attributs groupés en une harmonieuse Unité.

Le Père Stanislas estimait que, pour atteindre Dieu, il fallait connaître et parcourir son domaine, la Nature, au centre éblouissant duquel résidait dans sa splendeur Celui qui est l'Être des Êtres.

Du visible donc qu'il aimait et appréciait à sa valeur d'expression de la Force, il montait à l'Invisible, à l'Inconnu, afin que, par ses efforts, il devinssent, pour son esprit illuminé, le Visible et le Connu.

Son intelligence forte et lucide, éclairée par l'étude et la méditation personnelles, comprenait le symbolisme des faits, des lois, tant matériels que spirituels, derrière lequel se dérobent aux sens et à l'illusion, se dissimulent au désir aveugle et brutal de la Vie, les Principes, ces Eons, ces Séphiroths de Dieu, dont la pureté, l'essence idéale, doivent se revêtir de formes pour s'étendre dans l'Univers issu du mariage de l'Espace et du Temps que féconde la Volonté.

Le Père Stanislas avait été pour le comte, passionné et impétueux, un conseiller quasi paternel, sinon un directeur de conscience car il ne cherchait point à s'immiscer dans le secret des âmes qui tenaient à garder, inviolé, le sanctuaire de leur indépendance.

Son départ occasionna donc de grands regrets au jeune homme. Une telle absence le privait d'un solide soutien. Il en fut désemparé.

Il ne fréquentait guère personne en dehors de Lassus, mais ce dernier, retenu au Palais ou chez lui, par son métier d'avocat, ne rejoignait plus qu'à de lointains intervalles Lambert dans le laboratoire.

Gaston se replia entièrement sur lui-même. La composition de ses ouvrages, une longue série d'expériences chimiques, des lectures immenses le séparèrent davantage du monde extérieur.

A l'idéal souverain qu'il poursuivait, il dévoua ses énergies sans réserve.

Il gravit l'âpre chemin où l'on s'accroche et se déchire, aux pierres et aux ronces duquel on laisse des lambeaux de sa chair palpitante et sanglante, car l'on n'acquiert rien sans efforts, sans peines ni douleurs.

Et la route tortueuse, mauvaise, coupée de fondrières, s'allongeait. Il ne découvrait point le sommet culminant d'où l'on embrasse d'un œil satisfait, sous soi le chemin parcouru, devant soi les horizons convoités, au-dessus de son front couvert de sueur le ciel clair et profond qui verse la sérénité du triomphe .

Si. Il heurta un roc plus élevé que les autres.

Et sur ce roc se dressait une potence. La corde tombait, rugueuse et solide.

Le ciel était sombre, la bise aigre soufflait en soulevant une poussière jaune ; un paysage morne et dévasté entourait le pèlerin meurtri, monts d'ocre et de pyrites qui se succédaient entre des pentes abruptes, au sein d'une atmosphère sulfureuse.

Point de fleurs. Quelques arbustes rabougris et grêles. Il eut froid dans le cœur. Il désespérait de lui-même, de tout et de Dieu. Des gouttes de sang coulaient au long de ses tempes et ses regards suivaient la vision des joies qu'il avait rêvées, des bonheurs qu'il avait espérés, des ambitions et de la gloire qu'il avait convoitées.

Des femmes surgirent, au profil de médaille, les seins durs et menus, la croupe ferme et ronde, enveloppées de parfums qui font défaillir de voluptés sans nom.

Elles étaient belles, elles étaient passionnées.

Elles habitaient de vastes châteaux, d'élégants manoirs ou de coquettes maisons de plaisir.

Certaines portaient aux lèvres qui semblaient des pétales entr'ouverts, une coupe de vin capiteux et tendaient leur bouche à Lambert en même temps que le verre de cristal ciselé, tandis

que des objets d'art, des tentures cramoisies, des robes de soie verte, mauve, rose, des pièces d'or, çà et là, parsemaient ces tableaux d'enchantement.

Lambert frissonnait. Il détournait la tête, repoussait les images qui défilaient en sa présence.

Et il sentit, il sut, qu'il fallait qu'il mourût à tout, qu'il renonçât à tout ce qui était l'effet du sensualisme égoïste pour se conformer à sa destinée, précise, nette maintenant et qui se détachait sur ce fond de volcan et d'abîmes où défilaient *ces scènes* dont le sens intime correspondait aux désirs spontanés de son être que la connaissance devait détruire.

Cette destinée, la sienne, subitement révélée sous le signe hideux de la potence, droite et sinistre sur le rocher, c'était de mourir pour l'Idée, de subir le martyre moral afin de la protéger, de la fortifier, cette Idée, de l'affirmer aux hommes et d'en assurer la victoire par l'holocauste de sa chair et de son âme, des désirs ardents, à la divinité de l'Esprit.

Et il saisit la corde, grimpa sur le gibet, la fixa au pied gauche, se rejeta en arrière dans le vide, pendu par la jambe, la tête au sol, par humilité et afin de contempler l'infini de l'Espace sidéral durant son agonie à la potence du sacrifice.

*
**

Las et morne, Gaston de Lambert traversa une période, particulièrement pénible par sa ténacité, de dégoût intellectuel, d'affres, de dépression morale et physique.

Les artistes, les poètes, les penseurs, les moines, tous les mystiques, connaissent l'horreur de ce dessèchement de l'âme et de l'esprit, la lugubre tristesse de cet enfer du doute, du découragement et des terreurs.

Il semble que ce supplice mystérieux qui vous envahit la moëlle, qui vous abat, vous affole, qui épouvante le cerveau affaibli, durera éternellement.

Le moindre bruit exaspère, les couleurs vives amènent un mouvement nerveux d'irritabilité, les teintes sombres effraient, les personnes étrangères et même celles que l'on connaît revêtent un aspect hostile. Leurs paroles, leurs gestes paraissent menaçants ou nuisibles.

La lecture est à charge, les idées, confuses, fuient en déroute et les mots dansent aussi une sarabande échevelée.

L'œuvre commencé reste sur le chantier.

Le ressort est détendu, le courage de poursuivre la tâche fait défaut. L'entrain, la fraîcheur de l'esprit, l'enthousiasme sont morts. On est mort. On est pire que mort, car on vit dans la géhenne mythologique, parmi les craintes et les superstitions du fétichisme primitif, en ruminant un mal qui côtoie la mélancolie délirante et la folie de la persécution.

Le corps est fatigué. Le cerveau tournoie dans des remous de vertige. Le sommeil agité ne repose point les membres endoloris. L'appétit est capricieux.

Les distractions ne sauraient apporter le moindre soulagement au malheureux qui repousse jusqu'à leur souvenir.

Ce marasme est comme un borborygme où l'on

enfonce davantage à chaque pas que l'on tente de faire pour échapper au limon fétide qui vous gagne de plus en plus.

Lambert fut en cet état des mois, des mois...

Peu à peu l'équilibre revint entre sa pensée et le milieu normal. L'amertume de l'agonie s'atténuait, le spectre du Démon pâlisait — et il se reprit à la vie qui est sans fin.

Il fumait beaucoup de tabac oriental et anglais, mêlant au châtain du tabac français leurs blondes chevelures dans la résille des cigarettes ou les calcinant à lentes bouffées dans des pipes frottées d'ambre.

Les vins forts, au dîner, les bières anglaises, ajoutaient leurs occultes puissances à la subtile griserie de l'herbe odorante.

Lambert, sans jamais s'enivrer, buvait du vieux Bordeaux, du Bourgogne, du Malvoisie ancien surtout, couleur pelure d'oignon, afin d'obtenir la rupture du voile qui le séparait de la Nature intérieure et cachée.

Le vin provoque facilement et avec une rapidité assez grande — sans la brutalité ni les dangers de l'alcool — le dégagement de la partie inférieure et moyenne du corps astral.

Ce moyen artificiel d'ouvrir les portes de l'au-Delà, constitue, de même que le tabac, un adjuvant précieux pour l'occultiste et le penseur qui sait le manier et ne point en abuser.

La griserie n'est point l'ivresse pesante, malpropre. Elle n'entraîne pas à sa suite le regret, le dégoût.

Elle est l'art de se libérer du corps épais, étroit, borné, de franchir les frontières du monde visible et d'entrer en communication avec le milieu

éthéré qui prolonge notre plan purement physique. Cet art requiert de l'habileté, de la délicatesse, *du sang-froid* et un doigté averti. Il est interdit aux âmes sans finesse.

Les notes sont ténues qui composent la gamme hors de laquelle il n'est que désaccord, inharmonie odieuse à l'esprit raffiné dont l'objectif est de se procurer un enchantement sans soubresauts, d'acquérir l'usage de facultés et de sens occultes lui permettant de mieux explorer le jardin incomparable et rempli de trésors mystérieux de l'adorable Fée Viviane.

Que de fleurs exquises à voir et à respirer !
Que de pelouses plus vertes que l'émeraude !
Que de sentiers tapissés d'un gravier d'or et de perles, aux méandres capricieux ! Quelle affinité entre les moindres choses qui sont un *chant de couleur* !

Sous l'influence des vins et du tabac, Lambert acquerrait une clairvoyance analogue à celle dont il jouissait dans ses extases, ces ivresses de l'Astral plus cristallines mais qui s'apparentent néanmoins aux ivresses calculées des excitants.

Que d'énigmes se résolvaient alors à son esprit transporté d'un bonheur sans nom dans des sphères magnifiques !

La solution de problèmes inextricables s'imposait d'elle-même, sans effort ni fatigue ; les *antinomies* affolantes de la pensée humaine s'effaçaient, s'évanouissaient, n'existaient plus, n'avaient jamais été.

Il n'y a point de contradictions dans le langage naïf et pur de la Nature occulte. Tout y est simple, un, et s'énonce immédiatement sous

forme de vie dont toutes les expressions se correspondent.

Le dualisme, le pluralisme, les intermédiaires n'apparaissent qu'au réveil terrestre. C'est pourquoi le réveil d'un songe est si pénible, si décevant.

Le songe est la vraie vie et cette vie de la Terre n'est qu'un mauvais rêve — ou un cauchemar.

« Il faudrait pouvoir écrire ce que l'on ressent, perçoit, contemple, de vérité absolue à l'état d'ivresse, de griserie, se répétait le comte. Malheureusement, lorsqu'on est gris, on ne peut pas écrire ! »

On jette bien quelques notes fiévreuses, on inscrit à la hâte quelques mots fulgurants, de courtes phrases révélatrices ou prophétiques, mais l'essentiel a échappé, demeure intraduisible ; mais il n'est point possible d'inscrire la Kaléidoscopie multicolore des images superbes, vigoureuses comme des belles jeunes filles nues qui se jouent et se poursuivent dans les bois, qui se baignent et se mirent dans l'étang translucide qu'effleure une caresse de Soleil ou le baiser de la Lune.

Il n'est point accordé, fut-ce au génie issu de Dieu, d'exprimer, au moment même et requis, à l'aide d'idées humaines et de mots imparfaits, l'abmatérialité des êtres et des choses vus dans la griserie ineffable qui fait communiquer *d'esprit à esprit*, sans paroles, sans gestes, qui identifie le sujet et l'objet et qui suscite d'inouïs décors fondus dans les scènes, les personnes et les choses comme des trames de soies aux mille teintes inconnues, décors magiques des propres transmutations de la Nature Infinie.

*
**

Lambert avait remarqué ces derniers temps une jeune personne dont l'attitude rêveuse le frappa.

Mise avec soin plutôt qu'avec élégance, à peine coquette, elle lui plaisait par sa grâce simple, la réserve de son maintien, la distinction de ses manières.

Il la rencontrait fréquemment, tantôt seule, tantôt en compagnie de l'une de ses sœurs et les regards des jeunes gens se croisaient avec plaisir.

Le comte ne tarda point à savoir que cette agréable inconnue demeurait avec ses parents, de modestes employés, rue de Lille et il s'aperçut de l'impression vive qu'il faisait sur elle.

Les yeux de la passante, lourds et profonds, cherchaient à fixer les siens et traduisaient dans une timide caresse le sentiment contenu d'une âme éprise.

Lambert se sentit attiré. Il avait besoin de tendresse, d'une consolation féminine.

Il cherchait par surcroît un sujet qui pût, sous sa direction, se livrer aux délicates investigations de la voyance et de la médiumnité. En observant cette jeune et jolie fille de dix-huit à vingt ans, qui lui était sympathique, il eut l'intuition qu'elle possédait des facultés occultes dont les signes se manifestaient peut-être d'ailleurs par la coupe du visage rond, lunaire, la douceur magnétique des yeux, la mollesse de la lèvre inférieure, la nonchalance du corps flexible, la rondeur des doigts de la main grasse et potelée.

Il saisit l'occasion, à tous points de vue favorable, qui se présentait et un jour que la promeneuse était solitaire, dans une rue détournée, il l'aborda.

La jeune fille ne dissimula point le sentiment, déjà fort lointain, qu'elle portait à Lambert. Elle lui avoua volontiers l'avoir distingué depuis plusieurs années et l'aimer discrètement. Mais lui n'avait pas, jusqu'alors, répondu à ses imperceptibles avances, ce qui la peinait réellement.

Elle était loyale et franche, qualités rares chez les femmes. Elle ne cacha rien de son existence à Lambert, lui confessa des peccadilles qu'elle regrettait et qui l'avaient déçue.

De caractère impressionnable, de cœur chaud, elle ne demandait qu'à être aimée aussi, à être enfin payée de retour, sans trahisures.

Le comte n'avait point d'attachés ailleurs. Il était seul et triste. Elle lui plut et devint sa maîtresse.

Afin de l'avoir toute à lui, il l'installa dans une petite maison louée à bail, rue de la Fonderie ; la famille de la jeune femme venait du reste de quitter Douai, le père ayant dû suivre l'Administration à laquelle il était attaché dans un autre endroit.

Léonie Marpeau fut une compagne amoureuse, remplie d'égards, très attentive et d'une fidélité d'épouse.

Heureuse d'avoir réalisé son rêve qui consistait à obtenir l'amour de Gaston, essentiellement honnête et droite, elle ne chercha qu'à complaire à son ami et à lui procurer le bonheur.

Elle aménagea son intérieur avec soin, sur les

conseil du comte, s'entourant de meubles bretons, de quelques objets d'art choisis avec discernement.

La maison se trouvait à l'extrémité de la rue de la Fonderie qui relie la Place Saint-Amé surmontée d'une ombrelle de marronniers à la rue d'Arras.

Le Jardin des Plantes archaïque et sévère comme un parc de château, était à deux pas.

Lambert avait choisi entre tous ce quartier retiré et ancien et il avait eu la chance que l'unique maison de la rue de la Fonderie fût libre à ce moment.

Cette rue ou plutôt cette large ruelle tortueuse longue, en effet, d'un côté les murs du jardin de l'ex-fonderie de canons et de l'autre côté ceux de jardins attenant à des maisons particulières de la Place Saint-Amé.

Quelques mètres avant d'arriver à la rue d'Arras, sur la gauche, appuyée à une boutique qui fait l'angle, une maison se présente, énigmatique en son isolement, avec une simple fenêtre au rez-de-chaussée et deux fenêtres à l'étage.

Lambert avait été séduit par l'aspect vétuste de cette demeure et le silence claustral de cette vieille rue de la Fonderie où l'ombre étalait une subtile mélancolie — une vraie rue de poète et d'alchimiste.

Les passants étaient rares, le calme jamais troublé en ce lieu de quiétude, étroit comme un coin de monastère, propice au songe du philosophe de même qu'aux rêveries émues de l'amour, et où l'herbe poussait entre les pavés disjoints.

La porte verte du logis était massive, les chambres, sur le devant, recevaient peu de jour,

mais un jardin d'une quinzaine de mètres carrés, encadré de hautes murailles couvertes de lierre, jetait sur la façade intérieure de l'habitation une lumière douce et fraîche tamisée par les arbres, l'été.

Léonie sema une quantité de graines, pêle-mêle et au hasard afin de jouir d'une sauvage floraison de capucines, de jasmins, de résédas, d'œillets, de pois de senteur.

Au printemps les acacias blancs du voisinage dont les longues branches retombaient paresseusement, embaumaient l'enclos.

Lambert venait chaque jour chez son amante. Il goûtait auprès d'elle le charme constant d'une tendresse partagée, la sincérité d'un amour tout à la fois libre et conjugal.

Il se reposait dans cette liaison délibérément nouée des vicissitudes, des orages, des déboires de jadis. Il fixait sa vie sentimentale.

Cette jeune femme pâle, fine, ardente, le satisfaisait par la spontanéité de ses élans, son absence de préjugés religieux et sociaux, la clarté de son âme naïve.

Peu instruite, elle avait une intelligence ouverte et vive, acceptait les idées de Gaston, les trouvait justes et belles.

Il lui fit lire *Uranic*, *Stella*, éveilla sa curiosité, mit à sa portée les principaux enseignements de l'Occultisme.

Le soir, assis sur un banc de leur petit jardin silencieux et recueilli, tout imprégné de parfums, attentifs aux murmures des plantes et des choses, ils contemplaient les étoiles, s'élançaient dans les profondeurs de l'Univers, les

doigts entrelacés, les lèvres proches, le cœur battant à l'unisson.

Les émanations de la Nature et les rayons célestes semblaient se condenser dans les yeux de mer jaune-vert et dorés de Léonie immobile, dont la chevelure brune s'auréolait des feux électriques d'une atmosphère orageuse et chaude.

Lambert alors ramenait vers ses yeux les regards perdus, énamourés de sa maîtresse.

Il plaçait la main sur son front, quelques secondes, puis sur la poitrine frémissante, vers l'épigastre.

Ensuite, à l'aide de passes lentes et répétées, il accumulait le fluide magnétique, le coagulait avant de le dissoudre en partie, avec art, dans le milieu odique où il désirait faire pénétrer l'esprit dégagé et docile de Léonie.

La jeune femme, en effet, comme l'avait présumé Lambert, était prédisposée aux états de double personnalité, de lucidité magnétique et il avait suffi d'une occasion pour en déterminer la puissance, en préciser les caractères.

La culture de ces sens intérieurs s'effectuait avec facilité. Léonie, soumise, se prêtait aux désirs de Gaston. Elle s'abandonnait avec confiance, plus même, avec transport, jeune de développer ses qualités occultes, de leur donner un plein essor en collaborant à l'œuvre grandiose et noble que son ami lui décrivait.

Lambert évitait cependant toute hâte. Il guidait pas à pas la néophyte sur le chemin semé d'embûches, de la zone-frontière, afin qu'elle n'éprouvât ni fatigue, ni peur, ni accidents que la témérité provoque.

— « Dors et vois » lui dit-il d'abord, laissant

l'âme se dégager doucement, sans heurts, des entraves de la matière.

Affinée, délicate, souple de la passivité d'Eve, Léonie s'adapta aux mille sinuosités de la Nature qui trace ses méandres capricieux avec la ruse d'une femme ingénieuse.

Elle sut pénétrer dans toutes les formes, revêtir tous les aspects, interpréter les innombrables signes, refléter toutes les images, traduire les multiples langages, se mirer dans tous les lacs et dans les Océans insondables de l'Infini Astral.

Elle brisa presque les derniers liens terrestres, se laissa porter par les flots de l'Au-Delà jusque dans les Iles inconnues, échappant aux remous, aux récifs, aux courants terribles, aux pièges imprévus, par sa candeur et son adresse, soutenue d'ailleurs par la main ferme de Lambert qui ne lâchait point le fil grâce auquel se rattachait au rivage terrestre l'obéissante et intrépide voyageuse.

XIII

LA TRANSMUTATION DES FORCES

La Mort est une renaissance.

Lorsqu'il se fut assuré des heureux résultats obtenus avec Léonie Marpeau, qu'il eût constaté les aptitudes remarquables dont elle faisait preuve et son infatigable bonne volonté, Lambert s'attacha à l'extension des facultés étranges de sa maîtresse.

Le sommeil magnétique dans lequel il la plongeait servit de prélude à des phénomènes plus complexes et d'un ordre beaucoup plus délicat.

Il s'agissait maintenant de tirer tout le parti possible de la névrose bizarre de son sujet, qui se traduisait par des trances aboutissant à une extraordinaire lucidité somnambulique.

L'instabilité nerveuse avec ses souffrances et ses inconvénients est la rançon de l'exceptionnel ! La médiumnité, comme le génie et la sainteté, exigent de cruels holocaustes.

Ayant une fois endormi la jeune femme au moyen de très longues passes qui s'étendaient du sommet de la tête à la plante des pieds, le comte aperçut une sorte de léger brouillard vio-

let qui semblait s'élever de la poitrine de Léonie, un peu au-dessous du cœur.

En même temps, quelques spasmes nerveux soulevèrent le corps et la léthargie céda la place à un état supérieur de l'hypnose, car les yeux s'ouvrirent et regardèrent fixement, pour se clore sur un nouvel et profond anéantissement.

Lambert fit une série de passes transversales afin de dissiper le fluide, souffla sur le front de son amie qui se réveilla.

Mais il se promit de renouveler cette expérience capitale et de la poursuivre aussi loin que possible, en provoquant un sommeil encore plus intense, après la manifestation spontanée de la phase somnambulique.

Il laissa Léonie se reposer durant une période assez étendue, lui enjoignit de s'abstenir d'aliments carnés, de se nourrir exclusivement de laitage, d'œufs, de légumes et de fruits, de prendre chaque soir un bain chaud et prolongé, d'éviter toute excitation morale et physique.

Elle se livra à un exercice modéré, demeura des heures couchée sur la chaise-longue, dans le jardin.

Une rigoureuse chasteté fut observée par les deux amants.

Gaston se soumit également au régime végétarien qui avait pour but de purifier et de désalourdir l'organisme afin d'accorder le libre jeu aux forces astrales et spirituelles.

Mais il but à chaque repas un peu de vieux vin de Bordeaux comme tonique, puisqu'il serait le dispensateur de l'énergie magnétique.

Un soir où la température était tiède, l'atmos-

phère calme et reposante, Lambert résolut de tenter l'expérience décisive.

La chambre où il pénétra avec Léonie donnait sur le jardin somnolent. Elle avait été aérée depuis le matin.

De proportions moyennes, carrée, elle était à l'étage. Une tenture de cretonne bleu-pâle semée de fleurs blanches, recouvrait les murailles sans ornements d'aucune espèce, sauf une glace de très belle eau, encadrée d'argent.

Un large divan en soie bleue occupait le fond de la chambre qui ne comportait d'autre mobilier qu'un guéridon en ébène, deux fauteuils bas, une chaise en bois noir incrusté de nacre, au coussin bleu tendre finement lamé d'argent et une console en palissandre sur laquelle était posée une cassolette de cuivre contenant des parfums et une lampe à huile, de forme ancienne, dont la lueur était atténuée par un abat-jour vert d'eau.

Un miroir magique, globe de cristal, brillait sur la table d'ébène.

Au plafond pendait une veilleuse en argent massif à double chaîne, et enchassée de cabochons violets, verts et bleus, couleurs d'améthyste, d'émeraude et de saphir.

Lambert rapprocha à demi les rideaux des fenêtres entr'ouvertes, fit un mélange des divers parfums, et tandis que Léonie s'étendait sur le divan, il éteignit la lampe.

Léonie frôlée par les teintes tricolores de la veilleuse aux cabochons de cristal, était vêtue d'une robe d'un mauve presque blanc, comme les pétales de violettes de Parme, largement dé-

colletée, droite, avec la taille haute ceinturée à la façon Directoire.

Des bas noirs, des mules de satin mauve.

Un collier de perles entourait son cou bien rond, mais la triple ligne du collier de Vénus exquisement dessinée sur la chair mate de ce cou de cygne était plus riche encore !

Léonie portait aux doigts trois bagues : l'une en or, garnie de saphirs et de turquoises, une autre en or également, dont la pierre était une opale aux feux jaunes accolée à une topaze, la dernière en argent, enchassée d'une sélénite.

Un bracelet incrusté d'émeraudes et de diamants encerclait le poignet gauche, tordu alentour comme un serpent de platine.

Les influences magiques de ces pierres ajoutaient la poésie de leurs vertus, la grâce de leurs correspondances occultes et traditionnelles aux dispositions mentales et spirituelles de la sybille qu'elles paraient : les perles octroyaient le sens de l'interprétation des songes, le saphir faisait découvrir les mystères, la turquoise protégeait des dangers subits, l'opale attirait l'amour et conservait la beauté, la topaze facilitait la victoire dans les attaques imprévues, la sélénite aidait à découvrir les images et les empreintes astrales, l'émeraude accordait le don de prophétie, les diamants étaient la pierre limpide de vérité.

Léonie ne mettait point d'autres bijoux que ceux-là, choisis par son amant en raison de leurs analogies avec sa nature et que la Lune, Vénus et Jupiter marquaient de leur signe.

Une demi-clarté régnait dans la chambre.

Entre les rideaux, la Lune qui était rouge traçait une raie sanguinolente,

La Lune était rouge.

— Es-tu exempte de toute préoccupation, du moindre souci ? questionna Lambert qui s'approcha de Léonie et lui prit la main droite.

— Quels soucis aurais-je, puisque tu es auprès de moi, répondit la jeune femme dans un sourire d'adoration. Je me sens satisfaite et heureuse.

— Ta confiance est entière ? Tu ne crains rien, Léonie !

— Que craindrais-je, puisque je me sou mets à tes désirs. Non, je n'ai point d'anxiété quoique tu veuilles tenter par mon intermédiaire. Com mande et j'obéirai. Parle, et j'agirai.

— C'est bien, fit le comte. Oublie donc la terre, âme éclairée et courageuse, abandonne-toi, non à ma volonté, mais à la puissance de la Nature qui se manifestera tout d'abord dans mes propres efforts.

Laisse-toi tomber dans le gouffre de l'Infini, ta conscience est pure, elle est juste ; tu n'as qu'à la suivre dans sa course et ta chute se changera bientôt en un vol impétueux vers les hauteurs du Ciel.

Ce que tu ne peux encore obtenir de ton plein gré, je vais te le procurer au moyen d'un sommeil inouï qui libérera ta pensée, dégagera de ton corps inutile l'esprit caché, la partie supérieure et immortelle de ton être.

Va, fuis l'esclavage des sens matériels, échappe-toi de la prison terrestre ».

Et Lambert, portant les mains sur la tête de Léonie, les abaissa lentement jusqu'aux pieds, les ramena, les redescendit en un rythme solennel, dans le silence absolu.

La Lune qui était rouge, traçait entre les rideaux, une raie sanguinolente.

La femme, les yeux mi-clos, respirait profondément. Elle était très pâle. Les diamants jetaient leurs feux, par intervalles, entre les alternatives d'ombre et de lumière causées par les mains du comte qui glissaient ainsi que des écrans, le long du corps immobile de Léonie.

— Où es-tu maintenant ? interrogea Lambert avec une tendre fermeté.

— Je repose dans une vallée fraîche et ravissante, tapissée de fleurs pareilles à des papillons de pourpre et d'azur et d'herbe plus douce que le velours, murmura la voyante avec une indicible expression de bonheur.

Un espace d'or translucide me baigne et s'étend à perte de vue, au loin, au loin, au-dessus de moi comme en moi. C'est beau ! »

Le magnétiseur renouvela quelques passes — plus courtes.

Il achevait, tout d'abord, la première phase de l'opération magique qui consistait comme d'habitude, à dégager de l'enveloppe matérielle, par une contemplation intérieure de l'âme, la partie astrale et spirituelle de l'individualité qui s'extériorisait peu à peu et parvenait à la lucidité somnambulique, à l'extase, état variable selon les aptitudes et le degré d'évolution du sujet.

Le magnétisme ne servait qu'à favoriser le dépouillement, l'abandon d'une espèce de formes de représentation pour en atteindre une nouvelle. Les sens matériels s'endormaient et laissaient la place, l'essor, aux sens latents, intérieurs, occultes, qui, dès lors, avaient le champ libre et cherchaient à s'épanouir, à se manifester.

Lambert, on s'en souvient, parvenait spontanément à la jouissance de cet état de contemplation qui est le privilège des initiés, comme l'Extase parfaite, l'Union divine est celui des Adeptes et des Saints.

Mais Léonie, comme la plupart des personnes prédisposées à la manifestation des qualités intimes, était passive. Ce n'était point une initiée.

Elle pouvait utiliser ses facultés animiques sous la réserve qu'un maître ou un agent artificiel, le magnétisme, l'hypnotisme, les excitants, les émotions violentes en provoquât le déclanchement. Ces dernières causes offrent de sérieux dangers. Seul, le sommeil magnétique, proche du sommeil naturel, n'est point nocif, ne bouleverse point l'être lorsqu'il est occasionné par un opérateur exercé et loyal dans un but scientifique ou en vue de l'évolution morale du sujet.

Le corps étant devenu étranger aux choses terrestres, l'âme et l'esprit s'éveillent au monde des forces, de la pensée, des idées.

La forme de représentation matérielle, cérébrale, est abolie, comme elle le sera davantage encore dans la mort et il lui succédera une forme de représentation adéquate au milieu nouveau et inconnu, inaccessible donc au cerveau qui ne se remémorera, au retour de la conscience normale, que de vagues, d'imprécises images qu'il s'efforcera de traduire au moyen des *formes de sa représentation*. D'où l'oubli des révélations mieux des *dévélation*s — obtenues dans l'état de voyance, de médiumnité, d'extase, et de là l'obscurité, le symbolisme verbal de tous les illuminés.

L'antinomie de corps et âme, de matière et de

force ne possède, en conséquence de ce qui précède, qu'une apparente réalité.

C'est une relativité obligatoire qui disparaît avec la façon de voir et de juger humaine, car elle n'est que le résultat d'une illusion nécessaire créée dans l'entendement par un apparent dualisme contradictoire qui se résoud en l'unité synthétique de conscience. Cette unité n'est perçue que par la conscience supérieure qui est l'*Inconscient* pour la mentalité des hommes.

Mais Lambert se proposait cette fois de dépasser la première phase de l'opération magique.

Il s'était aperçu que Léonie présentait des phénomènes d'extériorisation considérable de la sensibilité, de la motricité et qu'un brouillard émanait de sa poitrine lorsqu'elle était en transe profonde.

Ce brouillard était lumineux. Il le voyait parce qu'il appartenait à la catégorie des sensitifs.

Il voulait extérioriser complètement le double astral de Léonie, son fantôme, l'envoyer en pionnier dans l'Au-Delà, recueillir le fruit de ses conquêtes, faire servir sa docilité intelligente à des projets de haut Savoir.

Lambert poursuivit donc l'action des passes, enfonça sa maîtresse dans un sommeil magnétique de plus en plus profond, lui fit traverser les phases somnambuliques connues des seuls adeptes et dont le colonel de Rochas avait abordé l'étude.

Léonie ne respirait plus que d'un imperceptible souffle. Sa chair était semblable au marbre veiné de bleu.

On l'eut crue morte.

Elle entra dans la mort.

Elle franchissait les portes du trépas.

Elle naissait à une vie autre — car la mort n'est qu'une naissance dans un monde nouveau ou plutôt une renaissance.

Elle ne souffrait point, ses traits ne reflétaient aucune angoisse d'agonie. Mais les yeux clos s'en allaient dans la face de cire et le bistre de leur cernure s'agrandissait démesurément.

Lambert, impassible, d'un geste hiératique continua les passes, à intervalles éloignés.

Le double odique s'extériorisait, il sortait du plexus solaire et se concentrait en une masse fluide violette et rougeâtre, pareille aux nappes électriques que forment les radiations de haute fréquence, qui illuminent les ampoules de Crookes, les tubes de Geissler, sous l'action de la bobine de Rhumkorff.

En réalité ces effluves ne pouvaient frapper les regards normaux car ils appartenaient à l'ordre des forces et des rayons invisibles et inconnus du psychisme, comme les rayons X, les rayons ultra-violet et autres, dont ils n'étaient d'ailleurs qu'une variété.

Le comte doué de la vue aromale s'avérait sensible à leur présence autant qu'à leur action si bien étudiée et décrite, il y a une cinquantaine d'années au moins par un expérimentateur de beaucoup de mérite et d'une singulière perspicacité : le baron de Reichenbach qui donna le nom d'Od à l'émanation positive de ces effluves astraux et d'Ob à l'émanation négative. Réunis ils constituent l'Aour, la Lumière Universelle, l'Or fluide des hermétistes.

L'Od est le double, le « fantôme » électro-magnétique — mais d'une électricité et d'un ma-

gnétisme vitalisés et voisins de l'Ether si l'on veut — de tous les êtres, même des plantes, des minéraux et des cristaux qui apparaissent auréolés d'une vapeur colorée dans l'obscurité, aux sensitifs.

L'Od est la manifestation de la Volonté intime de la Nature, la force magique, astrale du Milieu Universel, Une et Identique qui affecte différentes modalités et s'incorpore ensuite, se concrète, dans les innombrables types du Monde, ses formes, ses empreintes, ses moules, simples revêtements de l'Od ou de l'Astral.

Tout l'Hermétisme, la Haute Magie, reposent sur l'existence, les mutations et la connaissance pratique de cette Force, signe lumineux de la Puissance Eternelle et Infinie dont le Destin règle le cours.

L'étude expérimentale du fantôme, c'est-à-dire du corps magnétique ou sidéral, apporterait donc un éclaircissement capital au problème de l'au-Delà à la question des états postérieurs à la mort du corps matériel dont la putréfaction et la dissolution ne seraient qu'une transformation permettant à la force animique de jouir d'une liberté complète, jusqu'à ce que, par l'effet des lois de réaction et d'équilibre, elle reprenne une enveloppe physique adéquate à sa volonté propre, à l'attraction de sa destinée.

De nouvelles séries de connaissances seraient ainsi accessibles à l'homme qui saurait que nous *sortons de nos sens actuels* comme le papillon sort de sa chrysalide, pour nous élancer *au delà* avec le concours de sens plus subtils, sortie incomplète dans la lucidité dite magnétique, som-

nambulique, astrale, extatique, sortie définitive dans la mort.

Grâce à Léonie dont les facultés occultes se montraient étendues, Lambert s'attachait à découvrir le sens exact de ces troublantes énigmes, à agrandir le domaine des recherches psychiques, délicates et périlleuses car il importait que ne se rompit point le lien fluidique ténu qui rattachait au corps inerte de l'hiérodoule l'âme errante.

Afin de se prémunir contre toute illusion suggestive le comte vérifia l'existence positive du fantôme lumineux et froid qui, délivré de sa prison charnelle comme un nouveau-né du ventre de sa mère, grandissait maintenant auprès de Léonie, à sa gauche.

Il plaça dans la chambre des écrans enduits de sulfure de zinc et de calcium, de sulfo-cyanure de baryum et ils s'illuminèrent au passage du fantôme, lequel s'écartait peu à peu du « cadavre » de Léonie en glissant ainsi qu'une brume vacillante, aux contours imprécis et vagues de corps merveilleux.

Introduit au centre même de cette radiation fluidique, un écran répandit une phosphorescence extrêmement brillante.

La preuve était faite.

Un nouveau milieu s'entr'ouvrait donc aux investigations du savant et ce milieu plein de mystères avait été affirmé et exploré par les mystiques de toute époque.

Aux rayons X, Y, γ , β , ultra-violets, etc., aux ondulations hertziennes, aux mouvements du psychomètre, du magnétomètre, s'ajoutait la certitude des forces odiques, astrales, constitutives de l'essence impérissable de l'esprit !

La Science accomplissait un pas de géant, devenait de plus en plus haute, rejoignait la Religion, alliant le positivisme rigoureux à l'idéalisme philosophique proclamé par les Adeptes dès les temps antiques. Force et Pensée. L'Univers était une transmutation perpétuelle d'énergies, la Nature incarnait l'Idée créée, en un Mouvement sans fin.

Et le Monde apparaissait, à chaque conquête supplémentaire, une Œuvre infinie, le Grand-Œuvre qui nous dépasse, dont nous ignorons le sens et la portée véritables, la raison, mais auquel, tous, de l'atome à l'homme, de la cellule à l'astre, du microbe à l'ange, nous collaborons, car nous la constituons par notre effort et nos souffrances, car nous sommes les ouvriers de cette Œuvre, car la Vie de cet Organisme c'est notre Volonté, son sang c'est notre sang et sa chair palpitante notre chair.

*
* * *

Lambert, maîtrisant ses émotions, impassible comme un hiérophante, élucidait par le truchement de sa bien-aimée hiérodoule les mystères et les secrets des autres zones.

Il l'envoya dans le domaine redoutable de la Mort, dans les sphères sublunaires et astrales, dans les régions inconnues de l'Ombre et des Mirages aux séduisantes couleurs, transmutant par ses manœuvres magiques les forces ultimes de l'être désormais insensible aux phénomènes extérieurs, modifiant leur direction, hâtant leur expansion ; il la projeta dans le monde des courants occultes et formidables où se mêlent les

Âmes, se confondent les consciences et les désirs, se déchaînent les appétits — et dont on triomphe par la force morale, monde de la fatalité sous le manteau de laquelle agit la Justice inconcevable et équilibrante, principe rétributif de l'Être et des êtres, fatalité que domine, sans pouvoir l'asservir, la volonté droite et l'intelligence pure.

Et ainsi fit-il accomplir à l'esprit de Léonie l'ascension aux sphères divines.

A travers ce mouvement, ce tourbillon perpétuel de création, de destruction et de renouvellement, la morte à cette terre, mais la vivante de la vie extrâ-planétaire, impersonnalisée, fondue dans l'Âme Universelle, participait à toute chose, à tout acte, en un présent éternel, car la Matière n'existait plus, pour cette morte renée, avec ses obstacles et son impénétrabilité que seule occasionne la force centripète.

La mort dont Léonie avait traversé les abîmes, la plongeait dans le Grand Milieu ; c'était bien une naissance à un monde différent, et une renaissance, car l'âme de Léonie *reconnaissait*, se souvenait ; elle revoyait ses vies antérieures et celles de Gaston ; elle assistait à des scènes de son passé, du passé d'êtres chers qu'elle retrouvait, et de l'Autrefois, actualisées en un Maintenant qui ne s'écoulait point et dont le charme poétique, la nuance de pastel, étaient exquis.

Elle assistait aux genèses des faits et l'Avenir lui apparaissait sur le même plan que le Passé. Elle voyait se dérouler les événements futurs, côtoyait les êtres *qui ont été et qui seront*, croisait les mille espèces d'indigènes de l'Astral, parcourait la flore et la faune des séjours invisibles.

Lambert la questionnait. Car le fantôme parlait et répondait, le fantôme ondulait comme un nuage aux formes immatérielles mais qui ravissaient par leur grâce surhumaine ; le fantôme, radiant comme une aurore boréale, était doué de sensibilité très fine ; il ressentait à distance le moindre mouvement un peu brusque et s'évanouissait quelques secondes, tandis que le corps matériel tressaillait.

Remise en état de somnambulisme, Léonie conversait parfaitement bien et n'eût été la fixité du regard, elle paraissait normale.

Le comte apprit ainsi d'elle quantité de choses concernant sa sœur Térésa qu'elle « allait voir » au Carmel et dont elle ressentait également le contact fluidique ; il contrôla des vues personnelles ayant trait aux doctrines de l'hermétisme et reçut des communications, des messages de l'au-Delà dont il vérifia l'exactitude malgré les singulières futilités et les contradictions qui les accompagnaient.

Des faits prédits se réalisèrent, non dans le détail, mais dans l'ensemble.

Léonie, durant sa désincarnation et ses états somnambuliques gardait une beauté impressionnante du visage émacié et serein.

La lune rouge ou vert-bleu à reflets de perles, effleurait la rigidité marmoréenne du corps, éclaboussait les bijoux chatoyants et glauques.

Parfois cependant, au début et à la fin de la séance, des crispations de terreur, passagères il est vrai, ravinaient la face, secouaient les membres.

— J'ai peur, criait la bouche affolée. Il fait noir ! Je tombe ! O quel précipice !

Lambert rassurait la pauvre noctambule égarée dans un carrefour de là-bas.

— Je suis là, je t'accompagne. Jette ton âme contre la mienne qui assure ton retour vers la clarté. Elève ton esprit vers la Lumière qui brille dans les Ténèbres. Dieu est partout.

Mais un soir, l'effroi persista, s'accrut.

Les frayeurs se répétaient et se rapprochaient.

Léonie avait des visions horribles. On la menaçait.

Elle sentait des hostilités sataniques.

Elle refusa de s'éloigner de son corps, tiède encore et supplia Lambert de l'y ramener pour retrouver l'abri coutumier *qu'on voulait lui ravir.*

Le comte y consentit. Il tâcha de connaître les causes insolites de cette panique.

— Du sang ! du sang ! répétait la jeune femme avec dégoût et en repoussant une image obsédante.

Une mer de sang ! Il faudrait m'y précipiter à la nage, au sortir de corps. Oh non ! cela je ne le puis. Cet Océan rouge me barre la route.

Réveille-moi, Gaston, je t'en conjure mon ami. Le sang coule et monte toujours. Il inonde la Terre, recouvre les pays, l'Allemagne, la France, la Russie, l'Angleterre, l'Italie, toutes les nations..., oui, toutes, en charriant des millions de cadavres.

Que de cris, que de hurlements courent sur cette nappe de sang, portés par la Voix terrible du Vent et de l'Ouragan qui soulève les flots de pourpre !

Un bouleversement mondial, le déchaînement de la Furie, le heurt criminel des forces brutales

asservies par l'intelligence du mal, accomplissent l'œuvre d'un terrible destin.

Une catastrophe s'abat sur notre monde.

L'heure est proche !

Le sol tremble, les hommes s'égorgent. Les villes brûlent, le sang s'engouffre dans les ravins ouverts.

Le Soleil sanglant se couche dans la Mer de sang. Et une lune noire, Astre des Morts, s'élève, sinistre, à l'horizon.

Le malheur frappe sur tous. Il n'épargne point les enfants au berceau.

Les vies sont brisées. Mon Dieu ! pitié ! »

Et, perdant connaissance, Léonie tomba en léthargie.

*
**

Lambert considéra cette affreuse vision comme un avertissement occulte qui corroborait les songes, prémonitoires sans doute, dont à plusieurs reprises, il avait été l'objet.

Léonie, croyait-il, avait été entraînée par le remous des actions futures générées par les projets, les actes, les desseins antérieurs et présents de l'humanité que guident — asservissent plutôt — en vue de leur propre ambition, de leurs intérêts, de leur orgueil ou d'une fausse notion de l'honneur et de la gloire nationaux, les potentats, les monarques, les chefs de gouvernement.

Un spectacle du *Karma* dont les effets se dérouleraient peut-être dans un avenir assez rapproché, avait impressionné la voyante, sous l'aspect d'une imagination symbolique horrible

qu'il ne semblait que trop facile, hélas ! d'interpréter : une guerre allait éclater, immense, plus destructrice qu'un cyclone, pourvoyeuse d'un charnier européen. La Faux moissonnerait aveuglément les épis du champ humain. Et le sol serait retourné par la charrue de la Mort, ravagé avant les semences lointaines !

Dans ses rêves, il l'avait vécue, cette guerre à laquelle pourtant il se refusait à croire par une naïve confiance en la justice et la bonté des peuples.

Des troupes allemandes envahissaient le territoire français, se battaient à Douai, aux environs, innombrables, farouches avec leur casque à pointe de cuivre, leur démarche lourde.

Sa maison était violée. Lui, cherchait sa mère, courait éperdu à travers le jardin, des rues, des gares emplies d'une foule qui fuyait, à travers des endroits inconnus, par des routes désertes et sans fin, dans la nuit épaisse ou l'ombre crépusculaire.

La subconscience, durant le sommeil, grâce à des antennes d'une sensibilité prodigieuse, présentait l'orage dont les feux s'allumaient sous la sombre nuée, les malheurs qui devaient l'atteindre et qui se préparaient dans la matrice du destin.

Il y a une affinité mystérieuse et secrète entre l'âme et les événements auxquels elle est en quelque sorte fiancée avant les noces qui consomment l'indissoluble union de l'être et de la fatalité.

Le comte de Lambert tenta d'obtenir, à l'aide de Léonie, des éclaircissements sur les faits que laissait présager la vision, mais ce fut en vain.

Sitôt qu'il l'paiguillait vers cet ordre d'idées, la jeune femme s'effarouchait ; des crises nerveuses survenaient et ces seuls mots sortaient des lèvres grimaçantes :

« Le sang, le sang. Réveille-moi ! »

Il consulta le tarot dont les combinaisons de nombres et de signes correspondent à des idées susceptibles d'être groupées et évoquées de façon prophétique sous l'influence de l'intuition, de l'Inconscient qu'elles éveillent chez certaines personnes qui jouissent alors d'une clairvoyance singulière, d'une lucidité prédictrice.

Sur une table ronde en vieil acajou de son cabinet de travail, Lambert posait un tapis de laine blanche, car la laine possède la propriété de condenser, de retenir la lumière astrale, puis il étalait le jeu sacré des hiérophantes et des magés, l'oracle hiéroglyphique des initiés.

Il mêlait les 56 arcanes mineurs ensemble, les coupait, en prenait 12 sur le jeu et les plaçait en cercle.

Ensuite il mêlait les 22 arcanes majeurs, les coupait également, en choisissait 7, dont il disposait les quatre premiers en face des lames mineures situées aux numéros 1, 10, 7, 4, du cercle extérieur formé auparavant, et les trois derniers en triangle, au centre de la figure.

Les douze arcanes mineurs indiquaient, par rapport au cours des douze mois de l'année, ou si l'on faisait abstraction du temps terrestre, sur le cadran des XII signes zodiacaux, les différentes phases par lesquelles passe la vie individuelle, la vie planétaire ou solaire, l'évolution de l'événement, quel qu'il soit, pendant les quatre grandes périodes du Commencement, de l'Apo-

gée, du Déclin et de la Chûte, signifiées par les quatre arcanes majeurs de la première série, alors que les trois arcanes majeurs placés en triangle et au centre marquaient le caractère spécial de l'horoscope dans le Passé, le Présent et l'Avenir.

Relevant les dix-neuf cartes dans l'ordre où il les avait arrangées, il en lisait le sens, supputait leur signification d'après l'ensemble du jeu d'abord, puis il interprétait chaque lame, méditait sur ses rapports avec les lames voisines, sur les combinaisons qui s'étaient produites, s'absorbant dans l'analyse et la synthèse des nombres, des figures et des idées, supports de principes, de lois et de faits que le sort, fils du hasard et de la fatalité venait de quérir dans les immensités de l'Occulte.

Le comte faisait parler l'Oracle, attentif à résoudre les énigmes de ses hiéroglyphes, à déchiffrer les réponses symboliques qu'il accordait aux questions mentalement posées.

Parmi les arcanes mineurs, les Epées, symboles de haine, de lutte et de malheur et les Deniers, symboles d'argent et d'intérêt, maléficiés par les arcanes majeurs de la Roue de Fortune, du Pendu, de la Mort, du Diable, de la Maison-Dieu et de la Lune, lui annonçaient, en leur retour opiniâtre, des changements brusques de situation, d'existence, de graves désastres et des ruines, des deuils, de douloureuses épreuves, causés par des ennemis nombreux et puissants.

Le Danger manifeste était inévitable. La destruction des foyers, l'écroulement des biens, l'évanouissement de la fausse et trompeuse sécurité, s'affirmaient avec force,

Coup sur coup, Gaston de Lambert renouvela le tirage des lames : les combinaisons surgies apportaient en leurs images le même enseignement fatidique : l'as d'Épée, le 7, le 10 d'Épée, le valet et le chevalier d'Épée, signifiant les soldats, les officiers et les conquérants, alternaient avec la reine de Deniers, le chevalier et le valet de Deniers, le 10 de Deniers, etc., et ce néfaste arrangement se trouvait renforcé par les arcanes majeurs du Jugement, du Fou, de la Mort, du Diable et de la Destinée.

Par contre s'il tirait trois cartes supplémentaires, toujours elles énonçaient la réussite de l'œuvre alchimique, le triomphe du consultant qui ceignait la couronne de lumière de l'Hermétisme, victoire consécutive à la défaite matérielle, à la déception humaine consommée.

Que les ruines financières l'atteignissent un jour, que son patrimoine fut englouti dans le torrent, le comte s'en souciait personnellement assez peu.

Mais il songeait aux victimes innombrables qui marchaient insouciantes sur le volcan dont les entrailles brûlaient déjà d'un feu secret.

Il songeait à sa mère.

Son cœur était lourd à la pensée des maux futurs, des drames inéluctables, des tortures morales, des afflictions d'âme que le Destin, maître de la sinistre Tragédie qui s'élaborait, lui signalait avec une expressive persistance.

Trois fois, Gaston de Lambert étala les feuilles bariolées du Livre du Destin.

Trois fois les sceaux de la Catastrophe flamboyèrent à ses yeux, trois fois sa main retourna les cartes redoutées : X, la Roue, XII, le Sacri-

fice, XIII, la Mort armée de son infatigable faux, XV, la Fatalité, XVI, la Ruine et XVIII, les ennemis à l'affut de leur proie.

D'un geste las et résigné, le comte brouilla le jeu inflexible.

Décidément, le Sort lui était contraire.

XIV

L'HARMONIE DES MIXTES

« Le Royaume de Dieu est semblable à un homme qui jette de la semence en terre. Qu'il dorme ou qu'il se lève nuit et jour la semence germe et croît sans qu'il sache comment car la terre produit son fruit d'elle-même. »

SAINT-MARC.

L'incubation des grandes choses et des vastes pensers s'effectue avec une mystérieuse lenteur. Plutôt, elle est indépendante du temps, car le calcul, les desseins de l'homme n'en atteignent point le cours.

Comme l'enfant se détache du sein maternel après une gestation obscure, ainsi apparaît tout à coup à l'intelligence une Idée éclatante de lumière et qui se développe ensuite dans toute son ampleur, se réalise intégralement, sous l'effort d'un travail facilité par la claire vision du but poursuivi.

Et de même que le grain pousse en terre, germe et croît, que la semence fécondée devient cellule, embryon, fœtus, par une évolution spécifique et spontanée, sans que la mère en ait conscience, durant le sommeil comme pendant la veill-

le, car la terre et la mère, actives ou nonchalantes, produisent leur fruit d'elles-mêmes — ainsi s'élabore l'Idée dans la matrice de l'esprit, par un occulte labeur dont le cerveau ne perçoit point toujours les degrés.

La pensée du génie, l'élan ou l'acte de la sainteté, s'accomplissent au moment voulu, conséquences subites, semble-t-il, d'une insaisissable force que l'homme a portée en lui.

Lambert songeant toujours à ses recherches alchimiques, traversait néanmoins des périodes, sinon de paresse, toutefois d'inactivité intellectuelle. Il laissait alors reposer l'idée qui sommeillait, mais vivait d'une vie latente et se nourrissait.

Lambert fixait droit la lumière intérieure, mais cette lumière subissait des éclipses, et il attendait avec confiance, dans la sincérité de son désir, qu'elle reparût, car en réalité elle ne cessait de s'alimenter au foyer inextinguible.

Il ne restait point oisif, même dans ces périodes de sécheresse ou d'obscurité ; mais tout en accomplissant sa tâche quotidienne, il épiait l'instant où il se sentirait soulevé par l'inspiration qui s'emparerait de son être et l'entraînerait sur les hauteurs de la Pensée.

Alors, quand il était saisi de cette fièvre dévorante qui brûlait son corps et transportait son esprit, il se livrait tout entier à l'appel impérieux de la Force surgie.

Ne connaissant plus le repos, il passait les journées et une partie des nuits dans le laboratoire, insensible à la fatigue, à la chaleur sèche des fourneaux, à l'odeur nocive et pénétrante des acides et des produits.

Il ignorait les heures, le monde, les choses ; il n'établissait plus de différence entre les substances qu'il manipulait, les opérations qu'il effectuait et lui-même, car il était alors, et cette matière qu'il broyait, tamisait, dissolvait, séchait, amalgamait, chauffait, calcinait, éprouvait et contrôlait, et le mortier, et le creuset, et la capsule, et l'eau, et l'acide corrosif.

Oui il était cela, et cela était lui.

Il souffrait, haletait, brûlait en même temps que les métaux, subissait leurs transformations, ressentait leurs tortures et leurs espoirs.

Il traversait les mêmes voies, tellement uni à ces substances qu'elles étaient devenues son corps, qu'il les avait faites siennes, s'était identifié à leur nature.

Il leur était incorporé comme l'hostie se transsubstante en Dieu, Dieu se transsubstante dans l'hostie. Et il triomphait avec eux.

De récentes expériences l'amènèrent à augmenter le rendement en or, tant par les procédés de synthèse chimique que par ceux de la transmutation.

Il précisa les conditions de succès, les proportions dans lesquelles il convenait de mélanger les ingrédients, de projeter les sulfures d'arsenic et d'antimoine sur l'argent en fusion d'une part ; d'amalgamer le mercure, l'argent et l'or d'autre part, de graduer la température de l'athanor, de réincruder la substance obtenue — et ainsi produisit-il : par la voie synthétique, des quantités d'or plus considérables ; par la voie traditionnelle et alchimique, des ferments métalliques grâce auxquels il réalisa la transmutation à un degré moyen.

Cette fois il avait bien découvert la « diastase » minérale qui intervenait surtout par sa présence et changeait en or des doses massives de plomb, d'argent et de mercure.

Il possédait la Clef du Grand-Œuvre minéral avec laquelle il avait pu ouvrir la porte qui conduit jusqu'aux entrailles de la Matière.

Bien des difficultés restaient encore à surmonter avant d'être entièrement maître de la marche des opérations successives, de la courbe des températures, des réactions qui s'échangeaient entre les corps en présence.

Mais il savait désormais composer la semence d'où sortait l'or rutilant, fabriquer le grain et le jeter dans le bon sol nourricier qui lui était indispensable. Il conjoignait à volonté le sperme et l'ovule, principes mâle et femelle de l'œuf.

Ce ferment qu'il comparait à la diastase parce qu'une minime quantité provoquait la transformation en or des métaux inférieurs comme la diastase change l'amidon en sucre et détermine la production pour ainsi dire illimitée de cette réaction ; ce ferment de nature en somme inconnue, véritable enzyme minéral d'oxydation, résultait, *grosso modo*, de l'amalgamation du mercure, de l'argent et de l'or préparés de façon spéciale et pouvait à la rigueur être considéré comme une forme allotropique de l'Or.

Oui, la Pierre Philosophale était un or vivant, fermentescible et qui, mis en contact avec certains métaux imparfaits, modifiait leur équilibre et les muait en or.

Quant à la méthode synthétique, celle trouvée par Lambert, consistait, on l'a dit, à modifier la nature de l'argent au moyen de sulfures d'arse-

nic et d'antimoine qui donnaient ainsi naissance à un corps ayant également toutes les propriétés de l'or.

Mais une assez faible partie de l'argent employé était seule ennoblie, jusqu'à présent, par ce moyen.

Donc, par ces deux routes, différentes et parallèles, Lambert touchait au terme qu'il s'était proposé, constatait la réalité scientifique de l'Alchimie.

La Nature lui avait accordé les faveurs si amoureusement sollicitées et elle faisait naître, sous ses doigts de fée, l'harmonie au sein de l'Athanor et des creusets, de l'union habilement scellée par l'adepte entre le fixe et le volatil, entre les métaux, les métalloïdes et les subtiles vapeurs qui s'exhalaient, montaient et redescendaient.

Les forces évoluaient dans la matière, et la matière devenait force, afin que de cet échange prolongé et répété, de ce contact étroit, il résultât un équilibre parfait des mixtes sans cesse générés par les deux essences composant par leur mouvement perpétuel l'élixir de vie.

La joie de Lambert fut grave et pleine. Un bonheur suave emplit son âme, la rendant légère et fraîche comme une âme innocente d'enfant.

L'esprit satisfait, touché par la flamme qui, de son éclat avait illuminé l'horizon, voyait l'immense portée du problème résolu sans en tirer le moindre orgueil : l'Adepte est humble et sait que la communication de la vérité, l'acquisition de la Connaissance, est un don du Destin provi-

dentiel — ce que les chrétiens appellent une grâce divine.

L'individu n'est rien ; il s'efface devant la splendeur de la lumière qui l'environne et le transfigure en le noyant dans sa nébuleuse embrasée.

L'énergie intérieure de Lambert s'accrut. Sa santé devint plus robuste, son caractère plus assuré.

Il poursuivait avec Léonie l'exploration des Iles Enchantées, la laissant naviguer sur les flots merveilleux de l'Océan astral qui la faisaient aborder sur des rivages extraordinaires.

Une fois qu'il extériorisait le fantôme de son amie, il eut la surprise de voir se former lentement, non point le double du médium, mais un être aux contours différents et qui, peu à peu, prenait une consistance matérielle, montrait un corps de femme d'une taille moins élevée que Léonie, au visage arrondi et à la blonde chevelure.

Les yeux semblaient bleutés à la clarté de la veilleuse qui suffisait à distinguer les traits.

Une robe de velours noir à grosses côtes, habillait cette apparition inattendue.

Le comte reportant ses regards vers sa maîtresse constata que celle-ci se dématérialisait au fur et à mesure que « l'autre » accusait un aspect plus physique.

Léonie devenait vaporeuse, diaphane.

Lambert étendit la main vers elle, palpa les pieds, les jambes, le ventre et ne rencontra plus aucune résistance. Ils étaient fantômatiques.

Le haut du corps seul, à partir des seins, avait conservé une structure solide.

Le « revenant » matérialisé était donc tout à fait distinct de Léonie. Les mains, moins fines, offraient des doigts courts et sans bagues. La poitrine était opulente.

Lambert avait devant lui une jeune femme de vingt-cinq ans environ, à en juger d'après les apparences, et qui se déplaçait maintenant, se comportait comme une personne vivante alors que le médium demeurait étendu sur le divan, mi-invisible et inerte.

Le comte, quoique surpris — on le serait à moins — ne fut point troublé par ce phénomène.

Rien n'arrive que de possible et que ce qui doit arriver.

Il connaissait les faits identiques dont William Crookes, l'illustre physicien anglais avec lequel il correspondait parfois, avait été le témoin et le rapporteur vers 1874, lorsqu'il expérimentait avec Miss Cook et que Katie King, durant plusieurs mois, s'était manifestée, messagère de l'autre monde, en « chair et en os », certifia Crookes qui la photographia.

Bien d'autres que Crookes assuraient avoir été les héros de semblables aventures, moins spiritistes peut-être qu'étranges.

Ayant obtenu de l'apparition le droit de rendre la lumière plus vive, Lambert alluma la lampe, puis examina de près sa nouvelle connaissance qui lui tendit la main pour prouver, disait-elle, la complète réalité de son état corporel.

La peau était tiède, le pouls battait normalement, le cœur aussi.

Les lèvres entr'ouvertes laissaient apercevoir

des dents médiocres, assez mal plantées, mouillées par la salive.

Le jeune homme ne remarqua rien d'insolite. Il eut l'impression d'approcher, de toucher une femme ordinaire.

La voix, d'un timbre un peu bas, rappelait celle de Léonie.

— Etes-vous ange ou démon ? lui demandait en riant Gaston pour se conformer aux usages de la situation.

— Ni l'un ni l'autre, répliqua la visiteuse.

« J'ai habité Douai avant ma mort survenue à la suite de fièvre typhoïde, à l'âge de vingt-six ans, il y a de cela quatre années.

« Souvent Léonie vous a parlé de moi car je suis son amie, Marguerite Didier et j'avais une affection de sœur aînée pour elle ».

Lambert se souvint, en effet, que Léonie, à maintes reprises, l'avait entretenu d'une jeune personne avec laquelle elle était liée jadis et dont la mort prématurée l'avait attristée profondément.

— Pourquoi venez-vous, et d'où venez-vous ? interrogea le comte.

La réponse qu'il prévoyait mot pour mot, ne différait en rien des préambules par quoi se présentent tous les esprits :

— J'ai reçu la mission de me manifester à vous. J'ai commis des fautes qui m'ont empêchée de gagner les sphères supérieures. Je suis encore retenue à la terre mais l'expiation arrive à son terme et j'ai voulu revoir Léonie, que je visite fréquemment en songe, avant mon départ définitif, lui apporter, ainsi qu'à vous, la certi-

tude d'une autre vie que l'on prépare dès ici-bas, par les actions et les pensées ».

Et s'avançant vers le médium qui gémissait, se débattait, Marguerite Didier se pencha vers le visage de son amie et l'embrassa à plusieurs reprises en pleurant.

Les larmes coulaient abondantes.

L'apparition sortit un mouchoir rose de sa poche — Léonie n'en avait point de semblable — et s'essuya la figure.

— Reviendrez-vous ? questionna Lambert.

— Ce me sera difficile. Peut-être. Je ne sais ».

Tendant le mouchoir au jeune homme :

— Gardez-le, dit-elle gracieusement, en souvenir de moi. Adieu.

Elle se dirigea vers la porte, envoya du bout des doigts un dernier baiser à Léonie, puis disparut en quelques secondes comme une lueur qui s'éteint, tandis que le corps du médium reprenait sa consistance normale.

Léonie, très fatiguée, se souvint, au réveil, d'avoir revu son ancienne amie, ainsi que des caresses qu'elle en avait reçues. Pendant plusieurs jours, il lui fut impossible de s'égayer. Sans cesse elle prenait le mouchoir de Marguerite, le couvrait de baisers.

Lambert, à vrai dire, ne crut point que le fantôme matérialisé fut la réincarnation accidentelle et transitoire de Marguerite Didier décédée quelques années auparavant.

Sans nier la possibilité de cette hypothèse, il opinait vers une explication, sinon plus simple, tout au moins plus logique.

Il pensait volontiers que c'était l'inconscient de Léonie, c'est-à-dire la partie dynamique et

psychique illimitée, obscure et inconnue de l'être, qui avait construit ce roman spirite, le spiritisme étant la forme élémentaire, instinctive, de la croyance humaine — sous l'influence motrice irrésistible de son esprit dans lequel le souvenir de sa compagne s'était incrusté, et que Léonie avait extériorisé, projeté cette idée latente, l'avait objectivée en la revêtant des contours matériels que sa force plastique nerveuse et magnétique, dégagée par le somnambulisme, lui avait prêtée.

Il s'effectuait en quelque sorte un transfert des atomes qui se groupaient autour d'un centre nouveau, au détriment du corps entrancé, dont la dématérialisation corroborait cette théorie.

Madame d'Espérance n'avait-elle point présenté de tels phénomènes dont les savants s'étaient émus ? La cohésion entre les molécules ne pouvait-elle être soumise à des degrés d'intensité variables, grâce à une loi encore ignorée ?

Un état de somnambulisme spécial et *contagieux* n'écarterait-il point la barrière illusoire qui se dresse entre la force et l'agglomérat que nous considérons comme de la matière bien qu'il ne soit qu'une simple conséquence de la force ?

Et dès lors, ainsi que dans le rêve, la conscience n'entrerait-elle point directement en rapport avec ses propres images, vivantes au même titre qu'elle ?

Nonobstant ces réserves, l'hypothèse d'une apparition étrangère ne devait être radicalement écartée.

Que savait-on, après tout, des énigmes de l'Au-Delà, des mystérieuses possibilités posthumes ?

Des êtres ne pouvaient-ils, se trouvant en état de songe *là-bas*, durant leur sommeil peut-être somnambulique de l'autre existence sur le quatrième plan, se montrer aux vivants terrestres auxquels ils pensaient fortement et à qui les rattachaient des liens d'affection ?

Mais la preuve d'un tel fait n'existait point jusqu'ici. Une matérialisation était bien évidente, seulement elle s'expliquait par le dédoublement des personnalités du médium, par la polymérie de la conscience, autant que par le spiritisme qui, même transcendantal, et admis de façon exceptionnelle, se heurtait à de graves objections. L'ignorance des soi-disant esprits, est égale à la nôtre et cela, entre autres choses, déconcerte. Ils semblent refléter nos pensées, ne subsister que par nos propres forces.

Crookes, Myers, Carl du Prel, hésitaient, malgré leurs longues recherches à porter une conclusion ferme en l'état des choses.

Une communication mentale entre les incarnés et les désincarnés, pendant l'extase, le sommeil ou la lucidité somnambulique, était incontestable pour Lambert qui, sujet aux visions et aux contemplations astrales, entretenait ainsi des rapports avec les autres êtres.

Par contre, le criterium de l'identité formelle d'une apparition matérialisée faisait défaut.

Il eût fallu que le médium et la matérialisation se comportassent au même moment comme deux individualités distinctes, originales, jouissant chacune de leur personnalité, de leur sens, de leurs facultés, ce qui n'était point puisque le médium en transe avait perdu tout moyen, aliéné ses réserves et, sans nul doute, fournissait la

presque totalité de ses énergies à l'apparition singulière qui vivait de lui, se nourrissait *temporairement* de son fluide, lequel par un mécanisme inconnu, se concrétait en un corps nouveau.

*
**

A la suite de ces deux événements capitaux : la réussite de la transmutation et l'obtention, en vérité, des plus hauts phénomènes de la magie, le comte de Lambert se vit et se sentit gratifié d'une béatitude constante qui modifiait d'une façon absolue, les conditions de l'existence journalière.

Il n'attachait plus aucune importance aux ennuis, aux menus soucis, aux tracas qui surgissent à toute heure, préoccupent ou agacent.

Le monde lui semblait avoir revêtu un autre aspect, des teintes nouvelles.

Il jouissait d'une égalité d'humeur parfaite dans toutes les circonstances. Rien ne le contrariait plus sérieusement, ne troublait la surface unie du lac impassible qu'était sa conscience. Il n'échafaudait plus de projets, n'éprouvait plus de regrets, ne désirait en rien la gloire, le plaisir, l'imprévu.

Il était heureux, autre chose qu'heureux : en *sécurité*. Savourant la paix intérieure, le contentement des élus, il reposait dans l'Indéfinissable.

Le bonheur spirituel ineffable des Adeptes était presque devenu son lot. Il prenait des arrhes sur l'héritage du Seigneur et se délectait en la quiétude qui lui échoyait par avancement d'hoïeries.

Il était allègre, ne s'ennuyait point une minu-

te, ne lisait plus guère, réfugié au plus profond de la Nature édénique, aussi distant de l'exubérance que de la tristesse.

Ses traits calmes demeuraient peut-être un peu sévères, le teint offrait une nuance pâle, à peine jaunâtre. Mais les yeux clairs reflétaient une étrange impression, faite d'indifférence pour le spectacle extérieur, de mystérieux et insondable éloignement. Les yeux regardaient *dans les choses* et voyaient *au-delà des choses*.

La voie s'aplanissait.

Lambert éprouvait la sensation d'avoir rejeté un lourd fardeau, de s'être débarrassé d'un poids douloureux et gênant, de vêtements incommodes.

Il avait souffert, lutté, peiné, haleté, en proie à la peur, à l'angoisse, au doute, à la désespérance, couvert de sueur, de poussière et même de boue.

Il avait trébuché sur les pierres de la route. s'était écorché aux ronces, était tombé, s'était relevé avec impatience et dépit pour retomber plus loin dans les fossés et les borbiers.

Il avait murmuré, blasphémé jadis ; il avait commis des fautes, de vilaines actions. Il avait été homme enfin.

Maintenant il se savait victorieux. Le panorama qui s'étendait à ses pieds redevenus alertes, il le considérait d'une autre manière et d'un autre point de vue. Il dominait les alentours. L'air pur lui caressait le front.

La Haute Magie l'avait placé au sommet de la Terre. Elle lui fournissait la connaissance des arcanes de l'Univers, lui enseignait le maniement des énergies physiques et psychiques dont

le Magnétisme, l'Hypnotisme, le Somnambulisme, les Radiations invisibles qui agissaient sur les atomes et les individus ne représentaient encore pourtant que les degrés élémentaires de la puissance sans bornes du Cosmos.

L'Astrologie, l'Alchimie, la Théurgie, la Divination, couronnaient l'Edifice où s'abritaient une Théosophie et une Cosmogonie majestueuses, d'une beauté sans égale et d'une infinie splendeur.

Il parcourait cet Edifice, résidence du *Deus Ignotus* qui se manifestait aujourd'hui comme le Dieu omni-présent de la Connaissance.

D'un immense coup d'œil, Lambert embrassait l'évolution du Tèlesme qui se déroulait, tel un fleuve étincelant, en une spirale sans fin ; il assistait à l'efflorescence de la Vie qui se paraît de la grâce des fleurs, de la symétrique ordonnance des insectes, de l'élégance des oiseaux, de la force et de la ruse des animaux, de la douceur des femmes, de la candeur des jeunes filles, de la fraîcheur des enfants, de la robustesse des hommes, de la solidité des rocs et des pierres, de l'inexprimable variété des figures et des formes, des caractères et des désirs, de la féerie toujours renouvelée des myriades de beautés qu'exciptaient, à en donner le vertige, les pléiades d'êtres, d'anges, de corolles, d'étoiles, qui, en un tourbillon harmonieux de chants, de parfums, de couleurs, de courbes, incarnaient l'adorable Eurythmie.

Et ce Mouvement obéissait à la grande loi unitaire du transformisme qui, émanée de l'Unique reposant dans le Silence éternel, en soutirait l'Essence dont elle constituait toute chose, de

l'Atome jusqu'à l'Astre, du matériel à l'abmatériel, identifiant le Microcosme et le Macrocosme, à travers les sériations de la Substance qui comprenait, et le nucleus primitif issu de l'Éther, et la complexe structure des univers, sous lesquels, pareillement et en chaque parcelle, s'agitait l'Esprit sans cesse attiré vers Dieu et rappelé à Lui par son Aspir éternel alternant avec son éternel Expir.

Et dans l'expansion de cette Puissance de l'Être, la Nécessité s'affirmait, le Destin, raison ou cause secrète et inconnue des choses, action même de Dieu sur son propre organisme qu'était la Nature soumise à la fatalité insaisissable pour l'intelligence individuelle, en ses inextricables filets, dans la complexité de ses rouages, et que l'on appelle alors le hasard.

Mais le hasard comporte ses déterminations ; fatalité et hasard, au sens absolu, se confondent, car tout ce qui a été devait être, tout ce qui doit être sera, ce qui est est inéluctable, et le Mystère premier et dernier, l'Alpha et l'Oméga, gisent au plus profond de ce principe : la Nécessité à laquelle le hasard n'échappe point.

Le Destin — le Hasard aux yeux des gens superficiels — est le *Fait* même de la Nécessité.

Or la Substance, d'où tout provient, est nécessairement. Elle existe par elle-même.

Donc tout ce qui en découle n'est que modification déterminée de ses attributs infinis et éternels, et Lambert contemplait cette Action, non plus dans ses modes afférents à notre mentalité asservie au Temps et à l'Espace conditionnels, mais *sub specie aeternitatis* et en dehors des contingences,

Il connaissait et voyait l'Acte divin dans son ampleur, alors que l'individu ne peut saisir que les actes successifs et divisés qui affectent sa conscience, suggèrent ou accompagnent les états, les volitions, les réflexes psychiques d'où naît l'illusion du libre-arbitre, la croyance que les événements sont subordonnés à la volonté.

Mais les actes sont liés les uns aux autres, s'enchaînent et s'interfèrent comme les destinées, sont causes et effets à l'infini.

Seul l'Être divin — le Non-Être, le Neutre, le Non-Manifesté — existe *motu proprio*, est *causa sui*, libre, si ce terme signifie quoique ce soit en Dieu.

La Substance est transcendante et immanente, ce que symbolise le Grand Pentacle de l'Hermétisme, le Sceau de Salomon.



Lambert percevait Dieu en tout, distinct de tout et supérieur à tout.

Arrivé à ce point de fusion avec l'Incréé, il demeurait étranger aux antinomies de la raison.

Que devenaient devant la Majesté sans Nom, le bien, le mal, la beauté, la laideur, la vérité, l'erreur, le péché, le remords, la justice, la vertu, pauvres mots par lesquels l'homme n'exprime que ses jugements nécessaires mais relatifs, sous lesquels il voile ses préjugés et ses infirmités plus encore que ses nobles aspirations et

au-dessus de quoi plane, étranger aux règles de l'entendement, Celui en qui s'équilibrent, pour constituer le fait intégral, l'antagonisme des contraires, l'analogie des opposés, Celui qui est tout Amour ?

Lambert concevait maintenant toute chose en Dieu, sous l'attitude de l'immutabilité en laquelle le muable est contenu.

Il se reposait, spectateur énamouré et ravi, sur le fondement de la Religion naturelle, panthéistique, dont le Temple, seul digne de sa vénération translucide, était le Temple d'Isis, symbole de la Mère, Vierge et Génitrice éternelles, épouse chaste d'Osiris le Principe Universel incarné dans le Soleil des Soleils.

Isis, source délicieuse de toute chose, emblème de la Vie aux formes riches et harmonieuses, aux flancs inépuisables, aux mamelles remplies d'un lait plus doux que le nectar et dont chaque goutte qui tombait ajoutait au ciel une étoile, à la terre une fleur.

Jadis, les prêtres d'Hermès tenaient le sanctuaire de l'immaculée et féconde Isis pour primordial et l'élite venait méditer ou prier aux pieds de ses autels, sacrifiant au culte ésotérique de la Déesse drapée dans un voile pudique que nul n'osait soulever.

Lambert songeait que la religion positive de l'Avenir s'abriterait en un temple dédié à Isis, dont il aimait à évoquer les paisibles recoins emplis d'une pénombre discrète, les chapelles et les cryptes exhalant une mystique poésie — et sous les arceaux délicats duquel il laissait flotter son imagination caressée par une haleine céleste.

En cette église d'architecture égyptienne,

svelte entre ses colonnes, sobre de lignes comme un théorème de géométrie, enveloppée d'arbres et de fleurs odorantes, aux ornements intérieurs ciselés par des mains d'artistes, on exposerait aux hommes les vérités impérissables, les vastes et titanesques poèmes de l'Univers devant lesquels pâlisent les plus radieuses inspirations des poètes : les lois de l'Astronomie, les décrets de l'Attraction, les courbes des étoiles multicolores et des planètes, la trajectoire fulgurante des comètes aux chevelures de feu, le rythme des Nombres, leurs combinaisons d'où naissent les condensations de matière, le jeu des atomes, la spirale des êtres évoluant et se transformant au sein des mondes de l'Espace dans une ivresse de sang et d'amour.

La religion de la Science positive et idéale y serait enseignée et commentée : la genèse, le développement, les mutations des choses et des espèces, la directive des étapes terrestres, de l'histoire des races, la succession des idées issues des symboles immortels et fixes sous leur figure changeante, l'immanence de la Force et de l'Esprit régissant la Matière.

Quelques tableaux exécutés par des illuminés de l'Art et du Savoir, interpréteraient sur la toile, en couleurs somptueuses, les scènes de la Nature : globes célestes, mondes lointains, milieux planétaires de Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune ; mouvements cadencés des sphères autour de leurs pivots solaires incandescents ; époques géologiques ; évolutions de la cellule, des organismes et de l'homme ; allégories des cultes.

L'histoire des religions serait rattachée à celle

des symboles et des croyances se déroulant en panneaux qui illustreraient l'expression verbale. L'immortalité de l'Esprit, force intelligente, s'imposerait à tous.

Dieu rayonnerait sur les sommets de la Vie surgissant à flots de sa bouche abyssale.

De rares et belles statues corporifieraient les concepts entrevus par des voyants qui seraient des sculpteurs inspirés.

Une musique grave et douce, lente et très simple, élèverait les âmes durant les offices religieux consistant en lectures, en invocations et en hymnes.

Ainsi se comprendraient les hommes, s'uniraient les cœurs, se croiseraient les diverses pensées, s'estimeraient les croyances, libres mais disciplinées par la Science, dans un Rêve pur et merveilleux, dans un Songe exquis, tirant ses racines du plus profond de l'amour, du savoir et de la beauté.

Les prêtres seraient des savants dépourvus de tout dogmatisme, dignes et sincères, d'une autorité noble et consentie par les fidèles, les prières seraient de religieuses méditations, des effusions intérieures traduisant l'effort de l'intellect, l'enthousiaste élan de la conscience qui s'abandonne à l'amour divin.

Les faits de l'Inconscient, de la Psychologie, les manifestations de l'Invisible, compris et éclairés par la raison droite, ensoleilleraient les domaines occultes et obscurs encore de la Nature, grâce à la connaissance parfaite du Somnambulisme, du Magnétisme, de la Lucidité, de l'Extase,

Et les visionnaires, les prophètes, les saints de cette époque bénie, seraient les héros adamantins de la Pensée aux ailes d'or qui entraîne et sublime le Monde.

TROISIÈME PARTIE

L'ADEPTAT

Pacem summa tenent.

« Sur les hauts sommets on a la sérénité ».

« Comme dans le jour qui t'a donné au monde
Le Soleil était là pour saluer les planètes,
Tu as aussitôt grandi sans cesse
D'après la loi selon laquelle tu as commencé.
Telle est ta destinée, tu ne peux échapper à toi-même ;
Ainsi parlaient déjà les sybilles ainsi les prophètes ;
Aucun temps aucune puissance ne brise
La forme empreinte qui se développe dans le cours de la vie ;

GËTHE : *Dieu et le Monde.*

XV

LE DIABLE

« Les vrais vaincus de la guerre,
ce sont les morts. »

RENAN.

Fin juillet 1914.

Le comte de Lambert avait épousé Léonie deux ans auparavant. Un fils était né de son mariage, onze mois plus tard.

Le ménage habitait chez Madame de Lambert douairière qui portait une vive affection à sa bru et idolâtrait l'enfant dont le prénom était celui du père selon la coutume usitée dans la famille depuis de longues générations.

Uniquement préoccupée du bonheur de Gaston, Madame de Lambert, méprisant les préjugés sociaux, avait consenti à la « mésalliance » de son fils et, dédaigneuse des mines contraintes qu'affectaient à son égard les bourgeois de Douai, elle vivait, heureuse maintenant, au milieu des siens.

La seconde quinzaine de juillet était brûlante.

Lambert, exposé à la chaleur des fours qui ne

s'éteignaient point dans son laboratoire, mettait la dernière main à des expériences capitales et décisives, tandis que sa mère et sa femme, assises au jardin ou retirées dans la fraîcheur des grands appartements du rez-de-chaussée, jouaient avec le bébé, veillaient sur son sommeil, soucieuses de ces mille riens qui sont toute la joie et tout le tourment des parents.

La famille comptait partir sous peu de jours pour Wimereux où un chalet avait été retenu, lorsque, tel un coup de foudre, éclata le bruit sinistre précurseur de la guerre.

L'Autriche exigeait de la Serbie, à la suite de l'assassinat de l'archiduc héritier, des compensations humiliantes pour l'amour-propre de ce petit pays de brigands accusé à tort ou à raison d'avoir été l'auteur ou l'instigateur du meurtre impérial — et menaçait, en cas de refus, d'intervenir militairement.

La Russie prenait fait et cause pour la Serbie, se dressant en protectrice du slavisme offensé.

Aussitôt l'Autriche mobilisait.

La Russie également.

Cette attitude agressive devait nécessairement entraîner, à bref délai, les alliées respectives de ces deux pays, l'Allemagne d'une part, la France de l'autre, à se mettre en garde.

Le conflit européen, péril annoncé dès longtemps, mais auquel on ne voulait point croire, semble-t-il, dans les masses, subitement, par la faute des gouvernements, apparaissait inéluctable.

Les tentatives d'arrangement à l'amiable ne furent esquissées que pour la forme. On se sa-

luait avant de rompre, on sentait que l'instant fatal était arrivé ; la guerre était dans l'air.

L'Allemagne, prête à la curée, allait se précipiter sur la France, et, sans que rien d'officiel n'eût encore transpiré, on rappelait d'urgence les hommes dans les dépôts.

Le 28 juillet, la situation, de grave était devenue désespérée. Aucun Etat ne modifiait une allure pareillement hautaine et intransigeante. Le geste, à peine diplomatique, s'accompagnait d'un bruissement d'armes, d'un cliquetis de sabre.

L'Angleterre, sous des dehors pacifiques, ménageait son jeu, attendant l'heure.

Les pays neutres, les États-Unis d'Amérique, se taisaient.

Mais les Bourses fermaient dans toutes les capitales, un vent de cyclone parcourait le monde anxieux.

Lambert, bien qu'il éprouvât l'angoisse générale, continuait d'achever ses travaux chimiques. Il pressentait une interruption brusque et prochaine de son existence laborieuse et contemplative. Une lourde tristesse l'oppressait.

Aux approches du soir, il sortait avec Léonie, allait aux « nouvelles » qu'apportaient journaux et dépêches.

Le 29 juillet il se promenait de long en large sur la place Carnot vers les six heures. De nombreuses personnes stationnaient devant la caserne du 9^e régiment de Cuirassiers et des rumeurs circulaient. On affirmait que l'ordre de mobilisation était lancé depuis l'après-midi, que les troupes allaient se rendre aux frontières.

Dans la cour de la caserne des hommes affairés pensaient les robustes chevaux.

Tout à coup un sous-officier porteur d'un pli pénétra dans le bâtiment. Quelques minutes après, des estafettes sortirent précipitamment, se répandirent par les rues au pas gymnastique, puis ce fut le retour de tous les cuirassiers disséminés çà et là, qui, prévenus par les camarades envoyés à leur recherche, arrivaient en courant, s'engouffraient l'un après l'autre ou deux à deux dans le vaste quartier de cavalerie.

Un va et vient remplissait la cour ; on entendait le piétinement des chevaux, le bruit des éperons, des commandements secs.

Les factionnaires poussèrent la grande porte.

Un frisson secoua les épaules de tous les spectateurs.

A huit heures, au crépuscule tiède, deux escadrons franchissaient la grille de la caserne qu'on venait de réouvrir, se dirigeaient au pas vers les quais d'embarquement de la gare aux acclamations de quelques groupes qui criaient : « A Berlin, à Berlin, bravo les cuirassiers ! Vive la France ! »

Les officiers, parfois, saluaient du sabre. L'un d'eux, le lieutenant Boni de Castellanne, envoyait des baisers du bout de ses doigts gantés de blanc.

Le 9^e Cuirassiers, par escadrons, se portait en avant-garde, muré dans son armure de fer.

La mobilisation commençait en sous-main.

On croisait de vieux soldats, des artilleurs de 45 ans et plus, guindés sous l'uniforme défraîchi et qui traînaient leurs bottes sur les trottoirs, l'air déjà las.

Lambert comprit que l'irréparable était fait.

La guerre était virtuellement déclarée entre l'Allemagne et la France. La vieille rancune, d'un moment à l'autre, se donnerait enfin libre cours dans un jaillissement vermeil de sang humain.

Le silence couvrait la ville. Un vide aspirait toute activité. Il y avait de l'anxiété, de la fièvre, une crainte sourde chez tous. Le malheur planait dans le ciel chaud de ce soir aestival.

Certains encore s'obstinaient cependant à croire que « tout allait s'arranger », que les gouvernements reculeraient à la dernière seconde devant la perspective de l'effroyable massacre, qu'ils se borneraient à une manœuvre d'intimidation réciproque.

Mais le 2 août, à trois heures après-midi, le tocsin sonna au beffroi de Douai. Dans toutes les villes de France, il résonnait comme un glas funèbre, et dans toutes les communes le tambour des gardes municipaux battait : on proclamait et affichait l'ordre de mobilisation générale des armées de terre et de mer.

Aussitôt la consternation se répandit sur tous les visages de femmes. Épouses, mères, fiancées, sœurs, se lamentaient, pleuraient ou bien affectaient un calme stoïque par un violent effort sur leur cœur suffoqué.

Les hommes ne manifestaient pour la plupart aucun enthousiasme. Cela devait arriver un jour ou l'autre, disaient-ils, et, sans tarder ils achevaient leurs préparatifs de départ.

Lambert était à Aniche à cette heure néfaste.

En un éclair, la nouvelle se répandit par la cité industrielle.

Un sous-officier courait sur la route que suivait le comte. En croisant ce dernier il lui cria : « La guerre est déclarée », et il poursuivit sa course éperdue.

Vingt pas plus loin le jeune homme aperçut des escouades de mineurs solidement encadrés par les gendarmes qui étaient allés cueillir à la fosse ceux dont on redoutait la résistance.

Le socialisme, en un tour de main, était bouclé. Nulle protestation, nulle révolte. Chacun partait, silencieux, rejoindre son régiment.

Les autorités avaient agi avec promptitude et par un coup de réelle surprise. Les chiens de berger, bien dressés, savaient contenir le troupeau, le rassembler pour l'abattoir.

Au seuil des maisons, dans les corons, c'étaient des scènes poignantes, les adieux mouillés de la femme, les sanglots des gosses, la farouche impassibilité du mâle qui, par fierté, refoulait avec ses larmes son chagrin, ses inquiétudes, les révoltes de sa chair.

Peu chantaient, faisaient leur malin ou exhibaient un patriotisme bruyant.

— L'ère de la Ruine, de la Destruction, du Meurtre, est ouverte, la chasse à l'homme obligatoire, est décrétée, songeait Lambert en rentrant à Douai.

La force brutale vient d'éclater, la bête humaine sort de ses tanières sous la morsure de la loi qui pousse et fouaille l'animal entravé par les préjugés et la peur, au nom de la patrie menacée.

L'instinct de la lutte collective reprend le dessus sur les autres sentiments qu'une civilisation rudimentaire avait contribué à faire éclore.

La barbarie, l'imitation grégeaire, sont au fond de tous les êtres et le moindre prétexte est bon à les pousser à la surface en les laissant tout envahir.

Que pourront les rares esprits fermes et droits en présence de ce coup de force ? Que tenteront les socialistes, les anarchistes dont les discours regorgaient d'énergie il y a une semaine encore ?

Rien, s'avouait Gaston.

Ils sont déjà muselés par les gouvernements qui, prévoyant les événements, avaient caché leur jeu et pris leurs précautions : emprisonnements, fusillades discrètes, mesures d'intimidation, devaient avoir, à cette heure, calmé l'effervescence intempestive de quelques antimilitaristes obstinés et téméraires.

Jaurès assassiné par un fou stipendié, le socialisme était décapité, les imprudents étaient avertis du sort que leur réservait l'État.

Quant aux autres, sages ou timorés, ils se tairaient, céderaient, obéiraient, dans tous les pays, se montreraient même d'ardents défenseurs de la Patrie, à l'instar de Gustave Hervé, par exemple, pitre converti au chauvinisme par la grâce de l'intérêt.

Non ! Il n'y aurait point de révolution contre la guerre, en faveur de l'Internationalisme.

Les préjugés nationaux l'emporteraient comme toujours, la raison s'effacerait devant la brutalité traditionnelle, les moutons hurleraient avec les loups.

L'État, maître des choses et des consciences, ne tenait-il pas en mains tout ce qu'il fallait pour enchaîner, asservir les volontés, réprimer les écarts, terroriser les rebelles ?

La force mauvaise, aveugle, était déchaînée.

Satan, qui rôdait, le Diable, Prince de ce Monde, Souverain du Désordre et du Chaos, avait brusquement réalisé le dessein pervers et criminel qu'il caressait dès longtemps.

Conscience intime et inférieure des êtres, source de l'Appétit déréglé, du Désir égoïste, il manifestait son empire fatal et entraînait dans les remous fangeux et tumultueux de son tourbillon d'orgueil et de cruauté ceux qui lui appartenaient parce qu'ils étaient lui-même dispersé dans ses innombrables légions.

L'effet de la tempête satanique ne pouvait donc être que l'écroulement des cités, des édifices, des foyers, l'anéantissement de l'intelligence, le déferlement d'une marée pourpre de sang répandue sur le sol saccagé.

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, le gros des armées allemandes fit irruption en Belgique, bouscula les troupes du pauvre roi Albert qui attendait du secours et comme sœur Anne ne voyait rien venir, réduisit promptement au silence les places fortes de Liège et de Namur, gagna Charleroi, Dinant, Mons, s'étendit de Bruxelles à Tournai, fusillant en tas les civils qui, dans certaines localités, défendaient leur territoire avec sauvagerie, jetaient de l'eau bouillante à la tête des envahisseurs, leur tranchaient le cou, les mutilaient ; puis la ruée se poursuivit vers le Nord de la France

Nos soldats accouraient, mais trop tard, pour endiguer un adversaire formidable.

On les jetait dans la fournaise sans ordre et ils se battaient héroïquement, à découvert, of-

frant la cible de leurs poitrines revêtues d'uniformes voyants.

Les officiers, très crânes, se faisaient tuer à la tête de leurs hommes, sans profit, insouciants du danger, et les jeunes saint-cyriens qui songeaient à la guerre en dentelles de jadis, fidèles à leur serment chevaleresque et puérilement français, allaient au feu en gants blancs, le *casoar* au shako.

L'envahissement, que tous les esprits sérieux auraient dû prévoir, ne pouvait être contenu désormais. La France était la proie offerte au lourd teuton discipliné et immense.

Ce fut la retraite.

A Douai le désordre, l'incurie, s'accroissaient chaque jour.

Des régiments passaient, cantonnaient, se dirigeant vers la frontière belge, mal équipés, flairant le désastre. Les canons, les trains d'artillerie secouaient le pavé des rues.

Des masses de mobilisés, les uns en costume civil, les autres grotesquement fagotés, n'offrant de militaire qu'un képi, une veste sur le costume bourgeois, arrivaient, repartaient, l'air las, âgés pour la plupart car ils appartenaient aux classes de la territoriale et de sa réserve, suant sous leur uniforme disparate, ne sachant que devenir ni que faire. On sentait une grande incertitude, un manque complet d'organisation.

La population de la ville était anxieuse, agitée. Les bruits les plus fantaisistes circulaient : victoires éclatantes des troupes franco-belges, recul des Allemands décimés et précipités dans la Meuse par milliers ; avance inouïe des Russes

en marche vers Berlin d'où l'impératrice affolée venait de s'enfuir !

La peur des espions hantait les imaginations. On en voyait, on en découvrait partout.

Dès les premiers jours des scènes écœurantes s'étaient passées et se répétaient sans cesse.

On poursuivait les malheureux que l'on suspectait, on les assommait sur place, les rouait de coups.

Pour deux ou trois véritables espions, que d'innocents payèrent de leur vie une regrettable ressemblance avec le type germain.

Des mineurs polonais furent massacrés à cause de leur accent, de leur chevelure rousse !

— Pourquoi avez-vous tué cet homme, un ouvrier, demandait Lambert à quelques voyous qui venaient de lyncher un soi-disant espion ?

— Nous avons pensé que c'était un « Prussien », parce qu'il a la tête carrée, dirent-ils en excuse.

Les paniques commençaient à naître.

Au fur et à mesure que l'ennemi avançait, des accès de frayeur injustifiée et de confiance stupide, alternaient d'heure en heure.

Ils arrivent !

On les a repoussés. Ils sont en déroute !

Valenciennes est en flammes, mais nos troupes massacrent les Allemands qui s'enfuient !

Ainsi oscillait-on d'une folie à une autre folie.

A la brune la ville semblait morte. Elle était déserte à partir de neuf heures, lugubre, à peine éclairée.

Des estafettes galopaient dans la nuit lourde et le silence ; des cavaliers de la remonte, arrivant de Cambrai, venaient garer à l'arrière des

cortèges de chevaux, car on se repliait en hâte devant le flot adverse qui s'étalait avec une déconcertante rapidité.

Quelques curieux, tirés du lit par le martèlement des sabots et les hennissements des pesantes montures, entr'ouvraient leurs fenêtres. Ils s'interrogeaient, s'informaient. Étaient-ce des Français ou des Prussiens qui surgissaient dans les demi-ténèbres ?

L'après-midi, la terreur cédait place à l'espérance. On allait voir passer aux barrières du chemin de fer les trains qui transportaient des troupes anglaises vers la Belgique. Des femmes et des jeunes filles offraient des bouquets de fleurs aux officiers ; les soldats, en échange, donnaient des baisers et les boutons de leur uniforme.

Puis ce furent, à la fin d'août, les passages échevelés de territoriaux en déroute.

Surpris à la frontière belge, au-dessus d'Orchies, par les autos-mitrailleuses, non soutenus, sans artillerie, les pères avaient détalé, mitraillés dans le dos, jetant leurs armes, leur sac, leur képi même, pour courir plus vite et fourbus, épuisés, ils venaient échouer à Douai — le capitaine clopin-clopant : il avait perdu son cheval — où des gens de bonne volonté les recueillirent ce soir-là, car les autorités, absolument affolées, ne savaient où les loger, comment les nourrir, ni s'il convenait de les plaindre ou de les blâmer.

Ce spectacle de retraite certaine démoralisa les habitants de Douai. Les plus optimistes jugèrent enfin que la situation était mauvaise ! On sut qu'il n'y avait point de troupes dans la région,

aucune défense sérieuse contre les conquérants auxquels on jetait le Nord en pâture.

La ville angoissée présentait un aspect de terreur imprécise. Privée de toute communication avec le dehors, sans Poste ni Télégraphe, ne sachant rien, attendant le pire, elle se rétractait sur elle-même, écoutait au loin, frémissait au grondement ininterrompu du canon qui se rapprochait de plus en plus.

Des familles partaient, voulant se soustraire à l'invasion « probable ».

La gare était pleine de voyageurs assis sur leurs paquets vivement rassemblés et qui attendaient un train plus ou moins problématique, la circulation militaire étant seule assurée.

Les convois étaient bondés de monde fuyant Valenciennes, Cambrai, Maubeuge où des combats acharnés se livraient dans les faubourgs et les villages environnants.

Pauvres exilés de la première heure, munis d'une valise ou d'un sac et dont le calvaire commençait pour ne jamais finir peut-être...

Lambert, en face de ces tableaux d'un sinistre réalisme, ne savait plus travailler.

La tranquillité nécessaire aux longues et délicates manipulations chimiques, aux efforts soutenus de la pensée, faisait défaut.

D'ailleurs, il n'avait point eu d'illusions, pour sa part, sur le développement des événements. Il s'attendait à la chute progressive, méthodique, des différentes positions militaires et il ne doutait point, il n'avait jamais douté une seconde, de la venue prochaine des torrentueuses cohortes de Guillaume II.

Il lisait ses ouvrages préférés de philosophie,

sortait ensuite avec Léonie et l'enfant, étudiait la physionomie étrange et ravagée de son pauvre Douai voué à l'étreinte germanique par l'incurie des politiciens français, l'incapacité notoire des généraux.

L'Etat-Major n'avait rien prévu, rien compris à la guerre moderne.

Il était resté hypnotisé sur l'Est comme en 1870, et comme en 1870, également, on n'était pas prêt.

Pourtant la violation de la neutralité de la Belgique faisait partie du programme archiconnu de l'Etat-Major allemand !

Et l'on n'avait même pas songé à protéger les frontières de ce côté. On n'avait fait aucun travail préliminaire, aucune manœuvre d'ensemble pour conjurer le danger une fois qu'il était éclaté.

L'artillerie manquait partout, l'infanterie livrée à elle-même s'énervait.

Mais on avait jeté nos régiments en Alsace où ils fondaient sous le tir nourri des Allemands.

C'était à n'y rien comprendre !

Ah ! quelle horreur que cette guerre si mal commencée pour nous et qui, dès le début, mettait le sol français sous les bottes de l'Ogre !

Pourquoi s'être lié corps et âme, il y a vingt ans, au tzarisme russe dont le coupable aveuglement précipitait ce conflit épouvantable, gros de conséquences, qu'on eût dû éviter avec de la prudence et dont l'issue si éloignée — car Lambert estimait que la guerre serait très longue — ne présentait guère de côté favorable à la France, aucun avantage en tout cas d'ordre positif !

A quoi bon cet abominable attentat contre l'humanité et la raison ? A quoi bon se voler des territoires et n'être victorieux qu'en s'affirmant le plus voleur et le plus brutal des adversaires en présence ; ne triompher que par le massacre ?

Chaque minute, et depuis un mois bientôt, les hommes, lâchés en meutes les uns contre les autres par de cupides rabatteurs au profit desquels ils travaillaient naïvement, tombaient par milliers, fauchés ou mutilés en pleine jeunesse, en pleine vigueur. Ils se tiraient des coups de fusil, se décimaient par la mitraille et le canon, se conjoignaient féroce­ment, le sabre en main, la baïonnette en avant.

Ils se perçaient, s'éventraient, se frappaient avec la crosse des armes, la poignée du sabre, un couteau, le poing, le talon.

Le goût du crime, la volupté du sang les saoulaient parce que des misérables leur avaient ordonné de tuer en l'honneur des patries symbolisées par des drapeaux de couleurs différentes.

Et ces misérables restaient tranquillement chez eux, à l'abri des obus et des balles. Ils commandaient la curée, à distance, se pouléchaient les babines, humant le fumet des chairs, supputaient les chances, les bénéfices, les honneurs qu'ils retireraient de leur abominable « élan » patriotique !

Depuis un mois, la justice, le droit, la pitié, le bon sens n'existaient plus. Seule la haine trônait. On ne parlait que de détruire, de piller, de brûler, d'affamer, d'assassiner !

Et comme les Allemands, plus forts que nous, étaient chez nous — au lieu que nous soyons

chez eux — ils donnaient libre cours à cette belle doctrine matérialiste du brigandage.

Dieu sans doute — mais pas celui des honnêtes gens — les bénissait par la main de leurs curés, de leurs pasteurs et de leurs aumôniers !

Réformé, Gaston de Lambert n'avait point à participer, pour l'instant, à ce carnage.

Il s'analysait afin de se rendre compte si quelque fibre guerrière vibrerait encore en lui ou se réveillait par contagion. Il avait 38 ans, une très mauvaise vue, l'œil droit atteint de décollement de la rétine à la suite de ses travaux de laboratoire effectués au feu intense et à l'aide des rayons ultra-violet qui lui abimèrent les yeux.

Il manquait de vigueur physique.

S'engager dans ces conditions eut été inutile. On ne l'aurait sans doute point accepté.

Mais il se disait que même robuste il n'aurait aucunement ressenti le désir de s'enrôler.

Il aurait attendu l'appel de la loi, non par lâcheté — il n'était point lâche ni poltron — mais parce que, en conscience, la guerre lui répugnait totalement, tant au point de vue humain que moral et religieux.

« Tu ne tueras point ! »

Non ! il n'aurait pu se résoudre à aller tuer des hommes — sensiblerie mise à part — ou à contribuer de quelque façon, à l'œuvre de mort.

Incorporé comme soldat, il aurait refusé de prendre les armes — ainsi que les prêtres eussent dû le faire à l'unanimité s'ils avaient senti la moindre foi en Dieu — s'offrant au danger comme brancardier de premières lignes, mais incapable, en son for intérieur et par res-

pect pour la vie sacrée, de consommer le meurtré légal sanctionné et béni par les Eglises !

Cette double légitimation judiciaire et pontificale, quoique haute, n'eût point satisfait sa conscience, sans doute trop délicate ni diminué d'un iota l'insurmontable dégoût que lui faisait éprouver la guerre, triomphe palpable de la barbarie tout court.

La victoire des armes appartiendrait toujours, non point à celui qui avait raison ou pouvait se recommander du droit et de la justice, mais au champion le mieux entraîné, le plus dur, le plus impitoyable, supérieur en force physique et en résistance morale à son adversaire.

Ces qualités étaient celles de l'animal ; elles impliquaient la férocité, l'obstination, des muscles et de la ruse au service de l'endurance.

La race allemande possédait au suprême degré ces vertus militaires, aidées en outre par la connaissance stratégique et tactique de ses chefs.

Les Allemands avançaient méthodiquement, pesamment, broyant tout sur leur passage afin de réorganiser aussitôt à leur guise et mieux, insensibles aux calamités qu'ils causaient, aux maux qu'ils déchaînaient, aux cadavres qui s'amoncelaient, ne poursuivant qu'un objectif : vaincre à tout prix et par n'importe quel moyen, aussi odieux fut-il.

Ils faisaient la guerre industrielle et scientifique avec une inflexible logique, grâce à leur pratique de la physique, de la chimie, de la mécanique — sans se soucier de *distinguos* ni de casuistique. Ils étaient en guerre, ils faisaient la guerre totale qui consiste à brider la sensibilité,

à détruire sans merci, à franchir coûte que coûte les obstacles, à jouer serré et sans relâche.

La canonnade, incessante mais assez lointaine jusqu'alors, se rapprochait de Douai.

Du 27 au 30 août, Valenciennes, Cambrai, Maubeuge, tombaient entre les mains de l'ennemi. Les paniques se succédaient maintenant chaque jour. Des personnes arrivées des environs, des cyclistes, affirmaient avoir vu les uhlands qui se dirigeaient sur Douai.

Dans les faubourgs, sans raison apparente, Lambert voyait les gens s'égailler comme des moineaux, rentrer tout à coup chez eux, affolés, en criant : « Les uhlands ! »

Hallucination collective provoquée par la peur, l'idée fixe et le pressentiment.

On attendait les Allemands d'heure en heure.

Les magasins fermaient ; les banques, entr'ouvertes ainsi que des prisons, expédiaient au loin leurs valeurs, empilant pêle-mêle titres et argent dans des autos.

Les familles bourgeoises venaient déposer dans les coffres-forts de la Société Générale, du Comptoir d'Escompte, du Crédit Lyonnais, leurs bijoux, l'argenterie, des souvenirs.

Les visages étaient pâles, les mines consternées.

— C'est une débâcle, disait-on.

— 70 recommence. La France est trahie, perdue.

Le 30 août avant midi, quatre uhlands apparurent soudainement dans les rues de la ville, venant du faubourg Saint-Eloi.

Conduits par un officier, la lance droite, la carabine pendante à la selle, ils se firent mener à

l'hôtel-de-ville, réclamèrent le maire et lui dirent qu'ils étaient chargés de l'informer de l'arrivée imminente de troupes allemandes ; leur mission — vraie ou fausse, on ne savait — accomplie ils firent mettre à leur disposition un agent de la police municipale pour « visiter les principaux monuments ».

Ce spectacle frappa Lambert de stupeur. Il eût suffi, à quelques hommes ou aux gendarmes de l'endroit, de sauter à la gorge des cinq malandrins arrogants, pour les désarmer et les faire prisonniers.

La crainte des uhlands et aussi des représailles était si grande que l'on n'osait point une chose aussi simple et normale. Les cinq éclaireurs ennemis se promenèrent tranquillement, isolés mais hautains et sûrs de leur ascendant, parmi les Douaisiens curieux et ébahis.

Douai, d'ailleurs, était absolument abandonnée à son sort. Aucun régiment français n'en défendait l'accès. Après avoir fait sauter les ponts sur la Scarpe, les quelques soldats du génie étaient partis.

On n'avait déménagé ni les casernes, ni les entrepôts militaires, ni l'Arsenal. Tout demeurait en l'état, à la disposition des envahisseurs et plein jusqu'au faîte.

Le sous-préfet, les fonctionnaires, fidèles à la coutume, avaient gagné un gîte plus sûr et plus éloigné, dès que les Allemands se trouvèrent à 25 kilomètres de la ville. L'Etat-Major de la Place n'avait pas poussé l'imprudence aussi loin — ou le courage ! — Il y avait belle lurette qu'il était parti.

Seul, le Maire, M. Charles Bertin, restait au

poste avec le commissaire de police, M. Noclère. Les voyous rôdaient, même au soleil, en quête d'un bon coup ; ils se sentaient libres, au-dessus des lois ; les espions pullulaient et nul ne s'inquiétait plus de leurs louches manœuvres obliques. Ils frôlaient les groupes, la casquette sur l'oreille, gouailleurs, visqueux, épiaient les gestes, écoutaient les réflexions que l'on échangeait avec la légèreté et l'inconscience françaises.

Les combats autour de Douai se multipliaient.

On percevait le crépitement sec des mitrailleuses, le roulement continu du canon, des sonneries de trompettes et de clairons dans le lointain.

C'était lugubre, funèbre, aux approches du soir, de ces beaux soirs calmes du mois d'août où le crépuscule est comme ouaté.

Des vapeurs stagnaient au ciel, roses, mauves et jaunes, comme la buée d'une haleine angélique qui brouillerait de terribles images.

Valenciennes, Denain, Cambrai, étant prises, le cercle de feu se referma sur Douai avec une extrême rapidité. Toutes les communications furent radicalement coupées, sauf dans le sens de Lille. Encore cette voie n'offrait-elle guère de sécurité.

La gendarmerie fila ; la Loi disparut en croupe avec le dernier Pandore ; mieux qu'aux temps primitifs, l'anarchie régnait.

Cité sans institutions, libre jusqu'à la licence.

La Commission de réforme qui siégeait à l'Hôtel-Dieu, cessa brusquement ses séances.

Lambert accompagnait le 2 septembre un de ses jeunes camarades, fils d'une amie de sa fa-

mille, lequel avait été convoqué pour ce jour à la dite commission.

Sur une porte de derrière de l'Hôpital, se tenait, l'œil aux aguets, un petit aide-major de vingt ans tout au plus, fier de ses galons frais.

— Vous venez vous faire examiner, dit-il, après avoir regardé la feuille de convocation que lui tendait le compagnon du comte.

« Il n'y a plus de réunion, les Allemands se trouvant aux portes de la ville et pouvant arriver d'un moment à l'autre. Vous voyez, je déménage les services », fit-il en gesticulant les bras.

— Mais alors que suis-je au point de vue militaire, interrogea le jeune homme ? Malade, je ne me sens pas en état de rejoindre. Quelle est donc ma situation ? »

Le petit major parut réfléchir une minute. Puis il sourit et :

« Vous devez, affirma-t-il, vous considérer comme étant sans situation au point de vue militaire, puisque d'une part vous n'êtes pas réformé et que, d'autre part vous ne pouvez servir, étant en instance de réforme. Retournez donc chez vous, vous êtes libre, *mais bien entendu, vous n'avez pas le droit de quitter Douai* ».

Il pivota sur ses talons et disparut.

Lambert éclata de rire.

— Elle est bonne celle-là. Ordre de l'autorité militaire qu'incarne ici ce sot doublé d'un fat : Mon cher, vous devez attendre, de pied ferme, l'invasion et vous laisser faire prisonnier par l'ennemi !

— Zut ! s'exclama le jeune homme. On n'est pas plus idiot que ce godelureau de major !

Tandis qu'ils revenaient en devisant de la sot-

tise humaine, ils apprirent qu'on se battait à Somain, à Marchiennes, à Bouchain près d'Aniche.

« Les Français, après avoir coupé de l'armée deux divisions allemandes, les encerclaient et les canonnaient. Tout allait bien ! »

— Oui, très bien, cela se voit et s'entend — dit Lambert à son camarade. Quel aveuglement donne le fol espoir ! Hélas, attendons la suite...

Dans la même soirée, les villageois de Flines-les-Râches, Coutiches, Arleux, Roucourt, Detchy, arrivaient en désordre à Douai, fuyant devant les « Prussiens », avec leurs gosses dans les bras ou sur le dos, poussant une voiturette remplie de hardes et d'objets, pliant sous leurs baluchons. Les uns pleuraient, les autres marchaient tête basse, pâles, soutenaient des vieillards chancelants.

Premiers cortèges de réfugiés auxquels on accordait alors quelque pitié et une aide relative.

Ils émouvaient parce qu'on avait peur !

Le 3 septembre au matin, le domestique que la comtesse de Lambert avait envoyé chercher de l'argent à la Banque de France revint tout effaré. La Banque était fermée, évacuée. Les trains ne fonctionnaient plus, tout le personnel de la gare était parti avec les derniers trains.

Les Allemands étaient à quelques kilomètres. Ils arrivaient.

Cette fois la nouvelle était exacte.

Les rues se vidèrent, les volets furent mis à la devanture des magasins ; beaucoup fermèrent les persiennes de leur maison.

Plus rien ne bougeait. La ville se terrait.

Il faisait très beau, chaud ; le Soleil prenait

des teintes douces d'automne. De l'herbe poussait entre les pavés des rues que l'on ne songeait point à entretenir.

Lambert arpenta les rues silencieuses, la place Carnot solitaire, le jardin public désert.

Il lui semblait errer dans un monastère, dans une cité morte de songe où tout serait figé.

La léthargie couchait Douai comme dans un cercueil.

Rejoint par sa femme, Gaston se dirigea vers la Porte de Valenciennes, désireux d'assister à l'arrivée imminente des troupes allemandes.

Une cinquantaine de personnes, attirées par la curiosité, se trouvaient là.

Le maire, entouré du commissaire de police, d'un interprète, d'un conseiller municipal et du brigadier de police, faisait le pied de grue, très congestionné et fort ému, le mouchoir blanc à la main.

A quatre heures une auto stoppa. Des casques à pointe. Descente d'officiers aux larges épaules, hauts de taille. Saluts. On parle.

Les autos se suivent, nombreuses, d'où sortent des soldats vêtus de gris, pareils à des chasseurs, lourds, massifs, roses et blonds, l'air bon enfant en général, la casquette plate entourée d'une bande rouge ; ils portent au côté une gibecière, le fusil court, une petite baïonnette.

Ils constituent l'avant-garde de deux régiments poméraniens qui doivent loger en ville.

Les hommes se massent auprès de l'établissement des bains douaisiens, sur le boulevard Delebecque, forment les faisceaux, causent, fument et rient.

Le maire s'en va, côte à côte avec le colonel ;

ensuite viennent des sous-officiers allemands, escortés par deux agents, et qui se répandent dans les quartiers soumis à la réquisition du logement.

Pas un cri n'avait été poussé. Le public restreint, assistait sans révolte apparente à l'investissement de sa cité et de ses foyers.

On n'eut d'ailleurs point à se plaindre des Poméraniens durant les quelques jours de cette première et courte occupation. Les troupes ne commirent aucune exaction, ne molestèrent point les habitants placides auxquels on avait enjoint de déposer toutes les armes qu'ils pouvaient avoir en leur possession, à la mairie où les Allemands s'en emparèrent aussitôt.

Les soldats affectaient une véritable courtoisie envers les femmes, leur cédaient le trottoir, s'effaçaient devant elles.

Néanmoins les Douaisiens apeurés n'osaient guère sortir de chez eux. Ils escomptaient l'apparition des Anglais et de prochains combats aux alentours qui bouleraient dehors l'ennemi !

Les Anglais, murmurait-on en secret, sont à Izelles-les-Ésquerchin. Ils vont chasser les Prussiens.

Cette fable n'existait que dans l'imagination surchauffée de cerveaux qui prenaient leurs désirs pour la réalité.

La réalité était loin de devoir y répondre.

Le quatrième jour, vers le soir, un décret placcardé sur les murs par la Kommandantur et contresigné du maire obligeait tous les hommes mobilisables — que l'on avait imprudemment laissés en ville et dans la région — auxiliaires compris, à se trouver le lendemain matin à 9

heures sur la place du Barlet, sous peine de graves sanctions.

L'émoi fut vif, les racontars allèrent leur train. Ainsi qu'il fallait le prévoir, les infortunés qui obéirent à cette injonction furent faits prisonniers et emmenés de suite à Cambrai, tandis que les régiments poméraniens quittaient la ville avec rapidité, appelés en réserve dans la Marne, sût-on par la suite, à la stupéfaction et à la joie des habitants convaincus que « l'avance des Anglais » était la cause de ce brusque départ.

Aussitôt les rues s'emplirent de monde comme aux jours de fête. La gaieté rayonnait sur les figures. Les gens se congratulaient.

— Enfin ils sont partis, se disaient-ils. Pourvu qu'ils ne reviennent pas !

— Mais non, il paraît qu'ils ont eu peur des Anglais qui leur ont donné deux heures pour plier bagages.

Le bruit courut de l'arrivée des troupes anglaises par la porte de Lille. Le public se porta de ce côté, attendit anxieusement, mais en vain, la venue des sauveurs !

Par contre, dans la matinée qui suivit, un escadron de hussards de la mort composé d'hommes sveltes cambrés sur de jolis chevaux légers, traversa la ville sans y séjourner, mais la déconvenue et les alarmes remplacèrent l'illusoire confiance de la veille.

Chacun se calfeutra chez soi à nouveau.

Les villages étaient maintenant occupés par des postes ennemis d'avant-garde, les routes sillonnées de pelotons, de patrouilles qui râflaient les hommes jeunes et mûrs au hasard des rencontres.

Le comte de Lambert dut se rendre à Somain pour une course urgente. Il marcha à travers champs, évitant les factionnaires allemands qui gardaient les gares, les carrefours des villages.

Il rencontra une auto-mitrailleuse occupée par quelques dragons français qui lui dirent aller tuer les soldats ennemis isolés aux portes des usines et dans les gares environnantes.

— Nous ne faisons pas de quartier ; pas « Kamarad » avec les boches, insistèrent-ils en riant.

Ces actes de vulgaire assassinat révoltaient Gaston qui ne leur trouvait point d'excuse.

— Avec ou sans uniforme, le criminel est identique, pensa, une fois de plus, le comte.

Lorsqu'il revint à la nuit tombante, assiégé par de sombres idées, sa mère lui fit part de la malheureuse nouvelle qu'elle avait appris le jour même : Jules Lassus était tué.

Un éclat d'obus l'avait couché pour toujours sur le sol labouré, à Dinant, le 23 août.

Lambert perdait son ami le plus intime, le collaborateur fidèle et intelligent de ses recherches depuis de nombreuses années.

En pleine apogée physique et mentale, à trente-cinq ans, Lassus, comme tant d'autres l'avaient été et le seraient encore, était anéanti brutalement.

A peine s'il avait participé à la guerre ; le baptême du feu était son baptême d'entrée dans l'autre vie — celle où l'on se repose sans doute avant de reprendre le faix de la chair.

Ah ! pour ces milliers et ces milliers de morts amis et ennemis dont la file s'allongeait chaque minute, qu'importaient le gain des victoires, l'issue terrestre de la lutte atroce et bestiale en-

gagée par les forces naturelles mises à l'usage du mal ?

La patrie traditionnelle, historique, géographique, s'effaçait à jamais pour eux, pour leur cerveau aboli, devant l'immensité du Songe éternel où ils étaient jetés pantelants. Le Grand Destin les reprenait au destin humain, les arrachait au mal créé par la volonté perverse, atteinte elle-même et en elle-même par choc en retour.

Sur les champs de bataille jonchés de cadavres entremêlés et tordus des combattants, les vrais vaincus de la guerre, ce sont les morts, se dit Lambert, *les morts qui ne savent plus !*

Ils couvraient la terre de Belgique, les plaines monotones et les longues routes droites du Nord; leur sang s'infiltrait entre les épis, les herbes, les mottes desséchées par le soleil ardent qui putréfiait les pauvres corps rigides.

Les églises brûlaient, leur clocher s'écroulait avec un bruit sourd ; les fermes éventrées brûlaient. L'incendie partout plaquait d'immenses tâches de feu.

Lueurs d'enfer.

Infect et infernal charnier.

Et la masse formidable des Teutons ivres de leur force invincible, saouls d'orgueil, roulait comme un ouragan, dévalait, irrésistible ainsi qu'un cyclone, s'abattait en avalanche.

Un corps d'armée se dirigeait droit sur Douai afin de submerger la région minière et industrielle sans défense, confiée pour la forme à quelques régiments de territoriaux français qui ne pourraient résister et se savaient d'avance promis à la défaite.



Le Diable ricanait à la lueur du brasier qu'il avait allumé et sur lequel il soufflait sans répit.

Il commençait seulement de s'amuser.

Une singulière volupté ravissait ses membres éternels, et de sa bouche moqueuse il grimaçait ces mots aux oreilles tendues des hommes hallucinés par le délire de la fièvre :

« DIEU ET PATRIE ».

XVI

L'ECROULEMENT

« Destin montre ta force ; nous ne
disposons pas de nous-mêmes.
« Ce qui est décrété doit être ; et je
m'abandonne à l'événement ».

SHAKESPEARE.

Aux premiers jours d'octobre le Nord de la France était entièrement envahi.

Lille comme Douai appartenait aux Allemands après un simulacre inutile de résistance qui ne fit qu'attirer les représailles de l'ennemi.

Gaston de Lambert venait d'arriver à Paris-Plage, station balnéaire située à la pointe du Touquet, à cinq kilomètres d'Étaples.

Il s'était décidé, sur les instances de sa mère à s'éloigner de Douai avec sa femme et son fils.

Longtemps il avait hésité, se refusant à laisser seule Madame de Lambert qui ne voulait point quitter sa maison pleine de souvenirs et tenait à sauvegarder ses biens ; mais la présence inopinée d'une parente qui, fuyant Tournai, s'offrit à demeurer auprès d'elle, déterminâ le jeune ménage à partir.

Lambert ne se souciait point d'être fait pri-

sonnier par les troupes qui raffaient les hommes sur leur passage.

Puis le lait faisait défaut et son enfant souffrirait d'une alimentation incertaine.

Enfin l'absence ne se prolongerait peut-être pas.

On garde toujours une illusion lorsque le malheur apparaît !

Un après-midi donc, le 22 septembre, vers les quatre heures, par un temps nuageux qui tamisait le soleil jaune comme au travers d'un écran mobile, le comte était monté dans une auto dénichée à grande peine, avec Léonie et le petit Gaston — les trains ne marchaient plus — n'emportant qu'une malle et quatre mille francs. Il avait mis toute son âme dans le dernier baiser à sa pauvre maman qui, du seuil de la porte cochère adressait un long regard d'adieu à ses bien-aimés.

Il emplît son être de la vision frémissante, se demandant tout à coup s'il retrouverait jamais tout ce qu'il laissait derrière lui, sa vieille mère, la demeure ancienne, subitement enveloppées d'un soleil d'automne qui drapait, dans une mélancolie poignante et poétique, le cadre familial.

Un tendre sourire. Au revoir. Adieu !...

La route, jusque Lille, s'était accomplie sans accrocs, malgré le voisinage des patrouilles ennemies et, de Lille, le surlendemain, le comte et la comtesse de Lambert gagnaient Paris-Plage où ils louèrent un petit chalet presque au bord de la mer, désireux qu'ils étaient de se fixer à l'écart des villes, dans un site campagnard, sans

s'éloigner de leur région afin de pouvoir y revenir le plus vite possible.

L'endroit était déjà encombré de réfugiés, mais on y jouissait quand même de la mer jamais pareille, du rivage immense et de la solitude des bois.

Et ce grand calme de la Nature apaisait les nerfs irrités de Gaston, tonifiait son esprit défaillant de tristesse et de douleur.

Il avait appris le bombardement de Douai survenu deux jours après son départ, par une lettre de Madame de Lambert, la dernière qu'il devait en recevoir.

Des goumiers et un régiment d'infanterie territoriale, arrivés dans la ville, avaient opposé aux Allemands une courte et vaine résistance et bien que le général Planté — encore un qui s'y connaissait ! — possédé d'un optimisme incroyable, eût assuré à la population « qu'il n'y avait aucun danger pour Douai d'être pris » et ordonné à tous les hommes mobilisables *de ne point quitter la région*, Douai, dès le 1^{er} octobre, tombait définitivement entre les poings tudesques qui s'abattaient avec une lourde brutalité de maîtres victorieux sur la malheureuse cité.

Lambert ne savait plus rien de sa mère. Une barrière infranchissable se dressait entre elle et lui, les séparait pour un temps indéterminable.

Que deviendrait-elle, déjà âgée et la reverrait-il un jour ?

Quel sort était réservé à l'ancestral hôtel où s'était écoulée toute l'existence de Gaston et des siens ?

Ne serait-il point en proie au pillage, à l'in-

ce, à la destruction, dans les péripéties des batailles et des coups de main ?

La rupture était consommée, l'écroulement de tout ce qui constituait sa vie et celle de tant de milliers d'autres, était accompli.

Maintenant il était exilé, sans fortune personnelle, car sa mère gérait tous les biens, sans avenir, avec sa femme et son jeune fils, livré aux hasards des circonstances, aux incertitudes d'une époque sombre et néfaste.

Il ne pouvait faire aucun projet, ignorait quel serait son lendemain, soumis à la prochaine révision des réformés que venait de décréter le gouvernement. Si la formidable conscription de la levée en masse le prenait, où Léonie irait-elle, comment se tirerait-elle d'embaras, dénuée d'aide et de soutien, impressionnable à l'extrême, nerveuse jusqu'à la névrose ? Ils n'avaient de parents nulle part, point de famille amie qui puissent les accueillir en cas de besoin.

L'isolement, désormais, appesantirait sa muette étreinte.

Pour écarter ces pensées moroses, Lambert s'enfonçait dans les cryptes séduisantes de la forêt, cheminait à travers les sentiers qui traçaient leurs méandres capricieux sur le sable lourd, entre les arbres aux feuilles couleur d'ocre et d'oxyde de fer ; des clairières d'un vert roussi le menaient aux dunes mamelonnées recouvertes d'herbes courtes ou d'oyats et d'ajoncs secs, surmontées de pins noirs et rabougris — et d'où il apercevait au loin la Mer.

Il s'asseyait sur un tapis de mousses violettes et vieil or, épaisses, veloutées, s'abstrayait dans le spectacle impersonnel des choses qui

révélaît à l'esprit serein son harmonieuse synthèse.

Le Ciel sans fin, l'Océan illimité, les nuages immatériels, la forêt profonde, la dune aux contours légers, se réunissaient en une merveilleuse Unité substantielle dont les aspects divers s'accordaient étroitement.

L'atmosphère était calme, le soleil d'octobre encore chaud, sans excès. Une teinte fauve, à reflets de cuivre, baignait la Nature entière qui s'inclinait peu à peu vers la fin d'une belle arrière-saison, avec la langoureuse volupté d'une épicurienne saupoudrée de parfums.

Léonie sortait le petit Gaston de sa voiturette.

Joyeux le bonhomme poussait des éclats de rire, tendait les bras à son père qui le taquinait et l'amusait avant que de l'asseoir sur le gazon où il se roulait bientôt en criant de plaisir.

Le coucou rythmait son appel énigmatique et médiéval au fond des bois.

Des essaims de mouchérons tourbillonnaient au soleil, vivante poussière d'ailes, au-dessus d'un ruisseau pointillé de lumières errantes.

En se penchant vers le sol, Lambert observait les manœuvres, les marches et contre-marches des insectes, des fourmis brunes ou rouges, qui glissaient silencieusement sur le sable, heurtaient une brindille de leurs antennes flexibles, s'évitaient avec crainte lorsqu'ils n'appartenaient point à la même espèce, s'adonnaient à un travail continu avec une activité farouche.

La vie grouillait, tout était mouvement et vie.

Les centaines de milliards de grains de sable disséminés sur un espace de quelques centimètres carrés étaient faits de trillions, de quatril-

lions d'atomes vibrants agglomérés par la cohésion et qui, eux-mêmes, étaient composés d'un nombre infini d'ions et d'électrons gravitant les uns autour des autres suivant la loi d'attraction qui régit les molécules de même que les soleils du firmament.

Au regard de l'œil intérieur, la Matière s'évanouissait, elle s'identifiait avec l'énergie, la force dont elle ne représentait qu'une des modalités élémentaires et, réceptacle des mille énergies universelles, sans cesse elle les libérait par sa dissociation invisible, spontanée, fortuite ou provoquée, les restituant au milieu électrique, puis à l'Éther ce protoplasme cosmique, cette matrice éternelle d'où tout était issu et où tout se réintégrait : ions, atomes, molécules, matière sous ses diverses formes, son, chaleur, lumière, électricité, magnétisme, radiations inconnues au sein desquelles se dérobe l'âme même, sans doute, des êtres et des choses. L'Univers apparaissait alors à l'esprit illuminé par cette connaissance intime comme l'Être dans son intégrale et formidable puissance, c'est-à-dire conçu dans sa potentialité nécessairement infinie parce qu'elle n'a point de mesure.

Devant cette majesté mystérieuse, l'intelligence restait effarée. Mais elle s'unissait à l'Intelligence de la Nature dont elle provenait, à laquelle elle participait et, confiante en ses destinées, elle se disait qu'elle croîtrait toujours et qu'elle rejoindrait une fois le Principe animateur de ce Monde qui n'était après tout que la propre représentation de l'Être en qui tout être était, se mouvait et se transformait. Car l'Unité

est parfaite, absolue, du Macrocosme et du Microcosme qui se contiennent l'un l'autre.

Le calme de l'ambiance et la douceur de la contemplation à laquelle s'adonnait Lambert le pénétraient progressivement et il sentait se dilater son âme.

Comme de coutume, la Nature, sa bien-aimée, le caressait et le consolait. Elle berçait son amant, le grisait du parfum subtil de ses fleurs, de l'arôme de sa chair, et sous l'ivresse spirituelle et mentale en même temps que physique provoquée par la Fée, il atteignait le royaume des Idées, maîtresses de l'Univers qu'elles construisent et gouvernent, reconnaissent dans les événements du Monde, quels qu'ils fussent, l'action souveraine du Destin auquel il faut se soumettre, s'abandonner *in principio* et que, seuls, les héros et les génies dominant en l'épousant afin de le dépasser...

La Guerre, face terrible du dieu Shiva, visage convulsé de la déesse Kâhli, était la manifestation organisée de la force instinctive, primordiale, inférieure, qui pousse les êtres et les espèces, les genres et les races à se combattre, à se détruire par besoin d'abord afin de manger en se dévorant entre eux, puis par désir insatiable de posséder, par cupidité, par orgueil — et le Vouloir trouble du Monde s'alimentait ainsi de sa propre essence qu'il torturait et broyait sans trêve.

Les plus forts ou les plus habiles triomphent des plus faibles, des niais qu'ils épouvantent, asservissent et exploitent.

Ils peuvent, grâce à la prédominance naturelle ou acquise, se reposer, jouir, tandis que

leurs esclaves, leurs serfs, leurs domestiques travaillent au profit des maîtres.

Cette loi de la lutte pour l'existence et pour le plaisir, prépondérante aux débuts de la vie planétaire, s'étale toujours dans toute sa brutalité chez les animaux et les hommes sauvages.

Mais elle s'est, sinon adoucie, du moins modifiée avec l'évolution des peuples soi-disant civilisés, sous l'influence des circonstances et du milieu.

S'étant associés par intérêt, agglomérés en familles, en tribus, conformément au principe général d'attraction et d'affinité qui donne naissance à l'adaptation et à la sériation, les groupes ethniques ont apprécié les avantages et les bienfaits de la paix, de la concorde.

Ils ont institué des contrats réglementant leur attitude réciproque et ils ne les violèrent plus dès lors que sous la contrainte de facteurs intermittents tels que : les migrations sur des territoires voisins par nécessité d'expansion, l'esprit de conquête ou l'instinct de défense contre des assaillants, les raisons climatériques, économiques et sociales.

Cependant la haine des races persista.

Entretenue par les potentats et les pontifes, exploitée par les hommes politiques et les prêtres, systématisée par les militarismes nationaux, elle fut, elle reste le principal obstacle qui s'oppose au développement de la conscience humaine.

La guerre prouve donc son origine bestiale par les causes mêmes qui la rendent, sinon nécessaire, du moins fatale.

Nécessaire elle le fut aux temps anciens, alors

que l'homme était obligé de disputer sa nourriture, de protéger sans cesse son existence précaire contre des ennemis.

Fatale, elle l'est encore parce que l'humanité est à peine sortie de l'animalité dont elle garde les empreintes ancestrales et que les appétits égoïstes, les impulsions aveugles, héréditairement la dirigent et la déterminent.

A ce même titre, les végétaux se combattent, les minéraux et les métaux se supplantent, les atomes et les molécules se heurtent, se disputent, se combinent ou se repoussent, parce que la Nature, dans sa forme élémentaire, à la suite de la rupture de l'équilibre qui provoque la vie phénoménale, recherche l'harmonie qui lui manque, tend à constituer un nouvel équilibre plus ou moins stable au moyen de ses parcelles coordonnées qu'emporte un mouvement indéfini, qu'anime un insatiable désir de priorité, en vue d'un triomphe, d'un bonheur illusoire aux quels la mort, en tout cas, fermera l'issue.

La guerre est, par conséquent une loi, mais une loi élémentaire, une contingence du monde matériel et grossier que surpasse et annihile une loi de la Nature supérieure, spirituelle, qui se traduit par l'union symétrique, la sympathie, l'altruisme, la bonté, l'amour, générateurs de l'harmonieux équilibre de la synthèse et de la synarchie.

Puisque la guerre existe encore, il faut bien la considérer comme l'expression persistante d'une loi et, si l'on se trouve dans son champ de forces, se soumettre courageusement, avec sérénité, à ses effets, décélèra la noblesse du caractère, mais l'esprit clairvoyant, honnête, élevé et droit,

parvenu à un certain degré de la véritable Connaissance, ne pourra que déplorer l'explosion de cette force chaotique en se mettant par la pensée, ainsi que par les actes s'il le peut, au-dessus de la mêlée furieuse et insensée qui démontre à quel point notre planète est mauvaise et basse.

Nous ne sommes hélas ! que des barbares !

La Philosophie hermétique venait éclairer Lambert de ses lueurs dans les ténèbres actuelles en faisant voir dans ce déchaînement de la puissance infernale qui bouleversait la terre, l'intervention volcanique du Destin amenant la conséquence inéluctable des causes par l'enchaînement, imperceptible parfois, des effets, opposant la réaction égale à l'action, faisant éclater la logique même des choses en précipitant dans une chute vertigineuse, en acculant à la ruine, une importante partie des humains qui payaient pour la Volonté méchante et stupide du Monde, laquelle était en somme leur volonté à chacun, la rançon des fautes, des crimes, des vices et des erreurs accumulés par leurs devanciers qui n'étaient, après tout, *qu'eux mêmes*.

La Tour, frappée de la foudre, s'écroulait. La Catastrophe était survenue, implacable et soudaine. A l'heure fatidique inscrite par les aiguilles stellaires et planétaires sur le cadran zodiacal, à l'heure du Destin, aujourd'hui comme jadis, comme plus tard, en conséquence de l'arrêt de l'Eternel Maintenant qui embrasse et soutient le Passé et l'Avenir identiques à son regard, la période astrologique du cataclysme sonnait à l'horloge céleste avec la régularité du retour inflexible des heures, des minutes et des secondes.

C'était l'une des heures de la Terre, décrétant l'écroulement de l'orgueil et de la fausse science, de l'hypocrite civilisation qui plongeait en un bain de sang parce que ce sang devait s'écouler de ceux dont le Karman exigeait l'holocauste, dans un bain de larmes parce que ces pleurs devaient fluer des yeux qu'affligeait leur Karman.

Il ne s'agissait là de nulle colère divine, de nul châtiment, d'aucune expiation au sens propre du mot. L'Univers, dans son immensité, ignore nos morales conventionnelles et particulières, se joue de nos pénalités, de nos préjugés et de nos sanctions légales.

Simplement, à travers ces formes subjectives de la cérébralité que sont le temps et l'espace, les actes commis portaient leurs fruits, manifestaient leurs effets, se répercutaient dans la chair, l'âme et la conscience de leurs agents, de leurs auteurs qui souffraient à leur tour de la souffrance qu'ils avaient causée ou voulue, qui mouraient de la mort qu'ils avaient donnée ou souhaitée.

Toute semence se développe. Toute graine produit selon son espèce.

Cette vaste guerre qui déferlait en flots irrésistibles, et dont l'intérêt le plus vil était le seul motif, prouvait surabondamment que la Volonté du Monde était mauvaise et puisque cette Volonté n'était autre que la volonté incarnée dans les hommes, les hommes ressentaient la douleur de cette Volonté coupable qui réalisait ses désirs, exécutait ses desseins. La Volonté éparsée dans les individus pouvait constater la qualité de son essence.

Et lequel d'entre les hommes se targuerait d'être assez pur, assez noble pour échapper à ce mal universel dont la racine était en chaque être ? Lequel était sans péché ? Qui était entièrement exempt des tares originelles ?

Nul sur la terre, sans doute.

Car celui qui habite en un lieu appartient par sa nature à cet endroit, car celui qui naît homme sur cette terre vient là même où son attraction est proportionnelle à sa destinée.

Quiconque n'a plus rien de commun avec un certain milieu ne retournera plus en ce milieu. Quiconque est radicalement étranger à la terre ne revient point sur la terre.

Nous tissons en partie les fils de notre ambiance et nous sommes pris dans nos propres filets.

Tous, dans l'existence terrestre, nous sommes solidaires, enveloppés de la même matière, sensibles aux forces que nous propageons, et le malheur de l'un fait le malheur de l'autre en raison de l'unité et de l'identité de la conscience profonde. Le vrai bonheur comme le véritable et définitif salut est collectif.

Où, la guerre était survenue à l'instant fatal, sous le déclenchement du dynamisme planétaire dont les races, les peuples reçoivent leur existence, par lequel ils sont maintenus et qui correspond au dynamisme astral que les initiés connaissent, calculent et savent interpréter.

Car tout se tient et s'enchaîne.

De même que sonnent les heures de la Terre, d'une planète, d'un soleil, de même sonnent, sonnent et sonneront les heures des systèmes solaires, les heures des univers.

Les grandes périodes constituent des cycles dont on peut calculer la courbe d'après les mouvements et la position des Astres.

Elles ramènent, non point le cours identique des choses et des êtres, car deux faits ou deux êtres ne sont jamais identiques quant à la forme, mais le retour analogique des événements et des phénomènes.

Condensations et dispersions nébulosiques dues aux vortex de l'Ether, formations et dissolutions des systèmes solaires, genèse et évolution des mondes, transformation des globes, déluges, changements des saisons en raison de l'inclinaison des axes sur l'écliptique, stades géologiques, migrations des espèces, institutions religions, révolutions, empires, guerres, épidémies — sont sous la dépendance de cette mystérieuse et vertigineuse chronologie du Destin dont les rythmiques oscillations de 2000 ans à 26.000 ans, de 36.000 ans à 472.000 ans, de 600.000 ans à quelques millions d'années suivant notre mathématique terrestre, frappent les cadences des périodes planétaires courtes, moyennes et étendues.

La guerre mondiale de 1914 rentrait dans l'orbe des petites périodes zodiacales de 2000 ans.

Elle indiquait et précédait l'ère des grands bouleversements ethniques, sociaux, religieux, politiques et géologiques qui s'ouvrirait en l'année 2000, c'est-à-dire dans moins d'un siècle et qui correspondrait avec le changement de signe du zodiaque en raison du mouvement du point équinoxial.

Elle constituait l'époque ténébreuse, la zone d'ombre à laquelle succéderait avec une inten-

sité proportionnelle et de sens inverse une époque de lumière et de progrès.

Le chaos actuel annonçait, pronostiquait l'ordre qui s'établirait sans doute à partir de l'an 2000 — non sans secousses ni interruptions — et les hommes, ainsi que des marionnettes tirées par un fil invisible, accomplissaient un rôle dont ils ignoraient le vrai sens, dans la Tragédie perpétuelle et comique souvent du Monde.

Mûs par le Destin, conduits par le déterminisme, handicapés par l'hérédité, pratiquement ils apparaissaient irresponsables, mais, personnifiant le principe universel à son degré encore presque instinctif, brutal et mauvais, il convenait de les juger *in abstracto*, d'après une éthique supérieure à leur quotité d'évolution — et cette éthique les condamnait.

Ils faisaient le mal.

Ils incarnaient le mal.

Ils étaient le mal objectif.

L'œuvre de guerre était une œuvre cruelle, répondant aux idées perverses à qui elle donnait une forme, en rapport avec le milieu et les êtres cruels.

Elle était la mise en jeu des forces malfaisantes déchaînées par les passions impétueuses, les convoitises barbares.

Les guerres, les révolutions sont les mouvements des forces humaines « nationales » et antagonistes, tendant à l'expansion, à la « tension énergétique ». Elles s'intègrent donc sous ce rapport, à l'ordre général des manifestations de l'Énergie universelle et donnent naissance à des phénomènes psychiques intenses et particuliers.

Mais des lois supérieures peuvent et doivent s'opposer, dans l'humanité, à ces lois générales aveugles. Ce sont les lois de l'équilibre social, non point stable, mais d'une méthodique instabilité.

*
**

Dans l'ordre immédiat et apparent des choses, quelqu'un semblait-il particulièrement coupable du crime irrémissible de l'an 1914 ? Cette guerre monstrueuse pouvait-elle être imputée à tel chef d'Etat, à telle nation, plutôt qu'à tel ou telle autre ?

L'Allemagne seule encourait-elle la responsabilité du conflit, comme l'assuraient les Alliés, ou bien devait-elle en partager la charge avec la Russie, la Serbie, la France et l'Angleterre ?

Lambert estimait que ces interrogations partiales étaient en somme très vaines.

Tous les peuples qui se battaient aujourd'hui pouvaient faire leur *mêa culpa* ; ils soldaient les erreurs du patriotisme, du nationalisme protagonistes de l'intolérance, de l'orgueil, de la vanité, de la haine, de l'étroitesse d'esprit, de la cruauté, de l'asservissement des masses qui se confrontaient sans merci ni pitié dans l'arène sur l'ordre de leurs dirigeants *intéressés à l'affaire*.

Car la guerre est une affaire dissimulée sous les plis des drapeaux.

Partout, depuis dix ans, n'avait-on point aboli l'intellectualisme, la haute pensée, les couvrant de ridicule, les traitant en servantes de « l'athlétisme », en prévision de l'action sanglante ?

Aux fins de la guerre attendue et préparée, n'avait-on point modifié dans le sens animal et sportif l'éducation de la jeunesse et des peuples ? N'avait-on point échauffé l'opinion par les journaux, les discours, les conférences, agrippé les adolescents au moyen des courses d'entraînement, des sauvagès concours de boxe, des sociétés de gymnastique et de préparation militaire ?

Si l'Allemagne n'avait rien négligé pour assurer sa prépondérance militaire, pour se ménager de complaisantes et fortes alliances en Autriche, en Turquie, dans les Balkans, de son côté l'Angleterre n'avait-elle point cherché par son brusque rapprochement avec notre pays et avec la Russie, à consolider le bloc adverse sous le poids duquel on projetait d'écraser les empires centraux ? En France, des écrivains, des hommes politiques, assumant un rôle d'agents provocateurs, tels que Barrès, Bourget, Léon Daudet, René Bazin, Paul Adam, Urbain Gohier, H. Lavedan, Gustave Hervé, Clémenceau, Delcassé, Doumer, Barthou, entre cent autres, n'avaient-ils point été les promoteurs du mouvement chauvin et ultra-nationaliste dont les conséquences ne devaient pas tarder à se montrer si funestes ?

Les tentatives de rapprochement franco-allemand ne furent-elles point tout à coup dédaigneusement repoussées, pour le plus grand malheur peut-être de l'Europe, malgré les avances du Kaiser et la possibilité d'un accord au sujet de l'Alsace-Lorraine ?

L'élection de Poincaré à la présidence de la République, la nomination provocatrice de Delcassé à l'ambassade de Saint-Pétersbourg, ne

furent-elles pas symptomatiques d'une revanche prochaine ?

Chaque pays était aiguillé méthodiquement vers la guerre, se méfiait de ses voisins, dissimulait ses véritables intentions qui transparaient quand même, et l'on n'attendait qu'un prétexte, de part et d'autre, pour lever les baïonnettes.

On le ferait surgir s'il tardait trop au gré de l'un des champions.

C'est ce qui advint. L'attentat mystérieux contre le grand duc héritier d'Autriche précipita les événements.

Qui avait provoqué ce coup opportun ?

La Serbie ou l'Allemagne ?

L'Allemagne peut-être bien, pour hâter la guerre que l'Angleterre, la France et la Russie voulaient différer jusqu'en 1916, n'étant pas suffisamment prêtes encore.

Bref, le crime contre l'humanité était consommé et aussitôt on le parait des prétextes les plus redondants, des excuses naïves qui impressionnent toujours les foules dénuées de jugement : guerre des peuples, défense de la Patrie menacée dans son existence, lutte pour le Droit, l'Honneur et la Liberté, respect des alliances contractées. Mais tout cela c'était le clinquant des mots, le travestissement du mensonge, la verroterie de mauvais aloi qui éblouit les pauvres sots.

En réalité, aucun peuple n'avait à se défendre contre un agresseur envahissant à l'improviste son territoire.

La guerre défensive ne pouvait être invoquée.

Et la guerre, aucun des peuples ne l'avait voulue, elle ne répondait point à un secret mou-

vement de leur instinct et ses mobiles indirects échappaient au plus grand nombre.

Simplement les peuples la faisaient parce qu'ils obéissaient passivement selon l'habitude, parce qu'ils supportaient le joug de l'esclavage mental et physique auquel on les astreignait au moyen du militarisme et du patriotisme.

De sorte que, participant à l'injustice, la réalisant, ils en subissaient les mortelles conséquences.

En vérité, cette guerre abominable était décrétée par la volonté gouvernementale et capitaliste des pays, désireuse de s'accroître, d'affermir sa domination financière et dictatoriale dans l'avenir, en annexant de riches provinces, en s'appropriant le travail d'autrui, la fortune du vaincu.

Guerre impérialiste pour l'Allemagne, l'Angleterre particulièrement.

Guerre fomentée aussi contre le socialisme qui grandissait, s'imposait partout. Il fallait entraver l'avance prolétarienne, dangereuse pour les trônes, arrêter l'évolution syndicaliste, porter un coup fatal à l'Internationalisme qui, à brève échéance, aurait fait crouler l'édifice vermoûlu des sociétés décadentes et féroce ment conservatrices.

Malheureusement le socialisme n'avait pu réagir à temps, se dresser devant les infâmes monarques, les généraux, les conducteurs de bétail à l'abattoir. Il n'avait su ou pu garder le contact international indispensable à son effort et, trop faible ou trop lâche, il avait cédé devant le sabre, il avait fait une honteuse, une frauduleuse faillite.

Les chefs du socialisme européen, paralysés par la peur, s'étaient courbés, agenouillés ou éclipsés. Ils n'osaient plus élever la voix, à de rares exceptions près.

Seul Liebknecht, à la séance du Reichstag, venait de protester, le 2 décembre 1914, le cinquième mois de la guerre, se refusant à voter les crédits demandés par le chancelier.

Cet homme énergique avait le courage de protester contre le massacre patriotique, de braver l'opinion soudaine des socialistes allemands convertis à l'impérialisme et aussi acharnés désormais à la curée que les socialistes français, belges et anglais.

En février 1915 cependant eut lieu une Conférence socialiste à Londres qui groupa un nombre respectable de délégués de l'Internationale des pays de l'Entente : Angleterre, France, Russie, Belgique.

Quelques socialistes anglais furent seuls fidèles au programme du parti qui est de flétrir la guerre et d'assembler contre elle tous les travailleurs, aussi bien les Allemands que les autres.

Ces minoritaires ne voulurent point mettre au ban des nations les socialistes et le peuple allemands, ils déclarèrent exagérés et partiaux les récits colportés sans examen, de cruautés commises, en Belgique et ailleurs, uniquement par les troupes allemandes, réclamèrent en tout cas des attestations valables.

Le comte de Lambert constata avec regret, mais sans surprise, que le nombre de ces socialistes véritablement intransigeants fut peu élevé.

Leurs collègues français et belges excommu-

nièrent violemment le parti ouvrier germanique. Les délégués britanniques obtinrent pourtant gain de cause en faisant effacer sur la déclaration du Congrès tout ce qui avait trait aux attentats commis par les Autrichiens et les Allemands sur les peuples serbe et belge.

La cruauté, le crime, sont les fruits de la guerre et les soldats de n'importe quel pays accomplissent froidement les pires actes de sauvagerie, tuent, pillent, violent, incendient.

Il ne faut pas néanmoins généraliser ces forfaits abominables ni en accuser une seule partie : l'adverse.

On peut renvoyer les plaideurs dos à dos après les avoir convaincus des mêmes délits.

Les socialistes français et belges déclarèrent à ce Congrès de Londres « vouloir mener la guerre jusqu'au bout », c'est-à-dire conformément au programme de l'Entente, jusqu'à la destruction de l'Allemagne, et ils se refusèrent à admettre ce pays dans la confédération future, la paix conclue.

Les socialistes anglais estimant avec sagesse que toute action armée est mauvaise, illogique, qu'elle crée de nouveaux germes de haine qui se développeront dans l'avenir, et que, du reste, l'Angleterre, pour sa bonne part, avait désiré la guerre, cherchaient à amener la fin des hostilités le plus rapidement possible.

La présidence de cette Conférence avait été donnée à M. Keir Hardie, le chef éminent et loyal du socialisme britannique demeuré soumis à l'Évangile qui condamne le glaive et la violence.

Le Congrès ne devait pas avoir de lendemain,

car les gouvernements de l'Entente s'opposèrent désormais à toute tentative socialiste et pacifiste.

La dictature triomphait, la censure veillait.

Et personne ne protesta.

Aucun écrivain notoire, aucun penseur autorisé par sa situation, si l'on en excepte Romain Rolland, n'éleva la voix, n'aiguisa sa plume, contre les tueries monstrueuses auxquelles se complaisaient les Etats tyranniques de l'Europe — ne fut-ce que pour sauvegarder les principes immortels de la justice humaine, car il est évident qu'au point de vue pratique ç'eût été comme de cracher dans l'eau.

Anatole France, Clémenceau, d'Estournelles de Constant, fraternisèrent avec Gustave Hervé le renégat adipeux devenu l'apôtre de la guerre, animé pour le drapeau d'une ardeur de néophyte émergeant aux fonds secrets, après avoir été, à la tête des Jeunes Gardes socialistes, au temps de la *Guerre Sociale*, il y a huit ans, un sinistre chef d'escarpes, de souteneurs et de bandits !

La grâce le toucha ; puisse-t-elle l'avoir nettoyé de ses immondices intérieures !

Le socialisme ne compta point de martyrs.

Qui songeait à la paix et à l'équité ?

On ne s'efforçait qu'à inculquer, à amplifier la haine effroyable, à rendre odieuse toute la race allemande, jusqu'à ses gloires universelles : Goethe, Kant, Hegel, Wagner, que l'on reniait en un ostracisme imbécile.

Certes la Germanie est dure, orgueilleuse, trop méthodique, mais on ne doit pas oublier ses qualités d'ordre, de patience, méconnaître sa puissance scientifique ni sa profondeur de pensée.

Que l'Allemagne ait longuement préparé la

guerre, qu'elle en ait froidement prévu la portée, qu'elle ait mis le feu aux poudres, c'était chose probable, quoique non prouvée quant au dernier point.

Elle voulait se donner de l'air, sans doute, à la première occasion favorable.

Mais, d'autre part, dans les circonstances actuelles, on cherchait en vain de quel côté se trouvaient le droit, le désintéressement, la bonne foi ?

Les calculs, les mauvaises raisons, l'hypocrisie, étaient réciproques.

Tous les Etats engagés dans la lutte avaient, en fait, voulu la guerre dont ils attendaient un agrandissement territorial ou des avantages mercantiles.

L'Allemagne jouissant en Europe d'une puissance colossale, d'une organisation industrielle et commerciale formidable, les Alliés projetaient de l'atteindre dans ses forces vives, de la soumettre à leurs marchés, afin d'enrayer la concurrence dangereuse qu'elle leur faisait.

On l'avait isolée depuis des années dans le concert européen, méditant de se jeter dessus tous ensemble, dès qu'une chance s'offrirait, pour la tomber.

De son côté, elle guettait le coup et plutôt que de riposter, s'était démasquée par l'offensive.

Attaquer vaut mieux que de se défendre.

Certes, elle avait eu tort de violer la neutralité de la Belgique. Mais l'histoire ne nous apprend-elle point que tous les traités sont des « chiffons de papier » ?

Et la Belgique était-elle *moralement* neutre ?

L'Angleterre et la France n'étaient-elles point

de connivence *secrète* avec elle pour combattre, ou devancer, si possible, l'invasion allemande ?

Le Royaume-Uni se proposait — cette intention remontait loin — d'anéantir l'hégémonie commerciale et la flotte allemandes qui concurrençaient et inquiétaient gravement les intérêts britanniques. Maîtresse des mers, l'Angleterre entendait le rester ; elle voyait d'un œil jaloux l'expansion coloniale de son redoutable adversaire.

La Russie visait Constantinople — elle n'était point la seule d'ailleurs — puis convoitait les Balkans dont elle disposerait à son gré.

Pan-germanisme. Pan-slavisme.

La France se contenterait de l'Alsace-Lorraine. Elle s'établirait sur les rives du Rhin.

On s'était entendu pour réaliser cette tâche pénelopéenne de ruiner l'Allemagne, de démembrer l'Autriche-Hongrie et la Turquie.

Le partage des lots s'effectuerait ensuite tant bien que mal entre les belligérants. On avait le temps de voir !

Avant de vendre la peau de l'ours, il fallait tout de même bien le tuer et le dépecer.

L'attentat contre l'héritier de François-Joseph, l'affaire serbe, ne furent que l'étincelle suscitée, par une main prompte.

Quelle main ? Mystère !

L'ombre épaisse couvrait les origines et les causes de la guerre qui semblait ainsi sortir des flancs insondables du Destin.

Mais les hommes de « mauvaise volonté » n'en avaient pas moins été les truchements.

N'est-il pas écrit : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté » ?

Donc : « Guerre sur la terre, aux hommes de mauvaise volonté ».

N'avait-on point, dans la douce France, prêché la « revanche » depuis quarante années ?

Mettre le feu au monde pour reprendre l'Alsace-Lorraine ne semblait point, à quelques-uns, une gageure néronienne.

Car on ne pouvait ravoïr l'Alsace-Lorraine que par les armes. Or, une guerre entre deux grandes nations mettrait aux prises l'Europe entière.

Il est permis de conclure, d'après ces diverses hypothèses et l'attitude peu franche des nations, que l'objectif, non avoué, des principaux États, consistait à provoquer une rupture du pseudo-équilibre européen, pour satisfaire des ambitions effrénées et des appétits d'ogre, se disait Gaston de Lambert qu'exaspéraient la mauvaise foi et les protestations de loyauté de tous ces gouvernements auxquels l'humanité était redevable de l'incendie qu'ils avaient allumé de concert.

Maintenant, par besoin, on attisait, dans chaque coalition, la haine des peuples.

Chez les Allemands, l'Anglais était méprisable, le Russe infect et le Français une dupe vaniteuse.

Chez les Français, on criait haro sur l'Allemagne. On la chargeait de tous les crimes de la terre ; les autres puissances étaient des « petites saintes », sauf toutefois l'Autriche et la Turquie, bien que l'on accordât à ces dernières quelques circonstances atténuantes. L'Allemagne les éclipsait, la géante !

Si en Allemagne les cosaques jetaient la ter-

reür, par contre, en France, on les considérait comme des êtres presque surnaturels. Devenus « chevaleresques » on racontait qu'ils se montraient, dans les provinces allemandes envahies par les Russes, courtois envers les dames, prévenants sans effronterie, qu'ils ne pillaient jamais, ne violaient point les gentes damoiselles, n'exerçaient aucune représaille, respectaient les villages et les populations, nourrissaient les affamés et adoptaient les orphelins !

Bref, les Russes étaient doux comme des moutons, propres et bien élevés, tandis que les « Boches » massacraient impitoyablement les civils belges, français, serbes, torturaient les prisonniers, achevaient les blessés, mutilaient les enfants ou les empoisonnaient avec des bonbons !

Telles étaient les balivernes misérables que les journaux, les diplomates, les graves écrivains, colportaient, insouciant, sinon inconscient, du rôle infâme qu'ils jouaient.

Hélas, songeait Lambert, toute soldatesque est pareille, s'abandonne aux mêmes sauvageries, aux mêmes excès, en certains cas qu'il faut reconnaître — mais dont ne se rendent coupables que des individus déjà tarés, vulgaires bandits revêtus de l'uniforme, alors que la majorité des guerriers se borne à assassiner sur le champ de bataille, ce qui est plus régulier.

La guerre, c'est le déchaînement des instincts, le mépris des vertus sociales, la licence des délits de droit commun que répriment le gendarme et les tribunaux en temps de paix.

La bête humaine qui défend sa peau, surtout lorsqu'elle est fatiguée, abrutie, exaspérée,

saoûle de sang, de rage, de peur, d'alcool et de bruit, commet sans vergogne les actes les plus odieux.

Seulement chaque pays rejette la faute sur son voisin et chaque nation ne publie naturellement dans son Livre bleu, gris ou jaune, que les faits répréhensibles de l'ennemi — jamais les siens.

Plaidoyer *pro domo*. Accusation unilatérale.

Tous ces maux abominables qu'entraîne forcément la guerre, se répétait Lambert, dérivent de l'erreur nationaliste.

Le nationalisme implique fatalement le retour à la réaction politique : censure, dictature militaire, suppression des libertés de la presse, de la parole, de la conscience — et à la réaction religieuse : propagande du clergé en faveur de la Patrie, plus chère à Dieu que toutes les autres patries, influence des aumôniers et des prêtres dans les milieux militaires, sur les soldats et les malades, sur le personnel des hôpitaux.

La guerre se prolonge presque toujours grâce à la sévérité des lois édictées pendant la période des hostilités et au concours que le clergé apporte aux gouvernants. Sans quoi, la révolution surviendrait, le plus souvent, qui amènerait la fin des conflits entre les peuples excédés de souffrances et de despotisme.

La crainte du socialisme oblige l'Etat à serrer le frein de son mécanisme et à pactiser avec les clergés, tous deux s'appuyant sur le capitalisme, l'intérêt du pouvoir temporel qui réside dans *la Nation*.

La guerre, lorsqu'elle profite, ne profite qu'aux Etats, c'est-à-dire à ceux qui dirigent, qui drainent les grosses affaires, et aux clergés, c'est-à-

dire à ceux qui consolident et cimentent l'édifice national et confessionnel.

Le prêtre est soldat aujourd'hui, pour plaire, pour obéir à César et participer par sa soumission aux bénéfiques éventuels que la lutte engagée rapportera.

Le prêtre est un citoyen avant d'être à Dieu.

Le clergé est nationaliste, quoiqu'il relève d'une Eglise internationale, et il n'hésite point, pour les nécessités de la chose, à occire ses propres collègues des autres pays, enrôlés comme lui sous le drapeau de l'Armée.

Les prêtres vont droit à l'encontre du christianisme et renient Jésus-Christ, alors que c'est l'Internationalisme socialiste qui, au nom de l'Idéal, mais aussi afin d'instituer une vie collective pratiquement meilleure, défend les principes de l'Humanité supérieure, de la religion universelle.

C'est lui qui maudit la guerre sans restriction, la condamne à jamais en montrant aux peuples qu'ils appartiennent tous à la même espèce, qu'il va de leur intérêt essentiel de se solidariser pour exploiter la planète en commun, d'unir leurs énergies en vue de capter et d'asservir les forces de la Nature, d'utiliser ses ressources et ses produits à des œuvres, non de destruction, mais de progrès.

L'Internationalisme, abattant les frontières arbitraires tout en respectant l'autonomie patriotique, supprime du même coup les armées antagonistes et les clergés rivaux, ces deux institutions jumelles.

Au meurtre forcé et légal, à la chasse à l'homme obligatoire qui couche par terre périodique-

ment des centaines de milliers de jeunes gens ; aux vertus militaires *qui n'ont de valeur et d'importance que dans un milieu barbare et changent de sens dans un milieu harmonieux*, il substitue la douceur, la justice, l'entr'aide, la conquête par la Science.

Aux héros impitoyables et farouches de la guerre impie, il substitue les héros généreux de la Pensée qui savent mourir aussi sans peur, se dévouer, se sacrifier, mais pour hâter l'avènement du savoir, du bonheur, accélérer l'évolution des hommes.

La lutte sera toujours âpre.

Elle doit s'effectuer dans la paix féconde de la civilisation, non parmi l'effondrement des villes, des édifices et des villages, dans la recherche patiente de la synthèse, de la concorde, non au sein des ruines jonchées de cadavres.

Bouleverser le monde, dévaster les foyers, disperser les familles, anéantir l'effort intellectuel, détruire le labeur industriel et agricole, c'est le signe maudit de la perversité de notre essence qui ne peut subsister en ce monde qu'en se nourrissant chaque jour de la chair des animaux, frères inférieurs que nous tuons pour en vivre ; c'est le crime sans excuse qui porte en lui-même son châtement.

Et commettre cet attentat sacrilège contre l'Humanité par orgueil, ambition, désir de conquêtes, au moyen du brigandage, du vol, de la terreur militairement organisés, c'est incarner Satan, visible dans le fléau de la Guerre qui fait crouler la Tour de Babel constellée d'étendards, élevée comme un suprême défi à Dieu par la confuse arrogance des mauvais maîtres de la Terre.

XVII

LES ETOILES

*Aequam memento rebus in arduis
Servare mentem non secus in bonis
Ab insolenti temperatam
Laetitia...*

HORACE.

« Souviens-toi de conserver ton âme égale à elle-même dans les mauvaises passes de la vie ; et dans la prospérité qu'elle reste modérée, éloignée d'une joie insolente ».

Gaston de Lambert s'était présenté, conformément à la loi récente, devant un conseil de révision, à Boulogne-sur-Mer.

Six-cents « candidats » au moins — des réfugiés du Nord pour la plupart — formant la sixième ou la septième fournée depuis quelques jours, certaines fois il en passait 1200 ! — furent examinés au galop, en trois petites heures, à cette séance du matin.

On pêchait les hommes en tas, au petit bonheur, on en râflait le plus grand nombre possible, par ordre ministériel, pour les expédier en hâte dans les dépôts, par voie de mer, et afin de « débarrasser » la contrée de cette foule « in-

opportune » d'évacués, classant les moins chétifs dans le service armé, les plus malingres dans les services auxiliaires, ce *refugium peccatorum*, sans se soucier de leur âge — plusieurs avaient 46 ou 47 ans — ni de leur allure.

Lambert eut la chance d'éviter le coup de filet, de glisser à travers les mailles.

Le major, après un rapide interrogatoire, sans même écouter les réponses, ni le visiter, prononça la formule libératrice : maintenu réformé.

Résolu à ne point quitter Paris-Plage, la menace allemande sur Calais et Boulogne étant conjurée, le comte se remit au travail, malgré les graves soucis qui le hantaient et le manque de ressources, s'absorbant tout entier dans ses recherches, dans la méditation captivante.

Il parvint à se procurer, par l'intermédiaire d'une maison de Paris, un petit four portatif à essence, quelques-uns des produits les plus indispensables et, avec ce matériel de guerre, au bout de trois à quatre mois de labeur, paracheva ses expériences de transmutation.

En variant les proportions d'orpiment et de Kermès dont il additionnait l'argent chimiquement pur, en réglant méthodiquement la température, il put fabriquer des lingots de métal entièrement jaune, *intra et extra*, qui renfermaient une quantité d'or beaucoup plus importante qu'auparavant et qu'il voyait la possibilité de parvenir à accroître.

L'hypothèse qu'il avait émise jadis se confirmait : l'or synthétique provenait de l'action des sulfures d'arsenic et d'antimoine sur l'argent. Il suffisait d'imiter la Nature qui associait sou-

vent l'or aux sulfures d'argent arséniés et antimoniés d'où il dérivait.

Par la voie artificielle qu'il avait suivie, l'orpiment et le Kermès agissaient en petite quantité sur l'argent auquel ils étaient ajoutés progressivement et par leur présence.

Ils étaient des catalyseurs. Ils n'apparaissaient point, en effet, dans les produits des réactions finales où Lambert ne trouvait que de l'argent jaune, donc allotropique, et de l'or, ce dernier formé sans doute par l'énergie intra-atomique fournie par l'arsenic et l'antimoine ayant subi une légère dissociation qui libérait les forces de leurs atomes pour les faire jouer sur l'argent qu'elles transmutaient partiellement en or. Simple changement d'équilibre.

On pouvait envisager le moment où tout l'argent serait transformé en or, la modification allotropique de l'argent étant déjà complète.

Ainsi Lambert touchait le but auquel, depuis vingt ans, il tendait. Précurseur dans la voie de l'Hyperchimie ou de l'Alchimie, on l'avait d'abord raillé, puis des savants illustres s'étaient emparés de ses théories, de ses propres termes et formules concernant la Vie de la Matière, son Unité, son évolution, ses mutations, mais on ne le citait point. Il n'appartenait pas à un milieu officiel, à une coterie, il n'était le serviteur, le flatteur de personne. On l'ignorait, donc il n'avait pas le « droit » de découvrir ce que tant d'autres avaient nié, puis avaient flibusté à leur profit, le jour où la lumière s'était faite.

Les hommes illustres ont souvent de pauvres

cerveaux et peu de conscience. Ils sont les corsaires de la pensée... des autres.

Maintenant, c'était le grand tohu-bohu de la « civilisation », si l'on osait parler de civilisation ! La tempête bouleversait tout, empoisonnait tout de miasmes putrides, la mer déchaînée engloutissait sous ses flots âcres et courroucés les palais et les cités d'infâmie.

Que surgirait-il d'entre les eaux rougies, après la tourmente ? Quel monde nouveau apparaîtrait, quels Noë seraient sauvés du déluge — et que serait la science d'hier, que seraient les « grands hommes » d'une époque oubliée ?

Vanitas, vanitas ! Omnia vanitates !

Qu'importe la gloire, qu'importe la vanité des noms ? Qu'importent les succès, les triomphes, les victoires du monde ?

La Vérité éternelle est anonyme.

Le Monde est éphémère, bruyant. Il est périssable et renaît de ses cendres, sans que ce vain jeu le lasse.

Il est mauvais, il est faux, il est hideux dans ses procédés. Il passe comme un songe, glisse comme une fumée, le plus fréquemment pèse comme un noir cauchemar.

Le Monde est un borbier dont la vase est sanglante. C'est un charnier infect, puisque tout y pourrit. Pour que le monde soit beau, il faut qu'il se reflète dans l'ensemble de son mouvement d'harmonie, comme un spectacle, sur la prunelle immobile de l'Artiste et du Génie.

Fous sont ceux qui vivent et œuvrent pour le Monde des désirs, pour s'assurer quelque chose ou quelque bien en ce monde instable où tout

croule et s'évanouit parmi les larmes, les douleurs, dans la mort.

L'Esprit seul compte, qui s'élève au-dessus des apparences trompeuses, qui domine et repousse les convoitises, les appétits, les désirs sans cesse renaissants, les ivresses de la gloire, les griseries de l'orgueil, de l'ambition, les mirages de l'intérêt, les illusions de la possession, les caresses de la chair, l'esprit qui sait que toute conquête matérielle est nécessairement incertaine et infidèle parce qu'elle résulte de l'égoïsme et de la violence.

A qui possède, il sera ôté.

A celui qui s'est emparé d'une chose, cette chose sera reprise une fois et avec douleur, parce qu'il faudra rompre les liens qui l'y rattachent et qui sont issus de lui-même.

Toute Volonté est d'ordre inférieur, car la Volonté c'est l'effort personnel du désir et c'est le désir qui donne naissance au mal et à la peine, rançons d'un décevant plaisir, d'une médiocre jouissance.

La Volonté pure n'est plus volonté au sens propre du mot ; elle a dépassé la sphère de la conscience individuelle.

L'essence de la véritable et éternelle Conscience, c'est l'Être Infini caché au plus profond de la Nature et que l'on atteint par la Connaissance qui délivre l'Esprit des formes étroites de la matière.

Lambert côtoyait le domaine, irréel aux yeux du monde, de l'Identité universelle, il le frôlait. Sa conscience, élargie, franchissant les bornes du temps et de l'espace, échappait aux change-

ments externes, s'illuminait davantage. Elle devenait transparente.

Les alternatives d'espoir et de découragement, d'enthousiasme et de lassitude, de confiance et de doute qui assaillent l'âme et dont, en cette période de guerre, l'action se manifestait de manière incessante sur les peuples et les individus — surtout chez les Alliés que nulle victoire ne favorisait — ne faisaient point osciller l'âme de Lambert.

Il restait égal à lui-même, non point indifférent, mais impassible. Il souffrait de la grande douleur des humains, mais il supportait la part qui lui en incombait, avec sérénité. Il la surmontait. Il la sublimait. L'infortune comme la prospérité, l'échec comme le succès, rencontraient un accueil modéré.

Par la Contemplation mentale, par la Contemplation de la Nature, il s'extériorisait jusqu'aux confins de l'union parfaite de la Yogha, qu'il contractait en s'engloutissant dans le sein ineffable d'Isis.

L'hiver, ç'avait été la farouche magie des ciels noirs et gris à travers la chevauchée desquels le vent roulait d'énormes nuages livides ; la Mer en furie, couleur de plomb, soulevée de lames hautes et menaçantes ; les hurlements de la tempête, les pluies torrentielles et froides, suivies de rafales de neige qui ouataient tout à coup les routes, transformaient les arbres de la forêt en de blanches arabesques d'aiguilles d'une merveilleuse finesse, en colonnes de stalactites et de givre, en dômes presque immatériels d'un palais de glace à l'in vraisemblable et polaire architecture.

Puis les éclaircies de mars et d'avril, les écla-
boussures de soleil entre les giboulées, les vastes
déchirures qui découpaient des pans d'azur sur
l'horizon floconneaux aux nuances gris-perle,
aux reflets de satin argenté.

Le printemps de 1915 avait été superbe, l'été
ardent, coupé d'orages nombreux, l'automne
d'une splendeur enchanteresse.

Les faunes s'en donnaient à cœur joie, luti-
naient les fleurs heureuses et épanouies.

Chaque jour, chaque heure, c'étaient de nou-
velles teintes de mer, d'autres coulées de nuages,
un changement de décor, une variation de
beauté.

La Mer s'étalait, paresseuse, avec sensualité,
tantôt verte comme une colossale émeraude, sous
des fulgurations de soleil rouge ou orange, tan-
tôt mauve et rose, lilas et vert-paon, gorge de
pigeon, semblable à une opale, à une améthyste,
à une hyacinthe, à une topaze, ou éblouissante
ainsi qu'une nappe d'argent, de mercure, de
nacre liquide, d'étain, frappée par une lumière
aigüe.

Des vagues dressaient leur crête étincelante,
courtes et menues, venaient mourir sur la grève
en soupirant, sinueuses, à peine écumantes, pa-
reilles à de longues bavures de dentelles enche-
vêtrées qui orneraient de leurs broderies un im-
mense éventail.

La Mer somnolait aux lourds midis, demeu-
rait engourdie de longues journées chaudes, se
paraît d'aigrettes phosphorescentes le soir, de
lueurs frémissantes en attendant les baisers
froids de la Lune qui venait mirer son visage
muet sur l'onde chuchotante.

Et sans cesse les spectacles innombrables ravissaient Lambert, sollicitaient l'abandon de son être.

Des vues de songe se succédaient, dans un chatolement de brumes d'or impalpables, de vapeurs violettes et mordorées qui s'essaimaient comme des tourbillons de poudres immatérielles et divines.

La planète idéalisée, supra-terrestre, eût-on dit, dégageait un magnétisme aromal. Des effluves irradièrent de ses pores.

L'esprit restait confondu d'adoration devant les apothéoses de couleurs, les orgies de nuances, que les yeux du corps, hypnotisés, fascinés, fixaient avec une sorte d'ivresse sacrée.

Des flamboiements inouïs, des bouquets de feux invraisemblables, des gerbes et des éventails, des couronnes de lumières où toutes les couleurs du spectre étaient mariées.

Des orages fonçaient du ciel métallique, dans un cortège d'éclairs, dans un manteau d'électricité rayonnante qui embrasaient l'atmosphère étouffante.

Lambert se sentait alors traversé, à ces divers instants angéliques, par des impressions, extrêmement fugitives, mais incontestables, de préexistence.

Le voile de l'oubli se déchirait l'espace d'une seconde, laissant plonger la conscience dans les abîmes de la Nature, lui permettant de sonder les coins mystérieux et secrets d'un passé qui n'est que le présent modifié par les formes que revêt, successivement lui semble-t-il, l'être soumis aux illusions du temps et de l'espace.

Lambert se retrouvait dans des sites qui lui

étaient *antérieurement* connus et qu'il reconnaissait *maintenant*, ici ou là.

Il évoquait des figures chères de jadis, des scènes intimes ou quelconques, revivait *actuellement un autrefois*, avec la sensation du passé unie à celle du présent.

Il revoyait aussi, à Paris-Plage, sous l'influence de ce genre de phénomène, des lieux qu'il avait contemplés dans ses rêves, il y a des années, et il vivait, à cette même minute, la minute telle qu'il l'avait rêvée. Le songe et la réalité se confondaient donc en une unité absolue.

Le rêve prémonitoire n'était que la vie future anticipée, ou plutôt, la succession du temps étant abolie dans les songes, l'avenir et le passé se rejoignaient en un sempiternel présent.

A Paris-Plage, en ces années de guerre, Lambert reconnaissait les endroits mêmes que ses songes lucides, si souvent, lui avaient montré en l'avertissant d'une existence tragique, d'une destinée nouvelle, obscurcies par les symboles du Sommeil.

Au sein de la forêt, ces mêmes souvenirs de préexistence, ces prémonitions occultes, s'imposaient à lui.

Au détour d'un chemin, au carrefour d'un bois, en traversant une clairière coupée par un ruisseau bordé d'herbes, un fragment du passé lui apparaissait avec le charme mélancolique, somptuaire et poignant dont il s'enveloppe. Image d'un vieux livre, enluminure de missel, accompagnée d'une mélodie surnaturelle. Figures de cire peintes.

Gaston s'arrêtait. Il demeurait sur place, figé, immobile, envahi par une angoisse, une navran-

ce indicible, à laquelle aussitôt succédait une sérénité singulière, une parfaite béatitude. *Il était pleinement heureux.* Il se sentait éternel, immortel, illuminé d'une joyeuse connaissance. *Il savait le bonheur.*

La vie qu'il portait en lui était légère et fraîche. Elle était toujours jeune et naïve. Elle ne pouvait tarir. Car elle était l'Être lui-même, tout l'Être.

Et chacun de nous est cet être, mais égaré par l'illusion du *moi*. Le moi est en tout, et le Non-moi est en tout aussi, mais supérieur à tout.

Et Lambert savait, *éprouvait* maintenant, en cette brève minute, que les plantes, les arbres, les insectes, les fleurs, les pierres, les choses, le sable, qu'il regardait, qui l'entouraient, qu'il touchait, étaient la Vie, incarnaient toute la Vie en eux, accompagnée de conscience relative à leur degré respectif d'évolution.

Cette matière, en apparence inerte, qu'il foulait aux pieds, cette terre, ces cailloux, étaient doués d'une exquise sensibilité, possédaient une âme, un plexus d'énergie consciente constitués par l'Ame Universelle à laquelle ils appartenaient, dont ils représentaient les volitions, en qui ils se réunissaient lorsque leur enveloppe ne les en séparait plus.

Tout était individualisation de la Vie éternelle, forme de Dieu, mais cette limitation était l'effet nécessaire de l'erreur, du mensonge illusoire de la nature fragmentée, causale et évolutive.

Par l'extérieur, le dehors, chaque être différait d'un autre être ; par l'intérieur, le dedans, tous

les êtres ne formaient qu'un seul et même être : l'Unique Substance.

Se penchant sur les fleurs, Lambert en respirait l'arôme. Il se grisait de leurs senteurs, de cette délicieuse haleine des fleurs de bois, plus suave encore que celle des vierges.

Il s'agenouillait devant elles, sur la mousse onctueuse et veloutée, au milieu d'une crique dessinée par les arbustes au feuillage ornemental.

Il caressait des renoncules blanches et jaunâtres qui sortaient du fossé en rampant, des iris pâles et des narcisses laiteux, il attouchait amoureusement des roses menthes sauvages qui lui parfumaient les doigts ; il palpait les petites fraises de bois à l'odeur de réglisse et de violette. Il rencontrait à travers la forêt, soit dans les taillis, soit aux places découvertes, près de la Canche, aux alentours, de Trépiéd, en bordure de sentiers, le long des chemins divers, des véroniques bleu-pâle, des hélianthèmes, des herbes d'or, des fleurs jaunes du Soleil, des ronces bleues et rose pâle, des mauves, des scabieuses, des pâquerettes juvéniles. Il heurtait les pins sombres, les argousiers, les coudriers et les bouleaux qui lui barraient la route, palpait leur écorce, écartait leurs branches, déchiffrait la signature de toutes ces fleurs disséminées, de ces arbres multiples, leurs correspondances avec les astres, avec les autres êtres du Jardin de la Nature.

Il trouvait le lien entre tout et tous, la ramification des fils, entre l'Ether et le Soleil, entre le Soleil et le végétal, le végétal et l'animal, l'animal et le Soleil et la pierre qui semblait, à

tort, immobile et rigide, entre la pierre et l'Ether qui échangeaient sans cesse leurs affinités, entre l'électricité, le magnétisme, la lumière, la chaleur et les choses.

Car il savait alors, *de source immédiate*, que tout est Un, que tout se meut et se transforme dans l'Unité, en sort et y retourne, que tout est force et mouvement, que la Matière n'est que de l'énergie condensée, stable à nos yeux, mais instable en réalité, qui se dissocie sans arrêt en donnant naissance à la chaleur, à la lumière, à l'électricité, au magnétisme, aux forces inconnues de nous encore, ces émanations intra-atomiques qui se réintègrent dans l'Ether, Matrice d'où elles ressortiront pour effectuer un cycle nouveau de la Vie sans commencement ni fin.

Un seul Etre, un seul Esprit, une seule Conscience, une seule Ame : l'Unique, dont les particules, à nos regards, se perpétuent, se propagent, se succèdent et qui, formes éphémères et mortelles de l'Apparence, ne sont que le vêtement de l'Illusion tissé par Maïa pour couvrir la chaste nudité de la Nature divine.

Lambert, pénétrant dans ce suprême repli de l'Arcane des Arcanes, en arrivait à ce point où la pensée et le corps ne font plus qu'un à leur tour, synthétisés en une conscience parfaite, lumineuse, incandescente comme un brasier dont l'ardeur consume le sujet et l'objet, le percevant et le perçu qui s'identifient en se transfigurant dans une sublimation instantanée.

Il abandonnait sa misérable personnalité, se dépouillait de son *moi*, délivré du monde infernal par la radieuse Extase qui lui révélait, au moyen de la Contemplation, sous les grâces

infinies de l'Art et de la Beauté, la Connaissance de la Vie Eternelle.

*
**

L'année 1915 s'écoula sans apporter aucun changement à la situation malheureuse de la France.

La guerre se prolongeait bien au-delà des prévisions. Rien n'avancait, les offensives tentées par le généralissime Joffre en Artois, puis en Champagne, avaient échoué.

On avait escompté une guerre très courte, la défaite brusque de l'Allemagne.

Or l'Allemagne apparaissait plus forte que jamais, et les Alliés, se rendant enfin compte de sa formidable puissance, commençaient à perdre leurs enfantines illusions.

Ils avaient, depuis le début des hostilités, commis faute sur faute, n'opposant à la volonté tenace et à la fermeté de leurs rudes adversaires prompts à la décision, que des expédients où perçait leur esprit perpétuellement indécis, que des erreurs militaires et diplomatiques, partout où ils avaient cherché à agir — trop tôt ou trop tard.

Divisés, incoordonnés, dénués d'initiative, alors que l'Allemagne, grâce à l'unité de commandement, poursuivait un plan méthodique, la France, l'Angleterre, la Russie, oscillaient au gré de leurs coûteuses et meurtrières fantaisies, copiaient servilement la tactique allemande, subissaient l'ascendant de l'ennemi qui dirigeait les opérations.

La paix offerte à deux reprises déjà par Guil-

laume II, avait été repoussée, car les Alliés, quoiqu'en mauvaise posture, ne perdaient pas confiance et, se basant sur l'appui du temps, sur les résultats d'un blocus pourtant bien chimérique de l'Allemagne, croyaient affamer leur rivale et parvenir à la victoire finale.

Les hommes, sur l'ordre impérieux de leurs maîtres, continuaient donc à s'entretuer avec persévérance. Par millions leurs cadavres engraisaient la terre après avoir empoisonné l'atmosphère.

Les pays souffraient, en raison des deuils, de la cherté croissante des vivres, de la conscription impitoyable qui enlevait tous les mâles, même médiocres, de 19 à 49 ans.

Les populations des départements envahis de la France, celles de la Belgique, opprimées par un conquérant brutal, abandonnées à leur triste destin par la mère-patrie, subissaient les pires vexations, la torture morale, les affres de la faim, l'angoisse de la séparation et du total isolement. Elles étaient sacrifiées. Moins favorisées que les forçats elles ne pouvaient correspondre avec le dehors, ne recevaient aucune nouvelle des êtres chers partis ailleurs, à la suite de l'invasion.

Les familles étaient dispersées, abolies.

Des milliers de mères, de femmes, sachant leurs fils, leur mari à la bataille, ignoraient leur sort depuis plus d'un an, retenues dans le Nord, le Pas-de-Calais, l'Aisne, la Marne.

L'esclavage revivait avec les otages, l'internement de toutes les personnes appartenant aux nations en lutte dans les camps de concentration.

Lambert fut huit mois sans rien savoir de sa mère. Par l'intermédiaire d'agences hollandaises

et suisses, il reçut un jour quelques lignes de la comtesse qui supportait avec courage la cruelle épreuve. Puis le silence retomba plus lourdement que jamais, comme la pierre d'un tombeau.

L'avenir était gros de menaces, de dangers, de pénibles surprises.

Le conflit, au lieu de s'apaiser, gagnait en intensité. L'incendie se propageait. Il durerait, sans aucun doute, des années encore. On lui fournissait, de part et d'autre, des aliments pour l'empêcher de s'éteindre.

Partout la conscription était formidable.

Elle vidait les pays de tous les hommes à peu près valides, elle épuisait les nations — spécialement la nôtre qui ne marchandait point son sang et dont on abusait — elle absorbait la saine vitalité masculine et reproductrice, allant même jusqu'à enrôler, dans son zèle aveugle, sa faim insatiable, ceux qui manquaient de vigueur, les trop jeunes gens, les réformés, les demi-infirmes, inaptes à un dur service de campagne, impropres à la vie de dépôt.

La classe 1917, comprenant les adolescents de 18 ans, était au feu et déjà l'on envisageait l'appel de la classe 1918 !

A cet âge de transition, la constitution supporte mal le surmenage imposé, la nourriture insuffisante. La tuberculose survient. Combien de recrues encombrèrent les hôpitaux, remplissent les cimetières, terrassés par la faiblesse, l'excessive fatigue, les épidémies !

Depuis le « fameux Empereur » de sinistre mémoire, on n'avait point vu une telle levée en masse, et encore Napoléon I^{er} ne soumettait-il

point à son caprice sanguinaire et césarien toute la nation.

Or, aujourd'hui, sous la 3^e République « démocratique et sociale » nul n'était exempté.

Tous les individus du sexe masculin, tour à tour étaient ratissés, sans égard pour leur état physique. Aussi les dépôts, par suite de l'enrôlement des déchets, regorgaient-ils « d'inaptes à faire campagne ». L'autorité militaire conservait néanmoins ces pauvres diables, au lieu de les renvoyer dans leurs foyers où ils pourraient se rendre utiles au pays, soit dans l'industrie, soit dans le commerce ou l'agriculture à demi-ruinés.

Mais non ! On les versait dans les services auxiliaires, non moins vagues qu'encombrés où ils fainéantaient et souffraient, assis devant quelque bureau, en attendant qu'un nouveau conseil les renvoie à la caserne et de là au front peut-être.

Des régiments de réformés, de malades, d'auxiliaires, entre 30 et 48 ans ! Quel contingent ! Et l'on s'étonnait de la supériorité germanique !

En Belgique et en Angleterre, devant le peu de succès des engagements volontaires, les gouvernements avaient dû *forcer les hommes à contracter un engagement volontaire (sic)*.

Après la date indiquée, ils étaient incorporés d'office — toujours en qualité de volontaires !

Cette mise en demeure de contracter un « engagement volontaire » bien involontaire, n'apparaissait-elle pas vaudevillesque, du dernier comique au milieu des scènes de la grande tragédie ?

Une guerre poursuivie à l'aide des seuls enga-

gements réellement spontanés, serait curieuse à voir, songeait Lambert. Il y a lourd à parier qu'elle ne s'éterniserait point et finirait par manque de combattants, car à la vérité les neuf dixième des soldats ne le sont qu'à contre-cœur, par obligation d'obéir à la loi qui les recrute sans merci.

Les pénalités du conseil de guerre, la crainte de paraître lâches, le respect de l'opinion publique, l'influence de la coutume et de la passivité générale — tout le monde marche et se dit patriote — les rend dociles à la conscription abhorrée *in petto*.

Ah ! le mensonge des guerres dites de peuples ! La masse ne veut pas la guerre. Elle la hait, en a peur. Les hommes, isolément, aiment mieux rester chez eux qu'aller se faire trouer la peau en échange, tout au plus, d'un bout de ruban, de quelques centaines de francs de rente — s'ils sont invalides à jamais.

C'est l'*habitude* de la servitude, l'entraînement des autres, l'imitation grégeaire, qui sont les véritables moteurs de l'adhésion superficielle des peuples à la guerre décrétée par l'État.

Au fond, par instinct sinon par raison, les peuples se rendent compte de l'inutilité de la guerre.

A quoi servent les guerres, les conquêtes « glorieuses » ? Quel profit durable, définitif, en retirent les vainqueurs ?

Territoires acquis. Richesses appropriées.

Et après ? Les morts ne reviennent pas.

Les souvenirs ne se remplacent point, les ruines ne se relèvent pas.

Les frontières changent de cinquante en cin-

quante ans, et chaque génération est exposée à la guerre pour défendre son nouveau bien contre la revanche des anciens vaincus.

On gagne, on perd, on passe d'une « patrie » à une autre patrie, et ainsi de suite, pour le plaisir d'une poignée de malfaiteurs publics.

Tout est à recommencer sans cesse, parce que la bêtise et la cupidité sont obstinément à l'affût d'un « bon coup à faire » qui remplit la poche des malins et parsème les gogos sur le champ d'honneur maculé de leur sang.

En dehors des frontières naturelles délimitant les principales races, rien n'est légitime ni ne peut persister. Le chacun chez soi est la seule règle de paix et de justice, mais les maîtres des peuples ne veulent ni justice ni paix. Cela ne rapporte rien.

Au point de vue philosophique, remarquait ensuite Lambert, l'inutilité de l'effort guerrier, de l'action violente, agressive, est absolue.

La guerre est par excellence le jeu des phénomènes, la rouerie de la décevante illusion créée et entretenue par la Maya, la Vie.

Ces alternatives de prédominance et d'asservissement des pays, de grandeur et d'abaissement, ne mènent à rien, en résumé. Elles balancent dans le vide.

L'instabilité des choses dûes à la guerre est la plus complète qui soit. Car toute action amène une réaction d'intensité égale, mais de sens contraire. Ce qui fut construit est alors détruit. Des trous et des lacunes apparaissent, la façade se lézarde, puis s'écroule. On retombe de barbarie en barbarie, roulant sur la pente de l'involution.

Le mal engendre le mal, plus sûrement que le bien n'engendre le bien.

Le but de la vie saine et haute consiste, non dans la violence, le massacre d'une fraction d'individus appartenant à un milieu étranger injustement convoité, mais dans la bonté, la coopération harmonieuse des efforts et des personnes, l'équilibre des objets, la religion universelle et humaine, dans l'Art, la Science, la Pensée et l'Éthique.

Toutes les civilisations conquérantes, militaristes, ont disparu, sombré. Les Égyptiens, les Chaldéens, les Romains, les Grecs, les Germains, les Gaulois ne sont plus. Ils ont subi le sort commun de la disparition, au même titre que les civilisations pacifiques de la Chine, de l'Inde, et malgré leur orgueilleuse apogée.

Que reste-t-il déjà, après moins d'un siècle, de « l'épopée » napoléonienne, au point de vue pratique ? Rien. Ce génie militaire, Bonaparte, amoindrit finalement la France, lui fit beaucoup de mal — plus encore qu'aux nations qu'il pressura et combattit — et anémita sa race. Le peuple français ne put supporter les saignées de 1799 à 1815.

Toutes ces acquisitions guerrières sont donc vaines.

Toutes ces terribles souffrances ont été endurées pour le néant. Tous ces millions de morts sont morts pour un despote : la patrie vorace qu'on ne saurait mieux définir lorsqu'elle apparaît sous sa forme agressive et criminelle que par ces mots : la mangeuse d'hommes, la buveuse de sang, ou que l'on pourrait également baptiser : « la Veuve » — à l'instar de la guillotine.

Les conquérants sont pires que les bandits et les anarchistes, se disait Lambert.

L'anarchie, même avec ses bombes dérisoires en comparaison des millions d'obus et de balles des armées, les révolutions, même « la Terreur » de 1793, ne causèrent pas le quart de ruines et de morts que la guerre, par exemple, de 1914.

Plus de 10.000.000 d'hommes sont déjà exterminés ou hors de combat en Europe, tués, mutilés, blessés, et la guerre ne dure que depuis un an !

Quel fléau plus atroce que la peste et le choléra et combien il importerait, pour le bien futur de l'humanité, que les peuples maudissent et châtient tous ceux qui ont déchaîné ce cataclysme, qu'ils les clouent au pilori d'infâmie !

Quel est le bandit ou quelle est la troupe de brigands (même la fameuse bande à Bonnot) qui a jamais incendié des centaines de villes, de villages, pillé, tué, saccagé, massacré, autant de vieillards, de femmes, d'enfants — le dixième seulement — que l'*armée en guerre* marchant derrière ses drapeaux fièrement déployés ?

Grandeur militaire Vieux cliché du mensonge. Abominable accouplement !

C'est si beau, si noble, si chevaleresque, l'*armée*, que sitôt l'aperçoit-on ou l'annonce-t-on, en pays qu'elle conquiert, tout le monde s'enfuit, se terre, épouvanté, avec des cris de malédiction, s'attendant aux derniers outrages, aux plus diaboliques attentats !

« Honneur et Patrie ». C'est la devise qui couvre et dissimule le crime, l'attentat cynique aux droits et à la vie !

Pertes humaines, infirmes voués à la misère et

à la déchéance ainsi que leurs familles, pertes incommensurables d'argent, destruction d'édifices, de maisons, d'usines, de mines, d'exploitations, de fermes ; ruines commerciales, faillites, dettes immenses et insolvables des états et des particuliers, difficultés de la reprise des affaires et de la vie économique, tel est, en effet, l'humble bilan immédiat de la guerre dans les pays belligérants, vainqueurs ou vaincus, à peu d'exception près.

La population civile, fortement diminuée par les privations de toutes sortes, manquera d'initiative et de résistance après la tourmente. La main-d'œuvre étrangère supplantera la nôtre.

Les naissances, dont le nombre est déjà excessivement restreint, ne compenseront pas les décès. Et les enfants seront, pour la plupart, chétifs, malingres, engendrés par des pères éreintés, des mères névrosées et faibles.

L'Europe ne sera plus que la valétudinaire petite Europe, en face de vigoureuses nations comme les Etats-Unis d'Amérique, le Japon, la Chine, surpeuplées et florissantes

La France sortira de la guerre, plus amoindrie que ses sœurs. Elle manquera de travailleurs, de capitaux, souffrira de la raréfaction des stocks alimentaires en raison de l'étendue des territoires ravagés par l'ennemi, par ses alliés et par elle-même.

La production agricole, qui est insuffisante, sera considérablement diminuée.

Comment et quand se relèveront les riches départements du Nord, de la Flandre, dont l'industrie est ruinée, les villes abîmées, dont les habitants, abandonnés si longtemps à l'Allema-

gne, auront le moral plus ou moins atteint, ayant été maltraités, rançonnés, emmenés comme otages. Combien seront morts ou resteront épuisés ! Combien de prisonniers auront laissé leurs os dans les geôles, dans les camps de concentration !

Au point de vue politique, les conséquences de la guerre ne seront pas moins funestes.

Comment parviendra-t-on à régler la question des Balkans et de la Turquie, au gré et à la convenance de l'Europe ?

Que fera-t-on de Constantinople, point de mire des appétits de chacun, proie à l'encan ?

La Turquie convoitée par les Alliés : telle fut l'une des principales causes de la guerre.

La Russie, l'Angleterre, la France voulaient posséder la Turquie d'Europe pour leurs débouchés.

L'Allemagne, prévoyant qu'elle serait évincée, avait contracté une alliance avec la Sublime Porte. Ce qui hâta la déclaration de la guerre. Il fallait battre le fer pendant qu'il était chaud. En février 1915 eut lieu l'attaque des Dardanelles par la flotte anglo-française en marche vers Constantinople... supposait-elle. Cette téméraire expédition échoua lamentablement, les navires embouteillés dans le goulet étroit furent détruits par les batteries des forts turcs. Mais la tentative souligna l'un des buts du conflit : conquérir et partager la Turquie, contraindre les états balkaniques à marcher de nouveau les uns contre les autres, puis les juguler en les plaçant sous la tutelle des Alliés.

Donc : *guerre de conquête et d'intérêts commerciaux* avec l'objectif suprême de ravager et

d'anéantir l'Allemagne après l'avoir bloquée et affamée.

Seulement, il y a loin de la coupe aux lèvres.

Si les Alliés arrivaient pourtant un jour très éloigné à la victoire, leur entente resterait-elle parfaite ? De nouvelles guerres ne sortiraient-elles point de leurs compétitions réciproques, au règlement de compte ?

L'Angleterre ne cherchera-t-elle pas à faire payer chèrement son appui à la France qu'elle n'a jamais aimée et qui n'a jamais éprouvé non plus de sympathie pour Albion ?

Elle voudrait bien être l'arbitre souverain, mais l'Amérique la surveille, guette l'heure d'intervenir à son tour.

Non, cette guerre n'est pas là de finir.

L'Allemagne, pour l'instant, tient les dés et si un jour elle fléchit, sa chute sera très longue, contrairement à ce que croient les optimistes.

Les Allemands se battront jusqu'à leur dernier homme et leur dernier mark, car ils sont tenaces et se savent voués à l'écrasement total s'ils succombent.

Les Français et les Belges tiendront aussi jusqu'au bout, engagés qu'ils sont dans l'impasse, forcés de reconquérir un à un leurs territoires envahis et ruinés, contraints en outre à poursuivre la lutte par le royaume britannique, maître chez nous.

Le désir évident des Anglais est de se battre « jusqu'au dernier Français » et ils ont tout disposé pour obtenir le profit définitif. Mais si la guerre se prolonge, leur calcul sera déjoué, observa Lambert avec une certaine satisfaction.

Evidemment, ils font la guerre chez nous, pro-

fitent de nous. Leur île est et restera intacte, leur industrie, leur commerce sont prospères et ils nous refilent leurs vieux rossignols. Leur marine est forte — quoiqu'endommagée par les sous-marins — et ils ne l'exposeront point inutilement.

Ils préparent une armée nationale importante par conscription générale ; ils ne la lanceront que peu à peu dans la mêlée, avec le secret espoir d'en disposer au moment où les autres pays auront la leur fondue ; ils dicteraient la paix alors, imposeraient au monde leurs conditions et au lieu de l'omnipotence prussienne, l'Europe se courberait sous la férule britannique.

Ce rêve orgueilleux et égoïste s'évanouira si l'orage dure quelques années encore.

Car les Etats-Unis d'Amérique sentent si bien ce danger d'une victoire teutonne ou d'une victoire anglaise — la France, la Russie, l'Italie ne sont pas à redouter, elles rongeront les os — qu'ils songent déjà à organiser une armée très puissante afin de s'opposer à l'hégémonie britannique et peut-être bien à régler eux-mêmes les conditions de paix.

En ce qui concerne la France et la Belgique il est à craindre qu'elles ne soient, en fin de compte, les dindons de la farce tragique.

En tout cas, la reprise de l'Alsace-Lorraine nous coûtera plus cher qu'elle ne vaut : les Allemands la dévasteront avant de nous la laisser, comme ils dévastent et dévasteront tous nos départements envahis qu'ils ne nous rendront que « chauves » selon leur abominable, mais véridique expression.

Ils saccageront, ruineront le Nord de la France, l'Aisne, la Champagne, l'Est, incendieront villes et villages que nous aurons, pour notre part, copieusement bombardés, détruiront les mines et les fabriques. *Il n'y aura plus rien.*

Les pertes dépasseront les avantages, surtout pour les habitants de l'Alsace-Lorraine reconquise par les armes et des provinces occupées.

Ils redeviendront français, sans doute, mais ne posséderont plus aucun de leurs biens. Ce qui retournera à la « patrie », ce seront des décombres et des cadavres. Beau butin en vérité !

Voilà donc, en raccourci, les effets de la guerre et le résultat tangible, probant, du patriotisme. Le jeu n'en vaut pas la chandelle !

Et que coûtent de telles folies, se demanda Lambert dont les yeux tombaient sur un article de journal extrait de *l'Economiste européen* et signé du directeur de cette grave revue : M. Edouard Théry.

Il est difficile, s'avoua le comte, d'évaluer exactement en capital ce que la guerre a coûté et ce qu'elle coûtera aux nations belligérantes.

Voici cependant quelques chiffres assez précis fixés par l'auteur de cette étude déjà édifiante :

« L'excédent total des dépenses publiques sur les recettes budgétaires a été pour la France, d'environ 11 milliards, entre le 1^{er} août 1914 et le 30 avril 1915 (indications de M. Ribot, ministre des Finances, à la Chambre des Députés).

M. Ribot n'a pas caché que nos dépenses de guerre augmenteraient et que leur moyenne mensuelle qui a été de un milliard cent millions pendant les cinq derniers mois de 1914 et de un milliard 375 millions pour les quatre premiers

mois de 1915, s'élèvera à un milliard et demi pour les mois suivants.

Pour la *première année de guerre*, les dépenses d'ordre militaire coûteront à la France au moins 15 milliards de francs.

Que sera-ce au bout de trois à quatre ans. On arrivera « aisément » à un budget de 30 à 50 milliards par an !

En Angleterre (déclarations de M. Asquith à la Chambre des Communes et de M. Lloyd George, le 4 mai 1915), la moyenne mensuelle est de un milliard 125 millions et elle s'élèvera ensuite à un milliard 575 millions.

Les dépenses militaires de la première année de guerre seront donc aussi de 15 milliards de francs, sans compter la participation des grandes colonies britanniques.

Pour la Russie, la moyenne mensuelle est de un milliard 265 millions de francs. Un peu plus de 15 milliards pour l'année entière.

Les dépenses d'ordre militaire représentent, en conséquence, à la fin de la première année de guerre, une somme totale de 45 à 46 milliards de francs pour les trois grands pays alliés et à cette somme il faut ajouter quatre à cinq milliards pour les dépenses de la Belgique, de la Serbie, du Monténégro et du Japon.

Total d'ensemble : 50 milliards de francs annuels pour les sept nations alliées.

En outre, l'Italie entre en jeu à présent, remarqua Lambert. Dix à douze milliards de plus à ajouter.

En Allemagne, la moyenne mensuelle est de deux milliards cent millions, soit 21 milliards par an.

L'Autriche-Hongrie dépense douze milliards environ par an, la Turquie quatre milliards.

Une année de guerre coûte donc, par estimation approximative :

Nations alliées	50 milliards
Groupe austro-allemand	37 milliards

Total 87 milliards
de francs, c'est-à-dire : 242 millions par jour, 10 millions par heure.

Et cela rien que pour les seules dépenses militaires qui iront sans cesse en croissant avec la prolongation de la guerre.

Ainsi ruine-t-on les peuples, tout en les décimant, alors qu'en temps de paix on les exploite sans vouloir distraire quelques simples milliards à la seule fin de soulager la misère des travailleurs.

En France, par exemple, le gouvernement n'avait pu « trouver » pour élever le taux dérisoire des Retraites ouvrières, une centaine de millions — et il dépense stupidement, follement, 15 milliards, pour forger des armes !

Les bourgeois redoutaient les dilapidations du Socialisme. Ils préféraient la guerre à son avènement. Ils assistent aujourd'hui au triomphe du gaspillage patriotique.

Ils verront où cela les mènera !

Le penseur, en face de tels aveuglements de la cruelle sottise de l'homme, se demande parfois si une voie de salut s'offre au monde.

Au monde : non. Il est ce qu'il s'affirme à toute minute : méchant, égoïste, avide. La force opprime la faiblesse du Droit ; la Volonté se

soumet la justice et asservit à ses desseins personnel tout effort vers le mieux.

Sur cette planète, le Monde étale crûment son impudeur et son cynisme fonciers. Il s'épanouit dans sa brutale vigueur physique.

Mais l'homme peut changer son monde et de ce fait, il modifie, pour une part, minime mais non point nulle ou indifférente, le Monde auquel il appartient et qui reflète la profonde essence de notre Vouloir.

L'évolution s'accomplit en nous. Le labeur interne modèle les formes du progrès. Avec une extrême lenteur, la nébuleuse devient soleil, système planétaire, et les planètes parcourent le cycle géologique, minéralogique, zoologique, dans le développement continu de la Conscience.

L'homme, incarnation de l'idée et de la pensée immortelles, en aspirant vers le Ciel, fait descendre ici-bas, à son tour et avec une effusion supérieure à celle des êtres qui l'ont précédé en ce monde terrestre, la rosée que la Jeune Fille éternelle verse, comme des fluides de vie coulant des urnes d'or et d'argent, sur le sol ingrat et stérile afin de le féconder.

A la douce clarté des Etoiles qui pâlissent dans l'aube virginale, la Nature s'éveille, les bourgeons poussent, les boutons craintifs s'entr'ouvrent. Tout naît à l'Espérance de la lumière intérieure, au bonheur intime et frémissant qui rayonne, s'irradie du Soleil et de l'Esprit, dissipant les ténèbres de la Nuit.

XVIII

LA LUNE

« Cain qu'as-tu fait de ton frère ? »
« Seigneur je l'ai tué ».

Durant les premiers mois qui suivirent la mise au point de ses découvertes alchimiques, le comte de Lambert fut en proie à des perplexités, passagères il est vrai, mais inévitables.

Il pouvait fabriquer de l'Or, par deux voies différentes : synthèse et transmutation. Il apparaissait possible de rendre presque industriels les procédés restreints de laboratoire, en opérant sur une grande échelle, avec un outillage puissant.

Devait-il livrer aux autorités compétentes de la France sa formule, en gratifier le clan des Alliés, la laisser employer à l'œuvre de mort, aux immenses besoins d'or que suscitait la guerre — même pour rendre service à son pays, à la patrie ?

Devait-il faire connaître son secret ?

L'arcane hermétique le lui interdisait, aussi radicalement que sa conscience.

L'adepte n'a pas le droit d'appliquer la transmutation des métaux, d'exploiter le rendement

de la Pierre Philosophale à des fins utilitaires, matérielles, surtout lorsqu'elles visent un but immoral, un objectif de haine, de destruction et de meurtre, d'égoïsme collectif tel que l'est le nationalisme arbitraire. Car il ne s'agissait point que de chasser l'ennemi du sol français, au prix d'ailleurs de la destruction du territoire envahi. Il s'agissait d'une vaste entreprise subséquente de représailles et d'anéantissement.

Favoriser un pays au détriment d'autres, lui fournir les richesses inépuisables grâce auxquelles il écrasera ses voisins, n'est-ce point aussi coupable que de permettre à un homme d'assommer ses rivaux en lui procurant une force supplémentaire dont il abusera — cet homme fût-il votre frère ?

Qu'est-ce que la patrie, au sens étroit du mot, au sens conventionnel, s'interrogea Gaston, à maintes reprises ?

— Un ensemble de traditions respectables, de préjugés faux et orgueilleux, d'intérêts matériels, une vaste personnalité issue de la race, d'une race, et s'opposant aux autres races, de même que la religion est un ensemble de croyances, de dogmes et de superstitions, une foi séculaire constituée par des coutumes et qui s'oppose aux autres croyances, aux autres fois.

Chaque patrie et chaque religion prétendent avoir le monopole de la supériorité, de l'exclusivité et de la vérité parfaite.

Lorsqu'elles se combattent — elles ne font guère que cela — patries et religions cherchent mutuellement à se supplanter, au nom de l'excellence qu'elles s'accordent et du droit qu'elles s'arrogent.

Mais où se trouve la vérité, le droit, de quel côté est l'erreur ? N'est-ce point la force seule qui décide ?

Chaque nation, chaque peuple s'imagine avoir raison, détenir la justice, dans le conflit, avec la naïve illusion de l'individu qui se *sent* le centre du monde, l'élu de Dieu.

Ce domaine est celui du plan inférieur.

Il donne accès aux cercles de l'Enfer qui est, au sens étymologique, le lieu inférieur.

En effet, les ténèbres y règnent, le mal, la souffrance, la lutte brutale, les divisions, la jalousie.

C'est là le monde des vices, des sept péchés capitaux, de la douleur éternelle, de l'éternelle privation de la lumière divine.

C'est là la sphère des multiplicités, ennemie irréconcilable du Monde harmonieux de l'Unité.

Les patries, les religions, méconnaissent l'Humanité, méprisent la Religion unique et vraie.

Elles se déchirent, versent le sang, oublient l'origine identique de leur essence.

O patries, ô religions ! se répétait Lambert, que de crimes abominables on commet en votre nom ! Sous des dehors vénérables et sacrés, vous cachez le chancre toujours renaissant, la plaie hideuse et sans cesse fétide et coulante de la pauvre humanité que l'on sacrifie sur vos autels, ô impures idoles !

La fatalité de la Guerre est indéniable, certes, mais tant que les êtres stagnent dans les cercles sans lumière de l'Enfer et de la mort où ils sont les démons les uns des autres, accomplissant sur

eux-mêmes la loi inexorable de la compensation et de la réversibilité des actes.

Que l'esprit s'illumine, que la grâce le touche et il prend, il aura, de plus en plus, conscience, de l'œuvre de coopération étroite et fraternelle, harmonieuse et bienfaisante, à laquelle *il faut parvenir*.

Si la conscience des états d'âme n'implique nullement le libre-arbitre, elle est néanmoins la condition indispensable de l'évolution physique et morale.

Donc il importe que l'on *voie clair en soi* afin de reconnaître le lien qui nous unit tous les uns aux autres et qui nous unit au Cosmos ; afin de constater l'unité fondamentale des êtres.

Alors les patries hostiles, assassines, feront place aux sociétés synarchiques. Les guerres qui ne sont que des attentats criminels collectifs aussi condamnables que les crimes individuels, cesseront avec le développement moral de la conscience, de la Volonté.

L'aveuglement est encore presque général.

La nuit de l'Enfer s'appesantit, lourde, sur les lieux de misère.

Les hommes se tuent : domestiques, ils marchent en rangs serrés, revêtus d'une livrée, au carnage, sous la conduite de quelques chefs à qui ils obéissent servilement, par habitude et par crainte.

Les femmes les encouragent à cet esclavage de sang, réservant leurs faveurs aux plus cruels, méprisant les pacifiques. Les mères élèvent leur fils dans ces idées malsaines, elles donnent leurs enfants, chair de leur chair, à cette divinité farouche qu'est la Patrie.

Les mères ! Celles qui ont bercé tendrement leurs petits !

Il n'y aura donc jamais une mère qui se dressera, vibrante d'une sainte colère, devant la loi, devant ceux qui viennent lui arracher des bras son enfant de 18 ans pour en faire un meurtrier ou un cadavre, et qui leur criera, avec son indignation :

« Non, non, vous ne l'aurez point. Il est à moi mon fils. Je l'ai nourri de mon lait, élevé, soigné, pour qu'il devienne un homme honnête, juste et noble, mais point un assassin ni une victime. Il est mon sang.

Sa patrie, c'est moi, sa mère, sa vraie mère qui l'ai mis au monde, qui l'ai jeté au jour hors de mes entrailles sanglantes. Sa patrie c'est sa terre, sa famille, non l'Etat, non un drapeau ! »

Ah ! les mères ! les mères que l'on dit admirables, héroïques, stoïques, les mères courbées sous le joug du glaive, les mères qui sont fières de la mort de leur fils au champ de bataille, ces mères-là sont des marâtres, des vaniteuses, des lâches, pensait le comte de Lambert.

Et les mâles qui vont par troupes comme des animaux peureux, soumis, qui tuent par ordre — ils ne possèdent point le vrai courage. Ils sont lâches en dépit de l'apparence.

Non, sûrement non, Lambert ne communiquerait point sa formule synthétique de l'Or, il ne l'exploiterait point au profit d'un monde en furie, car le mage domine et dépasse les fatalités et les particularismes de la brute, les vaines séductions de la convoitise barbare !

Le bien provenant de l'équilibre des facultés, constitue seul la vérité et la réalité d'une morale

éternelle, de l'Ethique, hors de laquelle Norme il n'existe que des fantômes errants, entraînés vers le gouffre, l'Abîme sans fond.

D'ailleurs, à supposer qu'il révélât sa recette, qu'advierait-il, tôt ou tard ? Il déprécierait le cours, la valeur de l'or et de l'argent, à moins que l'Etat n'opère clandestinement, ce qui serait fort difficile. Et puis prendrait-on au sérieux sa découverte, l'expérimenterait-on ? Que de mauvaises volontés, d'animosités, d'obstacles se lèveraient contre son effort ! Et lui-même, on le soupçonnerait, le surveillerait, le tiendrait captif, si le bien-fondé de ses assertions était reconnu. Il serait à la merci d'une coterie d'Etat, corps et âme, comme d'anciens alchimistes dont l'exemple n'était pas encourageant et qui payèrent de leur liberté, parfois de leur vie, le refus de contenter les caprices d'un tyran.

Lambert ne voulait en rien aliéner son indépendance morale, intellectuelle et physique.

L'Adepté se cache, se dérobe. Il demeure solitaire, inconnu, libre.

Personnellement, le jeune homme se résignait à sa situation, à l'exil, à la souffrance et à la médiocrité. Il trouvait avec peine l'argent nécessaire à son existence, vivait d'emprunts à une banque, car il ne possédait aucun bien propre, sa mère détenant la fortune et lui servant jadis une pension.

Il se contentait de la somme peu élevée qu'il touchait, par faveur, sur des titres déposés en cette banque, par la comtesse douairière.

Lambert avait peu de besoins, nul désir de richesse, sa femme point davantage. Il se tenait pour satisfait de conserver sa parfaite auto-

mie, de ne relever de quiconque, de travailler en paix.

Il n'utiliserait jamais en rien, à son usage, quoiqu'il advint par la suite, l'Or obtenu par la voie hermétique et alchimique. Il serait fidèle à l'engagement moral de tous les vrais adeptes, de ne point profiter des avantages offerts par la possession de la Pierre transmutatoire.

La Vérité est la seule récompense et le trésor des initiés. Il atteignait la connaissance de l'Unité essentielle des Choses, de l'Identité de la Substance Universelle. En cet arcane suprême résidait l'inépuisable, l'unique source de l'Or Philosophal. Il s'abreuvait à cet Elixir de l'immortalité.

La Charité à remplir envers les malheureux, la cause de l'Idée hermétique à servir, sont les motifs élevés autorisant l'adepte à tirer de l'œuvre alchimique un rendement pécuniaire, mais en ces temps de trouble, placé dans les conditions instables où il se trouvait, Lambert était incapable d'envisager le côté positif de la transmutation qui exigeait des éléments, un outillage des matières, dont il ne disposait point et qu'il n'eût guère pu se procurer.

*
**

De vastes camps anglais s'étendaient derrière Etaples, dominant la Canche qui coule silencieusement vers la mer, et s'accrochaient sur les collines des dunes grisâtres.

Paris-Plage faisait donc partie de la zone militaire britannique. On y coudoyait sans cesse les uniformes des Ecossais, des Canadiens, des

Australiens qui venaient s'y promener et dont les régiments défilaient, la semaine, dans les rues.

En dépit de cette invasion, plus profitable aux commerçants de la localité qui « vivaient de l'Anglais » qu'aux paisibles indigènes, deux hôpitaux de Paris-Plage appartenaient encore aux Français : celui de l'Ermitage, qui recevait les blessés et celui de la forêt, un ancien hôtel également, du nom de Régina, qui hospitalisait les soldats malades.

Lambert s'était lié, au début de 1916, avec un pharmacien-major attaché à ce dernier établissement, le docteur Paul Elias, un camarade d'Emile Dobel qui, par un hasard favorable, fut lui-même, dans le courant de 1917, détaché à l'hôpital de l'Ermitage en qualité d'aide-major mis en arrière des lignes à la suite des fatigues qu'il avait endurées sur le front depuis le début de la guerre, où sa conduite lui avait valu la croix.

Le trio se voyait très souvent. Des idées communes rasemblaient ces hommes épris d'idéal, jetés brutalement dans l'arène. Elias était un hermétiste aussi, en effet, un chercheur original, fervent de l'Alchimie dont il s'occupait avant la tourmente.

On eut donc matière à causer de choses élevées qui rompaient parfois l'envoûtement terrible et monotone de la guerre sans fin.

Ils se réunissaient en général chez le comte de Lambert, dans la chambre du deuxième étage de sa petite villa tranquille, qui lui servait de cabinet de travail et avait vue sur la mer toute proche dont le murmure berçait sa pensée.

Plutôt exigüe, elle était simplement meublée d'un lit de fer, de deux chaises cannelées et d'un fauteuil de paille, d'une armoire pleine de livres d'occultisme et de science, d'une table en bois blanc couverte des feuillets sur lesquels Gaston écrivait ses ouvrages, consignait ses réflexions, ses formules chimiques.

Aucun ornement aux murs tapissés d'un papier à fleurs pâles.

Cellule de moine, studio nu de philosophe, dont l'esprit détaché ne saurait plus s'accrocher à rien d'artificiel.

Les trois compagnons allumaient leur pipe ou bien des cigares et devisaient des heures, s'attachant à résoudre un hiéroglyphe, un problème d'astrologie, un théorème de la géométrie hermétiqne, évoquant le passé brillant et fécond, les figures mortes, les années d'enthousiasme et de labeur que la guerre avait englouties à jamais sans doute, en ce qui les concernait du moins, car pour eux l'avenir apparaissait très incertain, difficile et scabreux.

La guerre, ils l'exécraient tous trois.

Elle entraînait le monde entier dans son orbe échevelée, fantastique, irrégulière.

Maintenant ce n'était plus l'Europe seule qui était sous les armes, furieuse, homicide.

Les Etats-Unis d'Amérique intervenaient à leur tour, et la Chine, et le Japon, et les républiques du Sud de l'Amérique, aux côtés des Alliés qui ne savaient plus à quel saint se vouer après avoir fait appel au ban et à l'arrière-ban des Indous, des Zélandais et des nègres.

C'était, aujourd'hui, à qui damerait le pion aux autres, avec une armée forte et encore in-

tacte, pour peser de tout son poids sur les lutteurs, vers la fin des hostilités.

La mise était belle.

Le rêve d'Albion touchait à son terme.

L'Amérique, réservoir formidable, levait son gantelet de fer, allait jeter peu à peu dans la mêlée ses douze millions de recrues — s'il le fallait — par paquets de cinquante, puis de cent mille.

Elle supplantait l'Europe. Elle serait le juge, l'arbitre définitif, le maître de l'heure suprême, au tribunal de la Paix future, quand saignées à blanc, les nations à l'agonie, épuisées, criaient grâce par la bouche de leurs bourreaux.

Après tout l'Amérique faisait son jeu. C'était son droit.

Mais ce qui indignait Lambert et ses amis, c'était l'attitude hypocrite de Wilson le puritain qui prêchait la nouvelle Croisade au nom de la justice, de l'humanité, avec autant de solennité que l'exécrable Guillaume II, Messie du Vieux bon Dieu teuton, parlant et agissant en place de l'Eternel ; c'était l'attitude effacée et peureuse du Pape, celle intransigeante et odieuse des catholiques et des chrétiens de tout acabit qui voyaient ou feignaient de voir dans cette guerre impie l'intervention divine — comme de coutume.

— Les catholiques de notre époque n'ont pas changé, faisait remarquer Gaston.

Ils approuvent la guerre, à l'instar de leurs devanciers ; ils l'ont souhaitée, voulue, préparée, chez nous aussi bien qu'ailleurs, répétant en France, par exemple, qu'une guerre « ramènerait Dieu » et le règne des prêtres, « rechristia-

niserait » le pays athée et mal pensant, parce qu'il avait eu l'audace de flanquer à la porte les mercantis de l'autel ; joli christianisme, soulignait Lambert — ils ajoutaient qu'une guerre était préférable au régime démocratique et surtout socialiste dont le triomphe effrayait les cléricaux de la riche bourgeoisie.

Pour les catholiques et les protestants, Dieu bénit les armées, soit de France, soit d'Allemagne, soit d'Autriche, soit d'Angleterre, suivant le pays auquel ils appartiennent ; il leur donne la victoire contre « l'ennemi », du moins la leur promet, sous bénéfice d'inventaire, et il condamne cet ennemi qui est toujours « l'autre », le voisin avec qui l'on est brouillé.

On ne voit donc point que chaque pays s'octroyant les préférences divines, Dieu les protège tous en fin de compte et qu'il se paie divinement leur tête !

Les prêtres, en chaire, les évêques, proclament bien haut cette doctrine biblique mais nullement évangélique, tonnent leur patriotisme et l'appel au fusil — avec de grands gestes d'oiseaux qui sentent déjà la puanteur de la charogne.

Ce sont, rappelait Lambert, le cardinal Mercier, l'évêque de Nancy, l'archevêque d'Albi, l'évêque d'Arras — pour ne parler que des princes français de l'Église, les actes et les harangues de leurs confrères « ennemis » nous restant en général inconnus — qui pérorent sur l'*action providentielle dans la guerre présente* (Carême 1915) et déclarent que « cette guerre où le prêtre mêle son sang à celui du soldat, respandit de surnaturel ! »

C'est Mgr Baudrillart qui crée un Comité catholique de propagande afin d'agir sur les catholiques des pays neutres et les amener à nous prêter main-forte. Il est présidé par le cardinal Luçon, archevêque de Reims et le cardinal Amette, archevêque de Paris. Il a pour but de faire connaître les *lois chrétiennes de la guerre* ! le rôle...

— C'est assez ironique de parler de lois chrétiennes réglementant le massacre des hommes et c'est un peu *fort de café* comme assemblage de doctrines, interrompaient Dobel et Elias.

— ...Le rôle anticatholique de l'Allemagne dans le monde, poursuivait Lambert et la religion des prêtres aux armées. Il répand à profusion la lettre par laquelle le Pape notifie à l'évêque de Verdun qu'il ait à suspendre, pour la durée de la guerre, les effets de l'irrégularité que les prêtres encourent quand ils versent le sang, suspension accordée par Pie X...

— Il faut bien mener les hommes à la boucherie, aider, au moyen du Dieu terrible et vengeur, les gendarmes des gouvernements terrestres, ricana Elias, en retroussant sur sa lèvre rouge une épaisse et longue moustache qui tombait lourdement, à la gauloise.

Le dieu des chrétiens s'abreuve de sang humain, depuis les origines. Les dieux ont toujours soif ! »

— L'homme d'Etat et l'homme de Dieu se donnent chaque fois la main pour échauffer les molles ardeurs du mobilisé ou du mobilisable, fit Dobel, avec le geste de quelqu'un qui pousse rudement en avant une personne récalcitrante. Moi qui reviens du front, je la connais la noble

furia militaire. Il n'y a que de bien rares moments où le poilu soit enthousiaste, et sa ruée obligatoire n'est qu'une fuite en avant. Par derrière, on lui tirerait dans le dos !

Lambert se levait, rallumait sa pipe, puis :

— Dieu, disait-il, châtie les fautes d'un pays, par le fléau de la guerre, d'après les bons chrétiens ; il l'amende ainsi, « l'améliore » en lui soutirant de ses flancs meurtris des flots de sang innocent.

Toujours l'idée sauvage du sacrifice par le sang, de l'expiation par la mort.

Dieu, père universel au dire des prêtres, aime certaines nations — celle dont on relève avant toutes les autres — en déteste d'autres, et cela varie selon les contrées où on l'invoque et la nécessité changeante des alliances, des caprices.

En France les prêtres assurent que Dieu hait les Allemands, en Allemagne qu'il exècre les Français. Pourtant il descend en personne sur les autels des deux pays, dans l'estomac des fidèles germains et gaulois, préside les discours et les fêtes patriotiques de l'une et l'autre nation déclarant ici et là, par les lèvres de ses ministres, qu'il combat avec son peuple.

C'est d'une logique rectiligne !

Si l'on est vainqueur, Dieu a béni les efforts du pays et réclame en échange de ses services, la piété, l'offrande abondante, l'obéissance passive aux ordres des prêtres. Si l'on est vaincu — il faut bien être l'un ou l'autre — Dieu a puni l'impiété de la foule et des dirigeants ; il faut donc revenir dans les églises, ouvrir son porte-monnaie et se retremper bêtement jusqu'au cou

dans la mare pieuse de la foi traditionnelle du charbonnier.

Tartufferie qui réussit assez bien et qui profite, quelle que soit l'issue du drame, à Rome et aux curés.

Les écrivains, les « chers maîtres » de la pensée nationale, les directeurs appointés de la conscience du pays, emboîtent le pas dans cette direction, prêtent l'appui, plus ou moins sincère sinon gratuit de leur plume aux prêtres.

Voici René Bazin, de l'Académie française bien entendu, comme Barrès, Bourget, Masson, Loti, Lavedan et autres compères en capucinades :

« *Il faut*, écrivait-il, dans l'*Echo de Paris* du 8 décembre 1914 — Lambert dépliant l'exemplaire déjà ancien de ce journal — *un fléau pour ramener les athées vers leur Dieu (sic) ; nous l'avons (resic) »*.

— Je te crois, et un peu ! s'exclamait Elias.

— L'imbécile que ce Bazin ! grondait Dobel.

— Et cet anthropoïde au cerveau de brute, continuait Lambert, souhaite que la guerre soit longue et pénible, car il la considère « comme une croisade faite pour réinstaurer Dieu à sa place ».

— Si encore c'était bien écrit ! On devrait fusiller les crétins de cette espèce, grognait Elias. Que ne s'est-il engagé ?

— Telle est l'idée basse que se fait un écrivain notoire, de l'Être divin, qui doit, par définition, être supérieurement, absolument bon, juste, intelligent, etc... et que s'en font les sectateurs des religions positives, les directeurs de l'inconscience moderne.

-- Ces gens-là ne peuvent pas raisonner, déclarait Elias. Ils ont un pli ineffaçable, une tare.

Que dirait-on d'un père qui, pour recouvrer l'affection d'un fils, le gratifierait d'un fléau abominable, tuerait ses enfants, sa femme, brûlerait sa maison, jetterait la ruine et la désolation dans le foyer de sa géniture ?

Ce criminel, ce fou, mériterait la réprobation universelle. Eh bien ! voilà l'image, la caricature de Dieu que ces messieurs ont l'audace d'exposer à notre adoration. Et ils osent se dire religieux, chrétiens, nous traiter avec dédain d'athées et de mécréants !

Arrière Satans que vous êtes, hypocrites et buveurs de sang ! N'invoquez pas le saint nom de Dieu ni celui si candide de Jésus, pour couvrir vos crimes, vos turpitudes, vos abominations en horreur à l'Eternel, pour pallier toutes ces fautes terribles de l'humanité bestiale ! »

En proie à la colère, Elias parlait haut et arpentait la petite chambre d'un pas saccadé.

— Et que penser du prêtre-soldat, horrible, blasphématoire, sacrilège assemblage de mots que l'on est forcé de prononcer, puisque la guerre de 1914 nous montre à l'œuvre des milliers de prêtres combattants, disait Lambert, prêtres qui accomplissent consciemment le geste meurtrier, homicide et apparaissent doublement misérables, doublement coupables !

Voilà donc un prêtre français qui sera amené à tuer, non seulement son prochain, mais peut-être un autre prêtre, allemand, et réciproquement !

Or, tous deux consacrent l'hostie, servent le même dieu. Et tous deux ayant versé le sang

d'autrui sur le champ de bataille, ont pratiqué le même rite sacramental quelques heures auparavant, ont invoqué le dieu de miséricorde et l'ont fait s'incarner dans le disque de pur froment ! Ils l'ont absorbé ensuite avec componction.

Quel colloque étrange a eu lieu entre Jésus-Christ, Dieu en personne et ces ministres « ennemis » qu'il honora de sa présence, qu'il reconforta ? Leur a-t-il murmuré, dans le plus profond silence de leur cœur, dans la mystérieuse obscurité de leur âme : « Tuez-vous les uns les autres ! » sinistre parodie des belles paroles dites à Saint-Jean : « Aimez-vous les uns les autres en moi, comme je vous ai aimés en mon Père ».

Et chaque jour les prêtres français supplient Dieu au saint-sacrifice de la messe pour le triomphe des « Alliés » tandis que les prêtres catholiques allemands prient la même divinité dont ils sont les représentants au même titre, pour le succès des armes de la « Triple Alliance ».

Dieu ne doit vraiment plus savoir ou donner de la tête devant cette incohérence. On comprend qu'il soit hésitant !

— En fait il ne se décide pas vite, reconnaissait Elias. La guerre dure depuis trois ans ; des millions de soldats sont « kapout ». A qui la victoire ? Jusqu'ici nul ne le sait, et si les desseins de l'Éternel n'étaient point impénétrables, il conviendrait de mener plus rondement les choses. Que d'existences seraient épargnées !

— Dieu est le Grand Neutre. Il laisse agir les événements et tout se passe toujours le plus naturellement du monde. Mais les interprètes sur-

gissent et commentent les faits au gré de leurs désirs, glissait Lambert avant de renouer les fils de la conversation :

— Le prêtre n'a pas le droit, d'après la discipline ecclésiastique romaine, d'aimer une femme, de faire un enfant, d'avoir une famille comme tout homme et la même discipline papale lui enjoint aujourd'hui de tuer à la guerre, lui ordonne d'assassiner ; (il a fallu d'ailleurs lever, pour les besoins de la cause, l'interdiction formelle qui pesait sur tout prêtre coupable d'avoir versé le sang humain, de célébrer désormais les saints mystères). Elle lui fait un devoir de servir par les armes la patrie, sa patrie, César, contre Dieu et contre l'humanité.

La main qui consacre le vin dans le calice, qui prononce sur l'hostie les paroles de transsubstantiation, cette main sacerdotale a tenu l'épée sanglante et meurtrière, le fusil, elle a tourné le moulin crissant de la mitrailleuse, jeté des grenades, lancé la bombe, du haut de l'avion, qui réduisit en une informe bouillie femmes, enfants, vieillards — car il y a des prêtres aviateurs.

On peut demander à presque tous les ministres du Seigneur, aujourd'hui qu'ils ont les mains tâchées de sang :

« Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? »

« Hé, suis-je donc le gardien de mon frère », répond-il dédaigneusement.

— Le prêtre tue d'une main et de l'autre absout ses victimes, déclarait Dobel.

« Je puis apporter à l'appui de cette assertion les exemples probants que j'ai vus, de mes yeux vus comme on dit, dans le cours de ces mois

derniers lorsque j'étais, en qualité d'aide-major au n° d'infanterie.

Il s'agissait de reprendre un point que nous ne pouvions pas voir, mais qui avait une grande importance. C'était à Y..., la route était épouvantable. Lignards et coloniaux essayaient d'avancer sous la rafale de la mitraille. Ça marchait mal.

Tout à coup une batterie de 75 arrive à toute allure, commandée par un grand diable de capitaine, un colosse rasé à l'américaine et qui n'avait pas l'air commode.

Il grimpe sur un arbre, y reste trois minutes et redescend.

— Pointeurs, à moi !

Il indique le point de repère, donne la dérive, puis : « Ça y est, ils vont nous foutre la paix, maintenant ».

Et, en effet, les deux batteries allemandes se sont tues. On peut avancer. On tient les Allemands.

Et nous voyons alors cette chose fantastique : la batterie réattelée est revenue sur la route. Les chevaux sont dételés rapidement. Les artilleurs se brossent et s'engouffrent dans une grange en ruines.

Que vont-ils faire ? Je les suis et que vois-je ?

Sur quelques caisses de cartouches vides on a mis une pierre et le capitaine de tout à l'heure va dire sa messe. Ce capitaine est un curé.

Il s'habille en cinq-sec et il a une singulière allure ce curé qui, en guise de barette, porte le calot à trois galons.

Rien ne manque à la messe. Il y a même un

sermon et quel sermon ? Je m'en souviendrai toute ma vie :

Le curé recommande d'abord aux assistants de prier à l'intention de tous ceux pour qui il va dire la messe : « Je recommande en particulier à vos prières les artilleurs que nous venons de démolir ». Et il récite le *de Profundis*. Puis il distribue le pain béni constitué par une boule de son coupée en petits morceaux.

Je considérai ce curé avec une certaine stupéfaction, me demandant s'il ne se moquait point. Eh bien non ! je vous garantis sa parfaite sincérité. Une âme d'inquisiteur, de dominicain espagnol ou plus simplement de bon prêtre agissait en lui.

Une autre fois, à un assaut, j'aperçus le sergent L..., un père jésuite de trente-deux ans, d'une bravoure froide, qui transperçait de part en part avec sa baïonnette un grand diable d'Allemand aux abords de la tranchée. L'arme entra en pleine poitrine, cloua sur le sol le malheureux soldat pantelant et grimaçant.

Le sergent L..., insouciant du danger qui l'entourait, se pencha sur sa victime et je le vis qui esquissait un signe de croix sur le moribond qu'il absolvait sans doute *in articulo mortis*, c'était le cas ou jamais.

Le sergent-jésuite L... était au demeurant un excellent camarade et un charmant garçon.

Mais ie ne pouvais concevoir son étrange mentalité.

— L'effet d'une foi aveugle, mécanique et absolue, observait Lambert.

Ces prêtres ne croient pas tous mal agir. Au contraire, ils unissent le culte de la patrie à ce

lui de leur divinité et le desservent avec la même abnégation.

Les vrais coupables ce sont les dogmes religieux.

Toutes les religions autorisent, encouragent, le militarisme, la vengeance et la haine, bien plus qu'elles ne propagent l'amour du prochain et l'oubli des offenses.

Le Grand Rabbin de France écrivait le 15 décembre 1914 cette lettre publique au cardinal de Reims à propos du bombardement de la cathédrale par les Allemands. Il termina, ainsi que vous pouvez le lire, par un appel à la vengeance, aux représailles, en se basant sur un verset d'Isaïe.

La Bible en mains, il est aisé de justifier n'importe quoi.

Et le cardinal de Reims lui répondit en approuvant cet appel et la citation biblique.

Donc le Dieu des Armées, le vieux Dieu inexorable, colère et farouche est prié par les deux éminences — qui se réconcilient une minute — dans le même esprit cruel que l'esprit juif d'il y a des milliers d'ans, tandis que l'invoquent de leur côté les chefs allemands, les évêques, pasteurs, etc., de la Quadruplice.

On éprouve un insurmontable dégoût à constater la persistance de cette triste et identique mentalité de tous les pasteurs religieux qui mènent leurs troupeaux paître aux champs de la mort et du crime.

Il n'y a plus de chrétiens !

Les religions ont constamment causé ou favorisé les guerres.

Les papes furent de grands guerriers, des conquérants, et n'hésitèrent pas à défendre leur pouvoir temporel — mon Royaume n'est pas de ce monde ! — par les armes, l'effusion de sang. Ils avaient leur armée.

Qu'ils sont loin de Jésus, leur soi-disant maître qu'ils excommunieraient pour ses idées subversives s'il revenait — lequel condamnait l'usage de l'épée, de la violence et à qui pourtant l'Eglise attribue la fondation de la papauté !

— Le devoir d'un pape qui se prétend vicaire de Jésus-Christ et pasteur des peuples, disait Elias, serait manifestement de lutter contre les tueries nationales, de condamner au nom de l'Eglise pacifique les chefs d'Etat criminels et assassins. Le pape excommunie les penseurs, mais bénit les conquérants, emprisonne Galilée, brûle Vanini, Jordano Bruno et flatte Bonaparte.

Les rabbins, présidents de consistoire, etc., soutiennent avec une pareille énergie les assises chancelantes des royaumes périssables de la Terre. Oublieux du royaume des cieux qui ne rapporte rien, ils adorent César plus que Dieu invisible !

N'est-il point scandaleux de voir les prêtres dont Dobel nous a tracé tout à l'heure la silhouette effarante, l'attitude criminelle, remonter à l'autel, impurs, impénitents et polluer la blanche hostie, symbole de l'amour, confesser et *absoudre*.

Absoudre, eux, couverts d'iniquités !

Que dirait Jésus ? Il les chasserait du temple à coup de fouet en les invectivant : Hypocrites,

sépulcres blanchis, vils séducteurs des peuples, fils du Diable !

La religion unie au patriotisme mène au nationalisme tout court et apparaît radicalement fausse, car la religion est par essence internationale, hyperpatriotique. Elle doit avoir pour but d'unir, de *relier* les hommes au-dessus des groupements ethniques. Une religion patriotique ou nationale n'est que particulariste ; elle se limite, n'a plus rien d'éthique ni de métaphysique. Elle est contingente, elle se nie. Elle est réduite à être un *culte*, c'est-à-dire qu'elle se subordonne au développement du temps, de la race, des mœurs, des préjugés, des lois, des Etats, des relativités. Or, la religion doit être transcendante, universelle, en même temps qu'immanente au Monde, à la manière des principes, des Idées et des Forces.

Du moment qu'elle se soumet aux institutions humaines divergentes : sociales, nationales, politiques, qu'elle devient leur servante ou leur auxiliaire, qu'elle inculque l'orgueil, la haine et le mépris des autres sectes, des autres agglomérats que ceux dont elle relève ci ou là, de l'Allemagne par exemple, chez nous, de la France, de l'Angleterre, en Allemagne, elle s'avère abominable, mauvaise, satanique. Elle s'agenouille devant le Diable. Instrument des Etats, elle a fait faillite à la Vérité.

Les chrétiens, les catholiques allemands ne sont-ils donc point des frères en Jésus-Christ pour les catholiques et les protestants français ?

Évidemment non en pratique, d'après la religion actuelle enseignée par Nos Seigneurs les

Evêques et qui n'est que la sinistre parodie d'un noble et sincère christianisme primitif.

Le Pape ne tient aucun compte de la doctrine limpide de Jésus. En cela d'ailleurs il est fidèle à la tradition pontificale. Il est donc l'*Antichrist*, puisque Jésus a placé l'amour du prochain et des ennemis au-dessus du commandement des rois, des lois et des nations.

— Benoit XV, en effet, appuyait Lambert, a déclaré tout récemment à une délégation italienne :

« La religion et la patrie sont indissolubles ; aimez d'un même amour l'une et l'autre ».

Ceci est vrai de la religion établie, autoritaire, formaliste et partout alliée au sceptre gouvernemental ; mais cette recommandation du Pape est erronée si l'on se place au point de vue de la religion en esprit, universelle, qui ne connaît pas de nations et de frontières hostiles.

Il ne peut y avoir qu'un seul et même Dieu ; forme suprême de l'Être, modalité pure de la Connaissance, pour tous les hommes. Les dieux sont de faux dieux. L'Identique, transcendant, en dehors du Temps, de l'Espace, et de la Causalité, quoiqu'immanent à la Nature par l'Essence, ne connaît point les divergences agressives qui résultent de l'inharmonie des rapports, d'une rupture de l'attraction.

Il unit. Les patries ne sont donc que des formes élémentaires, transitoires, de l'évolution humaine, de même que les religions particulières et opposées.

Religion pure et Patrie sont irréductibles, bien loin d'être indissolubles.

C'est justement contre l'alliance du trône et

de l'autel qu'ont lutté Buddha, Jésus et tous les grands héros de la Pensée.

Dieu est notre Grand Allié, disent le Kaiser et les évêques austro-allemands.

Dieu est avec nous, car seuls nous possédons la justice, disent les évêques anglo-franco-russo-belges.

Donc Dieu est tantôt prussien, autrichien, tantôt français, anglais, belge, italien, américain, nègre, que sais-je, Agent de chacun... et de tous.

Peut-on imaginer plus insigne folie, plus singulière bêtise ?

Dieu est l'Être sans expression, infini, pur, la Substance indéfinissable. Un enfant du catéchisme sait cela.

— Il faut combattre avec la dernière énergie la réaction cléricale qui se manifeste dangereusement depuis le début de la guerre, s'écriait Elias, la combattre au nom de la science, de la morale et de la civilisation qui sombrent aujourd'hui si peu qu'elles aient existé ici bas !

Beaucoup, par politique, voudraient renouer avec le Vatican (Hanotaux, Bourget, Barthou, Barrès, Briand), rayer la loi de séparation des Eglises et de l'Etat, seule garantie du progrès et de la liberté, et cela en vue d'intérêts matériels.

Luttons contre ce retour au passé cléricale, nous tous qui voulons sincèrement la Pensée indépendante et fière, débarrassée à jamais si possible de l'étreinte ecclésiastique — mortels baises.

On rétrograderait d'un siècle, on perdrait cent ans d'efforts âpres et douloureux en tendant à

l'Eglise une main qu'elle méprise au fond et qu'elle n'accepterait que dans l'espoir d'attirer sur son sein jaloux l'adversaire généreux.

La Papauté restera toujours ce qu'elle fut, ce qu'elle est : la gardienne des symboles morts, l'embaumeuse de cadavres, la femme et à défaut, la maîtresse de César, avide de s'emparer du pouvoir temporel, dût-elle provoquer des guerres ou profiter des rapines qu'elles engendrent.

Les holocaustes au dieu Moloch, à Sabaoth, ne peuvent satisfaire que les esprits barbares, imbus de l'ancestralité sauvage qui s'épanouit dans le militarisme et le cléricalisme.

Le sabre, la Croix. Derrière la Croix apparaît le Diable...

— Certes les papes n'ont guère été des protagonistes de la paix, acquiesçait Dobel, mais il faut pourtant reconnaître que le pontife actuel, Benoit XV, a pris, depuis janvier 1915, une attitude digne qu'il convient de souligner.

Dès la Noël de 1914, il fustigeait la guerre, rappelait les préceptes « défaitistes » du Galiléen et demandait aux adversaires une trêve, assez mollement il est vrai, puisqu'il se bornait à ces simples et paternelles exhortations aux Allemands que j'ai présentes à la mémoire :

« Nous faisons ici appel au sentiment d'humanité de ceux qui ont franchi les frontières des nations adverses pour les conjurer que les régions envahies ne soient pas dévastées plus qu'il n'est strictement exigé par les nécessités de l'occupation militaire et ce qui importe davantage encore, qu'on ne blesse pas sans une réelle nécessité les habitants en ce qu'ils ont de

plus cher, comme les temples sacrés, les ministres de Dieu, les droits de la religion et de la foi ».

— Etonnantes paroles sur les lèvres du vicaire de Jésus-Christ, constatait Elias. *Te absolvo !* La cour au Kaiser et à ses troupes ivres !

— Mais paroles logiques au point de vue sacerdotal, observait Lambert. Qu'importent les vies humaines, les dévastations civiles en regard d'une cathédrale, d'une église ou de la précieuse existence des curés. Tabou, tabou !

— Benoit XV, nonobstant ses regrettables faiblesses en faveur des Allemands, reprenait Dobel, chercha à négocier la paix avec une certaine obstination louable, semble-t-il, paix sollicitée d'ailleurs peut-être par l'Empereur d'Autriche, « chou » des Papes.

Il ordonna des prières générales — inefficaces, hélas ! — pour la paix et proclama son horreur de la guerre qui paraît sincère.

Ce pontife, somme toute, serait plus apostolique, plus religieux au bon sens du terme, que la plupart de ses prédécesseurs.

Tenu par son rôle de « souverain » spirituel à une neutralité stricte, il l'observe, se contentant d'émettre de vagues généralités évangéliques, mais dans l'intimité il se dit opposé aux doctrines du sacrifice par le sang érigées par de Maistre et par nos plumitifs juifs, dans le genre de Bazin, Bordeaux, Bourget et consorts.

Il ne prêche point selon la Bible, déplore l'usage de la violence.

Evidemment il est regrettable qu'il n'aille pas plus loin, qu'il ménage certaines personnalités et ne mette point une bonne fois au rancart

le Dieu des Armées devant lequel se prosternent tant de brigands et de pauvres dupes.

Il serait désirable que Benoît XV rompe avec toutes ces vieilles idées et proclame hautement, *ex cathedra*, la non résistance au mal par le crime et la vengeance, prescrite formellement par Jésus ; tout au moins qu'il condamne sévèrement les tueries légales de la Guerre.

— Quel effet moral cela produirait, surenchérisseait Elias, si le Pape s'inspirait franchement des enseignements pacifiques du christianisme : « Aimer ses ennemis », c'est-à-dire en la circonstance, *recommander aux prêtres de ne pas accepter, sous aucun prétexte, et quoiqu'il leur arrive de ce fait, de prendre les armes*, et leur enjoindre, sous peine d'excommunication, de manifester leur caractère de disciples de Jésus-Christ, au lieu d'exciter leurs ouailles à se servir du fusil.

Ils diraient aux autorités de leur pays :

« Nous serons brancardiers, infirmiers militaires, aumôniers, puisque la conscription est générale, mais nous ne voulons ni ne pouvons tuer, dût-on nous fusiller pour refus d'obéissance. Le métier militaire nous est interdit ».

Les premiers chrétiens refusaient de servir en qualité de soldats, à l'époque romaine ; aujourd'hui, ô scandale ! il y a des milliers de prêtres combattants, aviateurs, qui de leur propre main donnent la mort à autrui, jettent des bombes sur les villes, nettoient les tranchées à coups de couteau !

Un pape digne de ce titre n'aurait pas dû accorder l'autorisation de prendre les armes à ses prêtres, quitte à se brouiller avec tous les

Etats et il devrait excommunier, après l'avoir interdit, tout prêtre-soldat.

— Au minimum, en face des ignobles spectacles de cette guerre monstrueuse, il eut dû élever une protestation indignée et intimer l'ordre de paix à tous les fidèles, du haut de son trône imposant où il a la prétention de parler au nom du Saint-Esprit, assurait Lambert.

L'Eglise chrétienne, comme l'église buddhique et les autres qui se targuent de conquérir l'humanité entière, devrait être internationaliste.

Les fondateurs de ces vastes mouvements religieux identiques quant à leur esprit, ne se souciaient en rien des patries. Ils ne connaissaient que la collectivité des hommes et recommandaient expressément à leurs disciples de ne faire aucune différence de caste, de croyance ou de contrée.

Buddha, Zoroastre, Lao-Tseu, Confucius, Jésus, exaltèrent la fraternité — non point seulement théorique, mais pratique — de tous les hommes, considérèrent Dieu ou l'Etre comme la Substance Unique, Universelle enclose en chacun de nous, convièrent l'humanité à s'unir sans restriction dans un amour actif et mutuel. C'est en cela qu'ils ont développé un principe éternel et vivifiant, de l'application sincère duquel dépend l'évolution des individus et du Monde ».

Le Soleil chauffait la chambre à travers la fenêtre. Lambert ouvrait la croisée, la fumée de tabac s'échappait en longues banderolles bleutées. La Mer grondait un peu et le souffle frais de son haleine arrivait par bouffées. Les trois amis, silencieux un moment, écoutaient la voix de la Nature, suivaient leurs pensées.

Le comte, après avoir allumé une blonde cigarette anglaise, se rasseyait. Il fumait lentement pour goûter l'arôme subtil du parfum fugace. Ses paroles étaient comme enveloppées dans de petits flocons nuageux qui s'exhalaient capricieusement de sa bouche.

— Mais tous les papes, disait-il, sont enchaînés par la tradition et les dogmes vétustes.

Benoît XV, *publiquement* — et c'est la seule chose qui compte, peu importe ce qu'il pense ou raconte entre quatre murs — tout en blâmant les massacres de la guerre, déclare que : « c'est par la volonté de Dieu que les peuples se jettent les uns contre les autres et que c'est pour se faire expier mutuellement les fautes commises contre la morale et la divinité ».

Tenez, voici le passage, dans son *Discours et Lettre* de fin janvier 1915 !

A travers les siècles, c'est donc l'immuable doctrine du sang versé, exigé en rançon du péché, par une idole, un Moloch sans cœur et sans entrailles qui ne pardonne point de prétendues offenses.

C'est l'infâme divinité païenne et biblique qui exige l'adoration servile des êtres qu'elle supplicie.

Les monarques, les tyrans que l'on blâme, les hérauts de la mort, les grands chefs des guerres, assassins, voleurs, incendiaires, ne sont que de pâles copies de ce Dieu démoniaque dont ils imitent, en petit, en tout petit, les exemples.

Le véritable auteur de la guerre actuelle est donc Dieu — et non point Guillaume II ou tel autre — pour les catholiques orthodoxes.

Benoît XV, comme Pape, partage l'idée chèn-

re à tous les catholiques et que de Maistre a cyniquement, mais supérieurement exprimée.

Les Eglises veulent asservir l'humanité et le monde à un dieu qu'elles manient ainsi qu'un épouvantail pour séduire et mener les âmes faibles qui sont légion. Oui, derrière la Croix se tient le Diable !

Nous autres initiés, repoussons ces superstitions dégradantes.

Nous reconnaissons dans les guerres la manifestation *chaotique* d'une force aveugle et brutale comme l'éruption d'un volcan, à peine dirigée par des chefs orgueilleux et égoïstes, agents du Destin, tels que Guillaume II, pourri jusqu'aux moëlles, l'empereur d'Autriche, le tzar de Bulgarie, le tzar de Russie, faible et aboulique, le roi d'Angleterre, ivrogne sans plus, le roi des Belges, le roi de Serbie assassin de son prédécesseur, des ambitieux : les ministres de la France, etc., etc., dont le Pape n'ose se séparer par crainte d'être dépossédé.

Lui aussi est l'Agent du Destin au lieu d'être l'Hiérophante.

La guerre, nous initiés, nous savons qu'elle est le déchaînement des instincts, l'égarément de l'Esprit soumis aux instincts, l'assaut de la Volonté cupide, élémentaire, méchante, passionnée, un signe de la basse fatalité à quoi doit s'opposer l'évolution animique, l'intellect supérieur et détaché des mesquins appétits, des grossiers intérêts — ascension grâce à laquelle l'humanité parviendra sans doute à surmonter la bestialité atavique, à remonter des plans inférieurs de la Nature où elle croupit encore.

L'ascension planétaire et individuelle ; nous

l'apercevons dans la lumière aourique, c'est-à-dire équilibrante de l'Hermétisme, qui nous révèle les étapes successives de la Destinée.

Aussi ne sommes-nous point les dupes de la farce sinistre qu'est la Guerre, dont meurent de pauvres garçons — les plus beaux de la race — par millions, dont vivent des milliers d'aigrefins, d'accapareurs, de financiers et de traîtres.

La guerre rapporte beaucoup aux audacieux et aux fourbes car elle est la pêche dans l'eau trouble et fétide, dans l'eau qui charrie les cadavres... des autres.

Nous ne sommes pas les dupes des grands mots vides avec lesquels on exploite les peuples et les trompe : religion, patrie, honneur, justice.

Vains mots, mensonges, quand on les clame pour l'hallali, au son des trompettes militaires !

Oripeaux qui balancent au vent de la tempête !

Spectres dansant au milieu de l'Ouragan, symboles du Cyclone !

La guerre n'est que le conflit des instincts, des appétits, des intérêts, des ambitions et des lures. La souffrance qui en résulte pour la masse est vaine et désespérante. Elle incite à la vengeance, à la haine, aux révolutions.

Pour nous, les infortunés soldats qui tombent, *ne sont pas des héros, mais des martyrs.*

Ils meurent, non point au champ d'honneur — l'honneur ne consiste pas à tuer ou à être tué, mais à savoir mourir de son plein gré pour un idéal noble et pur — mais au champ des sacrifices, des *vaincus*.

Ils frappent avec rage ; ils sont frappés. Ils haïssent et on les hait. Loups qui se dévorent entre eux !

Qui n'aperçoit en cette guerre la terrible action du Destin servi par les pires instruments de l'humanité, par les fils de la fatalité ?

Les aviateurs massacrent les populations, froidement, tuent à coups de bombes, femmes, vieillards, enfants, ensevelis sous les décombres de leurs maisons.

Assassins que l'on traite en héros, que l'on décore et félicite, alors qu'ils devraient aller au bague ou à l'échafaud !

Les sous-marins s'attaquent aux paisibles paquebots. Dès 1915, le grand transatlantique « Lusitania » allant de New-York à Liverpool et ayant à bord plus de 2000 personnes, est torpillé par un sous-marin allemand dans les eaux anglaises, en Irlande, sans sommations, à deux heures de l'après-midi. Il y eut plus de 1500 victimes, car le paquebot sombra en une demi-heure, engloutissant pêle-mêle les femmes, les enfants, les civils, appartenant, en certain nombre, aux pays neutres. Plus de dix bébés en dessous d'un an furent noyés !

On emploie les pires moyens pour se détruire, dans cette guerre, chef-d'œuvre des « civilisés » : obus toxiques, gaz asphyxiants, jets de pétrole enflammé. La science est appliquée à la destruction humaine et les cerveaux les plus remarquables collaborent à la tâche infâme.

On a dépassé les bornes habituelles de la cruauté, avec les gaz chlorés, bromés, cyanurés, qui font mourir au milieu d'atroces souffrances, qui corrodent, rongent, aveuglent et torturent les misérables victimes, on a franchi les bornes du mal lui-même en inondant l'ennemi, de part et d'autre, à l'aide d'acide sulfurique projeté au

loin, en brûlant les soldats avec des jets de goudron et de pétrole enflammés envoyés dans les tranchées par des lance-flammes.

Les aéroplanes et les Zeppelins bombardent sans cesse les villes ouvertes : Calais, Dunkerque, Boulogne, Paris, Nancy, etc., chez nous; Cologne, Francfort, toute la rive du Rhin reçoivent la visite des aviateurs français et anglais. La mort tombe chaque soir du ciel sur les civils. Tous ces procédés inqualifiables sont dignes des barbares sadiques que nous sommes.

On affame les populations des pays envahis, de Belgique, du Nord de la France ; les Allemands ne fournissent pas de vivres ; les Anglais empêchent tout ravitaillement extérieur, interdisent tout envoi de secours aux villes occupées, de peur que l'Allemagne n'en profite. Seuls, quelques comités hollandais ou américains peuvent fournir de rares et médiocres aliments de conserve.

La guerre d'usure prônée par les belligérants consiste à faire mourir les gens de faim.

Et, en plus de cela, les Alliés bombardent les villes françaises occupées : Douai, Lille, Cambrai, tandis que les Allemands les dévastent, les incendient, déportent les habitants, les emmènent comme otages ou les parquent dans des camps de concentration.

Tenez, faisait Lambert, voici ce qu'osait écrire M. Ed. Thierry dans l'*Economiste Européen* de décembre 1914 :

« Il s'agit d'une guerre d'usure : or, par quelle méthode userions-nous plus sûrement notre ennemi qu'en le réduisant à ses propres ressources alimentaires, quand nous savons d'une manière

absolument certaine qu'en raison de deux circonstances que ses grands chefs n'ont point prévues (échec de l'attaque brusquée et mauvaise récolte de 1914) ces ressources sont à peine suffisantes pour nourrir pendant huit ou neuf mois son armée et sa *population civile*... Une nation de 68 millions d'habitants ne saurait attendre son dernier morceau de pain pour demander grâce ».

L'auteur se trompait naïvement et grossièrement sur les ressources intérieures de l'Allemagne, mais son calcul n'en était pas moins odieux et il voulait, ainsi que la plupart des *bons* français, réduire l'adversaire par la famine. Mourez d'inanition, enfants en bas âge, jeunes filles, adolescents, vieillards !...

— Oui, tout cela est infect, opinait Dobel.

Et moi qui ai passé trois années sur le front, je puis rapporter des souvenirs personnels qui démontrent l'abominable état d'âme que développe une guerre.

A plusieurs reprises, par ordre supérieur et formel des autorités militaires alliées et ennemies, les soldats ne devaient faire aucun quartier. « Pas de prisonniers » intimaient les chefs. « *On tue tout !* » Et je vous assure que c'était observé. Aucune grâce, on fusillait à bout portant ceux qui se rendaient, les mains levées, éperdus et suppliants.

Les nettoyeurs de tranchées, systématiquement, la pipe en bouche, le couteau de surineurs au poing, expédiaient dans l'autre monde — souhaitons qu'il soit meilleur que celui-ci ! — tous les Allemands qu'ils trouvaient sur leur chemin ; ils avaient beau crier : *Kamarad, Ka-*

marad. Un coup de pointe, vlan ; de plus loin, pan ! un coup de fusil. Ça ne traînait pas. J'avais la nausée ! »

Les narines de Lambert frémissaient imperceptiblement, seul signe d'émotion que traduisait en général son visage froid et flegmatique.

— Ces faits, répliquait-il d'un ton mesuré, excuseraient le mot d'un de mes amis qui répondait à quelqu'un lui faisant remarquer que, depuis la guerre, il survenait beaucoup moins de crimes sensationnels, qu'il n'y avait plus d'apaches : « Tous les assassins sont au front ! »

N'est-il point scandaleux, poursuivait Gaston de voir la grande presse faire l'apologie de toutes ces horreurs dont nous nous entretenons en ce moment ?

J'ai gardé quelques articles de journaux en témoignage de ces turpitudes, de ce battage immoral. On n'a que l'embaras du choix. Et Lambert feuilletait des coupures du *Matin*, du *Journal*, la feuille à Humbert, du *Gaulois*, de l'*Echo de Paris*, etc...

Ecoutez ce que l'*Echo de Paris* insérait dans son numéro du 1^{er} novembre 1914 sous ce titre : « Dans les tranchées : d'un sous-officier d'artillerie ».

« Ici nos 75 ont fait de bonne besogne. Des tranchées allemandes ont été visitées par nos obus, et un fantassin qui a eu la courageuse curiosité d'aller voir ce qui se passait dans ces cachettes d'où rien ne sortait plus, n'a aperçu que des cadavres d'enfants de 17 ans et d'hommes à cheveux blancs ».

Oh ! la belle besogne !

Et dans le numéro du 4 décembre du même

journal, Maurice Barrès, l'élégant ironiste, ne voulait-il pas qu'on enrolât les brigands corses et autres ; ces messieurs se vantent d'avoir assassiné des femmes et de nombreux hommes, ils se trouvent donc tout désignés pour qu'on utilise sur le front leur capacité professionnelle. Mourir pour la patrie sacrée, tel est, paraît-il, leur rêve tardif et généreux. Cela les réhabiliterait. Coup d'œil juste, main prompte, aubaines à la clé. Place dans les rangs de l'armée pour ces incompris, clame Barrès qui s'offre sans doute la physionomie de ses candides lecteurs. Mais après tout, pourquoi les honnêtes gens seulement se font-ils casser la gueule !

— Le sait-on ; franchement le sait-on, bougonnait Elias. La mentalité humaine est si bizarre et la vie a si peu de valeur au jugement de ceux surtout qui ne risquent point la leur !

N'assistons-nous pas, Dobel et moi, dans les hôpitaux, aux scènes les plus écœurantes : arrivée de malades épuisés, affamés, couverts de vermine plus que de vêtements, que l'on a trinquéballés des jours entiers dans d'ignobles trains sanitaires, délaissés et sans soins ; blessés qu'on laisse crever dans un coin parce qu'il n'y a plus rien à tenter ou qu'on les oublie ; pénurie de médicaments, brutalité des majors et des chirurgiens, indifférence absolue, flirtage de ces dames infirmières qui nouent des intrigues avec les médecins ou leur font les yeux doux aux pieds des lits de souffrance !...

Le médecin-chef de Paris-Plage qui vient d'être remplacé — il a reçu de l'avancement et la croix de la légion d'honneur — le docteur X... était tout simplement une brute. Il insul-

tait et rudoyait les blessés *qui ne marchaient pas assez vite* lorsqu'il s'adressait à eux. Il leur allongeait alors des coups de pied dans le cul ; il refusait d'accorder les congés de convalescence ordonnés par le ministre de la guerre, sous différents prétextes ; il n'admettait point que l'on transportât en automobile des blessés encore mal guéris ou des convalescents qui devaient se traîner lentement et péniblement à pied jusqu'à Etaples.

Malgré leur situation assez peu enviable, je vous promets bien pourtant que les blessés s'estimaient heureux. Aucun, contrairement aux rancantars de journaux, ne demande à retourner au feu.

Leur seul souhait, quand ils s'en vont, est d'être blessé à nouveau le plus vite possible, de recevoir la blessure-filon, pas grave mais qui les rend impropres au service de campagne, et de revenir ainsi longuement dans un hôpital.

Ce qu'ils ont vu à la guerre est tellement dégoûtant, sous tous les rapports, qu'ils ne veulent plus repasser par de telles angoisses physiques et morales que celles endurées à ce spectacle vécu.

N'est-il pas vrai, Dobel ?

— Oui. La guerre n'est objet de littérature que pour les gens qui ne l'ont pas faite. Et les mots héroïques sont prononcés à quelques kilomètres au moins en arrière des lignes de feu. Dans la fièvre ou l'abrutissement des combats, on souffre, on marche et l'on meurt en silence.

Lambert reprenait la parole.

— Le pauvre soldat qui tombe pour ne plus se relever ne se doute pas du peu de chagrin que

son trépas, considéré comme glorieux, cause parfois à sa famille, si l'on en croit encore Barrès qui narre l'anecdote suivante sur laquelle il s'ex-tasie :

« Écoutez cette lettre que vient de recevoir un soldat du 95° d'infanterie. Sa sœur lui annonce la mort de leur frère tombé face à l'ennemi :

« Mon cher frère, ton frère vient de mourir, mais il ne faut pas le pleurer, car il a été blessé en faisant son devoir et sa mort est belle.

Je t'envoie un mandat : *bois à sa mort comme tu boirais à sa noce* ».

— Ça c'est le mot de la fin, s'esclaffaient Döbel et Elias, le mot énorme qui assomme comme un pavé — le pavé de l'ours. Barrès l'a-t-il inventé à lui tout seul ? Quelque sœur est-elle capable de prononcer d'aussi révoltantes paroles, d'écrire de semblables *mots*, même pour épater la galerie ?

— Quoiqu'il en soit, concluait Lambert, les honnêtes gens ne peuvent admirer les armées, en dépit des actes de bravoure qu'elles accomplissent, des actes d'héroïsme de certains individus qui s'y trouvent ; les armées, dans l'ensemble, ne sont que des conglomérats de criminels par accident, par occasion, conduits de gré ou de force au carnage, au meurtre, à l'assassinat, au pillage par les maîtres du gouvernement qui ont établi des lois *ad hoc*, les lois civiles et même chrétiennes de la guerre !

Le militarisme est haïssable, car il est l'estampille rouge de la barbarie, le réceptacle des forces mauvaises, ténébreuses, et l'humanité ne sera belle et noble que le jour où il n'existera plus de soldats ni de prêtres, car le cléricalisme

qui s'unit toujours à l'armée est, lui, le réceptacle des forces occultes d'où proviennent les malheurs, les dangers incessants, les frayeurs, les paniques assaillant comme des ennemis cachés dans l'ombre, la race des hommes corrompus et *séduits*.

L'armée et le clergé sont deux institutions jumelles qui maintiennent la foule dans les bas-fonds de la bestialité, du vice et du crime (pour le plus certain profit des monarques, pontifes et meneurs), grâce aux menaces civiles, militaires et religieuses : la loi, le gendarme et le diable : *l'Enfer* quoi !

Les hommes, naturellement faibles de volonté consciente sont groupés, fanatisés, pipés, menés au sabre et à la houlette par les *dirigeants*.

Ne sommes-nous pas aujourd'hui aussi barbares, cruels, malpropres, que les sauvages de jadis, que les primates de l'âge des cavernes, avec l'aggravation que nous plions à nos fautes, que nous rendons complice de nos crimes, la Science qui ne devrait servir qu'au progrès ?

Le Destin qui est la mise en action et la réalisation *intégrale* de nos propres virtualités, de nos potentialités et de celles de tout l'Univers, le Destin qui est, pour une part, notre œuvre, déroule sur notre monde les phases de la Guerre peut-être la plus féroce qui ait existé.

Puisque nous ne pouvons échapper à son étreinte, subissons-là, mais ne nous pâmons point sous cette immonde caresse qui nous émascule.

Tous les esprits vraiment élevés ont senti et proclamé l'abomination de la guerre et la criminalité des soldats, même et peut-être surtout

ceux qui ont appartenu à l'armée, qui ont combattu en conservant néanmoins l'indépendance et la droiture de leur jugement.

Alfred de Vigny, entre autres, a eu cette noble franchise, et son livre : *Servitude et Grandeur Militaire*, est un terrible réquisitoire contre l'Armée.

Gaston de Lambert, ouvrant ce volume, lisait alors ces quelques passages :

« Je suivais dans ses conséquences possibles cette abnégation du soldat, sans retour, sans conditions et conduisant quelquefois — Vigny aurait dû écrire : souvent — à des fonctions sinistres ».

« Encore une fois, les armées et la guerre n'auront qu'un temps, car malgré les paroles d'un sophiste que j'ai combattu ailleurs, il n'est point vrai que, même contre l'étranger, la guerre soit divine, il n'est point vrai que la terre soit avide de sang ».

La guerre est maudite de Dieu et des hommes mêmes qui la font et qui ont d'elle une secrète horreur, et la terre ne crie au ciel que pour lui demander l'eau fraîche de ses fleuves et la rosée pure de ses nuées ».

Elias, alors, saisit la XVIII^e carte du tarot, parmi les lames étalées sur la table de travail du comte et prononça :

« La Lune, la rosée, une écrevisse dans l'eau; deux chiens hurlant à la lune ce soleil des morts, au pied de deux tours, un sentier qui se perd à l'horizon et parsemé de gouttes de sang.

Les abîmes de l'Infini béent. L'esprit soumis aux instincts, aux forces matérielles du monde visible, hurle de frayeur au sein des ténèbres

d'où surgissent les ennemis cachés, les forces occultes. La Nature souffre, le mouvement est rétrograde. Les déceptions et les dangers se disputent l'âme hallucinée par la pâle et blafarde lumière de la lune qui se reflète dans l'eau trouble et rougie ».

— Voici, reprenait Lambert en feuilletant à nouveau le livre de Vigny, les propos que l'écrivain prête au capitaine Renard contant qu'il a tué un enfant au cours d'une attaque de nuit :

« Nous étions en guerre ; il n'est pas plus assassin que je ne le fus à Reims, moi. Quand j'ai tué l'enfant russe, j'étais peut-être aussi un assassin.

Dans la grande guerre d'Espagne, les hommes qui poignardaient nos sentinelles, ne se croyaient pas des assassins, et étant en guerre ils ne l'étaient peut-être pas. Les catholiques et les huguenots s'assassinaient-ils, oui ou non ? *De combien d'assassinats se compose une grande bataille ?*

Voilà un des points où notre raison se perd et ne sait que dire. C'est la guerre qui a tort et non pas nous ».

Et ailleurs :

« La philosophie a rapetissé la guerre, heureusement ; les négociations la remplacent ; la mécanique achèvera de l'annuler par ses inventions.

Mais en attendant que le monde encore enfant se délivre de ce jouet féroce, en attendant cet accomplissement bienfaisant qui me semble infaillible, le Soldat, l'homme des armées a besoin d'être consolé de la rigueur de sa condition ».

Le soldat est un esclave, tranchait Lambert

en fermant le volume. Le prêtre — cet autre serf — qui le contraint au meurtre, fait bien peut-être de l'absoudre. Le soldat n'a fait qu'obéir ».

— Dédions, disaient les trois amis, ces assertions sobres, mais vigoureuses, de Vigny, aux évêques, aux prêtres, pasteurs, rabbins, qui bénissent les drapeaux et les armées, les lancent au pillage, à la profanation des foyers et des temples « divins », les exhortent à l'assassinat, au nom d'un dieu soi-disant de miséricorde et d'amour ; dédions-les au Pape, Souverain Pontife tremblant et sénile, à tous les patriotes enivrés de sang.

Oui ! Trois fois oui ! La haine et le crime légitimés, imposés, sanctifiés, honorés, sont et restent des fautes irrémissibles.

Le brigandage bas auquel nous assistons rend bénins les attentats anarchistes, ferait presque excuser les crimes des assassins isolés, les représailles révolutionnaires.

Le monceau de cadavres accumulé par les armées depuis 1914 défie toute comparaison. *Il cache le reste !*

La Bête de l'Apocalypse est là, qui écume et rugit. Elle se pourlèche les babines pourpres.

L'Archange ne la terrassera-t-il point ?

XIX

LE SOLEIL

« Si on te donne un soufflet sur la
joue droite, tends la joue gauche ».

JÉSUS.

« Si quelqu'un te demande ton
manteau donne lui aussi ta
tunique ».

JÉSUS.

Les mois s'écoulèrent sans apporter de changements notables à la situation générale.

La défection de la Russie créait cependant de grandes difficultés aux Alliés, car elle libérait un fort contingent de troupes allemandes qui viendraient renforcer, en temps voulu, le front occidental.

La guerre semblait devoir durer longtemps encore, les adversaires étant résolus à lutter jusqu'au bout de leurs moyens extrêmes.

Mais en 1918, les événements se précipitèrent. La formidable offensive allemande, attendue depuis janvier se déclancha le 21 mars, avec la violence du désespoir.

Coûte que coûte, l'ennemi voulait passer, crever nos lignes, atteindre Paris et les côtes en séparant les armées franco-anglaises. On sentait l'envie, plus encore le besoin d'en finir au plus vite.

Sous le choc terrible, les Alliés plièrent.

Paris et Calais furent menacés. L'avance vers Amiens fut foudroyante. Les populations s'enfuyaient devant l'invasion imminente ; la Capitale se vida en quelques jours.

A Paris-Plage, la panique se produisit entre les 27 et 28 mars surtout. Les gens affolés partaient en hâte, en voiture, en auto, à bicyclette, dans la direction du Tréport — car les trains étaient bondés et n'assuraient plus le service régulier d'ailleurs, en raison des circonstances périlleuses et du transport des soldats.

Par des moyens de fortune, à prix d'or, des milliers de personnes, sans vivres et sans bagages, incertaines d'un gîte, s'efforçaient d'échapper à l'étreinte germanique qui se resserrait.

Le comte de Lambert prit le parti de rester. Un second fils lui était né au milieu de 1917, il ne voulait point faire courir à ses enfants les risques d'un voyage rendu extrêmement pénible par l'encombrement des routes et des villes.

On fut à un doigt de la défaite. Il était, comme on dit vulgairement, *midi moins cinq*.

La poussée allemande fut néanmoins enrayée partout. Elle se heurta au mur d'acier que lui opposèrent les poitrines de nos troupiers impavides.

Les ruées successives, de droite et de gauche, ne réussirent point davantage. Le flot s'endiguait. Mais durant avril, mai et juin, la situa-

tion des Alliés demeura tragique. Il s'en fallut de bien peu que leurs lignes ne fussent trouées.

Et alors c'était Paris assiégé, Dunkerque, Calais, Boulogne, Dieppe, tombant aux mains des Allemands qui, maîtres des bases de ravitaillement anglaises, eussent tenu Albion sous le feu de leurs pièces à longue portée.

Les semaines se déroulèrent troublantes

Paris, Londres, Dunkerque, Calais, Boulogne, Etaples rapprochés de la ligne de feu, étaient régulièrement bombardés par les Gothas qui causaient des dégâts considérables et des pertes élevées parmi les civils ensevelis sous les décombres ou dans les caves.

Le bombardement par grosses pièces d'artillerie s'ajoutait à celui par avions, notamment pour Paris et Dunkerque.

Fin juillet, Foch commença sa manœuvre implacable et hardie, grâce à laquelle l'Allemagne, du reste lasse, fut contrainte de reculer pour ne plus s'arrêter qu'à la débâcle.

Assuré de l'appui régulier des contingents américains, Foch put frapper à coup sûr, engager l'avenir et l'ennemi prévoyant la mise en jeu d'une armée fraîche sous peu de mois, regarda en arrière, vit le Rhin menacé et dut songer à raccourcir de suite son front de bataille.

Il commença donc la retraite, poursuivi par l'adversaire qui le harcelait.

Alors eut lieu, en septembre, la proposition faite par l'Autriche à tous les belligérants, d'une Conférence de paix : 3^e proposition des Centraux. Elle n'eut point de succès.

A ce moment les Anglais s'emparaient de

Cambrai, Saint-Quentin, puis de Douai et de Lille, le 17 octobre.

Seule cette dernière ville était indemne. Les autres avaient été en partie détruites et incendiées.

Douai brûlait depuis le 6 octobre ; les Allemands et les obus anglais y avaient mis le feu. La population, entièrement évacuée, avait été emmenée en Belgique, à pied, par les hordes de Guillaume II qui pillèrent de fond en comble la riche cité, qui saccagèrent toutes les maisons, en soldatesque émérite.

Le 6 octobre, dans ce décor de flammes et de brigandage, toutes les puissances ennemies demandèrent aux Alliés un armistice général et immédiat avec négociations de paix basées sur les quatorze propositions du Président Wilson.

Les Alliés ne montrèrent nul empressement à accéder à la demande de gens aux abois. Ils exigeaient la capitulation pure et simple de l'Allemagne sachant qu'elle était épuisée et que la Turquie et l'Autriche se détachant d'elle afin d'obtenir un armistice instantané pour leur part, la Germanie était vaincue.

La Paix vint enfin. Le 10 novembre 1918, Guillaume II ayant abdiqué, l'armistice était signé qui mettait fin aux hostilités entre l'ancien empire teuton et les puissances de l'Entente.

La Paix ! Mais quelle désagrégation de pays ! Que de ruines à relever ! Que de cadavres et que de dettes !

La malédiction soit sur ceux qui voulurent cette guerre immonde !

La Russie se débattait toujours dans l'anar-

chie sanglante. Les convulsions de la Terreur secouaient ce corps immense et faible.

Nicolas II et toute sa famille avaient été fusillés par les bolchevistes, expiant les siècles de tzarisme.

L'Autriche-Hongrie se désagrégait, entrait en révolution, l'Allemagne abattue ainsi qu'un énorme sanglier entendait sonner sur son corps l'hallali de la curée. Dépouillée par ses vainqueurs de la rive gauche du Rhin, de toutes ses colonies africaines, elle subissait à son tour les injustices de la conquête et de la spoliation. A la veille de se muer en république, elle s'agitait dans les transes, anxieuse du sort que lui réservait une paix sans espoir.

Où s'arrêterait le torrent des saignées que les guerres civiles provoquaient et provoqueraient à leur tour ?

On ne pourrait échapper à la marée de sang. Elle ne s'étalerait d'un côté, ne reculerait d'une part que pour remonter ailleurs.

Flux et reflux.

Les Alliés eux-mêmes qui déjà n'avaient su éviter la faute des annexions territoriales qu'ils avaient tant reprochée à leurs ennemis, échapperaient-ils à l'ère des réactions futures, chez eux ?

Leur union serait-elle éternelle ?

La reconstitution des petites nations, opposée au fédéralisme pour lequel l'Europe s'était battue depuis plus d'un siècle et qui fut l'objectif principal de Napoléon I^{er}, ne créerait-elle point de nouveaux germes de discorde, ne rallumerait-elle point des ambitions mal éteintes, n'exciterait-elle point d'insatiables appétits ?

Et la France ? Ses alliés se battaient pour eux, sur son dos, depuis 1914. Elle manquait d'hommes, les Français ayant toujours marché jusqu'à la dernière seconde ! Derrière eux, les Anglais et les Américains leur donnaient des tapes d'encouragement.

Les territoires repris aux Allemands sur notre propre sol consistaient en décombres, en amas sans nom, en villages rasés, en cités mortes ou brûlées.

Lambert comparait la France aux parents héroïques qui préféreraient ravoïr le cadavre de leur enfant plutôt que de laisser cet enfant en vie entre les mains d'étrangers.

On rentrait en possession de lieux dévastés, dénudés, *sans habitants* pour la plupart.

D'ailleurs quel mépris envers les populations de ces malheureux départements qu'on avait criminellement laissé envahir. Elles ne comptaient point ; les Allemands les rançonnaient toujours, les évacuaient ensuite parfois.

Quant aux Alliés, ils ne s'occupaient point de leur présence et ils avançaient méthodiquement dans le *no mans land* illuminé par la torche des incendies.

C'était cela la victoire !

Elle coûtait cher à beaucoup.

— On voit que les jean-foutre qui dirigent la guerre ne sont pas originaires des départements envahis, se laissait aller à dire Lambert en songeant aux effroyables maux qui accablaient les provinces reconquises du pays, et où l'on continuait à crever de faim et de misère !

Et c'était pour tous ces beaux résultats que se poursuivait depuis plus de quatre ans, une lut-

te sans merci, que l'argent se répandait à pleines tonnes !

En 1918 chaque pays dépensait environ 80 milliards. Trois à quatre cents milliards par année, tel était le bilan de l'Europe et de l'Amérique du Nord. Neuf cents milliards comme total depuis 1914 ! Décidément les impôts marchaient à souhait et le bon public couvrait sagement les emprunts.

Parviendrait-on quand même à éviter la culbute, la faillite des Etats ?

L'humanité souffrait. Elle pâtitrait longtemps encore, à demi résignée par ici, furieuse par là, s'engourdisant durant les périodes d'accalmie pour se réveiller tout à coup sous le fouet de son sombre destin, car l'Europe a mauvaise conscience : elle a déjà le remords de ses crimes. On ne digère pas vite une douzaine de millions de cadavres.

Vers l'an 2000 correspondant au changement de signe zodiacal, une vaste transformation des institutions et des forces de la Terre et de l'humanité s'effectuerait.

Le catholicisme romain s'effondrerait. Ce serait la fin du christianisme confessionnel et conventionnel, du protestantisme hybride.

Une nouvelle forme religieuse apparaîtrait qui réaliserait en partie les enseignements élevés de la croyance de Jésus et de l'Occultisme hermétique.

Les nations s'uniraient après l'ère de guerres qu'elles auraient traversées depuis un siècle surtout, et de leur souffrance réciproque, de leur égoïsme châtié, naîtrait une évolution durable.

L'Avenir de la Terre se conditionnerait par

le Passé et le Présent, dont il dériverait comme le fils sort de sa mère, le fruit de la graine.

Il est contenu en germe dans la nébuleuse originelle et il n'est que le développement des phases successives de l'Être, de l'Organisme, qu'est le globe.

La Terre est vivante. Son magnétisme aromal, manifestation permanente de son énergie nerveuse et psychique, cherche à s'équilibrer au milieu des sursauts et des oscillations auxquels il est soumis.

Ce magnétisme nous pénètre, méditait Lambert qui communiait intimement avec la Nature.

Nous sommes les enfants de la Planète, tous, hommes, animaux, plantes, minéraux. Nous formons une grande colonie cellulaire et dépendons les uns des autres, sommes traversés par le même courant fluïdique : le mouvement d'un seul atome modifie l'Univers, car il se répercute à l'infini ; la structure du Cosmos est une, la moindre ondulation se propage sans fin.

La Terre en évoluant nous fait évoluer, elle nous entraîne ; et en nous changeant, nous changeons aussi l'état du sphéroïde.

Unité. Un le Tout. Un dans Tout. Tout dans Un.

L'avenir de notre monde consistera donc dans un équilibre de plus en plus parfait de ses forces. Il pourra être, il sera grand et noble avec le temps, malgré les apparences contraires d'aujourd'hui et de jadis, de même que l'enfant capricieux, colère, chétif, deviendra par l'effet de la croissance et de l'éducation, un individu vigoureux, sain, maître de lui-même et de ses diverses facultés normalement cultivées.

L'Univers est animé par l'Esprit. Le but de l'Esprit est la connaissance, il est de triompher de la Matière informe, de la sculpter, de ramener peu à peu la Matière — conglomérat de forces ralenties — à l'Esprit qui est le pivot de l'Idée, qui se confond avec l'Idée d'où provient le Monde avec ses mutations.

L'Esprit est le pôle positif de la Substance dont la Matière est le pôle négatif. Il féconde donc la Matière, la matrice des formes. Sans l'Esprit, la Matière ne serait rien. Elle serait vide comme le Néant.

Et lorsque l'Esprit est parfait, sa projection sa correspondance objective sont parfaites.

Lorsque nous serons parfaits, nos représentations seront parfaites et adéquates, puisqu'elles sont notre objectivation, le reflet de la Volonté universelle ; lorsque la Terre sera évoluée, sa puissance sera harmonieuse, toutes ses composantes organiques seront mues selon un mouvement rythmique — et alors le Monde, notre monde resplendira comme le Miroir de Dieu.

Cela c'est le Grand Arcane du Mystère éternel, de l'Alchimie mystique et éthique dont l'essence est incommunicable — il faut l'atteindre en soi-même et par soi-même — c'est l'œuvre du Soleil radieux qui brille dans tout son éclat d'or incandescent, d'or impollué.

Œuvre suprême, idéal, conséquence néanmoins du déterminisme inflexible des faits et des choses, du déroulement de la trame des phénomènes derrière lesquels réside la Grâce, cette lumière de la délivrance.

Le Destin régit l'Univers, puisque la Nature

est Dieu sous son aspect *formel* et qu'elle agit *motu proprio* de toute éternité.

Le Destin a pour sœur jumelle la Grâce qui est son sourire. Lorsqu'il entr'ouvre les anneaux de son cercle d'airain, l'Esprit reçoit les baisers de l'Illumination.

L'illusion tenace du libre-arbitre n'a d'autre source qu'en la naïveté de l'être qui se croit le centre individuel du Monde et qui prend pour *libre*, c'est-à-dire hors de toute cause et de tout effet, le jeu de ses volitions, de ses actes nécessairement déterminés, qui appelle libre arbitre la *conscience* qu'il possède de son existence, de ses manifestations physico-psychiques et de ses virtualités. Il lui est néanmoins impossible de faire, qu'à son gré, elles soient ou ne soient pas, se produisent ou ne se produisent pas, se réalisent dans tel sens ou non. Elles sont enchaînées l'une à l'autre par le principe de la causalité, sont fonction de *son* caractère personnel, de *son* tempérament immuable. La preuve en est dans la différence qui existe entre la conduite de chacun de nous et les intentions que nous avons. Nous nous décidons en fait d'après des motifs le plus souvent fort opposés aux projets que nous avons imaginés et dont la solution semblait dépendre de notre choix, tandis qu'en réalité elle était déterminée étroitement par la *qualité* mystérieuse de notre essence : la Volonté.

Tout est fatal parce que Dieu ne se dédit pas : une chose peut-elle, à la fois, avoir été et n'être pas, un événement arrivé pourrait-il ne pas être survenu sans déranger, par cette hypothèse,

tous les évènements passés et futurs, à l'infini. Un fait est la signature de la Nécessité.

Le passé, le présent, engendrent l'avenir qui, à son tour, deviendra le passé après avoir été le présent — et ainsi de suite dans l'ordre phénoménal et subjectif.

Cette chaîne sans commencement ni fin est l'anneau éternel de la Destinée.

On découvre donc le sens de l'orientation du destin universel en considérant l'évolution de la conscience et de l'Esprit qui s'élèvent, semble-t-il, des bas-fonds de l'inconscience et de la bestialité, vers la Connaissance, le Savoir, l'Amour.

Plus la conscience se développe, plus elle participe à l'existence divine et plus elle s'harmonise avec le jeu des forces et des puissances supérieures. Plus elle conçoit l'Unité universelle, plus elle s'identifie avec ce principe qui est sa propre racine.

L'évolution morale de la Terre sera la conséquence de l'évolution morale de ses composantes humaines et autres qui reçoivent leur impulsion de la force magnétique terrestre et des influx astraux. L'évolution agit de façon connexe. Le globe que nous habitons nous transmet ses énergies que nous transformons et lui restituons. L'échange est permanent, la transmutation de toute chose incessante.

Il faut donc, pour atteindre le point culminant d'évolution que la Volonté, la conscience soient reconnues identiques dans tous les hommes et dans tous les êtres, par chacun, et cela non pas théoriquement, mais pratiquement. L'individualité n'est qu'une apparence imputa-

ble à la matière, à l'extérieur, à la forme, au temps, à l'espace, à la causalité.

De l'intérieur tous les êtres sont uns. Il n'y a qu'un Etre : l'Etre.

C'est la même force qui les constitue et se polymérise par la Maya ou le prisme de la multiplicité se réfractant dans le Monde, miroir de la Vie.

Il est conséquemment nécessaire que l'individu se rende compte que c'est se détruire, *se tuer soi-même* que de tuer les autres. C'est la Volonté qui se nuit, se suicide, en s'ignorant elle-même derrière les masques qu'elle revêt.

D'où les erreurs, les maux, les souffrances abominables de la Vie — ce mensonge du Désir — d'où le Karman, c'est-à-dire la réaction fatale, l'enchaînement, la répercussion des actes, des faits, des phénomènes, qui font, qui tissent, la destinée individuelle et collective.

On subit ce que l'on fait subir aux autres à un moment donné, *tôt ou tard*, ici ou là, puisque le temps n'est qu'une illusion subjective et l'espace aussi.

Nul n'échappe donc — puisqu'il incarne la Volonté — à l'effet des actes commis, et seule l'évolution morale et intellectuelle permet de reconnaître l'identité de la Volonté, de l'Unité universelle et ainsi de se délivrer des erreurs et des souffrances causées par l'égoïsme. Le *moi* est faux.

C'est l'évolution morale qui amènera seule aux idées d'union, de sympathie.

Pour réaliser cette fin, il faut se sacrifier. Et les nations comme les individus doivent se sacrifier pour que s'accomplisse la synthèse des for-

ces et des âmes créatrice du royaume de l'Esprit béatifique.

Point de maîtres parmi les hommes ni parmi les nations ; point de dominateurs.

Jésus, le Fils de Dieu, le plus grand de tous les Hommes, a dit : « Ne donnez à personne le nom de Père ou de Maître. Ne soyez point soumis à l'un d'entre vous ainsi que l'exigent les chefs des nations. Vous n'avez d'autre Père que Dieu ».

Et il a dit aussi :

« Si on te donne un soufflet sur la joue droite, tends la gauche.

Si quelqu'un te demande ton manteau, donne-lui aussi ta tunique ».

Ce qui implique l'abandon de ses propres biens, l'amour total envers le prochain, la reconnaissance de l'Unité de l'être.

Le voisin c'est toi. Chacun est *moi* et ce moi est le *toi*.

Le sacrifice, c'est la mort de l'égoïsme, le dépouillement du masque et du travestissement. L'égoïsme est la source de l'erreur, de la volonté individuelle qui se précipite dans la vie pour l'absorber, en aveugle qui ne voit pas qu'il la limite à son minuscule effort.

Celui qui se donne sait le secret de l'être et de l'immortalité.

Le pays qui s'offrirait en holocauste à l'Idéal sans se défendre contre les assaillants par les armes, connaîtrait le secret de la véritable supériorité morale. Il aurait touché le fond de la révélation éthique et même sociale.

Les conditions du progrès de la Terre dépendent de la réalisation des idées unitives qui sont :

la bonté agissant contre la force ; la Fédération des Nations. Grâce à elles, l'esprit musèlera la bête, les guerres disparaîtront, l'équilibre s'établira, amenant le bonheur, la sérénité, le savoir joyeux et le gai travail.

Avant toute autre réforme, il faut remplacer la fausse morale qui a toujours eu cours de « la force immorale » primant le droit et la faiblesse, par la vraie morale qui consiste dans la raison, la justice, la liberté individuelle et collective, la pitié, l'amour, le respect d'autrui.

Ces principes doivent régner au sein des sociétés et des consciences.

Etre viril, fort, c'est en vérité affirmer l'énergie supérieure d'une âme et d'un corps parfaitement évolués ; c'est donc être bon et pacifique.

L'entraide est la loi qui supprime le *struggle for life*. La lutte pour la vie, la concurrence brutale, l'éviction des moins chanceux, caractérisent l'état animal et barbare. Une société policée, telle que Lambert la concevait, maîtresse de ses disponibilités, assure une place, sinon égale, du moins satisfaisante à tous ses membres. Elle n'a point de parias.

Plus de nitzchéisme grossier et sauvage. Plus de surhomme égoïste, froidement dominateur, tyran orgueilleux pour qui l'humanité est un tremplin ou un champ d'expériences, plus de conquérants de « génie » — le génie du mal, d'Alexandre à Napoléon — de monarques servis par une camarilla de généraux et de financiers, plus de prêtres au service de divinités monstrueuses qui se repaissent de sang et protègent les armées victorieuses.

La victoire ne prouve point la justice d'une

cause puisqu'elle est l'apanage de la force triomphante.

Plus de Bible, mais l'Évangile de Buddha et de Jésus débarrassé de sa gangue cléricale et mythologique.

Plus de Dieu-idole, personnel, rancunier, vengeur, et par bonheur inexistant, mais la reconnaissance du Principe Substantiel, transcendant et immanent, Essence de la Nature, origine et fin de la Connaissance, Père de tous les êtres.

Plus de carnages, plus de drapeaux ennemis, de peuples opposés.

Il n'y a qu'une seule chose qui pourrait, jusqu'à un certain point peut-être, excuser en partie cette guerre de 1914-1918 et la rendre utile, dans la mesure où un fléau peut jamais l'être, songeait Lambert, ce serait si une solide fédération européenne et mondiale sortait du grand conflit, accompagnée de garanties sérieuses, du désarmement général ou tout au moins de la limitation des armements.

Elle serait le prélude des États-Unis du Monde où toute frontière serait définitivement abolie, où tous les hommes seraient citoyens du Pays unique, de la Patrie.

On parle bien d'une *Société des Nations* qui sera instituée, mais elle semble devoir être exclusive de certains états tels que l'Allemagne ou exiger d'eux des conditions peu équitables.

Abolira-t-elle le militarisme ?

C'est là le point capital.

Il faut supprimer la source même du fléau de la guerre : la sinistre institution de la nation armée.

On ne devrait laisser que le nombre de sol-

dats strictement nécessaire au maintien de l'ordre intérieur, des milices, en attendant l'époque où il sera possible de s'en passer aussi.

Toutes les nations s'uniraient étroitement et veilleraient à ce que la paix ne soit plus troublée par l'une d'entre elles que l'on mettrait en quarantaine si elle cherchait à jeter la discorde ou à se préparer des avantages, par menaces, par manœuvres tendant à créer une coalition, une reconstitution militaire, etc...

Tous les pays jouiraient du régime républicain et démocratique, s'achemineraient vers le socialisme, non point d'Etat, mais coopératif et corporatif : socialisme anarchique, c'est-à-dire que chacun se gouvernerait lui-même en participant volontairement au bien-être collectif. Cet Associationnisme serait le fruit de l'évolution mentale et morale. Il reposerait sur l'altruisme et l'utilitarisme au lieu que les devoirs sociaux actuels résultent de la contrainte.

Le coût des armements serait consacré aux retraites ouvrières, aux assurances, aux crédits, pour lesquels, jusqu'ici, on n'a pas encore disposé de quelques pauvres milliards !

Cet avenir social n'est pas une chimère, se disait Lambert. Il est très réalisable.

La confédération universelle est la forme sociale logique d'une époque qui n'est peut-être plus si lointaine, malgré la politique des gouvernements bourgeois, à condition que l'intelligence et la conscience soient cultivées normalement par ceux à qui la charge en incombe : les parents, les instituteurs.

Les avantages spirituels, matériels et économiques d'une semblable association seraient im-

menses. Il faut toute la folie humaine, toute la passivité automatique des masses accoutumées à obéir, pour qu'elle ne soit point encore réalisée.

En tout cas si l'on ne parvenait qu'à établir une fédération relative pour l'instant, on pourrait avec de la bonne volonté appliquer les principaux moyens, grâce auxquels on éviterait la plupart des guerres.

Et Lambert se les énumérait :

D'abord réformer la mentalité par l'éducation et l'instruction. Inculquer à l'enfant la haine de la guerre, de la conquête, orienter les volontés, les énergies vers la paix, arriver à ce que l'on ne *veuille plus* la guerre en pétrissant l'esprit dans le sens des idées de concorde comme jusqu'à ce jour on l'a pétri en vue des luttes sanglantes, des rixes patriotiques.

Ensuite, mettre à la tête des gouvernements des chefs évolués, socialistes, nettement hostiles à tout conflit armé, former des diplomates pacifistes, *loyaux* — la diplomatie est jeu d'hypocrites, de menteurs rusés — dégagés de l'influence putride des grands financiers.

— Constitution des républiques dans tous les pays restés monarchiques. Les conquérants sont surtout les empereurs et les rois, ces consciences pourries.

— Enseigner et pratiquer une morale laïque, basée sur l'altruisme, la sympathie, la haute science positive, non sur la force, la dureté, la haine, l'égoïsme, l'ignorance des conditions de la vie supérieure, comme l'est la soi-disant morale de l'humanité.

— Saper à leur assise, les doctrines religieu-

ses des églises, avec vigueur, en élevant les enfants en dehors des cultes, en démontrant l'inanité et le danger des légendes religieuses et de l'enseignement *suraturel*, souvent immoral, qui y est annexé.

Enseigner l'histoire des religions, impartiale, comparative.

Inculquer la religion une et unitaire, élevée, universelle qui remplacera les mauvais cultes anti-chrétiens, anti-humains actuels.

La religion doit être *vraie*, scientifique quant à son fondement, idéale quant à ses aspirations infinies. Elle ne doit pas reposer sur des dogmes absolus et divergents d'une croyance à l'autre, sur des fictions, héritage des ancestralités superstitieuses et barbares qui faisaient de leurs légendes des certitudes.

Dieu est l'Être des êtres, identique en tout, en tous. Il est l'Unité parfaite, l'Essence, la Quintessence pure de l'Univers. Et la Religion doit, suivant son étymologie, relier entre eux tous les hommes et les rattacher au Principe Premier.

— Apprendre qu'on est à soi-même son maître, que nul n'a le droit de vous asservir, de vous commander, au nom d'un dieu, d'une église, d'un roi ou d'un état ; savoir que l'effort social, la coopération sociale constituent un devoir dérivant de l'anarchie bien comprise, puisque l'homme isolé est impuissant, qu'il ne peut quelque œuvre, quelque entreprise importantes que par l'union, la solidarité, l'affection et l'estime réciproques.

Il importe de consentir au sacrifice lorsqu'il est utile ou noble. Il convient de se sacrifier de son plein gré.

L'utilitarisme joint au sentiment profond du bien, lequel sentiment émane de la Conscience universelle, est une tendance naturelle de l'homme normal vers l'harmonie de ses facultés.

— Développer la culture de la Science qui est *vérité*, exactitude, qui montre ce qui est nuisible et ce qui est bon, qui indique les étapes de l'évolution, révèle les conséquences désastreuses des guerres pour le vainqueur comme pour le vaincu, de la Science qui expose la grandeur de l'Univers, la hiérarchie des mondes et des êtres de l'Espace, les lois de l'attraction et de l'affinité élective.

L'Astronomie, la Géologie, la Phylogénie, l'Ontologie, la Physique, la Chimie, retracent l'évolution de la Nature et de l'Homme, font voir la nécessité de la civilisation harmonieuse, de l'Associationnisme intégral, les maux de la barbarie militaire et sacerdotale résultant d'un effort primordial grossier et douloureux.

— Développer le culte de l'Art qui conduit à la Contemplation, à la Connaissance pure et désintéressée, à la Beauté idéale, vraie religion objective, dont le triple visage est Splendeur, Amour, Science.

— Instituer sur cette pierre cubique une philosophie synthétique, une Gnose large, haute religieuse, un spiritualisme moniste : l'Esprit est la Force de l'Univers qui se connaît ; une morale proclamant la responsabilité (puisque c'est *notre substance* qui agit) des actes qui s'enchaînent, se déterminent à l'infini et constituent la Destinée.

Cette éthique esquissera la migration proba-

ble des êtres au travers des différents plans du Monde. Le cycle des vies est incommensurable.

La délivrance — le Salut — consiste à s'en échapper pour vivre de la vie éternelle en Dieu.

*
**

Socialement, poursuivait Lambert, il serait nécessaire de créer des juridictions *internationales* chargées de contrôler les gouvernements, de régler les questions en litige : sorte d'aréopage suprême qui délimiterait les frontières, maintiendrait les races dans leurs droits naturels ou acquis de longue date, entraverait les combinaisons politiques secrètes.

Des commissions d'arbitrage permanentes fonctionneraient, tribunaux sans appel composés de jurisconsultes, de magistrats dont le rôle serait d'étudier sans cesse et de remanier le cas échéant, les conditions des divers pays, d'examiner les facteurs légaux (besoins des nations, expansion urgente ou justifiée de certaines d'entre elles, freinage des forces antagonistes inévitables et équilibre de leur manifestation), commerciaux, industriels, économiques, afin de réaliser autant que possible l'unité internationale, la justice, de favoriser les libres échanges, d'assurer la répartition des produits, l'écoulement respectif des matières, le cours de la fabrication, de l'importation et de l'exportation, etc...

Le libre-échange serait substitué d'ailleurs au Protectionnisme d'où proviennent les trusts, les accaparements, les agiotages financiers et finalement les guerres.

— Plus de douanes odieuses, vexatoires, de

prohibitions draconiennes au profit de quelques pays ou d'un seul.

— Suppression des impôts remplacés par un impôt unique et proportionnel à la fortune.

— Internationalisation de tous les grands détroits et passage stratégiques mondiaux.

— Neutralisation des mers.

— Unification du service postal.

— Abolition de la diplomatie secrète et contrôle sévère de la politique extérieure par les Parlements.

Des corps de consuls *internationaux* accrédités par la Juridiction Internationale Suprême, veilleraient à l'application et au fonctionnement des principes ci-dessus mentionnés, se livreraient à l'étude des nécessités agricoles, industrielles et commerciales des contrées où ils exerceraient leur mandat, dans le but de favoriser la vitalité et la légitime croissance des nations sans que les voisins ne souffrent d'une prépondérance exagérée. Aucun pays ne doit former tumeur et absorber la force personnelle d'autrui.

— Des débouchés coloniaux seraient accordés selon les besoins réels, l'augmentation de la population et suivant les capacités, les affinités ethniques, et non point dans un but de conquête. Aucune cession de territoire quelconque ne pourrait avoir lieu sans le consentement formel des indigènes.

Les vastes exploitations africaines conviendraient parfaitement à l'Allemagne si prolifique.

L'Afrique est une contrée immense à fertiliser et à transformer en Etat. Elle est riche et suf-

fit à assurer l'existence de plus de 200 millions d'Européens.

Il est au reste évident, s'avouait Lambert, que la surpopulation est un vice et un danger plus grands encore que l'abaissement de la natalité contre lequel s'élèvent avec tant de véhémence les recruteurs d'armées.

Les guerres sont une nécessité pour les peuples très prolifiques qui se trouvent à l'étroit chez eux, manquent d'issues et tentent alors d'envahir d'autres territoires. Le malthusianisme bien compris et sagement pratiqué remédierait aux causes de guerre et au paupérisme ainsi qu'à la misère physiologique.

Mieux vaudrait avoir un nombre limité de beaux et robustes enfants, contribuer à la sélection intelligente des races humaines, en raison des besoins réels des pays et proportionnellement à la richesse nationale, que d'en jeter beaucoup dans une vie précaire, enfants destinés à rester pauvres, à manquer de tout, à souffrir de mille façons et à devenir un jour de la chair à mitrailleuse, après avoir été les esclaves de l'Usine !

*
**

Grâce à cette ascension humaine, la lumière resplendirait sur la Terre régénérée, épanouie comme une fleur céleste dans les champs d'azur.

Les nuages noirs serrés en un amoncellement de montagnes mouvantes se seraient enfuis sous le souffle du vent purificateur, bientôt tiède, doux et embaumé.

Le débrouillement du chaos, des ténèbres,

laisserait apparaître un ordre de choses plus stable que Lambert entrevoyait dans une brume d'or qui le ravissait.

L'ère bénéfique commencerait sous la caresse des astres et l'étreinte légère des sept planètes-sœurs, gravitant avec nous autour du Soleil flamboyant.

La collectivité des êtres jouirait du bonheur, autant qu'est accessible le bonheur en ce monde de l'illusion et du mouvement.

Mais les animaux ne seraient plus torturés en vain par les hommes puants et carnassiers.

Et les hommes ne se mangeraient plus entre eux.

Et le globe qui suit sa destinée, s'harmonisant, atteindra le zénith : son apogée.

Les époques géologiques, tourmentées, volcaniques, effroyables, avec leurs êtres de cauchemar et d'enfer, de délire furieux, sont lointaines.

L'époque actuelle tombera aussi dans le passé, cet éternel abîme dont la gueule infinie engloutit les univers.

Un présent meilleur lui aura succédé.

Et le monde terrestre qui nous porte, qui nous enfante, à l'âme et à l'esprit duquel nous appartenons, de même que nous appartenons à son corps, nous fera tous bénéficier de son eurythmie.

Les saisons deviendront régulières, les entrailles du sol demeureront calmes.

Les vents souffleront mollement et la Mer apaisée suivra un cours moins tumultueux.

Les cataclysmes n'auront plus lieu, car la fièvre de la Terre sera désormais éteinte.

Le Soleil bercera la Terre dans ses rayons d'or fluide et pénétrant.

L'échange magnétique entre la planète et lui s'effectuera aurorelement, ainsi qu'une amoureuse titillation.

Suspendue à son cœur par l'attraction, la planète absorbera les effluves incandescents de l'Astre central avec une volupté plus délicate. La fécondité de ses flancs sera marquée d'une empreinte nouvelle. Minéraux, végétaux, animaux, hommes, porteront le signe de l'Idée parfaite qui s'incarne en eux et tend à se réaliser de mieux en mieux par les formes.

La Terre est un organisme vivant, immense à nos yeux. Chaque race en constitue une partie, chaque individu en représente une cellule.

Les minéraux et les métaux sont l'ossature du globe, les végétaux ses poumons, les animaux ses muscles, ses artères, l'humanité correspond à son système nerveux.

La Terre comme tout être naît, croît, évolue, se transforme, vieillit, dépérit et meurt.

Sa Volonté se réfléchit immédiatement sous l'aspect de représentation objective : l'Univers est l'effet de la Volonté éternelle, chaque monde est le reflet de sa propre puissance — et pour échapper aux mauvais rêves de la Vie, à la douleur, à l'ennui, à la mort et à la renaissance, il faut, à l'instar de chaque être limité au sein de l'Infinie Substance, qu'elle atteigne l'Unité parfaite de l'Esprit, l'Unité de la Conscience impersonnelle de l'Être qui la délivrera du mirage de la Matière et des filets de l'Egoïsme.

Lambert regardait avec l'œil intérieur les choses, les plantes, les arbres, les pierres qui

l'entouraient, les gens qui passaient, les nuages, la mer, les oiseaux, les insectes, les papillons semblables à des pétales de fleurs voltigeant :

Toi tu es cela, sentait-il et connaissait-il.

Il entrait dans la calme profondeur de l'essence.

Supprime donc ton propre vouloir et donne-toi à l'Infini sans peur et sans retour.

Ainsi les barrières seront brisées qui te séparent de l'immuable Quiétude, les formes s'évanouiront qui te cachent la majestueuse beauté de Dieu.

XX

LE JUGEMENT

« Père je remets mon esprit
entre tes mains ».

On aurait tort de supposer que la vie de Gaston de Lambert se composait de jours merveilleux, qu'elle était coupée de faits extraordinaires, qu'elle sortait de la norme ou se déroulait à l'instar des tableaux d'une féerie, au milieu de décors inouïs.

Le lecteur se tromperait entièrement, même lourdement, s'il croyait que notre héros agissait en magicien, conversait avec les esprits, les génies solaires et planétaires, se faisait servir par des lutins, s'exhaussait au-dessus des autres hommes sur un piédestal d'enchanteur, échappait aux préoccupations quotidiennes, aux soucis, aux menus ennuis, aux indispositions physiques ; s'il s'imaginait que Lambert avait des manières à part, un air sombre ou un regard étincelant à la Méphistophélès, qu'il jouissait de dons mystérieux grâce auxquels le bonheur lui coulait dans la bouche ainsi qu'une divine ambrosie.

Rien de tout cela. Le breuvage des dieux,

renfermé dans des coupes d'or enchassées de diamants et de rubis, n'était point son lot.

Il buvait et mangeait, se promenait et dormait comme tout le monde.

On ne le remarquait en rien, car ses façons étaient toujours simples et égales, son visage était assez froid, ses vêtements de bonne coupe étaient corrects, bien que fort usés et même rapiécés. Depuis la guerre, il avait fallu économiser sur les habits, sur les bottines, qui coûtaient très cher. La hausse des prix s'accroissait régulièrement — en même temps que les impôts — on payait n'importe quoi trois fois plus cher qu'auparavant.

Le comte de Lambert, distingué sans affectation, ne produisait donc aucune impression singulière, exceptionnelle, sur autrui.

Nul ne soupçonnait en lui un mage. Il n'offrait certes point l'aspect d'un « mahatma » ni ne présentait l'allure inquiétante d'un illuminé.

Il causait avec l'un et l'autre des mille riens de l'existence, voyait de temps en temps quelques réfugiés douaisiens ou les recevait à sa table, malgré qu'il préférât, de même que sa femme, rester confiné dans le tête à tête.

Il allait faire les courses de ménage, tout bonnement, dans les magasins de Paris-Plage, car Léonie était retenue à la maison par les soins qu'exigeaient les jeunes enfants et maintes fois, à son retour, Gaston gardait le dernier-né ou bien promenait avec l'aîné après lui avoir donné sa leçon de lecture et d'écriture.

Une femme de ménage assurait le gros service. Il y avait donc des coups de mains à fournir.

Léonie s'occupait de la cuisine fréquemment, cousait, raccommodait. L'après-midi on sortait, de deux heures à quatre heures en hiver, de quatre à sept, l'été.

Ce n'était que par intervalles ou le soir, à partir de cinq heures, dès novembre, que Lambert trouvait la tranquillité nécessaire au travail intellectuel.

Il ne pouvait plus comme jadis passer des jours entiers à la tâche, s'abstraire de l'ambiance à volonté et avec une telle force qu'il en oubliait totalement la terre.

D'autres obligations que celle de la pensée, le rivaient au sol. Les devoirs ennuyeux, mais urgents, le pressaient.

Plus tard, sans doute, reprendrait-il le cours d'une vie plus longuement méditative, spéculative et contemplative qui répondait à son tempérament, à ses aptitudes et à ses aspirations.

En attendant il effectuait, de ci de là, une expérience, contrôlait une idée chimique, à l'aide des quelques instruments rudimentaires, des rares produits qu'il s'était procurés.

Il écrivait, joyeux, sous l'inspiration fraîche versée par la mer ondulante et chantante ou par la forêt chevelue qu'il fréquentait sans cesse, il étudiait, se concentrait dans de profondes élucubrations, combinait les lames du Tarot dont les agencements complexes lui fournissaient un thème inépuisable par la substitution ou la dérivation et l'enchaînement du sens symbolique des hiéroglyphes.

Après le dîner composé d'un potage, d'une tranche de viande froide ou d'un poisson, d'un morceau de fromage, Lambert parcourait un

journal, puis se remettait au travail, à la lecture, jusque minuit, ne quittant le cigare que pour la cigarette.

L'Univers lui apparaissait alors aussi immatériel que les volutes de fumée qui tournoyaient dans la chambre, dessinaient des festons et des astragales gracieux.

Il entrait dans le cœur des Choses ; le jeu divin se révélait à lui et il s'amuseait, se délectait à le contempler.

Il dormait d'un bon sommeil, jusque 7 ou 8 heures du matin, puisant dans la vie nocturne du songe un bonheur, une volupté d'art, un contentement, une connaissance intime de la Nature, beaucoup plus intenses que dans la vie ordinaire.

Par le sommeil il pénétrait profondément dans le Monde intérieur, s'unissait étroitement aux modalités de l'Essence, tout en harmonies exquisés, en couleurs « parlantes », il saisissait le langage symbolique, le sens immédiat, les correspondances des êtres, des images, qu'il voyait sous un aspect de beauté souveraine et légère, impalpable, immatérielle et sujette à des *transformations* ravissantes, graduées et sans fin.

Les choses, les êtres se fondaient les uns dans les autres en une métamorphose singulière, mais significative et très émouvante.

La poésie des tableaux de songes !

Les reflets lumineux, les impressions étrangement inactuelles et cependant familières des rêves multicolores, nuancés de mauves, de lilas, de roses, de verts, de blancs et d'autres teintes inconnues à la rétine de l'œil terrestre !...

Voici donc un ensemble de renseignements très intimes qui illustrera les us et coutumes de notre Adepté, au détriment peut-être de l'émotion romantique, de l'intérêt romanesque, aux yeux de certains lecteurs.

On leur doit, néanmoins, la vérité sans fards, car ce livre n'est pas un conte fantastique à la Hoffmann, à l'Edgard Poë, un impossible et irréel récit à la manière d'Annie Besant. — mais un ouvrage *réaliste*.

Un Adepté est un *homme* en chair et en os, comme tous les hommes. Il n'appartient pas à une *autre espèce*, à une autre race qui serait composée d'êtres surnaturels.

Il ne se rend point invisible à volonté, ne se transporte point dans les airs, ne possède aucun talisman magique, ne ressuscite pas les morts, ne conserve point une éternelle jeunesse.

Son corps éprouve toutes les sensations ordinaires — même vulgaires — son âme ressent les émotions terrestres — plus et mieux que le commun des mortels — mais l'esprit victorieux coordonne, règle et domine les diverses impressions dont il se sert comme d'un marche-pied.

Lambert, s'il accomplissait les actes propres à n'importe quelle personne durant la journée, savait tenir son esprit haut et ferme, dans la troisième sphère concentrique aux deux autres

Tout en marchant, en saluant, en parlant, il savait s'abstraire du monde, s'isoler de l'ambiance vaine, il se réfugiait sans effort dans un milieu accessible seulement à son organisme astral.

Cette dualité ne le gênait pas trop quoiqu'il

arrivât qu'elle lui fit commettre quelque bévue.

Il semblait distrait.

Il poursuivait son rêve délicat en arpentant les rues, évitait automatiquement les automobiles et les obstacles, songeait, pensait aux graves problèmes qui l'occupaient sans trêve, tout en adressant un mot à tel ou tel, contemplait les magnificences d'un univers insoupçonné des « cadavres ambulants » en achetant un poisson ou une livre de beurre.

La vérité oblige à dire que parfois on lui rendait mal la monnaie, et qu'il ne s'en apercevait point.

Son esprit ne quittait plus guère l'asile reposant et somptueux de la Nature profonde, révélatrice, adéquate à ses affinités ; il s'enfermait en Dieu et dans le Grand Silence inviolé écoutait la voix secrète de la Puissance d'Amour et de Beauté, Puissance plus transparente que le diamant, plus rayonnante que l'Etoile embrasée, et qui le conjoignait à l'Essence d'où proviennent le savoir, la connaissance, l'extase calmes et doux comme un souffle embaumé du printemps.

Il percevait la directive de l'Infini, de l'Alpha à l'Oméga éternels, l'harmonie qui n'est point *préétablie* — puisque le temps n'est qu'un rapport subjectif — mais qui est l'ordre même et nécessaire des Choses objectives et qui appartient à l'Unité manifestant le principe de sa nature.

« Heureux qui peut comprendre le lien des choses entre elles ! »

Lambert, par ces pérégrinations supra-norma-

les, échappait ainsi le plus souvent aux contacts pénibles qu'impose l'existence quotidienne.

Il était parvenu à ne plus en souffrir lorsqu'il se heurtait au commun, à ne plus remarquer les gestes ridicules, laids, hypocrites, les airs bêtes ou faux, à ne plus se contrister de rien.

Il réprimait de suite ses froissements intimes, des mouvements d'impatience, de regret, les mots inutiles, et reprenait la plénitude d'un calme en apparence glacial qui n'aurait subi qu'un trouble imperceptible.

Il accordait presque instantanément les diverses vibrations de sa conscience d'une sensibilité aigüe, leur faisait rendre les sons d'une harmonie très complexe, très riche, dont son mental supérieur goûtait le sens ultime qui ne formait que l'une des premières notes sur le clavier de la Vie réelle — mais inconnue.

Le lecteur ne doit pas s'imaginer non plus que Gaston de Lambert, initié aux arcanes, hôte du Château Intérieur et Invisible, jouit d'une sérénité permanente, d'un bonheur extatique constant, d'une science transcendante et bénéficiât d'une grâce efficiente perpétuelle lui assurant l'existence édénique d'un privilégié des dieux.

Non pas. Le génie a ses somnolences.

On sait les luttes terribles qu'il eut à soutenir contre les assauts de la terreur, de l'angoisse, du doute, du désespoir, contre les forces occultes qu'il faut maîtriser et atteler à son char.

Que de chûtes et de rechûtes ! Que de duels poignants, que d'efforts pour apaiser son âme, aiguïser sa volonté, détruire ses imperfections !

Le feu de la forge divine l'avait torturé et brûlé, consumant les impures scories de son être

qui, symboliquement, de noir était devenu rouge, s'était dégagé de la putréfaction pour monter jusqu'aux cîmes glorieuses.

Il avait appris, non sans grandes difficultés, non sans déboires, à ne plus compter sur rien, à n'espérer rien, à ne désirer quoi que ce soit, à se détacher de tout, à rester indifférent aux échecs, aux maladies, aux maux, aux afflictions, aux événements de tout genre — stoïcisme non point théorique, mais *pratique*, en présence du Destin auquel l'esprit se soumet en le dépassant et en adorant Dieu.

Ni faiblesse, ni supplications, ni imprécations, ni murmures.

Serein, l'être demeure immuable, confiant en son Père.

Cet œuvre de délivrance n'est pas aisé à réaliser.

Il faut mourir à soi-même chaque minute, agoniser, pleurer, gémir, hurler, tomber bas, remonter à coups d'ongles dans le roc le gouffre du précipice, s'élever au-dessus des sentiments les plus vifs, nier la douleur et la vie, châtrer les instincts, dompter la maladie, dominer la souffrance physique et morale, transmuter toutes les valeurs de l'amour, de l'amitié, de l'attachement, de la morale.

— Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?

« Mon Dieu, mon Dieu, existes-tu ? »

Déchirée, l'âme faiblit, désespère, blasphème; elle s'obscurcit et se sent mourir à jamais, aspirée par le néant ou l'enfer.

« Vous qui entrez ici, laissez toute espérance ! »

A ce moment de solitude complète, de doute

atroce et suprême, de désagrégation absolue, au sein de ténèbres trouées de visions qui sont d'affreux épouvantails, à cette minute où la sueur dégouline sur un front livide, inonde un visage froid et contracté, humecte une bouche ouverte pour un cri de reproche, en un appel sans écho figé dans un rictus ignoble, l'esprit se réveille tout à coup, se résigne à la fatalité, se soumet à Dieu, et tombe doucement en un abîme de lumière.

— Père, je remets mon esprit entre tes mains.

Les yeux se ferment, les lèvres se joignent mollement, les muscles se détendent avec douceur, une paix idéale se répand sur la figure angélique.

L'œuvre céleste se consomme ; les sept planètes ne font plus qu'un, l'amour respandit à travers la Colère, le Soufre et le Mercure se mélangent intimement.

La volonté terrestre, personnelle, le désir, s'anéantissent, l'esprit voit et comprend que sa volonté et celle du Père qui est l'infini vivant ne doivent faire et ne font qu'une seule et même volonté divine.

La béatitude est descendue en l'âme.

Tout le reste lui vient par surcroît. Elle aime, elle comprend, elle sait. Elle porte la Nature entière en elle. Elle ne pâtit plus, car elle est inaccessible aux chocs et aux fluctuations du dehors.

Alors, le Chaos s'éclaire, l'âme se dilate et l'esprit se concentre. *Solve, coagula*. Tout l'Univers est là, dans cet aspir et dans ce respir.

Alors on dépasse les frontières de ce monde, on se dirige, par delà le bien et le mal, vers le

pic enveloppé d'une neige éternelle qui resplendit sous le soleil émanateur en jetant des feux d'étoile glacée, de pierreries, de gemmes multicolores.

Parvenu au sommet, on voit se dérouler au-dessous de soi l'immense panorama de la Vie, semblable à une nuée mouvante et changeante que pénètre l'Esprit qui se confond voluptueusement en ses replis vaporeux.

Uni à l'Essence Eternelle et Infinie qui constitue l'identité de Tout et soutient chaque chose comme le fil ténu d'un collier supporte les perles et les rattache l'une à l'autre, l'Esprit s'absorbe en l'Unique, s'anéantit en l'Unité parfaite reconquise, perçoit en quelque sorte cet Absolu que lui-même concentre et dans lequel il se perd avec ivresse.

Une ivresse dyonisiaque. L'ivresse de Dieu. Ni bien, ni mal, ni vrai ni faux, ni laideur ni beauté, n'ont de sens en cet état divin, en cet Etre de l'Etre, car toute relativité a disparu avec la forme bornée des représentations humaines et individuelles, au-dessus desquelles s'étend la magnificence d'un Dieu et d'une Nature qui n'ont et ne peuvent avoir de but ou de fin, puisqu'ils sont l'Univers vivant, l'Etre même, la Substance pure qui génèrent et embrassent ce que nous appelons l'Infini.

Les concepts de l'entendement ont achevé leur rôle cérébral.

L'être transporté sur ces hauteurs ou descendu dans ces profondeurs, est hors de l'intellect, de la pensée, de la conscience, des antinomies insolubles et irréductibles pour l'homme, du temps, de l'espace, de la matière, de la causa-

lité. Cela n'offre plus aucun sens, aucune réalité.

L'être participe à ce qui agit par Soi-Même sans se servir de moyens ni de procédés extérieurs.

Il n'est point de mots susceptibles de rendre compte de cet état de fusion bienheureuse en l'Absolu qui met en possession de facultés illimitées laissant explorer le champ de cette Nature naturante supérieure par ses actions, sa puissance organisatrice, à la Nature naturée qui n'est que l'expression des forces cachées et occultes, l'empreinte, le stigmate de l'Idée, le double physique des principes magiques.

L'Ethique consiste, à ce stade spirituel et mental, en l'équilibre toujours harmonieux, sous lequel disparaissent les oscillations, les divergences, les différences de niveau provoquées par les réactions partielles de l'univers visible et tangible.

La Renaissance morale est accomplie, pour l'Adepté arrivé à cette réintégration dans l'Essence, le Jugement de Dieu est porté.

L'ange aux ailes de feu a sonné la trompette du jugement dernier.

La tombe s'est ouverte ; l'homme, la femme et l'enfant, tri-unité symbolique du Monde, en sont sortis les mains jointes, en signe de vénération, d'union fervente avec le Principe Ultime.

Sous l'influence de l'Esprit, la Nature s'est réveillée, rajeunie par le baiser de l'éternel Enchanteur.

Elle a parcouru sa voie.

Et l'Esprit, maître du Monde qu'il a conçu,

a résorbé la Matière en lui. Les Cycles sont achevés.

L'Unité est conquise.

L'être, élu mystérieux, frère jumeau du Génie dont la voix est la parole même de Dieu, échappe à la roue du Destin qui noue et dénoue, en son mouvement sans fin l'écheveau des naissances et des morts.

Au fond des vertigineux Abîmes, le Cercle continue de tourner... ..



L'ANNEAU

Considérons les événements de la Terre
à la distance de Sirius.

Douai, incendiée en partie par les Allemands avait été en outre méthodiquement pillée et sacagée par la soldatesque.

Tous les objets de valeur emportés au compte des officiers, le reste, butin de la troupe, était volé ou cassé.

Lambert qui se rendit sur les lieux quelques semaines après l'armistice, trouva sa maison en bien triste état.

Des obus avaient démoli le toit et deux ou trois chambres ; dans toutes les chambres les meubles fracturés, brisés, gisaient çà et là en des poses ridicules ou pitoyables, les papiers de famille, les contrats, les lettres intimes, des notes, des livres de prières, des images, s'amoncelaient pêle-mêle.

Gaston marchait sur des cadres en miettes, sur des morceaux d'étagères, des photographies, des statuette mutilées. Il écrasait les mille reliques auxquelles sa mère tenait d'une façon si touchante.

Son cabinet de travail ressemblait à un capharnaüm ; les Allemands y avaient — Dieu sait pourquoi ! — accumulé des tas de vaisselle, des guéridons, des chaises et des fauteuils qui, normalement, devaient appartenir aux diverses chambres de la demeure.

La plupart des livres de sa bibliothèque manquaient ; ceux qui restaient traînaient de tous les côtés ou formaient sur le sol, sur des hauts d'armoires, des piles poussiéreuses et branlantes.

Les documents, les manuscrits, les exemplaires de sa revue, les collections de coupures de journaux, s'essaimaient au hasard, recouvraient le plancher.

Quel gâchis, quel désordre ! Que de tris et de rangements en perspective !

Vraiment c'était un travail décourageant à entreprendre.

Partout les vitres, les glaces, les tapis, les rideaux, les suspensions, les appliques d'éclairage, manquaient.

Plus trace d'un morceau de cuivre, d'un lambeau de toile, d'un ustensile de cuisine, d'un matelas, d'un sommier, d'une couverture, d'un vieux vêtement.

Le laboratoire avait souffert aussi : bocal en pièces, produits manquants ou éparpillés, instruments disparus.

Toutes les maisons de Douai avaient subi le même sort lamentable. Elles étaient vides, béantes, plaintives ; se plaignaient longuement par leurs portes ouvertes, leurs fenêtres crevées ; les larmes coulaient de leurs yeux de pierres, leurs flancs saignaient.

Les armées impériales avaient bien fait les

choses. Il faut leur rendre justice. Incontestablement elles savaient faire *la guerre totale* !

La ville montrait une physionomie lugubre.

La lourde solitude lui pesait, le grand silence l'oppressait, aggravait sa profonde douleur jusqu'à la détresse.

Des quartiers ne formaient plus qu'un amas de ruines : la Place d'Armes brûlée sur tout un côté, ainsi que la rue de Paris vers son extrémité, la rue de Bellain et la rue Saint-Jacques.

Quelques rares personnes revenues depuis peu de jours erraient à travers Douai morte et abandonnée, en quête d'une nourriture difficile, car le ravitaillement ne s'effectuait pas plus qu'ailleurs. Les villes libérées crevaient de faim, de malpropreté et de misère.

Le gouvernement pérorait. Paris recevait chaque semaine un souverain, jetait l'argent à la volée, faisait la fête.

Lambert ne pouvait songer à rentrer à Douai avec Léonie et les enfants avant plusieurs mois.

Il faudrait d'abord déblayer la maison, nettoyer, restaurer, remettre de l'ordre, parer au plus urgent. Ce n'était point possible pour l'heure, d'autant moins que Madame de Lambert mère, évacuée en Hollande, devait y attendre l'époque encore problématique de son rapatriement.

Elle avait bien supporté les terribles épreuves de ces derniers mois, les fatigues d'une route accomplie, tantôt à pied, tantôt en wagons à bestiaux ou en camions, et vivait aujourd'hui, résignée à son destin, dans la ville où s'abritait, humble et caché, le monastère des Carmélites dont sa fille Tèreèse était prieure.

Gaston poursuivait donc à Paris-Plage le cours de son existence recueillie.

Sa femme attendait la venue d'un troisième enfant au début de 1919.

Lambert ne pouvait, en conséquence, s'absenter ces temps-ci, se rendre auprès de sa mère ou à Douai.

Un avenir fort incertain, assez sombre et qui serait consacré à réparer, dans les mesures du possible, les désastres de l'invasion était sa seule perspective.

La folie des hommes avait passé, ne laissant que de l'abomination sur son trajet échevelé : des millions de morts, de mutilés, de malades, des cités détruites, des villages rasés, disparus, des pays entièrement désorganisés, des centaines de milliers de familles dispersées, réduites, des peuples affamés, mécontents, frustrés dans leurs espoirs et qui menaçaient les chefs, responsables ou non, sur l'ordre desquels le cataclysme s'était déchaîné sur la terre.

Nicolas II, le tzar divin de toutes les Russies, après de longues tortures morales, avait été mis à mort, tué à coups de baïonnettes, ainsi que l'impératrice et le tzarévitch et les grandes duchesses.

Guillaume II subissait en Hollande un exil sans grandeur, le Kronprinz également.

L'ex-empereur d'Autriche se morfondait dans l'un de ses châteaux, de même que l'ancien tzar des Bulgares.

Grandeur et décadence ! Du sommet de la puissance humaine, ces hommes avaient été précipités aux bas-fonds de l'oubli, sinon de l'ignominie.

On les haïssait, on les méprisait, on les maudissait, on les ignorait, après les avoir traités en maîtres, servis avec lâcheté et bassesse, loués et priés comme des dieux.

Exemples nouveaux de l'instabilité des hautes situations, qui ne serviraient pas plus que les précédents à l'éducation des humains, mais qui devaient prouver la vanité des honneurs, des places souveraines, le mensonge des fidélités, la sottise des foules, et qui enseignaient au sage que l'on doit s'habituer à regarder de très loin les événements du monde qui n'ont d'importance que pour ses habitants déraisonnables, mais qui n'offrent plus aucun intérêt à la distance de la plus proche étoile ! Relativité des choses, mieux : néant des choses.

À quoi servent les trônes, les monarques, les conquêtes nationales et autres billevesées ?

Le Fol se démène, vagabonde, déambule, la face inexpressive, démente ou inquiète, les vêtements en désordre, les bras en ailes de moulins, les yeux hagards — sans même s'apercevoir qu'un chien le poursuit, déchire ses chausses et le mord à la fesse.

Tenaillé par ses passions, aveuglé par ses désirs, obsédé d'idées incohérentes, juif-errant de la vie éternelle, il ne changera point car il tourne toujours sur lui-même, il trace le cercle sans fin de la vie instinctive, passionnelle et matérielle, il s'enfonce avec obstination dans le dédale des cercles extérieurs repliés les uns sur les autres comme les anneaux du Serpent.

Le Fol pleure, rit, s'enivre, s'illusionne, se désespère, aime et déteste sans raison, soutient à quelques minutes de distance deux opinions

contradictoires avec une égale conviction ; il dit oui et il dit non, il voit blanc et il voit noir ; il craint les ténèbres peuplées de spectres et de fantômes, mais il ne sait en sortir ni les dissiper par le feu de son cerveau malade.

Il trébuche, se relève, tombe encore, roule toujours, insensé et malheureux, ballotté de la joie à la tristesse, de la crédulité au blasphème, incapable de se rendre compte que la joie et la douleur, aussi vaines l'une que l'autre, embrasent, étreignent toutes deux le vide.

Le Fol est un pauvre pantin qui gesticule sous les saccades, imprimées à la ficelle qui le traverse, par le Diable et par le Bon Dieu...

Les hommes vont et viennent sur la courbe de l'immense Zéro qu'ils prennent pour le signe de la réalité alors qu'il enveloppe le mirage, l'illusion, le néant.

Tant que nous ne sommes pas touchés par la Grâce, voyait clairement Lambert ce songeur que l'haleine de la Nature faisait flotter sur l'Océan impalpable — c'est-à-dire illuminés par la lumière salvatrice de la Connaissance qui nous détache du Monde et nous délivre du joug des appétits impérieux, irrésistibles et tyranniques, nous sommes comme des marionnettes sur un théâtre — le théâtre et la Scène du Monde — où chacun de nous joue son rôle, bouffon ou tragique, mû par le fil invisible que tient et dirige le Grand Chorège.

L'acteur doit jouer, réciter son rôle, bon gré, mal gré, revêtir le travestissement que le metteur en scène lui a tendu dans la loge.

Il contribue à l'ensemble de la Pièce qu'il ignore ; ses phrases, ses réponses et ses gestes

sont indispensables à l'enchaînement des deux, trois ou cinq Actes.

Mais s'il se lasse et ne veut plus reparaître au milieu de ses camarades et parmi les décors qu'il a vus tant de fois déjà et qui se ressemblent éternellement, il faut qu'il s'échappe, qu'il réussisse à se soustraire à la corvée, au déguisement nouveau et à la mascarade perpétuelle dont il est écœuré, par la renonciation.

Les masques couvrent sans cesse les visages identiques de la Force Torrentielle d'où provient le Cosmos. Lire et comprendre ce qu'il y a derrière ces masques est un art difficile, une science. Ils sont la signature de la vie grouillante et impulsive, l'empreinte des larves issues de l'Abîme, le stigmaté des vices, des vertus, le moule compliqué des *qualités*, la trogne des caractères, l'objectivité indirecte de l'Occulte, la matérialisation laborieuse de l'invisible mystère des êtres.

Ils sont le verso de l'Essence, le mélange inanalysable des péchés capitaux — et des autres.

Les masques s'échangent entre les acteurs durant les entr'actes de la Mascarade qui se déroule en bruyant Carnaval tout le long de l'Anneau du Destin.

Les rôles se renversent et le mouvement de l'Anneau autour de l'Essence Immuable fait apparaître les myriades de formes et de combinaisons de la Fatalité agissant de façon déconcertante à nos yeux, frappant l'innocent et portant au sommet de la gloire, de la richesse, de la prospérité, le malfaiteur et le criminel.

La vierge est violée, elle élève seule et dans

l'abandon son enfant — l'enfant de la honte ; la prostituée se marie avec honneur. Des jeunes gens, très doués, meurent et des vieillards vivent inutiles.

L'assassin se promène à Nice, le voleur joue à Monaco ; un pauvre diable, condamné par erreur, un honnête financier malchanceux, s'avilissent au bague ou en prison.

Les accidents, les catastrophes, les fléaux, font des victimes au hasard.

Tout ce qui est possible se réalise dans l'Univers.

Passez et repassez, acteurs ! Changez de masque et de costume. A chacun son tour. Avancez donc, je vous prie. Vous hésitez...

Allons à vos places ! La musique joue, la pièce est commencée — elle dure toujours — Vous êtes en retard. Avancez. On vous pousse.

Il est l'heure, il est l'heure !...

Interroge le crâne que tes yeux fixent avec horreur et passion, ô Hamlet !

Il ne te répondra rien...

L'initié cherche et parfois redresse les images renversées ou tronquées par le miroir de la vie extérieure — les images filles des Idées.

Il perçoit l'équilibre, la justice *sur*-humaine, l'harmonie, les affinités fondamentales, il constate la force haute, noble, altière et sereine à travers les mutations vertigineuses et indéfinies de la Fatalité dont les lames mineures du Tarot lui révèlent les aspects généraux et les concordances.

Les arcanes mineurs du Tarot, observait Lambert, marquent le passage des idées et des principes représentés par les vingt-deux arcanes

majeurs, dans le monde matériel des sphères planétaires constitué par les quatre Eléments ; dans le monde des représentations.

Ils signifient donc les effets des causes.

Les Sceptres symbolisent la puissance, l'action, le commandement ; ils correspondent au Feu, à la tête ; ils englobent le champ des entreprises, des inventions, des découvertes.

Les Deniers symbolisent la matière terrestre, l'intérêt sous toutes ses formes, l'argent, la cupidité, l'égoïsme ; ils correspondent à la Terre, au Ventre.

Les Coupes symbolisent la Passion, les passions charnelles, l'amour ardent et aveugle, la convoitise, les voluptés, le désir, la sensualité, qui mènent au crime, au mal, comme aux sacrifices sublimes du dévouement. Les Coupes, c'est le champagne, la Courtisane, la Femme, la Famille aussi.

Elles correspondent à l'Air, au cœur.

Les Epées symbolisent la lutte et la force brutale, la violence, la guerre, le rapt, le brigandage, la trahison, les embûches, les maladies, les remords, le châtement, la haine.

Elles sont les emblèmes de la Volonté primordiale, instinctive et universelle, servie par le corps vigoureux, l'habileté, la ruse, coadjuteurs associés au triomphe des appétits.

L'Epée, c'est le muscle, valet de n'importe quoi.

Les Epées correspondent à l'Eau, trouble, lunaire, changeante, ondoyante, dangereuse, trompeuse, perverse, irrésistible.

L'agencement des soixante-dix-huit hiéroglyphes du Tarot, d'une nudité simple et pleine,

donne à l'initié la clé des Arcanes du Grand Livre de la Nature.

Leurs combinaisons lui fournissent le sens des signatures, des correspondances universelles qui constituent le Verbe éternel du Monde, les règles du Langage dont les mots se déterminent, s'enchaînent, coulent en fleuve de Vie.

XXII Idées-Forces se concrétisent dans LVI (56) expressions phénoménales antinomiques, représentatives d'un ensemble de propriétés, de facultés, de faits — et c'est là le thème de la Féeerie, du Drame, de la Tragédie, de la Comédie toujours *actuels*, toujours *présents* du Théâtre de l'Infini.

L'auteur de la Comédie Cosmique n'achève jamais son œuvre.

Les Arcanes mineurs sont les coulisses de la Scène.

La Mascarade s'y achalande en argent, en armes, en parures, en sentiments. Elle butine dans ces bouges le germe, le suc des mille aventures. Prise au piège des traquenards, elle croit s'amuser pour son propre compte, sans s'apercevoir qu'elle travaille en esclave pour autrui, à un salaire de famine.

Puis, fardée, poudrée, travestie, la Mascarade défile au commandement de l'invisible régisseur, exécute le jeu, trace les méandres des péripéties, danse le ballet, obéit au chef d'orchestre — jusqu'au dénouement de l'intrigue, jusqu'à l'apparente finale qui déconcerte le plus souvent par son inconséquence morale, son absence de conclusion. L'unique conclusion c'est la mort.

Cadavres verts et qui sentent.

Le rideau tombe à peine d'ailleurs.

Il se relève aussitôt sur une nouvelle scène qui ramène les mêmes acteurs, sous d'autres noms, sous d'autres oripeaux, les mêmes décors.

Si ce ne sont point *identiquement* les mêmes, en tout cas ils se ressemblent comme des frères... Est-ce toi, est-ce moi ?

La musique, tantôt forte, tantôt douce ou en sourdine, jette sur tout cela un brouillard mobile.

Le public qui fait partie de la mascarade — tout le monde est masqué — regarde ou ne regarde point, applaudit, siffle, pleure, rit ou dort, crache, fume, étternue, se mouche, jette des pelures d'orange par terre, des fleurs ou des pommes cuites à certains acteurs.

Quelques personnes seulement observent, méditent, s'isolent, puis disparaissent tout à coup dans la pénombre de l'arrière-scène.

Elles ne retournent plus dans les coulisses.

Elles jettent leur masque, se dépouillent de leurs vêtements d'emprunt. Nues, nues !

Ainsi qu'une flamme, elles brillent quelques minutes, telles des lucioles, puis leur clarté s'éteint dans le néant du « Sans Lieu ».

Par le renoncement qui s'atteint au moyen du Savoir (lequel ne dépend point de notre volonté propre) octroyant la possession de la Connaissance de l'équilibre, les adeptes de la Sagesse ont acquis la Délivrance et pénétré dans la zone abmatérielle des Principes et des Idées.

Le vrai renoncement est sans regret.

Il est joyeux.

On ne renonce qu'en acquérant.

« Mon royaume n'est pas de ce monde ».

Lorsqu'il a atteint l'état indéfinissable, inqua-

lifiable, de Sérénité, l'Esprit demeure dans un éternel Présent ; il est.

Il vit, il ne vit point, il ne vit ni ne vit point, il embrasse un Maintenant stable et bienheureux — béatifique et immuable — au-dessus de l'écoulement du Temps qui va du Passé à l'Avenir sans s'arrêter jamais, en dehors de l'Espace qui limite l'essor de l'être essentiel en l'emprisonnant au sein des formes et des qualités.

La béatitude remplit l'esprit d'une joie ineffable. Elle anéantit le cortège et le souvenir des avatars.

Elle apporte l'offrande du salut et du triomphe, le baiser de la victoire, qui consistent en l'union du Génie et de la Sainteté.

Voie exceptionnelle sur laquelle ne s'engagent que les chérissimes de Dieu, destinés à la Perfection et sur les pas de qui les anges déroulent des tapis de soie et de fleurs après que les démons aient semé la route d'escarbilles enflammées où se colla la chair des pauvres pieds meurtris.

Lambert constatait que les adeptes qui touchent aux cîmes adamantines par le Savoir ou la Mentalité et ceux qui y accèdent par le chemin mystique de l'Intuition ne possèdent pas au même degré les deux puissances spirituelles et aromales.

Les deux courbes suivies, l'une par les Génies, l'autre par les Saints ne se rejoignaient pas.

Le Héros seul, le deux fois né, les ramène à lui en une circonférence dont il s'enveloppe et qui est sa couronne.

Que l'Un soit !

Et le Multiple se réduit, s'annihile,

Le Sage traverse donc sans s'émouvoir, la lanterne à la main, la capuche sur le crâne, l'Arène du Cirque, indifférent aux jeux, à l'acrobatie, aux bêtes — même aux lions dévorants — se répétait Gaston de Lambert.

Il considère, sans y prendre part autant que possible, à moins que son intervention ne soit *bonne*, le spectacle du monde inférieur parce qu'extérieur.

Il s'y reflète tranquillement par ses œuvres, son action mentale ignorée ou méconnue et en contemplant d'un œil désintéressé, souriant, parfois ironique, les êtres et les choses.

Les événements passent, se succèdent, coulent, ainsi qu'un fleuve alimenté par une source inépuisable.

Le Sage respire les fleurs sans les cueillir afin de ne les point faner. Il savoure leurs parfums, admire leur éclat.

Il dédaigne les orgies car elles fatiguent, abrutissent et avilissent, les dévotions car elles sont ridicules et rétrécissent l'âme.

Il respire Dieu.

L'Adepté domine tout, il sait.

Il sait d'où tout vient, où tout va, ce que tout est ou plutôt n'est point.

L'Adepté se promène dans le Jardin de la Déesse.

Il s'enivre de lumière, de beauté.

Il possède la richesse qui, seule, ne périt point : celle de l'âme réintégrée en son essence.

Que lui importe ce monde en tant que fief à son profit !

Les trônes s'effondrent dans les latrines, les autels dans la boue.

Empereurs, pontifes et mendiants sont égaux
au tréfond des Enfers où, ombres inquiètes, ir-
ritées, ils se croisent déçus.

Les hommes illustres sont la proie de la mort
comme les plus abjectes créatures et la pourri-
ture de leurs cadavres empoisonne l'air.

Ce Monde n'est qu'une sombre illusion, une
Farce tragique qui se perpétue sur un charnier.

Il sort du Ventre, du Bas-Ventre.

L'Adepté se dit :

« Si la possession d'un monde est perdue pour
[toi,

Ne t'en afflige point, ce n'est rien.

Et si tu as obtenu la possession d'un monde,

Ne t'en réjouis pas, ce n'est rien.

Les douleurs et les joies passent

Passé devant le monde : ce n'est rien ».

Anwari Soheili (poésie persane).

— Quel Adepté voudrait être le maître de ce
Monde ? songeait Lambert...

XXI

L'ŒUVRE DU SOLEIL

O ROSA + CRUX !

« Le cachet de la Nature
et de l'Art c'est la
Simplicité ».

« Sigillum Naturæ et
Artis simplicitas ».

O Rosa + Crux, spes unica !

O Rose + Croix, espoir unique, notre seule
et véritable espérance, joie suprême, triomphe
de l'Esprit parvenu au faite de la Connaissance
bienheureuse !

O Rose + Croix, Eglise mystérieuse aux pro-
fondeurs sans limites, Cathédrale de la Nature,
Tour d'Or, Tabernacle immaculé, Mirotir sans
tâche, Coupe de Diamant, Couronne des Ma-
ges, Diadème des Adeptes !

Notre Mère admirable, belle entre les plus bel-
les, Vierge pure, Arche d'émeraude, Vase d'é-
lection, Refuge de la Sagesse, Source limpide
de la Vie éternelle et de l'Amour immortel,
Soleil de gloire et Lune de sérénité !

O Rose + Croix, Astre des Astres, Fleur
des fleurs, plus fraîche que la rosée, plus douce
que le miel, plus odorante que l'arôme des mille

parfums, plus subtile que l'haleine de la jeune fille !

Pivot des mondes, Axe des Cieux, Chevelure des Comètes, Sein de l'Univers visible et invisible, Mère, Fille et Sœur des dieux, Epouse du Seigneur, Reine de l'Olympe !

Perle transparente enchâssée sur l'Anneau d'Améthyste, Lait divin de la mamelle de Junon, Génitrice d'Aphrodite !

O Rose merveilleuse et enchantresse, Figure adorable de l'Unité, épanouissement ineffable des Séphiroths, Forme impeccable revêtue par l'Essence de toutes les Choses.

Réalité des Apparences, Origine des Méandres, Point d'union du Macrocosme et du Microcosme, Alpha et Oméga que révèrent en silence les XXI vieillards.

O Rose + Croix, carrefour auguste des sept Cités mystiques du Palais flamboyant de Dieu, Voûte azurée des Luminaires, Sanctuaire des naissances et des morts, c'est Toi qui accueilles l'Adepté, c'est Toi qui le fais participer à l'harmonie des sphères, qui lui verses l'ivresse du breuvage de l'immortalité, des nectars élyséens.

Il a placé sa confiance entre tes mains augustes et tu ceins son front de tes propres pétales, tu le recouvres de la pourpre de ton manteau de satin.

O Rose + Croix, quels embrassements délicats savoure, entre les pointes de corail de tes rondes mamelles, l'amant audacieux qui t'a conquise !

.....
Gaston de Lambert se déprit de plus en plus des lourdes exigences de la vie journalière.

Il ne se sentait plus capable de s'intéresser aux diverses contingences suscitées par le jeu vulgaire et automatique des événements, ni d'y prendre part, du fait de sa volonté intime.

Il avait franchi la quarantaine depuis quelques années.

La haute solitude l'attira avec une force irrésistible. Il s'y confina, détaché de liens trop étroits qui le blessaient, accroissant, dans le grand silence, la puissance de ses énergies intérieures et de ses facultés occultes.

A Douai, Lambert réalisait l'Œuvre du Soleil, ignoré, rayonnant la lumière et la chaleur du foyer de l'Áthanor inextinguible, au fond de la vieille maison meurtrie et saccagée de l'ancienne rue des Carmes plus discrète que jamais et où il entourait de soins sa mère.

Il ne tient plus aucunement aux vanités même intellectuelles. L'orgueil ne s'approche point de lui car il a touché le fond de l'illusoire individualité.

« L'individualité est le songe d'une ombre ». Ce à quoi les hommes tiennent le plus est justement ce qui est vain, sans consistance ni durée. La personnalité est le vêtement qui gêne et emprisonne. Il l'a rejeté, il est nu, nu et libre — libre, c'est-à-dire conforme à *ce qui vraiment est*.

Spectateur désintéressé, il contemple et ainsi *il sait, parce qu'il connaît*.

La Contemplation l'amène à cet état indescriptible et incompréhensible où il conçoit l'autre dimension de l'Espace qui consiste dans l'unité du temps et de l'espace.

Alors le Monde lui apparaît sous un tout dif-

férent aspect. Il s'est élargi, agrandi, selon une nouvelle perspective scientifique, spirituelle, morale et mentale.

Et il comprend le sens du dynamisme éternel renfermé en ces préceptes de la vénérable sagesse brahmanique :

« Comme les révolutions d'une roue, il y a une succession régulière de mort et de naissance dont la cause morale est l'attache aux objets existants, tandis que la cause instrumentale est le Karma (l'action) ».

Il voit clairement que « l'ignorance est la source de la passion qui tourne la roue de cette existence mortelle » selon les paroles de la *Prabodh Chandrodaya* (acte IV, scène 3).

L'empreinte du Destin lui est révélée pour ainsi dire de façon immédiate :

« Les distinctions et reproductions successives du monde ressemblent à une grande roue où nous ne pouvons trouver ni commencement ni fin ».

La série des causes et des effets est indéfinie, que l'on en remonte ou que l'on en descende les termes.

Lambert a renoncé aux voluptés sexuelles non par pudibonderie, le geste sexuel n'ayant par lui-même guère d'importance. Ce n'est point un péché, c'est le simple jeu d'une fonction, d'un organe.

Mais il a une signification et c'est elle qu'il faut atteindre.

L'Amour charnel est la manifestation la plus vive, la plus ardente de l'attachement à la vie des cercles extérieurs. Il affirme, il répète, le produit, perpétue cette vie, et à ce titre l'adepte

le supprime, tout au moins s'en détache, puisqu'il cherche à se délivrer des chaînes séduisantes, captivantes mais mortelles du Désir.

La mentalité de l'Adepté est au-dessus de la sollicitation physique, inaccessible à la fascination sexuelle.

Tant qu'on veut *cette vie*, le plaisir sexuel est indifférent ou même nécessaire ; il transpose matériellement l'Art. La beauté de l'Amour enivre délicieusement.

Le sexe n'est que le truchement de cet attrait, dès lors banal en tant qu'acte, mais inférieur cependant.

Seule, la procréation légitime l'amour, en ce sens que l'enfant qui naît renferme la possibilité pour la Volonté Universelle de parvenir, au moyen de cet être nouveau, à la Délivrance. C'est une nouvelle chance que court la Volonté de se libérer par la contemplation de la Nature, par l'Art, par la Connaissance, des filets de la Maya.

Lambert reconnut « ce qu'est la roue de la transmigration qui porte cinq marques, qui est à la fois mobile et immobile, et ayant triomphé de toutes les voies par lesquelles on entre dans le monde en les détruisant... »

Et ayant triomphé de ces voies, les portes de ce monde sont désormais fermées pour lui.

Il n'y reviendra plus, sur cette terre maudite et séductrice où les pièges sont couverts de fleurs.

Il a franchi le seuil de l'Au-Delà et la mort lui ouvrira enfin les horizons impollués et sans fin qui s'éloignent en hyperbole vers l'infini des astres de l'Espace.

Sans embrasser l'ascétisme, il l'utilise ; son régime, quoique non strictement végétarien, est frugal.

Il fume car le tabac est une herbe donnant accès au monde astral ; il ne s'abstient pas de vin.

Il s'entoure de fleurs, de quelques objets d'art choisis.

Son vêtement est simple et sobre : noir et gris-foncé. Il ne porte point de bijoux.

Il gouverne tous ses penchants, mais en vue d'une harmonie parfaite qui n'est point le résultat — et ne saurait l'être — d'une sauvage abolition organique, destructrice et mutilatrice de l'être.

L'ascétisme est une discipline, une victoire de l'idée supérieure sur les parties inférieures, de l'esprit sur le corps. Il est donc un moyen, non un but. Il fait partie de l'initiation qui consiste à élever l'homme des sphères matérielles aux sphères mentales.

Il sublime les passions, plus qu'il ne les anéantit.

Une fois l'initiation accomplie, l'ascétisme n'a plus guère de raison d'être.

On a su se dominer, obéir au commandement intérieur. La corde ne saurait rester tendue sans se rompre. Il faut éviter la rigidité, l'inflexibilité, le puritanisme, la dureté.

Le résultat est atteint lorsqu'on est sûr de soi — ou à peu près. La douceur emplit l'âme.

Le sensualisme n'a plus de prise sur la volonté, rectrice impassible.

L'Adepté peut alors, étant affiné comme un métal pur, savourer les joies que procurent les

beautés sans cesse renouvelées de la Nature dont il pénètre l'essence.

Fleurs, parfums, formes, peuplent le Jardin frais, secret et ombreux dans lequel l'initié se promène en regardant et contemplant.

Le pessimisme absolu, se disait Lambert, est une erreur au même titre que l'optimisme, car la Nature n'est ni bonne, ni mauvaise, elle est indifférente.

C'est en l'Être même, en notre volonté, que réside le noyau du conflit moral inextricable, parce que chaque être, égoïste, individualisé, se heurte aux autres « mois » et aux forces de l'Univers — ce reflet du Vouloir — jusqu'à ce qu'il ait reconnu l'unité et l'idéalité absolues du Monde, du vrai Monde, qu'il ait retrouvé ce principe essentiel d'où dérive la Nature et ses représentations successives.

Dieu est l'origine et la fin du Cosmos, l'Alpha et l'Oméga, ce qui signifie que la Substance contient nécessairement tous les êtres, toutes les potentialités, le bien et le mal — ou du moins ce que nous nommons tel anthropomorphiquement — mais les surpasse et les subsume. *La vie suprême est le néant à nos yeux.*

L'ascétisme, même le plus rigide, n'est jamais que transitoire, destiné à détacher de ce monde terrestre ; la preuve en est que tous les ascètes religieux attendent un bonheur inouï, surnaturel, par les effets de la renonciation et de la contemplation extatique, puis au sein de la vie abmatérielle ou divine ensuite. Ils nient donc ce monde-ci, cette vie planétaire, non point la vie *autre* des mondes, des sphères, supérieurs et harmonieux qui constituent l'Empyrée, le Nir-

wana où chacune de nos affirmations est une négation.

Ces mondes mystérieux, étincelants comme des gemmes, suspendus ainsi que des pierreries multicolores au dôme de l'Infini, Lambert les voit, il y pose un pied, tantôt tremblant, tantôt plus ferme.

Il foule le sol de ces patries magiques qui sont le domaine de la Rose + Croix et d'où viennent sur ces terres inférieures, imparfaites, les messagers du Cénacle afin d'accomplir leur grande mission de fils d'Hermès.

Les Fils d'Hermès ce sont les Fratres Roseae Crucis, souverains occultes et sans trônes, humbles disciples de Jésus de Nazareth le Christ, maîtres de tout parce qu'ils n'ont rien à eux, parce qu'ils dédaignent les biens temporels, inspirateurs inconnus de l'Œuvre Solaire qui se poursuit depuis les origines et que perpétuent à travers les siècles, les sociétés d'initiation.

La fraternité de la R. + C. rassemble, au moyen d'un lien secret et indissoluble, les Adeptes, gardiens du Seuil, révélateurs de l'Intelligence Unique qu'ils réfractent comme les XII signes zodiacaux disposés en un cercle lumineux réfractent la force éthérique qu'ils dispensent aux planètes.

Ces esprits glorieux règnent — et régneront — par le Savoir. Ils accélèrent l'évolution du globe, inculquent peu à peu à l'humanité encore juvénile, la Religion Une dont ils gardent pieusement les symboles éternels — tels des Spinx — au plus profond de leur Ordre inviolable.

Le Père leur donne des pouvoirs de plus en plus étendus sur la Nature — sur sa Nature — à

fur et à mesure qu'Il les appelle plus près de Lui pour collaborer ainsi à Son Œuvre Royale. Ils deviennent, d'Ouvriers zélés et fidèles, les Fils de Dieu, car ils sont de sa famille, ils sont ses enfants, participent à sa divinité et ramènent à la Maison leurs frères égarés ou en retard.

Gaston de Lambert a atteint la béatitude, la sérénité, que la Connaissance octroie, car la Pensée parfaite est sereine.

L'âme et l'esprit qu'elle supporte, éclaire et gouverne, sont transportées d'extase. La lumière les baigne.

Dès lors l'être, libéré des humaines passions, s'unit au Principe Éternel, éprouve envers Dieu un amour stable, fait de quiétude, de bonheur réellement inouïs.

Il est illuminé par les feux de la Raison Dernière, laquelle est toute autre que notre faible, orgueilleuse et raisonnante raison ; il est conscient de la Vie qui emplit l'Éternité et constitue le Corps, la Nature et l'Intellect divins.

C'est l'union mystique, le mariage spirituel des mystiques chrétiens ; c'est la seconde naissance consécutive au baptême de feu, c'est la réintégration dans le Royaume, dans le sein abyssal de Brahman, dégagées de tous les symboles et des naïves allégories dont les recouvrent les croyants des diverses religions incapables d'exprimer les mots du langage de Dieu.

La Béatitude, c'est la fusion en l'Unité. « L'esprit divin et l'unité absolue, sans aucun doute c'est la même chose que ce qui conçoit et que ce qui est conçu ».

Le Réintégré ne se distingue donc plus de la Substance. La goutte d'eau tombée dans l'O-

céan se réunit à l'Océan et le devient. Le microcosme et le macrocosme ne font qu'un.

L'unité est parfaite et la mort est le retour à l'unité : « la divina mente e la unita assoluta senza specie alcuna, e elle medesimo lo che intende, e lo ch'è inteso », a dit Giordano Bruno.

Mourir c'est revivre, et pour connaître il faut mourir de la mort terrible qui crée les Adeptes.

Puis c'est, après la tempête dans le ciel noir, le calme de la quiétude, sous le Soleil.

Gaston de Lambert enveloppe toute chose du rayonnement qui émane de son centre.

Il n'a point d'attache fixe en ce monde, il sait que tout y est reflet, illusion, mirage éphémère.

Aussi pénètre-t-il la trame des choses et des êtres qui traversent la scène bigarrée du Monde.

La clef de la transmutation, il la porte à sa ceinture, mais il n'ouvre pas avec cette clé omnipotente le coffret aux richesses sans bornes.

En dehors des œuvres de science pure, de thérapeutique et de bienfaisance, à quoi l'Or est-il bon ?

Les savants, d'ailleurs, considèrent avec scepticisme, l'exposé succinct de ses travaux.

Faire de l'Or ! Chimère des Alchimistes !

Posséder la Pierre Philosophale, guérir les malades désespérés par l'Elixir des Sages ! Allons donc... On hausse les épaules.

Lambert sourit, se tait, attend et demeure caché.

Léonie, douce, aimante, égale, est le miroir sympathique qui condense et réfléchit les rayons magnétiques. Elle est heureuse, gaie, auprès de son mari — et les enfants ajoutent leur rire léger à l'allégresse immarcescible.

Gaston de Lambert, dans l'ombre paisible de ses vieux murs a rejoint sa sœur Tèrese la Carmélite, la sainte chrétienne, morte vivante en son monastère, et tous deux atteignent la Délivrance, l'un par la voie de l'ascèse hermétique, l'autre par le chemin de la Croix.

Tous deux surmontent l'appétit, vainquent les instincts toujours renaissants, brident les sur-sauts du monde vulgaire — et ils se rencontrent en s'unissant à Dieu, las du fardeau pesant et inutile de l'existence terrestre.

La Croix, devant leurs regards concentrés, s'étend sur l'odorant tapis de la Rose épanouie dont les pétales gracieux issent du centre, du cœur charnu, à la circonférence en formant une couronne géométrique, synthèse idéale du Cosmos.

La Beauté respandit dans toute sa force éternellement jeune et dans son éclat.

Lambert ne la quitte point des yeux.

Il se dresse, fixe, noble, inaccessible, l'œil au loin, abîmé dans le songe de Dieu crucifié sur la Rose enivrante — pareil du haut de sa tour à la figure du Héros.

« Hoch auf dem alten Thurne steht.

Des Felden edler Geist » (1).

« Au sommet de la haute tour se dresse le noble esprit du Héros ».

A ce commandement que lui fit l'Archange, il a obéi toute sa vie et se conformera jusqu'au trépas :

« Coelum que tueri jussit et erectos ad sidera tollere vultus ».

(1) Goethe : *Lieder* : Gristgruss.

OSIRIS EST UN DIEU NOIR,

souffle en courant à l'oreille des nouveaux initiés victorieux de toutes les épreuves, un prêtre voilé

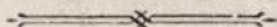
du Sanctuaire, porteur de la parole terrible DES FILS D'HERMES, que seuls osent comprendre les maîtres du Destin.

FIN

Paris-Plage, 3 Octobre 1917.

Douai, 9 Mai 1919.

TABLE DES MATIÈRES



PREMIERE PARTIE

L'INITIATION

I. — Le Récipiendaire	3
II. — Le Sanctuaire	27
III. — L'Incubation.	57
IV. — La Pierre Cubique.	87
V. — La Quintessence	116
VI. — L'Épreuve	154
VII. — Le Triomphe	172

DEUXIEME PARTIE

LES FILS D'HERMÈS

L'ASCÈSE

VIII. — L'Équilibre.	195
IX. — L'Hermite	248
X. — La Roue de Fortune	313
XI. — La Force	337
XII. — Le Pendu	362
XIII. — La Transmutation des Forces	379
XIV. — L'Harmonie des Mixtes	400

TROISIEME PARTIE

L'ADEPTAT

- XV. — Le Diable.
XVI. — L'Écroulement
XVII. — Les Etoiles
XVIII. — La Lune
XIX. — Le Soleil
XX. — Le Jugement
O. — L'Anneau
XXI. — L'Œuvre du Soleil.